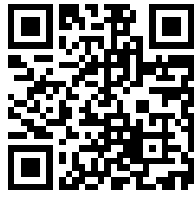
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE LIBRARY
OF THE

PERIODICAL ROOM
CLASS 905
BOOK R32

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

HISTORIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

CINQUANTIÈME ANNÉE

TOME CENT CINQUANTIÈME

Septembre-Décembre 1925.

UNIVERSITY OF MINNESOTA LIBRARY

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN
1925

Digitized by Google

UNIVERSITY OF
MINNESOTA
LIBRARY

Digitized by Google

LA COMMUNE DE PARIS

ET

LE COMITÉ CENTRAL

(1871)

Il semble que l'heure est arrivée d'appliquer à l'histoire de la Commune de 1871 les méthodes critiques qui sont employées à propos des autres grandes périodes révolutionnaires du passé français. Le recul est suffisant déjà, qui, s'il estompe et parfois abolit les souvenirs individuels, permet d'envisager les mouvements d'ensemble, les actions de masse, et autorise les héritiers, moins soucieux que les pères de certaines prudences ou de certaines précautions, à mettre au jour les documents utiles à la connaissance de la vérité objective et totale[1]. Il commence d'être possible, en particulier, d'analyser les causes du mouvement, et de faire l'historique des groupements plus ou moins stables dans lesquels se sont, en quelque sorte, fondues les aspirations diverses des éléments de la population parisienne. S'il n'est pas possible de retrouver le programme, d'ailleurs assez instable, et les manifestations multiformes des partis ailleurs que dans les nombreux journaux de l'époque, on peut cependant, pour l'Internationale parisienne, se reporter à un corps de textes qui éclairent immédiatement la doctrine et les procédés de la célèbre association pendant le Siège et pendant la Commune[2].

Il est toutefois un groupement dont il est indispensable de retracer les origines et d'expliquer le rôle, parce qu'il est le fourrier, si l'on peut dire, de la Commune, parce que c'est à son

1. C'est ainsi qu'a pu paraître, par mes soins et ceux de M. G. Henriot, le t. I de l'édition critique des *Procès-verbaux de la Commune de 1871*, dans la *Bibliothèque de l'Institut d'histoire, de géographie et d'économie urbaines de la Ville de Paris* (Paris, 1924, in-8°). Le t. II est en préparation.

2. Dans la publication *Séances officielles de l'Internationale pendant le siège et pendant la Commune*, Paris, 1872, in-18, et au t. III de l'*Enquête parlementaire sur le 18 mars*.

375130

APR 1 '27

Digitized by Google

administration que s'est substituée l'administration communaliste, parce que, surtout, il a fait la révolution du 18 mars : nous avons nommé le Comité central[1].

Le Comité central des vingt arrondissements.

Il convient de distinguer, tout d'abord, nettement du Comité central le Comité des vingt arrondissements, avec lequel on l'a souvent confondu. Cette confusion s'explique parce que ce dernier groupement s'est intitulé ou a été intitulé Comité central également : soit, en effet, qu'il ait dirigé les Comités de surveillance qui s'étaient établis dans les mairies de Paris pour promouvoir ou surveiller l'action des maires, soit qu'il ait été l'émanation directe de ces Comités locaux fédérés[2], le Comité des vingt arrondissements a bien été un Comité central, et M. Daru, le principal rapporteur de la Commission d'enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale, ne paraît pas distinguer entre les deux Comités, qui, du moins à partir du milieu de février 1871, ont coexisté[3]. D'après un fonctionnaire de la police chargé de la surveillance des sociétés ouvrières, Fontaine[4], le Comité des vingt arrondissements était déjà formé au 4 septembre, et il paraît avoir joué un rôle important dans cette journée. De fait, d'après quelques documents qui ont été saisis au domicile du second président de ce Comité, Châtelain[5], quand, à la suite de la journée du 31 octobre[6], le préfet de police, Cresson, fit perquisitionner vers la fin de novembre, on suit par-

1. Un rapport du préfet de police, du 13 mars 1871, souligne, pour le début du mois de mars, la convergence d'action de divers organismes (Arch. nat., BB^{30} 487).

2. L'absence de procès-verbaux et la rareté des documents rendent difficile de choisir entre ces deux hypothèses.

3. Voir plus bas, p. 13.

4. Dans *Enquête sur le gouvernement de la Défense nationale, Témoins*, t. II, p. 182.

5. Le premier fut Ch. Beslay.

6. *Enquête sur le gouvernement de la Défense nationale, Témoins*, t. II, p. 27. Châtelain était membre de l'Internationale. Dans le local de Châtelain, rue Saint-Honoré, au coin de la rue du Louvre, se réunissaient d'autres groupements : le Comité de l'Alliance républicaine, l'Union républicaine centrale des défenseurs de la République, la Légion garibaldienne de Paris et même, dit Macé, alors commissaire de police du 6^{e} arrondissement (*Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 218-219), l'Internationale.

Digitized by Google

faitement l'action du Comité des vingt arrondissements à partir du 4 septembre jusqu'au 31 octobre[1].

Réunis au local de l'Internationale, place de la Corderie, dans la soirée du 4 septembre, les promoteurs du Comité devaient réclamer d'urgence au Gouvernement provisoire :

La suppression complète de la préfecture de police et l'organisation de la police municipale.

La révocation immédiate de la magistrature impériale.

La suppression de toutes les lois restrictives, pénales ou fiscales, concernant la presse, le droit de réunion et d'association.

L'élection immédiate de la municipalité parisienne.

L'*annulation* (et non l'amnistie) de toutes condamnations et poursuites concernant les faits qualifiés crimes ou délits politiques, ou se rattachant aux mouvements populaires quelconques sous l'Empire.

Ils arrêtaient également la rédaction d'une adresse au peuple allemand, invoquant « la solidarité des travailleurs européens pour amener la cessation de la guerre ». Le lendemain, tandis qu'un délégué faisait parvenir au Gouvernement de la Défense les résolutions arrêtées la veille, on décidait l'organisation régulière du Comité :

On invitera tous les arrondissements à former chacun un comité composé de délégués désignés par les réunions publiques, et les vingt comités enverront à leur tour quatre délégués choisis pour composer le Comité central, dont le siège est provisoirement fixé rue de la Corderie-du-Temple[2].

Les 11, 13 et 14 septembre se réunissaient les délégués réguliers de quinze arrondissements, puis, le 17, le programme du Comité était arrêté[3] et affiché le lendemain, avec les signatures des délégués suivants : G. Casse, Ch.-L. Chassin, F. Chaté,

1. Ces documents, sur la nature exacte desquels nous ne sommes pas renseignés (analyses, notes, procès-verbaux informes?), se trouvent au dépôt de la Guerre et ont été publiés par Daru en annexe à son *Rapport*, p. 530-533. Nous les analysons dans les pages qui suivent.

2. N° 6, au fameux local de l'Internationale de Paris.

3. Cf. Malon, *la Troisième défaite du prolétariat français*, p. 41. On trouvera l'affiche dans l'*Enquête sur le 18 mars*, t. I, p. 415-417, et le fac-similé dans les *Murailles de Paris*, 1875, t. I, p. 90-91.

Digitized by Google

Chausse, Cousin, G. Cluseret, Demay, Ch. Dumont, A. Dupont, N. Gaillard, G. Genton, H. Bernu, J. Johannard, Kern, Lanjalley, Lefrançais, Laverdays, Longuet, Longat, P. A. Lutz, A. Lecot, E. Léger, G. Mallet, Mainier, Marchand, Millière, Marchal, Malon, F. Mangold, Myard, G. Mollin, E. Oudet, M. Portalier, J. Périn, Pagnerre, Philip, Pillion, Pindy, Ranvier, E. Roy, E. Rouillier, Thélidon, Thonnelier, Toussaint, E. Vaillant, J. Vallès, Vertu, Woog.

Ce programme énumérait les mesures à prendre immédiatement tant pour la défense de Paris que pour l'organisation de la résistance dans les départements[1].

Le 20 septembre, à une réunion tenue à l'Alcazar, 230 délégués présidés par Lefrançais, les pouvoirs du Comité ayant été reconnus réguliers après une discussion à laquelle prirent part Longuet, Vallès, Ranvier, Grenier, Vertu, Laverdays, Chemalé et d'autres, il fut arrêté cinq résolutions portant[2] :

I. La République ne peut pas traiter avec l'ennemi qui occupe le territoire;

II. Paris est résolu à s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre;

III. La levée en masse sera immédiatemment décrétée dans Paris et les départements, ainsi que la réquisition générale de tout ce qui peut être utilisé pour la défense du pays et la subsistance de ses défenseurs;

IV. Remise immédiate entre les mains de la Commune de Paris de la police municipale. En conséquence, suppression de la Préfecture de police;

V. Élection rapide des membres de la Commune. Cette Commune se composera d'un membre à raison de 10,000 habitants.

Une commission de vingt délégués[3] fut chargée d'aller présenter ces résolutions au Gouvernement qui la reçut le 21 à l'hôtel

1. Le titre du Comité complet est alors : « Comité central de défense nationale des vingt arrondissements de Paris. »

2. Texte de cette affiche dans les *Murailles*, t. II, p. 617. Le texte, légèrement différent pour l'affiche, du procès-verbal est publié dans Larousse, *Dictionnaire*, t. XII, p. 266. Il fut également arrêté que « chaque citoyen devra veiller en armes au maintien des affiches ».

3. Beslay, Camélinat, Ch.-L. Chassin, E. Châtelain, A. Claris, Cornu, E. Dupas, E. Duval, Johannard, F. Lanjalley, G. Lefrançais, Longuet, L. Michel, Mollin, G. Pagnière, J.-B. Perrin, G. Ranvier, E. Roy, Toussaint, Vertu.

Digitized by Google

de ville, en la personne de Jules Ferry. Les délégués questionnèrent également Jules Ferry sur l'article de l'*Électeur libre*, intitulé l' « Armistice », et à propos duquel Jules Ferry donna « sa parole d'honneur que le Gouvernement ne traiterait à aucun prix avec la Prusse[1] ». Il fut moins catégorique sur la question de la suppression de la préfecture de police, qui, selon lui, devait être résolue par la municipalité parisienne, une fois constituée. Quant à l'élection de la Commune, il n'admit pas qu'elle fût possible avant le 28 septembre, reconnaissant qu'on pourrait augmenter le nombre des membres qui devraient la composer, « mais en conservant la répartition égale entre les arrondissements, sans tenir compte de la proportionnalité de leurs habitants ». Les délégués se retirèrent alors et rédigèrent un procès-verbal de leur entrevue. Ils y témoignaient de leur confiance encore entière dans les hommes au pouvoir, et continuaient à n'envisager qu'une chose : « La guerre à outrance. »

Quelques jours après, le Comité des vingt arrondissements, saluant l'arrivée de Garibaldi, annonçait la fin de la « grande guerre » et le début de la guerre populaire ; il faisait appel « aux républicains du monde entier », et voyait déjà, « harcelé, accablé par le nombre, le désespoir, l'ennemi céder sous cette force inconnue de tout un peuple en armes pour sauver son honneur et conquérir la liberté[2] ».

C'était le moment où commençait l'investissement de Paris, avec la destruction des ponts de Saint-Cloud, de Sèvres et de Billancourt, le 18 septembre, l'échec de Châtillon le lendemain, grâce auquel les Allemands pouvaient désormais bombarder les forts du sud. Le 22 septembre, le *Journal officiel* publiait les résultats de l'entrevue de Ferrières entre Jules Fabre et Bismarck : aux espoirs du Comité central des vingt arrondissements s'opposait la dure réalité. Il ne perdit pourtant pas confiance.

On retrouve, en effet, son action dans les manifestations des 22 et 26 septembre[3], qui ont pour but de réclamer du Gouver-

1. C'est les 18-20 septembre qu'avaient eu lieu à Ferrières les entrevues de J. Favre avec Bismarck; mais, comme on sait, la négociation échoua complètement.

2. Cette proclamation, publiée dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 263, porte les signatures : 1° de la Commission (Laverdays, Oudet, Napias-Piquet, Vaillant); 2° du Bureau (E. Dupas, président de séance; E. Roy, assesseur; Goullé, secrétaire; D.-Th. Régère, trésorier).

3. Cf. le document Daru. Joindre les *Procès-verbaux du Gouvernement de*

Digitized by Google

nement de la Défense nationale, dont la valeur apparaissait désormais insuffisante[1], l'élection immédiate de la municipalité parisienne, la Commune de Paris, et où l'on voit très nettement converger l'action des commandants de la Garde nationale et celle du Comité. La manifestation plus énergique des 5 et 8 octobre[2], surtout la journée du 31 octobre, qui faillit emporter le Gouvernement de la Défense nationale[3], sont en partie imputables au Comité des vingt arrondissements.

On sait l'échec de la journée du 31 octobre, et comment le plébiscite du 3 novembre, donnant 557,996 voix favorables au Gouvernement contre 62,638 hostiles, exprima, sinon la confiance dans les hommes de la Défense nationale, du moins l'esprit d'ordre et d'abnégation de la population. Les élections consécutives du 5 novembre exprimèrent, en général, les mêmes

la Défense nationale, publié par des Houx, p. 149-151; Chaper, *Rapport à l'Assemblée nationale sur la Garde nationale*, p. 114; Daru, *Rapport*, p. 125 et suiv., 143 et suiv.

1. Cf. H. Dutrait-Crozon, *Gambetta et la Défense nationale*, Paris, 1914, in-8°, p. 444 et suiv. (« L'agonie de la dictature »).

2. Chaper, *Rapport*, p. 115-124; Daru, *Rapport*, p. 91; *Procès-verbaux du Gouvernement de la Défense nationale*, p. 184-186, 194-195; Dépositions de Ferry, Ét. Arago, de Kératry, Trochu devant la Commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, *Témoins* (t. I, p. 386, 391-392, 537-538, 660-666, 280; cf. les dépositions Ibos et général Tamisier, t. II, p. 244 et suiv., 330-331), et l'article important de Larousse, *Dictionnaire*, t. XII, p. 266-267.

3. L'histoire critique de cette journée reste à faire : le dossier des poursuites a pris place dans les archives des conseils de guerre de la Commune (Le Blond, ex-procureur général, déposition devant la Commission d'enquête sur le 18 mars, t. III, p. 343). On trouvera de précieuses indications dans les dépositions devant les deux Commissions de l'Assemblée nationale sur le gouvernement de la Défense (voir à la table de la première enquête, v° *Journées*), dans les rapports déjà cités de Daru et Chaper, dans les ouvrages relatifs au gouvernement de la Défense nationale ultérieurement écrits par ses membres (J. Favre, J. Simon, etc.), dans les journaux du temps. Joindre les *Cahiers rouges* et les *Notes d'un témoin* [E. Méry], dans l'*Humanité*, 31 octobre et 1er novembre 1913. Les actes du gouvernement insurrectionnel qui, pendant quelques jours, put coexister avec le gouvernement de la Défense nationale, ont été publiés dans le *Rapport* Daru, dans les notes des p. 200-205, et l'on trouve, *Ibid.*, p. 218, le texte de la fameuse convention d'amnistie, saisie, lors des poursuites, au domicile de Delescluze, qui devait amener tant de discussions au sein du gouvernement de la Défense, le remplacement du préfet de police Adam par Cresson, et la désaffection de plus en plus grande de la part des éléments avancés de la population parisienne à l'égard du gouvernement. — Sur la répression, qui, du fait des hésitations gouvernementales et des habiletés des prévenus, se poursuivra jus-

Digitized by Google

sentiments[1], et il sembla un instant que l'opposition groupée autour du Comité des vingt arrondissements se fût dissipée. De fait, le « Comité central », dit le texte publié dans le *Rapport* Daru, « se transforme sur le moment en une ligue de *résistance à outrance*[2] pour le salut de la République » : c'est dire que son action, moins apparente, va se déceler ailleurs, et il est vraisemblable que ses membres — ceux du moins que ne menaçaient pas

qu'en janvier 1871, les sources sont également nombreuses; cf. principalement : *Procès-verbaux du Gouvernement de la Défense nationale*, p. 265-275, 387-388; la déposition de Cresson devant la Commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, *Témoins*, t. II, p. 55 et suiv.; celles d'Hémar, avocat général, *Ibid.*, p. 253 et suiv.; d'Emmanuel Arago, p. 453 et suiv., et de Chaper, p. 394. Joindre Cresson, *Cent jours à la préfecture de police*, p. 42 et suiv., 78 et suiv., 132, etc., et Larousse, *Dictionnaire*, t. XI, p. 1125, où le récit de J. Favre, *le Gouvernement de la Défense nationale*, est critiqué.

1. Voici la composition des maires avant et après les élections :

	Avant	Après	
		Maires	Adjoints
1er arr.	Tenaille-Saligny.	Tenaille-Saligny.	Meurizet, A. Adam, Milin.
2e —	Tirard.	Tirard.	Brelay, Chéron, Loiseau-Pinson.
3e —	Bonvalet.	Bonvalet.	Cléray, Murat, Mousseron.
4e —	Greppo.	Vautrain.	Châtillon, Callon, Loiseau.
5e —	J.-B. Bocquet.	Vacherot.	Jourdan, Thomas, Collin.
6e —	Hérisson.	Hérisson.	Jauzon, Leroy, Lauth.
7e —	Ribeaucourt.	Arnaud (de l'Ariège).	Hortus, Dargent, Bellaigue.
8e —	Carnot.	Carnot.	Denormandie, Belliard, Aubry.
9e —	G. Chaudey.	Desmarest.	E. Ferry, A. André, G. Nast.
10e —	O'Reilly.	Dubail.	Brelay, Murat, Degouve-Denuncques.
11e —	Mottu.	Mottu.	Blanchon, Poirier, Tolain.
12e —	Grivot.	Grivot.	Denizot, Dumas, Terrillon.
13e —	Pernolet.	Pernolet.	Combes, Bouvery, Millien.
14e —	Ducoudray.	Asseline.	Héligon, Neigre, Perrin.
15e —	Corbon.	Corbon.	Jobbé-Duval, Deck, S. Michel.
16e —	H. Martin.	H. Martin.	Marmottan, Chaudet, Seveste.
17e —	F. Favre.	F. Favre.	Villeneuve, Cacheux, Malon.
18e —	Clemenceau.	Clemenceau.	Lafont, Dereure, Jaclard.
19e —	Richard.	Delescluze.	Miot, Quentin, Oudet.
20e —	Braleret.	Ranvier.	Millière, Flourens, Lefrançais.

2. Souligné dans le texte.

Digitized by Google

les mandats du préfet de police — en pénétrant dans des groupements analogues, plus ou moins à gauche, tels que la Ligue des droits de Paris[1], ou l'Alliance républicaine[2], et d'autres encore[3], en organisant les clubs qui, de novembre à janvier, vont causer tant de soucis à la Préfecture de police[4], en maintenant, dans les Comités de surveillance des mairies, l'esprit de leur formation initiale[5], agissaient, à l'occasion des élections d'officiers et du fonctionnement des conseils de famille[6], à l'intérieur de la Garde nationale.

Le mois de novembre fut un mois d'attente, de répression et de préparation. A la mairie centrale, Arago démissionna, remplacé par Jules Ferry, et une série de destitutions frappèrent les commandants des bataillons suspects[7]. Le général Thomas remplaça le général Tamisier à la tête de la Garde nationale, dont les effectifs étaient estimés, au milieu du mois, à 400,000 hommes et qu'on pensa utiliser pour la sortie prochaine, si les négociations d'armistice n'aboutissaient pas. L'échec de Champigny (28 novembre-4 décembre[8]), les émeutes

1. Cf. la déposition de Corbon dans l'*Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 616-617.

2. On trouve les procès-verbaux de ce groupement, à partir du 12 décembre, au t. III de l'*Enquête sur le 18 mars*, p. 265-277.

3. Cf. les indications, peu précises, et, en ce qui touche les dates, peu sûres, données par Macé, même *Enquête*, t. II, p. 219. — L'Association des défenseurs de la République paraît bien n'avoir été fondée que le 21 février 1871 (*Ibid.*, t. III, p. 260-262).

4. Cf. Daru, *Rapport*, p. 328 et suiv.; Chaper, *Rapport*, p. 245 et suiv.; Cresson, *op. cit.*, p. 128 et suiv.; E. de Molinari, *les Clubs de Paris pendant le siège et la Commune*, *passim*.

5. Cf., *passim*, les documents des deux enquêtes sur le gouvernement de la Défense nationale et le 18 mars (particulièrement, dans la seconde, les dépositions de Montaigu et Choppin, t. II, p. 415 et 113).

6. Voir plus bas, p. 19

7. G. Flourens, commandant le 1er bataillon de volontaires, Razoua le 61e, Goupil le 115e, Ranvier le 141e, de Frémicourt le 157e, Jaclard le 118e, Cyrille le 167e, Levraud le 204e, Millière le 208e, Gromier le 79e, Dietsch le 190e, Longuet le 248e, Chassin le 252e. — Jules Ferry fut assisté de Clamageran, Hérisson et Chaudey.

8. La sortie du 28 novembre, annoncée par deux proclamations, celle de Trochu et celle du général Ducrot, utilisa sur une plus vaste échelle les bataillons de gardes nationaux, particulièrement le 106e, commandant Ibos, et le 116e, commandant Langlois. La Marne fut passée le 30 novembre. Le combat reprit le 2 décembre et la retraite, ordonnée le 3, fut accomplie le 4; l'ordre du jour de Ducrot conclut à l'impossibilité de briser, dans les circonstances présentes, la résistance de l'ennemi.

Digitized by Google

pour le pain à Belleville, à Montmartre, les proclamations lancées par le gouvernement, les 12 et 16 décembre, pour assurer à la population que le pain ne serait pas rationné et que la viande serait distribuée par les boucheries, comme par le passé, devaient calmer l'inquiétude publique.

L'agitation révolutionnaire du début de janvier[1], liée si évidemment aux débuts du bombardement de la ville assiégée[2], fit reparaître le Comité des vingt arrondissements, qui, dans des conditions encore ignorées, en l'absence de tous procès-verbaux authentiques, élabora la fameuse affiche « rouge » du 6 janvier 1871; il convient de reproduire ce document, dont les signatures, à rapprocher de celles qui sont au bas de l'affiche du 18 septembre 1870, ont une signification remarquable en ce qui touche les origines de la Commune[3] :

Au peuple de Paris.
Les délégués des vingt arrondissements.

Le Gouvernement qui, le 4 septembre, s'est chargé de la défense nationale, a-t-il rempli sa mission? Non.

Nous sommes 500,000 combattants, et 200,000 Prussiens nous étreignent! A qui la responsabilité, sinon à ceux qui nous gouvernent? Ils n'ont pensé qu'à négocier, au lieu de fondre des canons et de fabriquer des armes.

Ils se sont refusés à la levée en masse.

Ils ont laissé en place les bonapartistes et mis en prison les républicains.

Ils ne se sont décidés à agir enfin contre les Prussiens qu'après deux mois, au lendemain du 31 octobre.

Par leur lenteur, leur indécision, leur inertie, ils nous ont conduits jusqu'au bord de l'abîme; ils n'ont su ni administrer ni combattre, alors qu'ils avaient sous la main toutes les ressources, les denrées et les hommes.

Ils n'ont pas su comprendre que, dans une ville assiégée, tout ce

1. Chaper, *Rapport*, p. 295 et suiv.

2. Le 5 janvier 1871. En fait, dès le 27 décembre, l'ennemi avait bombardé les ouvrages du plateau d'Avron, de Noisy, Rosny et Nogent. Cf. la proclamation du gouvernement (*les Murailles de Paris*, t. I, p. 700).

3. Nous la reproduisons d'après Chaper, *Rapport*, p. 194-196. Daru (*Rapport*, p. 333) la donne également, mais sans les signatures. Cf. le fac-similé dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 490-491.

Digitized by Google

qui soutient la lutte pour sauver la patrie possède un droit égal à recevoir d'elle la subsistance; ils n'ont su rien prévoir : là où pouvait exister l'abondance, ils ont fait la misère; on meurt de froid, déjà presque de faim; les femmes souffrent; les enfants languissent et succombent.

La direction militaire est plus déplorable encore : sorties sans but; luttes meurtrières, sans résultats; insuccès répétés, qui pouvaient décourager les plus braves; Paris bombardé!

Le Gouvernement a donné sa mesure; il nous tue.

Le salut de Paris exige une décision rapide.

Le Gouvernement ne répond que par la menace aux reproches de l'opinion. Il déclare qu'il maintiendra l'ordre, comme Bonaparte avant Sedan.

Si les hommes de l'Hôtel-de-Ville ont encore quelque patriotisme, leur devoir est de se retirer, de laisser le peuple de Paris prendre lui-même le soin de sa délivrance. La Municipalité ou la Commune, de quelque nom qu'on l'appelle, est l'unique salut du peuple, son seul recours contre la mort.

Toute adjonction, ou immixtion au pouvoir actuel ne serait rien qu'un replâtrage, perpétuant les mêmes errements, les mêmes désastres.

Or, la perpétuation de ce régime, c'est la capitulation; et Metz et Rouen nous apprennent que la capitulation n'est pas seulement encore et toujours la famine, mais la ruine de tous, la ruine et la honte!

C'est l'armée et la Garde nationale transportées prisonnières en Allemagne, et défilant dans les villes sous les insultes de l'étranger; le commerce détruit, l'industrie morte, les contributions de guerre écrasant Paris : voilà ce que nous prépare l'impéritie ou la trahison!

Le grand peuple de 89, qui détruit les bastilles et renverse les trônes, attendra-t-il, dans un désespoir inerte, que le froid et la famine aient glacé dans son cœur, dont l'ennemi compte les battements, la dernière goutte de sang?

Non!

La population de Paris ne voudra jamais accepter ces misères et ces hontes. Elle sait qu'il en est temps encore, que des mesures décisives permettront aux travailleurs de vivre, à tous de combattre.

Réquisitionnement général;

Rationnement gratuit;

Attaque en masse.

La politique, la stratégie, l'administration du 4 septembre, con-

Digitized by Google

tinuées de l'Empire, sont jugées. Place au peuple! Place à la Commune!

Les délégués des vingt arrondissements de Paris :

Adoué, Ansel, Ant. Arnaud, J.-F. Arnaud, Edm. Aubert, Babick, Baillet père, A. Baillet, Bedouch, Ch. Beslay, Bonnard, J.-M. Boitard, Cas. Bouit, Léon Bourdon, Ab. Bousquet, V. Boyer, Brandely, Gab. Brideau, L. Caria, Caullet, Chalvet, Champy, Chapitel, Charbonneau, Chardon, Chartini, Eug. Chatelain, A. Chaudet, J.-B. Chautard, Chauvière, Clamousse, A. Claris, Clavier, Clémence, Luc Combatz, Jul. Conduché, Delayr, Delarue, Demay, P. Denis, Durins, Dereux, Dupas, Duval, Duvivier, R. Estieu, Fabre, F. Félix, Jules Ferré, Th. Ferret (*sic*), Flotte, Fruneau, C.-J. Garnier, L. Garnier, M. Garreau, Gentilini, Ch. Gérardin, Eug. Gérardin, L. Genton, Gillet, P. Girard, Giroud, Trouillier, J. Gobert, Alb. Goullé, Grandjean, Grot, Henri, Fortuné Henry, Alph. Humbert, Hortoul, Jamet, Johannard, Michel Joly, Jousset, Jouvard, Lacord, Lafargue, Laffite, A. Lallement, Lambert, Lange, J. Larmier, Lavorel, Leballeur, F. Lemaître, E. Laverdays, Armand Lévy, Lucipia, Amb. Lyaz, P. Mallet, Malon, Louis Marchand, Marlier, J. Martelet, Constant Martin, Maullion, Léo Meillet, A. Missol, Dr Tony-Moilin, Mollevaux, Montelle, J. Montels, Mouton, Mejard, Napias-Piquet, Émile Oudet, Parisel, H. Piednoir, Pérève, Dr Pillot, Pindy, Martial Portalier, Puget, Dr Th. Régère, Retterer aîné, Aristide Rey, J. Richard, Roselli, Mollet, Édouard Rouillier, Benj. Sachs, Sainson, Th. Sapia, Sallée, Salvador Daniel, Schneider, Seray, Sicard, Stordeur, Tardif, Treillard, Tessereau, Thaller, Theisz, Thiolier, Tridon, Urbain, Viard, Ed. Vaillant, Jules Vallès, Viellet.

C'est à cette proclamation que le général Trochu répondit par la fameuse contre-proclamation où il affirmait qu'il ne capitulerait pas[1]. Elle n'était pas l'expression totale de sa pensée,

1. *Les Murailles de Paris*, t. I, p. 710. Cf. Chaper, *Rapport*, p. 256-258.

« Aux citoyens de Paris,

« Au moment où l'ennemi redouble ses efforts d'intimidation, on cherche à égarer les citoyens de Paris par la tromperie et la calomnie. On exploite contre la défense nos souffrances et nos sacrifices.

« Rien ne fera tomber les armes de nos mains. Courage, confiance, patriotisme! Le gouverneur de Paris ne capitulera pas. »

Digitized by Google

puisqu'elle lui fut imposée par le préfet de police Cresson, désireux d'éviter au chef du Gouvernement de la Défense nationale les attaques et, au pis aller, les attentats du parti révolutionnaire[1]. En même temps, le préfet de police décidait de poursuivre ceux qu'il considérait comme les plus dangereux parmi les signataires de l'affiche « rouge »[2]. C'est dans ces conditions que le 8 janvier parut une nouvelle affiche, où l'attitude révolutionnaire du Comité des vingt arrondissements était accentuée[3] :

Les délégués des vingt arrondissements, réunis le 6 janvier 1871 ;

Après avoir pris lecture de la pièce diffamatoire signée du gouverneur de Paris, manifestent une fois de plus leur mépris pour ceux qui trompent, perdent et mystifient Paris depuis quatre mois, et passent à l'orde du jour;

Sur la question des mandats lancés par le préfet de police contre la totalité ou plusieurs d'entre eux au sujet de l'énoncé de leur opinion, les délégués considèrent cette agression comme un attentat à la liberté de la presse et des personnes, qui provoque le droit de légitime défense.

[Suivent les signatures.]

Grâce aux efforts du général Vinoy, le nouveau gouverneur de Paris, et du préfet de police Cresson, le Comité central des vingt arrondissements ne semble plus avoir fait parler de lui jusqu'au début de février, au moment où s'ouvrit la période électorale qui devait permettre à Paris de choisir quarante-trois députés pour l'Assemblée nationale. C'est ainsi qu'on le vit tenir une réunion générale à Bataclan, le 2 février, pour arrêter la liste de ses candidats[4], et les candidats qu'il proposa le furent de concert avec le Club des Montagnards, la Chambre fédérale de l'Internationale, l'Union républicaine, l'Alliance républicaine, les Républicains socialistes et les Défenseurs de la République, sur la formule : « République une et indivisible,

1. Déposition à la Commission d'enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale, *Témoins*, t. II, p. 51.

2. *Ibid.*, p. 40.

3. Publiée par Chaper, *Rapport*, p. 196, d'après le *Combat*, du 9 janvier 1871.

4. Cf. la convocation du 1er février, signée par les secrétaires Lachambaudie, Stupuy, Drouot et Couturat, dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 863. Il y a lieu de ne pas le confondre avec le Comité central républicain qui se tenait en permanence rue de Richelieu, salle Lemardelay (*Ibid.*, p. 910), et qui arrêta une liste de candidats modérés (*Ibid.*, p. 913).

Digitized by Google

démocratique, sociale et universelle[1]. » Mais l'activité du Comité central des vingt arrondissements se trouvait à ce moment même contre-balancée par celle de groupements analogues[2] : l'Association des défenseurs de la République, avec son Comité central présidé par Bayeux-Dumesnil, Dujarrier, A. Parent, Dassis, Arthur Arnould et Chavagnat, créée le 21 février[3] ; le Comité électoral républicain des communes du département de la Seine[4] ; l'Association internationale des travailleurs, qui était loin de préconiser l'abstention politique[5] ; l'Alliance républicaine, qui, dans une affiche signée de soixante-trois noms, parmi lesquels on retiendra seulement ceux de Arthur Arnould, Cournet, Delescluze, Gatineau, Ledru-Rollin, Edmond et Léonce Levraud, Mathé, Protot, Razoua, Nestor Rousseau et Tony-Révillon, demandait l'élection, par les soins de Dorian, d'une Assemblée souveraine de 200 représentants[6] ; le Comité central de la Garde nationale[7]. Tandis que, pour les élections des maires et des adjoints, au début du mois de novembre[8], les éléments radicaux ou révolu-

1. *Les Murailles de Paris*, t. I, p. 867. Les noms choisis étaient les suivants : Amouroux, L. Blanc, Blanqui, Briosne, Eug. Châtelain, Clemenceau, Cluseret, Combault, Courbet, Delescluze, J. Durand, Flourens, Floquet, Flotte, Gambetta, Garibaldi, Gaillard père, Gambon, Genton, Jaclard, Joigneaux, V. Hugo, Lefrançais, Landeck, Lockroy, Matuszievig (capitaine au 134e de ligne), Millière, Miot, Montelle (ex-commandant révoqué), Oudet, F. Pyat, Parent aîné, E. Quinet, Ranvier, Raspail, Dr Pillot, E. Sans (rédacteur au *Réveil*), Seray (médecin, ancien ouvrier tonnelier), Tony-Révillon, Tridon, J. Vallès, Vermorel, Vésinier.

2. Nous ne parlons pas ici du « Comité fédéral républicain », né dans la deuxième quinzaine de février et qui se fondit dans le Comité central. Voir plus bas le *Rapport* d'Arnold.

3. *Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 219 (déposition Macé), et t. III, p. 260-262. Voir plus haut, p. 2 et n. 6.

4. *Ibid.*, t. II, p. 219 (déposition Macé). Cf. *Murailles de Paris*, t. I, p. 862 — On trouve encore cité par Macé, au 13 mars, un Comité électoral des républicains radicaux du département de la Seine avec un Comité central anonyme, rue des Rosiers.

5. Cf. l'affiche commune qu'elle fait signer par Goullé, dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 866. Les « internationaux » Varlin et Pindy feront partie du Comité central.

6. *Les Murailles de Paris*, t. I, p. 791.

7. Sur les conditions où s'ouvre alors la période électorale, cf. plus bas, p. 20 et n. 4.

8. Consécutivement au plébiscite du 3 novembre, décidé par le gouvernement de la Défense nationale pour recevoir de la population parisienne une investiture légale qui lui avait fait défaut au 4 septembre. Plusieurs municipalités, à la suite de la convention arrêtée entre les révolutionnaires et le ministère

Digitized by Google

tionnaires, sans doute inquiets des suites possibles du 31 octobre[1], s'étaient en quelque sorte éclipsés, ils entrèrent délibérément dans l'arène électorale au mois de février, patronnés par les groupements les plus divers.

Il ne rentre pas dans l'objet propre de cette étude de raconter les élections parisiennes de février 1871. Il convient cependant de noter que l'agitation électorale attira l'attention publique sur des personnalités qui, depuis le 4 septembre, avaient déjà fait parler d'elles, et qui, ultérieurement, devaient jouer un rôle dans la Commune : la plupart des radicaux ou des internationaux de l'Assemblée communaliste ont été alors désignés aux choix des électeurs par des réunions multiples, la « fusion des Comités républicains démocrates, socialistes », les « Réunions électorales » du Collège de France, le « Conclave républicain de Paris », la « Ligue antimonarchique[2] », etc. Le mouvement républicain, patriotique, socialiste, ou, pour le moins, socialisant qui s'imprimait à la campagne électorale fut assez fort pour assurer l'élaboration de listes de concentration : au local de la place de la Corderie, l'Association internationale des travailleurs, la Chambre fédérale des sociétés ouvrières, la Délégation des vingt arrondissements — qu'il ne faut sans doute pas confondre avec le Comité central des vingt arrondissements — arrêtèrent une liste commune[3], le Comité central révolutionnaire et socialiste des clubs et comités électoraux désignait de même quarante-trois candidats qui s'étaient engagés à demander la mise en accusation du Gouvernement du 4 septembre et à s'opposer à la paix[4]; l'on a vu comment le Comité des vingt arrondissements élabora sa liste[5], et l'on verra comment le Comité central de la Garde nationale arrêta son choix sur des personnalités assez divergentes quant aux origines et aux idées[6].

Les élections achevées, le Comité des vingt arrondissements

Dorian, le 31 octobre, étaient démissionnaires. L'élection du maire se fit le 5 novembre, celle des adjoints le 7.

1. Voir plus haut, p. 6.

2. *Les Murailles de Paris*, t. I, p. 850, 860, 871.

3. *Ibid.*, p. 866. L'affiche est signée par Henri Goullé pour l'Internationale, Bedouch pour la Chambre fédérale, C. Martin pour la Délégation.

4. *Ibid.*, p. 868. L'affiche est signée par R. Rigault, président; Lavalette et Tanguy, assesseurs; H. Verlet, secrétaire.

5. Voir plus haut, p. 13 et n. 1.

6. Voir plus bas, p. 24 et suiv.

Digitized by Google

essaya de se reconstituer sur la base des anciens Comités de résistance et, en partant d'un programme qui dépassait désormais les idées strictement patriotiques de ses débuts. Une déclaration de principes élaborée à la fin de février[1] portait :

Tout membre d'un Comité de vigilance déclare appartenir au parti socialiste révolutionnaire. En conséquence, il réclame et cherche à obtenir par tous les moyens possibles la suppression des privilèges de la bourgeoisie, sa déchéance comme caste dirigeante et l'avènement politique des travailleurs. En un mot, l'égalité sociale. Plus de patronat, plus de prolétariat, plus de classes. Il reconnaît le travail comme la seule base de la Constitution sociale, travail dont le produit intégral doit appartenir au travailleur.

Dans le monde politique, il place la République au-dessus du droit des majorités; il ne reconnaît donc pas à ces majorités le droit de renier le principe de la souveraineté populaire, soit directement par voie plébiscitaire, soit indirectement par une assemblée organe des majorités. Il s'opposera donc au besoin par la force à la réunion de toute Constituante ou autre prétendue Assemblée nationale avant que les bases de la Constitution actuelle de la société aient été changées par une liquidation révolutionnaire politique et sociale. En attendant que cette révolution définitive se soit produite, il ne reconnaît comme gouvernement de la cité que la Commune révolutionnaire provenant de la délégation des groupes socialistes révolutionnaires de cette même cité. Il ne connaît comme gouvernement du pays que le gouvernement de la liquidation politique et sociale produit par délégation des communes révolutionnaires du pays et des principaux centres ouvriers. Il s'engage à combattre pour ces idées et à les propager en formant là où ils n'existent pas des groupes socialistes révolutionnaires.

Il fédérera ces groupes entre eux et les mettra en rapport avec la Délégation centrale. Il devra enfin mettre tous les moyens dont il dispose au service de la propagande pour l'Association internationale des travailleurs;

Puis, réunis en assemblée générale les 20 et 23 février, les Comités de vigilance votaient huit résolutions qui les engageaient délibérément dans l'action révolutionnaire[2] :

1° Les Comités de vigilance dans chaque arrondissement vont

1. Elle se trouve en queue du document publié plus bas.

2. Un exemplaire est conservé dans un des dossiers des Archives nationales, BB^{30} 487. Cf. l'*Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 253.

Digitized by Google

immédiatement procéder à leur reconstitution en laissant à l'écart les éléments dont le tempérament ne serait pas suffisamment socialiste révolutionnaire;

2° Tous les membres des Comités de vigilance devront approuver par leur signature la *Déclaration de principe* votée dans la séance du 19 février 1871 et dont une copie sera tenue par la permanence à la disposition de ces Comités;

3° Les Comités de vigilance devront se constituer administrativement et avoir : un bureau régulier; une permanence constante; une comptabilité sérieuse;

4° Chaque Comité fera connaître à la permanence centrale : le nombre de membres composant ce Comité; l'adresse de la permanence; les heures de la permanence; l'adresse particulière du secrétaire du Comité;

5° Chacun des membres des Comités de vigilance est tenu à une cotisation hebdomadaire fixée à 0 fr. 25, afin de subvenir aux frais de la Délégation centrale, et les Comités seront responsables devant la Délégation de la rentrée de ces cotisations;

6° Chaque Comité de vigilance devra, dans la mesure du possible, constituer dans son arrondissement des groupes d'adhérents, sous une forme ou sous une autre, lesquels, au moyen d'une cotisation hebdomadaire, alimenteraient sa caisse par des rentrées régulières en dehors des recettes produites par les réunions publiques;

7° A la fin de chaque mois, les Comités de vigilance feront connaître au trésorier de la Délégation centrale les chiffres du solde en caisse, certifié conforme aux écritures par les présidents et secrétaires de ces Comités, et la moitié de ce solde sera versée entre les mains du trésorier;

8° Les Comités de vigilance devront provoquer la fusion dans leur sein au moyen de délégués de tous les groupes existant dans leurs arrondissements respectifs, auxquels ils reconnaîtront le caractère socialiste révolutionnaire.

Mais à cette date, le Comité central des vingt arrondissements, en face du Comité central de la Garde nationale, désormais vivant et agissant, ne pouvait plus jouer qu'un rôle secondaire.

Toutefois, même après le succès, au 18 mars, du Comité central de la Garde nationale, il ne disparut pas; alors formé de deux délégués par arrondissement — c'étaient au 22 mars[1] : Bedouch, président, Napias-Piquet, secrétaire, A. Texier, Tous-

1. *Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 254.

Digitized by Google

saint, Thélidon, Missol, Monestier, C. Martin, Drosse-Garignant, Vigneron, Maréchal, Landa, E. Turpin, J. Richard, Armand Lévy, Sicard, Trohal, Portalier, Pagnerre, J. Baux, Parthenay, Chalvet, Rival, Piatra [?Piazza], Turpin, Richard, B. Gastineau, Dupar, Pillion, Gaillard père, Briosne, Rastoul, E. Pottier — il offrit bientôt son concours à la Fédération de la Garde nationale[1], et, le 30 mars, donna son adhésion aux trois décrets de la Commune sur les loyers, la conscription et le mont-de-piété[2]. Mais, le gouvernement communaliste organisé, il ne semble pas que le Comité central des vingt arrondissements, composé, sauf quelques exceptions, de personnalités de second plan, ait en quoi que ce soit gêné l'action de la Commune. Au contraire, le Comité central de la Garde nationale, après avoir, en quelque sorte, assuré l'avènement de la Commune, puis abdiqué devant elle, n'a pas tardé à vouloir excercer sur elle une tutelle et une surveillance de tous les instants.

Le Comité central de la Garde nationale.

L'histoire de la formation du Comité central proprement dit est nécessairement liée de façon très étroite à celle de la Garde nationale parisienne depuis la révolution du 4 septembre. Mais l'histoire de la Garde nationale ne peut être actuellement présentée que d'une façon très fragmentaire[3], et nous retiendrons exclusivement les traits qui serviront à comprendre dans quelles conditions s'est constitué le Comité central.

1° *La Garde nationale pendant le siège.* — La Garde nationale impériale avait été formée selon les prescriptions des lois du 13 juin 1851 et du 12 août 1870, très lentement d'abord, le gouvernement se défiant, au point de vue politique, de cette force militaire, très rapidement après les premiers revers, et la loi du

1. *Enquête sur le 18 mars*, p. 253.

2. *Journal officiel de la Commune*, 31 mars.

3. En raison de l'impossibilité où l'on est d'utiliser les nombreux documents conservés aux archives de la Guerre. On trouvera les textes essentiels dans le *Journal de la Garde nationale* et dans le *Journal officiel* et de nombreuses indications utiles dans les dépositions devant les deux Commissions d'enquête de l'Assemblée nationale sur les actes du gouvernement de la Défense nationale (particulièrement celle du colonel Chaper, *Témoins*, t. II, p. 370-407) et sur le 18 mars (particulièrement celle du colonel Montaigu, t. II, p. 415 et suiv.), ainsi que dans le *Rapport* du député Chaper sur la Garde nationale.

Digitized by Google

2 septembre exigea l'élection des officiers pour tous les bataillons déjà formés, anciens ou nouveaux, au nombre alors de soixante. La circulaire du Gouvernement de la Défense nationale du 6 septembre, en prescrivant la formation de soixante nouveaux bataillons, maintenait les prescriptions antérieures en matière d'élections; elle ne fut respectée que sur ce point, car, pour le nombre des bataillons, il grossit bien vite au delà du chiffre de 120 d'abord fixé, et, dès la fin de septembre, on en comptait déjà 254 : aussi, le 30 septembre, Gambetta prenait-il un arrêté pour ordonner un recensement exact des forces de la Garde nationale. En raison des conditions mêmes où ils avaient été formés, les soixante premiers bataillons étaient, en principe, constitués par des éléments modérés; dans les soixante suivants s'étaient infiltrés des éléments plus ardents, exaspérés par les premières défaites, et les autres, du 121e au 254e, étaient essentiellement recrutés dans les quartiers les plus suspects au point de vue gouvernemental[1].

L'armement, l'équipement, le paiement de la solde, les distributions de toute espèce se firent principalement par l'intermédiaire des mairies : il y eut donc un contact permanent entre les États-majors des bataillons de la Garde nationale et le personnel des mairies, particulièrement ces Comités de surveillance qui s'étaient spontanément installés un peu partout, et l'on peut admettre, dans une certaine mesure, que ce personnel et ces États-majors, politiquement interchangeables, ont été animés des mêmes idées politiques. Au surplus, ce n'est pas le « seul dissolvant de la discipline », pour employer une expression du colonel Chaper, qui ait agi sur la Garde nationale; parmi les éléments plus ou moins civils dont l'action a pu, en effet, fausser tant les initiatives de l'État-major central de la Garde nationale — dirigé successivement par le général Tamisier du 9 septembre au 2 novembre et le général Clément Thomas[2] — que l'État-major du gouverneur de Paris, il y a lieu de signaler[3] : dans chaque

1. Ce point capital est fort bien mis en lumière dans la déposition Dréo, *Témoins*, t. II, p. 59.

2. Cf. sa proclamation du 4 novembre dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 360.

3. Encore n'y a-t-il pas lieu de retenir les conseils de recensement et jurys de révision qui, conformément à la loi du 13 juin 1851, n'ont fonctionné qu'au début; les conseils de révision, par arrondissement; les conseils de révision spéciaux pour les dispenses et exclusions (institués le 18 novembre); les conseils de contrôle pour la solde; les comités d'arrondissement pour l'engagement

Digitized by Google

arrondissement, un conseil d'administration (organisé le 12 octobre), des conseils de discipline, remplacés, à partir du 27 septembre, par des conseils de guerre, des conseils de révision pour décider sur les cas d'exemption dans le recrutement des compagnies de guerre[1]; dans les compagnies, un conseil de famille, chargé d'assister les gardes nationaux besogneux, légal à partir du décret du 10 décembre[2]; dans les bataillons, également un conseil de famille, institué par l'arrêté du 19 octobre[3], formé seulement après l'organisation des compagnies de marche pour empêcher les refus de service, mais qui, en réalité, devait devenir un organisme fédéral superposé aux conseils de famille de compagnies.

Pour comprendre la psychologie de la Garde nationale pendant le siège, pour connaître les caractéristiques politiques de chacun de ses bataillons, il serait indispensable d'avoir sur le fonctionnement de ces institutions des données exactes; il faudrait surtout connaître par le détail le mécanisme et les résultats des élections des officiers tant dans les anciens[4] que dans les nouveaux bataillons. Elus par les mêmes citoyens qui constituaient les collèges électoraux, les officiers de la Garde nationale devaient se considérer non seulement comme des chefs militaires, mais comme les représentants les plus qualifiés de la population parisienne au moment où, dans Paris, faisait défaut cette fameuse Commune tant souhaitée. Aussi, très tôt, vit-on les chefs de bataillon figurer, en bonne place, dans les manifestations de la place de l'Hôtel-de-Ville[5], et il y eut une tendance naturelle à grouper pour une action concertée les efforts des officiers les plus audacieux. Le député à l'Assemblée nationale

des volontaires dans les compagnies de marche (décret du 19 octobre), qui n'ont pas fonctionné; les comités de recrutement et d'alimentation, sur lesquels on ne sait rien.

1. Sur la question des compagnies de guerre, cf. les pièces justificatives du *Rapport* de Chaper, p. 23-41, et son texte, p. 80 et suiv.

2. Cf. ce qu'en dit de Mortemart, *Témoins*, t. II, p. 344.

3. Cf., à titre d'exemple, Ch. Dolivet, *Histoire de la Garde nationale et des bataillons mobilisés du 9e arrondissement avant et pendant le siège de la capitale*, Paris, 1872, in-8°.

4. Cf. la déposition de Cl. Duvernois dans l'*Enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale, Témoins*, t. II, p. 220.

5. Voir plus haut, p. 8, n. 7. Cf. l'ordre de Trochu, du 23 septembre, dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 92, et *Ibid.*, p. 303, une convocation, non datée, aux officiers de la Garde nationale « pour prendre une résolution suprême ».

Digitized by Google

Chaper, dans son *Rapport sur la Garde nationale*[1], cite un texte du 24 septembre qui est, à cet égard, bien symptomatique : c'est une convocation pour le 26, à l'hôtel des ventes de la rue Drouot, des chefs de bataillon, signée par Blanqui, du 169e bataillon, Pilhes, du 212e, et Barberet, du 79e. Nous ne reviendrons pas sur la journée du 31 octobre, où la Garde nationale, en la personne de ses chefs, joua un rôle si important, mais on comprend qu'à partir de cette date, il y ait eu de la part du Gouvernement de la Défense nationale peu de confiance en des chefs si peu disciplinés. Aussi, d'après un tableau publié dans le *Rapport* de Daru[2], y eut-il, du 27 septembre 1870 au 18 mars 1871, un grand nombre de révocations et cassations, qui sévirent sur les officiers et sous-officiers élus :

Révocations : 36 chefs de bataillon, 171 capitaines, 14 capitaines adjudants-majors, 147 lieutenants (dont 7 officiers payeurs), 119 sous-lieutenants, 9 sous-lieutenants porte-drapeau. Cassations : 8 adjudants, 31 sergents-majors, 333 sergents, 20 sergents-fourriers.

L'élément blanquiste semble avoir été prépondérant dans les États-majors des bataillons[3]; mais l'Internationale elle-même y était représentée, témoin Varlin, et les éléments révolutionnaires purent dès lors considérer la Garde nationale comme une puissante machine de guerre tant pour abattre le Gouvernement de la Défense que pour réaliser la « sortie torrentielle ». Le caractère politique des États-majors dut se préciser en janvier, sous l'influence de conditions où se trouvait le gouvernement, et aussi parce que c'est à ce moment que les élections dans la Garde nationale comportèrent le mandat impératif pour les élus[4].

2° *La Garde nationale, l'armistice et les élections.* — C'est l'armistice qui va augmenter l'importance des facteurs politiques dans la Garde nationale et précipiter la formation de son Comité central. Le conseil de guerre du 22 janvier a démontré qu'une résistance prolongée était désormais impossible; les entrevues de J. Favre avec Bismarck, les 23, 24, 26 et 27, les négociations

1. *Loc. cit.*
2. P. 38.
3. Déposition du colonel Montaigu dans l'*Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 417.
4. Cf. Chaper, *Rapport*, p. 216, n. 1.

Digitized by Google

du général de Valan le 28, aboutirent à la signature de la convention d'armistice[1]. Les points saillants de cette convention étaient les suivants : l'armée de Paris était prisonnière, à l'exception de l'effectif nécessaire pour maintenir la sûreté intérieure; les forts seraient rendus; les Allemands n'entreraient pas à Paris pendant la durée de l'armistice; celui-ci était conclu pour vingt et un jours — c'est-à-dire jusqu'au 19 février. Il fut en réalité prolongé, le 20 février, jusqu'au 26, date de la signature des préliminaires, qui furent ratifiés par l'Assemblée nationale.

L'élection de celle-ci avait été également prévue par la convention d'armistice, et l'on sait comment, sur les modalités de l'élection, un conflit très vif s'ouvrit entre la Délégation de Bordeaux et le Gouvernement de la Défense nationale. En réalité, ce conflit, résolu par la démission de Gambetta, le 6 février, était un symptôme de la décomposition gouvernementale : au sein même du Gouvernement de la Défense, des discussions révélaient cette décomposition[2]. J. Favre démissionnait de l'Intérieur le 1er février, ne gardant que le portefeuille des Affaires étrangères, l'Intérieur passait à Hérold, ministre de la Justice; et le préfet de police Cresson donnait à son tour, le 10 février, une démission qu'il avait déjà offerte le 1er[3]. Les élections parisiennes pour l'Assemblée nationale, où Paris devait être représenté par quarante-trois députés[4], faisaient d'autre part sortir des prisons ou mettaient en vedette ceux des hommes politiques qui

1. Cf. Daru, *Rapport*, chap. v, p. 365 et suiv., et de Rainneville, *Rapport spécial sur les actes diplomatiques du Gouvernement de la Défense nationale*, p. 78 et suiv. Le texte de l'armistice se trouve en appendice au *Rapport* de Daru, p. 540-544, et dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 800-801; le texte de la proclamation du gouvernement annonçant l'armistice en appendice au *Rapport* de Chaper, p. 233. Cf. les *Murailles de Paris*, t. I, p. 799.

2. Cf. ses *Procès-verbaux*, éd. par des Houx, aux 1er et 2 février, p. 643 et 647.

3. Cresson, *Cent jours à la préfecture de police*, p. 317 et suiv. et 336.

4. Cf. le décret du 29 janvier et l'arrêté de J. Ferry, délégué à l'administration de Paris, spécifiant l'ouverture du scrutin pour le 5 février (*les Murailles de Paris*, t. I, p. 808-809). Un décret du 2 février ajourna les élections au 8 (*Ibid.*, p. 831 et 833). Une proclamation « aux Français » fut affichée le 4 pour exposer l'œuvre tentée par le gouvernement de la Défense (*Ibid.*, p. 844-845). — Sur la campagne électorale qui s'ouvre alors, cf. les *Murailles de Paris*, t. I, p. 847 et suiv. Le recensement des votes eut lieu le 10 février (*Ibid.*, p. 936).

Digitized by Google

s'étaient montrés les plus hostiles au Gouvernement de la Défense : Delescluze, Millière, Cournet, entre autres. Enfin les 250,000 hommes de l'armée régulière, désarmés, errant dans la grande ville, constituaient un autre élément de trouble[1].

La seule institution régulière restait donc la Garde nationale[2], et dans la Garde nationale une évolution, commencée dès le début du siège, activée par le départ des citoyens considérés comme les amis de l'ordre — et que le général Vinoy évalue au nombre d'environ 60,000[3] — aboutissait à l'hégémonie des bataillons hostiles au gouvernement. Ce dernier essaya bien de parer au mal en décidant que les inscriptions dans les bataillons seraient closes au 1^er^ mars et en interdisant à tout homme rayé des contrôles de se faire inscrire à nouveau[4]. Le nombre des bataillons « de l'ordre » diminuait : de cinquante à soixante pendant le siège[5], ils ne devaient plus être au début du mois de mars que quarante-trois, d'après des appréciations officielles, et, d'après une estimation particulière, mais qui inspire confiance, de vingt à vingt-trois seulement. Et même, dans la nuit du 17 mars, quand on sut que le général Vinoy allait attaquer Montmartre et qu'on fit appel aux hommes de bonne volonté de la Garde nationale, il ne vint que trois bataillons, et encore sur ces trois bataillons, deux, qui furent envoyés à l'Hôtel-de-Ville, se débandèrent-ils en route après s'être débarrassés de leurs chefs[6].

L'agitation intérieure de la Garde nationale se révéla dans la

1. Cf. les dépêches publiées en annexe à la déposition de Cresson devant la Commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, *Témoins*, t. V, p. 34-35, et la déposition du général Vinoy devant la Commission d'enquête sur le 18 mars, t. II, p. 88 et suiv.

2. L'article 7 de l'armistice portait : « La Garde nationale conservera ses armes; elle sera chargée de la garde de Paris et de maintenir l'ordre. » Sur la question du désarmement, cf. les dépositions de Trochu, J. Favre, E. Picard, Le Flô, Ducrot et Vinoy (*Actes de la Défense*, *Témoins*, t. I, p. 304-305, 343-344, 490, 633; t. III, p. 106, 123-124), et le *Rapport* cité de Rainneville, p. 85 et suiv.

3. Commission d'enquête sur les actes de la Défense nationale, *Témoins*, t. III, p. 123. Cf. la déposition de Mortemart, t. II, p. 344. Sur la procédure des autorisations du départ, cf. les avis de la préfecture de police du 30 janvier et du 7 février, dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 812 et 930.

4. Chaper, *Ibid.*, t. III, p. 394.

5. Colonel Ernault, *Ibid.*, t. II, p. 357.

6. Déposition de Roger du Nord, chef d'État-major du général d'Aurelle de Paladines, à la Commission d'enquête sur le 18 mars, t. II, p. 441. Cf. également celle du colonel Baudouin de Mortemart, *Ibid.*, p. 456-457.

Digitized by Google

nuit même qui précéda l'armistice[1]. Le rappel fut battu à Belleville, et, aux cris de « Vive la Commune! » et « A bas les Traîtres! », un mouvement se dessina contre les secteurs, afin de s'emparer des armes qui y avaient été accumulées. Trente-cinq des bataillons, réunis au boulevard Sébastopol, élirent comme chef Brunel, alors commandant du 36e de marche, et, le lendemain matin, une affiche rouge, signée de trente-cinq chefs de bataillon, demandait à la population parisienne son aide pour mettre la main sur les secteurs. Mais peu de gardes nationaux écoutèrent ces suggestions. Brunel et son chef d'État-major Piazza furent arrêtés par le commissaire Macé et enfermés, le 30 janvier, à Vincennes, d'où devait les faire sortir la révolution du 18 mars.

3° *La constitution du Comité central.* — Si cette révolution a pu réussir, alors que le mouvement du 27-28 janvier a échoué, c'est que, dans l'intervalle, s'est constitué le Comité central, au moyen duquel s'est dès lors manifestée l'action de la Garde nationale. La dernière séance du gouvernement de la Défense nationale est datée du 15 février : c'est aussi le 15 février qu'eut lieu la réunion où furent arrêtés les principes en vertu desquels fut créé le Comité central. A-t-il été formé, comme l'affirme le colonel Baudouin de Mortemart[2], de délégués des conseils de famille, ou des comités électoraux de la Garde nationale, comme l'admet le colonel Lavigne[3], ou des comités d'armement, comme le suppose le maire Tirard[4]? A-t-il été fomenté par l'Internationale, comme le croit Desnoyer, faisant état du fédéralisme communal qui est à la base du programme des internationaux[5]?

1. Cf. la déposition annexe de Cresson, *Enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, Témoins*, t. V, p. 29-32; celle du général Vinoy devant la Commission d'enquête sur le 18 mars, t. II, p. 88; les *Procès-verbaux du Gouvernement de la Défense nationale*, p. 616; Daru, *Rapport*, p. 358 et suiv., et l'ordre du général Clément Thomas, dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 802.

2. *Enquête sur les actes, Témoins*, t. II, p. 345; *Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 446 et suiv., citant un rapport de Lacaille, juge d'instruction, adressé au chef d'État-major de la Garde nationale et concluant à la suppression de conseils de famille.

3. *Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 462.

4. *Ibid.*, t. II, p. 335.

5. *Ibid.*, t. II, p. 582-584. Mais Tolain (*Ibid.*, t. II, p. 558) fait observer qu'au 18 mars, sur les trente-cinq membres du Comité central, il n'y avait que deux

Digitized by Google

N'a-t-il été qu'un syndicat de mécontents, comme le pensent le policier Fontaine[1] et le député Daru[2], ou, au contraire, comme l'avance Corbon, est-il un groupe spontanément organisé pour « la résistance aux tentatives de rétablissement de la monarchie et de désarmement de la Garde nationale[3]? » Nous avons, dans ces allégations contradictoires des contemporains, la preuve que le Comité central a été créé dans des conditions obscures et propres à ne pas attirer l'attention[4].

Constitué presque définitivement le 15 février, le Comité central a été la résultante de négociations et d'intrigues qui ont commencé aux environs du 6 précédent[5]. Dans l'état actuel de nos connaissances[6], on peut admettre que l'initiative des réunions préparatoires provint de personnalités secondaires : le journaliste Henri de La Pommeraye organisa, en effet, le 6 février, une réunion au Cirque national ou d'hiver[7], qui fut présidée par un commerçant du 3e arrondissement, nommé Courty, et

internationaux, Varlin et Avoine, membre tout nouveau de la section de Montrouge, et d'ailleurs mal noté.

1. *Enquête sur les actes, Témoins*, t. II, p. 182-184 : il s'agirait d'officiers réclamant une entrée de campagne et une solde supplémentaire.

2. *Rapport*, p. 359. Daru localise l'agitation primitive au 15e arrondissement, le colonel Montaigu au 3e (*Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 415).

3. *Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 613.

4. De là les ignorances du général d'Aurelle de Paladines, touchant les origines du Comité central (*Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 437), et de son chef d'État-major Roger du Nord (*Ibid.*, p. 442-443), et les confusions du prévôt Ossude (*Ibid.*, p. 474-475).

5. Le 9, d'après déposition du colonel Montaigu, *Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 415. Cf. celle du colonel Lavigne, t. II, p. 462. Corbon (*Ibid.*, p. 613) dit que le Comité central s'est constitué pour le 12 février.

6. Il est question du Comité central dans tous les ouvrages consacrés à l'histoire de la Commune, et dont nous ne pouvons entreprendre ici la bibliographie critique. Nous citerons seulement, comme utilisables à des titres divers : J. de Gastyne, *Mémoires secrets du Comité central*, Paris, 1871, in-18 ; L. Hans, *le Comité central et la Commune*, Paris, 1871, in-16; *le Livre noir de la Commune de Paris*, Bruxelles, 1871, in-18; Delion, *les Membres de la Commune et du Comité central*, Paris, 1871, in-16; Ch. Yriarte, *les Prussiens à Paris et le 18 mars*, Paris, 1871, in-16; C. Pelletan, *le Comité central et la Commune*, Paris, 1881, in-16; Maxime du Camp, *les Convulsions de Paris*, éd. in-18, t. I, p. 19 et suiv.; E. Lepelletier, *Histoire de la Commune de 1871;* t. I : *le Dix-huit mars;* t. II : *le Comité central*, Paris, 1911-1912, 2 vol. in-8e.

7. La Commission d'initiative de cette réunion comprenait : Mayer, commandant du 59e régiment; Vaillant, capitaine au 88e bataillon; Courty, sergent-major au 88e; Pinard, garde au 96e; André Pontier, garde au 57e; Théodore

Digitized by Google

qui paraît avoir eu principalement pour objet d'arrêter l'attitude de la Garde nationale dans la période électorale : de fait, après avoir adopté une liste de candidats[1], l'assemblée décida de se réunir à nouveau pour le cas d'élections doubles à prévoir, et un bureau fut nommé avec mandat de convoquer les compagnies. La convocation fut lancée[2], et, le matin du 15 février 1871, au Tivoli-Vaux-Hall, salle de bal de la rue de la Douane, n° 16, se réunirent les délégués de la Garde nationale envoyés par dix-huit arrondissements de Paris.

Raconter l'histoire du Comité central à partir du 15 février, ce serait raconter l'histoire de Paris pendant le mois et demi qui sépare cette date de la réunion de la Commune, et il n'est pas possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de le tenter. Nous voudrions seulement évoquer les textes essentiels où se sont inscrits les traits caractéristiques du programme, d'ailleurs en perpétuel devenir, et de l'action, d'ailleurs multiforme, du Comité central; ces textes, que nous avons empruntés à des sources diverses, constituent une base sérieuse pour l'étude du Comité et de son rôle.

A la séance préliminaire du 15 février où figuraient des délégués de tous les arrondissements, sauf le 1er et le 2e et les arrondissements ruraux[3], on commença par élire un bureau, qui com-

Gazeau, garde au 193e; Weill, capitaine, officier d'ordonnance du 253e bataillon (*les Murailles de Paris*, t. I, p. 846).

1. L'assemblée arrêta « le maintien intégral de la liste des candidats proposés par les quatre comités républicains : Alliance républicaine, Union républicaine, Défenseurs de la République, Association internationale des travailleurs » (*les Murailles de Paris*, t. I, p. 869). La liste définitive des candidats portait les noms suivants (*Ibid.*, p. 896) : V. Hugo; L. Blanc; Gambetta; Garibaldi; Rochefort; E. Quinet; R. Wallace; M. Dufraisse; P. Meurice; Farcy, lieutenant de vaisseau; Littré; M. Marie, commandant du 119e bataillon; Raspail; Barbieux, commandant du 151e; Courbet; A. Jametel, commandant du 41e; Asseline, maire du 14e; A. Laya, lieutenant-colonel; Salicis, capitaine de frégate; Moassy, commandant du 156e; Langlois, commandant du 116e; Joigneaux; Murat, adjoint au 3e; Colfavru, commandant du 85e; Lavigne, commandant du 38e; Ranc; H. Martin; Mayer, commandant du 229e; Tirard, maire du 2e; Malon; E. Lockroy; Garnier, lieutenant de vaisseau; M. Bernard; J. Macé; Louchet-Kerven, commandant du 192e; A. Murat, adjoint au 10e; Brunet, capitaine d'artillerie; Crosnier, amiral; Clemenceau; Varlin; Dr Robinet; Héligon; L. Pichat.

2. On la trouve en annexe à la déposition de Mortemart devant la Commission d'enquête sur les actes du gouvernement de la Défense nationale, *Témoins*, t. II, p. 348-349.

3. Le procès-verbal en est publié dans l'*Enquête sur le 18 mars*, t. III,

Digitized by Google

prit les citoyens Mayer et Courty comme assesseurs, le citoyen Ramel comme secrétaire.

Malgré le président, exposant que quarante-trois députés ayant été élus à l'Assemblée nationale par Paris, l'une des raisons du mouvement même de la Garde disparaissait, Ramel proposa et fit adopter à l'unanimité la motion suivante :

Considérant que plusieurs des représentants élus à Paris ayant également été élus en province, il y aura lieu à diverses options qui laisseront vacants à l'Assemblée nationale plusieurs sièges appartenant à la représentation de Paris;

Que ce même fait s'est produit aussi dans les départements;

Considérant que, dans les circonstances graves où se trouve la patrie il est indipensable, pour la régularité et la validité de ses décisions, que la représentation nationale soit au complet;

Que l'urgence est évidente en l'état actuel des choses;

Demande que, sur tous les points de la France où des options auront fait des vides dans les rangs de l'Assemblée nationale, les électeurs soient immédiatement convoqués pour procéder à de nouvelles élections;

Proteste de la nullité radicale et absolue de toutes délibérations et solutions qui émaneraient d'une assemblée incomplète.

L'assemblée adopta également la proposition Piconel touchant la nécessité de maintenir la Garde nationale avec ses armes et de « lui laisser l'initiative la plus absolue dans toutes les affaires de la patrie ». Puis elle homologua la série de motions proposées par Soncial[1], et renvoya la question des statuts et des élections au Comité central à une commission spéciale.

Puis, après vérification des pouvoirs, les délégués des arrondissements représentés se retirèrent pour délibérer en comité sé-

p. 4-7. Nous avons fait à ces textes les corrections nécessaires en ce qui touche les noms propres. Le préfet de police affirmait, le 13 mars, qu'il n'avait pas « d'indications précises sur les incidents qui peuvent s'être produits dans cette réunion » (Arch. nat., BB^{30} 487).

1. « Le citoyen Soncial propose d'imposer aux députés de Paris d'exiger la guerre à outrance, plutôt que de subir une paix honteuse ou de céder la moindre partie du territoire; de maintenir la République par tous les moyens; de mettre en accusation les membres du gouvernement dit de la Défense nationale et ses acolytes, tels que M. Thiers; d'établir un Comité de Salut public; de protester contre l'entrée des ennemis à Paris après l'armistice et de s'y opposer, même les armes à la main; de protester enfin contre le désarmement ultérieur de la Garde nationale, à laquelle devra toujours appartenir exclusivement le maintien de l'ordre et l'honneur de défendre le pays. »

Digitized by Google

paré sur le choix des délégués à la commission provisoire, et le résultat d'ensemble fut annoncé :

3e arrondissement, Armand Génotel, 10, rue de Belleyme;
4e, André Alavoine, rue Pavée, n° 15;
5e, Manet, 2, rue du Haut-Pavé;
6e, V.-F. Frontier, 18, rue de la Grande-Chaumière;
7e, Badois, 35, rue Vanneau;
8e, Soleyrole, 27, rue de Ponthieu;
9e, Mayer, 44, rue de la Tour d'Auvergne;
10e, Arnold, 25, boulevard Magenta;
11e, Piconel, 59, rue Oberkampf;
12e, Audoynaud, 57, rue Moreau;
13e, Soncial, 19, rue Baudicourt;
14e, Dacosta, 8, rue Maison-Dieu;
15e, H. Manson, rue de la Rozière;
16e, Pé, 25, rue de La Fontaine, Auteuil;
17e, Weber, 35, rue de Lévis, à Batignolles;
18e, Trouillet, 101, rue de la Chapelle;
19e, Lagarde, 11, rue Riquet;
20e, A. Bouit, 50, rue Vilin, passage Dubois, 11[1].

A l'issue de la séance, la commission nommée pour élaborer les statuts fixa sa première assemblée au lendemain 16 février.

Ce jour-là, organisées par les délégués qui avaient figuré à la réunion du 15, eurent lieu, dans les arrondissements, des réunions locales où l'on mit les gardes nationaux au courant de l'œuvre ébauchée et des tendances fédératives qui s'étaient fait jour[2]. C'est sans doute à l'occasion d'une de ces réunions que fut arrêté à ses débuts un schisme qui aurait pu avoir sur la création et le développement du Comité central les plus fâcheuses conséquences : un Comité fédéral républicain ou de la Fédération républicaine s'était, en effet, organisé salle Lemardelay sous la présidence de Raoul Du Bisson, commandant le 25e bataillon, avec Rattier, commandant du 220e, Latappy, du 76e, Barberet, du 79e, Varenne, du 80e, Vesin, du 176e, Charles Béquet, du 235e, Vagniot, lieutenant au 197e, Freydier, sous-lieutenant au 208e; il fusionna avec le Comité central proprement dit[3].

1. Avant de se séparer, l'assemblée, à la demande de Piconel, tint à déclarer que Piazza et Brunel, condamnés par la justice militaire, à la suite de leur tentative du 28 janvier, « avaient bien mérité de la patrie ».

2. E. Lepelletier, *op. cit.*, t. I, p. 231-232.

3. E. Lepelletier, *op. cit.*, t. I, p. 233. Choppin fait allusion à ce groupe-

Digitized by Google

D'après les procès-verbaux de la commission chargée d'élaborer les statuts, et qui ont été publiés par la Commission d'enquête sur le 18 mars[1], elle tint des réunions les 16, 17, 18, 19 et 20 février, et se réunit même deux fois les trois derniers jours, soit au Tivoli-Vaux-Hall, soit chez Courty, qui la présidait, 169, rue du Temple, assisté de Ramel, choisi comme secrétaire. Elle arrêtait le texte des statuts, votés à l'unanimité, décidait une assemblée générale pour le 24 février, chargeait Arnold du rapport à y présenter et ordonnait l'impression à dix mille exemplaires de la convocation qui fut lancée dans Paris et qui portait[2] :

En exécution de la décision prise à la salle du Tivoli-Vaux-Hall, le 15 février 1871, par l'Assemblée des délégués de la Garde nationale, la commission nommée pour élaborer les statuts invite toutes les compagnies de la Garde nationale à envoyer chacune un délégué pour les représenter à l'assemblée générale qui aura lieu le vendredi 24 février 1871, à une heure et demie, salle du *Tivoli-Vaux-Hall,* rue de la Douane, 16.

Les délégués devront se munir d'une attestation établissant leur mandat.

Préambule des statuts.

Le devoir de tout citoyen est de concourir à la défense du pays et au maintien de l'ordre intérieur, non de l'ordre monarchique, mais de l'ordre reposant sur les principes franchement républicains.

Ses droits sont d'être électeur et d'avoir l'arme nécessaire à l'accomplissement de ses devoirs; la Garde nationale doit désormais remplacer les armées permanentes, qui ne furent jamais que des instruments de despotisme et qui amenèrent fatalement avec elles la ruine du pays.

Dans le but de préciser et de prescrire les devoirs, d'exprimer et de défendre les droits du citoyen, et aussi pour établir et fortifier les

ment, mais fait erreur sur la personnalité d'un de ses membres (Barberet), qu'il confond avec Bergeret (*Enquête sur le 18 mars*, t. II, p. 113). La fusion est enregistrée par Arnold dans son rapport à la quatrième assemblée générale des délégués de la Garde nationale (*Ibid.*, t. III, p. 37), et des statuts communs furent alors élaborés (voir plus bas, p. 35).

1. T. III, p. 7-12.

2. Voir la convocation dans *Actes et proclamations du Comité central* (*Documents publiés pour servir à l'histoire de la Commune de 1871*, t. II), Paris, 1871, in-18, p. 5; *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 2-3. Copie jointe à un rapport du préfet de police au garde des sceaux (13 mars 1871; Arch. nat., BB^{30} 487, dossier spécial sur le Comité central).

Digitized by Google

liens d'union et de solidarité qui doivent faire de la milice citoyenne la seule force nationale à l'exclusion de toute autre, il est établi un Comité central de la Garde nationale, dont la composition, les attributions et les fonctions sont réglées par des statuts.

Le choix des représentants du peuple dans les divers conseils du pays étant un des actes les plus sérieux du citoyen, le Comité central s'occupera également d'aider les électeurs à connaître et à apprécier les candidats qui se présenteraient à leurs suffrages, de telle sorte que la notoriété publique ne puisse plus s'établir uniquement sur les succès faciles de procès politiques ou d'articles publiés périodiquement dans des journaux, et de façon à ce que l'homme du travail, le producteur, soit également appelé à représenter la nation.

Tous pour chacun, chacun pour tous.

Les membres de la Commission. [Suivent les noms, comme plus haut.]

Les 1er et 2e arrondissements, n'ayant pas été représentés à la réunion du 15 février, avaient été invités à envoyer leurs délégués.

Les statuts délibérés dans l'Assemblée générale du 24 février[1] étaient précédés d'une « déclaration préalable » qui portait[2] :

La République, étant le seul gouvernement de droit et de justice, ne peut être subordonnée au suffrage universel.

La Garde nationale a le droit absolu de nommer tous les chefs et de les révoquer dès qu'ils ont perdu la confiance de ceux qui les ont

1. *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 13-14.

2. *Ibid.*, p. 181-183. — Les statuts qui furent arrêtés après la fusion complète du Comité central et du Comité de la Fédération parisienne (voir plus haut, p. 27 et n. 3) ne diffèrent des statuts ci-dessus qu'à partir de l'article 3 (*Journal officiel*, 21 mars). Nous les publions à partir de cet article :

« Art. 3. — Le cercle de bataillon est formé :

« 1° De trois délégués par compagnie, élus sans distinction de grade;

« 2° De l'officier délégué à l'assemblée générale;

« 3° Du chef de bataillon.

« Art. 4. — Le Conseil de légion est formé :

« 1° De deux délégués par cercle de bataillon, élus sans distinction de grade;

« 2° Des chefs de bataillon de l'arrondissement.

« Art. 5. — Le Comité central est formé :

« 1° De deux délégués par arrondissement, élus sans distinction de grade par le Conseil de légion;

« 2° D'un chef de bataillon par légion, élu par ses collègues.

« Art. 6. — Les délégués aux cercles de bataillon, Conseil de légion et Comité central sont les défenseurs naturels de tous les intérêts de la Garde

Digitized by Google

élus, toutefois après enquête préalable destinée à sauvegarder les droits sacrés de la justice.

Les statuts définissaient, dans leurs quatre premiers articles, les organes de la Garde nationale fédérée : l'Assemblée générale, le Cercle de bataillon, le Conseil de légion et le Comité central. Les articles suivants déterminaient la tâche à accomplir, d'une façon un peu lâche et vague, comme il ressort particulièrement des articles 5 et 9[1]. Un budget était prévu au moyen d'une cotisation mensuelle de 5 francs versés par les compagnies. En tout cas, le Comité central apparaissait, dans ces statuts, comme devant être une organisation essentiellement démocratique, puisqu'il n'était que l'émanation d'une assemblée générale des délégués sans distinction de grades.

L'assemblée du 24 février[2] protesta également contre toute tentative de désarmement et déclara qu'elle y résisterait au besoin par les armes ; elle décida d'autre part de faire présenter aux assemblées des compagnies une résolution tendant à attaquer les Prussiens dès qu'ils entreraient dans Paris. Enfin, elle se sépara pour aller manifester place de la Bastille en l'honneur des « Martyrs de 1830 et de 1848[3] ».

Cette manifestation devait se prolonger les 25 et 26 février, coupée par quelques incidents tragiques, tels que l'assassinat d'un policier[4]. C'est peut-être à cette manifestation prolongée qu'est dû le changement d'attitude des gardes nationaux tou-

nationale. Ils devront veiller au maintien de l'armement de tous les corps spéciaux et autres de ladite Garde et prévenir toute tentative qui aurait pour but le renversement de la République.

« Ils ont également pour mission d'élaborer un projet de réorganisation complète des forces nationales. »

Les articles 7 à 10 de ces statuts correspondent respectivement aux articles 6 à 9 des statuts du Comité central proprement dit.

1. « Art. 5. — Les délégués aux cercles de bataillon, conseils de légion et Comité central sont les défenseurs naturels de tous les intérêts de la Garde nationale. Ils devront veiller au maintien de l'armement de tous les corps spéciaux et autres de ladite Garde et prévenir toute tentative qui aurait pour but le renversement de la République.

« Art. 9. — Tous les gardes nationaux sont solidaires et les délégués de la Fédération sont placés sous la sauvegarde immédiate et directe de la Garde nationale tout entière. »

2. *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 14-15 (d'après le *Mot d'ordre*, numéro du 29 février 1871).

3. Cf. le compte-rendu du *Cri du peuple*, 27 février.

4. E. Lepelletier, *op. cit.*, p. 238 et suiv.

Digitized by Google

chant l'entrée des Prussiens : 30,000 hommes devaient pénétrer dans le quartier des Champs-Élysées, ainsi que l'avait décidé la convention prolongeant l'armistice et que l'avaient annoncé des proclamations du gouvernement du 26 février[1]. Du moins, l'initiative du Comité central, avouant très loyalement sa nouvelle orientation, prévint toute collision, qui aurait été un désastre, par l'affiche suivante[2] :

Citoyens,

Le sentiment général de la population paraît être de ne pas s'opposer à l'entrée des Prussiens dans Paris. Le Comité central, qui avait émis un avis contraire, déclare qu'il se rallie à la résolution suivante :

Il sera établi, tout autour des quartiers que doit occuper l'ennemi, une série de barricades propres à isoler complètement cette partie de la ville. Les habitants de la région circonscrite dans ces limites devront l'évacuer immédiatement.

La Garde nationale, de concert avec l'armée formée en cordon autour, veillera à ce que l'ennemi, ainsi isolé sur un sol qui ne sera plus notre ville, ne puisse en aucune façon communiquer avec la partie retranchée de Paris.

Le Comité central engage donc toute la Garde nationale à prêter son concours à l'exécution des mesures nécessaires pour arriver à ce but et éviter toute agression qui serait le renversement immédiat de la République.

Fait à Paris, le 28 février 1871.

Les membres de la Commission :

Signé : André Alavoine, A. Bouit, Frontier, Bourdier, David, Boisson, Haroud, Gritz, Tessier, Ramel, Badois, Arnold, Piconel, Audoynaud, Masson, Weber, Lagarde, Jean Larocque, Jules Bergeret, Pouchain, Lavalette, Fleury, Maljournal, Chouteau, Ladaze, Castioni, Dutil, Matté, Mutin.

Quelques révolutionnaires de l'Internationale et du Comité central des vingt arrondissements, groupés à la salle de la rue de la Corderie, avaient essayé cependant de tenter l'aventure

1. *Les Murailles de Paris*, t. I, p. 965, 967, 969.

2. *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 16 (Arch. nat., BB^{30} 487). Cf. le fac-similé dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 971. Voir le *Rapport* de Rainneville, p. 116 et suiv.

Digitized by Google

d'une agression contre les Prussiens, et plusieurs bataillons prirent les armes[1]. Dans une réunion du Tivoli-Vaux-Hall[2], les délégués du Comité central exposèrent leurs vues, qu'ils firent prévaloir et qui s'affirmèrent dans une affiche encadrée de noir, signée des mêmes noms que la précédente, et où il était dit[3] :

Toute attaque servirait à désigner le peuple aux coups des ennemis, qui noieraient les revendications dans un fleuve de sang. Nous nous souvenons des journées de Juin. Toute agression serait le renversement de la République.

Et, pour empêcher toute « agression », sur l'initiative du citoyen Jean Larocque, on ordonna de faire établir une ligne de barricades sur les points de délimitation entre les forces françaises et prussiennes[4]. De fait, les énergies de la Garde nationale se dépensèrent uniquement au transport des canons établis dans les parcs d'artillerie du Ranelagh et de la place Wagram, dans ceux de Montmartre et de la place des Vosges[5], au pillage des chassepots dans les dépôts de la Guerre et à la prise de 300 obus dans un magasin dépendant du 1er secteur des remparts[6]. Dès lors, les ratifications de la paix, votée à Bordeaux le 1er mars, pouvaient être échangées immédiatement, nul incident ne survenant; elles le furent effectivement le 2, et le 3 les Prussiens quittèrent Paris[7].

Le 3 mars également, le Comité central, installé rue Saint-Maur et non aux Magasins réunis, comme il en avait été question[8], et qui s'était affirmé si délibérément dans la journée du 28 février, était investi par la Fédération des bataillons de la

1. Cf. l'ordre du jour du général Vinoy, du 27 février (*les Murailles de Paris*, t. I, p. 968).

2. Le siège du Comité était, à cette date, 34, rue Ramponneau, qui était aussi celui d'un « Comité républicain » (Arch. nat., BB30 487, dossier spécial).

3. E. Lepelletier, *op. cit.*, p. 248.

4. Ordre au « commandant supérieur » Boucharat (Arch. nat., BB30 487).

5. E. Lepelletier, *Ibid.*, p. 245-246, et le rapport du préfet de police du 13 mars (Arch. nat., BB30 487). — Sur la question des canons fabriqués pendant le siège, voir les textes signalés à la table dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 1012.

6. Rapport du préfet de police cité (Arch. nat., BB30 487).

7. En outre de l'article 3 des préliminaires, cf. les *Affiches de l'intérieur*, dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 976 et 980. Cf. Welschinger, *le 1er mars 1871*, dans le *Journal des Débats*, 1er mars 1915.

8. Rapport, etc. (Arch. nat., BB30 487).

Digitized by Google

Garde nationale de pouvoirs qui lui étaient nécessaires pour intensifier et systématiser son action[1]. Arnold fit devant l'assemblée, présidée par Bergeret, un rapport exposant l'action de la Commission provisoire depuis le 24 février, insistant sur l'attitude de la Garde nationale lors de l'entrée des Prussiens, et concluant que le Comité central n'était pas « une assemblée de factieux, mais une réunion d'hommes libres qui connaissent leurs droits et leurs devoirs[2] ». L'assemblée adopta provisoirement les statuts, écouta Viard adjurant la Garde nationale d'obéir entièrement au Comité central pour lutter contre une restauration monarchique ou un plébiscite, et Lacord, demandant la suppression des armées permanentes; elle procéda à l'élection de la Commission provisoire, qui comprit dès lors Prudhomme, Alavoine, Frontier, Arnold, Piconel, Chauvière, Bénard, Castioni, Weber, Lagarde, Bouit, Courty, Ramel, Bergeret, Lavalette, Viard, Fleury, Maljournal, Henri Fortuné, Boursier, Pindy, Varlin, Jacques Durand, Henri Verlet[3], Lacord, Ostyn, Chouteau, Gasteau, Dutil, Matté et Mutin; elle se sépara enfin après avoir acclamé deux propositions, l'une tendant à faire révoquer par le Comité central les chefs de bataillon qui ne lui obéiraient pas; l'autre, à constituer en république indépendante le département de la Seine, au cas où l'assemblée de Bordeaux enlèverait à Paris son titre de capitale[4].

1. La convocation, signée Courty, est publiée dans l'*Enquête sur le 1er mars*, t. III, p. 19-20. Cf. une copie (Arch. nat., BB30 487).

2. *Ibid.*, p. 20-22.

3. Il y eut à son propos une vive discussion, provoquée par Metgé, qui l'attaqua à propos de la rédaction de la *Patrie en danger*. Verlet fut soutenu par Viard, Gouhier et Henri Goullé. Cf. la lettre publiée dans le *Cri du peuple* du 5 mars.

4. *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 19-20. Une affiche rouge du Comité central précisa son attitude dans l'affaire de l'entrée des Prussiens dans Paris (*les Murailles de Paris*, t. I, p. 988), et des affiches apposées dans les arrondissements annoncèrent la constitution à peu près définitive de la Fédération et du Comité central (*Ibid.*, p. 25-26 pour celle du 5e, avec les signatures de Bergeret, Frontier, Chouteau, Lacord, Varlin, Verlet; p. 26-27 pour celle du 18e, signée Landowski, Noireau, Josselin, Godard, Lapie, Grolart, Diancourt, Berthaut, Mayer, Chatelet, Sabrier, Gougelin, Bras, Panier, Dardelle, Vivier, Duval, Bernicot, Henrion, Bavois (*les Murailles de Paris*, t. I, p. 994); pour le 13e, signée Jolivet, D. Benoit, Delage, Brulefer, E. Paty, Ducouvran, Favre, Duroc, F. Baudel; au 12e, on nommait, au café de Mulhouse, trois délégués, les citoyens Joresme [Geresme], Varlin et (?) Delavilleroux, qui déclarent ne plus relever de la place Vendôme (BB30 487). Ces affiches sont extrêmement nettes contre le maintien des armées permanentes.

Digitized by Google

A cette date du 3 mars, le Comité central avouait déjà l'adhésion de 200 bataillons[1] — assez homogènes, depuis le départ de tant de citoyens « amis de l'ordre ». Dès le 4 mars, en tout cas, de l'aveu du préfet de police, il pouvait compter sur les 202e, 153e, 168e, 129e, 79e, 99e, 107e, et occupait les postes de police des Gobelins et de la rue Gerson[2]. Au même moment, la désorganisation de la force militaire régulière atteignait son maximum; le gouvernement, instable dans sa forme et dans son titre même, disqualifié, aux yeux de Paris, par la paix, était affecté de la plus grande faiblesse; il abandonnait, du 26 février au 12 mars, munitions, canons, postes, caisses à la Garde nationale[3]; les cartouches que, en vertu d'un ordre du 15 février, les gardes nationaux devaient verser, ne le furent que partiellement[4].

Le 3 mars, Thiers nommait au commandement supérieur des gardes nationaux le général d'Aurelle de Paladines, impopulaire, bien qu'il eût affirmé à divers chefs de bataillon de la Garde nationale son absolu dévouement à la République; une proclamation du gouvernement faisait allusion à l'enlèvement d'armes et de munitions par des gardes nationaux; une autre du général d'Aurelle de Paladines manifestait « sa ferme volonté de réprimer avec énergie tout ce qui pourrait porter atteinte à la tranquille cité »; un arrêté du général en chef de l'armée de Paris suspendait la publication des journaux *le Vengeur*, *le Cri du peuple*, *le Mot d'ordre*, *le Père Duchêne*, *la Caricature*, et *la Bouche de Fer;* la justice militaire condamnait une se-

1. Cf. l'affiche signalée à la note précédente. D'après la déposition de Baudouin de Mortemart devant la Commission sur les actes du gouvernement de la Défense nationale (*Témoins*, t. II, p. 345 et suiv.), ces bataillons étaient au nombre de 213. Devant la Commission d'enquête sur le 18 mars, il avance le chiffre de 114, d'après une note d'Assi, publiée t. II, p. 459 : c'est vraisemblablement une faute d'impression.

2. Rapport du 13 mars (Arch. nat., BB30 487).

3. Cf. les sommaires des rapports de Baudouin de Mortemart en annexe à sa déposition (*Témoins*, t. II, p. 347-348). Sur la question des canons de l'enceinte pris par la Garde nationale, cf. les dépositions de E. Picard, *Ibid.*, p. 490.

4. Déposition du colonel Chaper, *Ibid.*, p. 394. Le rapport du préfet de police du 13 mars (Arch. nat., BB30 487) signale la concentration des munitions prises à la nouvelle mairie du 20e arrondissement et annonce « que le S. Dardelles, ancien commandant en chef des cavaliers de la République, se serait fait décerner le titre de général en chef des forces du 18e arrondissement, en même temps que le S. Poulizat, des Éclaireurs de la Seine, aurait pris le titre de colonel de l'artillerie dans le même centre ».

Digitized by Google

conde catégorie des accusés du 31 octobre : Flourens, Blanqui et Levraud, par contumace, à mort, J. Vallès, présent, à six mois de prison. Toutes ces mesures inaugurèrent la méthode forte : celle-ci se décela encore dans les quelques efforts faits, dès le 8 mars, pour mettre la main sur les canons gardés par la Garde nationale à la Butte-Montmartre et au Luxembourg. Néanmoins, il n'y eut pas de violences commises; les troupes régulières se retirèrent devant l'attitude très nette de la Garde nationale, peut-être aussi faute d'ordres précis de la part de leurs chefs; le quartier de Grenelle vit seulement Duval, membre du Comité central, faire brûler les casemates.

Le jour même où l'assemblée de Bordeaux décidait d'aller siéger à Versailles, le 10 mars, se tenait une troisième assemblée générale des délégués de la Garde nationale, au Tivoli-Vaux-Hall, sous la présidence de Pindy[1]. La présence de Pindy soulignait l'entente survenue entre l'Internationale et le Comité central[2]. Arnold lut à l'assemblée en question un rapport sur le passé et l'avenir du Comité central[3].

Pour le passé, Arnold rappelait le grand sursaut de patriotisme des républicains parisiens contre les abjections du siège, contre l'ignominie de la paix, contre la « réaction triomphante et prête à assassiner la République ». « Nous sommes », affirmait-il, « la barrière inexorable élevée contre toute tentative de renversement de la République ». Il repoussait toutes les accusations lancées contre les fédérés de fomenter la guerre civile : « Nous tendons », concluait-il, « nos mains fraternelles à tous nos concitoyens, à tous les peuples, qui sont aussi nos frères. »

Il exposait ensuite le travail opéré par la commission des statuts, et, d'abord, la nécessité où celle-ci s'était trouvée de chercher un terrain d'entente et un mode de fusion avec le Comité fédéral républicain. Ce groupement, formé depuis l'institution de la commission, comprenait, dans chaque bataillon, un citoyen de chaque grade, ce qui pouvait être contestable au

1. On n'a pas le procès-verbal de cette réunion; on possède seulement un résumé hostile du rapport d'Arnold, publié dans l'*Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 27-28.

2. Rapport du préfet de police du 13 mars 1871 (Arch. nat., BB^{30} 487); les Comités de la Garde nationale étaient invités par le *Cri du peuple* du 6 mars à associer leurs efforts à ceux de la Fédération socialiste de la rue de la Corderie.

3. *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 29-34; Larousse, *op. cit.*, t. XVI, p. 561.

Digitized by Google

point de vue démocratique, observait Arnold, mais n'était pas mauvais au point de vue de la cohésion. Pour assurer la fusion de ce groupement avec le Comité central proprement dit, il avait été entendu qu'une part plus large de représentation serait assurée aux cadres de la Garde nationale. D'autre part, le principe de l'élection à tous les échelons du commandement avait été nettement affirmé.

Puis, pour le présent, Arnold rappelait à l'assemblée la nomination du général d'Aurelle de Paladines au commandement de la Garde nationale. Ce général, destitué de son commandement par Gambetta, avait été choisi par le gouvernement parce qu'on le disait implacable. Il restait à savoir si la Garde nationale lui obéirait, et si « le plan d'Aurelle de Paladines irait rejoindre le plan Trochu ». Pour l'avenir, enfin, Arnold faisait appel au dévouement des gardes nationaux, pour faire rentrer les cotisations indispensables à l'institution d'un budget régulier, pour que la propagande amenât de nouvelles compagnies à la Fédération, pour que l'union régnât entre tous.

Que, disait-il, dans chaque bataillon les délégués de chaque compagnie se forment de suite en cercles, quand même une ou plusieurs compagnies n'auraient pas encore procédé à l'élection de ceux qui doivent les représenter; le centre n'en existera pas moins, en attendant que tout le monde ait fait son devoir.

Que, dans chaque arrondissement, les cercles de bataillon se mettent immédiatement en rapport; qu'ils désignent les citoyens qui devront composer le Conseil de légion, quand bien même un ou plusieurs bataillons auraient omis de former leurs cercles. Quand ils auront vu fonctionner le système, ils comprendront que nous ne sommes pas là pour fomenter le trouble, la guerre civile, mais bien pour entrer dans le plein et entier exercice de nos droits.

Que les cercles de légion choisissent parmi eux les hommes aux convictions, à l'énergie la plus solide pour venir faire partie de ce Comité central qui, bien qu'il ne sorte encore que de l'élection à trois degrés, a fait trembler déjà les criminels qui nourrissaient la coupable espérance que, le peuple une fois endormi, on pourrait encore lui voler toutes ses libertés.

Accomplissez donc au plus vite votre organisation tout entière, et alors on pourra être sûr que désormais le peuple ne s'endormira plus.

Digitized by Google

Au terme de ce long rapport, dans un appel ardent, Arnold, résumant son argumentation patriotique et républicaine, concluait :

Le pays vient de traverser les plus cruelles épreuves qu'un grand peuple généreux, intelligent et fier, puisse supporter; une longue suite d'infamies ont conduit notre France bien-aimée au démembrement. Nos frères d'Alsace et de Lorraine tendent leurs bras vers nous, n'espérant que sur le patriotisme des républicains, s'étant vus lâchement abandonner par les tripoteurs de tous genres auxquels les monarchies servent de manteaux.

Jurons donc de tout sacrifier à nos immortels principes.

La République française d'abord; puis la République universelle.

Plus d'armées permanentes, mais la nation tout entière armée, de telle sorte que la force n'opprime jamais le droit.

Plus d'oppression, d'esclavage ou de dictature d'aucune sorte; mais la nation souveraine, mais les citoyens libres se gouvernant à leur gré.

En un mot, plus de rois, plus de maitres, plus de chefs imposés; mais des agents constamment responsables et révocables à tous les degrés du pouvoir.

Et alors, ce ne sera plus un vain mot que cette sublime devise :

Liberté, Égalité, Fraternité.

Rallions nos forces, serrons nos rangs, unissons-nous et vive la République!

L'assemblée, après avoir adopté le rapport d'Arnold, vota la la rédaction, préparée par Lacord, d'une affiche à l'armée, qui portait[1] :

Soldats, enfants du peuple,

On fait courir en province des bruits odieux.

Il y a à Paris 300,000 gardes nationaux, et, cependant, chaque jour on y fait entrer des troupes que l'on cherche à tromper sur l'esprit de la population parisienne. Les hommes qui ont organisé la défaite, démembré la France, livré tout notre or, veulent échapper à la responsabilité qu'ils ont assumée en suscitant la guerre civile. Ils comptent que vous serez les dociles instruments du crime qu'ils méditent.

1. *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 34-35. Cf. le fac-similé dans les *Murailles de Paris*, t. I, p. 992.

Digitized by Google

Soldats citoyens, obéirez-vous à l'ordre impie de verser le même sang qui coule dans vos veines? Déchirerez-vous vos propres entrailles? Non! vous ne consentirez pas à devenir parricides et fratricides!

Que veut le peuple de Paris?

Il veut conserver ses armes, choisir lui-même ses chefs et les révoquer quand il n'a plus confiance en eux.

Il veut que l'armée active soit renvoyée dans ses foyers pour rendre au plus vite les cœurs à la famille et les bras au travail.

Soldats, enfants du peuple, unissons-nous pour sauver la République. Les rois et les empereurs nous ont fait assez de mal. Ne souillez pas votre vie. La consigne n'empêche pas la responsabilité de la conscience. Embrassons-nous à la face de ceux qui, pour conquérir un grade, obtenir une place, ramener un roi, veulent nous faire entr'égorger.

Vive à jamais la République!

Le Comité central fut en outre chargé par l'assemblée du 10 mars de « provoquer dans le plus bref délai la mise à exécution et le fonctionnement des statuts, de manière à ce que, sortant du provisoire, la Fédération soit enfin constituée d'après le principe tutélaire du suffrage universel[1] ». Il rendit compte de son mandat dans une nouvelle assemblée — la quatrième — qui eut lieu le 15 mars. Arnold y présenta encore un rapport sur le travail de classement des pouvoirs et délégations, remis au Comité central provisoire. 215 bataillons étaient représentés par 1,325 délégués; toutes les compagnies n'étaient cependant pas représentées, mais on pouvait espérer pour très prochainement une extension du mouvement fédéral dans ces compagnies réfractaires. Les choix opérés par les cercles de bataillon et de légion avaient abouti à la constitution définitive du Comité central, qui comprenait dès lors : 3e arrondissement, Ant. Arnaud, 54, rue de Nazareth; Gouhier. — 4e, Moreau; Clémence. — 5e, Jourde; Blanchet. — 6e, Chouteau; Ferrat. — 10e, Arnold; Babick; Lisbonne. — 11e, Assi; Mortier; Prudhomme. — 12e, Géresme; Forgeret; Baroud. — 14e, Avoine; Billioray. — 15e, Castioni; Audignoux; Gauthier. — 18e, Grolard; Jocelyn. — 19e, Fleu-

1. Rapport d'Arnold à la séance du 15 mars (*Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 36-39). De fait, dans l'intervalle des deux assemblées, les cercles de bataillon et les conseils de légion furent organisés et les délégués élus par les bataillons (*les Murailles de Paris*, t. I, p. 996 et 1002).

Digitized by Google

ry; Allemane. — 20e, Ranvier; J. Bergeret; Maljournal. — 21e, Varlin.

Les 1er, 2e, 7e, 8e, 9e, 13e, 16e, 17e et 22e arrondissements n'étaient pas représentés; Dutil, Piconel, Audoynaud, Weber, qui avaient fait partie de l'organisation provisoire, étaient démissionnaires; Ostyn, Prudhomme, Alavoine et Chauvière, « qui n'avaient pour ainsi dire point pris part aux travaux nombreux du Comité », étaient mis hors du Comité central. Le rapport d'Arnold enregistrait également les noms des chefs de légion désignés par le suffrage des gardes nationaux : Duval pour le 13e, Henri Lucien pour le 14e, Faltot pour le 415e, Eudes pour le 20e, arrêtait à la somme de 591 fr. 50 l'avoir du Comité et concluait :

En terminant, citoyens, votre Comité doit devoir exprimer le vœu que les sentiments d'union, de concorde, de solidarité seront plus que jamais les principes de la Fédération pour en être la force, en présence de l'ennemi intérieur qui, déjà, se signale par des actes d'hostilité évidente. Nous devons veiller et serrer nos rangs; c'est ainsi que nous constituerons enfin le seul régime sauveur pour notre patrie et l'humanité entière : la République démocratique et sociale.

Vive à jamais la République!

De fait, dès le 13 mars, il avait été question, parmi les autorités militaires du 9e secteur, de mettre la main sur Duval et sur Léo Meillet[1]. Le 16, le lendemain même de la quatrième assemblée des délégués de la Garde nationale, le gouvernement essayait de reprendre les canons installés depuis le 28 février sur la place des Vosges : la Garde nationale manifestait nettement sa volonté de les conserver, et les troupes régulières se retiraient immédiatement[2]. Deux jours après, le 18 mars, une nouvelle tentative pour s'emparer des canons de Montmartre aboutissait au conflit, depuis huit jours latent : l'exécution des généraux Clément Thomas et Lecomte, le passage d'une partie des troupes régulières (le 88e de ligne) dans les rangs des insurgés, la décision du gouvernement d'abandonner Paris, tels furent les faits

1. Lettre de Salles, commissaire de la République près le conseil de guerre du 9e secteur, citée dans la déposition de Cresson devant la Commission d'enquête sur les actes du Gouvernement de la Défense nationale, *Témoins*, t. II, p. 55.

2. E. Lepelletier, *op. cit.*, t. I, p. 297-298.

Digitized by Google

essentiels qui marquèrent la révolution inopinément opérée et qui donnèrent au Comité central la redoutable mission de résoudre une difficile situation[1].

4° *Le 18 mars, les élections à la Commune.* — Cette situation, il en reconnaissait la gravité dans ses proclamations du 19 mars[2]. En voici le texte, qui paraît essentiel et doit être reproduit :

I.

FÉDÉRATION RÉPUBLICAINE DE LA GARDE NATIONALE.

Organe du Comité central.

Si le Comité central de la Garde nationale était un gouvernement, il pourrait, pour la dignité de ses électeurs, dédaigner de se justifier. Mais comme sa première affirmation a été de déclarer « qu'il ne prétendait pas prendre la place de ceux que le souffle populaire avait renversés », tenant à simple honnêteté de rester exactement dans la limite expresse du mandat qui lui a été confié, il demeure un composé de personnalités qui ont le droit de se défendre.

Enfant de la République qui écrit sur sa devise le grand mot de : Fraternité, il pardonne à ses détracteurs ; mais il veut persuader les honnêtes gens qui ont accepté la calomnie par ignorance.

Il n'a pas été occulte : ses membres ont mis leurs noms à toutes

1. Nous n'avons pas ici à raconter la journée du 18 mars. Le récit le plus récent a été donné par E. Lepelletier, *op. cit.*, t. I, chap. VIII-XI. Ce serait un travail critique de très longue haleine de comparer les différents récits et témoignages qui ont été produits ; ce serait aussi un travail précaire, et qui le restera tant que les documents conservés aux archives de la Guerre seront inaccessibles. Quelques textes importants sont conservés à la Bibliothèque historique de la ville de Paris : nous signalerons seulement cet ordre :

« 18 mars 1871, 2 heures 1/2.

« Ordre est donné aux bataillons disponibles du 17e arrondissement de descendre immédiatement sur Paris et de s'emparer de la place Vendôme, de concert avec les bataillons disponibles du 18e arrondissement.

« Par délégation du Comité :

« J. GROLARD ; FABRE ; N. ROUSSEAU. »

2. Nous les reproduisons d'après le *Journal officiel* du 20 mars. Le Comité central mit la main en effet sur l'administration de ce journal, qui devint dès lors son organe, sous la direction jumelle de Barberet et de Lebeau. Cf. également le t. II des *Murailles de Paris*.

L'installation de Debock à l'Imprimerie nationale permit d'autre part d'en utiliser les presses pour les affiches du Comité. Le personnel de l'Imprimerie fut d'ailleurs épuré par un arrêté du 22, puis par Grélier, délégué à l'Intérieur (*Journal officiel* du 23 mars).

Digitized by Google

ses affiches. Si ces noms étaient obscurs, ils n'ont pas fui la responsabilité — et elle était grande.

Il n'a pas été inconnu, car il était issu de la libre expression du suffrage de deux cent quinze bataillons de la Garde nationale.

Il n'a pas été fauteur de désordres, car la Garde nationale, qui lui a fait l'honneur d'accepter sa direction, n'a commis ni excès ni représailles et s'est montrée imposante et forte par la sagesse et la modération de sa conduite.

Et pourtant les provocations n'ont pas manqué; et pourtant, le gouvernement n'a cessé, par les moyens les plus honteux, de tenter l'essai du plus épouvantable des crimes : la guerre civile.

Il a calomnié Paris et a ameuté contre lui la province.

Il a amené contre nous nos frères de l'armée qu'il a fait mourir de froid sur nos places, tandis que leurs foyers les attendaient.

Il a voulu vous opposer un général en chef.

Il a, par des tentatives nocturnes, tenté de nous désarmer de nos canons, après avoir été empêché par nous de les livrer aux Prussiens.

Il a enfin, avec le concours de ses complices effarés de Bordeaux, dit à Paris : « Tu viens de te montrer héroïque; or, nous avons peur de toi, donc nous t'arrachons ta couronne de capitale. »

Qu'a fait le Comité central pour répondre à ces attaques? Il a fondé la Fédération; il a prêché la modération — disons le mot — la générosité; au moment où l'attaque armée commençait, il disait à tous : « Jamais d'agression, et ne ripostez qu'à la dernière extrémité! »

Il a appelé à lui toutes les intelligences, toutes les capacités; il a demandé le concours du corps d'officiers; il a ouvert sa porte chaque fois que l'on y frappait au nom de la République.

De quel côté étaient donc le droit et la justice? De quel côté était la mauvaise foi?

Cette histoire est trop courte et trop près de nous pour que chacun ne l'ait pas encore à la mémoire. Si nous l'écrivons à la veille du jour où nous allons nous retirer, c'est, nous le répétons, pour les honnêtes gens qui ont accepté légèrement des calomnies dignes seulement de ceux qui les avaient lancées.

Un des plus grands sujets de colère de ces derniers contre nous est l'obscurité de nos noms. Hélas! bien des noms étaient connus, très connus, et cette notoriété nous a été bien fatale!...

Voulez-vous connaître un des derniers moyens qu'ils ont employés contre nous? Ils refusent du pain aux troupes, qui ont mieux aimé se laisser désarmer que de tirer sur le peuple. Et ils nous appellent assassins, eux qui punissent le refus d'assassinat par la faim!

Digitized by Google

D'abord, nous le disons avec indignation : la boue sanglante dont on essaye de flétrir notre honneur est une ignoble infamie. Jamais un arrêt d'exécution n'a été signé par nous; jamais la Garde nationale n'a pris part à l'exécution d'un crime.

Quel intérêt y aurait-elle? Quel intérêt y aurions-nous?

C'est aussi absurde qu'infâme.

Au surplus, il est presque honteux de nous défendre. Notre conduite montre, en définitive, ce que nous sommes. Avons-nous brigué des traitements ou des honneurs? Si nous sommes inconnus, ayant pu obtenir, comme nous l'avons fait, la confiance de 215 bataillons, n'est-ce pas parce que nous avons dédaigné de nous faire une propagande! La notoriété s'obtient à bon marché : quelques phrases creuses ou un peu de lâcheté suffit; un passé tout récent l'a prouvé.

Nous, chargés d'un mandat qui faisait peser sur nos têtes une terrible responsabilité, nous l'avons accompli sans hésitation, sans peur, et dès que nous voici arrivés au but nous disons au peuple qui nous a assez estimés pour écouter nos avis, qui ont souvent froissé son impatience : « Voici le mandat que tu nous as confié : là où notre intérêt personnel commencerait, notre devoir finit; fais ta volonté. Mon maître, tu t'es fais libre. Obscurs il y a quelques jours, nous allons rentrer obscurs dans tes rangs, et montrer aux gouvernants que l'on peut descendre, la tête haute, les marches de ton Hôtel-de-Ville, avec la certitude de trouver au bas l'étreinte de ta loyale et robuste main. »

Les membres du Comité central :

Ant. Arnaud, Assi, Billioray, Ferrat, Babick, Ed. Moreau, C. Dupont, Varlin, Boursier, Mortier, Gouhier, Lavalette, Fr. Jourde, Rousseau, Ch. Lullier, Henry Fortuné, G. Arnold, Viard, Blanchet, J. Grollard, Barroud, H. Géresme, Fabre, Pougeret, Bouit[1].

II.

Aux gardes nationaux de Paris.

Citoyens, vous nous aviez chargés d'organiser la défense de Paris et de vos droits.

Nous avons confiance d'avoir rempli cette mission; aidés par votre

1. On notera l'absence du nom de Courty. Celui-ci semble avoir été dépassé par les événements. Cf. sa lettre à la *Liberté*, 8 mars 1871, sur les efforts du Comité central pour éviter la guerre civile (*Actes et proclamations*, etc., p. 10-11).

Digitized by Google

généreux courage et votre admirable sang-froid, nous avons chassé ce gouvernement qui nous trahissait.

A ce moment, notre mandat est expiré, et nous vous le rapportons, car nous ne prétendons pas prendre la place de ceux que le souffle populaire vient de renverser.

Préparez donc et faites de suite vos élections communales, et donnez-nous pour récompense la seule que nous ayons jamais espérée : celle de vous voir établir la véritable République.

En attendant, nous conservons, au nom du peuple, l'Hôtel-de-Ville.

Hôtel-de-Ville, Paris, le 19 mars 1871.

Le Comité central de la Garde nationale.

[*Mêmes signatures.*]

III.

Le nouveau gouvernement de la République vient de prendre possession de tous les ministères et de toutes les administrations.

Cette occupation, opérée par la Garde nationale, impose de grands devoirs aux citoyens qui ont accepté cette tâche difficile.

L'armée, comprenant enfin la position qui lui était faite et les devoirs qui lui incombaient, a fusionné avec les habitants de la cité : troupes de ligne, mobiles et marins se sont unis pour l'œuvre commune.

Sachons donc profiter de cette union pour resserrer nos rangs et, une fois pour toutes, asseoir la République sur des bases sérieuses et impérissables !

Que la Garde nationale, unie à la ligne et à la mobile, continue son service avec courage et dévouement;

Que les bataillons de marche, dont les cadres sont encore presque au grand complet, occupent les forts et toutes les positions avancées, afin d'assurer la défense de la capitale.

Les municipales des arrondissements, animées du même zèle et du même patriotisme que la Garde nationale et l'armée, se sont unies à elles pour assurer le salut de la République et préparer les élections du conseil municipal, qui vont avoir lieu.

Point de divisions ! Union parfaite et liberté pleine et entière !

Citoyens, le peuple de Paris a secoué le joug qu'on essayait de lui imposer.

Calme, impassible dans sa force, il a attendu sans crainte, comme sans provocation, les fous éhontés qui voulaient toucher à la République.

Cette fois, nos frères de l'armée n'ont pas voulu porter la main

Digitized by Google

sur l'arche sainte de nos libertés. Merci à tous, et que Paris et la France jettent ensemble les bases d'une République acclamée avec toutes ses conséquences, le seul gouvernement qui fermera pour toujours l'ère des invasions et des guerres civiles.

L'état de siège est levé.

Le peuple de Paris est convoqué dans ses sections pour faire ses élections communales.

La sûreté de tous les citoyens est assurée par le concours de la Garde nationale.

IV.

La journée du 18 mars, que l'on cherche par raison et par intérêt à travestir d'une manière odieuse, sera appelée dans l'histoire : la journée de la justice du peuple!

Le gouvernement déchu, — toujours maladroit, — a voulu provoquer un conflit sans s'être rendu compte ni de son impopularité ni de la confraternité des différentes armes. L'armée entière, commandée pour être fratricide, a répondu à cet ordre par le cri de : Vive la République! Vive la Garde nationale!

Seuls, deux hommes, qui s'étaient rendus impopulaires par des actes que nous qualifions aujourd'hui d'iniques, ont été frappés dans un moment d'indignation populaire[1].

Le Comité de la Fédération de la Garde nationale, pour rendre hommage à la vérité, déclare qu'il est étranger à ces deux exécutions.

Aujourd'hui, les ministères sont constitués; la préfecture de police fonctionne, les administrations reprennent leur activité, et nous invitons tous les citoyenes à maintenir le calme et l'ordre le plus parfait.

Citoyens,

Vous avez vu à l'œuvre la Garde nationale; l'union, établie au milieu de tant de difficultés par le Comité de la Fédération de la Garde nationale, a montré ce que nous aurions pu faire et ce que nous ferons dans l'avenir.

Deux solutions pouvaient être envisagées par le Comité central pour faire face à la situation[2] : entrer en rapports avec les

1. Les deux généraux Lecomte et Clément Thomas, arrêtés à Montmartre et fusillés.

2. Au point de vue matériel, on peut signaler à cette date un ordre signé Castioni, Arnold et Bouit, pour inviter les habitants limitrophes des grandes voies de communication à « disposer leurs barricades de manière à laisser la libre circulation des voitures » (*Actes et proclamations*, p. 13).

Digitized by Google

maires qui, en l'absence du gouvernement, représentaient le seul élément d'autorité régulière qui subsistât dans Paris; procéder à l'élection d'un conseil municipal qui exprimât nettement les vues de la population. Ces deux solutions n'étaient d'ailleurs nullement contradictoires, et c'est pourquoi ce qu'on peut appeler le gouvernement du Comité central se divise en deux catégories d'actes en perpétuelle interférence, mais qu'on pourrait distinguer pour les besoins de l'analyse : les négociations avec les maires, la préparation des élections[1].

Nous ne ferons pas cette analyse. On a encore retracé récemment avec une précision suffisante l'histoire des négociations du Comité central avec les maires[2], et nous nous contenterons de grouper les textes émanés du Comité central qui se rattachent à la question des élections : c'est dans ces textes en effet que se révèle la filiation directe du Comité central et de la Commune.

Le 19 mars, le Comité central affichait l'arrêté suivant[3] :

Le Comité central de la Garde nationale,

Considérant :

qu'il y a urgence de constituer immédiatement l'administration communale de la ville de Paris,

Arrête :

1° Les élections du conseil municipal de la ville de Paris auront lieu mercredi prochain, 22 mars;

2° Le vote se fera au scrutin de liste et par arrondissement.

Chaque arrondissement nommera un conseiller par chaque vingt mille habitants ou fraction excédante de plus de dix mille;

3° Le scrutin sera ouvert de huit heures du matin à six heures du soir. Le dépouillement aura lieu immédiatement;

4° Les municipalités des vingt arrondissements sont chargées, chacune en ce qui la concerne, de l'exécution du présent arrêté.

1. L'histoire du gouvernement de Paris par le Comité central mériterait à elle seule une étude spéciale. On sait que le journal *Paris-Journal* a publié des procès-verbaux ultérieurement réunis en volume par J. d'Arsac et qui, d'après J. de Gastyne (*op. cit.*, p. 92), auraient été transmis par Assi. J. de Gastyne, *op. cit.*, fournit quelques renseignements, qu'il faudrait critiquer de très près, sur le personnel et les locaux du Comité central. Sur les procès-verbaux du Comité central, cf. ce que dit Lissagaray, *Histoire de la Commune*, éd. in-18, p. 115, et E. Lepelletier, *op. cit.*, t. II, p. 67-76.

2. E. Lepelletier, *op. cit.*, t. II. Cf. G. Bourgin, *Histoire de la Commune*, p. 59 et suiv., et G. Damé, *la Résistance, les maires, les députés de Paris et le Comité central du 18 au 26 mars 1871*.

3. *Journal officiel*, 20 mars; *Actes et proclamations*, p. 14-15.

Digitized by Google

Un avis ultérieur indiquera le nombre de conseillers à élire par arrondissement.

Le lendemain 20, une proclamation invitait les Parisiens à voter « pour des républicains socialistes connus, dévoués, intelligents, probes et courageux », de façon à assurer « non seulement le salut de la capitale et de la République, mais encore celui de la France[1] ». Puis, le 21, après l'échec des premières tentatives de conciliation avec les maires, le Comité central arrêtait la procédure des élections, qui devaient arriver au total de quatre-vingt-dix conseillers, et selon l'état de répartition suivant[2] :

Arrondissements.	Population.	Nombre de conseillers.
1er	81,665	4
2e	79,909	4
3e	92,680	5
4e	98,648	5
5e	104,083	5
6e	99,115	5
7e	75,438	4
8e	70,259	4
9e	106,211	5
10e	116,438	6
11e	149,641	7
12e	78,635	4
13e	70,192	4
14e	65,506	3
15e	69,340	3
16e	42,187	2
17e	93,193	5
18e	130,456	7
19e	88,930	4
20e	87,444	4

Les élections devaient se faire dans les arrondissements au moyen de commissions électorales nommées par le Comité central[3]. Mais, le 22 mars, le scrutin fut remis au dimanche 26, à

1. *Journal officiel*, 21 mars. Du même jour, une affiche invitant les patrouilles de la Garde nationale à veiller à ce qu'aucun étranger ne se glisse pour « commettre quelques attentats à la propriété » (*Actes et proclamations*, p. 20), et un avis sur le paiement de la solde et les distributions de secours (*Ibid.*, p. 20-21).

2. *Ibid.*, 22 mars; *Actes et proclamations*, p. 27-29.

3. On trouvera de nombreux documents aux archives de la Seine sur le fonc-

Digitized by Google

la suite des événements sanglants de la place Vendôme[1] et de nouvelles négociations avec les maires : « Nous devons, » disait le Comité central, « accepter la lutte et briser la résistance[2] », et il précisait le sens des élections dans une proclamation du même jour « aux citoyens[3] » :

Vous êtes appelés à élire votre assemblée communale (le conseil municipal de la ville de Paris).

Pour la première fois depuis le 4 septembre, la République est affranchie du gouvernement de ses ennemis.

tionnement de ces commissions. Parfois, elles entrèrent en conflit avec les municipalités : ce fut le cas du 7e arrondissement, où les adjoints Hortus et Bellaigne cédèrent la place aux délégués du Comité central, Parisel, Mariani, Urbain et Endrès (*les Murailles de Paris*, t. II, p. 79). Parfois, elles eurent maille à partir avec les comités [= cercles] de légion, ainsi que l'atteste une lettre de Ch. Gérardin au Comité de légion du 17e arrondissement, conservée à la Bibliothèque historique de la ville de Paris, et qui porte :

« Au Comité de légion du 17e arrondissement,

« Considérant que dans trois réunions successives composées par environ trois mille électeurs du 17e arrondissement une liste de cinq noms a été arrêtée;

« Considérant, en outre, que l'électeur, seul souverain en cette matière, a nommé une commission électorale sanctionnée par le Comité central;

« Vu que les électeurs en question ont tous adhéré ou contribué au mouvement du 18 mars et représentent à juste titre la révolution actuelle dans son sens le plus complet;

« Je somme le Comité de légion, dont les attributions sont purement militaires, d'avoir à reconnaître ladite Commission électorale.

« A défaut de quoi, je demanderai au Comité central la révocation immédiate et la mise en accusation des membres du Comité de légion qui, par une conduite maladroite, compromettraient le succès des élections communales en créant une cission (*sic*) entre les forces vives de l'arrondissement et le gouvernement de l'Hôtel-de-Ville.

« Ce 23 mars 1871.

« Ch. GÉRARDIN. »

1. Cf. l'enquête établie sur cette affaire par le Comité central, dans *Actes et proclamations*, p. 22-24.

2. Arrêté publié au *Journal officiel*, 24 mars.

3. *Journal officiel*, 25 mars; *Actes et proclamations*, p. 29-31. — Un autre arrêté du même jour reprit les dispositions et les chiffres de l'arrêté du 21, analysé plus haut (*Journal officiel*, 25 mars). Un arrêté des délégués à l'Intérieur, Ant. Arnaud et Ed. Vaillant, du 25 mars (*Journal officiel*, 26 mars), signalant que la population du 19e était, non de 88,930 habitants, mais de 113,000, porta que le nombre des conseillers à élire devrait être de 6. — Nous ne tenons pas compte ici des actes du Comité en ce qui concerne ses relations avec les autorités allemandes, l'incorporation des soldats licenciés dans la Garde nationale, l'armement de celle-ci (*Actes et proclamations*, p. 24-27).

Digitized by Google

Conformément au droit républicain, vous vous convoquez vous-mêmes, par l'organe de votre Comité, pour donner aux hommes que vous-mêmes aurez élus un mandat que vous-mêmes aurez défini.

Votre souveraineté vous est rendue tout entière, vous vous appartenez complètement : profitez de cette heure précieuse, unique peut-être, pour ressaisir les libertés communales dont jouissent ailleurs les plus humbles villages et dont vous êtes depuis si longtemps privés.

En donnant à votre ville une forte organisation communale, vous y jetterez les premières assises de votre droit, indestructible base de vos institutions républicaines.

Le droit de la cité est aussi imprescriptible que celui de la nation ; la cité doit avoir, comme la nation, son assemblée, qui s'appelle indistinctement assemblée municipale, ou communale, ou commune.

C'est cette assemblée qui, récemment, aurait pu faire la force et le succes de la défense nationale, et, aujourd'hui, peut faire la force et le salut de la République.

Cette assemblée fonde l'ordre véritable, le seul durable, en l'appuyant sur le consentement souvent renouvelé d'une majorité souvent consultée, et supprime toute cause de conflit, de guerre civile et de révolution, en supprimant tout antagonisme contre l'opinion politique de Paris et le pouvoir exécutif central.

Elle sauvegarde à la fois le droit de la cité et le droit de la nation, celui de la capitale et celui de la province, fait leur juste part aux deux influences et réconcilie les deux esprits.

Enfin, elle donne à la cité une milice nationale qui défend les citoyens contre le pouvoir, au lieu d'une armée permanente qui défend le pouvoir contre les citoyens, et une police municipale qui poursuit les malfaiteurs, au lieu d'une police politique qui poursuit les honnêtes gens.

Cette assemblée nomme dans son sein des comités spéciaux qui se partagent ses attributions diverses (instruction, travail, finances, assistance, garde nationale, police, etc.).

Les membres de l'assemblée municipale, sans cesse contrôlés, surveillés, discutés par l'opinion, sont révocables, comptables et responsables ; c'est une telle assemblée, la ville libre dans le pays libre, que vous allez fonder. Citoyens, vous tiendrez à honneur de contribuer par votre vote à cette fondation. Vous voudrez conquérir à Paris la gloire d'avoir posé la première pierre du nouvel édifice social, d'avoir élu le premier sa Commune républicaine.

Citoyens,

Paris ne veut pas régner, mais il veut être libre ; il n'ambitionne

Digitized by Google

pas d'autre dictature que celle de l'exemple; il ne prétend ni imposer ni abdiquer sa volonté; il ne se soucie pas plus de lancer des décrets que de subir des plébiscites; il démontre le mouvement en marchant lui-même et prépare la liberté des autres en fondant la sienne. Il ne pousse personne violemment dans les voies de la République; il est content d'y entrer le premier.

Hôtel-de-Ville, 22 mars 1871.

[*Suivent les signatures.*]

Plus courte, une autre affiche précisait la situation[1] :

Citoyens,

Votre légitime colère nous a placés, le 18 mars, au poste que nous ne devions occuper que le temps strictement nécessaire pour procéder aux élections communales.

Vos maires, vos députés, répudiant les engagements pris à l'heure où ils étaient des candidats, ont tout mis en œuvre pour entraver ces élections que nous voulons faire à bref délai.

La réaction, soulevée par eux, nous déclare la guerre.

Nous devons accepter la lutte et briser la résistance, afin que vous puissiez y procéder dans le calme de votre volonté et de votre force.

En conséquence, les élections sont remises à dimanche prochain 26 mars.

Jusque-là, les mesures les plus énergiques seront prises pour faire respecter les droits que vous avez revendiqués.

Deux autres proclamations, affichées le 24 mars[2], revinrent encore sur les mêmes idées, dont l'analogie avec certaines autres expériences révolutionnaires, telles que les *Soviets* russes de 1905 et de 1917, n'est pas sans nous frapper. On lisait dans l'une :

Citoyens,

La cause de nos divisions repose sur un malentendu. En adversaires loyaux, voulant le dissiper, nous exprimerons encore nos légitimes griefs.

Le gouvernement, suspect à la démocratie par sa composition

1. *Actes et proclamations*, p. 31-32.

2. *Journal officiel*, 25 mars. — Le même jour, le Comité annonçait la remise des pouvoirs militaires de Paris aux délégués Brunel, Eudes et Duval, nommés généraux, en attendant l'arrivée de Garibaldi, nommé général en chef (*Actes et proclamations*, p. 33).

Digitized by Google

même, avait néanmoins été accepté par nous, en nous réservant de veiller à ce qu'il ne trahît pas la République, après avoir trahi Paris.

Nous avons fait, sans coup férir, une révolution : c'était un devoir sacré; en voici la preuve :

Que demandions-nous?

Le maintien de la République comme gouvernement seul possible et indiscutable.

Le droit commun pour Paris, c'est-à-dire un conseil communal élu..

La suppression de la préfecture de police, que le préfet de Kératry avait lui-même réclamée.

La suppression de l'armée permanente et le droit pour vous, Garde nationale, d'être seule à assurer l'ordre dans Paris.

Le droit de nommer tous nos chefs.

Enfin, la réorganisation de la Garde nationale sur des bases qui donneraient des garanties au peuple.

Comment le gouvernement a-t-il répondu à cette revendication légitime?

Il a rétabli l'état de siège tombé en désuétude et donné le commandement à Vinoy, qui s'est installé la menace à la bouche.

Il a porté la main sur la liberté de la presse en supprimant six journaux.

Il a nommé au commandement de la Garde nationale un général impopulaire, qui avait mission de l'assujettir à une discipline de fer et de la réorganiser sur les vieilles bases antidémocratiques.

Il nous a mis la gendarmerie à la préfecture dans la personne du général Valentin, ex-colonel de gendarmes.

L'Assemblée même n'a pas craint de souffleter Paris qui venait de prouver son héroïsme.

Nous gardions, jusqu'à notre réorganisation, des canons payés par nous et que nous avions soustraits aux Prussiens. On a tenté de s'en emparer par des entreprises nocturnes et les armes à la main.

On ne voulait rien accorder; il fallait obtenir, et nous nous sommes levés pacifiquement, mais en masse.

On nous objecte aujourd'hui que l'Assemblée, saisie de peur, nous promet, pour un temps (non déterminé), l'élection communale et celle de nos chefs, et que dès lors notre résistance au pouvoir n'a plus à se prolonger.

La raison est mauvaise. Nous avons été trompés trop de fois pour ne l'être pas encore; la main gauche, tout au moins, reprendrait ce

Digitized by Google

qu'aurait donné la droite, et le peuple, encore une fois évincé, serait une fois de plus victime du mensonge et de la trahison.

Voyez, en effet, ce que le gouvernement fait déjà!

Il vient de jeter à la Chambre, par la voix de Jules Favre, le plus épouvantable appel à la guerre civile, à la destruction de Paris par la province, et déverse sur nous les calomnies les plus odieuses.

Citoyens,

Notre cause est juste, notre cause est la vôtre; joignez-vous donc à nous pour son triomphe. Ne prêtez pas l'oreille aux conseils de quelques hommes soldés qui cherchent à semer la division dans nos rangs, et, enfin, si vos convictions sont autres, venez donc protester par des bulletins blancs, comme c'est le devoir de tout bon citoyen.

Déserter les urnes n'est pas prouver qu'on a raison; c'est, au contraire, user de subterfuge pour s'assimiler, comme voix d'abstentions, les défaillances des indifférents, des paresseux ou des citoyens sans foi politique.

Les hommes honnêtes répudient d'habitude de semblables compromissions.

Avant l'accomplissement de l'acte après lequel nous devons disparaître, nous avons voulu tenter cet appel à la raison et à la vérité.

Notre devoir est accompli.

Hôtel-de-Ville, 24 mars 1871.

[*Suivent les signatures.*]

L'autre portait :

Citoyens, gardes nationaux,

Brutalement provoqués, vous vous êtes levés spontanément pour assurer par votre attitude la mission que nous vous avons confiée.

La tâche est ardue pour tous; elle comporte beaucoup de fatigues, beaucoup de résolution, et chacun a fait preuve du sentiment de ses devoirs.

Quelques bataillons cependant, égarés par des chefs réactionnaires, ont cru devoir entraver notre mouvement par une opposition incompréhensible, puisqu'elle apporte un obstacle aux volontés de la Garde nationale.

Des maires, des députés, oublieux de leurs mandats, ont encouragé cette résistance.

Une partie de la presse, qui ne voit pas sans dépit l'avènement du monde des travailleurs, a répandu sur nous les calomnies les plus

Digitized by Google

absurdes, rééditant les épithètes de communistes, de partageux, de pillards, de buveurs de sang, etc., et des citoyens craintifs ont ajouté foi à ces mensonges. Mais nous avons laissé passer cet orage; nous apportions les libertés soustraites; et, bien qu'on s'en servit contre nous, nous avons dédaigné l'abus.

On a agité le fantôme prussien, menacé du bombardement, de l'occupation, etc., et les Prussiens, qui nous ont jugés à notre valeur, ont répondu en reconnaissant notre droit.

La cause de la démocratie, la cause du peuple, la sainte cause de la justice et de la liberté doit triompher de tous les obstacles, et elle en triomphera.

Quant à nous, sûrs du succès de l'œuvre commune, nous vous remercions avec effusion de votre dévouement en face des fatigues d'un service extraordinaire; nous comptons sur votre courage pour aller avec nous jusqu'au bout. Nos adversaires, mieux éclairés, quand ils auront compris la légitimité de nos revendications, viendront à nous, ils y viennent déjà chaque jour, et dimanche au scrutin il n'y aura définitivement au chiffre des abstentions que ceux qui caressaient traîtreusement l'espérance d'un retour à la monarchie et à tous les privilèges et aux institutions plus ou moins féodales qui en sont le cortège obligé.

Citoyens, gardes nationaux,

Nous comptons sur votre courage, sur vos efforts persévérants, sur votre abnégation et votre bon vouloir en présence des charges du service, des croisements d'ordre qui peuvent se produire et vos fatigues de tous les jours.

Marchons fermement au but sauveur : l'établissement définitif de la République par le contrôle permanent de la Commune, appuyé par cette seule force : la Garde nationale élective dans tous les grades.

Quand nous pourrons avoir les yeux partout où se traitent nos affaires, partout où se préparent nos destinées, alors, mais seulement alors, on ne pourra plus étrangler la République.

Hôtel-de-Ville, 24 mars 1871.

[*Suivent les signatures.*]

Une seule journée séparait Paris des élections, la France[1] de l'apparition de cette Commune, que le Gouvernement de la Dé-

1. Le Comité central s'était préoccupé d'agir sur l'opinion publique des départements. Dès le 23 mars, il annonçait la réception des délégations de plusieurs villes, Lyon, Bordeaux, Marseille, Rouen, « reparties au plus vite pour aller donner le signal d'un mouvement analogue, qui est préparé partout » (*Actes et proclamations*, p. 33), et le 25 il communiquait une dépêche de son

Digitized by Google

fense nationale s'était tant de fois occupé à écarter. Cette journée, celle du 25 mars, fut remplie par de très actives négociations avec les maires et les députés, aboutissant à la publication de deux textes, légèrement divergents, mais concordant, du reste, sur le fond de l'accord entre le Comité central et les modérés des mairies et de la députation. Le premier était une véritable convention synallagmatique, qui disait[1] :

Le Comité central de la Garde nationale, *auquel se sont ralliés les députés de Paris, les maires et adjoints*, convaincus que le seul moyen d'éviter la guerre civile, l'effusion du sang à Paris et, en même temps, d'affermir la République, est de procéder à des élections immédiates, convoque pour demain dimanche tous les citoyens dans les collèges électoraux.

Les habitants de Paris comprendront que, dans les circonstances actuelles, le patriotisme les oblige à venir tous au vote, afin que les élections aient le caractère sérieux qui seul peut assurer la paix dans la cité.

Les bureaux seront ouverts à huit heures du matin et fermés à minuit.

Vive la République!

Les maires et adjoints de Paris :

1er arrondissement, Ad. Adam, Méline, adjoints. — 2e arr., Émile Brelay, Loiseau-Pinson, adjoints. — 3e arr., Bonvalet, maire; de Chatillon, Loiseau, adjoints. — 5e arr., Jourdan, Collin, adjoints. — 6e arr., A. Leroy, adjoint. — 9e arr., Desmarets, maire; E. Ferry, André Nast, adjoints. — 10e arr., A. Murat, adjoint. — 11e arr., Mottu, maire; Blanchon, Poirier, Tolain, adjoints. — 12e arr., Grivot, maire; Denizot, Dumas, Turillon, adjoints. — 16e arr., Chaudet, Seveste, adjoints. — 17e arr., Favre, maire; Malon, Villeneuve, Cacheux, adjoints. — 18e arr., Clemenceau, maire; J.-A. Lafont, Dereure, Jaclard, adjoints. — 19e arr., Deveaux, Sartory, adjoints.

Les représentants de la Seine présents à Paris :

Lockroy, Floquet, Tolain, Clemenceau, V. Schœlcher, Greppo.

Le Comité central de la Garde nationale :

Avoine fils, Ant. Arnaud, G. Arnold, Assi, Audignoux, Bouit, Jules

délégué Amouroux à Lyon, où dix-huit bataillons sur vingt-quatre se fédéraient avec ceux de Paris (*Ibid.*, p. 36).

1. *Journal officiel*, 26 mars; *Actes et proclamations*, p. 39-40.

Digitized by Google

Bergeret, Babick, Baron, Billioray, Blanchet, L. Boursier, Castioni, Chouteau, C. Dupont, Fabre, Ferrat, Henri Fortuné, Fleury, Fougeret, C. Gaudier, Gouhier, H. Géresme, Grelier, Grolard, Jourde, Josselin, Lavalette, Lisbonne, Maljournal, Édouard Moreau, Mortier, Prudhomme, Rousseau, Ranvier, Varlin.

Dans la seconde, l'intervention des délégués du Comité central devenait une sorte de démarche officieuse[1] :

Les députés de Paris, les maires et adjoints élus, *réintégrés dans les mairies de leurs arrondissements*, et les membres du Comité central fédéral de la Garde nationale, convaincus que le seul moyen d'éviter la guerre civile, l'effusion du sang à Paris et, en même temps, d'affermir la République, est de procéder à des élections immédiates, convoquent pour demain dimanche tous les citoyens dans les collèges électoraux.

Les bureaux seront ouverts à huit heures du matin et seront fermés à minuit.

Les habitants de Paris comprendront que, dans les circonstances actuelles, le patriotisme les oblige à venir tous au vote, afin que les élections aient le caractère sérieux qui seul peut assurer la paix dans la cité.

Vive la République!

Les représentants de la Seine présents à Paris, les maires et adjoints de Paris.

Les membres du Comité central délégués : G. Ranvier et G. Arnold.

Les députés de Paris, de leur côté, corroboraient les efforts du Comité central et des maires au moyen d'une proclamation particulière[2] :

Citoyens,

Dans Paris, où le pouvoir législatif a refusé de siéger, d'où le pouvoir exécutif est absent, il s'agit de savoir si le conflit, qui s'est élevé entre les citoyens également dévoués à la République, doit être vidé par la force matérielle ou la force morale.

Nous avons la confiance d'avoir fait tout ce que nous pouvions pour que la loi ordinaire fût appliquée à la crise exceptionnelle que nous traversons.

1. *Journal officiel*, 26 mars.
2. D'après Lepelletier, *op. cit.*, t. II, p. 408.

Digitized by Google

Nous avons proposé à l'Assemblée nationale toutes les mesures de conciliation propres à apaiser les esprits et à éviter la guerre civile.

Vos maires élus se sont transportés à Versailles et se sont faits l'écho des réclamations légitimes de ceux qui veulent que Paris ne soit pas tout à la fois déchu de sa situation de capitale et privé des droits municipaux qui appartiennent à toutes les villes, à toutes les communes de la République.

Ni vos maires élus, ni vos représentants à l'Assemblée nationale n'ont pu réussir à obtenir une conciliation.

Aujourd'hui, placés entre la guerre civile pour nos concitoyens et une grave responsabilité pour nous-mêmes, décidés à tout plutôt qu'à laisser couler une goutte du sang parisien, que naguère vous offriez tout entier pour la défense et l'honneur de la France, nous venons vous dire : terminons le conflit par le vote, non par les armes.

Votons, puisqu'en votant nous nous donnons le conseil municipal élu que nous devrions avoir depuis six mois.

Votons, puisqu'en votant nous investirons du pouvoir municipal des républicains honnêtes et énergiques, qui, en sauvegardant l'ordre dans Paris, épargneront à la France le terrible danger des retours offensifs de la Prusse et les tentatives téméraires des prétentions dynastiques.

Nous avons dit hier à l'Assemblée nationale que nous prendrions sous notre responsabilité toutes les mesures qui pourraient éviter l'effusion du sang.

Nous avons fait notre devoir en vous disant notre pensée.

Vive la France! Vive la Républipue!

Les représentants de la Seine présents à Paris :

V. Schœlcher, Ch. Floquet, Édouard Lockroy, G. Clemenceau, Tolain, Greppo.

Enfin le Comité central indiquait le sens du scrutin au moyen des trois proclamations suivantes[1], que nous reproduisons également :

I.

Citoyens,

Notre mission est terminée; nous allons céder la place dans votre Hôtel-de-Ville à vos nouveaux élus, à vos mandataires réguliers.

1. *Journal officiel*, 25 mars; *Actes et proclamations*, p. 40-41; *Populaire*, 18 mars 1922, dans un article d'E. May, pour la première; Lepelletier, *op. cit.*,

Digitized by Google

Aidés par votre patriotisme et votre dévouement, nous avons pu mener à bonne fin l'œuvre difficile entreprise à votre nom. Merci de votre concours persévérant; la solidarité n'est plus un vain mot : le salut de la République est assuré.

Si nos conseils peuvent avoir quelque poids dans vos résolutions, permettez à vos plus zélés serviteurs de vous faire connaître, avant le scrutin, ce qu'ils attendent du vote d'aujourd'hui.

Citoyens,

Ne perdez pas de vue que les hommes qui vous serviront le mieux sont ceux que vous choisirez parmi vous, vivant de votre propre vie, souffrant des mêmes maux.

Défiez-vous autant des ambitieux que des parvenus; les uns comme les autres ne consultent que leur propre intérêt et finissent toujours par se considérer comme indispensables.

Défiez-vous également des parleurs, incapables de passer à l'action; ils sacrifient tout à un discours, à un effet oratoire ou à un mot spirituel. Évitez également ceux que la fortune a trop favorisés, car trop rarement celui qui possède la fortune est disposé à regarder le travailleur comme un frère.

Enfin, cherchez des hommes de convictions sincères, des hommes du peuple, résolus, actifs, ayant un sens droit et une honnêteté reconnue. Portez vos préférences sur ceux qui ne brigueront pas vos suffrages, le véritable mérite est modeste, et c'est aux électeurs à connaître leurs hommes, et non à ceux-ci de se présenter.

Nous sommes convaincus que, si vous tenez compte de ces observations, vous aurez enfin inauguré la véritable représentation populaire, vous aurez trouvé des mandataires qui ne se considéreront jamais comme vos maîtres.

Hôtel-de-Ville, 25 mars 1871.

Le Comité central de la Garde nationale.

[*Suivent les signatures.*]

II.

Citoyens,

Notre cause est juste, notre cause est la vôtre, joignez-vous donc à nous pour son triomphe. Ne prêtez pas l'oreille aux conseils de quelques hommes soldés qui cherchent à semer la division dans nos

t. II, p. 367 et 368, pour les deux autres. — Les délégués à l'Intérieur, Ant. Arnaud et Ed. Vaillant, rédigèrent également une longue proclamation que nous ne reproduisons pas (*Journal officiel*, 25 mars).

Digitized by Google

rangs; et enfin, si vos convictions sont autres, venez donc protester par des bulletins blancs, comme c'est le devoir de tout bon citoyen.

Déserter les urnes n'est pas prouver qu'on a raison; c'est, au contraire, user de subterfuge pour s'assimiler comme voix d'abstention les défaillances des indifférents, des paresseux ou des citoyens sans foi politique.

Les hommes honnêtes répudient d'habitude de semblables compromissions.

Avant l'accomplissement de l'acte après lequel nous devons disparaître, nous avons voulu tenter cet appel à la raison et à la vérité.

Notre devoir est accompli.

III.

Citoyens, gardes nationaux,

Nous comptons sur votre courage, sur vos efforts persévérants, sur votre abnégation et votre bon vouloir, en présence des charges de service, des croisements d'ordres qui peuvent se produire et de vos fatigues de tous les jours.

Marchons fermement au but sauveur : l'établissement définitif de la République par le contrôle permanent de la Commune, appuyé par cette seule force : la Garde nationale élective dans tous les grades.

Quand nous pourrons avoir les yeux partout où se traitent nos affaires, partout où se préparent nos destinées, alors, mais seulement alors, on ne pourra plus étrangler la République.

La campagne électorale ouverte le 19 mars pour l'élection des membres de la Commune de Paris s'était cependant développée dans un calme relatif[1] : les candidats modérés purent en paix faire apposer leurs affiches[2], à côté de celles où les candidats avancés préconisaient une action nettement réformatrice. C'est ainsi que les « Comités fusionnés du 11e arrondissement » recommandaient les candidatures de Assi, Protot, Marty, Eudes, Mortier, Avrial et Cousin sur un programme en six articles comportant : « 1° Le droit de vote; 2° la liberté individuelle; 3° la liberté de conscience; 4° la liberté de réunion et d'asso-

1. On trouvera sur la campagne des documents intéressants dans les *Murailles de Paris*, t. II, p. 72 et suiv.

2. Pour le 1er arr. (Pillot, Andrieu, Toussaint, Winant), le second (Brelay, Loiseau-Pinson, Turpin et Pothier [vraisemblablement Pottin]), et le sixième (Hérisson, Jozon, Leroy, Lauth, Mossot). Cf. les *Murailles de Paris*, au t. II.

Digitized by Google

ciation; 5° la liberté de la parole, de la presse et de tous les modes de manifestation de la pensée; 6° la liberté de suffrages. » Au 12e, le Comité d'arrondissement et le Comité délégué de la Garde nationale présentaient Varlin, Fruneau, Geresme et Theisz. Au 6e, Courbet, Piazza et Rogeard; au 8e, Jules Allix, Arthur Arnould, Vailland, R. Rigault; au 9e, Briosne, Rogeard, Gaillard père, Dupont de Bussac, Chabert étaient présentés dans de simples placards. Le Comité électoral républicain du 6e avait choisi Beslay, Courbet, Goupil, Albert Leroy et le docteur Robinet, tandis qu' « une réunion d'électeurs républicains du 3e arrondissement, auxquels le principe de l'abstention paraît funeste », avançait les noms de Ch. Murat, adjoint au 3e, Demay, T. Ferré, Cléray, ancien adjoint au 3e, et Hudelot, répétiteur à l'École centrale[1]. Le Comité d'initiative du 17e croyait « d'utilité révolutionnaire » de présenter des noms « qui résument le mieux l'idée de la révolution communale » : c'étaient ceux de A. Dupont et de Combault. Au 4e, les délégués de compagnie de onze bataillons s'étaient accordés sur les noms de Amouroux, Arthur Arnould, déjà présenté dans le 8e, Clémence, Gérardin et Lefrançais. Le club de l'École de médecine, d'accord avec le Comité des vingt arrondissements et l'Association républicaine du 6e, donnait les noms de Lacord, membre du Comité central, Armand Lévy, membre de l'Internationale, et A. Lallement.

Le Comité républicain socialiste du 5e demandait aux électeurs d'affirmer leur foi « dans la régénération du travail en envoyant à la Commune des hommes pris, pour la plupart, dans le sein d'une classe écartée jusqu'à ce jour systématiquement des affaires et qui, dans une semaine de pouvoir, a su rallier à elle les esprits les plus prévenus par la modération et la loyauté dans ses actes ». C'étaient des Internationaux, Chalain, Émile Clément, Faillet, Gérardin et Varlin, que les « démocrates socialistes du 17e » désignaient pour sauver la République. Eugène Pottier se trouvait sur deux listes du 2e, sur l'une à côté des modérés Brelay, Loiseau-Pinson et Turpin; sur l'autre, affichée par un « groupe de commerçants et d'employés de commerce », à côté d'Alfred Légé, représentant de commerce, Massard, ex-di-

1. Le Comité du 3e de l'Association des défenseurs de la République ajoutait aux noms de Murat et de Cleray ceux de Chavagnat, ancien adjoint, et de Viard, membre du Comité central.

Digitized by Google

recteur des domaines et des timbres, et Duffeaud, commerçant.

Maires modérés, comme Tirard au 2e arrondissement[1], ou municipalités provisoires, comme Régère, Aconin et Murat au 5e[2], se conformèrent aux indications données par le Comité central dans une affiche du 25 mars pour l'organisation de sections de vote[3]. Le 26, Assi, qui, au nom du Comité central, commandait à l'Hôtel-de-Ville, envoyait aux bataillons l'ordre suivant[4] :

Hôtel-de-Ville, le 26 mars 1871.

Les bataillons de service enverront immédiatement dans leur arrondissement trente hommes chacun pour coopérer aux opérations électorales.

Les bataillons conserveront les positions qu'ils occupent jusqu'à ce qu'ils soient relevés.

Les maisons resteront surveillées par les troupes qui y étaient placées cette nuit.

Le gouverneur de l'Hôtel-de-Ville, membre du Comité,

ASSI.

[*Au dos :*]

Mesures que doivent prendre les réactionnaires pour troubler le vote.

Aux 1er, 2e et 9e arrondissements, des individus payés doivent mettre le désordre aux salles électorales, d'autres feront des tentatives de pillage, d'autres, enfin, comptant que les gardes nationaux seront dans les postes des mairies, doivent tenter d'enlever des faisceaux, et peut-être des canons, à l'Hôtel-de-Ville et aux autres parcs.

Le gouverneur de l'Hôtel-de-Ville, membre du Comité,

ASSI.

Le Comité central avait formellement spécifié que le scrutin ne serait clos qu'à minuit et que les électeurs de service hors de leur arrondissement devaient se réunir, par compagnie ou par bataillon, pour constituer un bureau électoral, procéder au vote et en envoyer les résultats à la mairie de leur arrondissement[5]. Un avis arrêté à minuit rappela que, d'après la loi électorale de

1. *Les Murailles de Paris*, t. II, p. 99.

2. *Ibid.*, p. 73.

3. *Ibid.*, p. 102-103. — Un papillon signé par le Comité central rappelait : « Les élections, dimanche 26 mars 1871 » (*Ibid.*, p. 112).

4. Bibliothèque historique de la ville de Paris.

5. Avis signé Chouteau, Bouit et Moreau (*Journal officiel*, 27 mars).

Digitized by Google

1849, un huitième des électeurs inscrits donnait une majorité suffisante pour être élu[1].

5° *Le Comité central de la Garde nationale et la Commune de Paris.* — Dans les procès-verbaux de la Commune que j'ai publiés avec G. Henriot, on lira les résultats des élections : ils furent proclamés le 28, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à quatre heures de l'après-midi[2]. Le soir même, le Comité central tirait la philosophie du mouvement dans la proclamation suivante[3] :

Aujourd'hui, il nous a été donné d'assister au spectacle populaire le plus grandiose qui ait jamais frappé nos yeux, qui ait jamais ému nos âmes : Paris saluait, acclamait sa révolution. Paris ouvrait à une page blanche le livre de l'histoire et y inscrivait son nom puissant.

Deux cent mille hommes libres sont venus affirmer leur liberté et proclamer, au bruit du canon, l'institution nouvelle.

Que les espions de Versailles qui rôdent autour de nos murs aillent dire à leurs maîtres quelles sont les vibrations qui sortent de la poitrine d'une population tout entière, comme elles emplissent la cité et franchissent les murailles; que ces espions glissés dans nos rangs leur rapportent l'image de ce spectacle grandiose d'un peuple reprenant sa souveraineté et, sublime ambitieux, le faisant en criant ces mots :

Mourir pour la Patrie!

Citoyens,

Nous venons de remettre en vos mains l'œuvre que vous nous avez chargés d'établir et, à ce dernier moment de notre éphémère pouvoir, avant de rentrer définitivement dans les attributions du Comité de la Garde nationale, attributions d'où les événements nous avaient fait sortir, nous voulons vous dire un mot de remerciement.

Aidés dans notre tâche par votre admirable patriotisme et par votre sagesse, nous avons, sans violence, mais sans faiblesse, accompli les clauses de notre mandat. Entravés dans notre marche par la

1. *Journal officiel*, 27 mars.

2. Cf. l'affiche du Comité central du 28 mars (minute conservée à la Bibliothèque historique de la ville) et les billets à la main, signés Moreau, à distribuer dans les rues (*ibid.*). Cf. le récit de M. É. May, dans l'*Humanité*, 24 mars 1914.

3. Minute conservée à la Bibliothèque historique de la ville de Paris (*Journal officiel*, 20 mars; *Actes et proclamations*, p. 42-44).

Digitized by Google

loyauté qui nous interdisait de faire acte de gouvernement, nous avons néanmoins pu, en nous appuyant sur vous, préparer en huit jours une révolution radicale. Nos actes vous sont connus, et c'est avec l'orgueil du devoir accompli que nous nous soumettons à votre jugement. Mais, avant de passer nous-mêmes au tribunal de votre opinion, nous voulons dire que rien n'a été fait en bien que par vous; nous voulons proclamer bien haut que, maître absolu et légitime, vous avez affirmé votre force, surtout par votre générosité, et que, si vous avez réclamé et imposé les revendications, vous n'avez jamais usé de représailles.

La France, coupable de vingt années de faiblesse, a besoin de se régénérer des tyrannies et des mollesses passées par une liberté calme et par un travail assidu; votre liberté, les élus d'aujourd'hui la garantiront avec énergie, la consacreront à tout jamais, le travail dépend de vous seuls, les rédemptions sont personnelles. Groupez-vous donc avec confiance autour de votre Commune, facilitez ses travaux en vous prêtant aux réformes indispensables, frères entre vous, laissez-vous guider par des frères, marchez dans la voie de l'avenir avec fermeté, avec vaillance, prêchez d'exemple en prouvant la valeur de la liberté, et vous arriverez sûrement au but prochain : la République universelle.

Le Comité central.

[*Suivent les signatures.*]

Le lendemain, 29 mars, le Comité central de la Garde nationale remettait ses pouvoirs à la Commune. Organe émané de la Garde nationale, il ne s'était pas estimé propre à administrer Paris, encore que la révolution inopinée du 18 mars l'eût investi d'une autorité qu'il n'avait pas sollicitée : il cédait la place à la Commune, élue dans les meilleures conditions de régularité qui fussent alors possibles. Voici sa déclaration datée du 29 mars[1] :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Fédération républicaine de la Garde nationale.

Comité central.

Citoyens,

Vous nous avez donné un mandat, nous venons demander à votre tribunal si vous le trouvez bien ou mal rempli.

1. *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 49.

Digitized by Google

En tout cas, notre lourde tâche est terminée :
La Garde nationale conserve ses armes;
Elle est la seule force militaire de Paris;
Tous ses chefs sont soumis à l'élection;
La Commune est nommée.
Ce résultat obtenu, nous remplissons le dernier terme de notre mandat en nous retirant.

Le Comité central.

Avec le Comité central devaient, en principe, disparaître les commissions électorales d'arrondissement qui avaient préparé les élections à la Commune : du moins nous savons que, pour le 4e arrondissement, la commission, maîtresse de la mairie depuis le 22 mars, se retira le 29 mars également[1].

L'entraînement révolutionnaire, si l'on peut dire, devait amener le Comité central et plus d'une organisation d'arrondissement à renier leurs engagements. C'est un autre sujet, tout différent de celui que nous voulions esquisser, que cette histoire du Comité central pendant la Commune. Disons seulement[2] que, dès le 30 mars, le Comité central, siégeant 2, rue de l'Entrepôt[3], se mettait à tenir deux séances par jour; la veille un arrêté, signé Prudhomme, Lavalette, B. Moreau, Fougeret et Baroud, avait appelé les gardes nationaux à des élections complémentaires[4]. Le 31 mars, une note du Comité annonçait qu'il déléguait Cluseret au ministère de la Guerre pour réorganiser la Garde nationale sous sa direction[5]; la Commune répliqua en enlevant à Assi le commandement de l'Hôtel-de-Ville, qui passa à Pindy. Le Comité désavoua sa note, mais le 1er avril réclama l'administration de l'intendance, le droit de nommer le chef d'Etat-major,

1. Voir la proclamation conservée à la Bibliothèque historique de la ville de Paris.

2. Cf. G. Bourgin, *op. cit.*, p. 95 et suiv. — Les sources essentielles pour cette période de l'histoire du Comité central sont les fragments des procès-verbaux publiés dans l'*Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 59-143, et par Dauban, *le Fond de la société sous la Commune*, p. 207-212 et 254-258.

3. *Actes et proclamations*, p. 50 (acte non daté).

4. *Journal officiel*, 31 mars. Au 26 mars, il y avait, au Comité central, trente-cinq membres; en mai, il y en aura trente-neuf (cf. Larousse, *op. cit.*, t. XVI, p. 562). Un arrêté complémentaire du 30 mars, sur le mode d'élection des chefs de bataillon, est signé : Arnold, Baroud, Bouit, Rousseau et Prudhomme (*Actes et proclamations*, p. 47).

5. Cf. les règles de la réorganisation de la Garde, en date du 9 avril, approuvées par Cluseret, dans *Actes et proclamations*, p. 54-56.

Digitized by Google

et pour assurer les services administratifs de la Garde nationale, il constitua onze commissions spéciales[1].

Mais les questions militaires seules n'absorbèrent pas toute son activité : quand le conflit fut décidément engagé entre Paris et Versailles, le Comité central, prenant les devants sur la Commune qui n'avait pas encore élaboré de programme, lançait sa fameuse proclamation du 5 avril[2] :

Travailleurs, ne vous y trompez pas : c'est la grande lutte, c'est le parasitisme et le travail, l'exploitation et la production qui sont aux prises...

Plus que la Commune elle-même, entraîné par les circonstances, le Comité central s'estimait le représentant le plus qualifié du socialisme révolutionnaire et du prolétariat. Le même jour, il affirmait[3] qu'il n'avait aucune visée politique, « car une idée de partage serait un germe de guerre civile dans nos murs » ; qu'il était redevenu, dès le 28 mars, ce qu'il était le 17, « une sorte de grand conseil de famille veillant au maintien des droits, à l'accomplissement des devoirs, établissant l'organisation complète de la Garde nationale[4] ». Jamais, disait-il, il ne sortirait de ce mandat.

Mais la guerre avec Versailles allait aviver du moins les ambitions militaires du Comité central, inquiet de voir son œuvre compromise par la Commune. Cluseret mis en état d'arrestation, le Comité proposa de se substituer à la délégation à la Guerre[5] ; du moins Rossel, délégué à la Guerre après Cluseret, accepta, le Comité de Salut public confirma, la Commune ratifia la mainmise du Comité central sur l'administration de la Guerre[6], où tout fut contrôlé désormais par la commission d'organisation du Comité, formée de Bouit, Baroud, Boursier, Lacord et Tournois[7]. Le

1. *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 50. Un Comité central fut créé spécialement pour l'artillerie (cf. *Actes et proclamations*, p. 48-50).

2. *Journal officiel*, 7 avril ; *Actes et proclamations*, p. 50-52.

3. Quelques jours auparavant, il avait prévenu la population qu'il n'était pas dissous, car il ne pouvait « disparaître qu'avec la liberté » (*Actes et proclamations*, p. 50).

4. *Actes et proclamations*, p. 52-53.

5. *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 149 (3 mai).

6. Ordre de la Guerre du 4 mai (*Journal officiel*, 5 mai) ; arrêté du Comité de Salut public du 15 floréal an 79 et décret de la Commune du 8 mai (*Journal officiel*, 9 mai).

7. Affiche du 9 mai (*Actes et proclamations*, p. 58-59 ; *Enquête sur le 18 mars*,

Digitized by Google

9 mai, un des membres du Comité, Moreau, fut même désigné comme « commissaire civil auprès du délégué à la Guerre » par le Comité de Salut public, qui cédait ainsi à la pression puissante et constante du Comité central[1]. Le même jour, Rossel était remplacé par Delescluze et, sous Delescluze comme sous Rossel, l'action militaire se trouva divisée entre la délégation à la Guerre et la commission d'organisation du Comité central : le 10 mai, on apposait une affiche émanée de chacun de ces deux pouvoirs et, dans celle du Comité central, où l'on rappelait les « immortels défenseurs de la grande Révolution », il était dit qu'on « appliquerait sans faiblesse les mesures exigées par les circonstances[2] », car il s'agissait de « ne pas laisser succomber cette révolution du 18 mars qu'il a faite si belle », et, par conséquent, de « mettre fin aux tiraillements, vaincre le mauvais vouloir, faire cesser les compétitions et renverser les obstacles résultant de l'ignorance et de l'incapacité, ou habilement suscités par la réaction ». En particulier, avec beaucoup de bon sens, le Comité, pour remédier à la confusion qui régnait dans la Fédération de la Garde nationale, essayait de définir les attributions des délégués par rapport aux autorités du commandement[3].

Sans doute, quelques jours après, les membres de la commission de la Guerre émanée de la Commune, ceux de la Commune elle-même et du Comité central signaient une affiche où était nié tout désaccord entre ce dernier et l'assemblée communaliste, où le Comité central était qualifié : « Le défenseur né de la Commune, la force qui se met en ses mains, l'ennemi armé de la guerre civile, la sentinelle mise par le peuple auprès des droits qu'il s'est conquis[4]. » Mais, le même jour, « considérant que c'est dans la Fédération de la Garde nationale seulement que l'on peut trouver les puissants moyens d'action révolutionnaire et de contrôle efficace qui donneront aux décrets de la Commune

t. III, p. 164-165). — Une circulaire, signée Bouit, du 10 mai, assura d'ailleurs que le Comité central ne s'immiscerait pas dans les opérations militaires.

1. *Journal officiel*, 10 mai.

2. *Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 167-170; *Actes et proclamations*, p. 58-59. Elle est signée : Bouit, Baroud, Boursier, L. Lacord, Tournois.

3. Affiche de la Commission d'organisation, constituée par Baroud, Lacord et Tournois (*Actes et proclamations*, p. 59-60), à la date du 28 floréal an 79 = 17 mai 1871.

4. Affiche du 19 mai (*Journal officiel*, 20 mai; *Actes et proclamations*, p. 61-62).

Digitized by Google

et aux ordres de la Guerre la sanction qui leur a manquée jusqu'ici », il organisa un rapport journalier pour centraliser la direction des opérations militaires[1].

La crise, cependant, approchait de sa solution : les difficultés d'une situation qu'il avait en partie créée induisirent le Comité à prendre des résolutions terroristes : le 21 mai, par l'organe de Grêlier, il ordonnait aux Parisiens « de se rendre à leur domicile dans les quarante-huit heures; passé ce délai, leurs titres de rente au Grand-Livre seraient brûlés[2] ». Contre cette note, parue au *Journal officiel* par erreur, assura Vésinier, il y eut, à la séance de la Commune du 22 mai, des protestations véhémentes de la part de Langevin, Vallès et Jourde, mais on finit par voter, sur la proposition de Lefrançais, que l'assemblée communaliste « s'en rapportait au Comité de Salut public pour prendre toutes mesures de répression[3] ». Ces mesures de répression étaient bien improbables : le dimanche 21 mai, par la porte de Saint-Cloud, l'armée de Versailles entrait dans Paris; les partisans de la Commune comme les tenants du Comité central devaient collaborer à la même œuvre de résistance contre la répression militaire[4]. La semaine de mai écrasa les uns comme les autres : la Commune de Paris, née du Comité central, périt en même temps que lui.

Pourtant le Comité central crut pouvoir encore espérer. Le 23 mai, en pleine semaine sanglante, il lançait un appel à la paix et s'adressait « à l'héroïque peuple armé de Paris », et « aux hommes égarés » qui l'attaquaient[5] : dissolution de l'As-

1. *Journal officiel*, 21 mai; *Actes et proclamations*, p. 60-61 arrêté (émanant de la Commission d'organisation, en date du 29 floréal an 79 = 18 mai 1871).

2. *Journal officiel*, 21 mai; *Actes et proclamations*, p. 63. Joindre la note retrouvée au ministère du Commerce et publiée dans l'*Enquête sur le 18 mars*, t. III, p. 172.

3. D'après le procès-verbal de la séance du 1er prairial an 79.

4. Notons seulement l'appel fait par le Comité central aux « prolétaires » de l'armée de Versailles (Lanjalley et Corriez, *Histoire de la révolution du 18 mars*, Bruxelles, 1871, in-8°, p. 532-533), ses tentatives de conciliation auprès de la Ligue des droits de Paris (*Ibid.*, p. 536-537; Moriac, *Paris sous la Commune*, p. 428-431).

5. *Actes et proclamations*, p. 63-64. Cet appel, du 4 prairial (23 mai), est signé : Moreau, Piat, Lacorre, Geoffroy, Gouhier, Prudhomme, Gandier, Fabre, Thiersonnier, Bonnefoy, Lacord, Tournois, Baroud, Rousseau, Larocque, Maréchal, Bisson, Ouzelot, Brin, Marceau, Lévêque, Chouteau, Avoine fils,

Digitized by Google

semblée nationale et de la Commune, évacuation de Paris par l'armée régulière, qui s'établirait à vingt-cinq kilomètres au moins, installation d'un pouvoir intérimaire composé des délégués des villes de 50,000 habitants pour choisir un gouvernement provisoire chargé de réunir une Constituante et faire élire la Commune de Paris, amnistie pour les belligérants pour tous les faits postérieurs au 26 mars, telles étaient les propositions qu'il croyait pouvoir formuler. La dure volonté du gouvernement de Versailles en face de la capitale incendiée, la tragique exaspération des « Communards » rendaient inutile ce dernier appel du Comité central, dont l'ultime marque de vie paraît avoir été la proclamation du 24 mai aux « soldats de l'armée de Versailles[1] » : « Lorsque la consigne est infâme, » y disait-il, « la désobéissance est un devoir », et il rappelait les malédictions naguère lancées par le peuple contre la troupe en juin 1848 et en décembre 1851.

Ainsi, au seuil de la mort, dans un puissant raccourci, le Comité central posait devant la conscience des chefs et des soldats ce redoutable problème de la discipline, dont l'intégrale justification reste peut-être encore à fournir[2].

Georges BOURGIN.

Navare, Husson, Lagarde, Audoynau Hauser, Soudry, Lavalette, Chateau, Valats, Patris, Pougeret, Boullanger, Bouit, Grêlier, Drevet.

1. *Actes et proclamations*, p. 65.

2. Nous n'avons pas, dans cet article historique, souligné les analogies de certaines formations de 1871 et d'organismes révolutionnaires récents, tels que les conseils de soldats apparus au cours des révolutions russe et allemande d'après la grande guerre. Nous y reviendrons ailleurs.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE TCHÉCOSLOVAQUIE

(Suite et fin[1]*)*

Le mouvement hussite et ses prodromes ont particulièrement retenu l'attention de nos historiens durant ces dernières années, qui ramenaient pour la quatrième fois le centenaire de l'action et de la mort de Hus et de Žižka. Il y paraît, entre autres, à la lecture du très solide aperçu critique où M. Krofta, en 1915, a passé en revue les récents travaux tchèques et étrangers sur ce sujet[2]. Nous n'en citerons ici que les plus importants. M. Novotný a cherché à donner un aperçu général, mais critique, du milieu religieux et scientifique où s'est formé Jean Hus[3] : tandis que Loserth ne voyait en lui qu'une simple machine à répéter des phrases de Wycliffe et, dans le mouvement hussite, qu'un écho du lollardisme anglais, il a prouvé que, si l'influence de Wycliffe a été grande, Hus est bien le produit du sol national. Il a eu de vrais précurseurs dans son pays; le principal d'entre eux est Mathias de Janov, maître de l'Université de Paris. M. Vlastimil Kybal a mis en lumière sa personne et éclairé sa doctrine dans une monographie solide et prenante[4]; il a publié

1. Voir *Rev. histor.*, t. CXLIX, p. 212-238.

2. *Novější badání o Husovi a hnuti husitském* [*Les récents travaux sur Hus et le mouvement hussite*], dans *Český casopis historický*, t. XXI. On consultera également avec fruit le travail d'histoire littéraire d'Ernest Kraus, *Husitství v literatuře, zejména německé* [*Le hussitisme dans la littérature, en particulier la littérature allemande*], 3 vol., 1915-1923, publication de l'Académie tchèque, et l'article de V. Novotný, *Z dějin vědeckého poznavani Husa* [*Comment s'est développée notre connaissance scientifique de Hus*], 1919.

3. *Náboženské hnuti české v XIV. a XV. století.* I. *Do Husa* [*Le Mouvement religieux tchèque des XIV^e^ et XV^e^ siècle.* I. *Jusqu'à Hus*]. Prague, 1915.

4. *M. Matěj de Janova, jeho život, spisy a učeni* [*Maître Mathias de Janov, sa vie, ses écrits et son enseignement*]. Prague, 1905. M. Kybal a d'ailleurs donné en français un résumé de ce travail dans son *Étude sur les origines du mouvement hussite en Bohême : Mathias de Janov* (*Rev. histor.*, 1910, janvier-avril.)

Digitized by Google

ensuite, en quatre volumes, une grande partie de l'œuvre principale de Janov[1], et il a montré en outre l'influence exercée par ce maître sur le mouvement hussite proprement dit, spécialement sur Jacobellus de Missa. Thomas de Štitný qui, sous l'influence manifeste de l'école française de Saint-Victor, fut un des premiers à écrire en tchèque des traités de philosophie et de religion, a été également l'objet d'assez nombreux travaux[2] ; l'année 1923 a vu paraître sur lui une précieuse étude, œuvre posthume du grand linguiste tchèque Jean GEBAUER, mort en 1907[3]. Notre connaissance du milieu dont est sorti Hus doit beaucoup à M. V. F. FLAJŠHANS[4], qui a mis en pleine lumière l'influence exercée par les œuvres de Wycliffe sur les traités de Hus[5]; mais surtout il s'est appliqué à reconstituer le milieu scolastique où Hus a fait ses études[6]. Palacký avait déjà indiqué que seule l'étude de cette littérature philosophique et théologique nous permettrait d'atteindre jusqu'aux fondements intellectuels du hussitisme. Elle est d'ailleurs grandement facilitée par les catalogues de MM. Truhlář et Podlaha, dont il a été question précédemment.

Pour l'époque hussite, les sources de l'histoire ont été, d'autre part, plus largement ouvertes par le travail de l'historien morave Jan SEDLÁK, mort en 1924. Infatigable dans l'exploration des dépôts et collections de manuscrits, il n'a pas seulement mis au jour une série d'œuvres importantes pour faire connaître l'activité littéraire de Hus lui-même, mais il a, pour la première fois, projeté la lumière sur les idées et l'action de ses principaux compagnons et contemporains,

1. *De regulis veteris et novi Testamenti.* Innsbruck, 1908-1913. Les hommes qui ont exercé une influence sensible sur l'évolution de Mathias, l'augustin Konrad de Waldhausen et le glorieux ascète Milič de Kroměříž, ont fait l'objet de monographies de Fr. Loskot.

2. Signalons particulièrement de St. Souček, *Studie Štitenské* [*Études sur Štitný*], dans les Comptes-rendus [*Rozpravy*] de l'Académie tchèque, 1909; de J. Straka et F. Ryšánek, articles publiés dans les *Listy filologické* [*Journal de philologie*], 1908-1910; de V. Chaloupecký, *Štitný a Chelčický* [*Štitný et Chelčicky*], dans *Časopis Matice moravské*, 1904.

3. *O životě a spisech Tomašeze Štitného* [*La vie et les écrits de Thomas de Stitný*], publiée comme introduction à l'édition de l'œuvre de Štitný projetée par l'Académie tchèque.

4. Sous le titre de *M. Jan Hus*, M. Flajšhans en a donné en 1915 un abrégé dans la collection *Matice Lidu*.

5. En particulier, il a achevé en 1905-1906, dans le recueil intitulé *Mag. J. Hus opera omnia*, la publication du grand traité *Super IV sententiarum libris* et en 1907-1908 celle des *Sermones de Sanctis*.

6. Nous citerons ici spécialement les études *Přechudcové Husovi* [*Les précurseurs de Hus*] et *Husovi učitelé* [*Les maîtres de Hus*], parues de 1904 à 1909 dans le *Moniteur* de l'Académie tchèque, t. XIII, XIV, XVIII.

Digitized by Google

tels que Stanisas de Znojmo, Étienne de Páleč, Jakoubek de Stříbro et d'autres; en même temps, sur les traces de Loserth, il recherchait avec zèle et les liens de Hus avec Wycliffe et les influences vaudoises sur le mouvement tchèque. Après avoir commencé, de 1906 à 1913, par publier ses études et ses découvertes dans la revue *Hlídka* (*La Sentinelle*)[1], il a ensuite créé pour elles un périodique spécial[2]. Puis il a voulu résumer le travail de toute sa vie dans une large biographie de Hus[3], qui n'a pas, il est vrai, recueilli dans le monde scientifique tchèque la même approbation que ses études spéciales. Sans doute les documents inédits publiés en appendice ont apporté beaucoup de neuf; mais on a contesté l'idée qu'il s'est faite de Hus et de son œuvre. En présence d'un martyr, qui est devenu pour sa nation le symbole de la force morale et du progrès, Sedlák, prêtre catholique, avait sans nul doute une position difficile. D'autre part, il n'avait ni comme psychologue ni comme artiste assez de maîtrise pour donner à l'analyse de cette grande personnalité la finesse et à son portrait le relief qui auraient pu faire passer sur cette contradiction fondamentale.

M. V. Novotný, qui a, lui aussi, consacré à Hus et à son temps une grande partie de son œuvre scientifique, s'est préparé, par une série de petites études critiques, par la publication de certains écrits de Hus et, surtout par une nouvelle édition de sa correspondance[4],

1. Il a publié dans le supplément de cette revue le texte de gros traités, comme celui de Stanislas de Znojmo sur l'Eucharistie, l'important *Antihus* d'Étienne de Páleč, et sa réplique au traité de l'Église de Hus. De 1911 à 1914 il a donné à la *Revue du clergé catholique* [*Časopis katolického duchovenstva*] une importante étude sur les *Débuts du Calice* [*Počátkové Kalicha*]. Les Français liront avec intérêt le traité sur la discussion théologique du docteur français Jacques de Nouvion avec les maîtres de Prague (1408), publié par Sedlák en 1909 dans la vingt-sixième année de *Hlídka*.

2. *Studie a texty k náboženským dějinam českým* [*Études et textes relatifs à l'histoire religieuse de la Bohême*]. Deux parties en ont paru en 1913 et 1914; puis la guerre a interrompu la publication. La troisième année n'a été achevée qu'en 1923, par les soins de MM. Auguste Neumann, disciple de Sedlák, et Špaldák. M. Neumann, qui poursuit d'une façon générale l'œuvre de Sedlák, y a fait paraître, sous le titre de *Francouzská husitica* [*Hussitica de France*], un recueil de documents qui éclairent en particulier les rapports de la France d'alors avec le hussitisme.

3. *M. Jan Hus*. Prague, 1915.

4. *M. Jana Husi korespondence a documenty* [*Correspondance de maître Jean Hus et documents relatifs à sa personne*]. Paru en 1920 comme volume IX du recueil intitulé : *Sbírka pramenu českého hnuti náboženského ve XIV. a XV. století* [*Recueil des sources du mouvement religieux tchèque au XIV^e^ et au XV^e^ siècle*], où doivent être publiés, à côté des écrits de Hus, d'autres *hussitica*. M. Svobóda y a, par exemple, traduit en 1909 le Dialogue de Wycliffe par Jakoubek de Stříbro. Pour diriger cette publication, il a été

Digitized by Google

à écrire une grande biographie du maître[1]. C'est un admirable résumé de tout le travail fait jusqu'ici sur Hus. Contre Loserth et d'autres savants allemands, M. Novotný cherche surtout dans le sol tchèque les racines du mouvement[2]. Son imposante érudition facilitera grandement le travail de l'historien qui, sentant profondément l'originalité religieuse de Hus et doué de la vivante intuition indispensable à cette entreprise, tentera un jour de tracer la véritable image du réformateur.

A l'intérêt plus grand pris à l'époque de Hus nous devons plusieurs bons livres, ceux par exemple de MM. J. V. Šimak[3] et F. V. Krejčí[4]. L'ouvrage en anglais du comte Lutzow[5] renseigne utilement l'étranger. Parmi les monographies, on peut, outre quelques articles de M. F. Bartoš[6], citer le livre de M. Zdeněk Nejedlý qui traite de Hus comme réformateur du chant d'église, unissant à la ferveur religieuse le désir de rapprocher les laïques pieux du mystère du culte[7]. Dans la suite de ses études, M. Nejedlý, considérant l'évolution de l'art musical en Bohême après la mort de Hus et pendant les guerres qui en furent la conséquence[8], a cher-

institué auprès de l'Académie tchèque une commission spéciale, dont l'action est en outre soutenue par la Société du Musée Hus [*Společnost musea Husova*].

1. *Mistr Jan Hus. Život a dilo* [*Maître Jean Hus. La vie et l'œuvre*]. 2 vol., 1910-1921. A cette partie biographique fera suite un travail spécial sur la théologie de Hus, œuvre de M. V. Kybal. La première partie en a paru en 1924.

2. Parmi les historiens allemands qui, ces dernières années, se sont occupés de Hus et du hussitisme, il faut citer surtout A. Hauck, *Kirchengeschichte Deutschlands*, V, 2 (Leipzig, 1920), dont le chapitre sur ce sujet est d'une malveillance déplorable à l'égard de l'élément tchèque.

3. *Hus a doba před ním* [*Hus et l'époque qui le précède*]. Dans la collection *Duch a Svět* [*L'esprit et le monde*], 1915; *Od Kostnice po Lipany* [*De Constance à Lipany*], *ibid.*, 1919.

4. *Jan Hus.* Dans la collection *Zlatoroh*, 1915. Un travail important pour l'iconographie de Hus et l'action que son œuvre a exercée sur la littérature est le recueil paru en 1915 sous le titre de *Mistr Jan Hus v životě a památkách českého lidu* [*Maître Jean Hus dans la vie et la mémoire du peuple tchèque*]. Le quatrième centenaire du décret de Kutná Hora, par lequel Hus, en 1409, obtint la victoire des intérêts nationaux tchèques à l'Université Charles, a incité le Club historique à publier un recueil d'articles, *Dekret Kutnohorský* [*Le Décret de Kutna Hora*], en partie traduit en français.

5. Count Lützow, *The life and times of Master John Hus.* Londres, 1909.

6. *Nové Husovy postilly* [*Nouveaux sermonnaires de Hus*]; *Hus a valdenství* [*Hus et la religion vaudoise*], dans *Časopis českého Musea*, 1915; *Jakoubovsky sborník taborský* [*Recueil taborite de Jakoubek*] et autres.

7. *Počátky husitského zpěvu.* Prague, 1907.

8. *Dějiny husitského zpěvu za válek husitských.* Prague, 1913.

Digitized by Google

ché non seulement à montrer en détail combien certains de ses continuateurs, par exemple Jakoubek de Stříbro, ont été moins favorables à l'art que Hus, mais aussi à mettre en lumière le radicalisme taborite et ses penchants iconoclastes et puritains. Il a également étudié dans le détail les innovations liturgiques du mouvement hussite, en particulier l'influence qu'a exercée sur lui la pénétration de la langue nationale dans le service divin; il est arrivé ainsi à reconnaître un grand intérêt à la personne du chef pragois du parti radical, Jean de Želiv, et à un document, le livre de chants de Jistebnice.

Jean Žižka, le grand général, occupe, à côté de Jean Hus, la première place. L'attention a été vivement appelée sur lui, dans les dernières années, par une double controverse : le crâne découvert dans ce qu'on croit être sa sépulture à Časlav est-il ou non authentique et, subsidiairement, Žižka était-il ou non un vieillard dans sa période glorieuse? Cette controverse, et bien plus encore le quatrième centenaire de la mort de Žižka en 1924, ont donné naissance à toute une littérature dont il n'y a, d'ailleurs, pas grand'chose à tirer. Le résultat le plus utile de ces études consiste en un certain nombre d'observations sur la tactique hussite, qui, fondée, on le sait, sur l'emploi des chariots comme forteresse mobile, porte avant tout la marque du génie guerrier de Žižka : la grande question demeure de savoir si, comme le croyait fermement l'ancienne tradition, les chariots pouvaient servir aussi à l'offensive, ou s'ils n'avaient à remplir que la mission défensive de point d'appui pour les contre-attaques de l'infanterie[1]. Une étude de M. O. Frankenberger sur les longues guerres livrées en Bohême de 1420 à 1434[2] apporte quelque lumière sur la stratégie des guerres hussites. Entre les pays voisins, c'est la Lusace qui a pris le plus de part à ces guerres, et son historien, M. R. Jecht, a consacré à ce sujet des travaux de valeur[3].

1. Les articles les plus utiles sur ce sujet controversé sont ceux de V. J. Hauner, *Žižkova taktika v dějinách válečnistvi* [*La tactique de Žižka dans l'histoire de l'art militaire*], dans *Vojenské rozhledy* [*Revue militaire*], 1924, et R. Urbánek, *Žižka a hussitské valečnistvi* [*Žižka et l'art militaire des hussites*], dans la publication pour le jubilé de Žizža, *Žižkuv sbornik, 1424-1924* [*Recueil Žižka, 1424-1924*], publié par l'Institut des sciences militaires de Prague, où se trouve aussi, parmi d'autres articles intéressants, une étude du général français E. Mittelhausser, chef d'état-major général de l'armée tchécoslovaque, *Žirkovo valečnistvi* [*L'art de la guerre de Žižka*]. Sur la question de savoir s'il est permis à un chrétien de faire la guerre, voir l'étude de M. K. Hoch, *Husité a válka* [*Les Hussites et la guerre*], parue dans la revue *Česká Mysl* [*La Pensée tchèque*], 1907.

2. *Naše velika armada* [*Notre grande armée*]. Prague, 1922.

3. *Der Oberlausitzer Hussitenkrieg und das Land der Sechsstädte unter*

Digitized by Google

Parmi les chefs du radicalisme hussite, Procope le Rasé a trouvé son biographe en M. Alphonse NEUBAUER[1]. M. MENDL a cherché à éclaircir la question de la situation économique de Prague[2], qui a été dans toute cette période le foyer le plus important du mouvement hussite. Le règne très bref d'Albert de Habsbourg, qui, en 1437, ceignit la couronne de Bohême après la mort de son beau-père Sigismond, a fait l'objet d'une monographie de V. WOSTRY[3]. R. URBÁNEK a, on l'a vu précédemment, étudié en grand détail toute cette période de la fin des guerres hussites à l'avènement de G. de Poděbrad.

C'est le moment où le radicalisme religieux, perdant peu à peu sa fougue originelle, recherche un compromis honorable avec Rome, et où se placent les origines de la plus intéressante manifestation de la force créatrice des Tchèques en matière de foi : l'Union des Frères. Le précurseur, le vrai père de la future Unité, Pierre Chelčický, a tout d'abord attiré l'attention des chercheurs. Outre la réédition d'un certain nombre de ses écrits[4], nous pouvons noter de bonnes études sur sa position devant les problèmes de la guerre, de l'État et de l'organisation sociale, sur ses rapports avec les Taborites, par N. V. JASTREBOV, savant russe mort prématurément en 1923, à qui l'on doit encore d'avoir attiré l'attention sur quelques ouvrages moins connus de Chelčický[5]. Des articles pénétrants de M. Goll avaient, autrefois, pro-

Kaiser Sigmund, t. I, 1911; t. II, 1916. M. Jecht a en même temps publié les sources de son travail : *Codex diplomaticus Lusatiae superioris*, t. II, III.

1. *Kněz Prokop Holý* [*Le prêtre Procope le Rasé*], *Česky časopis historický*, t. XVI, 1910.

2. *Hospodařské a socialni poměry v městech Pražských v letech 1378-1434* [*Les conditions économiques et sociales des villes de Prague dans les années 1378-1434*], *Česky časopis hist.*, t. XXIII, 1917. L'évolution des nationalités à l'époque hussite et les déplacements intervenus entre l'élément tchèque et l'allemand, surtout dans les villes, ont été traités, dans un cadre plus large il est vrai, par M. Jos. Klik; voir son article *Narodnostni poměry v Cechách od válek husitských do bitvy bělohorské* [*Les conditions des nationalités en Bohême des guerres hussites à la bataille de la Montagne-Blanche*], *ibid.*, t. XXVII, 1921.

3. *König Albrecht II (1437-1439)*. Paru en deux petits volumes dans la collection *Prager Studien*, 1906-1907.

4. M. E. Smetánka, en particulier, a donné en 1912 (*Commenium*, t. XXI) une nouvelle édition critique de l'œuvre principale de Chelčický, *Sít' víry* [*Le Filet de la foi*], qu'en 1907 le savant russe J. S. Annenkov avait éditée en traduction russe à Moscou, avec préface de V. Jagić, et qui a paru en traduction allemande par les soins de Karl Vogl, à Munich, en 1924.

5. Les principaux de ces travaux de Jastrebov sont *Chelčicky i Hus. Očerk po istorii gusitskoj mysli* [*Chelcicky et Hus. Esquisse d'histoire de la pensée hussite*], dans le Recueil en l'honneur de Lamanskij publié à Pétersbourg en

Digitized by Google

jeté la lumière de la critique sur les questions relatives au plus ancien développement de l'Unité et à ses liens avec Chelčický ; le soixante-dixième anniversaire de la naissance de l'éminent historien nous en a valu une nouvelle édition avec une précieuse préface de M. Krofta[1]. Peu d'années plus tard, l'archiviste de l'Unité renouvelée à Herrnhut, en Saxe, M. J. Th. Muller, nous a donné un nouvel exposé d'ensemble de ce problème, en publiant le premier volume de son histoire de l'Unité, qui s'ouvre par une introduction sur le hussitisme et va jusqu'en 1528[2]. C'est à Herrnhut aussi qu'est conservé le trésor le plus précieux pour l'histoire de l'Unité, les « in-folio de Herrnhut », collection de documents et de récits historiques formée au XVI^e siècle. Une édition critique en a été entreprise par la Commission historique instituée auprès de la Société *Matice moravská* ; M. Jaroslav Bidlo a publié, en les faisant précéder d'une importante préface, deux volumes, qui embrassent la période de 1437 à 1524[3].

Pour le début du XVI^e siècle, où se termine la période des Jagellons et s'ouvre celle des Habsbourg, où le nouveau courant de réforme né, en Allemagne, de l'action de Luther, rejoint la réforme autochtone dont Hus a été l'initiateur, la chronique pragoise de Bartoš est une source particulièrement importante. M. J. V. Šimak en a, dans le recueil des sources de l'histoire de Bohême, donné une édition critique, qui comprend aussi quelques sources nouvelles sur les troubles de Prague à cette époque[4].

1905, et le livre intitulé *Etjudi o Petrě Chelčickom a jego vremeni* [*Études sur Pierre Chelčicky et son temps*], t. I, paru à Pétersbourg en 1908. M. Krofta en a donné un compte-rendu détaillé dans *Česky časopis histor.*, t. XV, 1909.

1. Iar. Goll, *Chelčický a Jednota v XV. století* [*Chelčicky et l'Unité au XV^e siècle*]. Prague, 1916.

2. *Geschichte der Böhmischen Brüder*, t. I. Herrnhut, 1922. Ce livre a été traduit en tchèque par M. Fr. V. Bartoš, qui, d'autre part, outre ses articles sur le hussitisme, a cherché dans une série de petits travaux à éclaircir quelques énigmes de la plus ancienne histoire de l'Unité, sans y réussir toujours.

3. *Akty Jednoty Bratrské* [*Actes de l'Unité des Frères*], t. I, II. Brno, 1915, 1923. M. Bidlo a, du reste, bien mérité encore de l'histoire des Frères en poursuivant ses études sur la branche polonaise de l'Unité et sur les rapports de cette émigration avec les groupes qui se maintenaient dans les pays tchèques : ainsi son livre *Jednota bratrská v prvním vyhnanství* [*L'Unité des Frères dans le premier exil*], t. III, 1572-1868. Prague, 1909, et son article *Vzajemný poměr české a polské větve Jednoty bratrské v době 1587-1609* [*Les rapports réciproques des branches tchèque et polonaise de l'Unité des Frères de 1587 à 1609*], *Časopis Matice moravské*, 1917.

4. *Fontes rerum bohemicarum*, t. VI. Prague, 1907. Parmi les éditions de sources relatives au déclin de l'époque des Jagellons, il faut encore mentionner les registres du tribunal de la Chambre royale (*Registra soudu komorního*

Digitized by Google

Les rapports du luthéranisme allemand avec le hussitisme et l'Unité ont exercé une grande influence sur les conditions religieuses dans les pays tchèques. Ils ont été diversement appréciés par les historiens. Nombre d'auteurs, depuis Gindely et Tomek jusqu'à Denis, ont admis que l'utraquisme hussite, entraîné par son penchant au compromis avec Rome, avait perdu presque toute sa force morale et sa puissance intérieure, et qu'ainsi après avoir été, au cours du XVI^e^ siècle, en grande partie absorbé par la Contre-Réforme catholique, il avait finalement succombé aux influences luthériennes de l'Allemagne. Mais le portrait de la haute société tchèque est, chez ces historiens, vraiment peu attrayant : la catastrophe de la Montagne-Blanche leur apparaît, peut-on dire, comme le châtiment nécessaire de ce désordre, tout de même que certains historiens polonais ont vu dans le partage de la Pologne au XVIII^e^ siècle la conséquence nécessaire du déclin moral de la société polonaise. Au milieu de cette corruption, seule l'Unité des Frères aurait brillé de l'éclat d'une île de la vertu; mais, n'étant qu'une minorité, elle n'aurait pas pu suppléer au manque d'esprit de sacrifice du reste de la société au moment où les Tchèques se révoltèrent contre les Habsbourg, en 1618. Pour le siècle qui a précédé cette révolte et l'a préparée, M. F. HREJSA a contredit à fond cette thèse en soumettant à une très sérieuse revision[1] toute l'histoire, pour ainsi dire, de la vie religieuse en Bohême de la fin du XV^e^ siècle jusqu'au XVII^e^. Il montre en particulier que la force intime de l'utraquisme tchèque n'était point, au début du XVI^e^ siècle, aussi épuisée qu'on avait pris l'habitude de l'affirmer, que la fraction des utraquistes à laquelle il donne lui-même le nom de néo-utraquiste allait de ses propres forces au-devant de la réforme hardie qui rayonnait de Wittenberg. Il prouve encore que ce courant d'idées n'était point aussi faible qu'il semble d'après les tableaux dont les traits ont été pris, avec trop de confiance, dans la polémique de l'Unité contre les luthériens. Mais l'orgueil souvent sectaire de l'Unité contrariait ce mouvement, et c'est seulement la jeune génération de l'Unité, conduite, au début du XVII^e^ siècle, par des laïques comme Budovec ou des hommes comme Komenský, qui peu à peu est arrivée à une ligne de conduite plus sage. Cette vue de M. Hrejsa a été adoptée en particulier par M. KROFTA[2], qui avait auparavant déjà exprimé certaines idées ana-

1524-1526), parus en 1918 dans le recueil *Archiv český*, t. XXXII, par les soins de M. Gust. Friedrich, d'après les papiers de Jaromír Čelakovský.

1. *Česká konfese, její vznik, podstata a dějiny* [*La Confession bohême : origine, substance, histoire*], dans les travaux de l'Académie tchèque, 1912.

2. En particulier dans l'article *Nový názor na český vývoj náboženský v*

Digitized by Google

logues dans ses études sur le théologien hussite Václav Koranda le Jeune et dans son travail approfondi sur le consistoire *sub utraque*, où il a pour ainsi dire repris toutes les questions relatives à l'administration de l'Église bohême au XV^e^ et au XVI^e^ siècle[1].

L'intime alliance de la maison d'Autriche, qui régnait dans les pays tchèques depuis 1526, avec Rome, a été particulièrement fatale aux tendances protestantes en Bohême. Aussi la publication des correspondances familiales des Habsbourg, entreprise par la Commission d'histoire moderne de l'Autriche, promet-elle à l'histoire de Bohême une riche moisson. Jusqu'ici, il est vrai, les volumes parus sur les règnes de Ferdinand I^er^ et de Maximilien II[2] ne touchent qu'en passant aux choses de Bohême. On trouve davantage dans les rapports des nonces du pape près l'empereur, surtout à partir du moment où, sous Rodolphe II, la cour impériale eut son siège à Prague et où le palais de la nonciature devint le centre naturel de tous les efforts de la restauration catholique[3]. L'Institut tchèque de recherches récemment fondé à Rome se propose de participer, principalement pour la période de 1592 à 1628, à la publication de ces rapports, déjà faite en partie par les Instituts historiques entretenus à Rome par l'empire d'Autriche, la Prusse et la *Goerresgesellschaft*.

Le concile de Trente a eu pour les pays tchèques une grande importance, dû en particulier à la controverse qui s'y est déroulée au sujet de la communion sous les deux espèces[4]. Quant à l'ordre des

době předbělohorské [*Une vue nouvelle de l'évolution religieuse en Bohême dans la période d'avant la Montagne-Blanche*]. *Česky časopis hist.*, t. XX, 1913.

1. *Boj o konsistoř pod oboji v letech 1562-1575 a jeho historický základ* [*La lutte pour le consistoire utraquiste de 1562 à 1575 et sa base historique*], *Český časopis hist.*, t. XVII, 1911. Des sources importantes pour l'histoire de ce consistoire, qui, pour ainsi dire, tenait lieu à l'Église bohême de pouvoir épiscopal, ont été publiées par M. J. Pazout dans son livre *Jednání a dopisy konsistoře pod oboji z let 1562-1570* [*Actes et correspondance du consistoire utraquiste, 1562-1570*]. Prague, 1906.

2. Le premier volume de la série, publié par M. W. Bauer, *Die Korrespondenz Ferdinand's I* (Vienne, 1912), contient la correspondance de la famille de Ferdinand jusqu'en 1526, et les deux volumes publiés par M. V. Bibl, *Die Korrespondenz Maximilians II* (Vienne, 1916, 1922), embrassent les années 1564-1567.

3. M. J. B. Novák, en particulier, a montré l'importance de ces documents pour l'histoire de Bohême, dans la deuxième année du Bulletin des archives de Bohême.

4. L'empereur Ferdinand I^er^ voulait arriver à un compromis entre Rome et les utraquistes tchèques modérés. On trouvera des documents importants sur cette question dans les quatre volumes publiés de 1903 à 1914 par Josef Šusta

Digitized by Google

Jésuites, son œuvre dans les pays tchèques au XVI^e siècle et au début du XVII^e a été exposée, à l'aide d'assez nombreux documents, par un de ses membres, M. A. KROESS[1]. Son livre a été utilement complété par M. B. NAVRATIL, qui a publié la correspondance des Jésuites de l'évêché d'Olomouc pour les années 1558-1590[2]. C'est cet évêché que Rome, à cette époque, avait choisi pour point d'appui de la Contre-Réforme, et elle cherchait notamment à s'en assurer la possession en exerçant une forte pression sur les élections épiscopales. Les archives locales et celles de Rome ont permis à M. Navratil de projeter une vive lumière sur les débuts de cette action[3].

On sait combien fut tendue, au commencement du XVII^e siècle, la situation créée en Bohême par le choc entre les partis évangéliques, qui réclamaient avec une énergie sans cesse croissante leurs libertés garanties, et la minorité catholique de plus en plus décidée à reconquérir tout le pouvoir dans le pays[4]. Pour l'étude de ce conflit, la publication des documents relatifs aux Diètes de Bohême s'imposait. La grande édition entreprise par les archives de Bohême sous la direction de l'archiviste Frant. Dvorský atteignait en 1900, avec son dixième volume, l'année 1605. Elle contenait de riches matériaux; mais elle était déparée par une mauvaise méthode et par de graves lacunes. La mort de M. Dvorský a permis d'opérer un redressement; la première partie du volume XI, publiée en 1908, répond à toutes les exigences modernes[5]. M. KROFTA, éditeur de ce volume,

sous les auspices de l'Académie de Vienne, *Die römische Kurie und das Konzil von Trient unter Pius IV.* Ils contiennent aussi les rapports des nonces en France de 1561 à 1563.

1. *Geschichte der böhmischen Provinz der Gesellschaft Jesu*, t. I. Vienne, 1901. M. V. Morávek a donné, dans *Český časopis hist.*, t. XIX, une remarquable étude sur le développement de l'historiographie des Jésuites en Bohême.

2. *Biskupství olomoucké 1576-1579 a volba Stanislava Pavlovského* [*L'évêché d'Olomouc de 1576 à 1578 et l'élection de Stanislas Pavlovsky*]. Brno, 1909.

3. *Jesuité olomoučti za protireformace. Akty a listiny z let 1558-1619* [*Les Jésuites d'Olomouc pendant la Contre-Réforme. Actes et documents des années 1558-1619*], t. I. Brno, 1916.

4. Pour assurer une documentation complète, il avait été constitué auprès de l'Académie tchèque une commission spéciale de publication, dont la guerre interrompit l'activité dès son début. M. J. Borovička a donné des renseignements sur son programme dans l'article *O vydávání pramenů k dějinám obnovy katolického náboženství v Čechách* [*Sur la publication des sources de l'histoire de la renaissance de la religion catholique en Bohême*], *Moniteur de l'Académie tchèque*, 1917.

5. *Sněmy české od léta 1526 až po naši dobu* [*Les Diètes de Bohême depuis 1526 jusqu'à nos jours*]. Publication des archives de Bohême; t. XI : *Sněmy roku 1605* [*Les Diètes de 1605*]. Prague, 1908-1910. Les diètes de

Digitized by Google

a exposé dans une ample introduction la situation religieuse et politique où se déroulaient les délibérations de la Diète; ses notes contiennent beaucoup d'éclaircissements très utiles. Le tome XI, publié par M. J. F. Novák, a maintenu cette publication au même niveau; il contient l'année 1611.

La lutte des deux Habsbourg frères, Rodolphe II et Mathias, a été étudiée par M. Kybal, sous l'angle le plus largement européen: en s'appuyant sur une vaste documentation puisée dans les archives, il a cherché non seulement à exposer les rapports du roi de France Henri IV avec Rodolphe II, mais encore à expliquer dans son ensemble la politique française en Europe vers la fin du règne de Henri, et il a détruit la légende qui s'attachait au prétendu « grand dessein » de manière encore bien plus radicale que ne l'avaient fait jusque-là des historiens français[1]. En dehors des articles de circonstance suscités par le troisième centenaire de la fameuse Lettre de Majesté de Rodolphe II, de 1609, qui est pour la Bohême à peu près ce qu'a été pour la France l'édit de Nantes[2], les études sur cette époque ont produit surtout des biographies. Parmi les personnages auxquels elles sont consacrées[3], le plus intéressant est le chef politique de l'Unité, Venceslas Budovec. M. Jul. Glücklich, en particulier, s'est occupé de lui dans une série de travaux, recueillant sa correspondance, où sont représentés Théodore de Bèze et du Plessis-Mornay, et montrant d'autre part que Budovec a droit aussi à une place éminente dans la littérature des mémoires comme auteur d'un important journal[4].

Moravie de la même période sont traitées dans l'ouvrage de Fr. Kameníček, *Zemské snémy a sjezdy 1526-1628* [*Les Diètes et congrès provinciaux de 1526 à 1628*], dont le troisième et dernier volume a paru à Brno en 1905.

1. *Jindřich IV a Rudolf II* [*Henri IV et Rodolphe II*], dans *Věstník Společnosti nauk* [*Moniteur de la Société des Sciences*], 1907. *Jindřich IV a Evropa v letech 1609-1610* [*Henri IV et l'Europe dans les années 1609 et 1610*], *ibid.*, et dans Travaux de l'Académie tchèque, 1911.

2. Celui d'entre eux qui a le plus de valeur est la brochure de M. Krofta, *Majestat Rudolfa II* [*La Lettre de Majesté de Rodolphe II*]. Prague, 1909.

3. Nommons ici surtout : K. Stloukal, *Karel z Lichtenštejna a jeho účast ve vladě Rudolfa II* [*Charles de Lichtenstein et sa participation au gouvernement de Rodolphe II*], dans *Česky časopis hist.*, 1913; J. Lukášek, *Jachym Ondřej hrabé Šlik* [*Le comte Joachim-André Šlik*]. Prague, 1913. Sur le champion de la Contre-Réforme en Moravie, l'évêque d'Olomouc et cardinal François Dietrichstein, MM. J. Tenora et Fr. Snopek ont, de 1905 à 1917, publié quelques articles bien documentés.

4. *Václava Budovce z Budova korrespondence z let 1579-1619* [*Correspondance de Venceslas Budovec de Budov dans les années 1579 à 1619*], dans les *Archives historiques* [*Historický Archiv*] de l'Académie tchèque, 1908. *Nova korrespondence Václava Budovce* [*Nouvelle correspondance de Ven-*

Digitized by Google

La révolte tchèque de 1618 et la lutte qui a fini si tragiquement pour la nation tchèque à la Montagne-Blanche ont, nous l'avons déjà noté, fortement projeté leur ombre sur toute la conception de notre histoire aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles. Le grand ouvrage d'Antoine Gindely date d'un demi-siècle, et depuis lors aucun historien bohême ne s'est proposé de traiter ce sujet avec autant de détails. Mais on a beaucoup réfléchi sur ces questions, et spécialement — nous l'avons vu à propos des travaux de M. Hrejsa — sur les causes réelles de la victoire des Habsbourg. Parmi les nombreuses études faites en ce sens[1], il faut mentionner spécialement le livre de M. KROFTA[2]. Dans une série de pénétrants articles, M. PEKAR[3] a su en particulier faire vigoureusement ressortir le fait que la minorité catholique de Bohême à l'époque d'avant la Montagne-Blanche devait à la culture latine une ferme éducation de la volonté qui lui donnait une sensible avance sur la noblesse protestante, élevée plutôt dans l'esprit allemand, sec et d'horizon borné. Parmi les monographies de détail, on peut citer le travail de M. Ferdinand MACHÁČEK sur la défénestration de Prague de 1618 et celui de M. A. MARKUS sur les apologies des États écrites pour justifier cet acte[4]. La bataille de la Montagne-Blanche a fait l'objet d'un recueil, d'ailleurs bien illustré, où elle est expliquée du point de vue militaire[5].

Pour la période suivante, celle de la restauration violente de l'hégémonie catholique et du châtiment cruel de la révolte[6], il a été

ceslas Budovec], *ibid.*, 1912; *O historických dilech Václava Budovce z let 1608-1610* [*Les ouvrages historiques de Venceslas Budovec des années 1608 à 1610*], dans les travaux de l'Académie tchèque, 1911.

1. Citons par exemple la brochure de M. Kybal, *E. Denis a Bílá Hora* [*Ernest Denis et la Montagne-Blanche*]. Prague, 1912, ou l'article de H. Opočensky, *Bílá Hora a česká historiografie* [*La Montagne-Blanche et l'historiographie tchèque*], *Pokrokova Revue* [*Revue progressiste*], 1913.

2. *Bílá Hora* [*La Montagne-Blanche*]. Prague, 1914.

3. *Bílá Hora. Jeji příčiny a následky* [*La Montagne-Blanche. Ses causes et ses conséquences*], 1920.

4. Ferd. Macháček, *Defenestrace pražská 1618* [*La Défénestration de Prague de 1618*], *Česky časopis hist.*, t. XIV, 1908; Ant. Markus, *Stavovské apologie z roku 1618* [*Les Apologies des États, 1618*], *ibid.*, t. XVII, 1911. L'état social de la noblesse en Moravie au moment de la révolte a été décrit en 1923 par M. François Hrubý dans son remarquable article *Moravská slechta r 1619*, *Časopis Matice moravské*, t. XLVI.

5. *Na Bile Hoře* [*Sur la Montagne-Blanche*], par J. Teige, H. Kuffner et J. Herain, 1910. Deuxième édition, sensiblement augmentée par des articles de Zd. Wirth et M. Hýsek, 1920.

6. M. H. Opočenský a tracé un tableau général sommaire de cette période dans son petit livre *Protireformace v Cechách po bitvě na Bílé Hoře* [*La Contre-Réforme en Bohême après la bataille de la Montagne-Blanche*], collection *Duch a svět* [*L'esprit et le monde*], 1914.

Digitized by Google

fait quelques précieuses publications de sources. M. Joseph ZUKAL a édité les rapports sur les confiscations et les amendes infligées après la bataille de la Montagne-Blanche et après l'invasion de Mansfeld, en 1626, à la noblesse rebelle des principautés silésiennes de Krňov et d'Opava[1]. La mission tchèque à Rome a été la première à explorer méthodiquement les archives de la Congrégation cardinalice *De propaganda fide*, fondée par Grégoire XV en janvier 1622; le premier volume publié par ses soins montre le puissant intérêt des documents conservés dans ce dépôt[2]. Le détail du travail de restauration catholique dans les divers cercles de la Bohême était confié à des commissions locales. M. PODLAHA, qui s'est efforcé, pour toute cette période, de rendre accessibles les sources de l'histoire ecclésiastique de la Bohême, a commencé la publication de leurs procès-verbaux[3]. Un autre zélé travailleur, M. l'abbé Cyrille A. STRAKA, a fait connaître les relations de la cour impériale avec le grand condottiere Albert de Waldstein en publiant l'abondante correspondance des trois frères Questenberk, dont deux étaient parmi les membres les plus influents du Conseil de la guerre et de la chancellerie impériale de Ferdinand II, tandis que le troisième, abbé du monastère de Strahov, occupait à ce titre un des premiers rangs dans le milieu catholique tchèque[4]. Par deux ouvrages d'une documentation exceptionnellement vaste, le vieil apologiste de Waldstein, K. HALLWICH, mort en 1913, a contribué à montrer l'action de son héros. Le premier est un essai de biographie détaillée du général jusqu'en 1629,

1. *Slezské konfiskace 1620-1630* [*Les confiscations en Silésie de 1620 à 1630*], dans *Archives historiques* de l'Académie tchèque, 1916. Pour l'histoire de la Silésie devenue plus tard prussienne, une publication importante de Jul. Krebs, *Acta publica. Verhandlungen und Korrespondenzen der schlesischen Fürsten und Stände*, dont le t. VII, paru à Breslau en 1905, concerne l'année 1628.

2. *Acta sacrae congregationis de propaganda fide res gestas Bohemicas illustrantia*, t. I, part. I, 1622-1623, publié par Ign. Kollmann, 1923. M. Kollmann a donné dès 1906 sur ces archives un rapport très détaillé dans le bulletin des archives de Bohême, t. II.

3. C'est ainsi qu'il a inauguré en 1908 la collection intitulée *Sbírka pramenů církevních dějin českých století XVI-XVIII* [*Recueil des sources de l'histoire ecclésiastique de la Bohême du XVI^e au XVIII^e siècle*] par une première publication, *Dopisy reformační komise v Čechách z let 1627-1629* [*Correspondance de la Commission de réformation en Bohême, 1627-1629*]. En 1915, il a publié les papiers de cette Commission relatifs à la bourgeoisie allemande de Prague sous le titre de *Deutsche Erlässe der Reformations-Kommission in Böhmen an die Bürger und andere Inwohner der Prager Städte aus den Jahren 1627-1630.*

4. *Albrecht z Valdštejna a jeho doba* [*Albert de Waldstein et son temps*], Académie tchèque, 1911.

Digitized by Google

qui complète le *Wallenstein's Ende*, du même auteur, paru en 1879; les quatre volumes du second contiennent une masse de papiers des années 1630 à 1634, parmi lesquels, il est vrai, se rencontrent, à côté de pièces précieuses, des fonds de cartons d'importance secondaire[1]. L'autre grande figure d'origine tchèque qui a conquis, au temps de la guerre de Trente ans, une célébrité européenne, est Jean Amos Comenius (Komenský), l'illustre pédagogue et philosophe qui, comme chef spirituel de l'émigration évangélique tchèque, a porté sur ses épaules tout le faix de la tragédie de son peuple étranglé par les Habsbourg. Le cœur broyé par la ruine de tous ses espoirs à la suite de la paix de Westphalie, il a pourtant prophétisé que l'État tchèque se relèverait et reprendrait sa place parmi les nations libres[2]. La monumentale édition de ses œuvres complètes, en huit parties et trente volumes, a commencé à paraître en 1910 sur l'initiative de l'Association centrale des instituteurs de Moravie[3]. M. J. Kvačala, biographe de Komenský et éditeur de sa correspondance, qui, aux côtés de J. V. Novák, mort pendant la guerre, assurait la direction de l'entreprise, a commencé en même temps un recueil périodique spécialement consacré à l'étude des questions critiques soulevées par cette belle publication[4]. Interrompue ou retardée par la guerre, elle a repris en 1920[5]. Le camp catho-

1. *Fünf Bücher Geschichte Wallensteins*, 3 vol. Leipzig, 1910; *Briefe und Akten zur Geschichte Wallensteins, 1630-1634*, dans le recueil *Fontes rerum austriacarum, t. 63-66*, 1912. Il a paru en 1920 un travail de Heinrich von Srbik, fait au moyen des archives de Vienne, *Wallensteins Ende;* si l'on y trouve quelques détails intéressants, il n'est pas satisfaisant dans l'ensemble, car il ne tient pas compte des publications tchèques, très importantes pour la solution du problème.

2. Dans la bibliographie de M. Zíbrt, cette littérature remplit tout le cinquième volume. Une très intéressante revue des résultats obtenus jusqu'ici par les recherches sur Komenský a été donnée en 1920 dans *Česky časopis histor.*, t. XXVI, par M. J. V. Klíma, à l'occasion du deux cent cinquantième anniversaire de la mort de Komenský.

3. *Veškeré spisy J. A. Komenského* [*Œuvres complètes de J. A. Komensky*].

4. *Archiv pro badání o životě a spisech J. A. Komenského* [*Archives des recherches sur la vie et les écrits de J. A. Komensky*], 4 fasc. parus de 1910 à 1914. M. Kvačala a d'ailleurs, sous le titre d'*Analecta Comeniana*, publié une suite d'articles dans les Travaux de l'Université russe de Jurév, et beaucoup de petites études sur ce sujet. En outre, il a donné à la collection *Die grossen Erzieher* (Berlin, 1914) une courte biographie de Komenský, qu'il a fait paraître en même temps en slovaque.

5. Les recherches sur les divers groupes de l'émigration religieuse tchèque à l'étranger au XVII[e] siècle ont produit, entre autres, les nombreuses études de M. Joseph Volf, parmi lesquelles on peut citer *Čeští exulanti ve Freiburce v letech 1620-1640* [*Les Exilés tchèques à Freiburg de 1620 à 1640*], dans le

Digitized by Google

lique présente à la même époque une figure qui peut se comparer à Komenský, au moins pour l'ardeur du patriotisme tchèque : c'est le jésuite Bohuslav Balbín, travailleur éminent dans le domaine de l'histoire de Bohême, et qu'on pourrait comparer aux grands Bénédictins français du XVII^e siècle. La biographie que lui a consacrée le P. REJSEK vaut par la documentation plus que par la mise en œuvre[1].

La plus importante contribution à notre histoire des XVII^e et XVIII^e siècles a été fournie par les travaux de M. J. Pekař. Voulant étudier à fond la condition des campagnes tchèques au temps où s'appesantissait le plus lourdement sur elles la main du destin, et en particulier discerner avec précision, dans le progrès de la misère des populations paysannes, la part de responsabilité qui incombait aux seigneurs et à l'absolutisme de l'État, il a choisi un exemple concret : la seigneurie de Kost, dans le nord de la Bohême; il y a consacré une ample monographie[2]. Doué d'un véritable talent d'évocateur, il y raconte les destinées de la seigneurie et du château qui la domine pendant la guerre de Trente ans, décrit la société

Moniteur de la Société des Sciences, 1911, puis l'œuvre de Gust. Ad. Skalský, par exemple son livre *Z dějin české emigrace XVIII. století* [*Episodes de l'histoire de l'émigration tchèque du XVIII^e siècle*]. Prague, 1911. L'histoire de l'émigration tchèque en Saxe a été racontée par Georges Loesche, sur la base des documents d'archives, dans un ouvrage étendu, *Die böhmischen Exulanten in Sachsen*, 1923.

1. *Bohuslav Balbín, T. J. Jeho život a prace* [*B. Balbin, S. J. Sa vie et son œuvre*]. Prague, 1908. M. J. V. Šimák publie, d'après les archives archiépiscopales de Prague, les registres de confession (*Consignationes parochialiter pœnitentium*) de 1671 à 1725; établis par cercles, ils sont intéressants surtout parce qu'ils permettent de mesurer la persistance de l'hérésie dans les campagnes tchèques. Le premier volume a paru en 1909. Pour l'histoire intérieure de l'administration diocésaine de l'archevêché à la fin du XVII^e siècle et au commencement du XVIII^e, on trouve des renseignements précieux dans A. Podlaha, *Dějiny arcidiecése pražské od konce století XVII. do počátku století XIX. Díl první : 1694-1710* [*Histoire de l'archevêché de Prague de la fin du XVII^e siècle au commencement du XIX^e siècle. Première partie : 1694-1710*]. Prague, 1916. C'est de ce milieu qu'est sortie au début du XVIII^e siècle la sanctification de Jean Népomucène. La mémoire de ce martyr a été violemment attaquée par des ennemis de l'Église catholique. L'exagération de ces attaques a suscité la contradiction de M. Pekař, dans son étude *Tři kapitoly o sv. Janu Nepomuckém* [*Trois chapitres sur saint Jean Népomucène*], Prague, 1921, tandis que le point de vue opposé était soutenu notamment par M. F. Bartoš dans sa brochure *Jan Nepomucký světec temna* [*Jean Népomucène, le martyr de l'obscurantisme*], 1921.

2. *Kniha o Kosti* [*Le Livre de Kost*], t. I, 1910; t. II, 1912. J'ai tenté de faire connaître à nos voisins de l'étranger les résultats du travail de M. Pekař dans un article, *Zur neueren böhmischen Agrargeschichte*, paru dans *Zeitschrift für Sozial-und Wirtschaftsgeschichte*, t. X, 1912.

Digitized by Google

noble qui, à l'époque suivante, commandait au château, expose en détail les aspects caractéristiques du servage; avec une riche érudition qui remonte jusqu'au XIII^e siècle, il prouve que c'est avant tout le poids de l'impôt d'État qui a contribué à rendre misérables les campagnes tchèques au temps d'après la Montagne-Blanche. Il a refait cette démonstration, en employant très habilement de rigoureuses méthodes de calcul, dans un second travail[1] qui, sous le titre modeste d'histoire des cadastres tchèques de 1654 à 1789, a pour la première fois mis en lumière les fondements certains de l'administration fiscale à l'époque de l'absolutisme. En outre, il a dégagé avec une extraordinaire netteté ce qu'il y a d'essentiel dans les changements apportés par Marie-Thérèse au régime antérieur, et répandu une clarté nouvelle sur nombre d'autres questions historiques et statistiques. Ce travail, qui fait aussi apparaître comment, au XVIII^e siècle, les pays tchèques ont été exploités par le régime habsbourgeois, à seule fin de permettre l'épanouissement du luxe naissant à Vienne et d'alléger les charges des provinces allemandes des Alpes, formerait une utile base de comparaison avec les faits de même ordre qui, dans la France de Louis XV, attiraient si vivement l'intérêt général.

Un contact direct s'établit d'ailleurs à cette époque entre la Bohême et la France par la guerre de la Succession d'Autriche, au cours de laquelle Prague fut un moment occupée par une armée française. Les négociations diplomatiques qui ont précédé cette guerre ont été exposées, après des recherches dans plusieurs archives européennes, dans un livre remarquable de M. GOLL[2].

L'époque de Joseph II, qui suit celle de Marie-Thérèse, apporte de grands changements à la situation des Tchèques. Elle marque, avant tout, la fin de la période de Contre-Réforme. Les innovations religieuses de ce prince[3] ont eu pour conséquence, entre autres,

1. *České katastry 1654-1789* [*Les cadastres tchèques de 1654 à 1789*]. Prague, 1915. Ce travail a paru tout d'abord, à partir de 1913, dans *Česky časopis historický*.

2. *Válka o země koruny české 1740-1742* [*La guerre pour les pays de la couronne de Bohême, 1740-1742*], t. I. Prague, 1915. Sur l'occupation française de Prague, on trouve aussi beaucoup de renseignements dans la correspondance de J. Tadée Hubatius dans les années 1741-1744, publiée par E. Šebesta dans *Sborník prací k dějinám hl. města Prahy* [*Recueil de travaux sur l'histoire de la ville capitale de Prague*], 1912. M. Šebesta a également publié dans la revue *Osvěta* [*Lumières*], t. XLII, un intéressant tableau de la Bohême en 1742 par le prince de Chevreuse, qui appartenait à l'expédition française.

3. Ces innovations ont été exposées par Joseph Locatelli, *Babylon Bohemiae ab anno 1780 usque ad annum 1790;* cette étude a paru en 1905 par les soins

Digitized by Google

de faire renaître dans le peuple, jusque-là comprimé par une surveillance sévère, le sentiment religieux inspiré par l'esprit de secte ou d'illuminisme. Elles ont été étudiées par Ant. Rezek, historien d'un rare talent, que la politique d'abord et, en 1909, la mort ont ravi à la science. De ses papiers ont été tirés quelques articles sur les sectes et les déistes en Bohême après l'édit de tolérance de Joseph II[1]. On doit à MM. Schulz[2] et K. V. Adámek[3] une riche documentation sur cette question. Ces sectes, et aussi les évangéliques qui revendiquaient de nouveau leurs droits, trouvèrent un adversaire passionné en un syndic de village de la Bohême centrale, François J. Vavák; figure particulièrement intéressante, car Vavák, issu du milieu opprimé du village tchèque, a su non seulement s'élever à une observation pénétrante des événements de son temps qu'il raconte en vers naïfs, mais acquérir en outre un remarquable sens historique du passé. Publiés par M. J. Skopec, ces intéressants souvenirs, qui commencent sous Marie-Thérèse et vont jusqu'après la chute de Napoléon, sont un document historique important[4].

Voici maintenant l'époque où le peuple tchèque commence à revendiquer de nouveau ses droits à une vie plus libre et plus haute. C'est le début de ce qu'on nomme la Renaissance tchèque. Quelles forces ont alors joué le rôle principal? Question controversée entre les historiens tchèques de nos jours. On a d'abord mis au premier rang la réaction naturelle contre le renforcement inattendu de la germanisation sous Joseph II et l'appui que le mouvement national trouva dans le culte romantique du passé. A cela il a été objecté que c'est surtout la « philosophie des lumières » qui a permis au mouvement national de naître. Cette nouvelle thèse elle-même a été modifiée plus tard par M. T. G. Masaryk, sociologue et philosophe qui,

de M. A. Podlaha dans les *Editiones archivii et bibliothecae s. f. metropolitani capituli Pragensis*, recueil qui contient un certain nombre d'autres sources pour l'histoire ecclésiastique de la Bohême.

1. *Tři stati o českych blouznivcích* [*Trois articles sur les Illuminés en Bohême*], *Česky časopis histor.*, t. XXIV.

2. *Listář náboženského hnutí poddanského lidu na panství litomyšlském v století XVIII* [*Recueil de documents relatifs au mouvement religieux dans la population paysanne serve de la seigneurie de Litomyšl au XVIII^e siècle*], Archives historiques de l'Académie tchèque, t. XL, 1915.

3. *Listiny k dějinám lidového hnutí náboženského na českém východě v XVIII. a XIX. věku* [*Documents pour l'histoire du mouvement religieux populaire dans la Bohême orientale aux XVIII^e et XIX^e siècles*], ibid., t. I, 1912, et t. II, 1922.

4. *Paměti Frant. J. Vavaka souseda a rychtaře milčického z let 1770-1816* [*Souvenirs de F. J. Vavak, agriculteur et syndic de Milčic, pour les années 1770-1816*]. De 1907 à 1924 ont paru les volumes qui vont jusqu'en 1802.

Digitized by Google

cherchant une base idéologique pour la politique tchèque contemporaine, a insisté sur les rapports de dépendance directe qui relient la Renaissance nationale aux idées religieuses du hussitisme et de l'Unité des Frères. Contre ces vues et contre de hâtives généralisations, la résistance, surtout parmi les historiens élevés, à l'école de M. Goll, dans le respect absolu des faits certains, s'est manifestée de 1910 à 1912, dans une série d'articles et de brochures qui ont sûrement contribué à éclaircir en bien des points les idées directrices[1]. Le milieu scientifique et littéraire où le nationalisme tchèque a trouvé, à la fin du XVIII[e] siècle et au début du XIX[e], les premiers appuis, a été décrit par M. J. HANUS[2]. Il faut citer ici tout particulièrement le grand ouvrage en deux volumes où, à l'occasion du centenaire de la fondation du Musée national (1818), il a exposé[3] l'attitude de la noblesse de Bohême à l'égard de la science et de la culture au XVIII[e] siècle et au commencement du XIX[e], puis montré comment la collaboration de quelques nobles d'esprit cultivé et de quelques bourgeois animés d'aspirations patriotiques a, jusqu'à l'année 1841, contribué à la renaissance de la nation en y développant l'esprit scientifique[4].

Le mouvement national a donc, presque jusqu'en 1848, eu pour but principal l'essor de la langue et de la littérature tchèques; aussi est-ce l'histoire littéraire qui, pour cette période, est chez nous au premier rang. M. Goll, dans son dernier bulletin, a déjà souligné

1. Le point de départ de cette controverse a été l'article panégyrique de M. Vančura, *O vlivu Masarykovu na dějinné nazíráni u nás* [*De l'influence de Masaryk sur notre conception de l'histoire*], dans *Česká Mysl*, 1910. M. Masaryk est ensuite intervenu en personne dans la polémique, ainsi par son article *Ke sporu o smysl českých dějin* [*A propos de la discussion sur le sens de l'histoire tchèque*]; c'est surtout une réponse au principal champion du camp adverse, M. J. Pekař, dont l'étude *Masarykova česká filosofie* [*La philosophie tchèque de Masaryk*], dans *Český časopis histor.*, t. XVIII, est incontestablement ce que cette controverse a produit de plus important.

2. Les principaux de ces travaux sont *Počátky kralovské české společnosti nauk* [*Les débuts de la Société royale bohéme des Sciences*], dans *Český časopis histor.*, t. XIV, 1900; *Počátky kritického dějezpytu v Cechách* [*Les débuts de la recherche historique critique en Bohême*], *ibid.*, t. XV, 1909; *Mikulaš Adaukt Voigt*, Comptes-rendus de l'Académie tchèque, 1910; *Martin Pelcl, český historik a buditel* [*Martin Pelcl, historien et animateur tchèque*], ibid., 1914.

3. *Narodni Museum a naše obrozeni* [*Le Musée national et notre renaissance*], t. I, 1921; t. II, 1923.

4. La correspondance privée du prince Charles de Schwarzenberg, le vainqueur de Leipzig, a permis à M. J. B. Novák de tracer dans son livre *Briefe des Feldmarschalls Fürsten Schwarzenberg an seine Frau* (Vienne, 1913), un intéressant portrait d'un magnat bohême à l'esprit cultivé.

Digitized by Google

l'importance de l'œuvre collective où des savants tchèques ont entrepris d'exposer de façon complète l'évolution de la littérature tchèque au XIX[e] siècle. La troisième partie de cette œuvre traite en deux volumes la période comprise entre 1830 et 1850, c'est-à-dire celle où, avec des représentants tels que Mácha, Havlíček, Božena, Němcova, Hálek, Neruda, la littérature tchèque commence à atteindre le niveau européen[1]. En outre, les deux premières parties ont été, de 1911 à 1919, soumises à une refonte à laquelle la valeur du livre a sensiblement gagné. L'Académie tchèque a créé un recueil spécial où sont publiées les correspondances des savants ; celle de Čelakovský, par exemple, y a été éditée par M. Bílý, celle de Dobrovský par MM. A. Patera et V. A. Francev. Ce dernier, savant russe qui s'est complètement acclimaté au milieu tchèque, avait déjà, en 1905, publié à Varsovie un recueil, également intéressant, de lettres écrites des pays slaves au fameux bibliothécaire du Musée de Bohême, Venceslas Hanka : tout comme la correspondance de Dobrovský, ce recueil montre l'étroite dépendance qui unissait l'effort patriotique tchèque avec le mouvement où s'affirmaient la parenté et la collaboration réciproques de toute la race slave[2]. A partir de 1820 environ, c'est la grande figure de Palacký qui, de plus en plus, s'élève au premier plan de l'action nationale. La publication de son journal et de sa correspondance, sources d'une exceptionnelle importance, a malheureusement marqué dans les dernières années un temps d'arrêt[3].

Avec Palacký, on passe du domaine de la science et de la littérature à celui des batailles politiques auxquelles le grand historien a conduit sa nation enfin réveillée. Un exposé de ces luttes jusqu'à

1. *Literatura česka XIX. století* [*La littérature tchèque du XIX[e] siècle*]. Prague, t. III, 1, 1905; t. III, 2, 1908.

2. V. A. Francev, *Pisma k Vjačeslavu Hankě iz slavjanskich zemel* [*Lettres écrites des pays slaves à Venceslas Hanka*]. L'évolution de l'idée de la solidarité slave est exposée dans un livre instructif, mais avec malveillance à l'égard de tout ce qui est slave, par l'historien morave Alfred Fischel : *Der Panslavismus bis zum Weltkrieg. Ein geschichtlicher Ueberblick.* Stuttgart, 1919.

3. Le recueil *Fr. Palackého Korrespondence a zápisky* [*Correspondance et notes de Fr. Palacky*] ne s'est enrichi, dans notre période, que d'un seul volume, paru en 1911. M. V. J. Nováček y a publié des papiers de 1816 à 1826, découverts après la première publication. Une bonne biographie de Palacký, écrite pour le grand public, a été donnée en 1912 par M. V. Chaloupecký à la collection *Zlatoroh*. M. Jar. Werstadt, dans un article de *Český časopis hist.*, t. XXVIII, 1920, sur l'*Histoire politique et ses représentants tchèques* [*Politické dějepisectví a jeho čeští představitelé*], a tenté de marquer exactement la place de Palacký dans l'évolution de l'historiographie tchèque.

Digitized by Google

l'année 1879 a été tenté par M. Zdeněk V. Tobolka; mais son manuel, rédigé dans une forme sèche et un peu hâtive, ne reflète pas comme il conviendrait l'ardeur de la vie publique[1]. — Parmi les nombreuses monographies consacrées à l'histoire politique de cette époque[2], mention doit être faite avant tout des travaux de J. Heidler, mort prématurément, en particulier de sa monographie sur les brochures politiques d'avant 1848, qui dépeint l'état de l'Autriche d'avant mars et recherche les origines du premier programme politique tchèque. Son étude sur Antoine Springer et la politique des années 1848-1850 fait connaître les partis politiques et leurs origines idéologiques[3]. La figure de Charles Havlíček, le grand écrivain, publiciste et martyr national, a exercé sur les chercheurs une attraction particulière. A côté des articles développés que lui ont consacrés dans la *Littérature tchèque du XIX^e siècle* MM. Tobolka et Jakubec, il faut citer le livre de M. E. Chalupny[4]. Le principal chef politique de la nation tchèque dans la seconde moitié du XIX^e siècle, F. L. Rieger, a été également l'objet de quelques travaux. M. W. Traub a entrepris une nouvelle édition de ses discours, sensiblement plus complète que l'ancienne de Kalousek[5]; en même temps il a publié une nouvelle biographie de Rieger, destinée au

1. Ce travail, intitulé *Dějiny české politiky nové doby* [*Histoire de la politique tchèque contemporaine*], a paru en 1908 dans la troisième partie du vaste ouvrage collectif publié de 1906 à 1913 sous la direction de M. Tobolka, *Česká politika* [*La politique tchèque*]. D'autres chapitres de cet ouvrage intéressent l'historien, ainsi l'esquisse de l'histoire religieuse de M. Novotný, l'histoire politique de 1879 à 1908 par M. Kramář, l'étude du même auteur sur la politique internationale au début du XX^e siècle, etc.

2. On trouvera naturellement beaucoup de choses intéressantes pour l'histoire tchèque dans des livres qui traitent de la monarchie autrichienne dans son ensemble, par exemple l'histoire de l'Autriche de 1848 à 1860, de Friedjung, les publications de A. Fischel sur le Parlement de Kroměříz (Kremsier), le recueil de Kolmer, etc. Nous n'avons pas à en rendre compte ici; nous nous permettons seulement d'indiquer que parmi eux une place particulièrement importante revient au travail d'un savant français, M. L. Eisenmann, *Le Compromis austro-hongrois de 1867, étude sur le dualisme*, 1904. En tchèque, M. J. Glücklich en a apprécié la valeur dans *Český časopis hist.*, t. XI.

3. *Čechy a Rakousko v politických brožurách předbřeznových* [*La Bohême et l'Autriche dans les brochures politiques d'avant mars*]. Prague, 1920; *Ant. Springer a česká politika v letech 1848-1850* [*Antoine Springer et la politique tchèque dans les années 1848-1850*], Travaux de l'Académie tchèque, 1914.

4. *Havlíček. Obraz psychologický a sociologický* [*Havlíček. Portrait psychologique et sociologique*]. Prague, 1908.

5. *Řeči Dra F. L. Riegra. Díl I : 1868-1878* [*Discours de F. L. Rieger. I : 1868-1878*]. Brno, 1922. Ce volume contient aussi des compléments à l'ancienne édition pour les années 1847-1867.

Digitized by Google

grand public sans doute, mais qui contient un certain nombre de choses nouvelles, puisées directement aux sources[1]. Sur les débuts de la collaboration politique entre le groupe de Rieger et la noblesse, fait si important pour la formation du parti « vieux tchèque », on trouvera un certain nombre de données nouvelles dans le livre de M. KROFTA sur Gindely, qui est une contribution importante à l'histoire de l'historiographie tchèque[2]. Les luttes politiques des années soixante et les tentatives faites pour arriver à un compromis entre le point de vue du droit d'État, que défendaient les Tchèques alliés à une partie de la noblesse, et les tendances centralistes de la cour de Vienne ont été exposées à l'aide de documents authentiques par un compagnon de Rieger, O. ZEITHAMMER[3]. La création d'une Université de langue tchèque, issue de l'Université Charles-Ferdinand, alors bilingue, a fait l'objet d'un travail détaillé de M. GOLL[4]. Un certain nombre de mémoires, trouvés dans les papiers de personnages de premier plan, nous facilitent sensiblement l'intelligence de ce qui s'est passé à cette époque dans les coulisses de la politique. A ceux de Tomek, signalés déjà par M. Goll (*Rev. histor.*, t. LXXXIX)[5], sont venus s'ajouter ceux de Charles Mattuš, collaborateur de Rieger, et de deux des principaux Jeunes-Tchèques de l'ancienne génération, Ed. Grégr et Charles Adamek[6]. La génération suivante, dont l'ac-

1. *F. L. Rieger*, dans *Zlatoroh*, 1922. La plus importante étude sur l'action politique de Rieger est l'article de Heidler, *Rieger na říšské radě v období 1879-1885* [*Rieger au Reichsrat dans la période de 1879 à 1885*], dans *Časopis Matice moravské*, 1920. Heidler préparait une grande biographie de Rieger pour laquelle il avait fait de vastes recherches. Une partie des documents recueillis par lui vient d'être publiée pour l'Académie tchèque par l'auteur de ce bulletin : *Příspěvky k listáři Riegerovu* [*Contributions à un recueil de la correspondance de Rieger*], t. I, 1924.

2. *Antonin Gindely*, Bulletin des archives de Bohême, t. IV, 1915.

3. *Zur Geschichte der böhmischen Ausgleichsversuche, 1865-1871*. Prague, t. I, 1912; t. II, 1913. Parmi les monographies consacrées spécialement à l'essai de compromis fait sous le ministère du comte Hohenwart, la plus détaillée est celle de H. Traub, *Poslední český pokus o vyrovnání s Rakouskem 1871* [*Le dernier essai de compromis des Tchèques avec l'Autriche en 1871*]. Brno, 1919.

4. *Rozdělení pražské university Karlo-Ferdinandovy r 1882 a počátek samostatné university české* [*Le partage de l'Université Charles-Ferdinand de Prague en 1882 et les débuts de l'Université purement tchèque*]. Prague, 1908.

5. *Paměti mého života* [*Mémoires de ma vie*], t. II, 1905. Ernest Denis a donné à la *Revue historique*, septembre-octobre 1915, un article nécrologique sur Tomek, qui apprécie la valeur de son œuvre.

6. *Paměti Karla Mattuše* [*Mémoires de Charles Mattuš*]. Prague, 1921; *Dennik MUDra. Ed. Grégra.* Vydal Zd. Tobolka [*Journal d'Ed. Grégr*, publié

Digitized by Google

tion se situe déjà au tournant du XIX^e^ siècle et du XX^e^, est représentée dans cette littérature de mémoires surtout par Joseph Kaizl et Albin Bráf[1].

De la guerre mondiale, la nation tchèque est sortie libérée; cet événement d'une portée exceptionnelle a, naturellement, provoqué de nombreuses tentatives pour en saisir directement le sens historique; mais il est malaisé de distinguer dans ce flot quelques produits de valeur durable et de solide armature scientifique. L'intérêt s'attache naturellement tout d'abord aux publications de nos premiers libérateurs : par exemple, l'*Europe nouvelle*, de M. MASARYK, écrite en 1917-1918, ou la brochure de M. BENEŠ (1916), *Détruisez l'Autriche-Hongrie*, parue bientôt après aussi en anglais sous le titre *Bohemia's case for independence*[2]. Il en faut rapprocher les nombreux articles sur les questions tchécoslovaques donnés par l'inoubliable Ernest Denis aux revues alors publiées à Paris par nos émigrés politiques, la *Nation tchèque* et le *Monde slave*. Ils ont plus tard été traduits en tchèque sous le titre très juste de *V boji* (*Dans la lutte*). Parmi les produits de la littérature parue durant la guerre à l'intérieur du pays, sous le poids écrasant de la censure autrichienne, le recueil en deux volumes des articles de M. J. PEKAŘ mérite d'être cité, venant d'un historien qui cherche, par une large vue rétrospective, à agir sur l'esprit national[3]. La situation de la nation tchécoslovaque dans la guerre et son effort pour secouer le joug autrichien ont été bien étudiés dans le livre de MM. L. SY-

par Zd. V. Tobolka]. Prague, 1908; K. Adámek, *Mé paměti z doby Taaffovy 1879-1893* [*Mes mémoires sur l'époque de Taaffe, 1879-1893*], Hlinsko, 1910.

1. Jos. Kaizl, *Z mého života* [*De ma vie*], publié par Zd. V. Tobolka, 3 vol., 1909-1914. — *Albin Bráf. Život a dílo. I. Paměti.* Vydal J. Gruber [*Albin Bráf. La vie et l'œuvre. I. Mémoires*, publiés par J. Gruber]. Prague, 1922.

2. Les déclarations et discours de M. Masaryk pendant la guerre ont été, en 1919-1920, publiés en deux volumes par les soins de MM. P. Maxa et J. Papoušek. Récemment a commencé à paraître une revue spécialement consacrée à la biographie de M. Masaryk. Le tableau le plus authentique de son action à l'étranger sera naturellement donné par ses *Mémoires*, dont des extraits ont déjà paru dans la presse périodique, spécialement dans le recueil périodique *Naše revoluce* [*Notre révolution*], fondé en 1923. Sur l'œuvre de M. Ed. Beneš, voir le recueil d'articles publié en 1924 pour son quarantième anniversaire.

3. *Z české fronty* [*Du front tchèque*], t. I, 1918; t. II, 1919. Sous le titre de *Světova válka* [*La Guerre mondiale*], M. Pekař a d'ailleurs publié encore un autre précieux recueil d'articles, consacrés surtout à prouver la responsabilité de l'Allemagne dans la guerre; on ne trouverait guère, dans la littérature européenne, une démonstration aussi puissante, aussi perspicace et fondée sur une telle connaissance des faits.

Digitized by Google

CHRAVA et J. WERSTADT[1] et dans celui de M. Zd. V. TOBOLKA[2]. Chaque jour voit d'ailleurs grossir la masse des écrits où se trouvent racontés, avec plus ou moins de méthode et de sévère critique, les divers épisodes de la lutte pour l'affranchissement de la nation : l'intérêt le plus vif se concentre naturellement sur les événements qui se rattachent à l'attitude de l'armée révolutionnaire tchèque à l'étranger, spécialement en Russie et en Sibérie[3]. Pour les travaux relatifs à l'histoire de notre jeune République depuis la conclusion de la paix, il nous paraît convenable de nous borner à en indiquer deux : le livre où M. Ed. BENEŠ a rassemblé un certain nombre de discours et d'exposés qu'il a faits comme ministre des Affaires étrangères[4], et celui où l'évolution de la politique financière et économique tchécoslovaque jusqu'à la fin de 1921 a été retracée par M. Aloïs RAŠIN, le premier ministre des Finances de la République, qui a donné son sang et sa vie en gage de sa fidélité à l'idée de l'État[5].

Joseph ŠUSTA.

1. *Československý odboj* [*La révolte tchèque*]. Prague, 1923. Mentionnons encore ici deux recueils d'articles de divers auteurs, également consacrés à tracer un tableau d'ensemble de la libération tchèque : *Masaryk osvoboditel* [*Masaryk le libérateur*], publié en 1920 par le ministère de la Défense nationale, et *Československá revoluce* [*La Révolution tchécoslovaque*], série de conférences faites en 1923. A l'un et l'autre ont collaboré les plus notables des hommes qui ont pris part à la bataille.

2. *Česká politika za světové války* [*La politique tchèque durant la guerre mondiale*], première partie du recueil encyclopédique *Politika* paru en 1923.

3. Je citerai seulement les *Mémoires* du général R. Gajda [*Moje paměti*], 1920; le livre apologétique de M. Jos. Dürich, *V českých službach* [*Au service tchèque*], 1921, et le travail de M. Fr. Steidler, *Československé hnutí na Rusi* [*Le mouvement tchécoslovaque en Russie*], 1921.

4. Ed. Beneš, *Problémy nové Evropy a zahraniční politika československá* [*Les problèmes de l'Europe nouvelle et la politique extérieure tchécoslovaque*], 1924.

5. Al. Rašín, *Finanční a hospodářská politika československá do konce 1921* [*La politique financière et économique de la Tchécoslovaquie jusqu'à la fin de 1921*]. Prague, 1922.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

André Boulanger. **Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au IIe siècle de notre ère** (Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fascicule 126). Paris, De Boccard, 1923, gr. in-8°, xiv-504 pages.

Malgré le nombre et l'importance des travaux antérieurs, étrangers et français, il manquait encore une étude d'ensemble sur la seconde sophistique et sur son principal représentant. Aelius Aristide était connu seulement, surtout faute d'une traduction, par quelques hellénistes et historiens. Aussi devons-nous être particulièrement reconnaissants à M. Boulanger d'avoir consacré à ce sujet, à la fois ingrat et intéressant, une excellente thèse de doctorat parfaitement informée, complète, bien composée, bien écrite, tout à fait vivante, dont les idées et les conclusions représentent le plus équitable bon sens et qui nous permet enfin d'apprécier à leur juste valeur le personnage, son œuvre et son époque. Il va sans dire qu'un des principaux mérites de M. Boulanger est d'avoir lu dans le texte, souvent si obscur, si confus, tous les discours d'Aelius Aristide et d'en avoir traduit très heureusement des morceaux considérables, notamment la Diatribe. La première partie du livre étudie le milieu, le public et la littérature, les origines de la seconde sophistique, la sophistique en Asie avant Aristide. Un tableau d'ensemble indique les principales causes du développement et du succès de la sophistique en Asie; la richesse et la prospérité de la province sous l'Empire; la douceur de l'existence; l'intensité de la vie municipale; le caractère de l'éducation, toujours fondée sur la rhétorique; le goût de la population pour les spectacles, les jeux, les conférences, les concours, pour toutes les manifestations extérieures de la poésie, de la philosophie, de l'éloquence; le rôle politique des sophistes. Après avoir discuté les théories de Rohde, de Kaibel, de Norden, de Schmid, de Wilamowitz sur l'atticisme, l'asianisme, M. Boulanger démontre très nettement la continuité de la sophistique, retrouve les anneaux qui relient la seconde à la première, en signale les ressemblances et les différences. Sans faire toute l'histoire de la seconde, il nous en donne en somme les traits essentiels, passant en revue ses principaux représentants, Nicétès, Scopelianos, Polémon, Isée et ses disciples, Lollianos et surtout Hérode Atticus. La deuxième partie est consacrée à la biographie et à l'exposition des œuvres d'Aelius Aristide. La biographie expose en détail son origine, sa jeunesse, son

Digitized by Google

éducation, sa vie à Smyrne, ses voyages à Rhodes, à Alexandrie, à Rome, ses rapports avec Marc-Aurèle et Commode, ses services pour la reconstruction de Smyrne après le désastre de 178, son éloignement volontaire de toutes les fonctions officielles, et surtout naturellement ses maladies, ses séjours, ses incubations, ses cures à l'Asclèpieion de Pergame. Après la classification et la chronologie des œuvres, le chapitre sur les *Discours sacrés* est consacré au caractère et aux idées religieuses d'Aelius Aristide, au commentaire de ses visions, de ses incubations, de ses relations avec son dieu protecteur Asclèpios, à cette union singulière d'une théologie éclectique, inclinée vers le monothéisme, et des superstitions les plus grossières, de la foi la plus sincère en la puissance des dieux guérisseurs, Asclèpios, Sarapis, Isis; mais ces idées n'ont rien d'original, ne sont que l'exagération maladive des croyances communes d'une société livrée à toutes les folies mystiques, aux plus étranges dévotions. Les *Discours platoniciens* et les panégyriques de Périclès, de Cimon, de Miltiade et de Thémistocle renferment la doctrine d'Aelius Aristide sur l'art oratoire et sa polémique contre Socrate et Platon, suite de la vieille querelle entre les rhéteurs et les philosophes. M. Boulanger rejette, avec Schmid, le traité de rhétorique et croit avec raison que la Diatribe n'est pas dirigée, comme on l'a pensé généralement, contre les chrétiens, mais contre la masse de tous les petits philosophes du temps. Viennent ensuite les discours d'école et les conférences morales; M. Boulanger ne se prononce pas sur l'authenticité des deux discours pour et contre la loi de Leptine et essaie de reconstituer le discours perdu contre les danseurs, que paraît avoir utilisé Lucien. Il étudie ensuite les discours poétiques, les hymnes en prose, les discours funèbres, en acceptant celui sur l'anniversaire d'Apellas; puis les discours politiques prononcés presque tous dans les fêtes, à des assemblées, le panégyrique à Cyzique, l'Isthmique; les deux plus importants, le Panathénaïque et le discours à Rome; les deux discours aux Rhodiens et aux Villes sur la concorde, et les discours Smyrniotes. Il rejette, conformément à l'opinion générale, le *Discours royal*, très intéressant, mais sans pouvoir préciser à quel empereur il est adressé : est-ce Pertinax, Macrin, Philippe l'Arabe, Gallien? La troisième partie étudie la langue et le style d'Aelius Aristide, sa physionomie littéraire. Après avoir examiné la réputation d'Aristide auprès de ses contemporains et ultérieurement, M. Boulanger porte sur son compte un jugement qui paraît juste et équitable : Aelius Aristide vaut un peu mieux que sa réputation de dévot ridicule et d'intolérable pédant; son œuvre est évidemment très pauvre d'idées, mais précieuse pour la connaissance de son temps et de la société où il vivait. Un appendice est consacré à la chronologie assez obscure de sa vie et de ses œuvres : né en décembre 117, il mourut au plus tard en 187. La bibliographie très complète omet cependant quelques travaux importants, ceux d'Isidore Lévy sur la vie municipale de l'Asie Mineure sous les Antonins, de Liebenam et de Laum

Digitized by Google

sur les fondations municipales, de Ziebarth sur les écoles et l'éducation, de Réville sur la religion sous les Sévères.

Ch. LÉCRIVAIN.

Salomon ZEITLIN. **Megillat Taanit as a source for jewish chronology, etc.** Philadelphia, 1922. In-8°, XII-150 pages.

Le petit traité rabbinique improprement nommé *Megillat Taanit*, c'est-à-dire le « Rouleau des jeûnes », est en réalité une liste — dans l'ordre du calendrier — d'anniversaires d'événements heureux où les juifs pieux *ne doivent point jeûner*. Comme aucun des événements commémorés ne semble postérieur à la première révolte contre Rome, il est probable que la tradition qui attribue la composition du traité à l'un des chefs de cette insurrection a quelque fondement. Mais en raison du vague et de la concision des termes, l'identification de ces événements a de tout temps été une *crux philologorum*. Avant d'aborder ce sujet principal de son travail, M. Zeitlin s'explique sur certains points controversés de la chronologie des livres des Macchabées et de Josèphe. Il soutient que les deux livres des Macchabées ne présentent aucune contradiction chronologique, pourvu qu'on admette que, dans le premier, l'an I des Séleucides va de la bataille de Gaza au premier Tisri (octobre) 312 et, dans le second, *commence* à cette dernière date. Quant à Josèphe, si, dans les *Antiquités*, les mois macédoniens ne sont que le camouflage des mois juifs, dans le *Bellum*, il aurait daté d'après le calendrier tyrien *solaire*, qui commençait à la date fixe du 19 octobre.

Partant de ces données, M. Zeitlin a cherché à identifier et à dater exactement la plupart des anniversaires commémorés dans la *Megillat* et qui se répartissent à peu près par moitié entre la période hasmonéenne et la période romaine; neuf dates se rapporteraient à la grande insurrection.

Dans ce travail, où il s'écarte très souvent des solutions adoptées par les « scholies » rabbiniques de la Megillat ou par les érudits modernes, M. Zeitlin a fait preuve de beaucoup de savoir et d'ingéniosité; mais plusieurs de ses identifications sont fortement tirées par les cheveux et n'entraînent pas la conviction, par exemple quand il fait du 12 Adar, « jour de Tyrion », le jour où l'on commença à instruire les recrues juives, τίρωνες, sans même paraître se douter que *tiro* est un mot latin. On ne saurait non plus approuver ce que M. Zeitlin écrit au sujet de la prise de Jérusalem par Hérode. La différence entre les années consulaires données par Dion et Josèphe s'explique très bien si l'événement a eu lieu aux environs du 1er janvier, le « 3e mois » (après le Ier Tisri). Mais les mots τῇ ἑορτῇ τῆς νηστείας chez Josèphe, sûrement copiés d'un texte païen, ne peuvent signifier que « le jour du sabbat »,

Digitized by Google

et il est déraisonnable de prétendre que Josèphe compte les *années consulaires* romaines à partir de l'équinoxe d'automne!

Malgré ces taches, et quelques autres, le livre de ce débutant atteste des lectures étendues et un sens délié; il nous oblige constamment à réfléchir et à vérifier les fondations d'un savoir bien fragile.

T. R.

G. S. MARGOLIOUTH. **The relations between Arabs and Israelites prior to the rise of Islam** (The British Academy, The Schweich Lectures, 1921). London, Oxford University Press, 1924. In-8°, IV-88 pages.

Ce volume fait partie d'une série de conférences sur l'antiquité biblique publiées depuis 1908 sous le titre collectif de « Schweich lectures on biblical archaeology ». M. Margoliouth est un arabisant éminent; peut-être sa compétence est-elle moindre sur certaines questions essentielles au traitement du difficile sujet qu'il a choisi. En tout cas, je me récuse en ce qui concerne les opinions surprenantes énoncées dans son premier chapitre (période préhiblique) où il soutient, non seulement l'origine « péninsulaire » des Hébreux, mais la dérivation arabique de nombre d'idées religieuses et d'institutions sociales des Hébreux et de l'alphabet hébreu lui-même, qui serait une déformation cursive de l'écriture himyaritique. Cela est très difficile à admettre en présence de la découverte (inconnue de M. Margoliouth) de l'inscription Montet (de Byblos), antérieure de plusieurs siècles à la stèle de Mésa, et gravée pourtant dans les mêmes caractères. Certes, il est intéressant de constater que le nom hébreu Joas se retrouve en « lihyani » sous la forme inversée *Asjo*, et paraît s'expliquer par la racine arabe *aous* (don), disparue en hébreu classique, de sorte que Joas = Théodore; mais, de là à conclure que le nom divin Yaho lui-même est d'origine arabe, il y a loin. Et l'on ne saurait se défendre d'un grand scepticisme envers les étymologies de M. Margoliouth quand on le voit expliquer par l'arabe des noms de lieux en Grèce (Askra, Pindos, Larissa) et même en Suisse (Algabi)!

Dans le chapitre II, M. Margoliouth a tiré peu de chose des rares textes historiques de la Bible où il est fait allusion aux Arabes, mais il a commenté avec finesse les éléments étrangers de l'appendice des *Proverbes* et du *Livre de Job*, où il voit un original arabe fortement remanié dans la transcription hébraïque. Pourtant je ne saurais le suivre quand il veut dériver la versification hébraïque de la métrique arabe, dont elle aurait sacrifié les éléments artificiels (rime, quantité) pour ne retenir que le balancement antithétique des hémistiches. Que savons-nous en réalité de la versification arabe avant le VI^e^ siècle de l'ère chrétienne?

Digitized by Google

On regrettera que M. Margoliouth ait été si bref sur les relations du judaïsme, à l'époque hasmonéenne et hérodienne, avec le royaume nabatéen, qui, malgré un fort influx araméen, était foncièrement arabe. Je suis persuadé que c'est à cette époque que les deux civilisations se sont le plus fortement pénétrées et c'est par Damas et Petra que les traditions bibliques ont dû s'infiltrer dans le reste de l'Arabie. Sur les « colonies » ou « tribus » juives en Arabie avant Mahomet, M. Margoliouth se montre avec raison très sceptique. La « tradition » arabe est un amas de racontars sans valeur sérieuse; la « tradition » juive est nulle. Restent les inscriptions et quelques textes ecclésiastiques chrétiens. Ils suffisent pour affirmer qu'il y a eu *des* juifs dans l'Arabie du sud-ouest, mais la conversion de toute la dynastie himyarite au judaïsme, ou même du seul Dhou Novas, paraît bien n'être qu'un mythe; ces rois ont plutôt professé un monothéisme d'origine païenne, influencé par la propagande chrétienne; c'est le culte de Rahman, qui semble avoir été la première forme de la religion de Mahomet lui-même. Ni le sud ni le nord de la péninsule n'ont fourni une seule inscription incontestablement juive. Même les « juifs » de Médine, à part quelques prosélytes effectifs, peuvent n'être que des Rahmanistes. Le peu qu'on a glané sur les juifs dans les poésies arabes antéislamiques est d'autant plus sujet à caution que la date même de ces poésies, soi-disant « déterrées », est plus incertaine. Il en est ainsi à plus forte raison des poésies arabes attribuées à des poètes juifs, même le fameux divan de Samuel « le fidèle », publié en 1909 par le Père Cheikho. Tout ce chapitre du livre (le troisième) est plein de remarques pénétrantes et mérite au plus haut degré l'attention des historiens du judaïsme et de ceux de l'Islam.

T. R.

Charles Homer Haskins. **Studies in the history of mediaeval science.** Cambridge (Mass.), Harvard University Press, et Londres, Humphrey Milford, 1924. In-8°, xiv-411 pages (fasc. 27 des « Harvard historical studies »). Prix : 6 d.

John Kirtland Wright. **The geographical lore of the time of the crusades. A study in the history of medieval science and tradition in western Europe.** New-York, American geographical Society, 1925. In-8°, xxii-563 pages (fasc. 15 des « Research series » publ. par l' « American geographical Society »).

En un volume riche de substance, M. Haskins a condensé les résultats de quinze années de minutieuses et patientes recherches sur les études scientifiques dans l'Europe occidentale au xii^e^ et au xiii^e^ siècle. Conduites avec une rare sagacité et une méthode impeccable à travers les principaux dépôts de manuscrits de France, d'Angleterre, d'Es-

Digitized by Google

pagne, d'Italie, d'Allemagne et de bien d'autres pays de notre Ancien monde durant les rares mois de loisirs que la vie de professeur dans une grande université américaine laisse à leur auteur; poursuivies par lui, au surplus, parallèlement à d'autres travaux remarquables, dont nous avons déjà rendu compte[1], sur les institutions normandes des XI^e^-XII^e^ siècles et sur les universités médiévales, ces recherches lui ont permis de renouveler sur des points essentiels un sujet capital, qui est, en somme, l'histoire de la première renaissance et de la pénétration de la science grecque en Occident. Les conclusions des principales d'entre elles avaient déjà été communiquées à diverses revues savantes, mais, complétées, rapprochées les unes des autres, elles prennent ici pour la première fois leur pleine valeur.

On savait depuis longtemps le rôle prépondérant joué par les traductions latines des œuvres dont les savants musulmans avaient, en les traduisant eux-mêmes dans leur langue, réussi à sauver de l'oubli le fond, sinon la version originale; mais l'histoire de ce curieux mouvement n'était connue qu'en gros et l'on avait tendance à le simplifier à l'excès. M. Haskins a montré, avec une netteté qui ne laisse place à aucun doute, que les divulgateurs de la science gréco-arabe d'Espagne se rattachaient par leurs origines aux pays les plus divers et que l'importance du centre de Tolède, d'où l'on croyait volontiers que la plupart des traductions étaient issues, si elle est incontestable à partir de la seconde moitié du XII^e^ siècle, ne fut guère, durant la première partie de ce siècle, supérieure à celle de Barcelone, de Tarragone, de Ségovie, de Léon ou de Pampelune. Il est parvenu à suivre, parfois de près, la carrière de plusieurs des plus notables traducteurs : Adélard de Bath, Platon de Tivoli, Robert de Chester, Hermann de Carinthie, Raoul de Bruges, Gérard de Crémone, Dominique Gondisalvi, Hugue de Santalla; il a pu identifier une partie de leurs travaux; enfin il a établi que l'Espagne ne resta pas la seule contrée musulmane où ils vinrent « se ravitailler », mais qu'il y faut ajouter, entre autres, la Syrie et l'Afrique.

Plusieurs chapitres ont pour objet de montrer que l'importance des traductions faites directement du grec en latin fut beaucoup plus grande qu'on ne le dit d'ordinaire et que la Sicile et l'Italie — celle du nord, tout autant peut-être que celle du sud — ne cessèrent d'être au XII^e^ et au XIII^e^ siècle des foyers de culture grecque, du moins sous le rapport de la science pure, de la philosophie et de la théologie; car, de littérature grecque proprement dite, il ne sera question en Italie que plus tard. Cela encore n'était pas ignoré; on savait notamment que l'Occident avait appris à connaître le « nouvel Aristote » en une double traduction, l'une faite d'après le texte arabe, l'autre (divulguée un peu plus tard) d'après le texte grec; mais les détails que M. Haskins a pu rassembler en feuilletant de nombreux manuscrits, que nul avant lui n'avait encore examinés avec le même soin, permettent d'apprécier

1. *Rev. histor.*, t. CXXIX (1918), p. 96-99, et t. CXLVII (1924), p. 227.

Digitized by Google

enfin avec netteté le caractère véritable de l'œuvre de ces traducteurs italiens dont il a réussi à retrouver la trace.

Une dernière partie est consacrée au mouvement scientifique à la cour de Frédéric II de Hohenstaufen. M. Haskins y a rassemblé de précieuses données sur les savants dont aimait à s'entourer ce prince à l'esprit ouvert, aux idées si modernes et chez qui la soif de savoir et de comprendre égalait l'ambition politique. Il subsiste de lui un curieux traité de vénerie, que M. Haskins a étudié de près, manuscrits en mains, et où se révèle un goût de l'observation directe tout à fait exceptionnel pour l'époque (cf. *Rev. histor.*, t. CXLII, p. 100).

Nous en avons assez dit, nous l'espérons, pour engager tous ceux que l'histoire des progrès de l'esprit humain au moyen âge intéresse à se reporter à ce beau livre qui fait honneur à la société historique américaine.

M. Haskins a suscité dans son pays des imitateurs; son volume a été suivi de près par un ouvrage approfondi et souvent neuf de M. Wright, bibliothécaire de l' « American geographical Society », sur les connaissances géographiques en Europe « au temps des croisades ». Cette étude débute par quelques chapitres solidement documentés sur les théories géographiques et cosmographiques avant les croisades et sur les sources diverses où les savants de la chrétienté occidentale puisaient alors leur science encore extraordinairement étroite et rudimentaire. L'œuvre des traducteurs, que M. Haskins a si bien analysée, vint alors enrichir le premier fond en y ajoutant le produit des observations arabes, non moins que celui des nouveaux traités grecs tirés de l'oubli. Ce n'est pas sans peine cependant que la science géographique des Européens s'affranchit peu à peu de la tradition livresque pour se résoudre, comme à regret, à oser tenir compte des faits d'expérience. Longtemps encore les hommes d'études d'Occident se complurent aux théories démodées, aux hypothèses hasardeuses, aux récits merveilleux et fantaisistes puisés dans les auteurs dont ils se transmettaient traditionnellement les erreurs. Mais le catalogue même de ces théories et de ces erreurs est édifiant : car les croisés les plus instruits en avaient le cerveau farci, et l'on comprend mieux les fautes de tactique invraisemblables qu'ils commirent quand on a présentes à l'esprit les étranges affirmations dont étaient remplis les livres qu'ils avaient entre les mains.

Louis HALPHEN.

ALAZARD (Jean). **Le portrait florentin de Botticelli à Bronzino.** Paris, H. Laurens, 1924. In-4°, 279 pages et 32 planches hors texte. Prix : 60 fr.

Ce qui frappe lorsque l'on étudie l'évolution de l'art florentin du portrait, c'est, d'abord, la lenteur avec laquelle il conquiert son indé-

Digitized by Google

pendance, se libère des traditions qui le subordonnent à l'art des grandes compositions de sujet religieux; c'est, ensuite, le brusque succès qu'obtient, à partir des dernières années du XVe siècle, la reproduction de l'effigie humaine, isolée des vastes ensembles où elle tenait le rôle prescrit par la volonté du metteur en scène, traitée pour elle-même, pour sa beauté propre ou sa puissance d'expression. Quand les peintres florentins, dès avant le milieu du XVIe siècle, ne conçoivent plus la fresque et ne l'exécutent que selon les conventions et les recettes d'un académisme débile, c'est par leur excellence dans le portrait qu'ils conservent leur prestige. L'évolution de ce genre pose, de la sorte, une série de problèmes, qui, avec l'histoire de la peinture, de son idéal et de sa technique, intéressent l'histoire de la société et de la civilisation florentines.

Les portraits de contemporains ont de bonne heure apparu dans les fresques. Giotto, à la chapelle du Bargello, Masaccio, à Santa Maria Novella, retracent l'un le profil de Dante, l'autre deux admirables profils de donateurs. Dès le second tiers du XVe siècle, les portraits envahissent l'œuvre des peintres. Piero della Francesca à San Francesco d'Arezzo, Alessio Baldovinetti à Santa Trinita de Florence, Benozzo Gozzoli dans la chapelle du palais des Médicis, Filippo Lippi dans le chœur de la cathédrale de Prato, peuplent leurs fresques de personnages contemporains; et l'on sait assez comment, grâce à Domenico Ghirlandajo, revit, à Santa Trinita ou dans le chœur de Santa Maria Novella, toute la haute société médicéenne. La grave peinture religieuse de Giotto et de Masaccio n'est plus, pour les artistes, Fra Angelico excepté, qu'un prétexte à grouper, en de silencieuses assemblées, patriciens, marchands, banquiers, savants et humanistes, et pour évoquer la grâce élégante des Florentines. Ainsi se développe un goût qui ne se manifeste nulle part aussi vigoureusement, ni ailleurs en Italie, ni dans les pays septentrionaux, du portrait collectif. Mais, satisfaits sans doute de passer à la postérité dans les vastes scènes qui se déroulent aux murs de leurs églises, les bourgeois florentins demandent rarement aux peintres de reproduire leur image isolée. Du moins semblent-ils préférer longtemps le buste ou la médaille. C'est seulement dans la seconde moitié du siècle que commence à se manifester, pour le portrait de chevalet, un intérêt nouveau, que, sans doute, la curiosité provoquée par la peinture flamande contribue à développer. Longtemps, d'ailleurs, on se contente de ces portraits en profil, simples transpositions de la médaille ,que Pisanello a mis à la mode. Mais l'influence d'Antonello de Messine, le portraitiste le plus vigoureux du XVe siècle italien, et dont la technique paraît toute flamande, fut décisive. C'est par les Pollaiuolo que les procédés d'Antonello et des Flamands se communiquent aux Florentins. Ghirlandajo se renouvelle; si quelques-uns de ses portraits isolés gardent la manière de la fresque, les personnages de la famille Sassetti, qui, dans le retable de Santa Trinità, assistent à l'adoration des Bergers, sont

Digitized by Google

d'un travail tout flamand. Puis, avec Botticelli, l'art du portrait devient plus pénétrant, plus subtil, plus curieux d'analyse psychologique, et cherche, avec une passion nouvelle, à saisir la personnalité du modèle, à découvrir et à dévoiler le secret de sa vie profonde.

Les théories de Léonard de Vinci ont, à la fin du siècle, imposé aux peintres des lois qui condamnaient une partie de leurs pratiques, et, cependant, furent obéies. Il blâme, dans son Traité de la Peinture, les artistes qui transforment les scènes religieuses en collections de portraits contemporains. Déjà Savonarole avait dénoncé, dans cet usage, une profanation. Léonard y décèle une pauvreté d'invention et de science, le goût de la composition facile et du succès vulgaire. De là deux conséquences. D'une part, les peintres de vastes ensembles vont, selon le conseil de Vinci, s'efforcer de revenir à Masaccio; ils essaieront de traiter véritablement le sujet choisi, tâcheront d'en dégager l'idée fondamentale, de dire, de la façon la plus efficace, l'émotion qu'ils ressentent et veulent communiquer au spectateur. D'autre part, le portrait, exclu maintenant de la grande peinture, va, de plus en plus, devenir un genre cultivé pour lui-même et dont la technique, mieux étudiée, pourra se perfectionner encore. A ce double rajeunissement de la fresque et du portrait, Léonard préside. Puisque « le peintre », a-t-il dit, « doit peindre deux choses principales, l'homme et l'idée qu'il s'est formée dans son esprit », Léonard tente un effort prodigieux pour saisir la nature et la contraindre à traduire le rêve qu'il porte en lui. Dans la Cène de Sainte Marie des Grâces, il renouvelle la peinture traditionnelle des scènes religieuses par une recherche passionnée de l'effet pathétique, et par une science inouïe des types humains, de l'expression des visages et des gestes. Lorsqu'il peint le portrait de Monna Lisa, il renouvelle la conception et la technique du portrait, par sa pénétration de psychologue et de poète, par le savoir incomparable avec lequel il réussit à surprendre, à fixer jusqu'aux plus délicates et aux plus fugitives nuances de sentiment. Par là, il laisse loin en arrière les vieux maîtres exacts et vigoureux du XV^e^ siècle, et Botticelli lui-même. En même temps, infiniment plus sensible qu'eux aux jeux de l'ombre et de la lumière, il sait les graduer assez habilement pour mettre en valeur l'expression qu'il veut prêter à son modèle; il trouve, entre le mystère d'un visage humain et le mystère d'un paysage de poésie, des accords que les vieux peintres n'avaient pas soupçonnés. Selon une formule frappante de Baudelaire, heureusement rappelée par M. Alazard, le portrait devient, de la sorte, « un tableau, un poème avec ses accessoires, plein d'espace et de rêverie ».

Léonard de Vinci avait à la fois donné du portrait une théorie nouvelle et un modèle impérissable. Il semble bien que sa pensée et son exemple se soient imposés immédiatement. Lorsque Raphaël, au sortir de l'atelier du Pérugin, peint Maddalena Doni, ou la Femme à la Chaîne d'Or, ou la Donna gravida, ou la Donna velata, l'influence de

Digitized by Google

Léonard combat en lui cette tradition du Quattrocento, qu'il n'abandonnera jamais complètement, puisque, dans ses fresques romaines, contredisant à la fois Léonard et Michel-Ange, il conservera les portraits contemporains. Si Raphaël s'écarte bientôt des Florentins, ils ont retenu les leçons de Vinci. Plusieurs, élevés à l'école du Quattrocento, en conserveront longtemps l'empreinte; traditions anciennes, nouveautés léonardesques se mêlent, plus ou moins bien conciliées, chez Lorenzo di Credi, Piero di Cosimo, chez de moindres maîtres comme Bugiardini ou Ridolfo Ghirlandajo. Mais bientôt l'esprit de Léonard l'emporte, et le romantisme latent dans sa conception du portrait va se dégager et triompher. Plus que la précise exactitude des vieux maîtres, les artistes cherchent l'expression et la veulent émouvante; et cette expression est souvent celle de la mélancolie. Rien d'étonnant d'ailleurs à ce goût de la douleur et des larmes, ignoré des artistes qui avaient connu la joie de vivre à l'époque du Magnifique. Les misères de la vie publique, les désastres qui se sont abbatus sur l'Italie, la décadence et la ruine des libertés florentines, les persécutions et les sentences d'exil l'expliquent assez. Déjà l'œuvre de Léonard était pénétrée comme d'une mélancolie secrète; les tombeaux que Michel-Ange sculpte pour les Médicis expriment une tristesse désespérée. Dans les portraits, le sourire disparaît, le regard perd de sa sérénité, les traits perdent de leur calme, se voilent d'une lassitude attristée. Andrea del Sarto, dont les œuvres maîtresses témoignent évidemment d'une longue méditation des exemples laissés par Léonard, donne à ses figures une expression voulue de rêverie mélancolique. Et comme ses élèves Franciabigio, Puligo, conçoivent l'humanité selon l'image qu'il en a tracée, l'art d'Andrea del Sarto ne tarde guère à dégénérer chez eux en maniérisme.

Un artiste plus original, Pontormo, a su dégager le portrait de ces formules d'un léonardisme déjà fatigué. Il a fréquenté l'atelier d'Andrea del Sarto, collaboré avec lui aux fresques de l'Annunziata. C'est à lui, d'après Vasari, qu'il doit son métier. Ses premiers portraits ressemblent à ceux de son maître, avec plus de vigueur dans le dessin et une expression où la gravité semble se substituer à la mélancolie. Peu à peu, c'est vers Michel-Ange qu'il incline; il sent le besoin d'une facture plus solide et d'une inspiration plus ferme. On le voit, un moment, séduit par les estampes d'Albert Dürer; il prend volontiers pour thème l'énergie virile. Mais il était, lui aussi, un mélancolique; les héros de Michel-Ange finissent par imposer à ses dernières œuvres la contagion de leur tristesse; et l'originalité de Pontormo souffre de l'admiration que ces modèles impérieux éveillent en lui. Un autre s'efforce d'échapper, par d'autres voies, au maniérisme où se plaisent les disciples d'Andrea del Sarto. Admirateur de Michel-Ange, Francesco Salviati subit très fortement l'influence des peintres vénitiens. Mais ils ne lui ont pas appris à regarder le monde avec optimisme; un tempérament irritable, assure Vasari, le portait à la tristesse. Avec

Digitized by Google

plus de naturel que Pontormo, une technique plus plaisante et plus d'élégante virtuosité, il donne aux images de ses contemporains une expression étonnée et mélancolique.

Ainsi se développe, à l'époque de Cosme Ier, un goût nouveau du portrait. On préfère désormais à la médaille l'effigie peinte, qui, plus aisément, peut rendre la mobilité d'une physionomie, traduire la passion intérieure, la lassitude et la grâce attristée. Mais, avec la chute de la République et l'établissement du principat médicéen, une société nouvelle est apparue; elle ne ressemble plus guère à la société raffinée et pourtant simple et naturelle qui se groupait autour de Cosme l'Ancien et de Laurent. Le duc de Florence règne en prince absolu; le Palazzo Vecchio est devenu le siège d'une cour où Éléonore de Tolède introduit, avec l'étiquette espagnole, la recherche du faste et de la somptuosité. L'aristocratie qui a gouverné la cité se transforme en une classe de courtisans qui ont abdiqué tout esprit public, se désintéressent des destinées et des malheurs de l'Italie, ne songent plus guère qu'aux satisfactions qu'offre une vie facile sous un gouvernement fort; génération nouvelle où se multiplie, en d'innombrables exemplaires, ce type nouveau de l'Italien du XVIe siècle que Francesco De Sanctis appelait « l'homme de Guichardin » et opposait à « l'homme de Machiavel ». De telles transformations politiques et sociales n'ont pu advenir sans exercer quelque influence sur l'art de la peinture. D'abord la fresque, où déjà, avec Pontormo et Salviati, étaient, en dépit de Léonard et de Michel-Ange, rentrés les portraits, va se consacrer à la gloire de la famille régnante. C'est alors que Vasari décore, de ses compositions emphatiques et monotones, les salles du Palazzo Vecchio. Mais la société nouvelle veut que les artistes lui donnent d'elle-même une image flatteuse et grave. Alors naît la dernière forme du portrait florentin, le portrait d'apparat. Durant les trois premières décades du siècle, les artistes ont essayé d'éterniser les mélancolies et les tristesses des générations inquiètes qui furent témoins des misères et des hontes. Maintenant, ils cherchent à saisir l'air de dignité froide, sceptique, indifférente, qu'affectent, après tant de révolutions et de désastres, les fils des vaincus. De cet art nouveau du portrait, Bronzino est le maître. Moins personnel que Pontormo, avec qui longtemps il a collaboré, Bronzino a travaillé, à Urbino, auprès du duc Guidobaldo, dont il nous a laissé le portrait. Mais c'est toute la nouvelle aristocratie florentine, toute la cour des Médicis, toute la famille ducale, Cosme Ier, Éléonore de Tolède, leurs fils et leurs filles, qui revivent en ses toiles, d'une facture solide, impeccable, souvent dure et glacée, singulièrement dépourvue de toute puissance d'émotion.

Cette histoire du portrait florentin de Botticelli à Bronzino est exposée par M. Alazard avec beaucoup de pénétration et d'exactitude. On sent, à lire son livre, que la peinture italienne du XVe et du XVIe siècle lui est familière, et que, dans une longue et patiente

Digitized by Google

étude des fresques, des tableaux et des dessins, il a su acquérir une connaissance approfondie des thèmes, des manières, des inspirations, des techniques et des procédés. Cette pratique des musées et des collections lui a permis de résoudre quelques délicats problèmes d'attribution avec beaucoup de prudence et d'expérience. M. Alazard a pu réaliser ce travail d'analyse et de synthèse avec d'autant plus de mérite que, pour la période qui va de Léonard à Bronzino, presque tout était à créer. Ni Andrea del Sarto, ni Bronzino, n'avaient été étudiés comme portraitistes, ni Pontormo, ni Franciabigio, ni Puligo, ni Salviati. Toute cette partie du livre est neuve et originale. L'influence capitale exercée par les théories de Léonard de Vinci sur la peinture en général et la peinture de portraits en particulier est très heureusement indiquée, et nous aide à comprendre les différences frappantes qui, à quelques années de distance, séparent les vieux maîtres du Quattrocento, et Botticelli lui-même, à plus forte raison Ghirlandajo, d'Andrea del Sarto. Avec beaucoup de justesse, M. Alazard nous montre les tâtonnements de ceux qui, élevés dans les dernières années du siècle, ont subi les effets de la révolution léonardesque, mais ont pourtant hésité entre la vieille technique, et la technique, à la fois plus savante et plus émue, qu'enseignait le peintre de Monna Lisa. Ces maîtres de transition, mal connus jusqu'ici, nous apparaissent en une lumière nouvelle. Ce qui se cache de passion et de mélancolie dans la manière d'Andrea del Sarto est très justement marqué, et l'on comprend mieux le goût des romantiques pour ce maître. Il est également précieux de constater, avec M. Alazard, que, si l'influence de Raphaël sur la peinture florentine a été à peu près nulle, celle de Michel-Ange fut tardive, et qu'elle eut pour effet, chez Pontormo par exemple, une réaction, pas toujours très heureuse, contre ce que l'enseignement d'Andrea del Sarto pouvait contenir de débilitant. L'influence vénitienne sur l'œuvre de Salviati est, dans l'histoire de la peinture florentine, un fait nouveau que M. Alazard a pour la première fois exactement étudié. L'évolution du portrait n'est pas seulement dominée par des questions d'ordre purement technique ou artistique. Léonard enseigne sans doute une conception nouvelle de la peinture, et ses leçons n'ont pas été perdues. Mais si, guidés par lui vers la recherche émue et savante de l'expression, les peintres florentins ont donné à leurs portraits telle expression plutôt que telle autre, il faut l'expliquer par les circonstances historiques, par les conditions nouvelles de la vie, les courants nouveaux de la pensée. L'histoire du portrait florentin est, de la sorte, un chapitre de l'histoire de la sensibilité et de l'intelligence florentines; c'est bien ainsi que M. Alazard l'a comprise et l'a écrite.

Peut-être faut-il regretter, dans ce livre précis et solide, une brièveté qui est une sobriété voulue. M. Alazard étudie un peu vite les portraits qui animent les fresques du XV^e^ siècle, et notamment celles de Ghirlandajo à Santa Trinita et à Santa Maria Novella. Peut-être se

Digitized by Google

montre-t-il sévère pour Ghirlandajo, quelle que soit l'infériorité de ce peintre vis-à-vis de Giotto ou de Masaccio. On aimerait à le voir insister davantage sur quelques-unes des idées neuves qu'il présente ou quelques faits qu'il a découverts. Peut-être les transformations de la vie sociale et politique à Florence méritaient-elles d'être évoquées moins sommairement, puisque le caractère même d'une société nouvelle va s'exprimer dans un art nouveau. Toutes réserves qui ne sauraient diminuer la valeur de ce livre, précieux pour l'histoire de l'art et de la civilisation à Florence.

A. RENAUDET.

George UNWIN, Arthur HULME et Georges TAYLOR. **Samuel Oldknow and the Arkwrights. The industrial revolution at Stockport and Marple.** Londres, Longmans, Green et Cie, 1924. In-8°, XVI-250 pages (Publication de l'Université de Manchester). Prix : 12 sh. 6 d.

La « révolution industrielle » qui, de 1750 à 1850, a créé une Angleterre nouvelle, est maintenant bien connue dans ses grandes lignes; d'excellentes descriptions en ont été données par Toynbee et par M. Paul Mantoux. Mais nous ne pouvons avoir une idée vraiment concrète de ces phénomènes si intéressants qu'à l'aide des papiers émanant des industriels eux-mêmes. M. George Unwin a eu la bonne fortune de découvrir, dans l'ancienne filature de Mellor, ceux de Samuel Oldknow (1782-1810) : des milliers de lettres, des journaux, des comptes, des registres notant les ventes de marchandises, les achats de fils, les salaires, des livres de caisse, etc. Avec l'aide de MM. Arthur Hulme et George Taylor, il les a classés et il les a interprétés à la lumière des documents contemporains. C'est le résultat de ce travail, dont on comprend tout l'intérêt, que M. Unwin nous présente aujourd'hui; dans son exposé, les faits se pressent un peu les uns les autres, et si, à première vue, l'on éprouve quelque peine à trouver les idées générales qui s'en dégagent (une conclusion générale fait défaut), la lecture de son livre n'en est pas moins hautement instructive et fort attachante[1].

Samuel Oldknow débute comme fabricant de mousselines à Anderton, en 1782. Il est seulement « manufacturer », et il nous apparaît non comme un chef d'industrie, mais comme un négociant-entrepreneur, qui achète la matière première, la fait travailler par des fileurs campagnards, livre le fil aux tisserands; puis il concentre ces produits et les vend, ce qui est encore le régime de l'industrie rurale et domestique. Lorsqu'en 1784, Oldknow se transporte à Stockport, non loin

1. M. Unwin avait donné un aperçu de ses découvertes dans un article de l'*Engl. hist. Review* (1922, p. 393), intitulé *The transition to the factory system.*

Digitized by Google

de Manchester, au confluent de la Mersey et de la Goyt, ses affaires conservent le même caractère. Elles prennent seulement plus d'ampleur; il fait travailler un plus grand nombre d'ouvriers, utilise les services de régisseurs ou « managers », qui surveillent le travail de ces ouvriers. Pour écouler ses marchandises, il est en relations d'affaires constantes avec les frères Salt, marchands de Londres, qui reçoivent les produits de la manufacture et les revendent aux détaillants; ils leur avancent souvent des fonds, jouant, dans une certaine mesure, le rôle de banquiers.

Cependant, à ce moment même, se produit à Stockport une transformation considérable, qui nous est décrite dans l'un des chapitres les plus intéressants du volume. La *mule jenny* de Crompton et le *water frame* d'Arkwright font éclore, aux bords des deux rivières, de nombreuses filatures de coton, mues par des moteurs hydrauliques[1]. Oldknow comprend le parti qu'il peut tirer de cette organisation nouvelle : il pourra produire lui-même, en grande quantité et à bon marché, le fil dont il a besoin. Ses projets sont retardés seulement par la crise si grave de 1787-1788.

Mais à peine les affaires reprennent-elles qu'il se met à l'œuvre. De 1788 à 1791, il organise, à Stockport et dans les environs, plusieurs « factories », cinq ou six, qui emploient environ deux mille ouvriers; il utilise le machinisme le plus perfectionné dont on puisse disposer à cette époque, employant même des machines à vapeur. Sans doute, il fait encore travailler des fileurs indépendants, mais il concentre dans ses usines des ouvriers des diverses sortes de métiers, qui transforment le coton en mousselines. C'est bien la concentration industrielle, le « factory system », que l'on voit entrer en action depuis 1791. Bientôt Oldknow acquiert le grand domaine de Mellor et Marple (dans le Derbyshire), qui fait de lui un grand propriétaire foncier. Des renseignements abondants nous sont donnés sur les salaires des diverses catégories de travailleurs, sur le travail des enfants, assez humainement traités dans les établissements d'Oldknow, ainsi que sur le « truck-system »: notre industriel paie souvent ses ouvriers et ses fournisseurs en bons, véritable papier-monnaie, qu'on pourra échanger pour des marchandises. Ce n'est pas, semble-t-il, dans un dessein d'exploitation, mais, ayant souvent peu d'espèces en caisse, c'est pour lui un procédé financier assez commode.

Son grand domaine lui a en effet imposé de fortes dépenses; la crise de 1792-1793 augmente sa gêne. En 1795, il prend le parti de ne conserver que sa filature de Mellor; mais il a aussi des fours à

1. Ces filatures de coton avaient succédé à des filatures de soie (*silk mills*) qui elles-mêmes avaient pris la place des anciens moulins à blé (*corn mills*). Ces entreprises considérables avaient demandé l'organisation de sociétés par actions; le propriétaire du *manor* de Stockport, Warren, figurait parmi les actionnaires; on voit le lien entre la féodalité nobiliaire et la nouvelle « féodalité industrielle ».

Digitized by Google

chaux, il construit des routes, il participe à l'établissement de canaux. En 1800, son passif dépasse son actif, et il serait mis en faillite si le riche Arkwright ne venait à son secours en le commanditant; en réalité, c'est Arkwright qui devient le véritable propriétaire de Mellor. On a pu dire qu'Oldknow, qui s'était enrichi comme fabricant de mousselines, se ruina comme filateur. Le « factory system » n'était pas sans danger pour des industriels trop peu prudents.

Samuel Oldknow a, en effet, toutes les qualités et les défauts de cette classe qui a révolutionné l'Angleterre; entreprenant, hardi, dévoré d'ambition, toujours sur la brèche, il est bien le type de ces « capitaines d'industrie » auxquels le capitalisme doit son triomphe; il est le contemporain de ces Richard Lenoir, de ces Ternaux, dont Ch. Ballot (cf. *Rev. histor.*, t. CXLIX, p. 250) nous a, de son côté, dépeint les physionomies si curieuses.

Henri SÉE.

Louis COLAS. **La Tombe basque; recueil d'inscriptions funéraires et domestiques du pays basque français. Études, notes et références diverses.** Préface de M. Camille JULLIAN. Bayonne, A. Foltzer; Paris, Champion, 1906-1924. In-4°, 93 pages, plus un Atlas in-fol., 402 pages de figures et texte.

L'auteur, qui a inscrit en tête de son œuvre une émouvante dédicace à ses parents victimes de la guerre, comprend l'âme d'une petite patrie sans ignorer celle de la grande. Il est visible que M. Colas s'est laissé captiver par la *Tombe basque* d'O'Shea (1889), puisqu'il a pris le même nom comme titre principal de son recueil, qui cependant contient peut-être autant de documents civils que de monuments religieux. J'accepte cet attachement au sol hospitalier qui conduit l'auteur à attribuer à l'esprit basque tout ce qui a été relevé sur les territoires habités par des Basques. Je veux bien admettre, avec mon éminent confrère et ami qui a signé la préface, que l'étude des monuments funéraires basques, en général postérieurs au XVe siècle, nous fournit de précieuses indications sur un âge antérieur et même fort ancien; mais je reste assez perplexe au sujet de la part qu'il faut faire aux éléments absolument basques. Peut-être M. Colas aurait-il continué des recherches déjà longues, s'il n'eût été forcé par les circonstances de hâter la publication de son recueil, déjà fort développé. A peine l'ouvrage a-t-il paru qu'un supplément nous est promis. Et cela même nous met à l'aise pour exposer à l'auteur les restrictions que nous mettons aux éloges mérités par la vaste enquête, conduite pendant un bon nombre d'années.

Je crois que M. Colas aurait tiré quelque profit des comparaisons dont il eût pu trouver les éléments dans toutes les manifestations de l'art populaire basque, rapproché des arts de l'ancienne France et des

Digitized by Google

divers pays d'Europe. C'est une étude que M. Apraiz-Buesa, professeur à Barcelone, a renouvelée récemment dans une communication faite au Congrès international des sciences historiques, à Bruxelles, en 1923. Il faudrait serrer de près l'étude de quelques ornements et symboles. Ainsi M. Colas distingue le swastika à branches courbes de celui à branches coudées. Il appelle le type courbe « Signe oviphile » et il est persuadé que ce type dérive d'un signe donné par Paracelse. Je ne dis pas qu'il est inutile de consulter les œuvres de cet alchimiste du XVI^e^ siècle; mais, pour le swastika à branches courbes, M. Colas eût trouvé une origine bien plus ancienne et bien plus probable dans certaines pièces que j'ai publiées dans mon *Traité des monnaies gauloises* (1905, p. 170 et 171); je crois aussi que l'étude sérieuse du travail de Thomas Wilson (1896) n'eût pas été inutile.

Je laissais entendre plus haut que bien des inscriptions et monuments relevés dans le pays basque n'ont rien de proprement basque. En effet, une inscription latine de la Maison Planterose, à Mauléon (datée de 1776), n'est pas plus caractéristique du peuple euskarien que celle de la tombe du capitaine Jean d'Etchaus (1661), à Saint-Étienne de Baïgorry, ou celle d'un ancien capitaine de chasseurs, mort en 1848 (même localité), ou encore l'épitaphe de Martin Darmore, chanoine de Bordeaux (1507). De même, je n'appelle pas basques les inscriptions espagnoles d'Irissary (1607) et d'Ibarrolle, ni l'ironique enseigne d'Iholdy, qui dit : « Ici on donne à boire et à manger et bon café, aujourd'hui en payant et demain pour rien. » C'est une plaisanterie que les Romains connaissaient déjà (inscription des thermes de Khalfoun, près de Sétif). Les inscriptions latines de cadrans solaires ne sont pas particulières non plus au pays basque. Celles qu'on y signale ne sont guère différentes de celles que le P. Bouhours citait dans ses *Pensées* (1689), et tant d'autres que le regretté professeur Raphaël Blanchard avait commencé de réunir dans un utile inventaire.

La forme la plus remarquable des monuments funéraires basques est celle dite *tombe discoïdale*, parce que le sommet en est formé par un cercle presque complet. M. Colas a eu raison d'évoquer, à propos de cette forme intéressante, le souvenir des statues menhirs qu'on rencontre dans de nombreuses parties du monde (récemment encore, dans la région de Silté, en Abyssinie) et plus particulièrement dans les départements de la Marne, du Gard, de l'Aveyron, du Tarn et de l'Hérault. Je suis persuadé d'ailleurs qu'une enquête générale sur la tombe en France permettrait de reconnaître que la forme basque n'est qu'une forme exagérée d'un type qui se retrouve dans diverses régions de la France. Et de même, les noms de personnes inscrits avec une date, sur une maison ou un autre édifice, ne se rencontrent pas seulement dans l'extrême sud-ouest de la France; on trouverait beaucoup d'exemples de cette coutume en Alsace et dans le Centre. Parmi les inscriptions sur des maisons, la plus curieuse est peut-être le n° 839, à Harambels, où on lit : *La Conque de fromant se vendoit a 15 et*

Digitized by Google

le millocq (maïs) a *14. Maison batie en 984, rebatie par Arnaud Detchebet et Jeanne Anchil, maitre et m*(aître)*esse, ano 1786.* Que les constructeurs de la fin du XVIIIe siècle aient gardé la tradition d'une habitation remontant à huit siècles, c'est évidemment un fait intéressant. Mais il est peu vraisemblable que la première construction ait porté une date précise.

Dans une partie du pays basque, il y a des stèles funéraires qui portent trois croix. M. Colas rapporte l'origine de ce type à l'existence dans la même région d'églises munies de trois clochers. Stèles et églises ont sans doute été inspirées par le souvenir du Calvaire, où la croix du Christ était accompagnée de deux autres.

M. Colas, qui a généralement suivi un ordre géographique (dont les divisions administratives font défaut), a tenu à grouper, pour rendre la comparaison plus facile, un certain nombre de chrismes basques (p. 263). Je l'aurais félicité encore plus s'il eût indiqué les rapprochements utiles qu'on pouvait faire avec les chrismes des tympans des églises béarnaises de Casteide-Candau, de Mifaget, d'Assouste et de Navailles.

La croix encastrée dans le mur du cimetière de Saint-Palais porte le nom de « Joannes Destillart, ouvrier de la Monnoye » de Saint-Palais. M. Colas déplore l'absence du millésime. Or, l'*Histoire monétaire du Béarn*, que j'ai publiée en 1893 (t. I de la *Numismatique du Béarn*, par Schlumberger et Blanchet), signale, p. 47 et 48, un Jean d'Estillart, garde de la Monnaie de Saint-Palais, en 1582-1586, et un Destillart, essayeur du même atelier, de 1582 à 1602.

Je signale, parmi quelques types intéressants des monuments funéraires, une forme fréquente du monogramme du Christ où la lettre *S*, prédomine : je la crois empruntée à des objets espagnols émaillés. Une autre forme du même monogramme, d'apparence « gothique », a été probablement imitée de celle qu'on voyait sur des monuments d'orfèvrerie religieuse, qui ont disparu.

Quoi qu'il en soit de ces critiques, je reconnais très volontiers que les 1,301 nos, recueillis par M. Colas, dessinés par lui et reproduits aussi en partie par le procédé direct, constituent un *corpus* dont on peut souhaiter l'équivalent pour toutes nos provinces.

Adrien BLANCHET.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale. — John S. HOYLAND. *A brief history of civilization* (Oxford, University Press, et London, Humphrey Milford, 1925, in-12, 288 p.; prix : 3 sh. 6 d.; édition de luxe : 7 sh. 6 d.). — En moins de 300 petites pages, coupées d'un très grand nombre d'illustrations — pour la plupart intéressantes et bien choisies — M. Hoyland a tenté de donner une vue synthétique de l'histoire de la civilisation depuis l'apparition de l'homme sur la terre jusqu'à l'heure présente. Le plan est déconcertant : on passe de l'Islam et de la prise de Constantinople par les Turcs au siège de Troie par les Grecs et de la Société des Nations à la Renaissance et à la Réforme, pour aboutir, quelques pages plus loin, à Karl Marx et au bolchevisme. En outre, les rapprochements sont souvent forcés : le régime féodal est comparé à celui des castes indoues; les faits sont étrangement déformés; des théories démonétisées sont acceptées sans défiance. Nous doutons que ce soit le manuel rêvé pour les classes secondaires de Grande-Bretagne, auxquelles M. Hoyland destine son livre; mais il y a de-ci de-là des rapprochements ingénieux dont les hommes du métier pourront faire leur profit. L. HALPHEN.

— Eileen POWER. *Medieval people* (London, Methuen, [1924,] in-12, XII-216 p., 8 pl. et 1 carte; prix : 6 sh.). — Élégant recueil de six essais, où sont mis successivement en scène et joliment campés un type de paysan gaulois au temps de Charlemagne; un type de voyageur du XIII^e^ siècle : le Vénitien Marco Polo; deux types de femmes du XIV^e^ siècle : une religieuse anglaise et une bourgeoise parisienne; un marchand de laines et un drapier anglais du XV^e^ siècle : Thomas Betson et Thomas Paycocke de Coggeshall. Ce sont comme de petits tableaux de genre, bien documentés et agréablement présentés, qui n'ont d'autre prétention que de nous initier d'une façon vivante aux mœurs du moyen âge. Certains sont en partie imaginaires — notamment le premier, dont le héros est un certain *Bodo*, connu par une simple mention du polyptique de Saint-Germain-des-Prés; mais les documents ont été lus attentivement. Des notes érudites prouvent que l'auteur travaille de première main. L. H.

— Ettore CICCOTTI. *Disegno storico del medio evo* (Messina et Roma, Giuseppe Principato, [1925,] in-8°, 549 p.; prix : 25 lires). — Manuel d'histoire du moyen âge des origines à la fin du XIII^e^ siècle. L'auteur ne vise pas à l'originalité, et son exposé est de seconde main.

Digitized by Google

Les erreurs n'y sont pas rares, et il en est de grosses. P. 156-157, ne va-t-il pas jusqu'à faire accourir du fond de la Germanie au palais de Charlemagne — pour y instruire les Francs — le grand « philosophe » Raban Maur, l'élève d'Alcuin! et ne cite-t-il pas côte à côte parmi les historiographes qui, au lendemain de la mort de Charlemagne, s'employèrent à perpétuer son souvenir, « le Franc Éginard et *Turpin, l'évêque de Reims* »! — Pas d'autres indications bibliographiques qu'une courte note d'ensemble à la fin du volume; et cette note même donne à penser que M. Ciccotti est peu familier avec les travaux consacrés au moyen âge. L. H.

— *An anthology of medieval latin*, par Stephen GASELEE (Londres, Macmillan, 1925, in-8°, XII-139 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — Joli petit recueil — un peu surprenant tout de même — d'une quarantaine d'extraits d'auteurs latins « du moyen âge »..., depuis le Ier siècle de notre ère jusqu'en 1916. Plus de la moitié, néanmoins, appartiennent effectivement aux siècles qu'on est convenu de ranger parmi les siècles du moyen âge. Les extraits ont été choisis par l'éditeur (il s'en vante) au hasard de ses lectures : il a retenu quelques-uns de ceux qui lui plaisaient le plus au point de vue littéraire. Il les a faits trop brefs pour être toujours instructifs; mais ils sont tirés de bonnes éditions, précédés de petites notices commodes et présentés avec élégance. — L. H.

— Léon MAITRE. *Les écoles épiscopales et monastiques en Occident avant les Universités, 768-1180;* 2e édition refondue (Ligugé, abbaye Saint-Martin; Paris, Auguste Picard, 1924, in-8°, X-227 p.; t. XXVI des *Archives de la France monastique*). — Travail déjà bien ancien — il remonte à 1866 — que l'auteur n'a que peu retouché en vue de cette seconde édition « refondue ». Une bibliographie, où manquent des œuvres capitales, comme celles de M. Haskins ou de Duhem, a été placée en tête du volume; mais de celles-là même qu'il cite, M. Maître n'a pas tiré grand parti. Il n'a pas davantage cru devoir relire les textes dans les éditions améliorées qui en ont été données depuis soixante ans. Les capitulaires, par exemple, ne sont encore connus que par les éditions de Baluze et de Pertz. Il eût fallu ou bien réimprimer le livre *ne varietur* et le dire, ou bien le refondre vraiment. Tel quel, quoique vieilli, il pourra rendre encore service. — L. H.

— Lieutenant-colonel LANGLOIS. *La découverte de l'Amérique par les Normands vers l'an 1000. Deux sagas islandaises* (Paris, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1924, in-8°, VIII-167 p.; prix : 12 fr.). — On ne saurait dire que l'ouvrage du lieutenant-colonel Langlois apporte beaucoup de nouveau. On a déjà tant écrit sur la découverte du « Vinland » par les Scandinaves qu'on ne peut guère espérer autre chose, quand on aborde un pareil sujet, que de mettre un peu d'ordre dans la masse confuse et inégale des arguments produits pour ou contre la vraisemblance des faits, pour ou contre tel ou tel itinéraire possible. Le lieutenant-colonel Langlois

Digitized by Google

semble en avoir eu le sentiment et avoir borné son ambition à présenter un résumé méthodique des opinions soutenues avant lui, avec, pour finir, une conclusion très sage sur la nécessité de ne pas trop vouloir préciser les points de la côte américaine touchés par les navigateurs normands venus du Groenland. Il a donné, en outre, une traduction des deux « sagas » islandaises consacrées à la découverte. Il appartiendra aux spécialistes d'en vérifier la fidélité, mais il y aurait bien des réserves à faire au sujet des idées générales développées par l'auteur sur la critique des sagas et sur la civilisation scandinave du Xe siècle. L. H.

— Feu Ernest Babelon a touché à l'histoire générale par de nombreux livres et articles qui intéressent les domaines les plus variés, depuis la plus haute antiquité classique jusqu'aux plus récents événements de notre histoire nationale. On trouvera donc un grand profit à lire deux notices biographiques et bibliographiques rédigées, sur la vie et les travaux du savant conservateur du Cabinet des médailles à la Bibliothèque nationale, par deux de ses collaborateurs : M. A. Dieudonné, son successeur à la tête du Cabinet des médailles : *L'œuvre numismatique d'Ernest Babelon, 1854-1924*, extrait de la « Revue de numismatique » (1924; tirage à part chez Feuardent, 62 p., avec une planche où sont reproduites les pièces choisies de cette œuvre; bibliogr. de 332 numéros); et M. A. David Le Suffleur : *Ernest Babelon, 1854-1924*, extrait de la revue « Aréthuse » (1924, fasc. 4; tirage à part chez Jules Florange, 56 p. in-4°; bibliogr. de 559 numéros). Ch. B.

— Émile Gevaert. *L'héraldique, son esprit, son langage et ses applications* (Bruxelles et Paris, Vromant, s. d., 1 vol. in-4°, 444 p., 581 figures). — Pour M. Gevaert, les armoiries constituent le portrait moral de celui qui les porte; il en attribue les éléments au symbolisme civil, dont les traces se rencontrent sur les monuments les plus anciens de la civilisation.

C'est de l'art héraldique, beaucoup plus que de la science héraldique, qu'il s'occupe. « Que l'héraldique », dit-il, « soit essentiellement du domaine de l'art, c'est incontestable. Issue d'une pensée symbolique, la représentation de la personnalité de l'être, l'héraldique est, en termes de définition, un moyen de traduire, en forme d'art, des idées ou des faits se rapportant à la personne des individus, des familles, des sociétés, à leur passé, à leur présent, à leur programme d'action pour l'avenir. »

L'héraldique, dans sa constitution générale, est l'œuvre du moyen âge occidental. C'est, d'après l'auteur, au symbolisme du moyen âge qu'il convient de demander le sens du décor héraldique. Ce décor, en effet, a été d'abord emprunté aux conceptions du monde moral et du monde physique qui avaient cours au moyen âge. Mais il ne faut pas oublier que, parmi les armoiries actuellement portées, il en est beau-

Digitized by Google

coup qui ont été créées à l'époque moderne, sous l'influence de conceptions modernes.

Ce décor est réalisé par le dessin et la peinture. M. Gevaert donne le nom de « langage héraldique » à l'ensemble des couleurs, figures et partitions qui constituent matériellement les armoiries. Il est toujours dangereux de vouloir modifier un vocabulaire traditionnel, et, ici, il était bien inutile de changer le sens d'une expression consacrée. En indiquant la manière dont, à son avis, se sont composées et, à son gré, doivent se composer les armoiries, l'auteur suppose, sans preuves, une foule de faits dont je ne puis que signaler quelques-uns. Ainsi, il déclare que les pièces géométriques, qu'il appelle « charges », sont antérieures aux autres figures; cependant, les plus anciennes armoiries connues renferment des lions ou des gerbes, aussi bien que des pals ou des fasces. Il assure gratuitement que les armoiries dotées de trois émaux n'ont acquis le troisième « qu'en signe de brisure ou comme marque de dépendance ». Il soutient que « les armes les plus anciennes et les plus nobles » ne renferment qu'une seule figure ou des figures en nombre indéterminé, « sans nombre », pour employer un terme technique; or, dès le XII^e^ siècle, de grands seigneurs ont porté des figures en nombre déterminé dans leurs blasons, tels les comtes de Boulogne et les sires de Courtenay.

C'est dans la partie du volume consacrée à ce que M. Gevaert appelle le « corps matériel des armes », c'est-à-dire à l'écu et à la bannière, et dans celle où il est traité des accessoires des armes (heaumes, cimiers, lambrequins, etc.) que l'on trouvera les meilleurs enseignements.

On appréciera particulièrement dans cet ouvrage l'heureux choix et l'exécution soignée de l'illustration documentaire, très abondante, que l'on y trouvera. Max PRINET.

— David OGG. *Europe in the seventeenth Century* (Londres, A. et C. Black, 1925, in-8°, x-579 p., 4 cartes, index; prix : 18 sh.). — On ne reproche pas sans quelque raison aux universitaires anglais et américains de multiplier les *text-books*. Il n'est *teacher* qui ne veuille avoir le sien. Reconnaissons que celui-ci représente un intéressant effort pour sortir de la banalité des cadres habituels, pour envisager dans son ensemble une vaste période de l'histoire européenne, 1598-1715. Un chapitre d'ensemble sur la société et les institutions du XVII^e^ siècle, avec ce qu'il y a nécessairement d'un peu factice dans un tableau où entrent des éléments chronologiques et géographiques différents; une étude sur la contre-réformation, une autre sur l'opposition des Jésuites et du jansénisme, une conclusion sur la place du XVII^e^ siècle dans l'histoire suffisent à montrer que l'auteur ne s'est pas contenté de juxtaposer des histoires nationales.

Il a fait, pour ce siècle qui correspond en partie à l'ère de la prépondérance française, large part à la France. Il est un peu hardi, même en expliquant cette date, de placer (p. 58) en 1598 l'avènement

Digitized by Google

des Bourbons. Quelques erreurs sur les chambres mi-parties (p. 59), le parlement de Castres est oublié. Assez faible (p. 69) sur les manufactures; d'ailleurs l'histoire économique est assez négligée. Le jugement de la p. 136, n. 1, sur le traité de Monçon me paraît exact, mais l'auteur aurait pu être plus affirmatif s'il avait cité l'*Histoire de la représentation diplomatique* du regretté Édouard Rott; il ne mentionne, à la bibliographie, que son *Henri IV*. P. 328, comment Duvergier de Hauranne peut-il être à la fois « a Celtic visionary » et « born of an old Basque family »? M. Ogg a pensé à ses Gallois.

Écrivant pour des Anglais, M. Ogg a presque complètement laissé de côté l'histoire d'Angleterre. Cela se comprend pour ses étudiants. Pour le lecteur continental, c'est une déception. Par contre, on goûtera certains chapitres où sont groupés des faits qui se tiennent. Un seul chapitre réunit l'Espagne, l'Italie, la papauté, un autre est consacré à la lutte pour la Baltique : c'est autour de ce bassin intérieur que s'ordonnent l'histoire scandinave, celle des efforts russes et polonais, et aussi celle du Brandebourg. Le titre du chapitre « Ottomans et Slaves » est moins heureux, car il n'y est pas question de tous les Slaves, guère des Slaves du Sud, et nullement des Tchèques. Le chapitre sur les Provinces-Unies dépasse en richesse et en intérêt ce qu'on a coutume de trouver dans des histoires générales. La bibliographie est un très bon instrument de travail pour étudiants déjà formés. Le style est quelquefois un peu fatigant par la recherche de l'humour; il est vraiment facile de rire de gens qui n'avaient pas le téléphone et qui ne mangeaient pas de *grape-fruits* à leur *breakfast*. Je sais bien que c'est une façon aiguë de faire sentir la différence des époques. P. 418, vers le bas, lire *Gallus* et non *Gallia*. P. 518, n. 1, il fallait citer les travaux de M. Fréd. Lachèvre.

Henri HAUSER.

— Joseph DE MAISTRE. *La franc-maçonnerie, mémoire au duc de Brunswick*, publié avec une introduction par Émile DERMENGHEM (Paris, Rieder, in-8°, 125 p.; prix : 5 fr. Coll. « Christianisme »). — Ce mémoire a été trouvé dans un dossier inédit, conservé par la famille de Maistre, et qui comprend aussi, entre autres documents, le *Mémoire au baron Vignet des Étoles*. Il a été adressé au duc de Brunswick, en 1782, à l'occasion du convent maçonnique de Wilhelmsbad, qui devait s'occuper de la réforme de la maçonnerie. Joseph de Maistre était, en effet, un ardent franc-maçon, appartenant au rite écossais, et il ne rougit jamais de l'avoir été. Traitant des origines de la franc-maçonnerie, il se prononce contre toute filiation avec l'ordre des Templiers et il étudie, avec une grande pénétration, la question des mystères antiques. Pour lui, la maçonnerie doit travailler, à la fois, au bien de la religion et de l'humanité. Il demande que chaque loge institue un « comité de bienfaisance » et montre comment l' « ordre » pourra travailler à la réunion des églises, qui sera facilitée, pense-t-il, par l'esprit du siècle, dont le scepticisme a banni les

Digitized by Google

controverses théologiques. Son catholicisme paraît donc assez large. Il n'apparaît pas non plus comme l'absolutiste intransigeant que son nom seul évoque. En ce qui concerne le gouvernement de l'ordre maçonnique, il se prononce pour « le gouvernement d'un seul, modifié par d'autres pouvoirs »; et telle paraît être aussi, à ce moment-là, sa conception politique. — Comme le dit M. Dermenghem dans son excellente introduction, Joseph de Maistre est beaucoup moins un politicien qu'un mystique, un illuminé, au fond passionné et tendre. D'après d'autres documents inédits qu'il a eus entre les mains, l'éditeur prouve que Joseph de Maistre a toujours vigoureusement protesté contre l'idée que la maçonnerie eût une responsabilité véritable dans l'éclosion de la Révolution. Il admet que « certaines loges se sont transformées en clubs » et que la maçonnerie a pu servir la Révolution « comme association de clubs »; il reconnaît aussi l'influence révolutionnaire de Philippe-Égalité, duc d'Orléans, qui a été grand maître du Grand-Orient français; mais il repousse toute idée de « complot ». Son témoignage nous paraît être d'un grand poids.

H. SÉE.

— Paul DE ROUSIERS. *Les grandes industries modernes* (Paris, Armand Colin, 1924-1925, 2 vol. in-18, 238 et 283 p.; prix : 15 fr.). — C'est l'état actuel des industries houillère, pétrolière, hydro-électrique, métallurgique et de leur évolution depuis plus d'un demi-siècle que décrit l'auteur. Les phénomènes prédominants aujourd'hui sont la concentration industrielle et la concentration commerciale. La première est déterminée par les transformations techniques, la seconde par les changements économiques. Aussi la première se produit-elle d'une façon identique dans tous les pays; la seconde a lieu surtout dans les États qui éprouvent des difficultés à trouver des débouchés, comme l'Allemagne, qui a dû créer des *cartells*, dont les participants sont soumis à une discipline très stricte; en Angleterre, au contraire, il n'y a guère d'entente commerciale entre les producteurs, tandis que la concentration industrielle est très forte. Les États-Unis sont, par excellence, le pays des *trusts*, car la concentration, sous ses deux aspects, est également forte. M. de Rousiers marque très nettement l'influence exercée par la guerre mondiale sur ces diverses catégories d'industries. Tout l'exposé est d'une parfaite clarté et d'une lecture très agréable.

H. S.

— Eugène SCHWIEDLAND. *Économie sociologique*, trad. de l'allemand par les capitaines NIOX-CHATEAU et RANGEL (Paris, Marcel Giard, « Bibl. internationale d'économie politique », 1925, 1 vol. in-8°, VII-529 p.; prix : 40 fr.). — L'*économie sociologique* est, aux yeux de l'auteur, un ordre d'études qui se trouve à la frontière de l'économie politique et de la sociologie. Elle ne doit pas observer seulement les faits présents, mais puiser beaucoup de ses éléments dans l'histoire économique et aussi dans l'histoire sociale. M. Schwiedland, dans le présent

Digitized by Google

volume, utilise souvent les données de l'histoire, mais tout à fait de seconde main; ses connaissances historiques, parfois, « datent » un peu. Les premiers chapitres sont les plus intéressants pour les historiens. L'auteur donne, au début de son ouvrage, un aperçu instructif de l'évolution économique et sociale de divers peuples et de diverses époques. Pour les origines de la société moderne, il attribue, avec raison, une grande importance à l'essor commercial et colonial des principales puissances de l'Europe. Il remarque très justement que la mise en valeur des autres parties du monde, d'abord si favorable au développement de l'Europe, a maintenant pour conséquence de porter atteinte à son ancienne prépondérance : l'Amérique et le Japon surtout se sont développés au point que nous ne pouvons plus guère jouir de leurs matières premières et que leur industrie est devenue pour la nôtre une concurrente redoutable. La guerre mondiale a précipité l'évolution. L'Angleterre, avec ses *dominions*, est devenue, en partie, une grande puissance « extra-européenne ». Pour les vieux pays de l'Europe, il n'y a de salut que dans une entente politique et économique. — On lira aussi avec intérêt le chapitre relatif à la marche générale du mouvement économique, un peu trop succinct, il est vrai. M. Schwiedland, en un autre endroit, a décrit d'une façon très heureuse les caractères et la raison d'être du capitalisme et du socialisme. L'idée essentielle qui se dégage de l'ouvrage est que l'économie politique doit étudier moins encore les biens et les richesses que les relations sociales, et qu'en dernière analyse « les problèmes économiques deviennent des questions morales », aujourd'hui plus que jamais. H. S.

— Karl MARX. *Œuvres complètes. Histoire des doctrines économiques*, t. II à VI (Paris, Alfred Costes, 1924-1925, in-18, 218, 364, 320 et 179 p.; prix : 8 fr. le vol.). — La traduction par M. J. Molitor des *Œuvres* du grand socialiste se poursuit régulièrement. Nous trouvons dans le t. II la suite de l'étude sur Adam Smith et l'idée du travail productif; dans les trois suivants, une étude considérable sur les idées de Ricardo (plus-value et profit; rente foncière; accumulation du capital et crises), dont Marx a tiré tant d'éléments pour l'élaboration de sa propre doctrine. G. Bn.

— Nous avons reçu de Sir Paul VINOGRADOFF deux brochures contenant des conférences qu'il a données aux États-Unis : *Legal standards and ideals* et *The juridical nature of the state* (extrait du « Michigan law Review », t. XXIII, novembre-décembre 1924); puis *Some problems of the public law* (extrait du « California law Review », juillet-septembre 1924), où l'éminent professeur de droit à l'University d'Oxford examine les obligations de l'État envers les individus.

— Deux conférences du professeur ANDRADE, du Collège d'artillerie de Woolwich, intéressent l'histoire de la technique scientifique. On

Digitized by Google

en trouvera un résumé, sous le titre de *The evolution of scientific instruments*, dans *Engineering*, 3 avril 1925, p. 407. G. Bn.

— L. Lavaud. *Saint Thomas « guide des études »* (Paris, Téqui, 1925, in-12, 277 p.; prix : 7 fr. 50). — Texte, traduction et long commentaire de l'encyclique *Studiorum ducem*, publiée par Pie XI à l'occasion du sixième centenaire de la canonisation de saint Thomas. L'auteur, thomiste convaincu, en affirme la portée très étendue et la valeur obligatoire contre ceux qui tendraient à les amoindrir. Son livre sera un document utile pour qui voudrait connaître les tendances actuelles de l'enseignement de la théologie et de la philosophie dans les Universités catholiques et les grands séminaires. E. J.

— Jacques Ancel. *Manuel historique de la question d'Orient, 1792-1923* (Paris, Delagrave, « Bibliothèque d'histoire et de politique », 1923, in-16, 336 p., 2 cartes; prix : 7 fr. 50). — Il n'est pas de question dont l'obscurité soit plus fameuse que la question d'Orient et dont la connaissance pourtant nous importe davantage au milieu des complications internationales. Or, M. J. Ancel a réalisé cette gageure de nous donner en un volume agréable et bref le détail le plus complet, le plus clair et le plus vivant de ces événements qui, de 1792 à 1923, ont préoccupé et parfois ensanglanté l'Europe. Il distingue avant tout dans le séculaire problème deux aspects fondamentaux qui l'éclairent tout entier : la « face interne » et la « face externe ». Du premier on aperçoit la mouvante image dans « les domaines de civilisation balkanique » : Grèce, Yougoslavie, Bulgarie, Roumanie, Albanie et ces cadres de civilisation turque que constituent la Thrace et l'Anatolie. Quant à la « face externe », elle est déterminée par « les aires de circulation orientales » : les détroits et la descente russe vers la mer libre, les routes des Indes et la thalassocratie britannique, l'aire méditerranéenne qui fut le domaine de la civilisation « franque », et les transversales balkaniques par où s'imposa le *Drang* magyar-allemand. Telles sont les données essentielles, lumineusement fondées sur la géographie, qui servent à M. Ancel de principes directeurs, d'autant plus sûrement que l'auteur put faire sur place les vérifications nécessaires quand il partageait, en combattant, *les Travaux et les jours de l'armée d'Orient*[1].

Cinq chapitres suffisent — mais ils sont pleins de choses et tout à la fois solides et élégants — pour passer en revue, de 1792 à 1878, les premières phases critiques. C'est la Serbie qui, dans l'empire de Sélim, se réveille la première, parce que, dans la montagne et la forêt complices, les conditions sociales et intellectuelles ont favorisé la solidarité nationale; la crise se poursuit, de 1792 à 1815, déterminant les premières convoitises européennes et les premiers projets de

1. Tel est précisément le titre de la remarquable étude que M. Ancel donnait en 1921 (*Rev. histor.*, t. CXXXVII, p. 254). — Cf. du même, l'*Unité de la politique bulgare* (édit. Bossard, 1919, in-16, 75 p.).

Digitized by Google

partage, aboutissant à la reconnaissance de l'autonomie serbe. La crise grecque se déroule entre 1815 et 1829; puis la crise égyptienne, suscitée par Méhémet-Ali, met l'Europe en émoi jusqu'à ce que la garde des détroits soit, en 1841, assurée par l'Europe contre la Russie. La crise roumaine (1841-1859) se complique de l'affaire des lieux saints qui provoque la guerre de Crimée et le règlement — provisoire — du traité de Paris. Enfin, la crise bulgare (1860-1878) suscite le développement des théories panslavistes et les débuts du *Drang nach Osten*, et le traité de Berlin clôt pour un moment la tumultueuse série des crises toujours renouvelées.

Puis c'est l'ère hamidienne : elle évoque les massacres d'Arménie, la carence des États chrétiens et la pénétration allemande en Anatolie. En des termes d'une sobriété saisissante, M. Ancel, qui se meut avec aisance au milieu des problèmes les plus complexes, décrit, explique, ressuscite... A partir de 1897, la révolution jeune-turque, l'entente austro-russe et l'union balkanique émancipée de la tutelle européenne marquent les phases de la crise macédonienne et nous conduisent au seuil de la grande guerre. Un dernier chapitre est consacré au rôle de l'Orient dans la crise européenne et à cette innovation capitale que les actes de Lausanne ont sanctionnée : l'entrée de la Société des Nations dans la police de l'Orient.

Un index alphabétique, deux cartes, une bibliographie très copieuse répartie dans les différents chapitres complètent le caractère pratique de ce « manuel », qui s'est classé dès son apparition parmi nos plus précieux instruments de travail. L. V.

Antiquité. — Le fascicule 24 des Publications de la Faculté des lettres à Strasbourg constitue un fort volume de XVIII-430 pages, intitulé : *les Scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'ancien empire*, par Pierre MONTET. Il est mis en vente (librairie Istra) au prix de 100 francs, prix largement justifié par l'abondance des textes épigraphiques et des belles photographies qui illustrent la vie des vivants et des morts. Nous aurons à revenir sur ce beau volume.

— La librairie Deighton, Bell et C^ie^ a publié en quatre volumes un recueil d'*Assyrian deeds and documents*, par feu le Rév. C. H. W. JOHN, en son vivant chanoine de Norwich. Ces documents, qui sont pour la plupart du VII^e^ s. av. J.-C., se rapportent surtout au transfert de la propriété. Le tome IV, qui vient de paraître (2 livr. 10 sh.), contient, outre de nombreux actes de vente, de baux, d'actes privés, une biographie de l'auteur par sa veuve et la liste des ouvrages qu'il avait publiés.

— L. LAURAND. *Manuel des études grecques et latines*. Fascicule IV : *Géographie, histoire, institutions romaines*, 3^e^ édition, revue et corrigée (Paris, Aug. Picard, 1925, in-8°, 109 p., avec deux cartes). — L'exposition en 109 pages de cette immense matière, géo-

Digitized by Google

graphie du monde romain, histoire de Rome des origines à la chute, institutions au sens le plus large, avec la vie privée, la vie publique, la religion, les arts, la chronologie, la métrologie, eût exigé le don de la concision, de la synthèse, le choix du trait essentiel, le souci de l'exactitude. Ce fascicule ne remplit aucune de ces conditions. Il omet une foule de points essentiels, par exemple le droit municipal, les corporations, les édiles *cereales*, les lois judiciaires, le système financier, les procurateurs, le colonat, les institutions du Bas-Empire, les Cemtumvirs. Les bibliographies sont un peu mieux soignées; il manque cependant des livres importants, par exemple ceux de Pinza, Grenier, Lemonnier, Holleaux, Domaszewski, Hirschfeld, Tomassetti, Beloch, Rice Holmes, Renan, Boissier, Barbagallo, Dragendorff, Jouguet, Wilcken et Mitteis, Albertini. Ch. LÉCRIVAIN.

— A. MALET et J. ISAAC. *Histoire romaine* (Paris, Hachette, 1925, in-8°, VI-460 p., avec 14 cartes, plans et 201 gravures; prix : 10 fr. 20). — Ce manuel d'*Histoire romaine*, pour la classe de cinquième, est la refonte et la revision du livre de Malet, conformément aux nouveaux programmes de 1923, par M. Isaac, avec la collaboration de M. Alba. Après les trente chapitres qui vont jusqu'à la fin de l'Empire d'Occident, il comprend, en outre, ce qui est très méritoire, un index des auteurs cités. Il a gardé du cours de Malet la substance, la méthode, les principes et les mérites essentiels : clarté de l'exposition, exactitude et précision de la documentation, rédaction des introductions en formules simples et nettes, longues citations des textes originaux. Il s'est enrichi sur les points essentiels, notamment sur le gouvernement impérial, le christianisme, d'importantes additions qui le mettent au courant des œuvres et des idées récentes. Mais c'est surtout l'illustration qui a pris le plus magnifique et le plus utile développement. On ne saurait offrir aux élèves ni aux maîtres un plus excellent manuel. Ch. L.

— Otto-Th. SCHULZ. *Die Rechtstitel und Regierungsprogramme auf römischen Kaisermünzen, von Cäsar bis Severus* (*Studien zur Geschichte und Kultur des Altertums*, t. XIII, 4 Heft. Paderborn, Schöningh, 1923, gr. in-8°, X-124 p.; prix : 6 m.). — Le livre de M. Schulz sur les titres légaux et les programmes politiques inscrits sur les monnaies impériales depuis César jusqu'à Septime-Sévère, aussi intéressant, aussi sagace que ses précédents travaux sur l'histoire des empereurs, montre quels renseignements importants la numismatique peut et doit nous fournir. Il réfute d'abord aisément une thèse déjà ancienne de Kenner : la couronne civique de feuilles de chêne et la légende *ob cives servatos* n'indiquent pas la transmission légale du pouvoir; ces deux symboles montrent tantôt des circonstances particulières de l'avènement (pour Claude, Galba, Trajan), tantôt des faits postérieurs, surtout des victoires (pour Tibère, Caligula, Claude, Hadrien); le premier affirme particulièrement le régime

Digitized by Google

civique. Les légendes et les représentations des monnaies impériales et sénatoriales contredisent la théorie de Mommsen sur la dyarchie et l'égalité de droits entre le sénat et l'armée. Elles n'annoncent pas seulement au monde l'avènement de l'empereur, souvent avec des circonstances particulières, par exemple le rôle des prétoriens pour Claude, l'adoption pour Hadrien; mais elles expriment de plus le programme du nouveau règne, souvent par rapport à son prédécesseur et ensuite le sens de ses principaux actes, ses traits caractéristiques. Elles confirment en général, mais souvent aussi complètent la tradition historique ou même la rectifient, par exemple en faveur de Tibère et de Vitellius contre Tacite, d'Hadrien et d'Antonin contre divers calomniateurs. Elles indiquent des idées et des faits secondaires, ainsi par le mot *providentia* (la divinité qui veille sur l'empereur), surtout pour Marc-Aurèle, Albinus et Septime-Sévère, le germe de la théorie du droit divin; par l'union des mots *concordia*, *consensus*, *fides*, avec des noms de provinces (surtout de l'Espagne), d'armées provinciales, de légions, des troupes en général, le rôle de plus en plus important des éléments militaires et provinciaux, mais toujours avec le maintien de l'unité romaine, même pour Niger et Albinus. Après César, monarque absolu qui évite la couronne de chêne et la *libertas* que vantent, au contraire, Brutus et Cassius, avec des menaces contre ses violateurs; après M. Antoine, représentant de la force, elles mettent particulièrement en relief depuis Octavien la continuité des deux idées directrices du principat. C'est, d'une part, sauf sous Trajan et même sous Septime-Sévère, la paix universelle, *pax* (*Augusti*, *Augusta*, *aeterna*); de l'autre, la représentation de la liberté républicaine, par le *princeps*, selon la théorie acceptée par Cicéron dans sa *République*, appliquée par Auguste et ses successeurs, sauf Domitien, et exprimée par de nombreux vocables : *libertas* (*Augusta*, *publica*, *restituta*, P. R.), *concordia*, *consensus*, *justitia*, *aequitas*, *pietas*, par des qualifications de l'empereur : *adsertor libertatis publicae*, *conservator rei publicae*. La monnaie sénatoriale, frappée naturellement avec l'autorisation du prince, ne fait généralement que compléter, confirmer la monnaie impériale; cependant, elle indique aussi des événements qui ont caractérisé les règnes; elle donne parfois au prince des avertissements discrets; elle nous renseigne seule sur le caractère de certains faits, par exemple de la révolte de Clodius Macer en Afrique contre Néron pour le sénat. Ch. L.

Belgique. — Nous avons reçu de M. Henri NOWÉ deux brochures intitulées, l'une : *Fonctionnaires flamands passés au service royal durant la guerre de Flandre, 1279-1307* (extrait de la « Revue du Nord », novembre 1924); l'autre : *l'Intervention du receveur de Flandre dans l'administration de la justice au XIV^e siècle* (extrait du « Bulletin de la Société d'histoire et d'archéologie de Gand », 1924).

— Le D^r H. SEEHOLZER, avocat au barreau de Zurich, vient de

Digitized by Google

publier en allemand un panégyrique plein d'onction du cardinal Mercier (*Kardinal Mercier*. Zurich, Orell Füssli, in-4°, 30 p., et un portrait; prix : 4 fr. suisses; et Paris, Fischbacher). C'est une plaquette imprimée avec luxe et qui se lit avec intérêt.

Espagne. — *Anuario de historia del derecho español;* tome II (Madrid, impr. de la « Revista de Archivos », 1925, in-8°, 562 p.; publication du « Centro de estudios históricos » de la « Junta para ampliación de estudios e investigaciones científicas »; prix : 25 pes., et 22 pes. pour les souscripteurs). — Nous avons signalé il y a quelques mois (*Rev. histor.*, t. CXLVIII, 1925, p. 118-119) la remarquable publication entreprise par le « Centro de estudios históricos » de Madrid sous le titre d'*Anuario de historia del derecho español*, premier organe scientifique notable des historiens du droit espagnol. A un an de date, ponctuellement, voici le deuxième volume de ce recueil, et il est digne de son aîné. L'histoire du droit espagnol y est étudiée avec la même largeur de vues, le même souci de n'en faire qu'une province de l'histoire générale du droit. Très sagement aussi, les historiens espagnols qui président aux destinées de l'*Anuario* se montrent soucieux d'appeler au nombre de leurs collaborateurs tous les savants, quel que soit leur pays d'origine, qui s'intéressent au passé de la péninsule ibérique : deux Allemands avaient collaboré au tome I; au tome II, nous relevons la signature d'un historien autrichien, M. Dopsch, et celle d'un historien français, M. Sée. — Comme le tome I, ce volume comprend quatre sections d'étendue fort inégale : des mémoires originaux (p. 5 à 461), des documents (p. 462-526), des comptes-rendus (p. 527-558), enfin des nouvelles (p. 559-560). Le morceau de résistance est un grand mémoire de M. Ramón Carande sur l'organisation municipale de Séville au XIV^e^ siècle (p. 233-401), dont il sera question plus loin. Moins étendus, mais non moins dignes de remarque à divers égards, sont les articles de M. Alfons Dopsch (p. 27-48) — réponse, qu'on voudrait parfois plus nette et plus concluante, aux critiques qu'ont soulevées ses théories sur le fameux capitulaire *De villis* —; de M. J.-M. Ots Capdequí sur le droit de propriété aux Indes espagnoles, plus particulièrement durant le XVI^e^ siècle (p. 49-168); de M. Henri Sée sur le commerce des toiles bretonnes à Cadix au XVIII^e^ siècle (p. 179-195); de M. Valls Taberner sur le *Liber judicum popularis* d'un certain Homobonus de Barcelone, qui vivait à l'extrême fin du X^e^ siècle (p. 200-212); de M. Manuel Torres López sur la théorie de l'appropriation des églises chez les auteurs espagnols du XIV^e^ au XIX^e^ siècle (p. 402-461), etc. Parmi les documents, signalons les *fueros* de San Pedro de las Dueñas (dans le Léon), publiés par L. Díez Canseco (p. 462-470), et la plus ancienne rédaction connue (XIII^e^ siècle) des *fueros* d'Aragon, publiée par J.-M. Ramos y Loscertales (p. 491-523). — Ce beau volume, sur lequel nous regrettons de ne pouvoir plus longuement insister, fait une fois de plus honneur à la vaillante phalange des historiens espagnols. — Louis Halphen.

Digitized by Google

— Ernesto MAYER. *Historia de las instituciones sociales y politicas de España y Portugal durante los siglos V a XIV;* tome I (Madrid, publication de l'*Anuario de historia del derecho español*, 1925, in-8°, 330 p.; prix : 20 pes.). — A l'*Anuario*, les juristes du *Centro de estudios históricos* ont décidé d'annexer une bibliothèque, dont le premier volume est une Histoire des institutions sociales et politiques de la péninsule ibérique composée par l'historien allemand Ernst Mayer, l'auteur bien connu d'une Histoire des institutions de l'Italie et d'une Histoire des institutions de la France au moyen âge. Le livre de l'historien allemand, resté inédit dans sa version originale, est ici pour la première fois publié en une excellente traduction due à la plume de M. Galo Sánchez, professeur d'histoire du droit à l'Université de Barcelone. Comme tous les ouvrages de M. Mayer, celui-ci est tellement systématique qu'il appelle presque à chaque page la discussion, et dès maintenant l'on peut prévoir que les théories qu'il expose soulèveront les plus vives objections. Nous attendrons pour l'apprécier nous-même l'apparition du tome II, qui en formera le complément. Le premier ne traite encore que des questions d'ordre général — résumé de la formation de l'État — et des charges qui pesaient sur les diverses classes de la population aux diverses époques envisagées ici. C'est un exposé d'ensemble, rigoureux, méthodique, où l'on voudrait plus de nuances et un esprit plus véritablement historique. Mais nous répétons qu'une appréciation d'ensemble ne sera possible qu'après l'apparition du tome II. L. H.

— *Cartulario de San Pedro de Arlanza, antiguo monasterio benedictino*, publ. par dom Luciano SERRANO, O. S. B., abbé de Silos (Madrid, 1925, in-8°, XVI-299 p.; publication du « Centro de estudios históricos »; prix : 15 pes.). — C'est le texte de cent soixante et une chartes des X^e^-XIV^e^ siècles que nous livre le patient labeur de dom Serrano. En même temps qu'ils nous initient à la vie du monastère bénédictin de San Pedro, sur l'Arlanza (près de Covarrubias, au sud de Burgos), ces documents fournissent à l'historien de la société espagnole du moyen âge les données les plus précises. Le latin en est souvent barbare au X^e^ et au XI^e^ siècle et l'interprétation n'en est pas toujours commode. Il fournira de nombreux exemples au nouveau Du Cange auquel collaborent des philologues de la valeur de M. Menéndez Pidal. Une étude comparative avec les termes du droit féodal français du même temps serait féconde en résultats. L. H.

— *Libro de los fueros de Castiella*, publ. par Galo SÁNCHEZ (Barcelone, 1924, in-16, XVI-167 p.; publication de la Faculté de droit de l'Université de Barcelone). — Voici le premier volume d'une série de textes juridiques et de monographies touchant l'histoire du droit espagnol qu'entreprend la Faculté de droit de Barcelone. Un des objets qu'on se propose est de mettre entre les mains des étudiants des textes bien établis, clairement disposés, mais sans commentaires. Le résultat, à

Digitized by Google

en juger par ce volume initial, est excellent, et l'on ne peut qu'applaudir à une initiative aussi utile. Le texte choisi est la rédaction la plus ancienne qui se conserve du droit castillan : c'est une compilation sans valeur officielle qui date du milieu du XIIIe siècle et qui était restée jusqu'alors inédite. M. Sánchez la publie d'après le manuscrit 431 de la Bibliothèque nationale de Madrid. Il y a joint un court avant-propos, mais se réserve de revenir sur l'auteur et l'œuvre même dans un des prochains volumes de l'*Anuario de historia del derecho español*. L. H.

— Ramon CARANDE. *Sevilla fortaleza y mercado*, 169 p. (Madrid, 1925; extrait de l'*Anuario de historia del derecho español*). — Ce mémoire, fortement documenté, décrit les institutions de Séville au XIVe siècle, principalement d'après les privilèges, les ordonnances royales et les comptes. L'auteur montre que ces institutions, ainsi que l'étude des diverses classes sociales, révèlent la double origine de la ville : place forte et marché. On saisit en même temps, dès cette époque, l'origine du capitalisme; les étrangers, les Génois notamment, jouent un rôle considérable à Séville. Enfin, des renseignements fort intéressants nous sont donnés sur les rapports de la ville avec le pouvoir royal. Le travail de M. Carande fournira des données sérieuses pour l'histoire comparée des villes. L'auteur a d'ailleurs employé la méthode comparative; il cite un grand nombre d'ouvrages étrangers, notamment des ouvrages allemands, qu'il connaît fort bien. Il semble moins au fait des livres français et belges; ceux-ci, et en particulier les belles études de M. Pirenne, auraient mérité d'attirer davantage son attention. H. S.

France. — Charles RICHET. *Initiation à l'histoire de la France et de la civilisation française* (Paris, Hachette, [1924,] in-16, 189 p.; prix : 6 fr.). — Livre débordant d'idées généreuses, comme tout ce qui sort de la plume de l'auteur; mais les idées généreuses ne suffisent pas à l'historien. Dès les premières pages, les erreurs les plus déconcertantes s'accumulent. Quand donc un homme du métier nous donnera-t-il une bonne histoire de France, courte, claire, véridique et vivante? L. HALPHEN.

— Jacques REBOUL. *M. Bainville contre l'histoire de France* (Paris, Éditions du siècle, [1925,] in-12, 126 p.; de la collection « Les pamphlets du siècle »; prix : 5 fr.). — Opuscule étrange où, sous couleur de réfuter l'*Histoire de France* de M. Bainville (cf. *Rev. histor.*, t. CXLVII, p. 99), M. Reboul donne libre cours à quelques-unes des idées qui lui sont chères et qui, pour être aux antipodes de celles de M. Bainville, n'en sont pas moins déroutantes. M. Reboul veut que les Français soient des Celtes dont Rome et l'Église ont en vain tenté d'étouffer les aspirations généreuses. Est-il donc bien nécessaire de poser ainsi la question? L. H.

Digitized by Google

— Paul STUDER et Joan EVANS. *Anglo-norman lapidaries* (Paris, É. Champion, 1924, XX-404 p.; prix : 60 fr.). — On sait l'importance que les gens de l'antiquité et surtout ceux du moyen âge attribuaient aux pierres précieuses, gravées ou non, et à leurs vertus médicales ou magiques. Nous possédions déjà la savante édition par Léopold Pannier des *Lapidaires français* (n° 52 de la bibliothèque de l'École des Hautes-Études); depuis lors, la découverte de manuscrits nouveaux, une connaissance plus approfondie du dialecte anglo-normand dans lequel ont été écrites les plus notables productions de cette nature, ont permis à MM. Studer et Evans de refaire le travail de Pannier. Ils se sont acquittés de cette tâche difficile avec l'érudition la mieux informée et la plus pénétrante. Ils ont édité la plus ancienne version française, qui est antérieure à 1150, les adaptations anglo-normandes en vers et en prose, une traduction en vers, conservée dans un manuscrit unique de Cambridge, du Lapidaire latin composé par l'évêque de Rennes Marbode († 1123), etc. A ces textes, ils ont joint des notes où le plus ancien texte français est rapproché de l'original latin de Marbode, enfin un Glossaire. Ouvrage définitif pour autant qu'une telle épithète peut s'appliquer à une œuvre d'érudition. Ch. B.

— Paul FEYEL. *Jeanne d'Arc* (Paris, Hachette, « Encyclopédie par l'image »; prix : 2 fr. 50). — Résumé par un auteur qui connaît bien les sources et qui en tire un bon parti, non sans quelque confusion çà et là. Illustration abondante, mais où la fantaisie gâte l'impression de vérité émue que laisse la lecture. Ch. B.

— Dans le mémoire de M. Roger GRAND sur les *Routiers bretons pendant la guerre de Cent ans* (Paris, Aug. Picard, 56 p.; extrait des « Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Bretagne », t. V, 2e partie), nous signalerons les précieuses notes et pièces justificatives qui remplissent les vingt-cinq dernières pages.

— Notre collaborateur Jean ALAZARD, dont la thèse principale a été appréciée plus haut, p. 96-102, a, dans sa thèse complémentaire pour le doctorat ès lettres, étudié l'*Abbé Luigi Strozzi, correspondant artistique de Mazarin, de Colbert, de Louvois et de La Teulière;* à la suite, il a publié les lettres d'Ondedei, de Mazarin et de Colbert à l'abbé (1656-1661), la correspondance de l'abbé avec Colbert (1661-1677), enfin les lettres qu'il reçut de Louvois et de La Teulière (1684-1687). C'est le tome VIII, 1re série, de la bibliothèque de l'Institut français de Florence (É. Champion, 1924, 163 p.).

— Louis BATIFFOL. *La journée des Dupes* (Paris, Hachette, s. d., [1925,] in-12, 125 p.). — La librairie Hachette a commencé une nouvelle collection, sous le titre « Récits d'autrefois », et qui comprendra l'histoire de certaines journées : le 10 août 1792 par Albert Mathiez, les journées de juin 1848 par Charles Schmidt, le 2 décembre 1851 par René Arnaud, et déjà J. Bainville a publié le récit du 18 brumaire. A M. Louis Batiffol revenait de droit la tâche d'exposer la journée des

Digitized by Google

Dupes : n'est-il pas l'historien attitré du règne de Louis XIII? Son récit est passionnant; il raconte la maladie du roi à Lyon en septembre 1630, le voyage du cardinal de Richelieu et de la reine mère Marie de Médicis sur la Loire, de Roanne à Briare, dans la seconde quinzaine d'octobre, l'arrivée à Paris, puis la grande scène qui s'est déroulée au palais du Luxembourg le dimanche 10 novembre, la retraite du roi au pavillon de Versailles, où Richelieu averti par lui le rejoint. L'exposé est sans références; mais on devine qu'il est appuyé sur une documentation très solide. M. Batiffol est, du reste, arrivé à des conclusions nouvelles qui seront discutées. Il montre que le rôle joué par l'écuyer Saint-Simon n'est pas celui que son fils lui attribue dans ses *Mémoires;* il indique que le procès du maréchal de Marillac a été voulu par le roi, que c'est, du reste, à Louis XIII qu'il faut faire remonter la responsabilité de beaucoup de mesures iniques attribuées à « l'homme rouge ». Son récit s'arrête au « grand coup de Compiègne », où Marie de Médicis se trouva emprisonnée : elle s'échappa le 18 juillet 1631 pour gagner la frontière des Pays-Bas. Elle ne devait plus jamais rentrer en France ni revoir son fils. C. Pf.

— Nous avons reçu de M. Henri Sée deux brochures : *Quelques aperçus sur le capitalisme commercial en France au XVII^e siècle* (Paris, Marcel Rivière, 16 p.) et *Quelques aperçus sur la condition de la classe ouvrière et sur le mouvement ouvrier en France de 1815 à 1848* (Ibid., 31 p.). Le moins qu'il nous sera possible d'en dire est qu'on y trouvera une abondante bibliographie. Ch. B.

— Notre ancien collaborateur M. N. Kareiev nous a communiqué la liste suivante des ouvrages qu'il a publiés en russe, de 1914 à 1924, sur la Révolution française : 1. *Procès-verbaux inédits des sections de Paris du 9 thermidor an II* (édit. de l'Académie des sciences, 1914). — 2. *Le rôle des sections de Paris dans le coup d'État du 9 thermidor* (1914). — 3. *La lutte des sections de Paris contre les décrets des 5 et 13 fructidor.* — 4. *La pétition quasi-communiste de Jacques Roux* (*Rousskia Zapiski*, 1916). — 5. *La réaction dans les sections de Paris après le 1^er prairial* (*Istoritcheskia Izvéstia*, 1916). — 6. *La psychologie du jacobin analysée d'après un romancier épicurien* (*Vestn. Evropy*, 1916). — 7. *La grande Révolution française* (1918, 418 p.). — 8. *Bibliographie de la Révolution française* (1922). — 9. *La Révolution française dans les romans historiques* (1923). — 10. *Les historiens de la Révolution française*, 1924. Ce dernier ouvrage ne comporte pas moins de trois volumes de 300 p. chacun; c'est à savoir : t. I : *Les historiens français jusqu'à 1850;* t. II : *Les historiens français depuis 1850;* t. III : *Les historiens étrangers.* Un tome IV paraîtra sous le titre : *La révolution française dans la philosophie de l'histoire.*

— La Société des bibliophiles français a édité le *Journal d'émigration du prince de Condé, 1789-1795*, publié par le comte de Ribes (in-4°, v-547 p.).

Digitized by Google

— Yvonne BEZARD. *L'assistance à Versailles sous l'ancien régime et pendant la Révolution* (Bibliothèque d'histoire de Versailles et de Seine-et-Oise, publiée par la Société des Sciences morales, lettres et arts de Seine-et-Oise, II. Versailles, Dubois, 1924. In-8°, 140 p.). — Le diplôme de Mlle Bezard se rattache à l'ensemble des travaux suscités par la thèse de M. Camille Bloch sur le problème de l'assistance au XVIIIe siècle. Sans doute, Versailles, ville royale, est en dehors des conditions, si l'on veut normales, et le retour du roi à Paris, la destruction de la monarchie ont encore accentué quelques-uns des caractères qu'il offrait à la fin de l'Ancien régime au point de vue social et prolétarien. Mlle Bezard a su réunir assez de renseignements sur les pauvres versaillais, la répression de la mendicité, l'Infirmerie royale, les charités paroissiales pour corriger l'image optimiste qu'on se fait trop souvent de la ville royale. D'autre part, pour la Révolution, elle nous renseigne sur la disette, le chômage, les créations municipales (ateliers et bureaux de charité; établissements de secours; bureaux de bienfaisance) par lesquelles les bons citoyens essayèrent de résoudre le problème de la misère. Nous noterons également un curieux chapitre consacré à l'assistance aux familles des militaires et aux réfugiés de guerre. G. BN.

— Henri LEMOINE. *Manuel d'histoire de Paris* (Paris, Albin Michel, [1924], petit in-8°, 240 p.; prix : 15 fr.). — M. Lemoine, qui est « archiviste-adjoint de la Seine », a voulu doter les Parisiens d'un mémento de l'histoire de leur ville. Son livre, précis et au courant des dernières découvertes archéologiques, est cependant moins une histoire à proprement parler qu'une suite de faits rangés chronologiquement avec quelques vues sur l'organisation du vieux Paris aux principales étapes de son existence. C'est une œuvre consciencieuse, mais qui gagnerait à être écrite d'une langue plus pure et où l'on aimerait trouver une connaissance plus solide des grands faits de l'histoire générale. L. HALPHEN.

— Georges HUISMAN. *Pour comprendre les monuments de Paris* (Hachette, « Bibliothèque du tourisme », 1925, 391 p., 511 plans et photographies dans le texte, 16 pl.; prix : 20 fr.). — On apprendra beaucoup et de très agréable façon en lisant ce charmant volume; l'illustration en a été choisie avec le goût le plus sûr et le commentaire qui l'acompagne est d'un historien et d'un archéologue qui connaît à fond le passé de Paris. Ceux qui possèdent déjà le *Guide pratique* du Mis de Rochegude, réédité par M. Dumolin, voudront posséder aussi celui de M. Huisman; il leur procurera autant de profit intellectuel que de plaisir artistique. Ch. B.

— C'est dans le même format, avec le même souci de bonne vulgarisation, qu'ont paru dans la collection « Pour connaître Paris » (Hachette, 6 fr. chaque volume) : *L'île Saint-Louis et l'Arsenal*, par Fr. FUNCK-BRENTANO; *De Saint-Martin-des-Champs aux Halles*, par G. HUISMAN; *Saint-Germain-des-Prés et la Coupole*, par

Digitized by Google

G. LACOUR-GAYET; *Comment Paris s'est formé*, par Marcel POËTE; *Le Val-de-Grâce et Port-Royal*, par André HALLAYS; *Le Vieux-Montmartre*, par G. MONTORGUEIL. Ch. B.

— Édouard GÉRARDIN, *Histoire de Lorraine, duchés, comtés, évêchés depuis les origines jusqu'à la réunion des deux duchés à la France* (Nancy, Berger-Levrault, 1925, in-8° de XII-351 p., avec 66 gravures et 4 cartes). — C'est un manuel, destiné, il semble, à l'enseignement; chacun des chapitres est accompagné d'un résumé. L'auteur prend le mot Lorraine dans un sens étendu; à côté du duché de Lorraine au sens étroit, il consacre des chapitres spéciaux aux trois évêchés, aux comtés dont les terres ont été englobées dans la province de Lorraine, comme celui de Vaudémont et de Bar, mais aussi aux comtés de Sarrewerden, de Sarrebruck, à ceux de Salm, du Luxembourg. Dans chacun des six livres du volume, un chapitre est consacré à l'église, aux institutions, à la vie intellectuelle, économique et matérielle. Et cela est une idée excellente. Mais pourquoi s'être arrêté en 1766? Il y aurait eu intérêt pour des Lorrains à connaître ce que devint l'ancien état, fondu avec la France, l'épanouissement de son industrie, de son art au XIX^e^ siècle, sa conduite héroïque de 1914 à 1918. M. Robert Parisot, l'historien attitré de la Lorraine, a lu le manuscrit de l'ouvrage : par suite nous n'avons point d'inexactitudes à relever. Mais peut-être pour un livre de lecture courante ou d'enseignement, y a-t-il trop de dates, trop de généalogies : le sujet n'est pas vu d'assez haut. L'histoire est faite dans un esprit catholique. L'auteur insiste sur le rôle de l'église et des grandes congrégations religieuses; il félicite les ducs « qui ont poursuivi sans relâche l'hérésie tenace et obstinée »; il est sévère aux Jansénistes; il flétrit le « philosophisme », qui a prétendu rendre à la raison tous ses droits et secouer le joug de l'autorité. Néanmoins nous recommandons ce volume qui peut rendre service. Chr. PFISTER.

— Charles WEYMANN. *Une ville d'Alsace au moyen âge. Thann. Légendes et histoire* (Nancy, Berger-Levrault, 1 vol. in-4°, de 415 p. avec LXIX pl.; prix : 160 fr.). — Voici un livre que plus tard les amateurs se disputeront. L'aspect extérieur en est superbe; beau papier, caractères bien venus, nombreuses planches en héliogravure, quelques planches en couleurs, magnifiques initiales historiées; le tout fait honneur à la maison Berger-Levrault. L'illustration ne répond sans doute pas toujours au texte. M. Weymann, contrairement au titre « une ville d'Alsace au moyen âge », conduit l'histoire de Thann jusqu'à la fin du XVII^e^ siècle; ses belles planches montrent surtout le Thann de la guerre de 1914-1918, les effets du bombardement des Allemands, la synagogue éventrée, les maisons en ruines; mais ce sont ces images qui seront surtout recherchées dans la suite. M. Weymann a aussi consacré des planches à des sujets étrangers à Thann : ainsi il reproduit les armoiries des principales villes d'Alsace d'après le *Dic-*

Digitized by Google

tionnaire d'Alsace de Baquol-Ristelhueber; de même il donne le bas-relief que connaissent bien les visiteurs du mont Sainte-Odile et représentant l'investiture du monastère donnée au moyen du livre par le duc Etichon à sa fille Odile, et il le donne non d'après l'original, mais d'après une gravure de l'*Histoire d'Alsace* du P. Laguille. Dans l'ensemble, cette illustration ne laisse pas d'être remarquable et nous sommes en face d'un très beau volume, d'une œuvre d'art. Nous voudrions pouvoir dire que le fond du volume répond à la forme. Mais M. Weymann n'a point voulu faire œuvre d'historien puisant seulement aux sources. Combien de fois au bas de pages nous trouvons ces mentions : *Lar.* ou *N. Lar.;* il renvoie à *Larousse* et au *Nouveau Larousse illustré*, ou encore *Brock.*, c'est le *Konversations-Lexikon* de Brockhaus, ou au *Dictionnaire d'histoire et de géographie* de Bouillet, ou encore aux manuels de Duruy, Malet, Funck-Brentano, à l'*Atlas de géographie historique* de Schrader. Pour l'Alsace, il mentionne l'*Histoire d'Alsace* de Reuss, non pas son *Alsace au XVII^e siècle*, où il aurait trouvé tant de renseignements sur les misères que Thann endura pendant la guerre de Trente ans. Le fonds de son récit est emprunté à la chronique connue sous le nom de chronique de Thann de Tschamser : de cette chronique deux volumes ont été publiés par A. Mercklen en 1864. M. Weymann suit de près ces deux volumes et il s'arrête avec eux en 1699. Mais la critique de cette chonique n'est pas faite. Nous sommes convaincu que la chronique a plus de valeur qu'il n'apparaît au premier abord. De bonne heure, les Franciscains de Thann ont compilé l'histoire de leur monastère et de la ville de Thann : l'œuvre est une œuvre collective dont le gardien Tschamser a été un continuateur et qui a été continuée après sa mort, puisqu'au tome III encore inédit et dont une copie se trouve à la bibliothèque universitaire et régionale de Strasbourg, sa mort est relatée. Ah! si M. Weymann voulait faire publier ce tome III, quel service il rendrait à la science historique d'Alsace et à l'histoire de Thann en particulier! Dans le présent volume, il a raconté l'histoire légendaire des origines de Thann et du pouce de saint Thibaut, d'après le tome I^er de la chronique, sans avoir eu recours aux dissertations des Bollandistes, puis il a suivi exactement la chronique, en y ajoutant quelque développement emprunté au P. Laguille, ou quelque dissertation sur le vin du Rangon, sur les monnaies fabriquées à Thann, sur la si jolie collégiale, sur les fortifications et les portes de la ville. Tout le volume est inspiré par un vif amour de la cité natale et Thann peut se vanter d'avoir de toutes les villes d'Alsace, je ne dis pas l'histoire la plus savante, la plus fouillée, mais celle qui, matériellement et artistiquement, est la plus belle. Chr. Pf.

— A. Kleinclausz, *Histoire de Bourgogne;* 2^e édition revue et corrigée (Paris, Hachette, 1924, in-8°, VIII-454 p. et 32 pl.; prix : 40 fr.). — La première édition de ce livre a paru en 1909 et nous en avons dit alors l'intérêt (*Rev. histor.*, t. CI, p. 181-183). L'auteur a mis son

Digitized by Google

travail au courant des dernières recherches, a corrigé les quelques *lapsus* qui lui avaient échappé lors du premier tirage, notamment ceux que nous avions cru devoir relever dans notre compte-rendu. Le fond de l'ouvrage, qui était cliché, n'a pas été modifié. Il reste un guide clair, commode, un des meilleurs manuels d'histoire provinciale dont disposent les maîtres de l'enseignement primaire et secondaire, à l'intention desquels l'auteur l'a écrit. L. HALPHEN.

— Albert GRIMAUD et Marius BALMELLE. *Précis de l'histoire du Gévaudan rattachée à l'histoire de France;* préface de Camille JULLIAN (Paris, Champion; Mende, A. Planchon, 1925, in-8°, VIII-368 p.; prix : 12 fr.). — Fruit de nombreuses lectures, généralement bien choisies, méthodique et clair, faisant une large place à l'histoire sociale, économique et intellectuelle, le précis de MM. Grimaud et Balmelle peut être recommandé en toute confiance aux maîtres de l'enseignement local auxquels, tout comme le livre de M. Kleinclausz sur la Bourgogne, il semble surtout destiné. S'il appelle parfois de légères réserves du point de vue de l'histoire générale, il semble excellemment informé sur l'histoire de la province à laquelle il est consacré; les notes bibliographiques témoignent du soin que les auteurs ont apporté dans la préparation de leur travail. L. H.

— Claude AVELINE. *Petite histoire de La Charité* (La Charité-sur-Loire, Delayance, 1924, in-12, XX-232 p., illustrations; prix : 8 fr.). — L'auteur de ce joli volume se défend d'avoir voulu faire œuvre d'érudition. Il a seulement voulu évoquer pour les habitants de la modeste petite ville les principaux épisodes de son passé depuis le haut moyen âge jusqu'à nos jours, sans s'interdire de puiser dans le trésor des légendes locales. Il l'a fait avec tant de bonne grâce et de charme et en une langue si délicate qu'il faudrait être bien sévère pour ne pas lui pardonner les libertés, tout de même un peu grandes, qu'il a prises parfois avec la critique historique. L. H.

— Abbé J.-Pl. DIEUZAIDE. *Histoire de Samatan* (Auch, Imprimerie centrale, 1923, in-16, 475 p.). — Samatan est une petite ville du département du Gers qui compte environ 2,000 habitants; elle était autrefois une des huit châtellenies du Comminges et appartint au diocèse de Lombez quand cet évêché eut été démembré de Toulouse en 1317. Ville fortifiée, elle fut détruite en partie par les Anglais en 1355 et au temps des guerres de religion. Placée sous la dépendance des comtes de Comminges, elle devint ville royale après l'extinction de cette famille en 1453. Pour nous en montrer l'histoire politique, religieuse, administrative et sociale, l'auteur a utilisé avec discernement un certain nombre de pièces d'archives; on regrettera que de la charte communale, à défaut de l'original, qui a disparu en 1355, l'auteur n'ait pas publié au moins le texte des rédactions ultérieures; il s'est contenté d'en donner une simple analyse. Ch. B.

Digitized by Google

Grande-Bretagne. — *Curia regis rolls of the reigns of Richard I and John, preserved in the P. R. O., 3-5 John* (Londres, H. M. Stationary Office, 1925, VI-463 p.; prix : 1 l. 16 sh.). — Ce volume contient le texte intégral de toutes les actions judiciaires portées devant la Cour du roi Jean depuis le terme de la Saint-Michel de la troisième année de son règne (1201) jusqu'au terme de la Trinité de la cinquième (1203). Les historiens du droit et des institutions y trouveront beaucoup à prendre, leurs recherches étant singulièrement facilitées par l'Index des matières qui termine la table générale. (Renvois minutieusement indiqués sous les mots *actions*, *courts*, *final concords*, *judgements*, *juries*, *liberties*, *pleadings*, *procedure*, etc.) — Ch. B.

— *Calendar of the Close rolls preserved in the P. R. O. Richard II*, vol. V : *1392-1396* (Londres, H. M. Stationary Office, 1925, VI-816 p.; prix : 1 l. 15 sh.). — Avec ce volume, on touche à la fin du règne de Richard II, qui devait avoir un si tragique dénouement. Naturellement le roi et ses deux oncles Edmond de Langley et Jean de Gand, duc de Guyenne, y figurent souvent. Une rapide inspection de la table permet de faire d'intéressantes constatations; ainsi Bordeaux occupe dans ce volume une moindre place que Gênes, et surtout que Calais. A côté des noms propres, de nombreux renvois y sont faits aux institutions, par exemple sous les mots « law and administration » (huit colonnes), « trades and occupations » (trois col.); « council », « proclamations » et « statutes »; etc. Signalons enfin un glossaire des expressions rarement employées dans les textes. Le présent volume a été rédigé par M. BIRD, et l'Index par M. J. O'REILLY.

Ch. B.

— *Calendar of State papers, Domestic series, of the reign of Anne, preserved in the P. R. O.* Vol. II, 1703-1704. Edited by Robert Pentland MAHAFFY (Londres, H. M. Stationary Office, 1924, XII-765 p.; prix : 1 l. 5 sh.). — Les documents inventoriés dans ce volume commencent à juin 1703 et finissent en juin 1704. Il y est question surtout des préparatifs pour la guerre : levée et armement des troupes, mobilisation de la flotte, négociations avec l'Espagne, l'Empereur, le Portugal, les États généraux des Pays-Bas, surveillance des menées jacobites, etc. A la table (p. 617-765), les noms de lieu Dublin, France, Guernesey, Irlande, Londres sont le plus chargés; les noms de matières : armée, marine (Navy), artillerie (Ordnance) sont suivis de très nombreux renvois; par contre, les principaux ministres, Godolphin, Marlborough qui sera vainqueur à Blenheim le 13 août suivant, y sont encore assez rares. Il faut attendre quelques mois pour que se produisent des événements décisifs. Ch. B.

— *Cartulaire de Jersey, Guernesey et les autres îles normandes*, publié par la Société Jersiaise (Jersey, Beresford, 1918-1924, 1 vol. gr. in-8°, de XVIII-494 p.). — Cette belle publication, œuvre de de M. M. de Gruchy, Marett et Nicolle, a été faite surtout d'après les

Digitized by Google

manuscrits conservés aux Archives départementales de la Manche, car les abbayes normandes, notamment celle du Mont-Saint-Michel, possédaient dans les îles normandes nombre de prieurés et de domaines. Le Cartulaire fournira des matériaux précieux pour l'histoire de l'Église, des institutions constitutionnelles et judiciaires, des rapports des îles avec les souverains anglais. Il permettra aussi de décrire le régime seigneurial et la condition des terres. Il semble bien que le servage n'existe plus à Jersey et Guernesey dès le XIII[e] siècle. Les redevances les plus lourdes sont le champart et la dîme; c'est surtout en froment qu'elles se perçoivent, ce qui prouve une agriculture prospère. On a en abondance les engrais, fournis par le varech, dont il est souvent question, car les abbayes tiennent souvent à s'en réserver la cueillette. Elles ont aussi d'importantes pêcheries et obligent les pêcheurs à leur donner une part de leurs pêches. — Un excellent index facilitera les recherches, et l'on aura grand plaisir à regarder les belles reproductions de manuscrits et de sceaux qui terminent le volume. H. S.

— Il n'est pas utile de résumer ici l'œuvre considérable accomplie depuis 1904 par la Société qui s'est proposé de publier les registres épiscopaux des deux provinces ecclésiastiques de Cantorbéry et d'York (Canterbury and York Society); nous indiquerons seulement ceux de ces registres dont, à notre connaissance, l'édition est aujourd'hui terminée. Pour le diocèse de Carlisle : *The register of John Halton* (1292-1324), publ. par W. N. THOMPSON, avec une introduction par T. F. TOUT (2 vol. de 331 et de XLIII-257 p.). Pour le diocèse de Lincoln, un des plus vastes de toute l'Angleterre : *Rotuli Roberti Grosseteste* (1235-1253), publ. par F. N. DAVID (XII-557 p.). Pour le diocèse de Londres : *Registrum Radulphi Balleck, Gilberti Segrave, Ricardi Newport et Stephani Gravesend* (1304-1338), publ. par R. C. FOWLER (IV-344 p.). Pour le diocèse de Winchester : *Registrum Johannis de Pontissara* (1282-1304), publ. par feu le chanoine Cecil DEEDES (2 vol. VIII-892 p.). Le diocèse de Hereford est jusqu'ici le mieux partagé, car tous les registres du moyen âge ont été édités : savoir ceux de Thomas de Cantilupe (1275-1282), par R. G. GRIFFITHS; de Richard de Swinfield (1283-1317), Guillaume de Courtenay (1370-1375), Jean Gilbert (1375-1389), Jean Trefnant (1389-1404) et Thomas Poltone (1420-1422), par William W. CAPES; ceux de Jean de Trilleck (1344-1361), Louis de Charltone (1361-1370), Robert Mascall (1404-1416), Edmond de Lacy (1417-1420), Jean Stambury (1453-1474), par Joseph Henry PARRY; ceux d'Adam d'Orleton (1317-1327), Thomas Spofford (1422-1448), Richard Beauchamp (1449-1450), Thomas Myllyng (1474-1492) et Richard Mayew (1504-1516), par Artur Thomas BANNISTER. Ces registres, de dimensions très inégales, ont paru soit en entier soit en fascicules séparés; quelques-uns sont précédés d'utiles introductions; mais c'est avant tout le texte même, en latin et parfois en français, des registres qui est mis à la disposition des travailleurs.

Digitized by Google

Ralentie par la guerre et ses conséquences financières, l'entreprise est, sous la direction actuelle de Miss Rose GRAHAM, poussée avec une activité de bon augure. Ch. B.

— C. H. WILLIAMS. *England under the early Tudors, 1485-1529, illustrated from contemporary sources* (Londres, Longmans, 1925, XVIII-281 p.; prix : 10 sh. 6 d.). — C'est le n° VI du recueil entrepris par l'Université de Londres pour mettre aux mains des étudiants une bibliographie sommaire et un choix de textes sur l'histoire politique, constitutionnelle, ecclésiastique et sociale de l'Angleterre. Le demi-siècle qui s'étend de l'avènement de Henri VII à la chute de Wolsey forme une époque de transition qui aboutit à l'instauration d'un mode nouveau de règne personnel. Les extraits contenus dans le volume permettent d'en suivre avec fruit le développement. — Ch. B.

— Foster WATSON. *Richard Hakluyt* (Londres, Sheldon press, 1924. « Empire builders », 1 vol. in-16 de 99 p.; prix : 2 sh. 6 d.). — Dans cette œuvre de bonne vulgarisation, M. Watson montre le rôle éminent joué par l'écrivain anglais qui a contribué, plus que qui ce fût, à orienter les Anglais vers le grand commerce maritime et la colonisation. Hakluyt a beaucoup fait aussi pour les progrès de la science géographique. Sa grande œuvre, *Principall navigations*, publiée la première fois en 1589, et dont la seconde édition (1598-1600) comprenait 3 vol. in-fol. au lieu d'un, est une source historique de premier ordre et dont l'influence a été réelle. Seul, avec Walter Raleigh, Hakluyt a eu la claire vision du rôle maritime et colonial que l'avenir réservait à l'Angleterre. Bien significatif à cet égard nous apparaît son *Discourse of western planting*, écrit dès 1584, mais qui est resté inédit jusqu'en 1877. Quoique les idées religieuses y soient placées au premier plan, Hakluyt songe aussi aux questions pratiques; à l'entendre, la colonisation contribuera à favoriser l'essor des métiers, permettra aux hommes qui végètent dans leur patrie de trouver un emploi de leur activité, fournira aussi à la métropole les matières premières dont elle a besoin. Ce sont déjà des conceptions toutes modernes. — H. S.

— W. W. DAWSON. *The Yearbook of the Universities of the Empire* (Londres, Bell et fils, 1925, X-808 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — C'est en 1914 que parut le premier de ces Annuaires, rédigé sous les auspices du « Bureau des Universités de l'Empire britannique ». Auparavant, les renseignements concernant ces Universités devaient être cherchés dans les « Calendars » édités par chacune d'elles; or il y a maintenant soixante-sept universités dans l'Empire britannique. C'est dire quel service rend le « Bureau » en condensant en un volume annuel, très maniable et d'un prix abordable, l'énorme masse d'indications contenues dans ces « Calendars ». Le présent Annuaire n'est d'ailleurs pas réservé exclusivement aux universités de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, à celle du Canada, de l'Australie, du Sud-Afrique et de l'Inde; parmi les trente appendices qui terminent le vo-

Digitized by Google

lume, on appréciera particulièrement les « Notes sur les Universités étrangères » résumées dans le nº XXV. Pour la France, le Bureau anglais doit beaucoup à l'Office national des universités et écoles françaises que dirige avec tant d'autorité notre collaborateur M. Ch. Petit-Dutaillis. — Profitons de l'occasion pour signaler un instructif résumé intitulé *The Universities and educational systems of the British Empire*, par M. Arthur Percival NEWTON; il forme le t. X d'une encyclopédie en douze volumes publiée sous la direction de M. Hugh Gunn (Londres, Collins) à l'occasion de l'exposition de Wimbley en 1924. M. Newton déclare qu'il n'aurait jamais osé entreprendre son travail s'il n'en avait trouvé les éléments essentiels dans les Annuaires de M. Dawson. Ch. B.

— R. C. MAJUNDAR, professor of history in the University of Dacca. *The early history of Bengal* (Oxford University Press, 1925, « Dacca University Bulletins », nº 3; prix : 1 sh. 6 d.). — Brochure de 27 pages où l'auteur résume, avec de fréquents renvois aux sources indigènes et parfois même chinoises, l'histoire du royaume, ou mieux de la confédération des royaumes indépendants qui se formèrent dans le Bengal jusque vers le Vᵉ siècle ap. J.-C. On tombe ensuite dans une période d'anarchie et d'invasions étrangères que l'auteur suit jusqu'au IXᵉ siècle, où finit l'histoire primitive du pays.

Grèce. — Pierre LASTUREL. *L'Affaire gréco-italienne de 1923* (Paris, librairie de « l'Ile-de-France », 1925. In-16, 190 p.; prix : 7 fr. 50). — Peut-on écrire l'histoire d'événements contemporains, qui n'ont pas cessé de passionner l'opinion, et sur lesquels on ne peut se documenter d'une façon complète? Doit-on d'autre part renoncer à étudier, à faire connaître avant des dizaines d'années des événements qui semblent appeler au plus tôt la sanction de l'histoire, qui peuvent éclairer l'opinion dans le présent et la guider dans l'avenir? Telle est la double question que l'on se pose en lisant l'ouvrage de M. Lasturel, véridique histoire de brigands qui nous conduit de l'assassinat d'une mission italienne de délimitation au bombardement et à l'occupation de Corfou; elle ne concerne pas seulement le brigandage aux confins gréco-albanais, mais encore la politique nationale italienne et même la politique générale de l'Europe.

Pour traiter le sujet historiquement, on aurait besoin non seulement des articles de journaux et des procès-verbaux de séances parlementaires, mais de toutes les archives diplomatiques se rapportant à la question. En fait d'archives, M. Lasturel ne pouvait utiliser que les documents grecs du Livre blanc. Il a été ainsi amené à réduire au minimum le développement consacré à la politique générale et à traiter l'affaire plus en juriste qu'en historien. Il l'a jugée dans l'esprit de la Société des Nations et au nom de la conscience universelle. C'est ainsi qu'il déclare la Grèce innocente de l'assassinat des Italiens, qu'il charge la responsabilité de l'Italie pour son entreprise de Corfou, qu'il con-

Digitized by Google

damne la décision prise finalement par la Conférence des ambassadeurs, qu'il déplore la continuation d'une politique internationale moins guidée par les principes qu'influencée par les intérêts. M. Lasturel n'en a pas moins appelé l'attention des historiens sur un événement qu'ils auraient tort de négliger. A ce point de vue, son étude est utile. Elle est en même temps agréable à lire, intéressante et animée. La conclusion est préparée par une discussion avec plaidoyer et réquisitoire. L'auteur affirme avoir voulu composer un livre, non pas de combat, mais de bibliothèque. Pour nous son ouvrage est les deux à la fois; c'est de là que vient son attrait. — Michel LHÉRITIER.

Irlande. — Étiennette BEUQUE. *Pour l'Irlande* (Paris, Éditions de « l'Ame gauloise » 1925. In-16, 110 p.). — Mélange de très brèves esquisses bibliographiques et historiques, par une Française, « jeune et généreuse, attirée par les souffrances de l'Irlande, par la justice de sa cause » (préface par N. L. H. Kerney, délégué diplomatique et consulaire de la République irlandaise); elle y raconte en prose et glorifie en vers la vie et la mort des héros et martyrs de la Révolution : Terence Mac Swiney, Padraic Pearse, Cathal Brugha, Erskine Childers, l'inlassable propagande faite pour la République par Eamon Valera. C'est un acte de foi qui mérite pour le moins le respect.

Ch. B.

Orient byzantin. — Gustave SCHLUMBERGER. *L'épopée byzantine à la fin du dixième siècle. Guerres contre les Russes, les Arabes, les Allemands, les Bulgares; luttes civiles contre les deux Bardas. Jean Tzimiscès. Les jeunes années de Basile II le Tueur de Bulgares, 969-989;* nouvelle édition (Paris, E. de Boccard, 1925, in-8°, XIV-700 p.). — La librairie E. de Boccard, qui avait déjà, l'an passé, rendu aux historiens et aux lettrés le service de réimprimer le *Nicéphore Phocas* de M. Schlumberger, entreprend pareillement la réimpression des trois volumes de *l'Épopée byzantine*, qu'on sera bien aise de pouvoir enfin se procurer à des prix abordables. L'éloge de ces beaux et captivants récits historiques n'est plus à faire. On sait tout ce que M. Schlumberger y a mis de charme pittoresque en même temps que de science. L'édition actuelle reproduit tel quel son ancien texte — sans les gravures malheureusement. On le relira avec le même plaisir qu'il y a trente ans. Au surplus, les travaux parus depuis lors n'en ont pas altéré les lignes générales. L. HALPHEN.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — Annales historiques de la Révolution française. 1925, mai-juin. — Ferdinand BRUNOT. Le culte catholique en français sous la Révolution. — Albert MATHIEZ. La Révolution et les subsistances : la répression de l'accaparement en l'an II. — N. KAREIEV. Les derniers travaux des historiens russes sur la Révolution française, 1912-1924. — M. COUCHOUD et H. SÉE. Anatole France et la Révolution française. = C.-rendus : *A. Aulard.* Le christianisme et la Révolution française (contradictions que lui oppose A. Mathiez). — *G. Belloni.* Le Comité de Sûreté générale de la Convention nationale (beau sujet qui a été « gâché, faute de conscience autant que manque d'intelligence »). — *C. Parra-Pérez.* Miranda et la Révolution française (ce n'est pas un livre scientifique). — *G. Lenôtre.* Figures du passé : M. de Charette, le roi de Vendée (récit attrayant, mais sans esprit critique, sans documentation ni références). — *E. Dermenghem.* La franc-maçonnerie; mémoire au duc de Brunswick, par *Joseph de Maistre* (instructif).

2. — Bulletin de la Société d'histoire moderne. 1925, avril. — Paul MANTOUX. Les sources de l'histoire moderne à la Société des Nations (très important). — Liste des mémoires d'histoire moderne ou contemporaine présentés pour le diplôme d'études supérieures d'histoire dans les Facultés des lettres; addenda aux années 1919 et 1920. On y ajoute les thèses d'histoire de l'art moderne et contemporain soutenues à l'École du Louvre, ainsi que les thèses acceptées par les diverses Universités anglaises (d'après *History*, janvier 1925). = Mai. Gustave COHEN. Une grande représentation théâtrale au début du XVI^e^ siècle (d'après un compte des dépenses pour le Mystère de la Passion, joué à Mons en 1501, et le Livre de conduite du régisseur, retrouvés aux archives et à la bibliothèque de Mons). — LAJUZAN. L'affaire Dreyfus et les documents allemands (analyse les t. X à XII du recueil intitulé : « Die grosse Politik der europæischen Kabinette. » Très intéressant; mais « à présent il est impossible de savoir s'il y eut une trahison quelconque »). — Henri SÉE. Bulletin d'histoire économique.

3. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 1925, janvier-mars. — N. WEISS. Les débuts de la Ré-

Digitized by Google

forme en France d'après quelques documents inédits, suite (VII : Aimé Meigret, réformateur de Lyon et Grenoble, 1524; reproduit par larges extraits un sermon français prêché par lui le jour de la Saint-Marc, et dont il n'existe qu'un exemplaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève). — G. MERCIER. La maison de Calvairac, suite et à suivre (comment elle a tenu après la Révocation). — R. RITTER. Lettres de Catherine de Bourbon, suite (VIII-XIX, avec une copieuse annotation). — Ch. BOST. Le loyalisme du pasteur Drelincourt (actions de grâces sur la naissance du futur Louis XIV, sur son avènement, sur sa majorité, sur la naissance du Dauphin, d'après un livre imprimé en 1661). — P. BENZART. Extraits des arrêts du parlement de Tournai, fin (1698-1704). — L. SARRUT. Françoise Sarrut et Jean Caldié (le mari fut condamné aux galères, la femme enfermée à la tour de Constance pour avoir assisté à une assemblée du Désert en 1754; documents sur cette condamnation et sur la famille Sarrut). — N. WEISS. Encore l'affaire Calas (on fit des quêtes dans les milieux protestants en faveur de Calas). = C.-rendus : Abbé *Dedieu*. Histoire politique des protestants français, 1715-1794 (M. Bost combat la théorie de l'auteur, qui voit dans les mouvements des protestants une révolte politique, en accord avec les puissances étrangères). — *H. Strohl*. L'épanouissement de la pensée religieuse de Luther, de 1515 à 1520 (excellent). — Duc *de la Force*. Le maréchal de la Force, 1558-1652, t. I (jusqu'en 1610).

4. — Bulletin Du Cange. Archivum latinitatis medii aevi. Fasc. 3, 1925. — W. H. PRIOR. Notes sur les poids et mesures dans l'Angleterre du moyen âge, suite et fin (mesures de longueur et de superficie; mesures diverses tombées en désuétude; rapports entre les monnaies anglaises et étrangères. Glossaire et index). — P.-S. LEICHT. L'expression « Communitas » dans une lettre du pape Grégoire II (723; elle désigne une assemblée provinciale, composée du clergé et des fonctionnaires, à laquelle on adressait des suppliques et demandait l'appui de l'autorité suprême). — Angelo SILVAGNI. Le recueil épigraphique dit de Signorilis peut-il être attribué à Cola di Rienzo? (ce recueil nous est parvenu en trois recensions; la troisième peut être attribuée à « Nicolaus Signorilis de Urbe », nommé par un des manuscrits; les deux autres ne peuvent pas davantage avoir le célèbre tribun pour auteur. La compilation est du XVe siècle; elle a été écrite après 1409 et avant 1427, date de la mort de Signorilis). = Notes lexicographiques. P. THOMAS. Corrections au texte des poésies latines sur la mort de Charles le Bon.

5. — Bulletin hispanique. 1925, avril-juin. — Carmelo VIÑAS MEY. Nouvelles données sur l'histoire des Afrancesados, suite (en espagnol). — P. MAZZEI. La lyrique de D. Juan Valera (idem). = C.-rendus : *Carreras y Artau*. Ensayo sobre el voluntarismo de J. Duns Scot (montre surtout en Jean Scot le représentant de la tradi-

Digitized by Google

tion de saint Augustin). — *H. Lonchay* et *J. Cuvelier*. Correspondance de la cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas; t. I : 1598-1621 (il contient un résumé des lettres de Philippe III). — *Eduardo Gómez de Baquero*. El renacimiento de la novela en el siglo XIX (bonne étude sur le roman et les romanciers espagnols au XIXe siècle).

6. — Bulletin philologique et historique (jusqu'à 1715) du Comité des travaux historiques et scientifiques. Années 1922 et 1923 (paru en 1925). — Procès-verbaux du 55e Congrès des Sociétés savantes de Paris et des départements à Marseille en 1922, du 56e Congrès à la Sorbonne en 1923. — Lucien AUVRAY. Lettres de Guizot et de Daunou se rapportant aux origines du Comité des travaux historiques, 1834. — R. QUENEDEY. Note sur une règle-mesure d'un pied trouvée à Rouen. — Philippe LAUER. Note sur divers groupes de diplômes carolingiens concernant le Midi, 898-923. — Eugène DUPRAT. Étude de la charte de 1040 relative à la consécration de l'église Saint-Victor à Marseille (l'examen des exemplaires manuscrits qu'on en connaît montre que l'original prétendu est une copie prise sur celle du cartulaire; cette constatation porte atteinte à l'authenticité de la charte). — OUDOT DE DAINVILLE. Note sur le missel dit « de saint Louis », évêque de Toulouse. — Joseph BILLIOUD. Le roi des merciers du comté de Provence aux XIVe et XVe siècles. — Abbé ARNAUD D'AGNEL. L'arrivée et le séjour à Marseille de César Borgia (publie un compte-rendu dressé par un notaire marseillais, 1498). — P. PIÉTRESSON DE SAINT-AUBIN. Additions et corrections à la « Gallia Christiana ». Abbayes d'Oyes et de Notre-Dame d'Andecy (en Champagne). — Jean BEYSSAC. La paroisse de Montarcher en Forez à la fin du XVe siècle (d'après les registres paroissiaux). — Lucien AUVRAY. Essai de restitution d'un légendier perdu de Saint-Florent de Saumur (en appendice, une série de « Miracula sancti Florentii », composée par Rainaud d'Angers, qui fut un disciple de Fulbert de Chartres; plusieurs de ces miracles sont attribués à l'abbé Frédéric, 1023-1055. On les connaît seulement par une traduction française de dom Huynes). — Abbé F. BLANQUART. L'épitaphe de Charles de Boudeville par Ronsard. — Émile TURPIN. Fragment d'une ancienne copie des Mémoires de Philippe de Commynes. — René FAGE. Tableau économique de Tulle dans la seconde moitié du XVIe siècle. — Jacques SOYER. Identification du domaine Mons Bellini donné par Charles le Chauve à l'abbaye de Saint-Mesmin et mentionné dans des chartes de Robert le Pieux, Philippe Ier et Louis IX, en faveur de cet établissement (le vocable *Mons Bellini* s'est conservé sous la forme Beaulin, Baulin ou Le Beaulin, ferme de la commune de Mézières-lez-Cléry, près d'une voie antique appelée sur la carte de Cassini « chemin de Saint-Agnan »). — Philippe LAUER. La formule « N. ambasciavit » dans les diplômes carolingiens (« ambasciare » et « impetrare » sont synonymes). — Jacques DE FONT-RÉAULX. Les droits de tonlieu de l'abbaye Saint-Sulpice de Bourges et un diplôme falsifié de Charles le Chauve. —

Digitized by Google

Étienne DEVILLE. Les livres liturgiques de l'ancien diocèse de Lisieux; essai de bibliographie. — René HARMAND. Contribution à la lexicographie lorraine du XVe siècle. — A. VIDIER. Chronique des archives départementales, année 1923 (versements, dons, acquisitions, répertoires numériques).

7. — Carnet de la Sabretache. 1925, avril. — Commandant Henry MARTIN. Un officier d'infanterie de marine à Madagascar. Journal du lieutenant Charles BARBEROT, 1900-1902, suite et fin (on retrouve ici Joffre et Galliéni; sur Galliéni on lit : « On redoute l'œil du maître; il veut voir et il voit. Il écoute toutes les doléances. Il réfléchit, il s'entoure de conseils; il agit ensuite. » Barberot fut tué au Linge à la tête de son bataillon). — P. HALLYNCK. La vie militaire de Paul-Louis Courier, 1793-1809 (il quitta l'armée tout tranquillement, « n'ayant pu assister à la bataille de Wagram, faute de cheval », et l'on ne songea plus à lui). = Mai. Général P.-E. BORDEAUX. Maréchaux de Savoie, généraux d'armée et maréchaux d'Italie. — Lettres et souvenirs du général Olivier, 1er article (Olivier, 1836-1912. Lettres à ses parents sur ses campagnes en Algérie, 1859-1861, et surtout au Mexique, 1862-1863).

8. — Journal des savants. 1924, novembre-décembre. — C. HUART. Les Mamelouks en Syrie (d'après le travail de Gaudefroy-Demonbynes; les Mamelouks, appelés au secours par le sultan ayyoubite, défirent les Mongols en 1260 et arrêtèrent leurs invasions; la Syrie fit partie de leur empire jusqu'en 1516). — A. PUECH. Les *Ennéades* de Plotin, II. — Paul BOURGET. Le musée Condé en 1923. = C.-rendus : *H. Frankfort.* Studies in early pottery of the Near East, t. I (consacré aux relations lointaines entre l'Égypte, la Syrie et la Mésopotamie; remarquable). — *E. Albertini.* Les divisions administratives de l'Espagne romaine (très solide). — *G. Espinas.* La draperie dans la Flandre française au moyen âge (trop de classifications, mais connaissance profonde du sujet). — *A. Collignon.* Reliquiae (recueil d'articles dus à un véritable humaniste). = 1925, janvier-février. P. JOUGUET. Une lettre de l'empereur Claude aux Alexandrins (celle que H. Idris Bell a trouvée dans un papyrus de Philadelphie au Fayoum; ce qu'elle nous apprend sur la situation des Juifs à Alexandrie). — H. CORDIER. Le vieux Paris : la chapelle Saint-Denis (elle a donné son nom au quartier actuel de La Chapelle à Paris; histoire de ce quartier d'après Lambeau). — Fr. RENIÉ. Un inventaire des Antiques de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1749 (texte de cet inventaire; la collection fut dispersée lors de la Révolution). = C.-rendus : *Éd. Naville.* La révolution religieuse à la fin de la XVIIIe dynastie égyptienne (conclusions discutables). — RR. PP. *Jaussen* et *Savignac.* Mission archéologique en Arabie, III (concerne trois châteaux arabes). — *P. Monceaux.* Histoire de la littérature latine chrétienne (résumé qui est un modèle). — *B. Leib.*

Digitized by Google

Rome, Kiev et Byzance à la fin du XI[e] siècle (au temps d'Urbain II; important pour l'histoire du schisme grec). — *J. Haust.* Étymologies wallones et françaises (intéressant). = Mars-avril. E. CUQ. L'exploitation du domaine royal au temps de Hammurabi (d'après la publication de F. Thureau-Dangin; précise les divers modes d'exploitation, par fermiers, par remplaçants, par hommes de corvée, par soldats). — R. CAGNAT. Deux diplômes militaires du musée de Sofia (de l'époque de Vespasien). — E. SEILLIÈRE. Delphine Gay de Girardin (d'après le volume de Henri Malo, jusqu'à son mariage, en 1831, avec Émile de Girardin). — P. BOURGET. Le musée Condé en 1924. = C.-rendus : *H. de Genouillac.* Fouilles françaises d'El-Akhymer (l'ancienne Kich). — *R. Reitzenstein.* Das iranische Erlösungsmysterium (important pour l'histoire du manichéisme). — *M. Andrieu.* Immixtio et consecratio (méthode impeccable). — *John S. C. Bridge.* A history of France from the death of Louis XI, t. II (consacré à l'expédition d'Italie de Charles VIII; en montre l'inutilité).

9. — Napoléon. Revue des études napoléoniennes (à noter le changement de titre de la Revue). 1925, janvier-février. — Éd. DRIAULT. La Renaissance de l'Égypte (considérations sur l'histoire de l'Égypte au XIX[e] et au début du XX[e] siècle. Elle entre avec le roi Fouad en une nouvelle période de grandeur). — Fr. CHARLES-ROUX. La politique musulmane de Bonaparte (« il n'appartenait qu'à lui de donner, dès le premier contact de la France avec l'Afrique du Nord et avec l'Islam, le modèle achevé d'une politique indigène et d'une politique religieuse aussi complètement neuves, poussées d'emblée jusqu'à des limites rarement atteintes depuis lors et en tout cas jamais dépassées »). — G. DOUIN. Mathieu de Lesseps, commissaire général en Égypte, 1803-1804 (pendant la période de la paix d'Amiens; c'est le père de Ferdinand). — L. HAUTECOEUR. L'expédition d'Égypte et l'art français (les tableaux de Gros et Girardet). — A. FRANCASTEL. Les dessins de Dutertre à Versailles (représentant les anciens monuments d'Egypte et les officiers qui participèrent à l'expédition). = Mars-avril. Comte J.-N. PRIMOLI. Une nièce de l'Empereur : Charlotte Bonaparte, fille de Lucien (fille de son premier mariage avec Christine Boyer; à un certain moment, en 1809, on put croire que Napoléon épousera sa nièce; celle-ci deviendra, en 1815, princesse Gabrielli; portraits; nombreuses lettres inédites). — Ph. SAGNAC. Le consulat à vie (de quelle manière on arriva à cette conception; le plébiscite où la moitié de la nation s'abstint; l'opposition vint surtout des soldats; à suivre). — Lieutenant-colonel É. MEYER. Clausewitz (valeur de ses théories militaires; contre les appréciations trop défavorables du colonel Gros-Long). — F. BOYER. Le musée napoléonien du comte J.-N. Primoli à Rome. = C.-rendus : Livres sur l'Égypte et l'Afrique du Nord. = Mai-juin. Ph. SAGNAC. L'avènement de Bonaparte à l'Empire. Le consulat à vie, II (dépouillement des registres de vote; le sénatus-consulte du 4 août 1802; établissement du nouveau régime; création

Digitized by Google

des sénatoreries; les opposants). — H. BUFFENOIR. La vie sentimentale du comte Molé (d'après le t. III de ses *Mémoires*). — G.-I. BRATIANU. Un Bonaparte en Corse au XIIIe siècle (un Vivaldo de Bonaparte, de Bonifacio, est mentionné dans un acte de 1288). — M. BELGRANO. Napoléon et l'Argentine; la mission de Sassenay (il fut envoyé par Napoléon à Buenos-Aires le 29 mai 1808, lors des événements de Bayonne, pour se mettre en rapports avec le général de Liniers; il fut arrêté, embarqué pour l'Espagne et enfermé sur un ponton devant Cadix). — A. HACHETTE. Le dossier de la journée du retour des cendres (état des grandes et menues dépenses. Archives nationales, F21 741-742). = C.-rendus : *J. Ancel.* Manuel historique de la question d'Orient, 1792-1923 (manuel indispensable à celui qui veut connaitre cette question). — *R. André.* L'occupation de la France par les Alliés en 1815 (instructif et documenté). — *Éd. Driault.* Napoléon et l'Europe (quelques réserves de M. Tramond à la thèse de l'auteur).

10. — Polybiblion. 1925, janvier. — *James Georges Frazer.* Les origines de la famille et du clan, traduit par la comtesse *Jean de Pange* (œuvre d'un véritable savant qui cherche avant tout la vérité). — *A. Jardé.* La formation du peuple grec (excellent). — *Ch. Hirschauer.* La politique de saint Pie V en France, 1566-1572 (comment le pape a combattu les protestants en France). — *Jean de Montenon.* Délibérations du corps de ville de Poitiers (de 1773 à 1789, d'après un « agenda » manuscrit). — *Ch. Maurichéau-Beaupré* et *Hennet de Goutel.* Le château de Versailles et ses jardins (guide modèle). — *R. Poisson.* Histoire du département de l'Orne (cadre un peu artificiel, puisqu'il raconte les faits qui ont eu ce département pour théâtre, depuis l'origine). — *G. Lenôtre.* Monsieur de Charette (se meut à l'aise dans ces drames de la Révolution). — *P. Verhaegen.* La Belgique sous la domination française; t. II : Débuts du Directoire (sujet traité avec grande ampleur). — *De Villa Urrutia.* Relaciones entre España è Inglaterra durante la guerra de la Independencia; t. III : 1812-1814 (fin d'un grand travail). — *De La Mazelière.* Le Japon. Histoire et civilisation, t. VII et VIII (depuis le début du XXe siècle, œuvre de premier ordre). — *Georg Schneider.* Handbuch der Bibliographie (avec raison n'indique que les ouvrages d'un usage courant). = Février-mars. *M. Boule.* Les hommes fossiles (fait honneur à la science française : on regrette pourtant que dans quelques endroits transparaisse la religion évolutionniste). — *M. Hoc.* Étude sur Jean-Gaspard Gevaerts, 1593-1666 (bonne étude sur l'un des derniers représentants de l'humanisme belge). — Dr *F. Roland.* Les cartes de la Franche-Comté publiées au XVIIIe siècle (le 3e volume de la série sur les cartes anciennes de la province). — *F. Pasquier.* Cartulaire de Mirepoix, 2 vol. (au t. II, documents de 1207 à 1577; le t. I, longue et substantielle introduction). — *M. Deloche.* François du Plessis, grand prévôt de France (documents inédits sur le père du cardinal de Richelieu). — *Wlad. d'Ormesson.* La première mission officielle de la France aux

Digitized by Google

États-Unis. Conrad-Alexandre Gérard, 1778-1779 (intéressant). — *E. Le Parquier.* Cahiers de doléances du bailliage d'Arques (au cahier du tiers état du bailliage a pu joindre ceux de 197 paroisses). — *Charles E. Chapman.* Catalogue of materials in the archivo general de Indias for the history of the Pacific coast and the American Southwest (analyse de 6,257 documents). — *K.-K. Kawakami.* Le problème du Pacifique et la politique japonaise (en réalité, étudie les conséquences des accords conclus à la conférence de Washington). — *E. Petzet* et *O. Glauning.* Deutsche Schrifttafeln des IX bis XVI Jahrhundert, t. IV (contient dix très belles planches de manuscrits de la bibliothèque d'État de Munich). = Avril. A. VINCENT. Publications récentes sur l'Écriture sainte et la littérature orientale. — Général *Cadorna.* Mémoires (la guerre sur le front italien, du 24 mai 1915 au 9 octobre 1917; apologie de sa conduite). — *Fr. Vincent.* Saint François de Sales, directeur d'âmes (thèse de Poitiers, très abondante). — *Pr. Ricard.* Les merveilles de l'autre France : Algérie, Tunisie, Maroc (publication de luxe). — *Marc Bloch.* Les rois thaumaturges (magnifique témoignage de l'activité de l'Université alsacienne). — *A. Fliche.* La réforme grégorienne (beau livre). — *E. Hubert.* Le protestantisme dans le Hainaut au XVIII[e] siècle (fouillé). — *Geoffroy de Grandmaison.* L'Espagne et Napoléon; t. II : 1809-1811 (de premier ordre). — *É. Magne.* Bibliographie générale des œuvres de Scarron (très consciencieuse).

11. — La Révolution de 1848. 1925, février. — Ch.-A. JULIEN. L'Algérie de 1830 à 1870 (bulletin des publications parues en 1923 sur cette période). — G. VAUTHIER. Un essai de phalanstère à Condé-sur-Vesgre, fin au n° suivant (au canton de Houdan, Seine-et-Oise; la tentative de 1832 n'eut aucun succès; il y eut « avortement »). — F. DUTACQ. Notes et documents sur le complot du Sud-Est, suite au n° suivant (en 1850-1851; la police semble avoir été de moitié dans ce complot; publie un curieux rapport tiré des archives municipales de Lyon). = Avril. Compte-rendu de l'assemblée générale du 22 février 1925. — P. RAPHAËL. Aurélien de Sèze et le 2 décembre (publie une lettre qu'Aurélien adressa de Mazas à son frère au lendemain de son arrestation). — G. VAUTHIER. Troubles à la Sorbonne en 1856 (contre Nisard, auquel on attribuait à tort le mot sur « les deux morales »). — H. CHOBAUT. Quelques prénoms démocratiques dans La Vaugane, Gard, en 1849 (Brutus, Barbès, Ledru-Rollin, Cavaignac).

12. — La Révolution française. 1924, octobre-décembre. — G. MARTIN. Les blancs à Machecoul, mars-avril 1793, fin au n° suivant (origines du mouvement insurrectionnel; récit des atrocités commises par les blancs les 11 et 12 mars 1793; les opérations militaires et la reprise de la ville, 16-22 avril). — R. VIVIER. L'esprit d'opposition à Strasbourg de 1830 à 1848, suite; fin au n° suivant (les loges maçonniques et les journaux à Strasbourg en 1830; l'opposition répu-

Digitized by Google

blicaine contre le préfet Chopin d'Arnouville, 1830-1837; plaintes à propos des droits de douane; l'opposition s'atténue de 1837 à 1848, sous l'administration du préfet Louis de Sers). — M. PEYRE. La Corse au moment de la convocation des États-Généraux (très sommaire, d'après les cahiers de doléances). — Erik ACHORN. Les conscriptions de l'an VII et de l'an VIII (statistiques des quatre levées; on donne le chiffre des conscrits qui quittèrent leur département; il est très bas). — B. MIRKINE-GUÉTZÉVITCH. La littérature russe contemporaine sur la Révolution française, suite au n° suivant (papiers de Kotschubey, Mme Bukovetzky, Melgunoff, Kareiev). = C.-rendus : lieutenant-colonel *Malleray*. Les cinq Vendées (1793 à 1802; précis chronologique d'une guerre civile compliquée). — Dr *L. Testut*. La petite ville de Beaumont-du-Périgord pendant la période révolutionnaire (beaucoup de renseignements). — *G. Michon*. Essai sur l'histoire du parti feuillant : Adrien Duport (thèse de Dijon, remplie de faits). — *A. Alba*. Encyclopédie par l'image. La Révolution française (images bien choisies; texte rédigé un peu vite). — *R. Parisot*. Histoire de la Lorraine, t. III (quelques réserves, mais intéressant). — *A. Gazier*. Histoire générale du jansénisme depuis ses origines jusqu'à nos jours (solide, neuf, bien ordonné). = 1925, janvier-mars. P. SAGNAC. Les conflits de la science et de la religion au XVIIIe siècle. Dalembert et Buffon (ils éliminent de leurs raisonnements la Providence et les causes finales). — A. AULARD. Washington et la clef de la Bastille (elle lui fut envoyée par La Fayette). — G. BELLONI. Le Comité de Sûreté générale de la Convention nationale (résumé fait par le candidat de sa thèse au moment de la soutenance; il a été reçu docteur avec la mention honorable). = C.-rendus : *H. Sée*. La vie économique et les classes sociales en France au XVIIIe siècle (quelques études qui mènent à des vues d'ensemble). — Mme *Grace M. Jaffé*. Le mouvement ouvrier à Paris pendant la Révolution française, 1789-1791 (esquisse où il y a de l'inexpérience et de l'intelligence). — *A. Aulard*. Le christianisme et la Révolution française. — *B. Faÿ*. L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIIIe siècle (livre documenté, mais dur à lire). — *C. Parra-Pérez*. Miranda et la Révolution française, 1792-1798 (intéressant). — *Pasquet*. Histoire politique et sociale du peuple américain (t. I allant jusqu'en 1825; le livre a de la vie et de la beauté). — *Alfred Meyer*. L'abbé Bernier, apôtre de la Vendée, négociateur du Concordat, évêque d'Orléans (récit clair, un peu superficiel).

13. — Revue archéologique. 1925, janvier-mars. — C. ÉMEREAU. Notes sur les origines et la formation de Constantinople (tracé des enceintes constantinienne et théodosienne; les quatre grands centres qui formèrent des foyers d'expansion). — S. REINACH. Éphémérides d'Alésia. Histoire, fouilles, controverses (de l'an 52 av. J.-C. à 1924; nombreux renseignements très précis). — P. MONTET. La croix ansée des anciens Égyptiens (en réalité, le signe pris pour la croix ansée

Digitized by Google

doit se définir : ornement en forme de cravate pouvant être porté en guise de collier, de ceinture ou de diadème). — W. DEONNA. Les sciences auxiliaires de l'archéologie (rôle de la métapsychique: les artistes en état second, etc.). = Variétés : Les temples ptolémaïques et romains (d'après le livre de G. Jéquier); les fouilles de Sardes (d'après le volume de H. Crosby Butler). — Nouvelles archéologiques. = C.-rendus : *L. Capitan, H. Breuil, D. Peyrony.* Les Combarelles aux Eyzies, Dordogne (accroît notre connaissance de l'art quaternaire). — *Jean Capart.* L'art égyptien, t. I (très riche contenu). — *G. Jéquier.* Manuel d'archéologie égyptienne (de premier ordre). — *W. Burt Cook.* Catalogue of the Egyptological Library and other books from the collection of the late Ch. Edwin Wilbour (très complet). — Sir *J. G. Frazer.* Le folklore dans l'Ancien Testament, édition abrégée (a renouvelé l'étude de l'Ancien Testament). — *Ch. Dugas, J. Berchmans, Mogens Clemmensen.* Le sanctuaire d'Aléa Athéna à Tégée (tout ce qui concerne le temple, architecture et sculpture). — *M. Mayer.* Molfetta und Matera (deux stations préhistoriques de l'Apulie). — *M. P. Charlesworth.* Trade-routes and commerce of the roman Empire (très bon livre). — *M. Aubert.* L'art religieux en Rhénanie (monographies érudites et lisibles). — *P. Monceaux.* Histoire de la littérature latine chrétienne (excellent petit livre). — *Ch. Diehl.* Constantinople (livre d'art et de science). — *J. Maurice.* Constantin le Grand (apologie). — *G. Soulier.* Les influences orientales dans la peinture toscane (ouvrage original). — *J. Alazard.* Le portrait florentin de Botticelli à Bronzino (a cherché la filiation des écoles et des œuvres). — *V. Bérard.* Introduction à l'Odyssée (riches développements, en grande partie originaux).

14. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1925, 15 avril. — *L. de Grandmaison.* Jésus dans l'histoire et dans le mystère (réfutation de l'ouvrage de P.-L. Couchoud : le Mystère de Jésus). — *P. Batiffol.* Le siège apostolique, 395-451 (exposé minutieux et très nuancé, où l'auteur, combattant surtout Ritschl, met en lumière le prestige œcuménique de la Rome chrétienne). — Abbé *Joseph Boutet.* Saint Cyprien, évêque de Carthage et martyr, 210-258 (travail assez élémentaire, où ont été utilisés les récents travaux parus en français sur Cyprien). — *René Girard.* L'abbé Terray et la liberté du commerce des grains, 1769-1774 (ouvrage à la fois très technique et très vivant). — Général *Mangin.* Des hommes et des faits (intéressant recueil d'articles). — *Louis Hourticq.* Encyclopédie des Beaux-Arts (premier fascicule d'un dictionnaire qui en comprendra dix). = 1er mai. *Martial de Pradel de Lamase.* L'hôtel de la Marine (très intéressante histoire de cet édifice, construit par Gabriel, et qui abrita jusqu'à la Révolution le garde-meuble de la Couronne). — Comte *de Fels.* Ange-Jacques Gabriel, premier architecte du roi (biographie précieuse pour l'histoire de l'art français au XVIIIe siècle). — *Al. Alvarez.* The Monroe doctrine (bon résumé de son histoire, suivi d'ap-

Digitized by Google

préciations signées des Américains les plus qualifiés pour donner leur opinion sur cette doctrine). — *R. Parisot.* Histoire de Lorraine ; t. III : 1789-1919 (remarquable collection de faits). — *Ph. Rocher.* Le dernier enfant de France : le duc de Bordeaux, 1820-1830. — *Georges Weill.* Histoire du mouvement social en France, 1852-1924 (3e édit., revue et complétée, de cet exposé, si bien informé et si impartial). — *Ad. Erman.* Aegypten und ægyptisches Leben im Altertum (nouv. édition bien mise au courant). — *H. Cordier.* Bibliographie des œuvres de Gaston Maspero. = 15 mai. *J. Declareuil.* Rome et l'organisation du droit (remarquable). — *Bulić* et *Adamić.* Bulletin d'archéologie et d'histoire dalmate. — *Henri de Genouillac.* Fouilles françaises d'El-Akymer, 1912. — *Joseph Dedieu.* Histoire politique des protestants français, 1715-1794 (très importante étude sur la politique du gouvernement à l'égard des huguenots).

15. — Revue de l'histoire des colonies françaises. 1924, IVe trimestre. — Pierre DE VAISSIÈRE. Le saint de l'Acadie : Charles de Menou d'Aulnay (publie le testament de Ch. de Menou, daté du 20 janvier 1649; il succomba peu de temps après, par suite des intrigues de Latour). — Cl. BONNAULT DE MÉZY. Les Canadiens en France et aux colonies après la cession, 1760-1815 (suit l'histoire de quelques-uns de ces Canadiens qui s'établirent à Tours, en Saintonge, en Blésois, à Cayenne, à la Martinique, au Sénégal, etc.; très intéressant). — Comte FILIPPI. Fragmens historiques et statistiques sur la régence de Tunis, fin (détails curieux et précis sur la Régence en 1829). = C.-rendus : Général *Puypéroux.* Histoire militaire de l'Indo-Chine des débuts à nos jours (titre inexact, nombreuses défectuosités, néanmoins une des plus précieuses contributions que les services officiels aient apportées à l'œuvre de l'histoire coloniale). — *G. Grandidier.* Le Myre de Vilers, Duchesne, Galliéni (excellent ouvrage sur un beau sujet).

16. — Revue de l'histoire des religions. 1924, juillet-octobre. — H. DELAFOSSE. Rapports de Mathieu et de Luc (Mathieu s'est beaucoup servi de Luc pour écrire son évangile; il a reproduit plusieurs de ses textes; sur d'autres il s'est livré à un travail d'interprétation, de correction, de rapiéçage. Luc a, du reste, attribué au Christ des propos qu'il n'a jamais tenus; il a inventé de toutes pièces des récits et des discours). — W. DEONNA. Armes avec motifs astrologiques et talismaniques (armes de toutes époques; distingue vingt-huit motifs différents). — A. BEL. Un discours de M. D. Miguel Asin Palacios à la Real Academía de la Historia (sur le rôle joué par les docteurs musulmans dans l'étude de l'histoire des religions). — Salomon REINACH. La première allusion au christianisme dans l'histoire (dans la lettre adressée par Claude en l'an 41 aux Alexandrins et récemment trouvée sur un papyrus de Philadelphie; Claude se serait inquiété de l'agitation messianique). — Ch. GUIGNEBERT. Remarques sur l'hypo-

Digitized by Google

thèse de M. S. Reinach (la phrase interprétée par M. Reinach signifierait simplement que les Juifs d'Alexandrie ne doivent plus faire venir de nouveaux Juifs qui pourraient susciter de nouveaux troubles, car ce serait alors un véritable fléau qui risquerait de s'étendre à tout l'empire). = C.-rendus : *Louis Delaporte.* Catalogue des cylindres, cachets et pierres gravées du style oriental (au musée du Louvre). — *K. Kohler.* Jewish theology, systematically and historically considered (défense de la théologie du judaïsme progressiste). — *G. Dupont.* Le Fils de l'homme (l'expression signifierait simplement : homme; thèse très contestable). — *Arthur Drews.* Das Markus Evangelium als Zeugnis gegen die Geschichtlichkeit Iesu, et autres ouvrages du même (tous concluant que Jésus n'a pas existé). — *H. Raschke.* Die Werkstatt des Markus Evangelisten (l'auteur n'est pas Marc le disciple de Pierre, mais bien Marcion; thèse hardie).

17. — Revue de synthèse historique. T. XXXVIII. — H. Berr. Jacques de Morgan, 1857-1924 (article nécrologique; son rôle dans les études préhistoriques). — R. Lenoir. Les sociétés humaines (série de thèses intéressantes qui sont comme un programme de recherches et de discussions). — L. Febvre. Politique royale ou civilisation française? Remarques sur un problème d'histoire de linguistique (fait un grand éloge du livre de A. Brun, « l'Introduction du français dans les provinces du Midi »; ce n'est pas François Ier et l'ordonnance de Villers-Cotterets qui expliquent la conversion linguistique du Midi, mais bien la vitalité de la France dont tout le Midi, français déjà de fait et de volonté, a encore voulu parler la langue). — H. Sée. L'évolution du régime agraire en Angleterre depuis la fin du moyen âge (montre que cette évolution est l'inverse de celle qui caractérise le régime français; très suggestif). — L. Rougier. L'accord de la raison et de la foi chez les Pères de l'Église (les apologistes ont utilisé la philosophie comme une étape sur le chemin de la croyance; la philosophie est comme une introduction à l'étude de la théologie, et la littérature profane une sorte de propédeutique à l'exégèse des Écritures). — A. Paul. La crise de l'histoire (montre qu'avec les nouveaux programmes des lycées l'élève suit l'évolution de l'humanité, depuis la préhistoire jusqu'à l'époque actuelle). — P. Van Tieghem. Principaux ouvrages récents de littérature générale et comparée (revue très complète et très intéressante). — A. Roubaud. Une synthèse de l'histoire de France (celle de M. Bainville; montre les faiblesses de l'œuvre). — A. Rey. Magie et science expérimentale au moyen âge (d'après le livre de Lynn Thorndike). — R. Schneider. Le rôle artistique d'Horace Walpole (d'après le livre de M. Yvon). — G. Ascoli. La langue française (d'après le t. IV du grand travail de F. Brunot).

18. — Revue des études anciennes. 1925, avril-juin. — G. Radet. Les théores thessaliens au tombeau d'Achille (députations sacrées envoyées chaque année par les Thessaliens au tombeau d'Achille en

Digitized by Google

Troade, près du cap Sigée; comment avec le temps ce culte d'Achille s'est transformé; Alexandre au tombeau d'Achille). — P. CLOCHÉ. Les procès des stratèges athéniens (passe en revue ces procès, depuis celui de Miltiade jusqu'à ceux de l'époque de Démosthènes; ces procès ne sont pas toujours engagés par le parti démocrate). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines; CVI : l'Enceinte gallo-romaine de Bazas (avec une planche). — R. MONTANDON. La topographie de Genève à l'époque gallo-romaine et l'enceinte réduite du IIIe siècle. — F. PAJOT. La question d'*Olino* et *Vesontio* (dans la *Notitia dignitatum*, *Latavienses Olinone* serait une faute de transcription pour *Latovici Vesontione*). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. — A. GRENIER. Notes d'archéologie rhénane. = C.-rendus : *A. Meillet* et *M. Cohen*. Les langues du monde par un groupe de linguistes (on signale la part des divers collaborateurs). — *C. J. Gadd*. A sumerian reading-book (important). — *W. H. Buchler*. Sardis, t. VI, part II (consacré aux inscriptions lydiennes connues jusqu'à ce jour). — *M. Cohen*. Le système verbal sémitique et l'expression du temps (travail de synthèse nouveau). — *H. Lechat*. Phidias et la sculpture grecque au Ve siècle (on signale les améliorations de la nouvelle édition). — *Walter Scott*. Hermetica, t. I (publie, avec une ample introduction et une traduction en anglais, les écrits hermétiques; le t. II contiendra le commentaire, le t. III les *testimonia* et des appendices). — *Ettore Pais*. Storia dell' Italia antica, t. I et II (destinée au grand public, nombreuses illustrations). — *J. Declareuil*. Rome et l'organisation du droit (œuvre d'un juriste et d'un historien). — *W. M. Lindsay*. Palaeographia latina, part III (sur le *scriptorium* de Saint-Nazaire de Lorsch).

19. — Revue des études arméniennes. 1924, t. IV, fasc. 1. — A. POIDEBARD. La Transcaucasie et la République d'Arménie dans les textes diplomatiques, du traité de Brest-Litovsk au traité de Kars, 1918-1921; appendices et table. = Fasc. 2. Dr. V. TORKOMIAN. Une promenade archéologique dans les cimetières arméniens de Constantinople.

20. — Revue des études historiques. 1925, janvier-mars. — F. ROUSSEAU. L'autobiographie laïque de Camus, évêque de Belley (dans le roman intitulé *Alexis*, Camus raconte en réalité l'histoire de sa jeunesse, jusqu'en 1608). — P. MARMOTTTAN. Étienne-Chérubin Leconte (1762-1818; architecte des consuls, puis de Murat à Naples). — L. BAUDIN. La révolution de 1911-1912 en Équateur (chute et massacre de l'ex-président Eloy Alfaro, qui voulait se maintenir au pouvoir). — Baron DE BAYE. Les icones russes (leur rôle dans la religion, la vie et l'art russes). — Ch. SAMARAN. Histoire romancée et roman historique (à propos de « l'abbé de Saint-Réal » de G. Dulong). = C.-rendus : *J. Maurice*. Constantin le Grand (œuvre d'un historien sincère et convaincu). — *J.-P. Alaux*. L'histoire merveilleuse de Christophe Colomb (publication de luxe, avec des bois de Gustave

Digitized by Google

Alaux). — *L. Madelin.* Histoire politique, 1515-1800 (dans la collection de M. Hanotaux; la place était trop mesurée). — *J. Arnaud-Bouteloup.* Le rôle politique de Marie-Antoinette (très documenté). — Colonel *Godchot.* Les Espagnols du marquis de la Romana, 1807-1808 (ils occupèrent avec les Français l'île de Langeland en Danemark). — Comte *de la Bédoyère* et *A. de Maricourt.* Georgine de Chastellux et Charles de la Bédoyère (celui qui fut exécuté le 15 août 1815, d'après des papiers de famille). — *A.-F.-B. Carpentier.* L'embouteillage de Zeebrugge (remarquable). = Avril-juin. L. PERRET. Histoire de l'empereur Géta (réunit les rares documents qu'on a sur lui et insiste sur son assassinat ordonné par Caracalla, son frère, en février 212). — P. DESLANDRES. L'Église et le théâtre (analyse le livre d'A. Reyval). — C. LEROUX-CESBRON. La carrière amoureuse, politique et littéraire de M. de Villenave (le traducteur d'Ovide, mort en 1846; quelques traits amusants). — Edmond L'HOMMEDÉ. Des pays réunis à la France de 1789 à 1814 (Monaco, la Belgique, la rive gauche du Rhin, Mulhouse, le Piémont, la Hollande, grand-duché de Berg, provinces illyriennes, États romains, le Valais). — Marquis DE MONTMORILLON. Lettres inédites du baron de Barante (1824-1825). = C.-rendus : *A. Blanchet.* Les souterrains-refuges de la France (bonne étude d'ensemble). — *R. Parisot.* Histoire de Lorraine, t. III (d'un intérêt capital). — *G. Bonvalot.* Marco Polo (très vivant). — *J. Alazard.* Le portrait florentin de Botticelli à Bronzino (bon). — *Fr. Lachèvre.* Le libertinage au XVII^e^ siècle (d'une grande probité scientifique). — *A. Mousset.* Le comte de Fernan Nuñez (fait mieux connaître les débuts de la Révolution). — *E. Gabory.* La Révolution et la Vendée; t. I : 1789-1793 (remarquable). — *Ch. Pouthas.* Guizot pendant la Restauration (portrait très curieux de Guizot, riche de renseignements). — *E. Tavernier.* L'œuvre d'irréligion (à partir de 1873).

21. — Revue des questions historiques. 1925, janvier. — N. BRIAN-CHANINOV. Les origines de la Russie historique, suite au n° suivant (la préhistoire de la Russie, les colonies grecques de la mer Noire, les relations avec l'Égypte, les Scythes et les Sarmates, les Goths, les Huns, les Slaves, les Finnois, les Variagues; les légendes sur les vikings Rurik et Oleg). — J. CARREYRE. Un épisode du jansénisme sous la Régence (en 1716; la Sorbonne contre la bulle *Unigenitus;* les *tocsins*, c'est-à-dire les écrits qui engagent le pape et les évêques à prendre contre la Sorbonne la défense de la bulle). — R. CASTEX. L'armateur de La Fayette (la maison Reculès de Basmarein et Raimbaux, de Bordeaux, équipa en dix-huit mois soixante-cinq navires pour le « Continent », plus deux frégates et une corvette). — H. STEIN. Un ancien collège parisien (Louis-le-Grand, d'après Dupont-Ferrier). — E. LE MARCHAND. La reprise des relations entre la France et la Prusse en 1814 (sous la première Restauration; mission du comte de Caraman à Berlin). = C.-rendus : *P. Batiffol.* Le siège apostolique, 359-451 (construction solide, vigoureusement

Digitized by Google

charpentée). — *P. de La Gorce.* Histoire religieuse de la Révolution française, t. V (digne couronnement des quatre volumes précédents). = E.-G. LEDOS. Chronique générale. — A. ISNARD. Revue des périodiques français. — A. VINCENT. Chronique d'histoire orientale. — F. CABROL. Courrier anglais. — CIZAM. Courrier italien. — Bulletin bibliographique, entre autres : *M. Poète.* Paris, t. I (remarquable); *W. Sombart.* Les Juifs et la vie économique, traduit de l'allemand (important pour l'histoire de la formation du capitalisme); *A. Fliche.* La formation des idées grégoriennes (beau livre); *T. Rice Holmes.* The roman republic and the founder of the Empire (rendra les plus grands services); *H. Roy.* La vie, la mode et le costume au XVII^e siècle (œuvre d'un poète devenu bénédictin); marquis *de Noailles.* Le comte de Molé, t. III (ne le cède pas en intérêt aux deux tomes précédents); abbé *J. Capeille.* Histoire des chevaliers de Banyuls, barons de Nyer, 1132-1922 (important pour l'histoire du Roussillon); *K. de Boysson.* L'invasion calviniste en Bas-Limousin, Périgord et Haut-Quercy (on loue la mesure et l'impartialité de l'auteur). = Avril. A. ISNARD. La carte prétendue de Christophe Colomb (s'applique à réfuter point par point les arguments de M. Charles de La Roncière, à montrer que la carte en question ne peut avoir été faite par Colomb et ne correspond en rien au but qu'il se proposait d'atteindre). — A. DE MARICOURT. L'armée de Condé (extraits des Mémoires laissés par le marquis de Bouthillier-Chavigny, major général de cette armée; ces extraits vont de 1792 à 1795; les mémoires ont été écrits après qu'il fut rentré amnistié en France en 1801). — M. MARCH. Pourquoi Pie VI n'a-t-il pas voulu rétablir les Jésuites (parce qu'au conclave de 1775, où il fut élu au 265^e tour de scrutin, il avait pris l'engagement de ne pas les rétablir). — Jean GUIRAUD. Le palais de la France à Rome d'après une publication récente (celle de Ferd. de Navenne). — M. M. BUTLER. Deux « fondateurs » des États-Unis (Alexandre Hamilton et James Madison; sans eux jamais la constitution de 1787 n'aurait pu être élaborée par la Constituante ni adoptée par le peuple). — B. COMBES DE PATRIS. M. de Serre et la bataille des élections (il s'agit de la discussion sur la loi électorale à la Chambre en mai et juin 1820, après l'assassinat du duc de Berry; M. de Serre soutint le projet du gouvernement et rompit entièrement avec les doctrinaires). = C.-rendus : *Éd. Driault.* Napoléon et l'Europe : le grand Empire, 1809-1812 (analyse de l'ouvrage). = E.-G. LEDOS. Chronique générale. — A. ISNARD. Revue des périodiques français. — Luis ARAUJO-COSTA. Courrier espagnol. = Notes bibliographiques; parmi elles : *J. Tramond* et *A. Reussner.* Éléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine (bon). — *G. Hanotaux.* Sur les chemins de l'histoire (recueil de morceaux historiques publiés de 1877 à 1923). — *M. Poète.* Au jardin des Tuileries (amusant et instructif). — *G. Glotz.* La civilisation égéenne (remarquable). — *Commynes.* Mémoires, t. I, éd. de *J. Calmette* (édition scientifique et pratique). — *G. Lenôtre.* Monsieur de

Digitized by Google

Charette (d'un singulier relief). — *R. Parisot.* Histoire de Lorraine, t. III (œuvre d'un Lorrain régionaliste).

22. — Revue d'histoire diplomatique. 1925, n° 1. — L. DE CONTENSON. La loi fondamentale de l'Union des républiques socialistes soviétistes (publie des fragments de cette loi du 6 juillet 1923; le texte intégral a été donné dans l'*Europe nouvelle*, 8 septembre 1923). — H. DEHÉRAIN. La rupture du gouvernement ottoman avec la France de l'an VI (par suite de l'expédition d'Égypte : le chargé d'affaires de France Pierre Ruffin, entré en fonctions le 9 mai 1798, fut arrêté le 2 septembre et enfermé aux Sept-Tours). — A. MOUSSET. L'attentat de Sarajevo (d'après une enquête faite sur place; il n'y a point à y chercher un grand mystère : « c'est un fait divers dont une politique criminelle s'est emparée pour mettre le monde civilisé à feu et à sang »). — Jehan DE WITTE. La correspondance entre Guillaume II et Nicolas II, 1894-1914 (brève analyse de ce qui est relatif à la politique extérieure de la Russie). = C.-rendus : *G. Goyau.* Les origines religieuses du Canada (remarquable). — *P. de la Gorce.* Histoire religieuse de la Révolution française, t. V (excellent sur le Concordat). — *Wlad. d'Ormesson.* La première mission officielle de la France aux États-Unis : Conrad-Alexandre Gérard, 1778-1779 (très instructif). — Vicomte *de Noailles.* La mère du grand Condé (Charlotte-Marguerite de Montmorency, 1594-1650). — Prince *Louis Windischgraetz.* Mémoires, traduits par *Chomel de Jarnien* (sur la dernière guerre et l'empereur d'Autriche Charles). — *Ch. de Werkmann.* Le calvaire d'un empereur (du même Charles). — *H. H. Asquith.* La genèse de la guerre (d'une tonalité un peu grise). — *M. Marion.* Dictionnaire des institutions de la France aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles (rend service). — *G. Letonnelier.* L'abbaye exempte de Cluny et le Saint-Siège (bon). = N° 2. Ch. DUPUIS. Le français langue diplomatique moderne (à propos du livre de James Brown Scott). — Jehan DE WITTE. L'abbé de Véri et son Journal (extraits de 1777 et 1778, à suivre). — P. DOYON. La mission diplomatique de Descorches en Pologne (en 1791-1792; à suivre). — H. DEHÉRAIN. Pierre Ruffin, diplomate français, et les orientalistes autrichiens (il décida un certain nombre d'orientalistes français à collaborer aux *Mines d'Orient*, parues à Vienne de 1809 à 1818; extrait, comme l'article du n° 1, d'un ouvrage en préparation sur Ruffin). = C.-rendus : *Ed. Chapuisat.* La restauration hellénique d'après la correspondance de Jean-Gabriel Eynard, 1841-1843 (tranche d'histoire un peu mince). — Colonel *Godchot.* Le Danemark. Les Espagnols du marquis de La Romana (répertoire de pièces inédites; narration un peu décousue). — *K. Waliszewski.* Le règne d'Alexandre I^er^; t. II : 1812-1816 (beaucoup de détails inédits). — *P. Lesourd.* L'ambassade de France près le Saint-Siège sous l'Ancien régime (choix des ambassadeurs; instructions qui leur sont données, etc.; conférences à l'Institut catholique). — *Winston S. Churchill.* La crise mondiale (œuvre d'un homme d'État et d'un écrivain).

Digitized by Google

23. — Revue historique de droit français et étranger. 1924, octobre-décembre. — E. CHÉNON. Les prud'hommes de Bourges au moyen âge (au début ils n'ont que des fonctions judiciaires; ils sont analogues aux scabins de l'époque carolingienne; au XVe siècle, ils deviennent des officiers municipaux, élus par chacun des quatre quartiers). — Ch. APPLETON. Trois épisodes de l'ancienne Rome, fin (étudie ici l'épisode de Virginie; croit à la réalité historique de cet épisode et la défend contre Pais et Lambert, comme précédemment il a cru à l'enlèvement des Sabines et au suicide de Lucrèce; « dans leurs grandes lignes, nos trois épisodes sont du bon grain »). — H. LÉVY-BRUHL. Le rôle de l'intermédiaire dans l'affatomie (manière de transférer *per festucam* à un destinataire définitif le bien qui a été confié à un tiers intermédiaire; explication ingénieuse du titre XLVI de la loi salique). — Ch. APPLETON. Huvelin romaniste. — Compte-rendu de la semaine d'histoire du droit romain, 23-28 juin 1924. — P. COLLINET. Les papyrus d'Oxyrhynchos, 1876-1882, et la procédure par libelle avant Justinien. = C.-rendus : Sir *Paul Vinogradoff*. Outlines of historical jurisprudence, t. I (ce t. I contient les vues personnelles sur l'étude et la science du droit, et le résumé de ses recherches sur le droit primitif, *tribal law;* art. de P. Dareste); t. II (les recherches de Vinogradoff sur la jurisprudence de la cité grecque; art. de B. Haussoullier). — *Aloys Schulte*. Die Kaiser = und Königskrönungen zu Aachen, 813-1531 (conférence développée). — Dr *Julius Krieg*. Die Landkapitel im Bistum Würzburg (du XIVe au XVIe siècle, utile monographie). — *M. Greir Evans*. The principal secretary of State, a survey of the office from 1558 to 1680 (utile). = 1925, janvier-mars. F. LOT. De l'étendue et de la valeur du « caput » fiscal sous le Bas-Empire (prouve que toutes les idées reçues sur la grandeur et la valeur du *caput* sont sujettes à revision; à suivre). — A. FLINIAUX. Les anciennes collections de « Decisiones Rotae Romanae » (les manuscrits de ces collections, les éditions imprimées). — E. PERROT. Les études d'histoire locale sur le régime seigneurial (à propos de l'ouvrage de L. Verriest, Le régime seigneurial dans le comté de Hainaut). — R. DUBOIS. Textes relatifs aux échevinages de la seigneurie de Lens-sur-Dendre (1225-1414). L'affranchissement à Renty (17 octobre 1223). = C.-rendus : *G. Furlani*. Frammenti di leggi Assire (traduction souvent arbitraire). — *E. Costa*. Storia del diritto romano privato dalle origini alle compilazioni Giustinianee (2e édition améliorée et mise au courant). — *M. Grandclaude*. Étude critique sur les livres des Assises de Jérusalem (bon). — *L. Prieur*. Dante et l'ordre social (contribution estimable à l'étude des doctrines politiques du poète). — *G. Ermini*. I trattati della guerra e della pace di Giovanni da Legnano (Legnano, mort en 1382, apparaît comme un lointain précurseur de Grotius). — *H. Pajot*. Un rêveur de paix sous Louis XIII : Émeric Crucé, Parisien (bonne analyse du « Nouveau Cynée »). — *G. Roupnel*. La ville et la campagne en Bourgogne au XVIIe siècle (véritable modèle). —

Digitized by Google

P. Vialles. Études historiques sur la Cour des comptes, aides et finances de Montpellier (fait connaître surtout « Messieurs » dans leur vie privée). — *E. Le Gallo.* Les Cent-Jours (paraît être demeuré impartial). — *Charles C. Thatch.* The creation of the presidency, 1775-1789 (comment les États-Unis en sont arrivés à créer un président). — *Samuel Rhea Gammon.* The presidential campaign of 1832 (celle qui assura la réélection de Jackson).

24. — Le Correspondant. 1925, 10 mai. — ***. La IIIe Internationale contre la France et ses colonies. Documentation soviétique (« ... la France est un abject bourreau; elle opprime des milliers de colons de race jaune et noire... », etc.). — Edmond RENARD. Le cardinal Mathieu. L'homme intérieur. — Lionel DE LA LAURENCE. Les femmes et le luth en France aux XVIe et XVIIe siècles. — Pierre DE LA GORCE. Le mariage du roi Léopold II (d'après l'ouvrage d'Alfred de Ridder qui traite en réalité des rapports de la France et de la Belgique de 1851 à 1855). = 25 mai. Maurice CAUDEL. Le secret du coup d'État du Deux-Décembre (d'après les papiers inédits de Flahaut). = 10 juin. Mgr. SAGOT DU VAUROUX. La solution des problèmes internationaux et l'Église (nécessité d'entretenir avec le pape des relations diplomatiques). — ***. Les dernières épreuves bulgares, 1923-1925. — A. AUGUSTIN-THIERRY. Un salon anglais à Paris : Lady Hollond et ses amis, suite et fin (intéressant pour la vie et l'œuvre d'Augustin Thierry, 1852-1856). — Tancrède DE VISAN. A propos du troisième centenaire d'Honoré d'Urfé. — Louis JOUBERT. Sur la « Jeanne d'Arc » de M. Delteil (beaucoup de talent, avec un goût fâcheux pour le naturalisme le plus démodé).

25. — La Grande Revue. 1925, avril. — Jean SIGNOREL. Le fascisme, suite et fin. = Mai. Cecil GEORGE-BAZILE. Un grand industriel précurseur de l'impôt sur le capital, 1872 (M. Menier). — Gaston RAPHAËL. La suppression des écoles normales d'instituteurs en Prusse (elles sont ou seront remplacées par des « Aufbauschulen », ce qui supprime l'internat et met à pied nombre de maîtres qui n'ont point passé par les Universités).

26. — Mercure de France. 1925, 1er mai. — Paul LE COUR. La résurrection d'Atlantis. = 15 mai. Camille VALLAUX. Le ministère de M. de Calonne (comparaison entre deux groupes d'années : 1783-1787, celles de Calonne, et 1919-1925, où le souvenir de Calonne doit servir de leçon). — Jean-Marie CARRÉ. Michelet et la guerre de 1870 (publie quelques documents nouveaux : lettres de Michelet à Meurice, etc.). — Emile LALOY. Le tome XVI de la *Grosse Politik* allemande (ce volume se rapporte aux troubles de la Chine et à l'intervention des Puissances, 1900-1902). = 15 juin. Léon DEFFOUX. Les origines du Gobinisme en Allemagne, d'après les lettres de Richard Wagner et de Mme Cosima Wagner. — Carl SIGER. Questions coloniales (sur l'Empire des négus, par Pierre Alype). — A. VAN GEN-

Digitized by Google

NEP. Histoire des religions (annonce l'ouvrage de *F. C. Burkitt* : The religion of the Manichees). — Camille PITOLLET. Notes et documents d'histoire (plusieurs indications bibliographiques relatives à l'Anno santo). = 1er juillet. Jean-Édouard SPENLÉ. L'examen de conscience d'un écrivain allemand : les romans de Thomas Mann. — Guy-Charles CROS. Le Musée de la guerre (installé maintenant au château de Vincennes). — Émile LALOY. Ouvrages sur la guerre de 1914 (*Renouvin*, Origines immédiates de la guerre; *R. Grelling*, La campagne « innocentiste » en Allemagne et le traité de Versailles; *Vermeil*, L'Allemagne contemporaine).

27. — La Revue de France. 1925, 1er mai. — J. LUCAS-BRETON. La vie intime du roi Louis XVIII, 1815-1824; II : Les dernières années (le règne de Mme Du Cayla; la dernière maladie et la mort du roi). = 1er juin. GUIZOT. Lettres à Lady Alice Peel, 1848-1873, 1er article (du 24 juin 1848, quand Guizot était encore en Angleterre, jusqu'au 12 décembre 1858; avec des lacunes considérables); 2e article : 15 juin (du 26 mars 1859 au 28 janvier 1873. Guizot mourut l'année suivante, le 12 octobre 1874. Ce sont pour la plupart d'assez courts billets). = 1er juillet. Comte WALEWSKI. Souvenirs et correspondance; V : La guerre d'Italie, mai-juillet 1859.

28. — La Revue de Paris. 1925, 1er mai. — Mémoires du comte MOLÉ (derniers jours du ministère de Richelieu, décembre 1818). — William BONNET. L'Angleterre et les dettes interalliées. — Comte Ernest DE GANAY. Les fêtes de Chantilly au XVIIIe siècle. = 15 mai. Comte MOLÉ. Souvenirs du ministère du duc de Richelieu (raconte les intrigues qui, du 20 au 27 décembre 1818, obligèrent le duc à donner sa démission, laissant la place à Decazes). — A. AULARD. La dette américaine envers la France; I : Sous Louis XVI (« Si la Révolution américaine prépara la Révolution française par la contagion des principes et de l'exemple, elle la prépara aussi par le désarroi où l'assistance française mit les finances francaises »). — Benjamin CRÉMIEUX. L'Italie d'aujourd'hui. = 1er juin. Comte DE SAINTE-AULAIRE. Souvenirs sur Napoléon (notations curieuses et parfois assez inattendues sur son caractère, sa sensibilité, la décence qu'il imposait à sa cour, etc.). — A. AULARD. La dette américaine envers la France, suite et fin (elle a été entièrement remboursée après d'assez longues négociations pendant lesquelles « ni le créancier ne fut exigeant ni le débiteur ne fut négligent »). — Jean CASSOU. L'Espagne, valeur spirituelle. = 15 juin. La reine HORTENSE. Le lendemain de Waterloo (chapitre des Mémoires de la reine sur son séjour à la Malmaison depuis le lendemain de Waterloo jusqu'au départ de l'Empereur, le 29 juin). — Comtesse DE CHAMBRUN. Shakespeare et le Maroc. = 1er juillet. Bernard FAŸ. La joie et les plaisirs aux États-Unis (étude sur le caractère américain, qui vise surtout à jouir de la vie sous toutes ses formes, jusqu'aux plus élevées).

Digitized by Google

29. — Revue des Deux Mondes. 1925, 1er mai. — Victor GIRAUD. Sœurs de grands hommes : Lucile de Chateaubriand (avec une bibliographie). — Ernest D'HAUTERIVE. La mission du prince Napoléon en Italie, 1866 (d'après les archives de Prangins, classées par le prince lui-même; la plupart des documents publiés le sont ici pour la première fois. Juillet-août 1866). — Georges GOYAU. Le cardinal Lavigerie; suite et fin : La croisade contre l'esclavagisme; les dernières années. — René LA BRUYÈRE. La métamorphose de l'Égypte par le coton. = 15 mai. Duc DE BROGLIE. Mémoires; VII : La seconde République (révolution à Rome; assassinat de Rossi; expédition romaine. A Paris, lors de l'élection présidentielle, Broglie vote pour L.-N.-Bonaparte et dit pourquoi). = 1er juin. Duc DE BROGLIE. Mémoires; VIII : Le coup d'État du Deux-Décembre. — Noëlle ROGER. Jean-Jacques Rousseau et les drames de l'Ermitage (à propos du tome III de la Correspondance générale, qui vient de paraître). = 15 juin. Gabriel HANOTAUX. Le général Mangin (oraison funèbre). = 1er juillet. Victor GIRAUD. Henriette Renan.

30. — Académie des inscriptions et belles-lettres. Comptes-rendus des séances. 1924, janvier-octobre. — Rapports du secrétaire perpétuel sur la situation des publications de l'Académie pendant le second trimestre de 1923 et le premier semestre de 1924. — Franz CUMONT. Rapport sur une nouvelle mission à Sâlihîyeh (elle a apporté des précisions nouvelles sur la civilisation dans cette forteresse macédonienne, aux confins de la Syrie et de la Mésopotamie). — O. TAFRALI. Les fresques des églises de Bucovine (sujets historiques et sujets sacrés). — Franz CUMONT. Les unions entre proches à Doura (elles s'expliquent par l'influence iranienne). — J. LOTH. Le graffite de Blickweiler (dans le Palatinat occidental; noms de potiers sans doute d'origine celtique; noms de vases). — L. CHATELAIN. Une inscription de Volubilis (de l'an 43-44). — P. MONCEAUX. Nouveau fragment de l'inscription de Timgad relative au Christus medicus (sans doute d'origine donatiste). — Ch. DIEHL. Les fresques de l'église d'Abou-Gosch (en Syrie; de l'époque des croisades). — Ed. POTTIER. Rapport sur les travaux de l'École française d'Athènes en 1922-1923. — P. DURRIEU. La descendance de Jupiter en France (la femme de Henri Ier, Anne de Russie, descendait de l'empereur Basile Ier, qui comptait Jupiter parmi ses ancêtres). — J. LOTH. Un parallèle au roman de Tristan, en irlandais, au Xe siècle (quelques ressemblances entre le poème français et une saga irlandaise). — Ch. DIEHL. Rapport sur les travaux de l'École française de Rome en 1922-1923. — Th. HOMOLLE. Une preuve nouvelle de la véracité et de l'exactitude d'Hérodote (Hérodote a vu à Delphes les statues des deux frères jumeaux Cléobis et Biton). — A. BLANCHET. Tablettes de cire de l'époque carolingienne (trouvées dans le cloître de Saint-Martin d'Angers; il faut lire sans doute : du début de l'époque capétienne). — G. WIET. Une restauration du nilomètre de l'île de Rawda sous Mutawakkil (en 861). — L. POINSSOT et

Digitized by Google

R. LANTIER. Quatre préfets du prétoire contemporains de Constantin (noms trouvés sur une base à Aïn-Tebernok en Tunisie). — ESPÉRANDIEU. Fouilles d'Alise (en 1919; la campagne a été très fructueuse). — E. ALBERTINI. Une inscription de Djemila (dédicace à Vénus par un gardien des greniers de l'Empereur et un agent des douanes). — Dr CARTON. Fouilles à Bulla Regia en 1924. — G. JÉGUIER. Le sekhem d'Abydos (objet funéraire, puis objet cultuel). — Éd. CUQ. Note complémentaire sur la loi romaine contre la piraterie (s'en tient, contre la thèse de M. G. Colin, à ses anciennes conclusions). — P. LACAU. Les travaux du service des antiquités de l'Égypte pendant les années 1923 et 1924.

31. — Académie des sciences morales et politiques. Séances et travaux. 1923, janvier-février. Séance publique annuelle du 16 décembre 1922. — LYON-CAEN. Notice sur la vie et les travaux de l'abbé Grégoire, 1750-1831 (très documenté et vivant). — Les études gréco-latines et la réforme de l'enseignement secondaire (discussion à l'Académie). — PHAM GUYNH. Comment doit être faite l'éducation des Annamites par la France. = Mars-avril. Paul ANDRÉ. Notice sur la vie et les travaux de M. Jacques Flach. — L. MARCH. La statistique et les conjectures économiques. — André PAVIE. L'orientation professionnelle. = Mai-juin. Charles DUPUIS. Notice sur la vie et les travaux de M. le comte de Franqueville. — A. SERTILLANGES. Le recensement et l'action européenne en Palestine. — H. Elmer MANTZ. Les esprits des quatre éléments (étude de symbolisme mystique). = Juillet-août. G. LACOUR-GAYET. Le comte Molé (d'après le t. I des Mémoires). — Eug. RITTER. Esquisse d'un traité de généalogie (signale certaines généalogies de familles bourgeoises, mais souhaite surtout que soient établies les généalogies d'écrivains : Fénelon, Victor Hugo). — Ed. ROTT. Louis XIV et le droit de chapelle (droit pour le représentant de France à Genève d'avoir une chapelle où serait dite la messe). = Septembre-octobre. James T. SHOTWELL. Histoire économique et sociale de la guerre mondiale (règles pour établir cette histoire). = Octobre. G. LACOUR-GAYET. L'académicien Pastoret (il appartint à l'Académie de 1832 à 1840; sa notice n'ayant jamais été écrite, M. Lacour-Gayet comble cette lacune). — H. JOLY. Les dernières crises italiennes dans le monde industriel et ouvrier (en 1922). — Léon BRUNSCHVICG. La solitude de Pascal. — Émile BOURGEOIS. Les mémoires du feld-maréchal Conrad de Hœtzendorff et le conflit austro-serbe. = Novembre-décembre. G. LACOUR-GAYET. Un procès politique sous le Directoire : Jorry contre Talleyrand (Jorry, ancien chef de bataillon, fit contre le ministre une campagne dans le *Journal des hommes libres;* il fut acquitté en justice et Talleyrand donna sa démission. Mais éclata alors le coup d'État du 18 Brumaire et, le 3 frimaire an VIII, Talleyrand redevint ministre). — Albert WADDINGTON. La révolution allemande de 1918-1919 (fait à l'aide des écrits des principaux témoins du drame). = 1924, janvier-

Digitized by Google

février. Séance publique du 15 décembre 1923. LYON-CAEN. Notice sur la vie et les travaux de M. René Bérenger, 1830-1915. — Louis ARNOULD. La victoire du Piave, 26-28 octobre 1918. — Commandant WEIL. La première occupation de la Ruhr (en mars 1806, Murat annexa les abbayes de Werden et d'Essen au grand-duché de Berg). = Mars-avril. G. LACOUR-GAYET. Une carrière de soldat (d'après les lettres du général Brincourt, 1823-1909). — E. SEILLIÈRE. Les pangermanistes d'après-guerre, fin au n° suivant. = Mai-juin. Ch. MORIZOT-THIBAULT. Le parlementarisme et la République (d'après l'ouvrage posthume de M. Corentin Guyho). = Juillet-août. G. LACOUR-GAYET. Souvenirs de la seconde Restauration (à propos du t. II des Mémoires du comte Molé). — Émile BOURGEOIS. L'Allemagne et la France au printemps de 1887 (d'après les actes diplomatiques de la chancellerie allemande de 1870 à 1914; l'Allemagne, au moment de renouveler le traité de la Triple-Alliance, conclu le 20 février 1887, proposait à l'Italie les territoires français de Nice, Tunis, la Corse). — André WEISS. Du fondement du droit international. — HÉBRARD DE VILLENEUVE. Les associations diocésaines (autorisées par le pape Pie XI). = Septembre-octobre. René WORMS. Les prises maritimes, neuvième communication. — G. LACOUR-GAYET. La Pologne à Paris. Jean-Casimir, abbé de Saint-Germain-des-Prés (en 1668 il abdiqua la couronne de Pologne, reçut de Louis XIV l'abbaye de Saint-Germain où il fit son entrée solennelle le 24 novembre 1669; il décéda à Nevers le 16 décembre 1672; son mausolée à l'église abbatiale). — E. SEILLIÈRE. Les débuts d'une passion romanesque (Liszt et la comtesse d'Agoult). — Vicomte DE GUICHEN. La situation intérieure de la Russie du XIX^e^ au XX^e^ siècle et ses répercussions (faiblesse réelle de la Russie, d'après des souvenirs personnels). — H. MALO. L'école des journalistes (titre d'une pièce de M^me^ Émile de Girardin qui fut présentée au Théâtre-Français en 1839 et interdite par la censure; elle était dirigée contre Thiers). = Novembre-décembre. G. FAGNIEZ. A propos d'une nouvelle histoire de France (celle de J. Bainville qui a voulu montrer avant tout l'unité de cette histoire). — G. LACOUR-GAYET. Molé, ministre de la Marine, 1817-1818 (d'après le t. III des Mémoires). — M. MARION. La pénurie du trésor en 1816-1817 (chapitre de son histoire financière de la France). — M. TRAVERS. La cour permanente de justice internationale; son activité pendant les années 1922 et 1923. — Léon ROTH. Correspondance de Descartes et Huygens (retrouvée à Londres chez M. Dudley Buxton; cinquante-deux lettres de Descartes, vingt-huit de Huygens sont entièrement inédites; ce qu'elles nous apprennent). — Augusta MOLL-WEISS. L'évolution d'une profession ou : de l'esclave à l'employé de maison (sur la crise des domestiques). = 1925, janvier-février. Séance annuelle du 20 décembre 1924. LYON-CAEN. Notice sur la vie et les travaux de M. Alexandre Ribot, 1842-1923. — H. JOLY. Essais de repeuplement français (dans les départements du Sud-Ouest). — A. ALBERT-PETIT.

Digitized by Google

La déviation de l'enseignement primaire : la sociologie dans les écoles normales (discussions à ce sujet à l'Académie; observations envoyées par M. Bouglé). = Mars-avril. Abbé LANGLOIS. Le Journal du ministre Chamillart ou les mémoires attribués au marquis de Sourches (ces mémoires seraient en réalité de Chamillart). — G. LACOUR-GAYET. Les mémoires du marquis de Sourches sur le règne de Louis XIV ont pour auteur le marquis de Sourches (réfutation de la thèse précédente). — G. BLONDEL. L'évolution de la pensée allemande au XIXe siècle et la psychologie actuelle des Allemands (l'Europe doit se garantir contre des doctrines inacceptables). — A. GIRAULT. La commune française (à l'heure actuelle; le rôle qu'elle devrait avoir). — É. HORN. Le rôle politique de Clément IV (l'avocat Guy Foucault, élu en 1265; on insiste sur les relations de ce pape et sur celles de ses successeurs avec la Hongrie).

32. — Annales du Midi. 1925, janvier-avril. — M. PROU. Informations criminelles des consuls de Fleurance au XIVe siècle, suite. — L. DELARUELLE. Un enseignement des humanités à Agen en l'année 1515 (par un certain André de Lavaur, auteur d'additions à la Grammaire d'Antoine de Labrija parue à Lyon en 1524). — L.-J. THOMAS. L'attentat de Damiens et l'opinion en Languedoc, 1757 (publie une lettre d'un certain Lagrieux au roi; il lui rapporta les propos d'un abbé qu'il avait entendu dire « que Votre Majesté accablait ses sujets par des subsides pour entretenir ses maîtresses »). = C.-rendus : Chanoine *Émile Barthe*. Une madone septimanienne : Sainte-Marie-des-Oubiels, patronne de Portel, Aude; 1re partie : Origines et restauration de son culte du IVe au XIIe siècle (quelques détails utiles, au milieu d'un fatras d'explications étymologiques). — *E. Albe*. Notre-Dame de Rocamadour (étude assez neuve). — *P.-F. Fournier*. Conseils pratiques pour le classement et l'inventaire des archives et l'édition des documents historiques écrits (utile). = Chronique de l'Ariège, par E. LAVAL.

33. — Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure et Société d'archéologie de Saintes. T. XX, 1923-1925. Procès-verbaux des séances. — A. MESNARD. Rapport sur le château de Dampierre-sur-Boutonne. — A. PLANCHET. Les fouilles du moulin du Fâ, commune d'Arces (restes romains, monnaies, théâtre). — Extrait du registre des délibérations du district de Saintes, 1790-1791. = Avec une pagination spéciale. E. BARTHE. La vie de saint Vivien, évêque de Saintes, 396-471 (le récit est mené jusqu'à l'élection de Vivien comme évêque; style de l'hagiographie).

GRANDE-BRETAGNE.

34. — History. 1925, avril. — Herbert Hensley HENSON, évêque de Durham. Le don de l'intelligence historique. — Georg PARKER.

Digitized by Google

L'allégorie de Robinson Crusoe (c'est bien simple : de Foë, c'est Crusoe, dont les aventures sont antidatées d'une trentaine d'années. Il est surprenant que l'auteur ne mentionne même pas, dans sa bibliographie, le travail essentiel de M. Dottin). — William A. GAULD. Comment s'est formée la Bulgarie. — C. R. CRUTWELL et R. B. MOWAT. Une conférence de professeurs d'histoire moderne (tenue à Oxford en décembre 1924). — P. GEYL. La Hollande et l'Angleterre pendant la guerre de la Succession d'Autriche. = C.-rendus : *T. R. Glover*. Herodotus (important). — Brochures sur l'histoire politique : *John Locke :* Two treatises of civil government; *C. R.* et *M. Morris :* A history of political ideas; *G. E. Catlin :* Thomas Hobbes; *E. Rhys :* The growth of political liberty. — Ouvrages sur l'histoire de l'agriculture : *G. N. Clark :* Open fields and inclosure at Marston, near Oxford; *H. Barnett :* Glympton, the history of an Oxfordshire manor; Abstract of the bailiff's accounts of monastic and other estates in the county of Warwick, 1547, trad. p. *W. B. Bickley* (important pour l'histoire des fermages, des dîmes et des tribunaux locaux); *T. Talbot :* The manorial roll of the Isle of Man, 1511-1515; *C. J. Hall :* A short history of english agriculture and rural life. — *Walter G. Bell.* The great plague of London in 1665 (bon récit d'une grande tragédie). — *Daniel de Foë.* A journal of the plague year (la valeur historique du témoignage de de Foë est très médiocre). — *C. C. Kincaid* et *Rao Bahadur D. B. Parasnis.* A history of the Maratha people, vol. II (écrit avec plus d'enthousiasme que de critique). — *L. Penson.* The colonial agents of the British West Indies, mainly in the eighteenth century (répertoire fondé uniquement sur des documents inédits). — *Otto Hœtzsch.* Peter von Meyendorff. Politischer und privater Briefwechsel, 1826-1863 (intéressant; l'auteur appartenait à la noblesse balte qui a donné à la Russie tsariste tant d'utiles soldats et d'hommes d'État). — *Geyl.* Willem IV en Engeland tot 1748 (publie un grand nombre de documents sur les puissances maritimes alliées contre la France dans la première moitié du XVIII[e] siècle).

35. — The Times. Literary Supplement. 1925, 30 avril. — La vie en Angleterre au XVIII[e] siècle (d'après *Dorothy George :* London life, et *Wilt Bowden :* Industrial society in England). — Les armées françaises dans la Grande Guerre, t. I, publié par l'état-major de l'armée (œuvre de haute valeur qui contient uniquement des faits : 480 p. de texte, 1,026 documents et 38 cartes). — *F. Y. Edgeworth.* Papers relating to political economy (recueil en trois volumes d'articles publiés la plupart dans l' « Economic Journal »). — *Ferdinand Lassalle.* Nachgelassene Briefe und Schriften, publ. p. *Gustav Meyer*, 5 vol. — *Konrad Kœnisch.* Lassalle, Mensch und Politiker (excellente biographie écrite au point de vue de la démocratie sociale). — *Arthur H. Plaisted.* The manor and parish records of Medmenham. — *Schede.* The Acropolis of Athens, trad. p. *H. T. Price* (médiocre traduction d'un médiocre livre de vulgarisation). — *Laurence Binyon.*

Digitized by Google

Asiatic art in the British Museum (important pour l'histoire de l'art et aussi pour ce qui concerne l'influence du bouddhisme). = 7 mai. *C. E. Vaughan*. Studies in the history of political philosophy before and after Rousseau (deux bons volumes posthumes publiés par *A. G. Little*). — *Margot Asquith*. Places and persons (amusants et parfois instructifs récits de voyage à travers le monde méditerranéen). = 14 mai. Hermès Trismégiste (article de tête à propos de l'édition des écrits grecs et latins, concernant la philosophie de ce personnage, qui viennent de paraître, avec une traduction anglaise et des notes par *Walter Scott*, t. I). — Sir *Edward Troup*. The Home Office, 1908-1922 (excellent exposé de l'organisation du ministère de l'Intérieur par le sous-secrétaire d'État permanent de l'Office). — *H. C. Lawlor*. The monastery of Saint Mochaoi of Nendrum (intéressant pour l'époque des invasions scandinaves et de la conquête anglo-normande au XII^e siècle). — *A. H. Cooke*. The early history of Mapledurham (bonne histoire de l'église et du manoir de cette paroisse qui eut au XII^e siècle des rapports avec l'abbaye du Bec). = 21 mai. Milton (article de tête où l'on signale surtout le tome I d'une nouvelle édition des poèmes par *H. J. C. Grierson*). — *A. Shadwell*. The socialist movement; *A. Hurd*. State socialism in practice; *W. A. Appleton*. Trade Unions (trois bons résumés sur le socialisme anglais). — *E. Stuart Wortley*. A prime minister and his son (publie, non sans inexpérience, la correspondance de John Stuart, troisième comte Bute, premier ministre de 1760 à 1763, et de son fils, Charles Stuart, général très apprécié dans les guerres contre les Français). — *Wilfred L. Knox*. Saint Paul and the Church of Jerusalem (très conjectural). = 28 mai. Un pionnier du socialisme (article de tête sur la vie et l'œuvre de H. de Saint-Simon). — Lord *Pentland*. Early letters of Sir Henry Campbell-Bannerman to his sister Louisa, 1850-1851. — *Ida Lee*. Early explorers in Australia (contient beaucoup de précieuses informations). — *Eliza Fay*. Original letters from India, 1779-1815 (cette intéressante correspondance vient d'être intégralement publiée, avec un utile commentaire, par *E. M. Forster*). — *F. C. Burkitt*. Christian beginnings (instructif). = 4 juin. La Bible de Tindale (longue dissertation de tête). — *George Manington*. The West Indies (traite la question des nègres). — Selections from the correspondence of Theodore Roosevelt and Henry Cabot Lodge, 1884-1918. — Lady *France Balfour*. A memoir of Lord Balfour of Burleigh (bonne biographie, par sa fille, d'un des hommes qui ont exercé le plus d'influence en Écosse). — Sir *Michael O'Dwyer*. India, as I knew it 1885-1925 (beaucoup de renseignements sur le mouvement nationaliste en Inde).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — Marius SEPET, publiciste distingué, est mort le 13 avril 1925, âgé de quatre-vingts ans. Ancien élève de l'École des chartes, il fut pendant près d'un demi-siècle employé à divers titres à la Bibliothèque nationale. Il fut pendant de longues années étroitement associé à la direction de la *Revue des Questions historiques*. M. G. Ledos lui a consacré, dans cette revue, une touchante biographie qui a été tirée à part (*Marius Sepet*, Bordeaux, impr. Bière, 36 p.).

— M. Édouard MAUGIS est mort le 10 juillet dernier, écrasé par un autobus-express à Paris, sur le boulevard des Capucines. Il était né à Flacy (Yonne) en 1858 et fit dans l'Université, en qualité de professeur agrégé d'histoire, une carrière très honorable. Il publia, comme thèse de doctorat, des *Recherches sur les transformations du régime politique et social de la ville d'Amiens, des origines de la commune à la fin du XVI^e siècle*. Pour ce travail, il avait exploré les registres du Parlement de Paris et constaté quelle riche mine de documents cachait ce fonds d'archives. Il commença par en tirer des séries de *Documents inédits concernant la ville et le siège du bailliage d'Amiens*, puis il résolut d'écrire l'histoire même de ce corps. Trois volumes de cette histoire qu'il conduisit jusqu'en 1610 ont été donnés par lui et nous avons dit dans la *Revue historique* tout le mérite de ce travail. Mais il a poursuivi son étude bien plus loin : nous espérons que son fils pourra mettre au point et éditer ses manuscrits, et ainsi serait réalisée la grande tâche de sa vie. M. Maugis a été un ami fidèle de la *Revue historique* et nos lecteurs se souviennent de ses articles de *Mélanges* où il leur communiquait quelque curiosité découverte au cours de ses savantes explorations. C. PF.

— M. Claude MAÎTRE, l'éminent conservateur adjoint du musée Guimet, est mort le 7 août 1925; il avait été pensionnaire, puis directeur de l'École française d'Extrême-Orient et s'était fait une place considérable dans l'étude de l'art japonais.

— Une « Société des Amis de la bibliothèque d'art et d'archéologie de l'Université de Paris » vient de se constituer, sous la présidence de M. Paul Appell, recteur honoraire de l'Académie de Paris, avec M. Fenaille, de l'Institut, et M. David Weill, secrétaire du Conseil des Musées nationaux, comme vice-présidents; son secrétaire général est M. Georges Wildenstein, secrétaire de la Fondation Salomon de Rothschild. Elle se propose d'aider au développement de la magnifique fondation de M. Jacques Doucet, cette collection unique au monde de

Digitized by Google

livres, revues et documents sur l'histoire de l'art, et de faciliter les études d'art en France.

— Une loi réorganisant le Dépôt légal a été insérée au *Journal officiel* du 27 mai 1925.

États-Unis. — M. George Burton ADAMS, ancien professeur à l'Université Yale (1888-1917), est mort le 26 mai 1925 âgé de soixante-quatorze ans. Ses premiers travaux : *Civilization during the middle ages* (1894) et *The growth of the french nation* (1896), le désignèrent à MM. Hunt et Poole pour écrire le tome II de leur *Political history of England*, qui se rapporte à l'histoire d'Angleterre de 1066 à 1216 (1912); on lui doit enfin un ouvrage plus original : *The origin of the English Constitution* (1912), où l'on a pu lui reprocher des vues trop systématiques, mais que distinguent une force de pensée et une netteté d'exposition peu communes. Ch. B.

Grande-Bretagne. — Le P. John Hungerford POLLEN, dont nous avons plus d'une fois mentionné les travaux sur Élisabeth et Marie Stuart, est mort le 28 avril 1925, âgé de soixante-six ans.

— Le Dr William FARRER, professeur honoraire à l'Université de Liverpool, est mort en août 1924. On lui doit une excellente histoire du comté de Lancastre dans la collection des « Victoria county histories », un important recueil de documents : *Early Yorkshire charters*, l'itinéraire du roi Henri Ier, des études riches en renseignements précieux pour la connaissance de la féodalité en Angleterre : *Feudal Cambridgeshire* et *Honors and knight fees*.

— Une chaire pour l'enseignement des relations internationales a été fondée à l'Université de Londres par Sir Ernest Cassel. Le premier titulaire est M. Philip J. BAKER.

— Les archives capitulaires de Lincoln possèdent, outre de nombreuses chartes originales, sept cartulaires dont le plus ancien, le *Registrum antiquissimum*, contient la copie d'environ huit cents chartes copiées vers l'année 1220. La « Lincoln Record Society » se propose de publier ce très ancien registre. L'édition a été confiée à deux éminents érudits, le chanoine C. W. Foster et le professeur Stenton. La Société fait appel à des souscriptions et donations pour l'aider à en supporter la lourde charge.

ERRATUM DE LA PRÉCÉDENTE LIVRAISON.

Page 313, la note concernant les États-Unis doit être rectifiée comme suit : M. Emmet Kilpatrick a soutenu devant la Faculté des lettres de Paris deux thèses intitulées : *The political history of Alabama* et *Le département exécutif des États confédérés pendant la guerre de Sécession.*

Digitized by Google

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA *REVUE*

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

Abhandlungen aus dem Gebiete der mittleren und neueren Geschichte und ihrer Hilfswissenschaften. Eine Festgabe zum siebzigsten Geburtstag Geh. Rat Prof. Dr. Heinrich Finke gewidmet. Münster i. W., Aschendorff, 1925, XI-517 p.; prix : 25 m.

Adams (*Ephraim Douglass*). Great Britain and the american civil war, 2 vol. Londres, Longmans, 1925, XI-307 et VII-340 p.; prix : 30 sh.

Anthologie du théâtre français du moyen âge. Théâtre comique : jeux, farces des XIII^e^, XV^e^ et XVI^e^ siècles, arrangés en français moderne par *G. Gassies* [*des Brulies*]. Delagrave, 1925 (Collection Pallas), XV-456 p.

Appleton (*W. A.*). The Unions; their past, present and future. Londres, Philip Allan et C^ie^, 1925, X-183 p.; prix : 3 sh. 6 d.

Augustin (*saint*). Confessions, livres I-VIII; texte établi et traduit par *P. de Labriolle*. Paris, Société « les Belles-Lettres », 1925, XXXI-201 p. doubles; prix : 18 fr.

Bandelier (*Adolph F. A.*) et *Bandelier* (*Fanny R.*). Historical documents relating to New Mexico, Nueva Vizcaya and approaches thereto, to 1773; publ. p. *Charles Wilson Hackett*. Washington, t. I, Carnegie Institution, 1923-1924, XIX-502 p.

Banerjea (Sir *Surendranath*). A nation in making, being the reminiscences of fifty years of public life in Bengal. Oxford, University Press, 1925, XV-420 p.

Barenton (*Hilaire de*). Joseph en Égypte et la dynastie des Hyksos; note sur le Gihon biblique. Arthur Savaète, 1925, 134 p. (Extrait de la « Revue du monde catholique. »)

Barnes (*Harry Elmer*). The new history and the social studies. New-York, The Century Co., 1923, XVII-605 p.; prix : 4 dol.

Barral (vicomte *de*). Souvenirs de guerre et de captivité d'un page de Napoléon, 1812-1815; publ. p. le comte *E. de Barral*. Émile-Paul, 267 p.; prix : 7 fr. 50.

Bédier (*Joseph*). Les fabliaux, 4^e^ édit. Champion, 1925, VIII-499 p.; prix : 40 fr.

Bellessort (*André*). Essai sur Voltaire. Perrin, 386 p.; prix : 12 fr.

Bidwell (*Percy Wells*) et *Falconer* (*John I.*). History of agriculture in the Northern United States, 1620-1860. Carnegie Institution of Washington, 1925, XII-512 p.

Boghitchévitch (*M.*). Les causes de la guerre. F. Rieder, 1925, 254 p.; prix : 7 fr. 50.

Bondois (*Paul-M.*). Le maréchal de Bassompierre, 1579-1646. Albin Michel, [1925,] VIII-480 p.; prix : 20 fr.

Brou (*A.*). Le Dix-huitième siècle littéraire. II : l'Encyclopédie, Voltaire. P. Téqui, 1925, in-12, 134 p.; prix : 7 fr. 50.

Bruin (*Willem de*). Onderzoekingen naar het economisch element in de buitenlandsche politiek der Juli monarchie, 1830-1840. Amsterdam, H. J. Paris, 1924, XI-205 p.

Busnelli (*Manlio D.*). Diderot et l'Italie; reflets de vie et de culture italiennes dans la pensée de Diderot. Champion, 1925, XXI-305 p.; prix : 30 fr. (Bibliothèque de l'Institut français de Naples, 1^re^ série, t. III).

Busquet (*Raoul*). La « Justice souveraine » de Marseille, 1593-1596. Marseille, Institut historique de Provence, 1925, 30 fr.

Cambini (*L.*). L'Indicatore Livornese. Milan, Soc. edit. Dante Alighieri, 1925, XXIII-126 p.; prix : 5 l.

Camon (général). Ludendorff sur le front russe, 1914-1915. Berger-Levrault, 1925, VIII-121 p., 24 croquis; prix : 6 fr. 75.

Candioli (*Alberto M.*). Historia de la institución consular en la antigüedad y en la edad media, t. I. Editora internacional : Madrid, Berlin, Buenos-Aires, México, XXV-852 p.

Castelli (général *de*). Le 8^e^ corps en Lorraine, août-octobre 1914. Ber-

Digitized by Google

ger-Levrault, 1925, XIV-306 p.; prix : 12 fr.

Clément VI. Lettres, 1342-1352; t. I : 1342-1346. Textes et analyses recueillis et édités par *Philippe Van Isacker*, publ. p. dom *Ursmer Berlière*. Rome, Institut historique belge; Paris, Champion, 1924, 862 p.; prix : 30 fr.

Cordonnier (général). La tranchée de la soif. Épisode des combats de la région de Saint-Mihiel. Berger-Levrault, 1922, 89 p.

Coupland (*R.*). The Quebec Act; a study in statesmanship. Oxford, at the Clarendon Press, 224 p.; prix : 10 sh. 6 d.

Dodwell (*H.*). A sketch of the history of India, 1858-1918. Londres, Longmans, 1925, XI-326 p.; prix : 6 sh.

Evans (*Joan*). Life in mediaeval France. Oxford University Press, 1925, 233 p.

Flottes (*Pierre*). Alfred de Vigny. Perrin, 1925, 309 p.; prix : 7 fr. 50.

Friis (*Aage*). Det Nordslesvigske Sporgsmaal, 1864-1879; t. II : 1er avril 1868-31 décembre 1870. Copenhague, Henrik Koppel, 1925, 798 p.

Giraud (*Victor*). Le christianisme de Chateaubriand; I : les Origines. Hachette, 1925, VII-202 p.; prix : 12 fr.

— Passions et romans d'autrefois. Champion, 1925, 247 p.; prix : 15 fr.

Glorieux (abbé *P.*). La littérature quodlibétique de 1260 à 1320. Bibliothèque thomiste. Kain (Belgique), Le Saulchoir, 1925, 382 p.

Glotz (*Gustave*) et *Cohen* (*Robert*). Histoire grecque; t. I : Des origines aux guerres médiques, fasc. 1. Les Presses universitaires de France, 1925, 152 p.; prix : 10 fr.

Gobert (*A.*). L'opposition des assemblées pendant le Consulat, 1800-1804. Ernest Sagot, 1925, 419 p.

Gromaire (*Georges*). L'occupation allemande en France, 1914-1918. Payot, 501 p.; prix : 20 fr.

Guichen (vicomte *de*). Les grandes questions européennes et la diplomatie des puissances sous la Seconde République française; t. I : Octobre 1847-1er mai 1850. Victor Attinger, 1925, XIII-549 p.; prix : 36 fr.

Hall (*Hubert*). British archives and the sources for the history of the world war. Oxford University Press (Carnegie endowment for international peace), XXI-445 p.

Hanotaux (*Gabriel*). Histoire de la fondation de la Troisième République. Le gouvernement de M. Thiers, 1870-1873, nouv. édit., 2 vol. in-12, 288 et 315 p.

Haussonville (comte *d'*). Madame de Staël et M. Necker d'après leur correspondance inédite. Calmann-Lévy, 1925, 413 p.; prix : 20 fr.

Heischmann (*Eugen*). Die Anfænge des stehenden Heeres in Œsterreich. Vienne, Œsterreichischer Bundesverlag, 1925, 260 p.; prix : 13 cour.

Hourticq (*Louis*). Encyclopédie des Beaux-Arts. Hachette; t. I : A-K. 1925, in-fol., 332 p.

Hurd (*Archibald*). State socialism in practice. Londres, Philip Allan et Cie, 1925, 234 p.; prix : 3 sh. 6 d.

Keiser (*Rut Clara*). Guizot als Historiker. Saint-Louis (Suisse), 1925, 143 p.

Kincaid (*C. A.*) et *Parasnis* (*Rao Bahadur D. B.*). A history of the Maratha people; t. III : From the death of Shahu to the end of the Chitpavan epic. Oxford University Press, 1925, XII-254 p.; prix : 10 sh. 6 d.

Koontz (*Louis K.*). The Virginia frontier, 1754-1763. Baltimore, 1925 (John Hopkins Univ. studies in historical and political science, XLIII, 2), VII-186 p.

Lenôtre (*G.*). Épisodes de la chouannerie bretonne. La Mirlitantouille. Perrin, 318 p.; prix : 12 fr.

Lenz (*Max*). Deutschland im Kreis der Grossmæchte, 1871-1914. Berlin, Deutsche Verlagsanstalt für Politik und Geschichte, 1925, X-90 p.; prix : 2 m.

Lollis (*C. de*). Chi cerca trova, ovverosia Colui che cercò l'Asia e trovò l'America. Rome, Treves, 1925, 91 p.; prix : 6 l.

Mac Innes (*C. M.*). The British Commonwealth and its unsolved problems. Londres, Longmans, 1925, X-176 p.; prix : 5 sh.

Mansuy (*Abel*). La Pologne. F. Rieder, « les États contemporains », 136 p.; prix : 6 fr. 50.

Maréchal (*Christian*). Lamennais; la dispute de l' « Essai sur l'indifférence ». Champion, 1925, X-455 p.; prix : 40 fr.

Martin (*Marietta*). Un aventurier intellectuel sous la Restauration et la monarchie de Juillet : le docteur Koreff, 1783-1851. Champion, 1925, VII-169 p.

Marx (*Karl*). Histoire des doctrines économiques; trad. p. *J. Molitor*; t. VI : De Ricardo à l'économie vulgaire. Costes, 1925, in-12, 256 p.; prix : 8 fr.

Masson (*Ch.-Fr.-Ph.*). La Nouvelle Astrée. Nouv. édit. illustrée par les soins de *Frédéric Macler*. Ernest

Digitized by Google

Leroux, 1925, in-4°, XVI-203 p.; prix : 25 fr.

Mirbt (*Carl*). Quellen zur Geschichte des Papsttums und des römischen Katholizismus, 4e édit. Tubingue, Mohr, 1924, XXXII-650 p.; prix : 17 m.

Morel-Fatio (*A.*). Études sur l'Espagne, 4e série. Champion, 1925, 490 p.; prix : 20 fr.

Navarre (*Octave*). Le théâtre grec : l'édifice, l'organisation matérielle, les représentations. Payot, 1925, 280 p. et 38 fig.; prix : 12 fr.

Noailles (marquis *de*). Le comte Molé, 1781-1855. Sa vie, ses mémoires, t. IV. Champion, 1925, 481 p.; prix : 25 fr.

Norwood (*Gilbert*). The writers of Greece. Oxford University Press, 1925, « The world's manuals », 142 p.; prix : 2 sh. 6 d.

Oheix (*André*) et *Fawtier-Jones* (*Ethel C.*). La « Vita » ancienne de saint Corentin. Rennes, Plihon et Hommay; Paris, Champion, 1925, 56 p. (Société d'hist. et d'arch. de Bretagne.)

Ossendowski (*Ferdinand*) et *Palen* (*Lewis Stanton*). L'homme et le mystère en Asie; trad. p. *Robert Renard*. Paris, Plon, 1925, VII-306 p.; prix : 10 fr.

Palat (général. *Pierre Lehautcourt*). La Grande Guerre sur le front occidental; t. X : la Ruée sur Verdun (5 août 1915-30 juin 1916). Berger-Levrault, 1925, 481 p.; prix : 25 fr. — T. XI : Bataille de la Somme, 1er juillet 1916-1er janvier 1917. Ibid., 416 p.; prix : 20 fr.

Parkes (*Joan*). Travel in England in the seventeenth century. Oxford University Press, 1925, XVI-354 p.

Piette (*Maximin*). La réaction wesléyenne dans l'évolution protestante. Bruxelles, Albert Dewit, 1925 (Universitas catholica Lovaniensis. Series II, t. XVI), XV-685 p., 15 pl.; prix : 25 fr.

Pimodan (*Gabriel de*). La mère des Guises : Antoinette de Bourbon, 1494-1583, nouv. édit. Champion, 1925, 426 p.; prix : 20 fr.

Pinsseau (*Pierre*). L'élection de Gien, généralité d'Orléans, 1685-1790. Paris, Jouve; Orléans, René Houzé.

Pons (*Émile*). Swift. Les années de jeunesse et le « conte du tonneau ». Strasbourg, Istra, 1925, XIII-412 p.; prix : 25 fr. (Public. de la Faculté des lettres de Strasbourg, fasc. 26.)

Priestley (*J. B.*). Tom Moore's diary. Cambridge, at the University Press, 1925, XV-218 p.; prix : 6 sh.

Reinach-Foussemagne (comtesse *H. de*). Charlotte de Belgique, impératrice du Mexique. Plon, 1925, XVIII-408 p.; prix : 20 fr.

Ristelhueber (*René*). Les traditions françaises au Liban. Paris, Félix Alcan, 2e édit., 1925, VIII-336 p.

Royer (*Louis*). Le mobilier des châteaux dauphinois en 1400, d'après un inventaire de la maison de Sassenage. Grenoble, impr. Allier, 1925, 40 p.

Sabbadini (*Remigio*). Giovanni da Ravenna, insigne figura d'umanista, 1343-1408. Como, tipogr. edit. Ostinelli, 1924, XII-258 p.; prix : 40 l.

Scott (*Walter*). Hermetica. Vol. I, introd., texte et trad. Oxford Clarendon Press, 549 p.

Sée (*Henri*). L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'Ancien régime. Marcel Giard, 1925, 396 p.; prix : 35 fr.

— L'évolution de la pensée politique en France au XVIIIe siècle. Ibid., 1925, 398 p.; prix : 25 fr.

Shadwell (*A.*). The socialist movement; I : 1824-1914; II : 1914-1924. Londres, Philip Allan et Cie, 1925, XVI-212 et 217 p.; prix : 3 sh. 6 d. chaque.

Sims (contre-amiral *William Sowden*) et *Hendrick* (*Burton J.*). La victoire sur mer; le rôle de la marine américaine pendant la guerre; trad. p. *H. Le Masson*. Payot, 369 p., 4 cartes; prix : 20 fr.

Söderblom (*Nathan*). Manuel d'histoire des religions. Édition française par W. Corswant. Ernest Leroux, 1925, VIII-683 p.; prix : 30 fr.

Srbik (*Heinrich*, Ritter *von*). Metternich, der Staatsmann und der Mensch. Bd. I. Munich, F. Bruckmann, XIV-787 p.; prix : 24 m.

Stendhal. Histoire de la peinture en Italie. Texte établi et annoté par *Paul Arbelet*. Champion, 1924, 2 vol., CXLI-393 et 553 p.

Stock (*Leo Francis*). Proceedings and debates of the British Parliaments respecting North America; vol. I : 1542-1688. Washington, Carnegie Institution, 1924, XX-515 p.

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

LA
FOLIE DE CHARLES VI

I.

On ne s'est jamais bien expliqué l'événement singulier qui a déterminé la folie de Charles VI et dont le récit, pareil à un de ces contes où triomphent les fées méchantes, en éveillant notre compassion pour la victime, intéressa si vivement nos jeunes ans.

C'était non pas pendant l'horreur d'une profonde nuit, mais dans la pleine lumière d'un après-midi ensoleillé, par l'une des journées, comme dit Froissart, « les plus âprement chaudes[1] » d'un été brûlant (5 août 1392). Le roi, en marche vers la Bretagne, qu'il s'agissait d'atteindre par les forêts du Mans, de Vitré et de Rennes, pour punir son duc d'avoir armé contre le connétable de France le bras d'un assassin, venait de pénétrer dans la première. Il chevauchait à la tête de l'armée, cependant que traînaient derrière, sous prétexte de lui faire moins de poussière, son frère duc d'Orléans, ses oncles ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne et de Bourbon, venus là à contre-cœur, seul par conséquent parmi des indifférents ou des traîtres, quand tout à coup, sortant d'un fourré, un homme de mauvaise mine, vêtu d'une méchante cotte blanche, se jeta à la bride de son cheval. « Arrête », lui cria-t-il, « ne chevauche plus avant, mais retourne, car tu es trahi! » Les gens d'armes se précipitent sur l'homme, le frappent à coups de plat d'épée sur les mains, lui font lâcher prise, mais... le laissent échapper, pendant qu'il continue à hurler : « Arrête, arrête, tu es trahi! » Quelques minutes après, au moment où, le cortège s'étant remis en marche, la chute accidentelle de la lance d'un page sur le casque d'un autre page jette dans l'air un bruit d'acier; le roi, qui croit entendre appro-

1. Froissart, *Œuvres*, édit. Kervyn de Lettenhove, t. XV, p. 36.

Digitized by Google

cher les traîtres, tire l'épée, pique des deux et, frappant d'estoc et de taille, renverse, blesse, tue quatre de ses gens. Il faut le saisir par derrière, le désarmer, le descendre de cheval, le coucher par terre et l'y maintenir de force. Il était fou!

Fou à vingt-quatre ans, c'est-à-dire à l'âge où la vie, surtout quand on est roi, apparaît pleine de promesses. Fou dans le moment où le cauchemar d'une effroyable guerre étrangère, commencée sous l'arrière-grand-père, compliquée depuis par le péril de certaines complicités françaises, aurait nécessité plus que jamais la présence au gouvernail d'un esprit résolu et fort.

Sur ce sujet très spécial le compte est vite fait de ce qui a été écrit.

Nous avons, remontant déjà à un certain nombre d'années, une courte monographie du docteur Chéreau, parue en 1862 dans l'*Union médicale*, précieuse en ce qu'elle aide à situer dans le cadre nosologique le mal dont souffrit Charles VI, comme à restituer aux médecins qui le soignèrent leur personnalité, mais où l'on chercherait en vain des éclaircissements sur les antécédents de la maladie, les conditions dans lesquelles elle se déclara, les influences qui la précipitèrent ou l'aggravèrent et celles inversement qu'elle exerça sur les événements politiques; une analyse ou plus exactement une reproduction littérale de cette monographie, publiée dix ans plus tard (1872) dans le *Bulletin de la Société d'agriculture de la Sarthe* par le docteur Lizé; enfin une minuscule brochure de huit pages, extraite du *Lyon médical*, sous la signature du docteur J. Audry (1888)[1]; plus récemment, en 1907, une thèse du docteur J. Saltel, dépourvue d'originalité, dans laquelle l'auteur se borne à transcrire les conclusions de Brachet; en 1910, un article de la *Revue des Deux Mondes*, du docteur Dupré, apportant des vues plus personnelles en même temps que plus précises d'après les données de la psychiâtrie contemporaine[2]. Et c'est tout; en définitive, peu de chose, ce dont cependant l'Histoire, outre qu'elle ne pouvait guère s'attendre à recevoir beaucoup plus de

1. Dr Chéreau, *Description et nature de la maladie de Charles VI, roi de France* (*Union médicale*, 1862, t. XIII, p. 321, 369, 417, 465). — Dr Lizé, *Analyse de la monographie de M. le docteur Chéreau* (*Bull. de la Société d'agriculture de la Sarthe*, 1872, t. XIII, p. 345-357). — Dr J. Audry, *la Folie de Charles VI d'après les chroniqueurs du temps* (*Lyon médical*, 1888).

2. Dr J. Saltel, *la Folie de Charles VI* (thèse de Toulouse). — Dr Ern. Dupré, *la Folie de Charles VI, roi de France* (15 décembre 1910).

Digitized by Google

ce côté, serait mal venue à savoir mauvais gré à la littérature médicale, quand elle-même apporte encore moins. Dénués d'esprit critique sans avoir tous, comme le dernier, l'excuse d'avoir été écrits pour la jeunesse, les travaux de l'abbé de Choisy (1695), Baudot de Jully (1749-1753), Pigault-Lebrun (1827), Duval-Pineu (1842), Todière (1848), ne sont que des études d'histoire générale dont la valeur se réduit à l'intérêt narratif[1]. Aucune d'elles n'a la folie pour objet. Pas davantage celle de Barante (1854), dont les préoccupations sont ailleurs et qui n'en parle qu'occasionnellement[2].

Aucun des deux écrivains les plus spécialisés dans la recherche de la solution des problèmes de médecine que pose l'Histoire, le docteur Cabanès et feu Brachet, n'a consacré d'étude à Charles VI personnellement. J'accorde que le second, dans sa *Vie de Louis XI à travers six siècles d'hérédité*[3], nous a appris à lui seul sur la question plus de choses que tous les autres réunis. Ce n'est pas à dire qu'il en ait élucidé tous les points obscurs ni qu'il n'ait rien laissé à glaner après lui. A la vérité, la matière exigerait le concours simultané de compétences qui ne sont pas d'ordinaire associées : celle de l'historien et celle du médecin. Si cependant l'un des deux paraît plus qualifié pour essayer d'y mieux voir, c'est encore l'historien. Il n'est pas, en effet, impossible à ce dernier de grouper, en l'absence de documents proprement médicaux, les faits disséminés çà et là dans les chroniques et, en les contrôlant les uns par les autres, à l'occasion par les données de la clinique, de projeter un rayon de lumière sur cette lamentable histoire. De ce que les chroniqueurs sont jetés dans la mêlée des partis il ne suit pas qu'ils soient forcément suspects en l'espèce. Le fait d'être plutôt Bourguignon

1. Abbé de Choisy, *Histoire de Charles VI*, Paris, J.-B. Coignard, 1 vol. in-8°. — Baudot de Jully, sous le nom de Marguerite de Lussan, *Histoire et règne de Charles VI*, Paris, Pissot, 2 vol. in-12. — Pigault-Lebrun, *Histoire de Charles VI*, Paris, Barba, in-12. — Duval-Pineu, *Histoire de France sous le règne de Charles VI*, Paris, Joubert, 2 vol. in-8°. — Todière, *Charles VI, Armagnacs et Bourguignons*, Tours, 1848-1855, in-8°.

2. Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*, Paris, Le Normant et Garnier, 12 vol. in-8°.

3. Aug. Brachet, *la Pathologie mentale des rois de France* (*Louis XI et ses ascendants*), Paris, Hachette (1re édit. en 1896, 2e en 1903). — Dans *Fous couronnés* du Dr Cabanès, il n'est pas dit un mot de Charles VI; il n'en est parlé qu'incidemment dans l'*Histoire éclairée par la clinique* du même auteur, Paris, Albin Michel, 1920.

Digitized by Google

de cœur, comme Froissart, Monstrelet, Le Fèvre de Saint-Rémy et l'anonyme qui rédigea le *Journal d'un bourgeois de Paris*, ou, au contraire, Orléanais, comme Juvénal des Ursins, ne les empêche pas d'être tous également, en leur qualité de Français, attentifs aux moindres gestes du roi, par conséquent capables de satisfaire notre curiosité quand nous nous informons auprès d'eux de son état. Lorsque, comme dans le cas de Pierre de Fenin ou du Religieux de Saint-Denis, le chroniqueur se double d'un homme attaché de près ou de loin au service de la personne royale, il est encore mieux qualifié pour répondre à nos questions. Écuyer et panetier de Charles VI, Fenin a connu certains détails de la vie intime de son maître. Le Religieux, qui a ses entrées à la cour en qualité d'historiographe, qui suit souvent l'armée, par exemple au siège de Bourges en 1412 et précisément dans la marche en 1392 vers la Bretagne à travers la forêt du Mans, n'est pas moins bien placé pour voir et pour savoir. Aussi ne perd-il aucune occasion de mettre en scène celui dont, malgré l'effacement auquel sa maladie le condamne, il a mission de raconter la vie. Comme ils sont tous les deux, à l'inverse des précédents, d'une remarquable impartialité à l'égard des factions et même, chez le premier, avec une nuance un peu étonnante d'indifférence, nous les interrogerons avec l'intérêt qu'explique l'attente d'une réponse exempte de parti pris[1].

A côté des chroniques, il y a les pièces officielles, notamment ces *Comptes de l'Hôtel des rois de France*, utiles à consulter pour tous les détails d'aménagement ou d'appropriation d'ordre mobilier ou immobilier que nécessita l'état du roi. Entre temps, ils nous apportent les preuves, par le relevé du coût des réparations, des dégâts causés par le malade, dans ses moments de fureur, à ses propres biens, à sa vaisselle, à sa garde-robe, à la décoration de sa chambre. Autant de témoignages que nous voudrions sans doute plus explicites, susceptibles tout de même de nous éclairer sur la nature du mal, aussi bien que du traitement[2].

1. Froissart, *Œuvres*, t. IX-XVIII; Monstrelet (Soc. de l'Hist. de France), par Douët d'Arcq; Le Fèvre de Saint-Rémy (Soc. de l'Hist. de France); Journal d'un bourgeois de Paris (collection Michaud, t. II; comp. l'édit. donnée par A. Tuetey pour la Soc. de l'hist. de Paris en 1881); Juvénal des Ursins (*Ibid.*); Pierre de Fenin (*Ibid.*); Religieux de Saint-Denis (Collection de Documents inédits sur l'Histoire de France).

2. *Comptes de l'Hôtel des rois de France aux XIV^e^ et XV^e^ siècles*, par

Digitized by Google

II.

Mais d'abord, puisqu'il s'agit de malade, une question se pose qui va orienter notre diagnostic. Ce malade, de quel sang est-il, et que vaut ce sang qui coule dans ses veines?

La branche directe des Valois a donné sept rois à la France. A voir avec quelle générosité la nature avait servi les deux premiers, on aurait pu lui supposer une réserve inépuisable de ses dons pour les autres. Philippe VI et Jean le Bon! deux colosses, aux épaules desquels les pesantes armures du temps sont aussi légères qu'à Louis XIV la dentelle. Deux sortes de héros de théâtre, indifféremment taillés pour la fête ou pour la lutte; avec, chez le second, le gai compagnon « chevalereux et amoureux durement » dont parle Froissart, une nuance de galanterie agrémentant ce profil d'Hercule au clair sourire de Henri IV. Mais comme, après tous les deux, la race subitement dégénère! Quelle suite alors de royales misères, misères physiques, misères publiques, et quelquefois domestiques!

Voyez-vous, dans la demi-obscurité de ses appartements, dont il ne sort jamais ou presque, cet être pâlot, de chétive apparence, auprès de qui les clercs, les astrologues, les médecins ont remplacé les chevaliers aux vestes de drap broché d'or, aux chaperons d'or garnis de perles, aux cuirasses constellées de pierreries : c'est Charles V, fils de Jean le Bon et père de Charles VI. Esprit averti, homme de gouvernement, c'est entendu; mais pauvre homme tout de même, incapable de porter seulement l'épée. Le culte qu'elle a pour Charles V n'empêche pas Christine de Pisan d'en tracer un portrait physique rien moins qu'enchanteur. « Il avait les os des joues saillants et la figure pâle... Étant en fleur de jeunesse, il avait eu une très grave et longue maladie dont il fut si affaibli et débilité que toute sa vie il demeura très maigre, avec le tempérament fort sujet aux fièvres et aux froids d'estomac[1]. Et avec cela lui resta de la dite maladie la main droite si enflée qu'une chose pesante lui eût été impossible à manier. Il lui fallut, le demeurant de sa vie,

Douët d'Arcq (Soc. de l'Hist. de France, 1865). — *Nouveau recueil des comptes de l'argenterie des rois de France*, par le même (*Ibid.*, 1874).

1. Autrement dit *dyspepsie flatulente*.

Digitized by Google

se servir de médecins[1]. » Antérieurement à cette maladie, dont les dates extrêmes s'établissent entre 1364 et 1366, une première, contractée vers 1357-1361, lui avait laissé une fistule au bras gauche consécutive à une infection aiguë. On imagine l'effet de contraste produit par le passage de cette ombre devant la grande armure conservée comme un fétiche par sa piété filiale! Charles VII, le fils de Charles VI, est une réédition aggravée de Charles V par ce fait que la chétivité du corps s'accompagne chez lui, pour la raison qu'on verra tout à l'heure, de l'incertitude du caractère. La France, tant qu'il vécut, trembla de voir succomber sa raison à certains désordres paraissant avoir quelque parenté avec la maladie paternelle[2]. Mort d'ailleurs de faim, non pas, comme on l'a dit quelquefois, parce qu'en crainte perpétuelle d'empoisonnement il aurait fini par refuser toute nourriture (ce qui eût été une singulière manière d'échapper à la mort), mais parce qu'il lui était devenu matériellement impossible d'en prendre aucune. Mort atrocement des suites d'un abcès à la gorge. Avec ses jambes grêles, ses genoux cagneux, son dos voûté, toussant, crachant, sujet à des crises de haut mal[3], Louis XI, qui est un cerveau, n'a rien davantage d'un athlète. Vingt-deux ans de règne, d'un règne à la vérité bien rempli, employé à défendre contre les pires malfaiteurs la France et la couronne, l'épuisent au point de faire de lui un vieillard avant la vieillesse, vite emporté par une attaque d'apoplexie précédée d'hémiplégie. Pour finir, c'est la triste figure de Charles VIII, qu'une tête de grosseur démesurée sur un buste étroit et court rendait peu agréable à voir. Dauphin, Charles avait donné à la France un spectacle que la France n'avait encore jamais vu : celui d'une ville, Amboise, interdite aux étrangers et aux voyageurs par la présence dans ses murs d'un enfant

1. Christine de Pisan, *le Livre des faits et bonnes mœurs du sage roi Charles V* (Soc. de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1892), 1re partie, chap. x, et 2e partie, chap. ix. — On soupçonnait son cousin Charles le Mauvais, roi de Navarre, de lui avoir, au temps de sa régence, administré un poison lent, aux effets duquel il n'aurait échappé que grâce aux soins d'un médecin allemand envoyé par l'empereur Charles IV.

2. Aeneas Sylvius (Pie II), *Lettres*, dit que « son esprit n'était pas exempt de la démence de son père ».

3. Le Dr Cabanès, dans l'*Histoire éclairée par la clinique*, p. 148 et suiv., prouve l'existence de cette affection chez Louis XI par l'analyse des médications prescrites à ce monarque.

Digitized by Google

royal tenu là, dans une sorte d'isolement, pour protéger sa faiblesse contre l'apport éventuel de quelque maladie[1].

Si ce dernier représentant de la branche directe des Valois meurt le plus jeune de tous, frappé à vingt-huit ans, presque au sortir de l'adolescence, d'hémorragie cérébrale, aucun des autres n'est mort très âgé. On ne fait pas de vieux os dans la famille. Philippe VI ne dépasse pas cinquante-sept ans, Jean le Bon quarante-quatre, Charles V quarante-trois, Charles VI cinquante-quatre, Charles VII cinquante-sept, Louis XI soixante. On y fait, il est vrai, pas mal d'enfants; mais dont la moitié est fauchée aussitôt que née. En quelques mois, quand ce n'est pas en quelques semaines, cinq de Philippe VI sur huit, six de Charles VI sur douze, trois de Louis XI sur six et trois de Charles VIII sur trois passent du berceau au tombeau. De meilleures conditions d'hygiène, en admettant qu'elles eussent été capables de prolonger un peu ces fragiles existences, n'y auraient pas suffi longtemps. La race, par sa faiblesse physique, est impropre à se perpétuer et, comme autrefois celle des Césars, condamnée à disparaître de la scène de l'Histoire. Si bien que cette réflexion mélancolique de Commines sur la fin, après tant d'autres également prématurées, du fils de son « bon maître » étonne un peu de la part d'un esprit aussi averti : « Combien donc peut-on, par cet exemple, connaître la puissance de Dieu être grande, et que c'est peu de chose de notre misérable vie qui tant nous donne de peine pour les choses du monde[2] ! »

Que donc, presque dès l'origine, même sous la brillante façade des deux ancêtres, la famille régnante ait présenté des stigmates de dégénérescence, c'est l'évidence même. Pourtant je ne vois pas que les médecins de Charles VI, que les chroniques nous montrent se perdant en discussions métaphysiques sur les causes de son mal, aient cherché de ce côté. Frappés de l'apparence robuste du malade, « dont », écrit son biographe, « la taille sans être très grande était supérieure à la moyenne, les membres

1. Cherrier (*Histoire de Charles VIII*, p. 21) admet que la crainte de voir son fils servir d'instrument aux mécontents, comme il en avait servi lui-même contre son propre père au temps de la Praguerie, put être aussi pour quelque chose dans l'ordre donné par Louis XI aux habitants d'Amboise de faire jour et nuit bonne garde aux portes de la ville pour empêcher les personnes du dehors de la traverser.

2. Commines, liv. VIII, chap. xxv, p. 431-432.

Digitized by Google

vigoureux, la poitrine large, le teint clair, les yeux vifs[1] », ils ne soupçonnèrent pas la possibilité d'une tare congénitale. Incidemment, l'un d'eux observa qu'il « tenait trop de la moisteur », c'est-à-dire du tempérament lymphatique de sa mère, Jeanne de Bourbon[2]; mais il ne vint à l'esprit d'aucun d'incriminer ses antécédents psychiques, autrement lourds. D'un côté, une mère non seulement lymphatique, mais atteinte pendant plusieurs mois, en 1373, alors que rien ne l'avait fait prévoir, d'une crise d'aliénation mentale[3], petite-fille elle-même d'un goutteux et apoplectique[4], arrière-petite-fille d'un fou[5]. De l'autre, des maladies non seulement troublantes par leur soudaineté, mais guère plus sévères au père qu'elles ne l'avaient été aux deux musculatures que furent le grand-père et l'arrière-grand-père[6]. Si la version d'après laquelle celui-ci se serait éteint dans une sorte de ramollissement cérébral consécutif à l'abus d'excès sexuels ne s'accompagne d'aucune preuve[7], celui-là, avec son naturel léger, brutal, vindicatif, incohérent, lui inspirant *ab irato* des sentences de mort[8], paraît bien avoir réalisé le type très net d'impulsif pathologique, réduit au pouvoir minimum d'arrêt sur ses réflexes. L'homme qui se laissait capturer bêtement sur le champ de bataille, trouvait plaisant après cela d'être servi par le vainqueur comme « ayant passé tous les mieux faisant de son côté[9] », ou troquait un jour ses fils, espoir de la nation, contre sa liberté, pour aller spontanément un autre jour, sous un prétexte futile, reprendre sa splendide captivité de Windsor, offrait au clinicien plus d'un trait d'évidente déséquilibration. De Jean le Bon on dirait aujourd'hui dans le lan-

1. Religieux, liv. IX, chap. XIII.
2. Guillaume de Harcigny d'après Froissart, t. XV, p. 49.
3. *Chron. des quatre premiers Valois*, édit. Luce, p. 244.
4. Charles de Valois.
5. Robert de Clermont, frappé, en 1279, d'aliénation mentale consécutive à un traumatisme cranien (Guill. de Nangis, *Vita Philippi III*, *H. F.*, XX, 512).
6. Continuateur de Nangis, édit. Géraud, t. II, p. 144 et 145.
7. C'est la version de Michelet, d'Henri Martin et de plusieurs autres historiens modernes, déduite du seul fait de la mort de Philippe VI succédant à six mois d'excès (janvier-août 1350).
8. Mise à mort sans jugement par ordre de Jean le Bon du connétable Raoul de Nesle, comte d'Eu et de Guines; irruption du roi dans un festin où il se saisit du comte d'Harcourt et de trois autres seigneurs décapités sur l'heure devant ses yeux; etc.
9. Froissart, t. V, p. 461.

Digitized by Google

gage familier qu'il était un peu « piqué »; et, à lire entre les lignes certains passages du *Rozier des guerres*, écrit par Louis XI pour l'éducation de son fils, je soupçonne fort cet esprit pratique de n'avoir pas eu sur le héros légendaire qu'était son aïeul d'autre opinion que celle-là. Brachet et le docteur Dupré font observer justement que, pour neutraliser l'influence morbide de l'hérédité paternelle et maternelle de Charles VI, il eût été nécessaire d'infuser un sang nouveau à la race des Valois. Cette race se meurt, au contraire, d'un excès continu de consanguinité. Non seulement Charles VI descend de deux frères, Louis IX et Charles d'Anjou, qui se sont mariés à deux sœurs, Marguerite et Béatrix de Provence, mais, à partir de cette date et pendant plus de deux siècles, aucun des mariages royaux ne s'est exercé hors de cette famille de saint Louis. Lui-même aurait eu trop de chance si, né d'un mariage entre cousins[1], il eût été exempt de la tare qui est la rançon habituelle de cette sorte d'union. Qui sait si l'hérédité n'aurait pas donné la clef du mystère que la science d'alors s'obstina à demander à des causes accidentelles ou extrinsèques, autrement dit si le fameux incident du 5 août 1392 n'aurait pas tout simplement fait surgir un accès appelé tôt ou tard, mais fatalement, à éclater?

Ce qui revient à poser la question de la manière suivante : loin qu'il fût victime des circonstances, Charles VI n'aurait-il pas plutôt porté la folie en lui? N'aurait-il pas été de tout temps fou *en puissance*, par hérédité ou tempérament, les circonstances n'ayant servi qu'à faire passer sa folie de l'état de puissance à l'*acte?*

Effectivement, il est possible, en regardant bien, d'apercevoir dans les textes des indices de troubles antérieurs à 1392. De la lecture des textes, l'impression se dégage qu'il y eut une période assez longue d'incubation pendant laquelle le mal, trahi par des poussées, a sommeillé en quelque sorte, et que, s'il ne fut plus possible après l'explosion de 1392 de le cacher à personne, les familiers du roi ont su depuis longtemps à quoi s'en tenir. Pierre de Fenin mentionne une attaque très antérieure à 1392 que je crois pouvoir considérer comme la plus ancienne en date

1. Jeanne de Bourbon, fille de Pierre Ier de Bourbon et d'Isabelle de Valois, était cousine de Charles V.

Digitized by Google

de toutes. « Vérité est », rapporte cet auteur, « que le roi Charles prit cette maladie tantôt après qu'il eut été en Flandre pour réduire les Flamands qui pour lors se voulaient rebeller. Il ouït sa messe et un de ses serviteurs lui vint bailler son livre d'heures. Incontinent, le roi regarda dedans pour dire ses heures. Il devint ainsi comme hors du sens et saillit hors de son oratoire et puis commença à férir tous ceux qu'il rencontrait. Mais tantôt on le prit; puis on le mena en sa chambre; et depuis ce jour n'eut toute sa vie guère de santé[1]. » Or, la campagne de Flandre est de la fin de 1382. Ce serait donc de 1383, au plus tard de 1384, c'est-à-dire de huit ans au moins plus tôt que l'époque admise par la tradition, qu'il faudrait faire dater la folie. Alors le roi avait non pas vingt-quatre, mais seize ans. Pour tout le monde, il était devenu fou dans la forêt du Mans; pour l'entourage, il l'était depuis beau temps!

Fenin n'est, d'ailleurs, pas seul à n'avoir pas tenu la crise d'août 1392 pour la première. Sans remonter aussi loin dans le passé, mais avec une précision de détails qui témoigne de la sûreté de son information, Froissart parle d'une précédente, fin de mars à commencement d'avril 1392, à l'occasion de la conférence d'Amiens, où le roi s'était rendu pour traiter de la paix avec les ducs de Lancastre, d'York et de Glocester. « Après ce que le parlement eut été à Amiens », rapporte-t-il, « le roy de France eschey par incidence et par luy mal garder en fièvre et en chaude maladie dont lui fut conseillé à muer air. Si fut mis en litière et vint à Beauvais et si tint tant qu'il fut guéri. Environ l'Ascension retourna à Paris en bon point et en bon estat et se logea en son hostel à Saint-Pol[2]. » Gollut confirme ce témoignage en l'étayant de circonstances vraiment impressionnantes. « A la suite de ce colloque (d'Amiens), le roi tomba en une fièvre frénétique, laquelle donna grand soupçon d'un empoisonnement; et de même les ducs de Berry et de Bar furent malades; mais le Barrois seul paya pour tous[3] ». Lorsque, de

1. Fenin, p. 617.

2. Froissart, t. XIV, p. 389. — La « chaude maladie » était le *chaud mal* du moyen âge qui signifiait convulsion; il était dit *chaud* par l'idée qu'à la convulsion est lié un état congestif du cerveau. La fièvre et chaude maladie de Froissart doit être traduite dans la langue médicale actuelle par fièvre à forme convulsive.

3. Gollut, t. III, p. 599. Louis Gollut, érudit bourguignon, écrivait à la fin du XVI[e] siècle.

Digitized by Google

son côté, Le Fèvre de Saint-Rémy parle d'une « maladie qu'*on disait* avoir été prise en la ville du Mans[1] », il ne dit pas expressément qu'elle fut prise ailleurs, mais laisse entendre qu'il partageait là-dessus la croyance populaire. Évidemment, quelque précaution qu'on prît pour cacher la vérité, celle-ci, avec le temps, avait fini par filtrer. Le secret était trop gros pour rester longtemps celui de l'entourage, et il était naturel, dès que quelque chose en transpirait, que chaque nouvel initié se considérât comme informé d'une nouveauté. D'où, chez ceux de nos auteurs pour qui la folie avant le 5 août 1392 ne fait pas doute, certaines divergences quant au point de départ.

Ceux-là même qui, comme Juvénal des Ursins ou le Religieux, tiennent pour la date fatidique, enregistrent des signes d'extravagance dans les jours qui la précédèrent. Lorsque le premier écrit : « Or, il est vrai qu'environ le commencement d'août s'apercevait bien qu'en ses paroles et manières de faire avait aucune altération et diversité de langage non bien entretenant[2] », et le second : « Dès les premiers jours d'août, le roi avait commencé à donner des signes de démence par des propos insensés et des gestes indignes de la majesté royale[3] », ils s'accordent pour dire implicitement qu'avant d'avoir mis le pied dans la forêt Charles VI était fou. Aussi bien suffit-il à cette occasion à ceux qui, comme Froissart, l'avaient dit déjà, de le rappeler. « Il n'était mie bien haittié » (bien portant), écrit ce dernier, « ne n'avait esté *toute la saison*, mais faible de chief, petitement beuvant et mangeant, et près tous les jours en chaleur de fièvre et de chaude maladie. Travail de corps et de chief lui étaient grandement ennemis et contraires, et bien s'en perchevaient ses médecins[4] ». Pour Froissart, comme pour quiconque savait la vérité ou voulait bien la dire, le coup porté en 1392 à la raison du roi ne fut que le coup de grâce. « La parole de l'homme de la forêt », insiste-t-il, « entra en la tête du roi qui était faible, dont il valut depuis *très grandement pis.* » Quelle façon plus claire de dire qu'il n'avait pas valu avant « très grandement plus »?

Mais un autre facteur intervient, que tous les historiens de

1. Le Fèvre, t. II, chap. CXXIX, p. 70.
2. Juvénal, p. 389.
3. Religieux, liv. XIII, chap. v.
4. Froissart, t. XV, p. 36-37.

Digitized by Google

Charles VI semblent avoir ignoré[1] : au témoignage du Religieux, une véritable épidémie de folie aurait alors sévi en France. Le témoignage est bref, mais formel. « Multi in regno Franciæ, nobiles et ignobiles, simili morbo laborabantur[2]. » Fou, par exemple, l'ermite de Saint-Pol accroché pendant plusieurs jours, en 1391, aux portes de la demeure royale dans l'espoir d'en forcer la consigne pour entretenir le Conseil d'un moyen qu'il prétendait infaillible pour éteindre le schisme[3]. Fou cet autre, accouru on ne sait d'où en 1410 à Paris pour s'offrir à guérir le roi à condition que la cour lui payât un voyage à Rome, d'où il s'engageait à « faire merveille » avec la collaboration du pape[4]. Fou, ce notable de Senlis qui, rentré chez lui après avoir pris part en 1418 à Paris aux exactions des Bourguignons, courait, en criant qu'il était damné, se jeter dans un puits[5]. Fous pareillement ces sorciers que des juges ignorants condamnaient comme imposteurs ou scélérats en communication avec le diable, quand la plupart n'étaient que des malheureux ayant besoin d'un traitement médical[6]; et ce Gilles de Retz, le légendaire Barbe-Bleue, type du perverti sadique soupçonné d'avoir égorgé plus de cent quarante enfants pour faire servir leur sang à ses opérations d'alchimie; et la reine Isabeau, une détraquée, atteinte de toutes les variétés de phobies[7]; et certainement aussi l'homme de la forêt, s'il ne fut pas le simple protagoniste d'une infernale comédie montée par les oncles pour, en le détournant de son projet, achever un autre fou[8].

1. Seul, le docteur Dupré y fait en passant une brève allusion comme « fait intéressant d'interpsychologie morbide », mais sans s'y arrêter davantage ni en tirer le moindre parti.

2. Religieux, liv. XVI et XX (année 1395).

3. Juvénal, p. 385.

4. *Ibid.*, p. 452.

5. *Ibid.*, p. 543.

6. De l'espèce désignée en langage technique sous le nom d'hallucinés.

7. « Astraphobie » ou peur du tonnerre, « thanatophobie » ou peur de la mort subite, « agoraphobie » ou peur des espaces vides, etc. Les *Comptes d'Isabeau* parlent d'appuis de bois mis sur son ordre au pont de Corbeil, parce qu'elle était incapable de traverser une rivière sur un pont sans balustrade, ou de l'envoi par elle de messagers dans les villes où elle devait passer pour « savoir et enquérir se il y avait point de mortalité » (docteur Cabanès, *Légendes et curiosités de l'Histoire*, t. III. — Brachet, *Pathologie mentale des rois de France*, p. 51-53).

8. Cette hypothèse d'une comédie paraîtra assez vraisemblable pour peu qu'on réfléchisse aux conditions qui l'entourèrent. En effet, il est au moins

Digitized by Google

La folie épidémique est un phénomène reconnu depuis longtemps par la médecine et la psychologie aliénistes. Elle obéit à une loi sans laquelle tous les grands événements qui ont remué les masses, Croisades, Réforme, Révolution française, ou certains autres comme les peurs successives échelonnées au cours des Xe et XIe siècles, dont les historiens ont fait improprement la grande peur de l'an mil, seraient en partie inintelligibles, la loi de la contagion mentale. Trois aliénistes de talent, les docteurs Calmeil, Vigouroux, Juquelier, des nosologues comme le docteur Cullerre, des psychologues comme Georges Dumas, l'ont étudiée en tant que produit de cette contagion, c'est-à-dire de la transmission involontaire et inconsciente d'une sensation, par l'intermédiaire des fluides élastiques dont nos sens perçoivent l'ébranlement, d'un sujet contaminé à un autre en état de réceptivité[1]. Il ne semble pas, au contraire, qu'elle ait été considérée avec un égal intérêt dans les cas de confusion mentale provoquée par les émotions intenses, générales et épuisantes dont se peuvent accompagner les altérations momentanées et accidentelles des milieux physiques ou sociaux.

surprenant, comme l'observe Froissart, sans d'ailleurs insister, que « les gens d'armes ne se soient pas arrêtés sur l'homme un petit pour en avoir la connaissance, l'examiner et enquêter, voir s'il était naturellement fol ou sage et savoir qui lui faisaient telles paroles dire ». — « Il n'en fut rien fait », ajoute-t-il, « mais le laissèrent derrière; *ne on ne sut que il devint, car oncques depuis ne fut vu* » (t. XV, p. 37-38). Fuite et disparition inexplicables, si l'on retient que toute l'armée était là; très explicables, au contraire, en admettant l'hypothèse d'une complicité intéressée et toute-puissante. Si même il est vrai, comme le rapporte le Religieux (liv. XIII, chap. v), que les gens d'armes, dont on ne voit pas qu'ils aient seulement essayé de s'emparer de l'agresseur, aient « cherché à l'éloigner par les menaces et la terreur », rien ne démontre qu'ils n'aient pas fait en cela qu'obéir à un mot d'ordre. Le docteur Dupré interpréterait volontiers l'apparition comme l'hallucination d'un cerveau malade communiquée à l'entourage, devenue ensuite une hallucination ou une croyance collective, enfin une légende. Mais les trois auteurs contemporains dont nous possédons les versions (le Religieux, Froissart, Juvénal) s'accordant pour admettre l'apparition à titre de fait historique et sans contestation, il semble difficile à la postérité de s'inscrire en faux contre leur témoignage.

1. Calmeil, *De la folie*, 2 vol. Baillière, 1845. — Vigouroux et Juquelier, *la Contagion mentale*, 1 vol. Paris, Octave Doin, 1905. — A. Cullerre, *la Folie dans l'Histoire* (extrait du *Traité international de psychologie pathologique* du Dr Marie. Paris, Félix Alcan, t. I, 1912). — G. Dumas, *Contagion mentale*, dans *Revue philosophique*, 1911, t. LXXI, p. 225 et 384; t. LXXII, p. 561 et 1915; t. LXXIX, p. 1, et *le Diable en Thiérache*, dans *Revue de Paris*, 1er janvier 1909. — Cf. docteurs L. Nass (*Chronique médicale* du 1er février 1902) et Leblond (*Ibid.*, 15 mai 1908 et 15 novembre 1909).

Digitized by Google

Justement, les conditions sociologiques de la France de Charles VI étaient de nature à déterminer des désagrégations sporadiques de la personnalité en nombre assez considérable pour faire autant de mal ou presque à la collectivité que l'épidémie. S'il est vrai que le cerveau d'une nation ne soit pas plus capable que celui d'une personne de tenir indéfiniment, le cerveau de la France avait atteint en ce temps-là, par la conspiration des hommes et de la nature, la limite de la résistance : les hommes, à la fois Anglais, Armagnacs, Bourguignons, tous, Français comme étrangers; la guerre civile en même temps que la guerre étrangère; la cité bousculée, écartelée, mise aux enchères; la nature avec tous les fléaux : hivers dont les chroniques s'accordent à dire qu'on n'en avait pas vu de pareils depuis plusieurs siècles, gelant l'eau dans les puits, l'encre, dans les encriers, à la plume même, à telle enseigne qu'il fallait, comme en 1407 et 1414 suspendre pendant plusieurs semaines les services du Parlement[1]; étés d'une sécheresse désolante, grillant tout[2]; inondations emportant gens, biens et récoltes[3]; années de mortalité effroyable comme celles de 1389, 1399, 1404, 1412, 1418, qui mettaient les fossoyeurs des villes dans l'impossibilité de suffire à leur tâche[4]. Et puis, la culture un jour étant venue à manquer de bras, ç'avait été la famine en l'année du traité de Troyes (1420), avec les loups à Montmartre; dans Paris une misère dont le tableau qu'en trace le *Journal d'un bourgeois de Paris* évoque les horreurs de quelque tragédie antique. « Allait ainsi », écrit son rédacteur, « le royaume de France de pis en pis, et pouvait-on mieux dire la *terre déserte* que la terre de France[5]. »

Il est bien certain que, si les inévitables effets mentaux et nerveux consécutifs à pareil cortège de calamités, que la science paraît n'avoir même pas soupçonnés, avaient été l'objet d'études

1. Juvénal, p. 445, 496. — Religieux, liv. XXXV, chap. II; liv. XXXVIII, chap. XXXII. — Archives, *Registres du Parlement*, Conseil, vol. XIII, fol. II.

2. Religieux, liv. V, chap. VIII; liv. XIII, chap. XII.

3. Juvénal, p. 399, 417. — Religieux, liv. XV, chap. XV.

4. Juvénal, p. 372, 417. — Religieux, liv. VIII, chap. I; liv. XXV, chap. III; liv. XXXIII, chap. XVII; liv. XXXIX, chap. XII.

5. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 656, 668. L'auteur revient, entre autres détails, à plusieurs reprises sur le spectacle offert aux Parisiens dans les rues, sur les places, d'enfants mourant de faim par tas, « au milieu de piteux cris, piteux plains, piteuses lamentations ».

Digitized by Google

psychiâtriques semblables à celles qu'ont inspirées dans ces dernières années les tremblements de terre de San-Francisco et de Messine ou les guerres anglo-boer et russo-japonaise[1], plusieurs des points d'interrogation soulevés par la maladie de Charles VI ne se poseraient plus.

On peut dire enfin que, dans la mesure où le régime de vie prédispose à la maladie, à celle surtout qui a son siège dans les centres nerveux, Charles VI avait depuis presque la prime jeunesse fait tout ce qu'il fallait pour favoriser l'éclosion de la sienne, puis, une fois déclarée, l'aggraver. Alors qu'il eût dû éviter le surmenage physique, il n'avait de goût que pour les exercices violents; nous le voyons se livrer pendant un mois de suite (mai 1396) aux plaisirs de la chasse à courre en forêt de Cuise, près Compiègne, pendant un autre mois (mai 1405) à Crécy, et cent autres fois pendant plusieurs jours consécutifs en maints autres rendez-vous[2]. Il avait la passion des fêtes; au lieu de la combattre, on l'encourageait sous le vain prétexte de le distraire, achevant ainsi, sans fortifier sa tête, de ruiner son corps. Peu s'en fallut que l'une d'elles lui coûtât la vie : celle du 31 janvier 1393 où, déguisé en satyre avec cinq autres jeunes gens, il vit le feu prendre aux étoupes de son déguisement et ne fut sauvé que par la présence d'esprit de sa tante, la duchesse de Berry, qui étouffa le feu en le couvrant de sa robe. Il n'avait de forces que juste ce qu'il fallait pour lutter contre son mal; au lieu de lui rappeler sa faiblesse, on l'abandonnait en compagnie de jeunes étourdis prompts à l'entraîner à tous les excès, y compris ceux que le grave historiographe de Saint-Denis condamne comme offensant « l'honnêteté du mariage[3] ».

Ainsi se dégagent certaines vérités. Non seulement la folie a éclaté avant le coup de théâtre du 5 août 1392, mais elle avait

1. Pour les tremblements de terre, voir : Robertson, *Earthquake shock considered as an etiological factor in the etiology of nervous and mental diseases*, California, St. J. M., San-Francisco, p. 132-134. — Calendoni, *Presse médicale*, Annexes, 1909. — Ferrari, *Rivista di psichologia applicata*, mars-avril 1909. — Bouloumié, *Vingt jours parmi les sinistrés*. Paris, 1909. — Pour les émotions de guerre : *Société de neuropathologie et de psychiâtrie de Moscou*, 26 nov. 1904; *Médecine russe*, 1905; *Journal russe de médecine militaire*, 1905.

2. Religieux, liv. XVII, chap. VI; liv. XXVI, chap. IV.

3. *Ibid.*, liv. IX, chap. XIII : « Carnis lubrico contra matrimonii honestatem dicitur laborasse. »

Digitized by Google

été toujours latente. D'autre part, elle n'eût peut-être pas éclaté sans les causes occasionnelles ou adjuvantes constituées en l'espèce, conjointement avec ce coup de théâtre ou même antérieurement à lui, par l'épidémie et le régime. L'action du milieu fut dissolvante, mais elle fut favorisée dans le cas de Charles VI par l'hérédité psychopathique. Il y a des fous « constitutionnels » et des fous « par accident ». Charles VI se range parmi les premiers.

III.

Voici maintenant par quels signes cette folie se manifeste. Dans tous les cas, elle apparaît avec ce double caractère : forme de frénésie, alternance d'intervalles de lucidité et d'intervalles de délire, avec tendance des seconds à l'état chronique. Brachet estime à quarante-trois le nombre total des rechutes de 1392 à 1422[1].

Du 5 août 1392 au début d'octobre, pendant environ sept semaines, le roi reste sous l'influence de l'accès frénétique déterminé par l'apparition. Transporté du Mans dans son château de Creil, il tente un jour de se précipiter d'une des fenêtres au bas des murs. En octobre, il paraît guéri, apprend avec épouvante ce qu'il a fait, demande pardon et se confesse, cependant qu'une neuvaine à l'église Saint-Julien du Mans et des dons au chapitre solennisent son retour à la santé. La secousse consécutive à la mascarade du 31 janvier 1393 se traduit vers le milieu de juin en une rechute de plus longue durée puisqu'elle se prolonge jusqu'au milieu de janvier 1394, au cours de laquelle les mêmes signes se manifestent. « Derechef », dit le chroniqueur, « le roi devint en la frénésie où il avait été au Mans[2]. » La manière de la maladie se dessine et le tableau qu'en trace le Religieux restera vrai dans l'ensemble pour les années suivantes : « Charles n'avait point d'abord cessé de reconnaître ses amis, ses familiers, les seigneurs de la cour et tous les gens de sa maison ; il se souvenait même d'eux en leur absence et les nommait par leur nom. Mais déjà son esprit se couvrait de ténèbres si épaisses qu'il oubliait complètement jusqu'aux choses que la nature aurait dû lui rappeler. Ainsi il prétendait n'être pas marié et n'avoir jamais eu d'enfants. Il oubliait même sa propre personne, son titre

1. Brachet, *Pathologie mentale*, p. 633.
2. Juvénal, p. 393.

Digitized by Google

de roi de France, soutenait qu'il ne s'appelait point Charles et désavouait les fleurs de lis. Lorsqu'il apercevait ses armes ou celles de la reine gravées sur sa vaisselle d'or, il les effaçait avec fureur. Quand la reine paraissait, il disait : « quelle est cette femme dont la vue m'obsède? Sachez si elle a besoin de quelque chose et délivrez-moi comme vous pourrez de ses persécutions et de ses importunités, afin qu'elle ne s'attache pas ainsi à mes pas[1]! » Le même chroniqueur soulignera plus tard sa parfaite indifférence devant la mort de ceux qui le touchaient de plus près : mort de son frère Louis d'Orléans, pardonnée par lui à Jean sans Peur; mort de son oncle de Berry, à l'occasion de laquelle, pour faire honneur au comte de Hongrie, porteur auprès de lui du funèbre message, il ne trouve rien de mieux que d'ordonner un tournoi[2].

Cette seule autre phrase de Juvénal dit assez combien la crise suivante, qui va de la fin de 1395 à la fin de février 1396, dépassa en violence les précédentes : « le roi devint en cette saison merveilleusement malade et estait grande pitié de le voir et les choses qu'il faisait[3] ». C'est toujours la même aversion pour Isabeau de Bavière, le même acharnement contre sa vaisselle, ses tapisseries, ses vitraux dont il gratte les gravures, prétendant s'appeler Georges et avoir pour armoiries un lion traversé d'une épée; quelquefois contre ses propres vêtements. Le tout accompagné de danses burlesques, quand elles ne sont pas indécentes[4]. D'où la mention dans les *Comptes de l'Hôtel* de sommes payées au valet de chambre Jehan de Cerdelay, pour remise à neuf d'une « longue houppelande de drap noir moult gâtée par le roi »; au tailleur Jehan Mauduit, pour confection d'une autre en remplacement de celle « arse par le dit seigneur »; au pelletier Simonnet Monnart, pour le raccommodage d'une manche « descirée et mize en pièces »; au tapissier Denizot de Baugis, pour pose d'une nouvelle doublure au drap de siège de l'oratoire et de nouvelles tentures dans la chambre à coucher du roi, les anciennes « ayant été trouées et descirées en plusieurs endroits[5] ».

1. Religieux, liv. XIV, chap. v.
2. *Ibid.*, liv. XXVIII, chap. xxxv, et liv. XXXVII, chap. III.
3. Juvénal, p. 404.
4. « Inhoneste et displicenter saltando » (Religieux, liv. XVI, chap. xx).
5. Cf. Brachet, *Pathologie mentale*, p. 635-636.

Digitized by Google

Ce qui n'empêchait pas le malade de paraître entre temps parfaitement normal, de parler ou d'agir comme s'il l'avait été. On lit dans les chroniques des phrases comme celle-ci : « Le roi recouvrait santé et revenait en bon point, bon sens et entendement, pensant alors des besognes du royaume le mieux qu'il pouvait[1]. » Il est clair que, s'il en avait été autrement, si le roi n'avait pu assister à intervalles plus ou moins éloignés au Conseil, recevoir les ambassadeurs, les chefs d'État, pourvoir aux charges, en un mot exercer tous les attributs de la souveraineté, les ambitions rivales qui, dans l'attente de sa succession, s'agitaient autour de lui, en auraient pris prétexte pour terminer à leur profit un règne nominal. Au contraire, le roi, selon l'expression de Juvénal, « reprenait souvent les choses en sa main[2] » ; quelquefois plusieurs mois de suite comme, par exemple, de la fin de septembre 1392 à juin 1393, du milieu de janvier 1394 à la fin de 1395. Même après 1397, époque à partir de laquelle l'esprit commence à être plongé de façon plus continue dans les ténèbres, les phases intermittentes de lueur ne disparaissent pas complètement pour cela. Nous voyons Charles VI conférer personnellement en mars de cette même année, pendant plusieurs jours consécutifs, avec l'empereur Wenceslas, et, si nous ne connaissions le fou et l'ivrogne que par la relation que les contemporains nous laissèrent de leur entrevue, nous serions plutôt embarrassés pour dire chez lequel des deux l'esprit était le moins libre[3].

Celui de Charles VI était, dans ses moments de lucidité, si bien assis que nul ne dictait avec plus de sagesse que lui-même les mesures de précaution à prendre contre l'imminence des retours offensifs de son mal. Car, dans le moment où personne ne soupçonnait une rechute, il la sentait venir et l'annonçait. Les témoignages sont unanimes sur ce point. Ici, c'est le Religieux de Saint-Denis écrivant expressément sous la date de juillet 1397 qu'il « sentait qu'il allait extravaguer[4] » ; là, Juvénal des Ursins rapportant la venue pour dîner, en août 1413, du duc de Bourgogne chez le monarque qu'il trouve « en transes de sa mala-

1. Juvénal, p. 416, 438, 474, etc.
2. *Ibid.*, p. 432.
3. Le Religieux raconte entre autres choses que Charles VI, ayant invité Wenceslas à sa table un soir où ce dernier s'était trouvé empêché de s'y rendre pour avoir trop sacrifié à son dieu favori, il remit galamment l'invitation au lendemain (liv. XVIII, chap. x).
4. « Mente se alienari sentiens » (Religieux, liv. XVIII, chap. II).

Digitized by Google

die[1] ». « C'était », observe à ce propos ce dernier, « chose bien piteuse d'ouïr les regrets qu'il faisait quand il sentait qu'il allait renchoir »[2]. Il faut lire dans le Religieux le récit de la scène douloureuse de juillet 1397 pour comprendre l'état d'esprit du malheureux devant la perspective d'actes vers lesquels il se sentait entraîné, qui lui faisaient horreur, mais qui s'imposaient à lui. Il demande qu'on lui ôte son couteau, donne ordre au duc de Bourgogne d'en faire autant à tous les gens de la cour. « Il avait été ce jour-là si tourmenté qu'il dit le lendemain en pleurant au duc et aux autres seigneurs qu'il mourrait plus volontiers que de pâtir davantage. Il arracha des larmes à tous les assistants en leur répétant plusieurs fois : au nom de Jésus-Christ, s'il en est parmi vous qui soient complices du mal que j'endure, je les supplie de ne pas me torturer plus longtemps et de me faire bientôt mourir[3] ».

Sans doute la conscience, avec le temps, devient de plus en plus fugtive. Comme dit Juvénal, « Charles revient bien encore parfois en santé, mais elle ne lui dure guère[4] ». Je n'ai pas compté, en suivant de près les textes, moins de sept rechutes, à intervalles par conséquent beaucoup plus rapprochés, d'avril 1399 à mars 1400. En décembre 1405, l'état est devenu tellement pitoyable, par suite du refus opposé depuis cinq mois par le malade aux soins élémentaires de propreté, changement de linge, ablutions, etc., qu'il faut aviser aux moyens de l'y contraindre. « Déjà », rapporte l'historiographe, « la crasse produite par des sueurs fétides avait fait venir des pustules sur plusieurs parties de son corps; il était tout rongé de vermine et de poux qui menaçaient de pénétrer dans les tissus, car on ne le pouvait faire déshabiller[5]. » S'il faut en croire Juvénal, on aurait alors retiré de sa chair, où il avait produit une profonde ulcération, un morceau de métal qu'il y aurait introduit dans un accès[6]. Deux ans plus tard, la nécessité apparaît, pour parer à toute éventualité, de réunir un lit de justice d'où sort une ordonnance (26 décembre 1407) fixant qu'en cas de mort le dauphin, quelque âge qu'il eût, serait couronné et que si le roi, tout en

1. Juvénal, p. 489.
2. *Ibid.*, p. 412.
3. Religieux, liv. XVIII, chap. II.
4. Juvénal, p. 412.
5. Religieux, liv. XXVI, chap. XXII.
6. Juvénal, p. 437.

Digitized by Google

continuant à vivre, continuait aussi à être de plus en plus abattu, le dauphin gouvernerait comme régent[1]. Plusieurs retours de courte durée à la santé, échelonnés jusqu'en 1413, permettent toutefois de surseoir[2]. On ne s'inquiète pas autrement du nouveau coup porté à l'esprit du monarque par la ruine, à Azincourt, des dernières espérances de son peuple (1415)[3]. On attend quatre ans encore, jusqu'en 1419, après la conquête de la Normandie par les Anglais, pour appliquer l'ordonnance de 1407 et nommer le dauphin régent, c'est-à-dire enlever à Charles VI jusqu'aux apparences du pouvoir[4]. Mais nous ne sommes plus alors qu'à un an du traité de Troyes, à trois ans seulement de la mort.

Pour maigres qu'elles soient, les données qui précèdent nous ont apporté sur la genèse aussi bien que sur l'évolution du mal des précisions qui sont loin d'être négligeables. Elles ne nous ont, en revanche, rien appris de sa nature véritable, de la place qui lui revient dans le cadre nosologique, bref, du nom qui lui convient. Cette réserve des chroniqueurs ne saurait nous étonner. Comment en auraient-ils pu dire plus que les médecins qui, réunis à diverses reprises en consultation, avaient, au témoignage de Juvénal, avoué n'en rien savoir[5]? Aussi en sont-ils réduits à ne nous répondre, quand nous les interrogeons, que par des qualificatifs vagues englobant toute une série de modifications morbides de l'intelligence et des perceptions que la médecine médiévale ne savait pas distinguer les unes des autres. Le moine de Saint-Denis parle de *mentis cecitas*, *amentia*, *insanitas*, *desipientia;* Froissart, de *chaude maladie*, *faiblesse de chief* ou *frénésie;* Monstrelet, de *douloureuse maladie mettant le sujet hors de la bonne mémoire*. Après avoir parlé une fois ou deux de *grande et merveilleuse frénésie*, Juvénal des Ursins se contente, le reste du temps, de constatations dans le genre de celle-ci : « le roi redevint malade », ou « le roi qui était malade retourna en santé ». A Le Fèvre de Saint-Rémy, il suffit de savoir que « le roi était malade de sa maladie accoutumée ». C'est la formule qui revient le plus souvent sous la plume des écrivains, celle du moine de Saint-Denis lui-même, chez qui ces

1. *Ordonnances des rois de France,* t. IX, p. 267-269. — Juvénal (p. 445) date à tort l'ordonnance du 28.

2. Juvénal, p. 474, 485.

3. Religieux, liv. XXXVI, chap. XII.

4. Charles VII, dauphin depuis 1416, après la mort de son frère Jean, âgé alors de seize ans.

5. Juvénal, p. 395.

Digitized by Google

expressions « egritudo consueta », ou « dolor suus », ou « infirmitas consueta » sont courantes. Une autre fois, il dit que le roi était « mente captus ». Dire d'un aliéné qu'il est fou, ce n'est guère mieux que de dire d'un malade qu'il est malade. Dans ces conditions, le seul moyen qui s'offre à nous c'est d'analyser les phénomènes que les textes nous ont permis d'enregistrer.

Aucun ne nous autorise à diagnostiquer la *démence*. La démence implique l'inactivité, un affaiblissement notable de l'organe de la pensée, un défaut de liaison et d'association entre les idées, l'indifférence à l'égard du présent comme à l'égard de l'avenir. Charles VI, qui se reprend à régner au cours de chacune de ses phases de lucidité, qui alors s'emploie de son mieux au bien du royaume, tant auprès de son Conseil que des représentants étrangers, qui assiste impuissant, mais non impassible, au spectacle de la guerre civile ou pleure sur la défaite d'Azincourt, n'est pas un dément.

La *monomanie*, qui consiste dans le délire sur une idée exclusive autour de laquelle viennent, pour ainsi dire, se grouper toutes les pensées désordonnées, se distingue de la démence en ce que l'intelligence demeure généralement libre sous presque tous les autres rapports. Elle est caractérisée par l'aliénation partielle des facultés de l'entendement ou des facultés affectives et par la possibilité où se trouve le sujet qui en est atteint de raisonner juste sur les matières étrangères à son délire. Le monomane, dont le dérangement intellectuel ne s'observe qu'à propos d'un objet déterminé, peut donc très bien paraître sain d'esprit tant que son attention est dirigée vers d'autres idées que vers l'idée exclusive. Charles VI, dont l'attention n'est dirigée vers aucun objet (jalousie, haine, orgueil, ambition, religion, érotisme, etc.) et qui, lorsqu'il déraisonne, déraisonne sur tous les objets à la fois, dont, par conséquent, la folie n'est pas partielle mais totale, n'est pas davantage un monomane.

Son mal offre, au contraire, tous les symptômes de la variété connue en nosologie sous le nom de *manie*. La manie se traduit par la perversion de toutes les fonctions de l'entendement, par un délire général sans séries prédominantes mais rapides, confuses, incohérentes, et accompagné d'excitation. Du mouvement d'effervescence qui s'est emparé de la totalité de son cerveau, résulte chez le maniaque un tel bouleversement des sentiments de toutes les facultés morales qu'il peut lui arriver de ne pas reconnaître ses proches, de manifester, s'il en a gardé la connais-

Digitized by Google

sance, une indifférence complète pour leur mort, de perdre jusqu'au sentiment de sa personnalité. La fureur s'éveille en lui comme une sorte de tempête, l'entraînant alors avec la rapidité de l'éclair aux actes les plus désordonnés ou les plus fougueux contre les objets à sa portée ou contre sa personne. Deux autres caractères communs à cette variété, encore que d'ordre très différent, sont que le sujet, une fois l'attaque passée, se souvient, au moins confusément, de ce qu'il a fait et qu'il répugne généralement aux soins de propreté. Continue, enfin, dans certains cas, la manie est en d'autres intermittente, peut passer tour à tour de l'état d'apaisement à l'exaltation, pour finir dans un affaiblissement évident des facultés morales et intellectuelles. Vous reconnaissez à ces traits tous ceux que les chroniqueurs ont attribués à Charles VI : la mémoire perdue de son état civil, de sa qualité royale; son insensibilité devant un deuil familial; ses accès de fureur tantôt contre ses gens dont il tue quatre d'entre eux comme au 5 août 1392, tantôt contre sa vaisselle, ses tapisseries ou ses vitraux de Saint-Pol, tantôt contre lui-même comme en son château de Creil ; l'expression, après coup, d'un repentir attestant la survivance du souvenir de ce qui s'est passé; les entrechats entre quatre murs, et la complaisance dans la saleté.

Mais cette variété comporte encore des nuances que la science a distinguées et dont la description qu'elle fait des phénomènes cérébro-psychiques particuliers à chacune d'elles nous permet, par rapprochement avec ce que nous savons de Charles VI, de déterminer avec certitude la nuance qui fut la sienne, en l'espèce la folie dite *folie avec conscience*. Dans ce cas deux conditions essentielles doivent être remplies : la possession par l'aliéné de la notion positive des conceptions délirantes auxquelles il est en proie, et l'irrésistibilité de ces mêmes conceptions qui envahissent son cerveau sans que sa volonté puisse leur opposer aucune barrière. Précisément Charles VI qui se rend compte de l'approche de ses crises, qui a le soin, en même temps qu'il en exprime sa peine, de prendre les précautions indispensables contre les excès auxquels celles-ci l'exposent, qui souffre de son impuissance devant ce despotisme morbide au point de lui préférer la mort, les réalise toutes les deux. Il appartient à cette classe spéciale d'aliénés, entre toutes la plus pitoyable, dont le signe psychique distinctif est la conscience de leur état.

Contrairement à l'opinion populaire, la médecine aliéniste ne

Digitized by Google

tient pas à priori la folie pour incurable. Du moins, n'abandonne-t-elle pas tout espoir tant que celle-ci ne perd pas le caractère d'aliénation aiguë pour passer à l'état chronique. Elle ne nie pas que la prolongation de la maladie ne constitue une forte présomption à cet égard, presque toutes les guérisons se produisant dans la première ou la seconde année et les chances favorables diminuant très rapidement dans les suivantes; mais elle apporte de loin en loin des exemples de rétablissement après une durée de dix, de quinze, voire de vingt ans[1].

Il suit de là que le cas à forme d'aliénation aiguë de Charles VI n'était pas, même avec la circonstance défavorable de prolongation, à priori désespéré. Cela justifie la variété des expériences de guérison, y compris celles que tentèrent les empiriques, en même temps que la conscience qu'il avait de son état explique la docilité avec laquelle le patient s'y soumit.

Les *Comptes du Trésor*, *de l'Argenterie* et *de l'Écurie* nous ont révélé les noms des médecins attachés simultanément ou successivement à son service. La liste en est longue et imposante par la qualité des élus : Jean Boutin, Guillaume Deslandes, Jean Clément de Marles, doyen de la Faculté de Paris, Thomas de Saint-Pierre, chancelier de l'église de Bayeux, Jean de Pouilly, Guillaume Boucher, docteur-régent en la Faculté de médecine de Paris, Regnaut Fréron, Jean de Monampteuil, Martin Gazel, Pierre d'Auxonne, Henri Daigny, Guillaume Lepelletier, tous compris parmi les officiers domestiques ou commensaux du roi, et jouissant à ce titre des bienfaits et des prérogatives de leurs provisions[2].

Médecins de l'école matérialiste dont la vogue déjà commençait, ils tourmentèrent le corps, le « médicinèrent », comme dit Froissart, autant qu'ils purent[3]. Une voix, un jour, s'était bien élevée contre l'absurde tyrannie d'un pareil traitement : celle de Guillaume de Harcigny, « moult vaillant et sage médecin, n'ayant son pareil nulle part ». Appelé de Laon en consultation pendant le séjour du roi à Creil, Harcigny avait supprimé tous

1. Voir A. Foville, *Folie*, dans *Nouveau dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, t. XV.

2. Les six premiers entrés à la cour dans les premières années du règne ne s'y rencontrent plus à partir de 1388, date à laquelle Regnaut Fréron hérita de leurs charges. Fréron se trouva être ainsi le premier appelé à soigner la maladie ouverte. Lui-même tomba en disgrâce en 1395, parce que son traitement avait été inefficace.

3. Froissart, t. XV, p. 48.

Digitized by Google

médicaments. « D'ores en avant, déduits, oubliances et déports par raison (plaisirs modérés, oubli du passé, promenades sans fatigue) lui seront plus proufitables que toutes autres choses[1]. » Dans une lueur de bon sens, la cour, pour le retenir, avait fait des offres séduisantes à ce démolisseur de la médecine officielle. Mais celui-ci, si peu désintéressé qu'il fût de sa nature, avait préféré sa province et l'amitié du sire de Coucy à la cour. Lui parti, les officiels étaient restés maîtres de la place.

Non qu'il ne leur arriva d'avoir à la disputer à une autre variété de guérisseurs. Que de fois la cour ne se laisse-t-elle pas duper par d'impudents chevaliers d'industrie qui se vantent de vaincre le mal par des moyens mystérieux! Moins heureux, il est vrai, que les médecins qu'on se bornait à chasser, comme Fréron, quand ils avaient cessé de plaire, ceux-là n'obtiennent le plus souvent, en paiement de leur fourberie, que la potence ou le bûcher.

Écoutez, dans la Chronique de Saint-Denis, le savoureux récit de l'exécution de deux d'entre eux (30 octobre 1398) venus de Guyenne. Ils s'appelaient Pierre et Lancelot, se disaient ermites de saint Augustin et s'étaient, au surplus, rendus déjà coupables d'autres menus méfaits. « Vers la première heure du jour les condamnés furent extraits des prisons de l'évêque de Paris, les mains liées, la tête surmontée de mitres de papier où se lisaient leurs noms et les épaules couvertes de deux feuilles de parchemin cousues ensemble portant mention de leurs crimes. On les mit sur une charrette attelée de quatre chevaux et on les conduisit en place de Grève. Là l'évêque de Paris, assisté de dix autres évêques, plusieurs clercs et autres personnes notables, monta sur un échafaud décoré de magnifiques tentures de laine. Il fit placer les deux condamnés en face de lui sur un échafaud un peu moins élevé. Après quoi, Gilles d'Apremont, docteur en théologie, ayant reçu la bénédiction de l'évêque, prit la parole pour exposer l'apostasie et les crimes des deux misérables. Alors l'évêque, vêtu de ses habits pontificaux, se leva et dit aux deux Augustins : « Comme en adhérant depuis longtemps à de pareilles « monstruosités vous profanez, au grand scandale de tous les « orthodoxes, la gloire de la foi chrétienne, nous vous condam- « nons à être retranchés de la communion des fidèles et privés « de tout office ecclésiastique. » Deux prêtres s'avancèrent pour

1. Froissart, t. XV, p. 48 et 77.

Digitized by Google

mettre cette sentence à exécution. Après avoir revêtu les condamnés de tous les habits avec lesquels ils avaient reçu les ordres sacrés, ils les amenèrent l'un après l'autre devant l'évêque et les obligèrent à se tenir debout, les mains jointes. Les deux Augustins confessèrent leurs crimes article par article à mesure qu'on leur en donnait lecture. Le prélat les fit ensuite approcher séparément. Il présenta à chacun le calice et le retira aussitôt en disant : « Nous te retirons le calice dans lequel tu avais coutume « de consacrer le sang de Jésus-Christ. » Puis on leur ôta la chasuble. Il leur présenta le missel et le retira en disant : « Nous te re- « tirons le livre dans lequel tu avais coutume de lire l'Évangile. » Après quoi, il ordonna qu'on les dépouillât de la dalmatique et leur fît ôter également, en prononçant les mêmes paroles, la tunique de sous-diacre et l'aube. Ensuite, il ordonna que les doigts qui avaient été oints du saint chrême le jour de l'ordination fussent raclés et lavés dans une liqueur préparée à cet effet, et il déclara qu'il les privait entièrement de toute autorité ecclésiastique. Quand la cérémonie de la dégradation fut achevée, on livra les deux criminels aux sergents du prévôt de Paris qui, après leur avoir rasé la tête, les promenèrent ignominieusement par les rues de la ville. Chaque fois qu'on arrivait à un carrefour on s'arrêtait et le héraut lisait à haute voix la liste de leurs méfaits. Les condamnés approuvaient de la voix et du geste et l'on se transportait ailleurs. Cette scène se renouvela jusqu'à ce qu'on fût arrivé au lieu de l'exécution. C'était vers la neuvième heure du jour. Les deux apostats obtinrent qu'on leur donnât un prêtre et, après s'être confessés, furent décapités. Le bourreau planta leurs têtes au bout de deux piques et les plaça dans un endroit élevé; leurs membres furent coupés en morceaux et suspendus au-dessus des principales portes de la ville. Leur tronc fut porté au gibet[1]. » Deux autres, originaires de Bourgogne, ayant noms Poinson et Briquet, tentent à quelque temps de là l'aventure, mais elle ne leur réussit pas mieux; et la comédie se termine par l'envoi de nos deux sorciers au bûcher (1403)[2].

C'est alors qu'après les médecins, après les charlatans, après les pèlerinages au Mont-Saint-Michel ou au Puy-en-Velay, les processions, les neuvaines, les dons aux abbayes et aux églises, voire l'offre à la Vierge d'une fille du roi faite religieuse en naissant, le diable, en désespoir de cause, fut mis à contribution.

1. Religieux, liv. XIX, chap. x. — Cf. Juvénal, p. 414-415.
2. Religieux, liv. XXIV, chap. XIII.

Digitized by Google

Quatre vagabonds ayant offert ses bons offices, on crut les devoir accepter. « En ce temps », raconte Juvénal des Ursins, « un prêtre nommé Yves Gilemme, damoiselle Marie de Blansy, Perrin Hémery, serrurier, et Guillaume Floret, clerc, faisaient certaines invocations de diables, et disait le prêtre qu'il en avait trois à son commandement, et se vantaient qu'ils guériraient le roi. Il fut délibéré qu'on les essayerait et leur souffrirait-on faire leurs invocations. Ils demandèrent qu'on leur baillât douze hommes enchaînés de fer. Et ainsi fut fait. Ils firent tout ce qu'ils voulurent, mais rien ne firent. Puis furent interrogés pourquoi ils n'avaient rien fait. Ils répondirent que les dits douze hommes s'étaient signés et pour ce point seul avaient failli. Laquelle chose n'était que tromperie, qui fut révélée par le dit clerc au prévôt de Paris, lequel les fit prendre. Finalement, le vingt-quatrième jour de mars, furent publiquement prêchés et les punitions faites selon les cas, c'est à savoir ards et brûlés[1]. » Antérieurement, on avait, sans plus de succès, fait appel aux lumières de certain sorcier réputé du Languedoc, dont la science était contenue dans un livre qu'il appelait *Smagorad* et dont l'original, disait-il, avait été donné à Adam; on l'avait fait venir de son pays, puis on l'y avait laissé retourner après preuve faite de sa sincérité.

Les meilleurs médecins du pauvre fou furent encore des femmes. On les connaît : la gentille Odette de Champdivers, que l'opéra d'Halévy a vengée de l'espèce de dédain témoigné par les chroniqueurs parce qu'elle n'était pas de sang royal[2]; Jeanne de Boulogne, la toute jeune femme du vieux duc de Berry, que le roi eut toujours plaisir à voir parce qu'il n'oublia jamais qu'elle l'avait sauvé[3]; sa belle-sœur aussi, Valentine

1. Juvénal, p. 425.

2. Odette, cependant, n'était pas ce que le Religieux appelle *filia cujusdam mercatoris equorum* (liv. XLIII, chap. v); elle appartenait à la famille seigneuriale de Champdivers, dont le fief était situé dans le comté de Bourgogne, entre Saint-Jean-de-Losne et Dôle. Son père, Oudin de Champdivers, était *marescallus equorum*, selon le texte primitif du Religieux. Introduite à la cour par Jean sans Peur, elle la quitta, en 1422, à la mort de Charles VI, se retira en Bourgogne d'abord, puis, en 1424, en Dauphiné, où l'on perd sa trace. Elle avait donné, en 1408, à Charles VI une fille, Marguerite de Valois (voir Vallet de Viriville, *Bibliothèque de l'École des chartes*, 4e série, t. V, Paris, 1859).

3. Jeanne de Boulogne, fille du comte de Boulogne et d'Auvergne, Jean II, seconde femme du duc de Berry, mariée, en 1389, à l'âge de douze ans, à ce dernier qui approchait alors de la cinquantaine.

Digitized by Google

Visconti. Ils avaient, lui et Valentine, même peine : lui, parce qu'il était trahi par la reine Isabeau pour le duc d'Orléans; elle, parce qu'elle était délaissée du duc d'Orléans pour Isabeau. Il la reconnaissait toujours, la cherchait sans cesse, l'appelant sa « chère sœur ». Intelligente et fine, elle était seule capable d'apaiser ses frénésies. Méchamment ou sottement, les uns l'accusaient de l'avoir ensorcelé, les autres d'être sa maîtresse. C'est leur honneur à toutes les trois d'avoir adouci une souffrance, semé de quelques fleurs les étapes d'un calvaire qui devait aboutir à l'universel abandon. Nous ne savons pas grand'chose de ce qu'a pu être vers la fin la vie du patient que les images ou les cartes à jouer réussissaient seules à intéresser. Je ne serais pas surpris que les auteurs aient tu, par respect pour la majesté royale, ce qu'eux-mêmes ont pu en savoir. En tout cas, si l'on accepte, avec Juvénal, 1413 comme ayant été la dernière année marquée par un retour passager à la santé, ou 1417, en faisant état d'une démarche faite auprès du roi par Armagnac contre Isabeau[1], au plus tard, 1419, époque de la nomination du dauphin comme régent, on conclura, d'après le peu qu'ils nous en disent, que la démence, c'est-à-dire la forme terminale commune des maladies mentales, avait alors fini par succéder à la manie. On se représente l'homme entre les quatre murs de son retrait de Saint-Pol demeurant des journées entières dans une sorte d'hébétement, survivant à sa pensée morte, ombre errante autour de son tombeau. Il aurait pu s'écrier, comme David fuyant au désert : « Ma force est desséchée comme l'argile; je compte tous mes os. Eux, ils me regardent; ils se distribuent mes vêtements et les tirent au sort! » Valentine morte depuis 1410, la duchesse de Berry veuve et remariée depuis 1416[2], plus personne, à l'exception de la fidèle Odette, ne le plaignait, plus personne ne l'aimait!

Si, pourtant, quelqu'un : le peuple! Mais pourquoi? Sait-on jamais pourquoi l'on aime? Savait-elle, la triste Valentine, pourquoi elle aimait son époux, lui qui toujours en avait aimé d'autres?

1. Les chroniqueurs montrent, en effet, le connétable d'Armagnac profitant à cette date, en compagnie du dauphin, d'un intervalle lucide du roi pour révéler à ce dernier les débordements de la reine (Religieux, liv. XXXVIII, chap. II; Juvénal, p. 533; Monstrelet, t. III, p. 175; Le Fèvre de Saint-Rémy, t. I, chap. CXXXIII, p. 292).

2. A Georges de la Trémouille, plus jeune qu'elle, qui la traita si durement qu'elle dut le quitter pour mourir à peu près en même temps que Charles VI, vers la fin de 1422.

Digitized by Google

Parce que c'était elle et parce que c'était lui. La France, pareillement, aimait Charles VI, parce que, malgré tout, Charles VI c'était l'incarnation toujours vivante de son intégrité en face des prétentions de l'Angleterre ; c'était la seule fiction qui l'empêchât de se désagréger et de se dissoudre sous l'action des discordes intérieures ! Elle l'aimait de la haine qu'elle avait pour ceux qui gouvernaient en son nom ; d'instinct aussi parce qu'il était, comme elle, malheureux. On se représente ces deux misères se contemplant avec la pitié l'une de l'autre : misère du roi qui, chaque fois qu'il revenait à lui, s'essayait à faire un peu de bien, à remédier au moins à quelque mal ; misère du peuple qui savait gré au roi du bien que celui-ci aurait voulu faire, du mal au moins que, ne pouvant rien faire, il ne faisait pas. C'est une des choses les plus touchantes en même temps que les plus extraordinaires de l'Histoire, que cet amour d'un peuple pour un chef à ce point passif et irresponsable. Qu'elle dise qui l'a mieux manifesté : l'honnête bourgeoisie parisienne se portant vers Saint-Pol à la nouvelle du danger couru par le roi le soir du 31 janvier 1393 et ne consentant à se disperser qu'après l'avoir aperçu sain et sauf à l'une des fenêtres de l'hôtel, l'affluence désolée et recueillie qui accompagna sa dépouille à Notre-Dame, ou les bandes sauvages d'assommeurs vociférant dans les rues sombres, mais faisant silence aux approches de la demeure royale pour ne point rappeler à sa souffrance, en le réveillant, l'être douloureux qui y reposait ? Certains, de France ou d'Angleterre, pouvaient trouver la succession longue à s'ouvrir ; mais le peuple, non pas. Le peuple aurait voulu que son roi ne mourût jamais. « Rex in sempiternum vive » ! s'écriait, en s'adressant à lui, le grand prédicateur populaire Gerson devant les princes un peu dépités et la cour. Et quand, à quelque temps de là, le destin passait outre au vœu de Gerson, la douleur populaire éclatait avec un ensemble dont, en pareille circonstance, aucune autre jamais n'approcha. « Ah ! très cher prince, jamais n'aurons si bon ! Jamais plus ne te verrons. Maudite soit la mort ! Jamais n'aurons que guerre, puisque tu nous as laissés. Tu vas en repos, et nous, nous demeurons en toute tribulation et toute douleur[1]. »

Gaston Dodu.

1. *Journal d'un bourgeois de Paris*, p. 674.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

LE MOT « INDUSTRIE »
CHEZ ROLAND DE LA PLATIÈRE

Dans son très intéressant article *A propos du mot « industrie*[1] », notre savant collègue Henri Sée soulève un intéressant problème de terminologie historique.

Il pose tout d'abord en principe que, jusqu'au livre célèbre de Chaptal, le mot industrie n'était pas employé « au sens qu'on lui donne aujourd'hui *d'entreprise industrielle* », mais uniquement dans son « sens classique d'invention, de savoir-faire ».

Je ne sais si une étude lexicologique un peu approfondie donnerait tout à fait raison à M. Sée. S'il est parfaitement exact que les diverses opérations relatives à l'élaboration des produits sont plus souvent confondues alors avec les opérations de vente sous le vocable commun de *commerce* ou, dans la dernière partie du XVIII[e] siècle, désignées par le mot d'*Arts*, soit employé seul, soit joint à ceux de *métiers* ou *manufactures*, le mot industrie n'est pas ignoré. C'est ainsi que, dans l'expression officielle *vingtième d'industrie*, l'administration fiscale faisait tout juste l'inverse de ce que l'on avait fait en appelant *Bureau du commerce* le corps qui s'occupait à la fois des marchands et des manufacturiers. Ce vingtième d'industrie ne frappait-il pas des revenus qui n'étaient ni des revenus immobiliers, ni des valeurs mobilières, ni des revenus de professions libérales? N'était-il pas, comme nous dirions aujourd'hui, la cédule des professions commerciales et industrielles?

Peut-être ne faut-il pas demander, en ces matières, une terminologie trop précise. En vertu d'une tradition qui remonte à l'origine déjà ancienne de ces institutions, nous continuons à nommer *Chambres de commerce* des compagnies qui s'occupent d'intérêts industriels en même temps que d'intérêts commerciaux, et qui ont, d'ailleurs, à côté sinon au-dessous d'elles, des chambres consultatives des *arts et manufactures*. Bien que le ministère préposé spécialement à la vie économique s'appelle « Ministère du Commerce

1. *Rev. histor.*, t. CXLIX, p. 58 et suiv.

Digitized by Google

et de l'Industrie », ne le désigne-t-on point, couramment, par l'expression abrégée « Ministère du Commerce »?

M. Henri Sée fait état de ce fait que, dans la partie de l'*Encyclopédie méthodique* due à Roland de la Platière, « on ne trouve jamais le mot *industrie* employé au sens actuel du mot ». Je me permets de n'en être point persuadé. En fait, je relève quatre fois le mot « industrie » dans le *Discours préliminaire* du tome I[er] des *Manufactures*, qui est de 1785. Il vaut la peine d'examiner ces divers emplois.

Dès les premières lignes de son *Discours*, le zélé inspecteur, se plaçant à un point de vue qui, malgré l'identité du vocabulaire, est assez éloigné de celui de Rousseau, dépeint l'homme primitif, nu, dépourvu de besoins comme de vêtements : « L'homme eût vécu en paix, rien ne manquait à sa destination. Entouré maintenant *des objets de son industrie*[1], je le vois lutter contre les intempéries, s'efforcer de s'y soustraire, adoucir les éléments, maîtriser et embellir la nature... » Ou je me trompe fort, ou il y a là plus que le sens classique « d'invention, de savoir-faire ». L'expression « objets de son industrie » indique bien que le travail humain s'est incorporé dans des produits nouveaux, lesquels n'auraient point existé sans lui. Il ne faudrait pas forcer beaucoup les termes pour trouver à la phrase de Roland une allure déjà saint-simonienne. J'y vois tout au moins une sorte d'hommage rendu au génie de l'être humain, avec « ses facultés exercées à la recherche du bonheur ».

Dans la même page, Roland, qui a lu Turgot, fait allusion au progrès intellectuel qui a rendu enfin à ce que nous appellerions le travail industriel sa place dans l'estime publique. Ce progrès, il le nomme, d'un mot qui est bien du temps, la Philosophie : « C'est à ses lumières, dit-il, que les Arts doivent l'espèce de distinction qui les encourage et les développe. Longtemps l'orgueilleuse ignorance confondit dans ses dédains le génie des inventions avec les pratiques communes qui les mettent à profit par les soins de l'artisan laborieux. *Les jouissances procurées par l'industrie* lui parurent des tributs dus à la richesse. » Dans ce passage, industrie désigne les perfectionnements techniques, ou, comme nous dirions, les sciences appliquées. Un contemporain de Vaucanson devait s'exprimer ainsi. Il devait, comme le fait Roland, vanter « les progrès dans les opérations raisonnées qui plient à l'usage de l'homme les substances végétales et la dépouille des animaux ». A titre d'exemple, Roland, qui connaît à fond la fabrique lyonnaise, énumère toutes les opérations qui mènent d'une humble chenille aux plus somptueuses étoffes.

1. C'est naturellement nous qui soulignons.

Digitized by Google

On ne trouve jamais chez lui, nous assure-t on, « le mot *industrie* employé au sens actuel du mot : il est question de *manufactures*, de *fabriques*, de *métiers*, quelquefois d'*usines* », nous ajouterons d'*ateliers*. Mais je connais au moins deux passages où les mots d'*industrie* et de *manufactures*, loin de s'opposer l'un à l'autre, apparaissent presque comme des synonymes.

P. III, c'est en parlant des *Manufactures* que Roland écrit : « Du besoin naquit l'*industrie* » — on pourrait croire d'abord que le terme est employé dans le sens classique d'*industria ;* la suite va nous éclairer — « mais cette fille féconde et perverse » — encore la phraséologie rousseauiste — « à la marche inégale, rebroussant sans cesse, inonda les champs de sa source, et bientôt rien ne put suffire aux besoins qui s'épandirent par toute la terre ». Enfin, p. XXV, Roland termine par ces mots significatifs un éloge de Trudaine, restaurateur des manufactures : « Depuis près d'un siècle, depuis que Louvois établit son crédit et ruina la France, aux dépens et en dépit de Colbert, l'*industrie* contrainte se heurtait de ses chaines... »

Peu importe la valeur historique de ces dernières affirmations de Roland. Ce qui importe, c'est que le mot *industrie* est couramment employé par lui, trente et quelques années avant l'œuvre de Chaptal, et dans un sens très voisin de celui où Chaptal l'emploiera.

Au reste, ces questions de terminologie n'ont peut-être pas, en elles-mêmes, l'importance qu'on veut leur attribuer. Il est parfaitement exact qu'il est bon « de se servir le plus possible des termes qu'emploient les contemporains » et de s'inspirer sur ce point des leçons de Fustel de Coulanges. Nous avons encore dans l'oreille le souvenir des pénétrantes analyses où le maître retraçait l'évolution des mots *curia*, *curialis*, *senator*, *Romanus*, etc. Nous avons nous-même, bien des fois, essayé d'écarter le mot tout moderne (du XVIII^e^ siècle) de *corporations* pour le remplacer par celui de *communautés de métiers*. Cependant ce serait nous rendre la tâche impossible que de nous interdire toujours d'exprimer en langage moderne des phénomènes que les contemporains n'ont pa su nommer. Si Levasseur, M. Fagniez ou M. Germain Martin avaient eu tort de parler d'*industrie*, M. Pirenne aussi aurait eu tort de parler de *capitalisme* dans les républiques italiennes ou flamandes. Pourtant le phénomène capitaliste a devancé l'évolution linguistique d'où est sorti, avec son sens actuel, le mot de capital. De même que les périodes historiques ne reçoivent d'ordinaire un nom que lorsqu'elles sont closes, de même les institutions sociales ne sont nommées que le jour où elles apparaissent comme générales et habituelles.

Derrière cette querelle de terminologie n'y-a-t-il pas, à bien voir

Digitized by Google

les choses, une divergence sur l'interprétation des faits eux-mêmes? Deux écueils sont à redouter en matière d'histoire économique. Il est assurément dangereux de faire à l'excès état de phénomènes exceptionnels, parfois même artificiels, et qui n'ont pas eu de lendemain : les quelques usines, au sens moderne du terme, que l'histoire, grossie par la légende, nous montre installées dans des monastères anglais sécularisés par Henri VIII ne doivent évidemment pas nous amener à conclure que la draperie anglaise devient dès le temps des Tudors une industrie concentrée. William Ashley, dans ses belles études, nous a mis en garde contre cette illusion. Mais l'erreur n'est pas moins grave de négliger les faits qui annoncent et préparent les évolutions ultérieures. Dans une Bretagne où la *manufacture* de toiles apparaît surtout comme une industrie purement rurale, lorsque M. Sée lui-même ou M. Durand nous montre, à Nantes, une véritable usine, avec les caractères essentiels de l'industrie concentrée, il ne faut pas nier l'apparition de quelque chose de nouveau. L'analyse des articles *Atelier*, *Manufacture*, *Usine* de Roland de la Platière permet de se rendre compte que, déjà, la lutte était engagée entre les formes du passé et celles de l'avenir.

Il ne faut pas que l'expression commode de *révolution industrielle* nous induise en erreur. Encore moins qu'une révolution politique, une révolution économique n'est jamais un *saltus*. Un nouveau régime industriel se construit en partie avec des éléments préexistants. Les études malheureusement inachevées de Ballot prouvent que si la révolution industrielle, au sens plein de l'expression, s'est d'abord réalisée en Angleterre, elle se prépare en France dès la fin de l'ancien régime. A la date tardive où la tradition des économistes la fait commencer chez nous, elle est déjà en marche. Le livre de Sismondi, les premiers écrits de Saint-Simon, le livre même de Chaptal en portent témoignage. Lorsque Michelet écrit que la révolution de Juillet a marqué la victoire de la formule saint-simonienne : *Honneur à l'industrie*, l'évolution est à peu près achevée.

Inversement, une « révolution » économique n'a pas pour effet de faire disparaître, du jour au lendemain ou même après une période plus ou moins longue, toutes les formes anciennes d'organisation de la production et des échanges. La stratigraphie économique a ses fossiles, et qui ont ceci de particulier d'être des fossiles vivants. Dans la France de 1925, à côté d'usines qui emploient des milliers d'ouvriers, ne peut-on noter la survivance des petits métiers, très peu différents de ceux que nous font connaître les anciens textes? Ceci n'a pas tué cela.

Cette coexistence des formes nouvelles et de formes qui semblent périmées est naturellement surtout apparente dans nos vieilles socié-

Digitized by Google

tés, où les institutions anciennes se défendent par la force d'inertie. Mais les sociétés les plus neuves, c'est-à-dire celles qui se sont constituées à peu près à l'heure où triomphait la révolution industrielle, n'ont pas complètement éliminé les résidus de leur passé ou sont impuissantes à éliminer ceux de ces résidus que leur apporte l'immigration des pays d'ancienne civilisation. Si, d'une façon générale, les États-Unis, le Canada, l'Australie, etc., se caractérisent par la prédominance de la grande industrie moderne, l'usine colossale n'y a pas complètement aboli la boutique et l'échoppe.

Il est parfaitement exact que, dans une ville américaine, il est beaucoup plus facile d'acheter une paire neuve de souliers, fabriquée dans une usine qui les confectionne par centaines de mille, que de faire réparer la paire que vous portez aux pieds. La fable du savetier et du financier est proprement inintelligible pour un habitant de Wall street, car il n'y a pas de savetier au bas des *buildings*, où d'ailleurs aucun financier ne songerait à passer la nuit, et où l'on n'entend d'autre chant que la trompe des automobiles et la sirène des vapeurs. Mais, à deux pas de ce point du monde où la concentration des capitaux atteint peut-être son maximum, il suffit de pénétrer dans les rues du quartier italien pour y retrouver les « regrattiers » et jusqu'aux marchandes « d'esgrun » de notre *Livre des Mestiers*, de même que les vendeurs de condiments en plein vent de Chinatown évoquent le souvenir du « crieur de sauce verd » ou des moutardiers de Rabelais, tandis que les brocanteurs de la ville hébraïque de l'East side nous rappellent non seulement les juiveries de l'Europe orientale et centrale, mais les interminables procès plaidés devant nos parlements par les fripiers contre les merciers, chaussetiers, drapiers, etc. Tout cela sur quelques kilomètres carrés. Et, en dehors même des quartiers spéciaux, n'a-t-on pas le choix entre la *laundry* du dernier modèle et le petit blanchisseur jaune?

La vie est faite de ces contrastes. Il peut être commode pour les économistes de les ignorer, et d'opposer l'Angleterre révolutionnée d'Arkwright et de James Watt à une France qui aurait attendu, pour connaître les bienfaits et les fléaux de la grande industrie, le triomphe de la bourgeoisie censitaire. Les choses apparaissent plus complexes au regard de l'historien. C'est dans un monde où régnaient encore la communauté jurée et la réglementation que se sont élaborés les éléments de la grande industrie moderne. Les fluctuations mêmes et les incertitudes de la terminologie en sont la preuve.

Henri HAUSER.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE FRANCE

ÉPOQUE MODERNE (1494-1661)

SEIZIÈME SIÈCLE. — Les sermons du franciscain Michel Menot appartiennent à cette catégorie de textes qui sont moins connus que célèbres. On en cite des fragments, dont le latin macaronique est farci de locutions françaises, et il s'est trouvé des érudits pour admettre que ces sermons ont été prêchés en cette langue extraordinaire. M. Joseph NÈVE[1] ne laisse rien subsister de cette théorie : Menot parlait dans la seule langue qui fût comprise par ses ouailles, en bon français, en un français savoureux et dru. Mais, suivant un usage commun à tous les prédicateurs de l'Europe, il écrivait le plan et les principaux développements de ses sermons dans la langue des cloîtres. Ce que nous avons dans les textes publiés, et dont M. Nève nous donne un choix excellent, ce sont les canevas du prédicateur lui-même, enrichis de notes prises par des auditeurs qualifiés; ceux-ci cueillaient au passage les expressions françaises qui les avaient le plus frappés et dont ils donnent souvent une version latine; ils constituaient ainsi des résumés, plus ou moins abondants suivant les cas, et destinés à servir à d'autres prédicateurs.

Le volume de M. Nève est une intéressante contribution à l'étude des mœurs. Menot fustige souvent deux genres de péchés : les péchés de la chair, et il fait passer de mauvais quarts d'heure aux Tourangelles, aux Parisiennes, à leurs amis, aux gens de robe et même à quelques gens d'église; les péchés d'argent, et ici nous entrons en plein dans la critique des conditions économiques au moment de la naissance du capitalisme français. Les invectives de Geiler de Kaysersberg et celles de Luther même contre les monopo-

1. *Sermons choisis de Michel Menot (1508-1518)*. Paris, Champion, 1924, 1 vol. in-8°, LXXVI-534 p., table analytique; prix : 50 fr. Pourquoi ces sermons du XVI^e^ siècle (carêmes de Tours et de Paris) figurent-ils dans la *Bibliothèque du XV^e^ siècle?* Parce que, nous dit-on, ni la forme ni l'esprit n'en appartiennent encore à la Renaissance.

Digitized by Google

leurs et les usuriers ont ici leurs équivalents. Il faut lire ces passages pour bien comprendre tout ce que Calvin devait apporter de nouveau en cette matière. Ce qui rend la lecture de Menot particulièrement attachante — toutes proportions gardées — comme celle de Rabelais, c'est son caractère profondément populaire, la richesse de ses expressions proverbiales, enfin son goût de terroir très prononcé. Ses bourgeoises « au dos nu jusqu'à la ceinture », aux longues queues, ses paroissiennes qui viennent aux prêches avec leurs marmots piailleurs pendus à la mamelle, ce sont gens de chez nous. Ses exemples sont pris en Beauce[1], en Champagne, à Marseille, à Lyon, en Picardie, et ne va-t-il point comparer la multiplication des pains « au dîner du Limousin »? Cela fait passer sur le mauvais goût, l'abus de la scolastique, la pauvreté du raisonnement, toutes choses qui nous rendent difficile de souscrire au jugement des contemporains; ils appelaient Menot *lingua aurea*. Le commentaire de M. Nève n'éclaircit pas toutes les obscurités du texte; il en facilite la lecture[2].

M. Pierre Villey veut appliquer à tous les grands écrivains du XVI^e^ siècle la méthode qui lui a si bien réussi avec Montaigne : donner un exposé chronologique de la vie et des œuvres, seul moyen de saisir l'évolution des idées[3]. Faguet étudiait les écrivains du « point de vue statique », c'est-à-dire qu'il connaissait et dessinait *un* Marot (ne parlait-il point, dès 1525, du *calvinisme* de Marot?), *un* Rabelais, *un* Calvin, *un* Montaigne... Surtout au XVI^e^ siècle, dit très bien M. Villey, cette méthode fausse la réalité.

Du XVI^e^ siècle, M. Villey voudrait nous laisser une image quelque peu moins riche de couleurs que celle à laquelle nous sommes habitués depuis Michelet. Il ne croit pas, autant que beaucoup d'entre nous, à ce que j'appellerais la profonde « modernité » du XVI^e^ siècle. Il y trouve moins de science, de science positive, que d'érudition

1. Menot est-il Beauceron? Les passages relevés p. VIII-IX peuvent s'expliquer par le fait qu'il a étudié à Orléans et qu'il fut gardien du monastère de Chartres (où il mourut). L'importance du « in Belsia » de la p. 416 est atténuée par la suite « vel Campania », qu'il faut écrire aussi avec une majuscule.

2. P. 55, le *Gregorius* cité ne doit pas être saint Grégoire. P. 127-128, n. 1, pourquoi s'agirait-il des funérailles de Charles VII, et non de celles de Charles VIII? P. 401, n. 2, pourquoi le distique sur le grand prêtre Héli proviendrait-il d'une inscription? P. 462, il est regrettable que nous n'ayons pas le début du passage, car il doit s'agir d'un fait historique, d'un siège réel.

3. *Les Grands écrivains du XVI^e^ siècle. Évolution des œuvres et invention de formes littéraires;* t. I : *Marot et Rabelais...* Paris, Éd. Champion (*Bibliothèque littéraire de la Renaissance*), 1923, 1 vol. in-8°, XVII-431 p., avec une chronologie et une bibliographie de Marot, une chronologie de Rabelais; prix : 25 fr.

Digitized by Google

purement livresque. Si Copernic est bien authentiquement mort en 1543, et si son système est constitué dès 1506, « l'idée nouvelle et révolutionnaire de l'univers qui se rattache au nom de Copernic n'appartient pas ou n'appartient guère au XVI^e siècle[1] ». Raisonner ainsi, c'est tirer un parti vraiment excessif des lacunes inévitables de l'œuvre de Copernic, d'ailleurs continuée dès le XVI^e siècle par Tycho-Brahé, qui, lui, fait de l'observation directe. Cela ne l'empêche pas d'être un théoricien aventureux et de mêler encore l'astrologie à l'astronomie. Mais ce disciple de Copernic est le maître de Keppler. Les plaisanteries qui couraient au XVI^e siècle contre la théorie copernicienne ne prévalent pas contre cette filiation. Les inquiétudes éprouvées par Luther (dès 1539, date où il entend parler de la théorie), celles de Mélanchthon (vers 1545) montrent bien qu'ils voient le danger; et l'Église catholique, après avoir été plus indulgente, condamne le livre de Copernic en 1616. Quant aux sciences naturelles, nier la place qu'elles essaient de faire dès lors à la méthode expérimentale, c'est diminuer singulièrement le rôle de Vésale, qui professe à Padoue dès 1537, et qui ose parler de l'étude de « cette vraie bible, le corps humain et la nature de l'homme ». Que Rabelais aussi ait fait des dissections, le fait me frappe plus que M. Villey, et ni Paré, ni Palissy, ni Fracastor ne me paraissent à négliger, pas plus que George Agricola. Assurément tous ces efforts, dont Léonard avait été l'initiateur, coexistent avec l'occultisme, la démonologie et même la scolastique; cela prouve simplement que l'intelligence humaine ne procède pas par mutations brusques et complètes.

M. Villey consacre son premier volume à Marot et à Rabelais. Pour Clément, la méthode permet à l'auteur de dater très finement les diverses attitudes intellectuelles et religieuses prises par celui en qui le XVIII^e siècle ne voulait voir que le « gentil » poète. Sans donner dans les exagérations de Doüen, M. Villey nous montre un Marot dont les circonstances, les malheurs, la persécution même rendent l'humeur de plus en plus sérieuse, jusqu'à le transformer en un véritable lyrique. Si l'extraordinaire fortune des *Psaumes* dépasse certainement la personne de Marot, il y est bien tout de même pour quelque chose. Et si M. Villey a raison de soutenir l'authenticité du *Balladin*, il faut en conclure que Marot, en mourant, restait fidèle à l'Évangile — nous ne disons pas au calvinisme[2].

1. Copernic sentait si bien le caractère révolutionnaire de son œuvre qu'il attendit des années avant de la publier et ne s'y résolut qu'à la veille de sa mort (voir H. Osborn Taylor, *Thought and Expression in the XVIth century*, t. II, p. 331-345).

2. P. 41, n. 1, « hillot » est le gascon *fils*, ce qui, d'ailleurs, ne change pas

Digitized by Google

C'est surtout avec Rabelais que va triompher la chronologie. M. Villey utilise largement, et il faut l'en louer, la méthode critique si brillamment représentée par M. Lefranc et ses disciples. Il a, sur l'influence du terroir, des pages savoureuses (p. 157-158). Mais où il se sépare de la nouvelle école, c'est lorsqu'il s'agit de doser, dans les divers livres de maitre François, la part de la pensée rabelaisienne telle qu'elle ressort de l'ensemble de l'œuvre. Replacé en 1532, le *Pantagruel* — le texte de la première édition — redevient pour le moderne exégète un simple recueil de contes pour rire. Sur ce premier essai, que nous avons le tort de lire après le *Gargantua*, M. Villey ne serait pas éloigné d'accepter la formule de Faguet : « Je ne trouve nulle énigme et, sinon nulle profondeur, du moins nul abîme, dans Rabelais. » Aussi ne saurait-il accepter les vues récemment exprimées par M. Lefranc qui découvre dans le *Pantagruel* un livre antichrétien. Mais Faguet ne tenait pas compte du « dynamisme » de Rabelais. L'œuvre de celui-ci, conclut M. Villey, est « non un roman, mais plutôt quatre romans distincts, écrits — parfois à de longs intervalles — dans des circonstances et avec des objets très divers ». Encore le terme « quatre romans » est-il insuffisant, puisqu'il faut tenir compte des remaniements successifs, parfois dictés par la prudence. Quant au cinquième livre, M. Villey n'a pas en lui la même confiance que les directeurs de la nouvelle édition.

Le tome second des *Mémoires de Florange*, qui parait dans la collection de la Société de l'Histoire de France, présente un intérêt exceptionnel[1]. Il contient, en effet, le récit des années 1521-1525, tandis que toutes les éditions antérieures s'arrêtaient à 1521. Seul le manuscrit de la collection d'Aremberg découvert par GOUBAUX poursuit le récit jusqu'à la veille du jour (13 février 1526) où l'Adventureux sortit de sa prison de l'Écluse. Il n'est pas donné à tout le monde de mettre la main sur une nouvelle source narrative du premier quart du XVI^e^ siècle. Celle-ci est importante en raison de la personnalité de l'auteur, de ses relations très amicales avec le roi François. Elle l'est surtout parce que Florange, après avoir défendu contre les Bourboniens les places de Champagne, prend part au long

le sens. P. 137, Bonivard est prieur, non seigneur de Saint-Victor. P. 100, Voulté ne s'appelait-il pas Visagier, et non Faciot? P. 139, l'Église romaine est appelée Simone, non pas à cause de *Simonie*, mais à cause de Simon Pierre, ou à cause des deux. — M. Villey écrit partout *fratrasie;* n'est-ce pas fatrasie? La note 2 de la p. 148 répète la note de la p. 147.

1. *Mémoires du maréchal de Florange, dit le jeune Adventureux*, publiés pour la Société de l'Histoire de France par Robert Goubaux et P.-André Lemoisne; t. II : *1521-1525*. Paris, Éd. Champion, 1924, in-8°, XXXII-336 p., index; prix : 15 fr.; pour les sociétaires : 12 fr.

Digitized by Google

siège de Pavie et à la funeste bataille de Saint-Mathias, où il fut capturé avec son maître. Il nous donne sur ces événements, et sur les premiers jours de la captivité, des détails d'une remarquable précision.

Comme tous les auteurs de « mémoires », Florange a la prétention de nous renseigner non seulement sur les faits auxquels il a lui-même assisté, mais encore sur ceux qui se passaient sur d'autres théâtres. Il y a donc, avant de l'utiliser, à faire un choix entre les passages où il est témoin et ceux où il prétend se hausser au rôle d'historiographe. On nous affirme qu'il dictait de mémoire. Je n'en suis pas persuadé : l'abondance des détails sur les personnes, sur les effectifs de gens de guerre, sur les dépenses faites même dans les années écoulées et en des terres lointaines laisse croire que le prisonnier eut à sa disposition des « sources », ne fût-ce que les petits bulletins quasi officiels que multipliaient les presses du temps.

M. Lemoisne, qui a succédé dans la tâche d'éditeur à feu Goubaux, reproduit scrupuleusement le manuscrit d'Aremberg, tandis que ses prédécesseurs avaient enjolivé des versions déjà infidèles. Il faut le louer de nous donner ce texte rude et, dit-il, « barbare », sans doute dicté à un Flamand « qui écrivait les mots tels qu'il les entendait sans toujours les comprendre ». Cependant, il n'aurait pas été au-dessus des forces humaines, moyennant quelques touches discrètes, de l'éclairer par endroits[1]. De même, il nous est désagréable d'avoir à relever, dans la notice sur Robert de La Marck (mise en tête de ce volume), des taches qui étonnent dans une publication de la vénérable Société[2]. Le commentaire est bien souvent insuffisant, surtout en ce qui concerne les identifications de noms de personnes et de lieux[3]. Comme Robert a été capitaine général des Suisses, rien n'aurait été plus utile — et plus faisable — que d'annoter la page 183-184 sur les « capitaines suisses qui étaient au service du roi ». On n'a pas pris la peine de consulter les sources helvétiques, pas même le livre classique de Rott[4]. L'index n'est ni complet ni toujours en

1. P. 182, il n'est pas besoin d'être grand clerc en paléographie pour lire « ennuict » au lieu de « emmict » et, p. 262, « d'ustilz » au lieu de « de stilz ».

2. P. 2, dame Osyle (Loyse) de l'*Heptaméron* transformée en « Oisille ». P. xiv, Si*k*ingen et, quelques lignes plus bas, Si*kh*ingen. P. xix, « elle le tenait en *tel* estime ». P. xxix, « l'intérêt que présen*tait* ces deux mss. ».

3. Louise de Savoie, appelée, p. 153, « la reine mère ». P. 206, on aurait pu deviner *bachagha* sous « baccharque ». Telle note (p. 159, n. 2) semble sortir d'un vieux dictionnaire de géographie, antérieur à 1860 : « Le mont Genèvre, entre le département des Hautes-Alpes *et les États sardes* ».

4. Il eût été facile de traduire *Clares* par Glaris, *Artsel* par Appenzel, etc. Le *Surich* (qui précède Zurich) est Schwyz.

Digitized by Google

accord avec les notes infrapaginales[1]. Il est fâcheux que soit ainsi gâté un texte qui fourmille de détails souvent peu connus[2]. Les éditeurs ont reproduit en appendice les petits traités, généralement joints aux *Mémoires*, sur les jeux, les chasses et les gardes de François Ier[3].

M. Roger Doucet publie, d'après une minute de la collection Dupuy, et commente l'*État des finances de 1523*[4]. Ce relevé « des prévisions de recettes et de dépenses classées par catégories pour l'ensemble du royaume » était établi par les généraux et trésoriers, sous la direction, pour l'année en question, de Semblançay et du Bâtard de Savoie. Cet intéressant document, contemporain d'une année de crise qui vit la création de l'Épargne et du séquestre de la succession de Bourbon, permet de mesurer combien étaient imprécises et imprudentes les méthodes financières de François Ier.

M. Pillet aime sa ville natale. Nul ne s'en étonnera, s'agissant de Rouen. Il nous apporte un volume d'une exécution typographique irréprochable, illustré par lui-même de ces dessins qui font revivre l'âme des choses; il le consacre à l'un de ces curieux monuments devenus si rares en France, au *charnier* ou *aître* Saint-Maclou[5]. Créé après la fameuse peste noire, ce cimetière, situé dans le populeux quartier Martainville, fut agrandi à plusieurs reprises pour répondre aux terribles mortalités du bon vieux temps. Au début du XVIe siècle (le travail commence vers 1526-1527), l'*aître* devint un

1. P. 118, à « comte de Sorne », cette note 2 : « comte de Lodron ». Or, p. 181, le comte de Sorne meurt, et il est remplacé (p. 182, n. 1) par le comte de Lodron. Comment l'infortuné lecteur s'y reconnaîtra-t-il?

2. Par exemple, après Pavie (p. 247 et suiv.), la mutinerie, dont Robert fut témoin et faillit être victime, des troupes victorieuses et mal payées.

3. Ces morceaux, qui ne figurent pas à la table, pourraient être facilement datés. P. 289, sur le grand fauconnier : « C'est pour l'heure présente ung honneste gentilhomme et de bonne maison qui s'appelle René de Cossé, premier pannetier de France », et p. 290 : « Mais le Roy qui est à présent fait tout autrement... » P. 291, sur les gentilshommes de la maison : « Un chef et capitaine dont est pour l'heure présente le grand seneschal de Normandie, et l'autre est le vidame de Chartres. » Plus loin : « Ledit sieur d'Aubigny est cappitaine de tous lesdicts Escossois. »

4. Paris, Aug. Picard (extrait du *Bulletin philologique et historique*, 1920), 1923, in-8°, 143 p.; prix : 5 fr.

5. Maurice Pillet, *l'Aître Saint-Maclou, ancien cimetière paroissial de Rouen*. Paris, Éd. Champion, 1924, in-8°, 224 p., 83 dessins, presque tous de l'auteur. Le dernier chapitre étudie quelques monuments similaires, parfois disparus : Montivilliers, Montfort-l'Amaury, le cimetière de Vienne à Blois, celui des Innocents à Paris. En appendice, note sur les anciennes mesures, et surtout précieuse reproduction des comptes de la construction de l'aître, de 1526 à 1557. Bibliographie; prix : 50 fr.

Digitized by Google

monument d'art, entouré de galeries sculptées, dont les colonnes représentaient, dans le style de la Renaissance[1], les sujets, chers aux vieux imagiers, de la danse macabre. Malgré des mutilations où le zèle administratif eut autant de part que le fanatisme, il subsiste de ce monument assez d'éléments essentiels pour que M. Pillet, à l'aide des archives du conseil de fabrique, ait pu en essayer une très intéressante restitution.

M. Joseph Barrère revient sur la question controversée du *Contr'un*. Une étude approfondie des sources grecques et latines de La Boétie lui permet de voir dans le célèbre pamphlet une « exercitation » suivant la formule des anciens rhéteurs[2]. Démonstration très convaincante, à laquelle on ne peut reprocher que d'être surabondante, car toutes les ressemblances relevées entre le texte de la *Servitude volontaire* et les textes antiques ne s'expliquent pas nécessairement par des réminiscences. M. Barrère établit non moins nettement que La Boétie ne saurait être rangé parmi les auteurs proprement politiques du XVI^e^ siècle, ni parmi les théoriciens du droit public, ni parmi les « militants », les auteurs d'écrits de circonstance. Pour faire cette démonstration négative, il passe en revue ces multiples auteurs; chapitre précieux, et qui le serait davantage si l'on nous avait donné, pour chacun d'eux, une bibliographie plus exactement mise au point. En somme, ce que M. Barrère trouve dans le *Contr'un*, c'est une « institution du prince », d'inspiration antimachiavélique.

La famille du Bourg de Bozas, par un geste digne d'être imité, a remis aux archives de la Nièvre ses archives privées. Elles contiennent entre autres les papiers de Philibert du Croc, gentilhomme auvergnat, dont l'activité diplomatique eut pour théâtre l'Écosse en 1566, 1567, 1572. Le distingué archiviste M. Destray a réuni en un élégant fascicule quarante documents qui viennent compléter de la façon la plus heureuse le recueil de Teulet et la correspondance de La Mothe-Fénelon[3]. On y trouvera des lettres de Charles IX, et

1. Jean Goujon a travaillé au portail de l'église Saint-Maclou. M. Pillet en infère qu'il a pu « diriger ou conseiller les artistes qui taillèrent si hardiment les colonnes de l'aitre », Denys et Adam Leselin et Gaultier Leprevost.

2. Joseph Barrère, *l'Humanisme et la politique dans le « Discours de la servitude volontaire ». Études sur les origines du texte et l'objet du discours d'Estienne de La Boétie*. Paris, Éd. Champion, 1923, in-8°, 244 p.; prix : 20 fr.

3. Paul Destray, *Un diplomate français au XVI^e^ siècle : Philibert du Croc*, préface de Ch.-V. Langlois. Nevers, l'Avenir, 1924, in-4°, 101 p., 4 illustrations (armoiries et chiffres), index. L'ouvrage, tiré à 150 exemplaires, n'est pas dans le commerce. Les annexes donnent les preuves de Malte de Guillaume du Croc (fils de Philibert, né au château du Croc, paroisse de Thiers) et un supplément à l'itinéraire de Catherine.

Digitized by Google

surtout cinq lettres de Catherine[1] qui ont échappé aux éditeurs de la *Correspondance*. Deux surtout sont capitales : celle du 2 novembre 1566, où l'on prévoyait la mort de Marie Stuart, alors gravement malade; celle du 14 mai 1567 où, examinant la conduite de la reine d'Écosse, son ex-belle-mère écrit cette phrase terrible : « Je juge par vos lettres que c'est une princesse perdue. » M. Destray a fait précéder ces pièces d'une brève étude sur le rôle de du Croc et il les a soigneusement annotées[2].

Les thèses de M. Ronzy sur Papire Masson appartiennent à cette catégorie de travaux que leurs auteurs, après les avoir longuement caressés durant la paix, ont portés dans leur musette au fond des tranchées[3]. Le très fécond auteur des *Annales Francorum* valait cette étude. Elle a été menée avec toutes les ressources d'une érudition aussi étendue que précise, où la connaissance des sources italiennes se mêle à celle des sources françaises. Après M. Ronzy, je crois qu'il n'y aura plus rien à dire sur cet élève forézien des jésuites au collège auvergnat de Billom, professeur à Paris en leur collège de Clermont, puis transfuge de la Compagnie passant avec armes et bagages dans le camp universitaire; ni sur l'historien, en qui Augustin Thierry avait déjà vanté un chercheur et liseur de textes; ni sur le polémiste, ami de Baudoin[4], et virulent adversaire du virulent Hotman. Évidemment, M. Ronzy a subi les atteintes du *morbus biographicus*. L'histoire du séjour romain (et napolitain) de son personnage est faite surtout d'ingénieuses conjectures. Ses palinodies — ou plus exactement les différences que l'on peut signaler entre Papire apologiste, auteur d'éloges officiels, et Papire historien, surtout quand il n'imprime point — sont jugées avec une très large indulgence. Il y a pour Masson deux vérités, celle du courtisan et

1. N^os^ XVI, XVII, XXI, XXIII, XXXV. Les documents publiés par M. Destray sont naturellement des lettres *à* du Croc. En dehors des grandes collections ci-dessus citées, d'autres documents sur le personnage ont été publiés par le chevalier de Courcelles en 1829 et par Sandret en 1869. Les éditeurs de Catherine ont ignoré ces publications.

2. P. 12, « dauphin, *duc* de Bretagne », et non « dauphin de Bretagne ». P. 40, « yevin », lire « given ». P. 54 et 55, « lettres interceptes » et non « interceptés ».

3. Pierre Ronzy, *Un humaniste italianisant : Papire Masson, 1544-1611*. Paris, Éd. Champion, 1924, in-8°, XXVII-690 p. — Id., *Bibliographie critique des œuvres imprimées et manuscrites de Papire Masson*. Ibid., 1924, in-8°, XIV-157 p. pour 133 numéros. Il y a une bibliographie des sources et un index dans le premier volume. Ces deux volumes forment les tomes I et II de la bibliothèque de l'Institut français de Naples (Université de Grenoble).

4. M. Ronzy, qui a cependant travaillé à Grenoble, ne cite pas (p. 130 et suiv.) l'étude de J. Duquesne, *Fr. Baudouin et la Réforme* (Grenoble, 1917),

Digitized by Google

l'autre[1]. Le gros morceau, pour les historiens du XVI^e siècle, est naturellement l'exposé de la querelle des Francogalles et des Italogalles. L'auteur pense que la part de Masson est prépondérante non seulement dans les parties de la *Responsio* qui portent son nom, mais aussi dans celle qui porte le nom de Matharel[2]. Il loue avec raison sa vie de Calvin, où il y a un réel effort d'impartialité et une consciencieuse information.

Après avoir décrit, avec l'éclat que l'on sait, le « royaume » de Catherine de Médicis[3], M. Lucien ROMIER s'attaque à l'histoire du « règne » de la reine mère. Son récent volume relate les événements des deux premières années de la régence, la genèse de la guerre civile[4]. Pour le préparer, M. Romier n'a eu qu'à reclasser dans leur ordre chronologique les notes abondantes et souvent neuves qu'il avait accumulées pour son tableau, notes prises surtout dans les sources diplomatiques italiennes. On pourra trouver qu'il y a quelques inconvénients à écrire un chapitre d'histoire de France en citant presque exclusivement des dépêches d'ambassadeurs, si importants que soient ces documents, et spécialement des envoyés des princes de la péninsule, si étendus que soient leurs moyens d'observation[5]. Au risque de trouver la mariée trop belle, nous dirons que ce volume nous fait éprouver une autre inquiétude : il est trop clair, disons le mot, trop intelligent; les événements s'y enchaînent et s'y expliquent trop aisément. On a l'impression que les choses sont plus complexes.

Sous le bénéfice de ces observations, notons les résultats importants auxquels arrive l'auteur. Catherine est chez lui encore plus hésitante, versatile, timorée, plus double et moins sûre que dans la

1. Je ne trouve pas convaincante l'argumentation opposée à l'opinion de ceux qui voient dans la *Vita Karoli IX* une façon de faire sa cour à Henri III : si l'œuvre reste inédite, elle circule, et nous savons qu'elle était connue de bien des gens. Au reste, Masson pouvait-il décemment l'imprimer sitôt après la publication de l'*Elogium*, dont elle était presque la négation? Pour le *Libellus adversus hereses* de 1569-1570, M. Ronzy admet bien qu'il faut y voir une précaution (p. 116), encore que le livre soit demeuré inédit.

2. Sur Hotman et sur Goulart, il fallait renvoyer d'une part à Ch. Borgeaud, de l'autre à Chester Jones.

3. Voir *Rev. histor.*, t. CXLII, p. 237.

4. Lucien Romier, *Catholiques et huguenots à la cour de Charles IX : les États généraux d'Orléans, le colloque de Poissy, le « Concordat » avec les protestants, le massacre de Vassy (1560-1562).* Paris, Perrin, 1924, in-8°, 355 p. Nous n'avons pas reçu le volume précédent, *la Conjuration d'Amboise.*

5. Surtout dans la première partie du volume, certaines pages (voir p. 3, 6-7, 9, 68, 104-105) sont écrites uniquement à l'aide de ces sources.

Digitized by Google

légende. En ces premiers mois de règne, elle penche vers les huguenots, vers Bèze, vers Coligny; elle essaie de se servir d'eux non seulement contre les Guise, mais contre le pitoyable Antoine de Navarre. Lorsqu'après la formation du triumvirat les chefs huguenots créeront la formule de la famille royale « captive » qu'il s'agit de délivrer, ce ne sera pas là une pure invention, imaginée pour les besoins de la cause : Catherine leur a donné des gages, et adressé des prières. Sur leur chef, Condé, M. Romier aboutit à un jugement assez sévère, et qui parait bien celui de l'histoire. Il n'est guère plus tendre pour L'Hospital; à la figure légendaire du chancelier intègre, du citoyen inébranlable au milieu des ruines du monde, il oppose une image falote : serviteur dévoué, mais sans fermeté, d'une politique d'expédients. Ceci est un procès historique à reviser. La figure du cardinal de Lorraine apparait aussi avec des nuances assez nouvelles, cardinal de la conciliation — tout au moins de l'escamotage des gros problèmes — en face de l'intransigeance du vieux Tournon; peut-être candidat à un patriarcat des Gaules, Lorraine est assez suspect aux papistes jusqu'au jour où le colloque le force à prendre une attitude nettement romaine.

Une question que M. Romier n'a pas tranchée, c'est celle de la vraie force, matérielle, militaire et morale du parti huguenot avant la rupture. Écrivant trop souvent chaque chapitre d'après une seule série de sources sans critiquer ces sources les unes par les autres, M. Romier nous présente en certaines pages une France largement gagnée à l'hérésie, surtout en quelques régions. Dans d'autres pages, le parti huguenot est une poignée et le soulèvement un coup de folie. Je sais bien qu'on ne peut donner de statistiques, mais il faudrait choisir entre des affirmations contradictoires.

On ne saurait trop dire l'intérêt du volume de M. Ch. Hirschauer sur la politique du pape Pie V vis-à-vis de la France[1]. En l'absence d'une publication intégrale des nonciatures de France pendant la période décisive qui va du début de 1566 au milieu de 1572, le travail et les documents du savant bibliothécaire nous donnent, grâce aux patients dépouillements auxquels il s'est livré aux archives Vaticanes, l'essentiel de la correspondance des nonces; ils nous donnent plus encore, car l'auteur a poursuivi son enquête à Florence, à Turin et ailleurs.

1. *La Politique de saint Pie V en France, 1566-1572.* Paris, E. de Boccard (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 120), 1922, in-8°, VIII-203 p., index. Les documents reproduits (généralement pièces chiffrées) ou analysés avec extraits occupent les p. 97-187.

Digitized by Google

Paru, croyons-nous, avant le tome correspondant de Pastor, ce livre reste indispensable pour l'histoire générale du pontificat de Ghisleri, « cet humble et ardent serviteur de l'Église ». Il semble bien avoir vécu de deux passions : la croisade contre le Turc par le moyen d'une sainte ligue de tous les États catholiques, projet qui devait aboutir de son vivant à Lépante; « puis, la seconde guerre de religion ayant inopinément éclaté, l'espoir... d'exterminer les protestants[1] ». Sur ce second point, cette politique simple et rigide se heurte à la politique fluctuante de Catherine et de son entourage. Évidemment, l'ancien grand-inquisiteur ne comprend rien à ces gens qui se proclament fils dévoués de la sainte Église, qui sollicitent des décimes ou même des aliénations pour faire la guerre aux hérétiques, et qui subitement signent avec les rebelles des traités de paix. Rien de plus curieux à cet égard que l'interrogatoire que Bramante (p. 139-152) se croit en droit de faire subir à la reine et à ses fils, et qui nous était connu en partie seulement grâce à Philippson. Pour le nonce extraordinaire, et sans doute aussi pour son maître, à peu près tous les serviteurs de Charles IX sont des hérétiques plus ou moins masqués, à la fois les suspects comme Jean de Monluc, les tièdes comme L'Hospital et les L'Aubespine, mais jusqu'à Tavannes. Catherine répond à tout par des dénégations effrontées et qui dépassent le but.

En fait, le pape est le plus souvent joué. Il fait sagement en ne se pressant pas trop d'accorder des subsides et en préférant envoyer des troupes qui prennent part à la bataille de Moncontour. Il est joué, dans l'affaire du mariage de Marguerite, non seulement par Catherine, mais par Cosme de Médicis : c'est le grand-duc qui, après l'échec du mariage portugais, favorise le projet, cher à Coligny, d'une rupture avec l'Espagne[2]. Les efforts désespérés de la diplomatie pontificale ne purent empêcher le *maledetto matrimonio* avec le Béarnais.

On s'est demandé quelle avait pu être la responsabilité de Pie V, mort le 1er mai 1572, dans la Saint-Barthélemy. Si l'on entend parler d'une « préméditation » au sens propre du mot, il ne saurait en être question. Mais c'est Pie V qui a défendu, à Moncontour, de faire des prisonniers. Dès le 6 novembre 1570, il y a, d'après le

1. On s'étonne que M. Hirschauer ne parle pas (sauf une mention p. 93) du voyage dit de Bayonne, qui fut bien l'une des causes psychologiques de la deuxième guerre civile.

2. Les documents publiés par Palandri sont confirmés (p. 70 et 155) par les confidences de don Francès de Alava au nonce Frangipani. Il faut d'ailleurs (Frangipani nous en prévient) se méfier quelque peu de l'imagination soupçonneuse de l'ambassadeur espagnol.

Digitized by Google

nonce Frangipani, un projet d'assassinat de Coligny. Pellevé, s'entretenant avec Bramante, parle des principaux chefs huguenots qu'il s'agit de « far morir con ferro ò veneno » après les avoir attirés à la cour. On espère qu'après suppression de ces chefs, « les autres s'éteindront en trois jours. Ce discours me plaît », poursuit Bramante, « s'il est suivi d'effet. » Cependant, il ne se console pas de la paix de Saint-Germain et regrette que « les hérétiques ne soient pas brûlés comme au temps des rois passés et comme il se doit faire ». Il ne paraît pas douteux que dès lors la diplomatie pontificale a préconisé ou approuvé la solution qui devait être réalisée en août 1572. Elle ne pardonne aux Valois leurs ménagements à l'égard des huguenots que parce qu'elle admet que ces ménagements constituent une dissimulation. Voilà, semble-t-il, comment les documents réunis par M. Hirschauer permettent de répondre à la question qu'il se pose (p. 93) : « Il est permis de se demander si, dès la signature de la paix de Saint-Germain, n'était pas formé le plan qui devait être exécuté deux ans plus tard. » Il est juste de dire, comme le fait M. Hirschauer, que durant ces deux ans l'action de la diplomatie pontificale sur la politique multiforme de Catherine est loin d'avoir été continûment efficace, et qu'à la mort de Pie V elle aboutissait à un échec caractérisé. Il n'en reste pas moins que le revirement de cette politique, entre le 22 et le 24 août 1572, était le retour à un plan soumis antérieurement au Saint-Siège et accepté par lui. Pour écrire son *Stratagema*, Capilupi n'avait qu'à parcourir les dépêches des nonces.

M. Rocquain n'a pu connaître ni le volume de M. Hirschauer ni celui de M. Romier avant d'écrire le sien, qui était complètement rédigé au printemps de 1914[1]. Il faut donc se résigner à n'y trouver qu'une documentation quelque peu vieillie. Ni sur Amboise, ni sur Poissy, ni sur la Saint-Barthélemy M. Rocquain ne cite les publications de travaux ou de sources qui ont jeté sur ces questions une lumière un peu neuve. Il cite Raynald et non Pastor, Crétineau-Joly et non Fouqueray (qui est loin d'être parfait, mais qu'il faut cependant connaître). Le livre, où la France tient d'ailleurs plus de place que Rome, se présente moins comme un ensemble de recherches sur *la France et Rome pendant les guerres de religion* que comme une mise au point du sujet, judicieuse et de ton modéré[2].

Le premier volume publié par M. le duc de La Force sur son aïeul, le « rescapé » de la Saint-Barthélemy et le compagnon d'armes

1. Félix Rocquain, *la France et Rome pendant les guerres de religion*. Paris, Éd. Champion, 1924, in-8°, xx-554 p.

2. Les références auraient eu besoin d'être revues, bien des noms et titres sont estropiés. P. 2, « conventionnels », lire « conventicules ».

Digitized by Google

de Henri IV, se distingue heureusement des biographies de grands seigneurs écrites par leurs descendants[1]. L'auteur s'est livré à des recherches bibliographiques étendues, encore qu'il les présente dans un ordre discutable[2]. Il publie quelques documents inédits, notamment sur les efforts tentés par les Caumont et les Gontaut pour sauver la tête de Biron, et sur les conflits entre les bergers aragonais et les Béarnais de la vallée d'Aspe. Le présent volume s'arrête à l'attentat de Ravaillac, dont il semble bien que le poignard soit entre les mains de M. de La Force[3].

Dix-septième siècle. — Il y a toujours des lecteurs pour les livres que les grands seigneurs d'aujourd'hui consacrent aux grandes dames de jadis. On lira donc le volume du vicomte de Noailles sur Charlotte de Montmorency[4]. Ce n'est pas que nous manquions d'études (la meilleure est celle de Henrard) sur le dernier amour de Henri IV[5], amour où les amateurs des petites causes ont voulu voir l'une des origines de la guerre de Trente ans. Ce n'est pas non plus que M. de Noailles nous apporte du nouveau. Desormeaux et Fiefbrun suivis pas à pas, une utilisation assez intéressante du *Mémoire* du fidèle Virey, quelques lettres cueillies çà et là, et surtout dans les archives de Chantilly, des digressions et des parenthèses, le ton solennel et souvent pompeux qui sied, paraît-il, aux grandeurs d'autrefois[6], même quand ces grandeurs sont d'une qualité discutable, telle est la formule de l'histoire académique. Ajoutez-y le dédain des références précises[7], l'absence de toute discussion critique, les im-

1. Duc de La Force, *le Maréchal de La Force (1558-1652)*. Paris, Émile-Paul, 1924, in-8°, xv-302 p., 4 fig.

2. La bibliographie est présentée chapitre par chapitre. Les ouvrages sont cités sans indication de date de lieu, ni d'édition, ni de format. Que faire de références aussi vagues que : *Archives curieuses de l'histoire de France*, ou : *Revue rétrospective*.

3. On signale un ou deux poignards apocryphes. Depuis la publication du volume, une polémique s'est engagée dans les journaux. Elle semble s'être terminée à l'avantage de notre auteur.

4. Vicomte de Noailles, *la Mère du Grand Condé : Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé (1594-1650)*. Paris, Émile-Paul, 1924, in-8°, vi-406 p., 3 tableaux généalogiques, 4 portraits, index.

5. On dit souvent : amour « sénile ». Notre temps est devenu moins sévère : ce barbon n'avait que cinquante-six ans! Il est vrai que Charlotte n'en avait que seize.

6. Dès la p. 2, Anne de Montmorency prouve « que le sang valeureux d'une illustre lignée d'aïeux coulait dans ses veines... Le vaillant connétable, téméraire, mais héroïque, essaie, à la tête de quelques braves, d'arrêter les ennemis et de laver la honte dont se couvrent les siens ».

7. On cite, p. 75 : « *Aumale. — Barthélemy* »; p. 79 : « *Histoire des*

Digitized by Google

pressions substituées aux démonstrations, et voilà un monument élevé à la gloire de deux familles : les Montmorency et les Condé[1]. Lecteurs et lectrices seront ravis d'y retrouver des noms connus, Bassompierre, Bouteville, la duchesse de Châtillon, Mme de Longueville, et d'y voir les pieuses retraites au Carmel alterner avec les fêtes de cour. On ne nous fait pas grâce d'une seule.

Nous avons plus d'un livre sur la mode et le costume au XVIIe siècle. Mais nul ne plaindra le temps passé à lire celui que M. Hippolyte Roy nous apporte sur l'époque Louis XIII, parce qu'il repose sur une base documentaire dont la solidité égale la richesse[2]. Après avoir écrit une étude sur la *Vie de cour en Lorraine sous le duc Henri II*, M. Roy a dépouillé, aux archives de Meurthe-et-Moselle, les comptes de la cour de Lorraine pour la fin du XVIe et le premier tiers du XVIIe siècle, surtout pour la période qui va de la mort du duc Henri (1624) à la dépossession de Charles IV par la France (1633). Ces comptes, par une chance assez rare, sont complets. C'est donc avec des mémoires et factures de fournisseurs, documents d'une valeur indiscutable, que M. Roy a construit son exposé[3]. Devant nous se présentent, avec leurs noms et, pour ainsi dire, leurs ouvrages en main, le brodeur et le couturier, le gaufreur et la lingère, le teinturier, le tanneur, et surtout l'universel mercier, dont les compétences variées bousculent les règles corporatives. Ils fixent leurs prix, sujets d'ailleurs à réduction. Ils décrivent les pièces du vêtement, les meubles, les bijoux, fournissant ainsi un vivant commentaire à Abraham Bosse et à Jacques Callot, disons même à Molière, à Régnier, à Tallement.

En limitant son travail à un petit État soumis à l'influence fran-

princes de Condé, Aumale »; p. 142 : « Henrard ». Évidemment, cela n'est point pédant. P. 132, Lavisse pour Mariéjol. On goûtera cette note de la p. 76 : « Théodore de Bèze, un des plus ardents réformateurs, apportait une violence extrême dans les controverses. » P. 15, n. 1, ce n'est pas « d'Albert », mais d'Albon de Saint-André. P. 221, « chargea des artistes d'ériger un mausolée » est bien dédaigneux pour le chef-d'œuvre de Michel Anguier.

1. P. 204, sur la complicité de la duchesse de Montmorency dans la révolte, en note : « Nous sommes fort enclin à croire qu'elle le dissuada d'y prendre part, au lieu de l'y pousser », ce qui devient dans le texte : « Tout d'abord, écoutant les conseils de sa pieuse femme, Henri de Montmorency resta fidèle à son devoir. »

2. Hippolyte Roy, *la Vie, la mode et le costume au XVIIe siècle. Époque Louis XIII.* Étude sur la cour de Lorraine, établie d'après les mémoires des fournisseurs et artisans. Préface de Chr. Pfister. Paris, Éd. Champion, 1924, in-8°, XVI-553 p., 27 planches, presses de Berger-Levrault; prix : 50 fr.

3. Il confronte ses renseignements avec ceux des lexicographes Richelet, Furetière, les Savary.

Digitized by Google

çaise, M. Roy s'est interdit les généralisations. Mais, en revanche, il a substitué aux phrases souvent vagues que l'on répète sur ce thème un travail d'une rare précision. Le service qu'il rend à l'histoire de la civilisation (histoire de l'art et histoire économique) est si grand que l'on se prend à regretter qu'il se soit cru obligé de grossir son livre et d'enjoliver sa matière par des hors-d'œuvre à prétentions littéraires. Ce que l'on ne regrettera pas, c'est qu'il ait éclairé son texte par une illustration de premier ordre. L'exécution de ce beau volume fait d'ailleurs grand honneur à l'imprimeur et à l'éditeur. Il est enrichi d'un glossaire et de deux index[1] qui en feront un recueil de références, résultat du dépouillement de 15,000 fiches.

M. Léo Mouton publie sur le duc d'Épernon un second volume, contant les années tumultueuses qui suivent la mort de Henri III[2]. Bretteur, hâbleur, traîneur de sabre, pendeur et massacreur, conspirateur et à demi traître à l'occasion, fort humble devant ceux qui peuvent jouer avec sa tête, ce n'est pas une figure qui s'embellisse en vieillissant. Il se fait haïr, non sans cause, de ses administrés provençaux[3], il joue un rôle des plus suspects lors de la mort de Henri IV, il est mêlé aux intrigues de la reine mère, il roue de coups l'archevêque de Bordeaux sur le parvis de sa cathédrale — bref on comprend, par cet exemple, la politique de Richelieu envers ces insupportables roitelets. M. Mouton a construit son volume avec les lettres conservées à la Bibliothèque nationale et surtout avec les précieuses archives de Simancas, très indiscrètes sur les louches et multiples tractations de d'Épernon avec l'Espagne[4]. Il complète donc et critique, mieux qu'il ne l'avait fait dans son premier volume, le texte apologétique de Girard. Mais ce qu'il ne critique guère, ce

1. On s'étonne d'y lire (p. 489) cette notice étrange : « Auron (l'), rivière prenant sa source dans l'Allier et, sous le nom de Yèvre, reçu à Bourges, se jetant dans le Cher. » P. 93, l'étamine de Régnier est un filtre et non un frottoir. P. 144, le pastel « croissant en Provence », il faut dire surtout en Languedoc. Les détails donnés p. 129 prouvent que le contrôle des produits n'était pas toujours opérant contre la fraude. — Le Besme de la p. 247, cité pour 1574, serait-il le même que Dianovitz, le tueur de Coligny?

2. *Le Duc et le Roi. D'Épernon, Henri IV, Louis XIII.* Paris, Plon, 1924, in-8°, xi-306 p., 6 fig.

3. Une certaine contradiction entre la p. 20, où les Provençaux envoient vers le roi pour demander d'Épernon, et la p. 21 : « Cette Provence tant désirée et où on le désirait si peu. » M. Mouton aurait dû consulter l'*Encyclopédie des Bouches-du-Rhône.*

4. Voir notamment, p. 41, les avis du capitaine Serrano et le mémoire de d'Épernon lui-même en 1594, et aussi p. 44, n. 2. Si quelqu'un a mérité la potence, c'est bien le duc.

Digitized by Google

sont les faits eux-mêmes. Aucune clarté, par exemple, sur le rôle étrange de d'Épernon lors du procès de la d'Escoman[1].

Après la thèse de M. Louis Lucas sur Émeric Crucé, était-il opportun d'en consacrer une autre à ce même personnage? Oui, si l'on avait eu du nouveau à nous apporter sur cette figure mal connue. Mais M. Pajot[2] ne fait guère que reprendre l'analyse et le commentaire du *Nouveau Cynée* et de confronter les idées de Crucé avec le « grand dessein » de Sully, le projet de l'abbé de Saint-Pierre et le pacte wilsonien. Sous prétexte de propagande, il ne faudrait pas cependant qu'on se mît à grossir le rôle de tous ceux qui ont jadis vanté la paix. L'histoire-batailles était dangereuse et fausse; l'histoire sans batailles à laquelle on veut nous mener ne serait pas moins menteuse ni, disons-le, moins dangereuse.

Il est juste d'ajouter que M. Pajot analyse aussi les autres parties du livre de Crucé, les idées politiques, administratives, économiques. Il ne le fait pas sans tomber dans de fâcheuses confusions[3], et l'on trouve chez lui plus de philosophie un peu vague que de précision vraiment historique[4].

M. Frédéric Lachèvre ajoute un dernier volume à ses études bien connues sur le libertinage[5]. Ce volume est consacré à des auteurs qui se rattachent d'ailleurs au « libertinage » par des liens très divers. Mme Deshoulières y figure avec des vers qui s'élèvent au-dessus de la médiocrité et où résonne comme un écho de la bataille de *Tartufe* (voyez l'*Epistre chagrine au R. P. de la Chaise*, 1692 : « Ah! c'est un dévot de cabale... », et : « Moy qui sçais tous les tours que mettent en usage nos plus célèbres imposteurs! » Cela est à joindre au dossier de la compagnie du Saint-Sacrement). Chaulieu y apparaît non seulement comme le chantre de la Société du Temple, comme le modèle de la poésie philosophique de Voltaire, mais par-

1. M. Mouton signale les troublantes lacunes que présentent, de la fin d'avril au 1er juillet 1610, les archives de Vienne, les archives espagnoles de Simancas, celles de Turin et même de La Haye.

2. Hubert Pajot, *Un rêveur de paix sous Louis XIII : Émeric Crucé, Parisien*. Paris, Presses universitaires, 1924, in-8°, 153 p.

3. Par exemple sur la controverse Bodin-Malestroit (p. 132 et suiv.), M. Pajot croit à deux réponses successives de Bodin. Tout le paragraphe, d'ailleurs, est écrit sans une connaissance suffisante des sources et des travaux antérieurs.

4. P. 32 et suiv., si Crucé est partisan du *statu quo* territorial, c'est que « le pur, mais dur souffle de Calvin... traverse ces pages ». Comprenne qui pourra. Même phraséologie dans les trois dernières pages.

5. *Le Libertinage au XVIIe siècle. Les derniers libertins...* Paris, Éd. Champion, 1924, in-8° (tiré à 277 ex.), xvi-412 p., index, bibliographies. Le volume contient un *Remerciement aux critiques*, avec *Réponses à quelques objections*, et une utile liste des ouvrages de l'auteur.

Digitized by Google

fois, ce qui est d'un ordre infiniment supérieur, comme un des inspirateurs de Chénier. Viennent ensuite Lignières, l'ami de Cyrano, le goinfre La Fare, enfin Claude de Chaulne, dont le manuscrit dauphinois n'était connu que par une note de Nodier. On ne saurait trop priser les services que rendent à l'érudition les recherches de M. Lachèvre. On passera plus vite sur ses préfaces[1], où souffle le vent des passions d'aujourd'hui.

La nouvelle édition des *Pensées* de Pascal par M. Jacques Chevalier ne ressemble à aucune autre[2]. Ce n'est point parce que les pensées y sont rangées dans un ordre qui prétend reproduire le plan même de Pascal. Ce plan, que M. Chevalier emprunte en partie au « discours » — nous dirions presque à « l'interview » de Filleau de La Chaise — et qu'il emprunte plus encore à lui-même, à la conception intime, en grande partie intuitive, qu'il se fait de la pensée pascalienne, cet ordre en vaut un autre, en ce sens qu'il soulève les mêmes objections que tout autre. On souhaiterait voir tel fragment séparé de son voisin, rapproché de tel autre; on s'étonne de voir telle pensée rejetée dans les notes. Mais comme la probité de M. Chevalier reproduit les numéros des éditions Brunschvicg et Michaut et nous fournit des tables de concordance, il ne nous reste que le plaisir de relire Pascal tout d'une haleine, en suivant des chemins inaccoutumés. Ce plaisir n'est pas médiocre.

Ce qui est plus inattendu, c'est ceci : M. Chevalier a vécu de si près avec Pascal, il a si bien cru pénétrer son âme qu'il s'installe, pour ainsi dire, en Pascal, et il s'est cru le droit, entre ces morceaux qu'il ordonne selon des règles nouvelles, de marquer les liaisons. C'est Pascal interpolé par Chevalier. Là encore, la loyauté de l'éditeur nous avertit : ces phrases de liaison et d'exégèse se distinguent du texte par un caractère typographique différent. N'importe, il y a là de quoi déconcerter le lecteur, surtout s'il est historien, qui va chercher dans une édition la pensée même de Pascal, et non celle d'un chrétien éminent de notre siècle. Ajoutons que les efforts que l'on prodigue pour démontrer que telle affirmation de Pascal sur l'Écriture et la création est d'accord avec la science moderne apparaîtront à cet historien comme entachés d'une certaine puérilité. Et cela donne un irrésistible désir d'aller relire le *Sermon des Quarante*. Ce n'est peut-être pas l'effet cherché par le nouvel éditeur. Qu'on laisse

1. Celle-ci est sur le *Triomphe du libertinage au XVIII^e siècle* : germanisation de la pensée française, anarchie et bolchévisme.

2. Pascal, *Pensées sur la vérité de la religion chrétienne*, par Jacques Chevalier. Paris, Gabalda (*les Maîtres de la pensée chrétienne, textes et commentaires*), 1925, 2 tomes in-12, XIX-291 et 292-607 p., appendices, table de concordance, table analytique; prix des deux vol. : 20 fr.

Digitized by Google

donc Pascal en son temps, en son milieu, avec sa sublime grandeur. Que l'on ne fasse pas des *Pensées* un manuel d'édification.

Le petit livre de M. Léon Bournet n'a pas la prétention de nous apporter du nouveau sur la *Querelle janséniste*[1]. Mais l'auteur, qui a écrit d'abord pour ses élèves du grand séminaire de Versailles — voisins de Port-Royal-des-Champs -- nous donne un résumé exact, au courant des travaux récents, pourvu de bibliographies copieuses, et qui se lit avec agrément. L'esprit général du livre est peu favorable à ce que l'on appelle une hérésie — car « si le jansénisme hérétique n'a jamais existé, peut-on croire encore à l'autorité infaillible de l'Église...? » Cependant le ton reste assez impartial, sauf en ce qui regarde les convulsionnaires[2]. M. Bournet admet sans critique les récits les plus extravagants et, comme il ne veut voir dans ces scènes ni des miracles ni de simples manifestations hystériques, il n'hésite pas « à les attribuer à l'action diabolique ». La *Revue historique* avoue humblement son incompétence en matière de démonologie.

M. Bournet, qui résume rapidement les destinées du jansénisme pendant et après la Révolution, ne les a cependant suivies que très peu après le Concordat, si ce n'est en Hollande.

Élie Brackenhoffer est un Strasbourgeois luthérien, d'origine souabe, qui fit en France, en 1643-1644, un voyage dont il nous a laissé la relation[3]. Des fragments de ce texte ont déjà été publiés, en traduction, par la Société archéologique d'Eure-et-Loir et par celle du protestantisme français. M. Henry Lehr nous donne cette fois l'ensemble. Il nous raconte le départ du Strasbourgeois, son séjour à Genève, puis, lorsqu'il est en France, son très long séjour à Lyon, et ses voyages de Lyon à Blois, puis de Blois jusqu'aux portes de Paris. Brackenhoffer, qui fut membre du Magistrat, nous apparait comme un esprit éclairé, curieux d'étudier les mœurs et aussi les institutions. Il a lu ses auteurs, Paradin, Jean de Serres, etc. Il emporte avec lui son guide, son Gœlnitz, et il le corrige en cours de route[4].

Il copie les inscriptions françaises ou latines, il a vu les fameuses

1. Abbé Léon Bournet, *la Querelle janséniste*. Paris, Téqui, 1924, in-8°, XII-382 p.

2. M. Bournet prend assez légèrement (p. 296-297) les odieuses profanations de 1710.

3. *Voyage en France (1643-1644)*, trad. par Henry Lehr. Introduction de Jacques Hatt. Nancy, Paris, Strasbourg, Berger-Levrault, 1925, in-8°, IX-263 p., une carte; prix : 25 fr.

4. Il a lu aussi l'*Ulysse françois* de Coulon. Si la première édition de cet ouvrage médiocre est bien (Bourgeois et André, n° 263) de 1654, Brackenhoffer n'aurait écrit sa relation (ou ne l'aurait revisée) que dix ans après son retour. Il a lu aussi Sincerus.

Digitized by Google

Tables de l'empereur Claude à Lyon, et en fournit une recension partielle. Il nous donne la description d'un dolmen près de Blois (p. 194) et surtout celle de la ville de Richelieu. Il nous renseigne avec précision sur l'état des routes, les moyens de transport par eau et par terre, le prix des voyages, des repas, des nuitées dans les hôtelleries, sur les groupes allemands répandus dans les villes françaises. Il voyage d'ailleurs avec des compagnons qui parlent sa langue. On notera que ce Strasbourgeois possède cependant une connaissance non négligeable du français écrit et du français parlé; son texte est émaillé d'expressions françaises dont les légères incorrections prouvent qu'il ne s'agit pas chez lui d'une science purement livresque. Il témoigne au pays qu'il visite une curiosité éveillée, plutôt sympathique. A cette date, la situation de ses demi-coreligionnaires les huguenots lui paraît très supportable.

La publication aurait gagné à être plus soignée, plus critique, et faite par des érudits plus au courant des menus détails de la vie française de cette date[1].

Pourquoi les lettres du comte d'Estrades pour la période 1637 à 1660 sont-elles publiées par MM. de Saint-Léger et Lemaire sous le titre insolite de *Correspondance authentique de Godefroy, comte d'Estrades*[2]? Parce que les parties de cette correspondance données dans la première partie des *Ambassades et Négociations* de 1718 sont bien, comme l'a démontré I. Goll (*Revue historique*, t. III et IV), fausses ou falsifiées pour la plupart. Nul doute, après la démonstration des nouveaux éditeurs, sur l'auteur de ces falsifications, qui est d'Estrades lui-même. « Il voulut embellir son passé. » Un exemple contenu dans le présent recueil prouve qu'il était même capable, si l'on ose dire, de falsifier des documents originaux[3]. Aussi MM. de Saint-Léger et Lemaire ont-ils pris les plus grands soins pour ne nous donner que des pièces d'une indiscutable authenticité, documents autographes, originaux signés ou minutes.

Ils ne se sont pas seulement acquis ainsi le mérite de « débarras-

1. L'épitaphe citée p. 59 est en vers. — Les textes latins sont reproduits d'une façon très fautive. — L'expression « marchands grossiers » de la p. 113 n'est nullement (n. 2) « d'un français équivoque ». C'est de l'excellent français... de 1645. Il en est de même du « pain challand » injustement critiqué p. 144, où les « bourreaux » doivent être vulgairement lus « poireaux ». P. 208, au lieu de *Damon*, lire *Danjou*. Le *Baluiconte* de la p. 217 ne serait-il point Vaux-le-Vicomte? J'en passe.

2. *Correspondance authentique de Godefroy, comte d'Estrades, de 1637 à 1660*, publiée... par A. de Saint-Léger et le Dr L. Lemaire. T. I (jusqu'à octobre 1646). Paris, Éd. Champion (Soc. de l'Hist. de France), 1924, in-8°, XLIII-337 p.; prix : 15 fr.

3. Lettre LXX de Mazarin, p. 168.

Digitized by Google

ser définitivement la littérature des documents faux des *Ambassades* qui ont servi à déformer l'histoire », car les historiens ont souvent fait état des interpolations tendancieuses du vaniteux maréchal. Ils ont fait plus. Je ne crois nullement que les documents ainsi épurés « paraîtront à certains moins intéressants que les documents apocryphes ». Les historiens sérieux seront heureux de lire quelques lettres de Richelieu où l'on retrouve la plume du maître (exemple, la lettre XLII du 4 septembre 1640) et de nombreuses lettres de Mazarin qui manquent à Chéruel. Les instructions de d'Estrades et aussi le récit de ses entretiens avec Frédéric-Henri, prince d'Orange, sont essentiels pour l'histoire de l'alliance franco-hollandaise. Le prince, malgré un moment d'inquiétude après la mort du grand cardinal et jusqu'à la funeste apoplexie de 1646, y apparaît moins comme un allié que comme un protégé de la France, comme un agent de la politique française, à côté et souvent à l'insu des États généraux. Protégé, au XVII^e siècle, veut dire pensionnaire. Le roi paie le prince et son entourage, sans oublier la très cupide princesse Anne de Solms. Les négociations s'ouvrent à Munster, et déjà quelques fissures se manifestent dans l'entente franco-hollandaise. — Il faut féliciter les éditeurs de la façon dont leurs textes sont présentés et annotés[1].

GÉNÉRALITÉS. — L'ouvrage de M. BARNES[2] se rattache à un mouvement analogue à celui que nous appelons en France la « synthèse historique » et que symbolise le nom de M. Henri Berr. On s'étonne, en conséquence, que celui-ci ne soit cité qu'en passant, aux pages 286 et 512 et dans une bibliographie de la page 386.

Au reste, malgré une érudition très étendue, une abondance de noms et de titres qui fait de son livre un très précieux répertoire, M. Barnes paraît avoir lu les auteurs français (et aussi les italiens) de moins près que leurs émules anglo-saxons ou allemands. Il ignore que Thierry (p. 387) et Michelet furent autre chose que de purs narrateurs, qu'ils furent des initiateurs en matière économique et sociale. Il ne voit en Michelet (p. 64, 281, 291, 324, Michelet manque même à l'index[3]) que le représentant du point de vue géographique; il ne sait pas que, par sa conception de l'histoire comme une « résurrection intégrale », il est précisément le père de la *new history*. De même, M. Barnes attend très tard pour mettre à sa place l'œuvre de M. Paul Mantoux. Il ne nomme pas Lavisse, une seule fois M. Pirenne.

1. Le « Peter Minneurt » de la p. 278 n'est-il pas Pieter Minnuit? P. 292, « *contre* cette couronne », lisez « *entre* cette couronne ».

2. Harry Elmer Barnes, *The New History and the social studies*. New-York, The Century Co., 1925, in-8°, XVII-605 p., 8 portr., index.

3. La citation de la p. 324 prouve que M. Barnes le connaît très mal.

Digitized by Google

Le volume, malgré son aspect de composition systématique, est une réunion de *papers* qui ont été lus dans certains congrès ou réunions. De là d'inévitables répétitions, le même sujet étant repris sous divers aspects. Les principales divisions sont les suivantes : le passé et l'avenir de l'histoire (disons plutôt de l'historiographie), la géographie et l'histoire, la psychologie, l'anthropologie, la sociologie et l'histoire, le rôle de l'histoire des sciences et de la technologie, l'histoire économique, les sciences politiques et l'histoire, la morale et l'histoire, l'histoire intellectuelle.

On voit, par ce sommaire, les principales tendances : protestation contre l'histoire écrite *ad narrandum*, ce que M. Berr appelle l'histoire historisante; protestation aussi contre l'histoire considérée surtout comme une reconstitution du passé politique, histoire dont Ranke a donné le plus parfait modèle : les historiens américains des générations précédentes, élevés dans les universités allemandes, ont accordé trop d'importance à l'idée de l'État (p. 36), et c'est par réaction contre cet état d'esprit que MM. Barnes, James H. Robinson, etc., appuient sur l'histoire sociale, ou plutôt sur la sociologie historique. Ils se défendent beaucoup de vouloir ressusciter la défunte philosophie de l'histoire. Disons, pour ne pas les contrister, qu'ils font de la philosophie sur l'histoire.

Ainsi conçue, l'histoire remonte très haut dans le passé. C'est une idée très juste et très chère aux savants américains que, dans la stratigraphie des époques humaines, l'époque proprement historique, celle que nous étudions d'après les documents, ne représente qu'une couche très mince, une sorte de pellicule. Un compatriote de M. Barnes a fort bien dit qu'au regard de l'évolution humaine, Alexandre le Grand et Bismarck étaient à peu près des contemporains. La préhistoire ou, comme on dit, l'histoire avant la lettre, *preliterary history*, est la vraie histoire. Tout cela est bel et bon, mais combien conjecturales sont les sciences de la préhistoire, plus conjecturales encore que l'histoire même! Nous dire (p. 20) que « tout étudiant intelligent qui a suivi un cours d'archéologie préhistorique dans nos grandes universités en sait sur la vie des habitants de l'Europe, dans la période comprise entre 50,000 et 5,000 ans avant nous, plus qu'il n'en pourrait découvrir sur la vie des peuples européens depuis 3000 av. J.-C. dans tous les cours-types d'histoire européenne d'une université de niveau moyen ou dans les manuels scolaires d'histoire européenne », voilà qui nous dépasse et qui prouve que M. Barnes ne connait, pour ne parler que de nous, ni l'enseignement des universités françaises ni même les manuels de nos lycées, j'ajouterai : de nos écoles primaires. Nous ne sommes pas si neufs qu'il l'imagine en matière d'histoire de la civilisation, et je cherche celui de nos étu-

Digitized by Google

diants qui croira (p. 20) que « Charlemagne se servait d'une voiture *Pierce Arrow* dans ses voyages à travers son empire et qu'il fournissait ses *missi* de *Fords* ». Que M. Barnes veuille bien consulter les programmes de notre humble baccalauréat. En réalité, l'histoire de la civilisation est très vieille : elle apparaît déjà dans les premiers chapitres de Thucydide.

Il est curieux de constater que, poussée à l'extrême, la théorie de la *new history* finit par rejoindre une théorie très ancienne, celle de l'histoire *magistra vitae*. Au désintéressement scientifique absolu qui a été notre règle, il semble qu'on veuille substituer, dans le pays du *service*, une contribution à la sociologie appliquée à la politique rationnelle, à la morale scientifique. Je sais bien qu'il faut faire la part, dans les outrances de M. Barnes, de la protestation nécessaire contre la bigoterie puritaine, contre le piétisme ploutocratique et le conservatisme social de beaucoup de milieux américains. Est-ce à ce désir de casser des vitres, vénérables mais asphyxiantes, qu'il faut rattacher le chapitre où M. Barnes donne de la morale sexuelle à peu près cette définition : une liberté sexuelle pratiquement illimitée, corrigée par une soigneuse thérapeutique des maladies vénériennes, une sévère application de l'eugénique, le recours aux méthodes anticonceptionelles et l'organisation scientifique de l'avortement? Serions-nous donc au pays des Soviets? Ou n'y a-t-il là qu'un de ces *humbugs* nécessaires pour secouer les tenaces préjugés dont les habitants de *Main street* sont les esclaves inconscients?

Si l'histoire n'est qu'une préparation à la vie sociale de l'avenir, son rôle sera épuisé quand la société sera organisée sur des bases expérimentales. C'est bien la conclusion à laquelle aboutit l'auteur (p. 467) : « A la fin, peut-être, il sera logique pour l'histoire de disparaître comme matière spéciale et distincte, après avoir justifié sa longue existence et laissé une indélébile empreinte sur la civilisation humaine, en ayant développé des perspectives et une méthode qui auront, en ce temps-là, envahi tous les champs d'étude de la vie et de la culture humaines. »

En attendant ce temps lointain où l'histoire ne sera plus qu'une méthode commune aux sciences physiques et sociales, cultivons notre jardin, étudions Tout-ankh-Amon, mais aussi Alexandre et Otto de Bismarck-Schœnhausen[1].

Henri HAUSER.

1. L'index est très incomplet. On ne publie plus, pour ainsi dire, de livre américain sans index. Mais à quoi sert un index où le choix des noms est arbitraire?

Digitized by Google

HISTOIRE DE BELGIQUE

Notre précédent bulletin remonte à 1913 (*Rev. histor.*, t. CXIV). La guerre a non seulement interrompu la série de nos comptes-rendus, mais la production historique elle-même a subi un notable arrêt. Ainsi que le fit remarquer le rapport du jury[1] chargé de juger la période quinquennale 1916-1920, il fallut du temps pour retrouver l'équilibre moral et intellectuel nécessaire aux travaux d'érudition. Si les grandes institutions scientifiques, de caractère officiel, purent s'occuper assez promptement à reprendre l'impression de leurs collections, la plupart des cercles ou sociétés d'histoire, après cette longue inactivité, disparurent ou végétèrent, soit par suite de la perte de beaucoup de leurs membres, soit par manque immédiat d'intérêt pour les études historiques locales. La plupart durent cesser leurs publications par suite du défaut de ressources, et très peu d'entre eux sont sortis de leur marasme[2].

Ainsi s'explique la disproportion du nombre des œuvres historiques publiées durant cette période, comparativement à celui des périodes précédentes.

Néanmoins, à partir de 1919, les érudits se remirent à confier aux presses des œuvres prêtes déjà en 1914, ou péniblement achevées durant l'occupation, et, à l'heure présente, les études historiques ont repris leur activité d'autrefois.

Archives. Bibliothèques. Sources. Bibliographie. — Depuis qu'en 1834 Gachard fit connaître pour la première fois au grand public le dépôt confié à sa direction, de nombreuses notices furent publiées sur les Archives de l'État en Belgique. Le dernier rapport d'ensemble de l'illustre archiviste date de 1866. En ce qui concerne les archives de province, la publication la plus récente remonte à 1876. M. J. Cuvelier, l'archiviste général actuel, a repris ce travail et publié[3] un recueil considérable, contenant une notice sur chacun des dix dépôts, avec un tableau synoptique des collections. Le même savant nous a donné un rapport[4], aussi intéressant que

1. Rapport inséré au *Moniteur belge* du 14 avril 1922.

2. Cependant des revues nouvelles ont vu le jour : *Annales de l'Institut historique belge de Rome* (depuis 1919); *Revue belge de philologie et d'histoire* (depuis 1922); *Annales Prince de Ligne* (depuis 1921).

3. *Les Archives de l'État en Belgique.* Renaix, Leherte, 1914, in-8°, VII-536 p.

4. *Les Archives de l'État pendant la guerre.* Ibid., 1920, in-8°, 454 p.

Digitized by Google

développé, sur la situation des archives pendant la guerre, de 1914 à 1918. On y voit comment la vigilance et l'énergie du personnel parvint à réduire au minimum les exactions de l'envahisseur.

D'autre part, l'activité de nos archivistes ne s'est pas ralentie durant cette période douloureuse.

Nous avons signalé dans les bulletins antérieurs les quatre premiers volumes du *Cartulaire de Saint-Lambert de Liége;* le t. V, dû à Ed. PONCELET[1], comprend l'analyse de 3,487 documents, datés de 1390 à 1797. On y rencontre les sujets les plus divers : chancellerie, avouerie, mambournie, statuts et privilèges, dîmes, prébendes, hérésie, etc. Le même archiviste a poursuivi l'*Inventaire analytique des chartes de la collégiale Sainte-Croix*[2]. MM. DE VILLERS et MATTHIEU[3] ont rédigé un travail analogue pour les chartes du chapitre de Sainte-Waudru à Mons. M. VERKOOREN[4] a consacré quatre volumes à l'*Inventaire des chartes et cartulaires luxembourgeois*, tandis qu'il poursuivait un travail analogue pour le Brabant, le Limbourg et les pays d'outre-Meuse[5].

Le vaste recueil[6] des *Ordonnances de Charles V* a été achevé en 1922. Le t. VI reproduit le texte intégral des ordonnances émanées de 1550 à 1555.

H. NELIS a inventorié les *Archives de la Chambre des comptes de Lille et les chartes du sceau de l'Audience*[7] et les *Comptes en rouleaux des Chambres des comptes de Brabant et de Flandre*[8]. D. BROUWERS a fait paraître les t. IV et V du *Cartulaire du comté de Namur*[9], qui embrassent les années 1555 à 1692 et fournissent des documents importants pour l'histoire financière, militaire et religieuse.

Un groupe de bibliographes érudits a continué la *Bibliotheca belgica*[10] de F. VAN DER HAEGEN († 22 janvier 1913). Les livrai-

1. Bruxelles, Kiessling, 1913, in-4°, 590 p.
2. Ibid., 1914, t. II (1441-1796), in-4°, 552 p. A noter aussi : L. Lahaye, *Inventaire analytique des chartes de la collégiale Saint-Jean-l'Évangéliste*. Ibid., 1921, t. I (983-1415), in-8°, CXIX-450 p.
3. Ibid., 1913, t. IV, in-4°, 880 p.
4. Bruxelles, Guyot, 1915-1917, in-8°, 479, 375, 614, 431 p.
5. Bruxelles, Hayez, 1913, t. V, in-4°, 583 p.
6. Édité par E. Lameere et J. Simon. Bruxelles, Goemaere, in-fol., 510 p.
7. Bruxelles, Goemaere, 1915, in-8°, 464 p.
8. Ibid., 1914, in-8°, 235 p.
9. Namur, Wesmael, 1920-1922, in-8°, 327-281 p. — Du même, *l'Administration et les finances du comté de Namur du XIII^e^ au XV^e^ siècle*. Ibid., 1914, in-8°, 325 p.
10. Gand, Vyt, 1913-1923, in-18, 1,200 p.

Digitized by Google

sons 190 à 200 traitent surtout des ouvrages de H. Goltzius, Despautère, Érasme et Grotius.

Le nouveau catalogue édité par les Bollandistes[1] contient le dépouillement des manuscrits hagiographiques grecs conservés dans quarante et une bibliothèques d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, de Belgique, des Pays-Bas, de Danemark, de Suède et de Suisse.

L'ouvrage du P. Delehaye[2] est un exposé infiniment intéressant de l'œuvre due à la célèbre corporation fondée par Bollandus, depuis ses origines jusqu'à nos jours.

Nous devons mentionner aussi les rapports[3] insérés de 1912 à 1914 dans les annuaires de l'Université de Louvain sur l'activité des séminaires historiques. Malheureusement, la publication de cet annuaire n'a pas encore été reprise. E. Bacha[4] a entrepris d'aider les chercheurs par ses *Répertoires des ouvrages à consulter*, qui comprennent les ouvrages généraux et les travaux spéciaux pour les sciences auxiliaires de l'histoire.

M. S. Balau[5] a découvert dans divers manuscrits de Bruxelles des fragments inédits de chroniques qui éclairent singulièrement l'histoire de la principauté épiscopale de Liége au moyen âge. Nous signalerons surtout une importante chronique du règne agité et encore mal connu de Jean de Hornes. L'éditeur a joint aux textes ainsi mis au jour une abondante annotation et des dissertations critiques excellentes. Dom G. Morin[6] a publié une série de textes importants pour l'histoire des douze premiers siècles et l'a fait précéder d'une importante introduction bibliographique.

MM. Cauchie et Van Hove[7] ont extrait des papiers du cardinal Jérôme Aléandre une série de documents très intéressants pour l'histoire de la même principauté épiscopale de 1230 à 1332 et spécialement au début du XVI^e^ siècle. M. Rooses[8] a continué la publi-

1. C. Van de Vorst et H. Delehaye, *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum*. Bruxelles, Bollandistes, 1913, in-8°, t. VI, 415 p.

2. *A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes*. Bruxelles, Bollandistes, 1920, in-8°, 284 p.

3. Voir notamment les pages 387-465 de l'*Annuaire* de 1914.

4. Voir, dans cette collection, H. Nelis, *l'Écriture et les scribes*. Bruxelles, Van Oest, 1918, in-8°, XII-259 p. — On doit aussi à E. Bacha, *Répertoires de documents graphiques relatifs à l'histoire nationale*, en cours de publication.

5. *Chroniques liégeoises*. Bruxelles, Hayez, 1913, in-4°, 590 p.

6. *Études, textes et découvertes*. Maredsous, Abbaye, 1913, in-8°, XII-526 p.

7. *Documents concernant la principauté de Liége, 1230-1532*. Bruxelles, Weissembruch, 1920, t. II, in-8°, 408 p.

8. *Correspondance de Christophe Plantin*. Anvers, Nederlandsche Boekhandel, 1913, in-4°, 371 p.

Digitized by Google

cation de la correspondance du célèbre imprimeur Christophe Plantin.

Feu H. Lonchay[1] avait dépouillé aux archives de Simancas divers fonds jusqu'ici négligés par nos historiens, bien qu'ils contiennent une foule de pièces d'une importance capitale pour l'histoire de la Belgique au XVII^e siècle. Ses découvertes furent particulièrement heureuses pour le règne d'Albert et Isabelle et pour le gouvernement de Max.-Emmanuel de Bavière, et fournirent de précieuses indications sur la politique occulte des rois d'Espagne, très soucieux de continuer à régenter les Pays-Bas. Simancas garde les instructions secrètes des agents diplomatiques que l'Espagne accréditait à Bruxelles : Balthazar de Zuniga y Fonseca, marquis de La Laguna, de Guadalete, de Bedmar, Diego de Ibarra, et surtout Ambroise Spinola, l'homme de confiance de la cour de Madrid. Notons aussi les consultes du Conseil d'État, où sont discutées et résolues les questions les plus graves concernant la politique et la guerre. M. Lonchay étant mort en 1918, M. Cuvelier a continué son travail.

Le comte de Calenberg, général d'infanterie au service de la maison d'Autriche dans les Pays-Bas, grand seigneur en relations avec toute la société aristocratique de Bruxelles, en même temps homme d'affaires entreprenant — il était l'un des plus forts actionnaires de la Compagnie d'Ostende — amateur d'art éclairé et bibliophile émérite, avait l'habitude de noter chaque soir les occupations de sa journée, les visites qu'il avait reçues, les événements politiques ou mondains, tous les faits qui avaient éveillé son attention. Ce mémorial est extrêmement curieux et nous fait admirablement connaître la haute société des Pays-Bas vers 1743. MM. Bacha et De Backer[2] l'ont mis au jour en l'accompagnant, l'un d'une substantielle biographie de l'auteur, l'autre d'un savant commentaire.

L'auteur du présent bulletin[3] a publié les dépêches des ministres

1. *Correspondance de la cour d'Espagne sur les affaires des Pays-Bas au XVII^e siècle.* I : *Précis de la correspondance de Philippe III, 1598-1621.* Bruxelles, Kiessling, in-4°, t. I, 661 p.

2. *Le Journal du comte Henri de Calenberg.* Bruxelles, Société des bibliophiles et iconophiles de Belgique, 1913-1915, 3 vol. in-4°, 242, 222, 65 p.

3. Eugène Hubert, *Correspondance des ministres de France accrédités à Bruxelles de 1780 à 1790.* Bruxelles, Goemaere, 1920-1924, 2 vol. in-4°, LXXIV-536, 596 p. — Id., *le Comte de Mercy-Argenteau et Blumendorf. Dépêches inédites tirées des Archives impériales de Vienne.* Bruxelles, Lebègue, 1919, in-4°, 319 p. — *Correspondance de Maximilien de Chestret, agent diplomatique du prince-évêque de Liége à Paris et à La Haye (1785-1794).* Bruxelles, Hayez, in-4°, 370 p.

Digitized by Google

de France accrédités à Bruxelles de 1780 à 1790. Il en a contrôlé les indications en les comparant aux correspondances conservées dans les archives diplomatiques de La Haye, de Vienne et de Berlin.

La famille ducale d'Ursel a joué un rôle considérable dans le passé de la Belgique; elle a fourni au pays de vaillants hommes de guerre et des administrateurs éminents. Un de ses membres[1] a recueilli un grand nombre de documents épars dans les bibliothèques et les archives, et fourni une contribution très intéressante à l'histoire des années 1580 à 1814.

A. Beernaert (1829-1912) fut une des physionomies en vue du monde politique belge. On connaissait sans doute la carrière publique de l'homme d'État; mais beaucoup de détails restaient dans l'ombre. On ne pouvait se rendre un compte exact du rôle qu'il avait joué dans la politique coloniale; on n'était pas fixé sur la nature de ses rapports avec Léopold II; on ne l'était pas davantage sur les négociations auxquelles avait donné lieu la question militaire qui pesa si longtemps sur la politique belge. La défense nationale a été le souci constant de Léopold II. Le roi ne cessa point d'agir non seulement sur les hommes politiques belges, mais encore sur les dirigeants d'autres pays, auxquels il fit entendre maints avertissements quasi prophétiques. Tous ces points viennent d'être élucidés par la publication d'une volumineuse correspondance[2] échangée entre le roi des Belges et son ministre, au cours des années 1884-1894. Ces lettres nous apprennent bien des choses neuves concernant la politique intérieure et extérieure durant cette période. La haute intelligence de Léopold II, son esprit parfois aventureux, la prudence de son ministre y apparaissent à chaque page. Au point de vue intérieur, on y voit un monarque constitutionnel, se renfermant dans les limites de ses prérogatives, mais usant de sa légitime influence pour faire prévaloir des conseils de modération et de sagesse. On y trouve aussi une foule de détails inédits sur la genèse de l'œuvre du Congo, sur la brûlante question des fortifications de la Meuse, sur l'histoire intime du parti catholique, sur les « dessous » de la revision constitutionnelle. L'éditeur a relié ces documents par un commentaire sobre, clair et louablement objectif, écrit avec une élégante simplicité. Ces notes succinctes font revivre à nos yeux une époque déjà lointaine et que la guerre a rendue plus lointaine encore.

1. Comte H. d'Ursel, *Notes et documents concernant la famille d'Ursel.* Bruxelles, Corné, 1914, in-8°, 212 p.

2. Ed. Van der Smissen, *Léopold II et Beernaert, d'après leur correspondance inédite de 1884 à 1894.* Bruxelles, Goemaere, 1920, 2 vol. in-8°, 456, 428 p.

Digitized by Google

L'intérêt que présentent les *Souvenirs* de la princesse DE LIGNE[1] est plutôt anecdotique; on les lit avec beaucoup d'agrément, mais l'historien y trouvera peu de faits inédits.

HISTOIRE DE LA BELGIQUE. — Le tome V du grand ouvrage de Henri PIRENNE[2] a fait l'objet d'un compte-rendu détaillé dans la *Revue historique* (t. CXXXVIII, p. 111-114). Il est dédié à la mémoire de Pierre Pirenne, mort glorieusement, le 3 novembre 1914, pour la patrie belge, magnifiée dans l'œuvre de son père.

L'excellent manuel de F. VAN KALKEN[3] passe rapidement sur la période médiévale pour développer d'autant plus l'histoire de l'époque moderne et des temps contemporains. La politique intérieure, l'évolution économique, l'expansion coloniale font l'objet de chapitres bien étudiés d'après des documents de première main. L'auteur a eu le mérite de rester objectif, même quand il trace un tableau d'ensemble de la Grande Guerre 1914-1918.

H. VAN DER LINDEN[4] a écrit un livre de haute vulgarisation pour faire connaître au public français les grandes lignes de l'histoire de la Belgique. L. VAN DER ESSEN[5] a rendu le même service au public anglo-saxon, en publiant une claire synthèse de nos annales. Il insiste particulièrement sur ce qu'il appelle les « facteurs d'unification » qui ont agi sur nos provinces depuis l'avènement de la dynastie de Bourgogne, et fait bien saisir le rôle qu'a joué notre pays dans la vie internationale.

Le livre de feu G. KURTH[6] est le développement d'une série de conférences faites en 1905, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'indépendance nationale. Il établit qu'en l'absence de frontières naturelles, d'unité de race et de langue, la nationalité belge existe, parce que, dit-il, ce qui constitue le lien le plus durable de toute vie nationale, c'est la jouissance commune d'un régime de li-

1. Princesse de Ligne, née Lubomirska, *Souvenirs, 1815-1850*. Bruxelles, Van Oest, 1922, 407 p.

2. *Histoire de Belgique. La fin du régime espagnol. Le régime autrichien. La révolution brabançonne et la révolution liégeoise*. Bruxelles, Lamertin, 1921, in-8°, 584 p. Le manuscrit était achevé depuis le 11 novembre 1915. Les tomes I et IV ont été réédités au cours de la guerre, avec les fausses dates de 1909 et 1911.

3. *Histoire de Belgique*. Bruxelles, Lebègue, 1920, in-12, 644 p.

4. *Vue générale de l'histoire de Belgique*. Paris, Payot, 1918, in-12, 287 p. — Du même, *Belgium. The making of the nation*. Oxford, Clarendon press, 1920, in-12, 356 p.

5. *A short history of Belgium*. Chicago, 1918, in-12, 198 p.; 2e édit., Ibid., 1920.

6. *La Nationalité belge*. Namur, Picard, 1913, in-8°, 213 p.

Digitized by Google

berté et la fidélité aux mêmes institutions. Il retrace rapidement l'histoire de cette nationalité dans le passé, esquisse d'une manière pittoresque l'activité économique des anciens Belges, et insiste sur la profondeur de leur sentiment religieux. La partie la plus originale de l'ouvrage est celle où l'auteur attribue au duché de Brabant la part prépondérante dans la formation progressive de notre nationalité, tandis qu'il voit dans la Flandre la « terre du particularisme provincial ». Dans un appendice sur la question flamande, Kurth préconise les solutions modérées, en vue d'aplanir de graves conflits.

Le baron P. VERHAEGEN[1] aborde dans un premier volume l'histoire du régime français en Belgique. Ce livre est le fruit d'immenses recherches, poursuivies durant de nombreuses années, avec une inlassable patience, dans tous nos fonds d'archives. Impossible de trouver un plus riche répertoire de faits consciencieusement établis. Le régime nouveau est dépeint sous de fâcheuses couleurs; les vexations, les pillages que durent subir nos ancêtres sont exposés par le menu, et l'auteur, qui n'en passe aucun sous silence, formule contre les conquérants d'alors un implacable réquisitoire, où l'on voudrait plus de sérénité. Le tome II a paru[2] au mois de septembre 1924. Nous en parlerons prochainement dans un article spécial. Signalons pour la même période le travail très intéressant de C. PERGAMENI[3].

F. DE LANNOY[4] a écrit un remarquable chapitre d'histoire diplomatique sur l'intervention française à Anvers en 1832. Son étude est fondée sur les documents inédits conservés aux archives du ministère des Affaires étrangères à Bruxelles, accessibles depuis peu.

Le comte L. DE LICHTERVELDE[5] a étudié d'après les sources les graves problèmes qui surgirent en Belgique au lendemain de 1830 et expose objectivement l'action des partis au sein du Congrès. Il met particulièrement en relief la grande figure de Joseph Lebeau.

L'étude d'E. GOSSART[6] abonde en révélations sur les dessous de la politique de Léopold II, et présente une véritable importance pour l'histoire politique de notre pays pendant la seconde moitié du XIX[e] siècle.

1. *La Belgique sous la domination française.* I : *la Conquête.* Bruxelles, Goemaere, 1923, in-8°, 667 p.

2. *Ibid.*, 511 p.

3. *Les Fêtes révolutionnaires et l'esprit public bruxellois au début du régime français.* Bruxelles, Lamertin, 1914, in-8°, 271 p.

4. *Le Siège d'Anvers. L'Europe et la question belge en 1832.* Bruxelles, Goemaere, 1914, in-8°, 94 p.

5. *Le Congrès national de 1830.* Bruxelles, Dewit, 1922, in-8°, XIII-211 p.

6. *E. Banning et Léopold II.* Bruxelles, Lamertin, 1920, in-8°, 333 p.

Digitized by Google

HISTOIRE DE LA GUERRE 1914-1918. — Les ouvrages relatifs à l'histoire de la guerre ont été extrêmement nombreux. Nous ne citerons ici que les plus importants au point de vue de la documentation et ceux qui présentent un caractère véritablement scientifique.

On sait qu'en 1915 le ministère allemand des Affaires étrangères publia un *Livre blanc* intitulé : *Die Völker rechtswidrige Führung des belgischen Volkskriegs*, dans le dessein de réagir contre la réprobation que les violences commises par les troupes d'invasion de la Belgique avaient soulevée dans le monde, et de détourner de notre pays les universelles sympathies que lui avaient attirées son attitude et ses malheurs. Le gouvernement belge répondit aux allégations du *Livre blanc* par un exposé précis et objectif des faits constatés par des témoignages indiscutables[1]. C'est également un recueil documentaire de premier ordre qu'a réuni la *Commission d'enquête sur les violations des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre*[2].

A signaler aussi la correspondance du cardinal Mercier[3], dont on connaît la virile attitude pendant tout le cours des hostilités. Le côté diplomatique de la guerre a fait l'objet d'un travail considérable de Fernand VAN LANGENHOVE[4]. La responsabilité de l'Allemagne et la manière dont elle avait préparé la guerre y sont clairement démontrées. Plus important encore est le beau livre de A. DE RIDDER[5], l'éminent directeur général des archives des Affaires étrangères. Après un exposé rapide et bien documenté des rapports de la Belgique avec les diverses puissances, de 1830 à 1914, nous y trouvons une étude

1. *Réponse au « Livre blanc » allemand du 10 mai 1915.* Paris, Berger-Levrault, 1917, in-fol., 525 p. — Voir aussi F. Mayence, *l'Armée allemande à Louvain et le « Livre blanc »*. Louvain, R. Fonteyn, 1919, in-8°, 237 p.

2. *Rapports et documents d'enquête.* Bruxelles, Dewit, 1922, in-8°, t. I. — *Rapports sur les attentats commis par les troupes allemandes pendant l'invasion et l'occupation de la Belgique.* Ibid., 1923, t. II, 623 p. — *Rapports sur les déportations des ouvriers belges et sur les traitements infligés aux prisonniers de guerre et aux prisonniers civils belges.* Ibid., 1921, t. III, 626 p. — *Rapports sur les mesures prises par les Allemands à l'égard de l'industrie belge pendant l'occupation.* 509 et 349 p., 106 photogr.

3. F. Mayence, *Correspondance du cardinal Mercier avec le quartier général allemand.* Bruxelles, Dewit, 1919, in-8°, 506 p.

4. *Le Dossier diplomatique de la question belge.* Bruxelles, Van Oest, 1919, in-8°, VIII-416 p. — Ajouter la très intéressante étude critique de M. Fernand Van Langenhove intitulée *Comment naît un cycle de légendes.* Paris, Payot, 1916. Cf. *Rev. histor.*, t. CXXII, p. 381.

5. *La Belgique et la guerre. Histoire diplomatique, 1914-1918.* Bruxelles, Bertels, 1922, in-4°, 386 p.

Digitized by Google

approfondie sur les causes de la guerre et sur les divers incidents d'ordre diplomatique qui en marquèrent le cours. C'est l'œuvre d'un esprit sagace et avisé, puisée aux meilleures sources, et dont les historiens futurs auront à tenir largement compte.

M. J. CUVELIER[1] s'est surtout occupé de l'état des esprits, en même temps qu'il poursuit de la manière la plus attachante le récit de l'invasion, marquée à chaque pas par des violences d'une sauvagerie calculée, et il finit en adoptant la conclusion formulée par Pirenne : « Les Allemands ont fait du massacre un moyen de guerre et de la calomnie un procédé politique. »

Deux brillants officiers de notre État-major, le colonel TASNIER et le major VAN OVERSTRAETEN[2], ont décrit, avec une compétence sûre de témoins et une rare lucidité, la marche de nos troupes depuis Liége (août 1914) jusqu'à la marche sur le Rhin (novembre 1918). Si le livre de G. KURTH[3], fragment d'une œuvre plus largement conçue, et dont la mort a empêché l'achèvement, est un livre de combat, l'auteur ne s'en est pas moins montré le strict observateur de la méthode scientifique, et sa critique demeure pénétrante; il n'affirme rien dont il ne fournisse les preuves péremptoires.

Les quatre gros volumes de MM. GILLE, OOMS et P. DELANDSHEERE[4] renferment le journal détaillé, minutieusement tenu, de ce qui s'est passé à Bruxelles, sous les yeux des auteurs, pendant toute la durée de l'occupation. MM. DE THIER et GILBART[5] ont aussi relaté fidèlement ce qu'ils ont pu observer au cours de la guerre, à Liége et dans la province. Nous devons une mention toute spéciale au véritable monument érigé par MM. D. NIEUWLAND et J. SCHMITZ[6] aux victimes tombées dans nos provinces de l'Est. Ces sept volumes reproduisent d'innombrables témoignages, d'une précision implacable, soigneusement recueillis et passés au crible d'une critique vigilante. Si l'ouvrage est toujours objectif, il n'en constitue pas moins, nous dirons même d'autant plus, un réquisitoire formidable

1. *La Belgique et la guerre.* Bruxelles, Bertels, 1922, in-4°, VIII-420 p.

2. *La Belgique et la guerre. Les opérations militaires. L'armée belge dans la guerre mondiale.* Bruxelles, Bertels, 1922, in-4°, 484 p.

3. *Le Guet-apens prussien en Belgique.* Bruxelles, Dewit, 1919, in-8°, 227 p.

4. *Cinquante mois d'occupation allemande.* Bruxelles, Dewit, 1921, 3 vol. in-8°, 430, 520, 590 p.

5. *Liége pendant la Grande Guerre.* Liége, Bénard, 1920, 4 vol. in-8°, 313, 260, 243, 332 p.

6. *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg.* Bruxelles, Van Oest, 1919-1924, 7 vol. in-4°, 182, 374, 208, 208, 233, 240, 302 p.

Digitized by Google

contre la barbarie germanique. Il restera une source de premier ordre pour quiconque voudra étudier à fond l'histoire de l'invasion allemande.

HISTOIRE RELIGIEUSE. — Les travaux de R. KREGLINGER [1] témoignent d'une riche documentation et abondent en aperçus nouveaux. Franz CUMONT [2] a fait paraître la troisième édition des *Mystères de Mithra*. Les investigations d'E. BROECKX [3] ont porté surtout sur les doctrines professées par les Cathares et sur l'organisation intérieure de la secte. L'ouvrage capital paru en Belgique dans ce domaine depuis 1900 est celui du P. H. DELEHAYE, président des Bollandistes : *les Origines du culte des martyrs* [4], dont les revues spéciales ont fait unanimement ressortir le mérite exceptionnel. A citer aussi l'importante contribution à l'histoire des sciences théologiques due au P. DE GHELLINCK [5].

Dom U. BERLIÈRE, dont l'activité scientifique demeure extraordinaire, a publié sur les *Évêques auxiliaires de Liége* [6] une étude qui épuise la matière. Elle commence au XII[e] siècle, avec Isfride, et se termine avec le dernier coadjuteur, M. Laminne († 1924). Le chanoine J. LAENEN, dont nous avons signalé autrefois les débuts pleins de promesses, a consacré deux gros volumes à l'*Histoire de l'église métropolitaine de Saint-Rombaut à Malines* [7]. Après la biographie du saint et l'exposé des vicissitudes que subit la tradition, il étudie le chapitre depuis ses origines, le clergé inférieur, la situation économique, la construction et les transformations de l'édifice, le tout d'après des renseignements empruntés aux archives dont il est le conservateur. Plus important encore est le t. I de l'histoire paroissiale du diocèse [8] due au même savant chercheur. On y trouve, avec la géographie administrative, l'histoire des circonscriptions paroissiales, qui ont souvent varié, des indications intéressantes sur les dotations, la collation des bénéfices, le « séniorat ecclésiastique », etc. C'est un travail qui semble définitif.

1. *Études sur l'origine et le développement de la vie religieuse.* I : *les Primitifs, l'Égypte, l'Inde, la Perse.* II : *la Religion chez les Grecs et les Romains.* Bruxelles, 1919-1920, in-8°, 370 et 268 p.

2. Bruxelles, Lamertin, 1913, in-8°, XIX-233 p.

3. *Le Catharisme.* Hoogstraeten, 1916, in-8°, XXIII-308 p.

4. Bruxelles, Bollandistes, 1913, in-8°, VIII-502 p.

5. *Le Mouvement théologique au XII[e] siècle.* Paris, Gabalda, 1914, in-8°, 409 p.

6. Bruges, Desclée, 1919, in-8°, 200 p.

7. Malines, Godenne, 1919-1920, 2 vol. in-8°, 301, 386 p.

8. *Introduction à l'histoire paroissiale du diocèse de Malines.* Bruxelles, Dewit, 1924, in-8°, VI-469 p.

Digitized by Google

L'émigration aux Pays-Bas des catholiques anglais fuyant les persécutions des Tudors est un important épisode d'histoire religieuse, que les historiens belges avaient négligé jusqu'ici. Le P. LECHAT[1] s'est livré à de patientes recherches pour établir quand et comment ces émigrés arrivèrent aux Pays-Bas, quel accueil ils y reçurent et comment ils purent y subsister. L'union ne régna pas toujours parmi eux, et l'auteur nous trace un tableau aussi intéressant qu'inédit de leurs dissensions intestines, parfois très vives. D'autre part, ces réfugiés restèrent en communication avec leurs coreligionnaires demeurés au pays, et entretinrent avec passion leurs dispositions hostiles au gouvernement d'Élisabeth; ils travaillèrent aussi de la manière la plus active à provoquer une intervention étrangère dans leur patrie. Les sources de cette histoire sont fort dispersées, et le P. Lechat a trouvé de précieuses indications dans les archives de Belgique, de Lille et de Naples; il a utilisé également les sources monumentales et reproduit en appendice des correspondances inédites et fort curieuses.

A. DE MEYER[2] nous donne le résultat de ses recherches dans les archives de Paris, de Milan et de Rome sur l'histoire du Jansénisme. Il s'occupe surtout de la première période du mouvement d'opposition aux doctrines de l'*Augustinus*, et cherche à préciser quelle fut l'attitude du Saint-Siège et du pouvoir civil.

Nous avons mentionné dans notre précédent bulletin[3] le livre intéressant de P. DUCHAÎNE sur la *Franc-maçonnerie belge au XVIII^e siècle*[4]. Le même sujet a été traité par VAN DER SCHELDEN[5] laborieusement, mais avec un certain désordre. L'auteur expose à la fois la vie interne des loges et leurs rapports avec le Gouvernement et avec l'Église. On constate avec surprise qu'en dépit des sévères mesures décrétées par les autorités autrichiennes et des condamnations formelles prononcées contre l'ordre par Clément XII et Benoît XIV, de nombreux catholiques prennent part aux travaux de la franc-maçonnerie.

On n'ignorait pas que les séminaristes gantois furent durement punis de l'opposition qu'ils osèrent manifester à la politique religieuse de Napoléon. Cette attitude valut aux jeunes lévites d'être

1. *Les Réfugiés anglais dans les Pays-Bas espagnols durant le règne d'Élisabeth (1558-1603).* Roulers, De Meester, 1914, in-8°, 268 p.

2. *Les Premières controverses jansénistes en France.* Louvain, Van Linthout, 1922, in-8°, XXIII-574 p.

3. *Rev. histor.*, t. CXIV, 1913.

4. Bruxelles, Van Fleteren, 1911, in-8°, 523 p.

5. *La Franc-maçonnerie belge sous le régime autrichien.* Louvain, Uytspruist, in-8°, XIV-446 p.

Digitized by Google

incorporés dans l'armée française et internés à la citadelle de Wesel. Pour compléter l'histoire de cet épisode impressionnant de la domination française en Belgique, M. CLAEYS-BOUUAERT[1] a utilisé les documents des Archives nationales et du ministère de la Guerre à Paris, ainsi que les fonds de l'évêché de Gand. Les rapports des préfets et des ministres de l'Empire ont révélé maints détails nouveaux et suggestifs que l'auteur a intelligemment groupés. Il a eu aussi le mérite de mettre en rapport l'histoire du diocèse avec l'histoire générale de l'Église.

L'histoire de la Curie romaine depuis ses origines jusqu'à la réforme ordonnée par le pape Pie X a été exposée d'une manière très intéressante par A. MONIN[2].

HISTOIRE ÉCONOMIQUE. — L'histoire économique est représentée par des livres de valeur. H. VAN HOUTTE[3] s'est livré à un labeur considérable, et ses consciencieuses recherches ont abouti à des résultats notables. Il nous présente une vue d'ensemble, solidement documentée, sur notre situation économique à la veille de la Révolution française; grâce aux découvertes qu'il a faites lui-même dans les archives, il rectifie mainte opinion courante. Ainsi, par exemple, tandis que l'on fait généralement remonter l'origine de nos grandes industries au XVII^e siècle, Van Houtte démontre que leur établissement date du règne de Marie-Thérèse. Il réfute de manière convaincante les théories de Bücher, qui voit des différences radicales entre le régime commercial du moyen âge et celui des temps modernes; il établit que, même au XVIII^e siècle, le système médiéval fleurit toujours chez nous, ce qui explique la paralysie du commerce intérieur, la lutte lamentable des corps de métiers et les mille entraves apportées artificiellement au progrès économique. Dans ses controverses avec les historiens et les économistes qui l'ont précédé : Below, Des Marez, Pirenne, pour ne citer que les principaux, Van Houtte fait preuve d'un esprit sagement critique, ainsi que d'une réelle perspicacité. Son livre constitue une contribution de haute valeur à l'histoire économique du XVIII^e siècle.

Le livre de G. SIMENON[4] est le résultat d'un travail colossal de patience et d'érudition.

1. *Un séminaire belge sous la domination française. Le séminaire de Gand (1794-1812).* Gand, Van der Schelden, 1913, in-8°, 125 p.

2. *De Curia romana.* Louvain, Van Linthout, 1913, in-8°, XX-394 p.

3. *Histoire économique de la Belgique à la fin de l'Ancien régime.* Gand, Van Rysselberghe, 1920, in-8°, VIII-588 p.

4. *L'Organisation économique de l'abbaye de Saint-Trond depuis la fin du XIII^e siècle jusqu'au commencement du XVII^e.* Bruxelles, Hayez, 1912, in-4°, 632 p.

Digitized by Google

G. Bigwood[1] a cherché à découvrir comment se sont produites, d'une part la demande, de l'autre l'offre de l'argent dans la Belgique du moyen âge. A signaler des chapitres particulièrement intéressants consacrés à l'histoire du régime monétaire et de la lutte contre l'usure.

J. Cuvelier[2] a révélé comment un petit gentilhomme du XIV^e^ siècle fut le créateur de la fortune colossale de la Maison d'Orange. Son mémoire fourmille de détails intéressants pour l'histoire de la propriété foncière et l'histoire économique en général. Nous citerons aussi quelques monographies bien étudiées concernant la Lorraine belge[3], le Condroz[4] et le Hageland[5].

Le mémoire de J. Lefèvre[6], couronné par l'Académie, a pour objet l'histoire des relations commerciales qui existèrent entre la Belgique et l'Espagne, depuis le traité d'Utrecht jusqu'à la conquête française (1713-1792). Résultat d'un long et consciencieux travail poursuivi avec patience dans les divers fonds des archives du royaume, il nous fait bien saisir pourquoi les relations commerciales établies, au XVI^e^ et au XVII^e^ siècle, entre l'Espagne et nos provinces survivent à la séparation et même acquièrent, au XVIII^e^ siècle, une intensité plus grande. On y passe en revue les principaux facteurs qui eurent sur ces transactions une part d'influence; leur analyse étend, dans une proportion notable, les connaissances que nous possédions sur le régime douanier et la politique commerciale de notre pays à cette époque, sur les besoins de l'industrie, sur le rôle du gouvernement, enfin sur la mentalité du monde des affaires.

Histoire des institutions et du droit. — Les pèlerinages considérés comme expiation légale ont fait l'objet de recherches patientes de la part de C. Van Cauwenberghe[7]. R. Koerperich a étudié

1. *Le Régime juridique et économique du commerce de l'argent dans la Belgique du moyen âge.* Bruxelles, Lamertin, 1921-1922, 2 vol. in-8°, 683, 497 p.

2. *Les Origines de la fortune de la Maison d'Orange.* Bruxelles, Lamertin, 1921, in-8°, 214 p.

3. L. Verhulst, *la Lorraine belge.* Bruxelles, Lamertin, 1920, in-8°, 318 p.

4. R. Ulens, *le Condroz.* Ibid., 1921, 209 p.

5. E. Vlieberg et R. Ulens, *Het Hageland* (en flamand). Bruxelles, Hayez, 1921, in-8°, 490 p.

6. *Étude sur le commerce de la Belgique avec l'Espagne au XVIII^e^ siècle.* Bruxelles, Hayez, 1921, in-8°, 294 p.

7. *Les Pèlerinages expiatoires et judiciaires dans le droit communal de la Belgique au moyen âge.* Louvain, Ceuterick, 1922, in-8°, VIII-244 p.

Digitized by Google

dans son ensemble la question de la mainmorte[1]. L. VERRIEST[2] s'est occupé du régime seigneurial hennuyer au Xe, au XIe et au XVIIIe siècle. La première partie est remarquable; la partie intermédiaire n'a pas été aussi approfondie.

HISTOIRE DIPLOMATIQUE. — Dans une étude fortement documentée, l'ancien ministre L. LECLÈRE[3] nous présente le vivant tableau des changements territoriaux qui se sont produits, depuis le traité de Verdun, dans les contrées situées, d'une part entre le Rhin et les Alpes, de l'autre entre l'Escaut, la Meuse, la Saône et le Rhône, changements nés tantôt des progrès ou des reculs respectifs de l'Allemagne et de la France, tantôt de la naissance d'États nouveaux, tels que la Savoie, la Suisse, la Belgique et la Hollande. L'attention de l'auteur s'est portée d'une façon particulière sur les démembrements successifs de nos Pays-Bas, et il expose magistralement les vicissitudes de l'âpre débat qui s'est poursuivi pour la possession des pays d' « Entre-Deux ». Il serait impossible de résumer avec plus de clarté l'histoire très compliquée des traités qui remanièrent si fréquemment la carte de l'Europe centrale et occidentale. Les faits essentiels sont méthodiquement mis en lumière, les détails n'encombrent pas la narration; à chaque page, les réflexions profondes et les observations ingénieuses se pressent sous la plume alerte du professeur expérimenté.

M. A. DE RIDDER, se fondant sur les documents conservés dans les archives de notre ministère des Affaires étrangères, a démontré[4] que ce n'est pas seulement depuis le régime bismarckien que la Prusse a profité de toutes les occasions pour chercher noise à la Belgique. Cette même vérité ressort d'un autre livre important du même savant écrivain[5]; les archives diplomatiques, utilisées par l'auteur en même temps que les papiers du comte de Theux, fournissent le détail des intrigues infiniment compliquées des hommes d'État prussiens.

La question rhénane demeure un problème angoissant. Le comte

1. *Les Lois sur la mainmorte dans les Pays-Bas catholiques.* Louvain, Smeesters, 1922, in-8°, XV-287 p.

2. *Le Régime seigneurial dans le comté de Hainaut, du Xe siècle à la Révolution.* Louvain, Smeesters, 1919, in-8°, XVI-428 p.

3. *La Question d'Occident. Les pays d' « Entre-Deux » dé 843 à 1921. Régions rhodaniennes, Alsace-Lorraine, Belgique et Rhénanie.* Bruxelles, Lamertin, 1921, in-8°, 318 p.

4. *La Belgique et la Prusse en conflit, 1834-1838.* Bruxelles, Vromant, 1919, in-8°, 167 p.

5. *Histoire diplomatique des traités de 1839.* Ibid., 1920, 399 p.

Digitized by Google

R. De Briey[1] l'a étudié à la lumière des faits historiques et en a exposé les diverses phases d'une manière attachante.

Histoire provinciale et locale. — Nous devons signaler sous cette rubrique quelques travaux méritoires : l'*Histoire de Gand*[2] par Victor Fris est un modèle de monographie locale. S'occupant de la même cité, M. Heins[3] a surtout étudié les institutions. Dom U. Berlière[4] a condensé les résultats de patientes recherches sur l'histoire de Gosselies. G. Schuind[5] a retracé d'après les sources l'histoire intéressante de l'abbaye princière de Stavelot-Malmédy, qui appartint à l'ordre bénédictin depuis le VII^e^ siècle jusqu'à la fin de l'Ancien régime. C. Tihon[6] a rédigé une bonne monographie du règne de Robert de Berghes à Liége. Il donne beaucoup de détails inédits sur les rapports de la principauté avec les Pays-Bas et sur la répression de l'hérésie. G. Des Marez est l'auteur d'une étude bien documentée sur la *Place royale de Bruxelles*[7].

Histoire coloniale. — Notre histoire coloniale s'est enrichie de plusieurs contributions intéressantes : A. Delcommune. *Vingt années de vie africaine*[8]; G. Vanderkerken. *Les sociétés du Congo belge et les problèmes de la politique indigène*[9]; A. Hutereau. *Histoire des peuplades de l'Helé et de l'Oubangi*[10]; P. Colle. *Les Baluba (Congo belge)*[11]; P. Daye. *L'empire colonial belge*[12].

Biographie. — L'Université de Gand a publié, à l'occasion de son centenaire (1917), un volumineux *Liber memorialis*[13] contenant la biographie de tous les professeurs qui y ont enseigné depuis

1. *Le Rhin et le problème d'Occident.* Bruxelles, Dewit, 1922, in-8°, II-325 p.
2. Bruxelles, Van Oest, 1913, in-8°.
3. *Gand, sa vie et ses institutions.* Gand, Hoste, 1914-1915, 2 vol. in-8°, 276, 569 p.
4. *Recherches historiques sur la ville de Gosselies.* Maredsous, Abbaye, 1922, in-8°, t. I, 253 p.
5. *Une principauté ecclésiastique de l'Ancien régime, Stavelot-Malmédy.* Stavelot, Havelange, 1914, in-8°, 320 p.
6. *La Principauté et le diocèse de Liége sous Robert de Berghes (1557-1584).* Liége, Vaillant, 1923, in-8°, 330 p.
7. Bruxelles, Lamertin, 1923, in-4°, 224 p.
8. Bruxelles, Larcier, 1922, 2 vol. in-8°, 346, 599 p.
9. Bruxelles, Bruylant, 1920, in-8°, VIII-462 p.
10. Bruxelles, Goemaere, 1922, in-8°, 334 p.
11. Bruxelles, Dewit, 1914, in-8°, t. II, LVII-918 p.
12. Bruxelles, Rossel, 1923, in-8°, 669 p.
13. Gand, Van der Poorten, 2 vol. in-4°, 480, 618 p.

Digitized by Google

l'origine. A remarquer surtout les articles Haus (criminaliste, † 1881); Paul Fredericq (historien, † 1920); Huet (philosophe, † 1868); Laurent (juriste, † 1887); Roulez (archéologue, † 1878); Thorbecke (juriste et homme d'État, † 1872); Warnkœnig (historien, † 1866); J. Plateau (physicien, † 1883); A. Renard (géologue, † 1903).

L'Académie royale de Belgique continue à faire paraître la *Biographie nationale*[1], commencée il y a plus de trente ans. Des études importantes ont été consacrées à plusieurs hommes qui ont joué un rôle important dans notre vie politique[2].

K. Van Sull[3] a fait revivre en s'aidant de documents de famille la puissante personnalité du théologien Lessius, qui exerça une influence considérable sur le mouvement des idées au XVI^e^ siècle. Le P. Callaeye[4] a fait une œuvre analogue pour le prince Ch. d'Arenberg, qui, au siècle suivant, joua un grand rôle politique avant de s'ensevelir dans un cloître. Il a utilisé les archives de son ordre et celles de la maison d'Arenberg. — On connaissait assez peu de détails sur la carrière de M^me^ de Bellem, dite la Pineau, qui fut l'Égérie de l'agitateur Van der Noot à l'époque de la Révolution brabançonne. F. Van Kalken[5] a reconstitué la biographie de cette intrigante créature.

La famille d'Arschot, de très ancienne noblesse, a compté un grand nombre de représentants qui se sont distingués sur les champs de bataille et dans l'exercice des hautes charges politiques. Le comte d'Arschot-Schoonhoven[6] a décrit minutieusement 144 monuments épigraphiques relatifs à ses ancêtres. Cet important recueil est précédé d'une savante préface d'A. De Ridder, qui traite de l'ancienne

1. Bruxelles, Bruylant, 1913-1922, 2 vol. in-8°, 990, 919 p. — L'*Annuaire de l'Académie* contient chaque année la biographie des académiciens décédés. A signaler spécialement dans l'*Annuaire* de 1924 les biographies de G. Kurth et P. Fredericq par H. Pirenne.

2. E. de Moreau, *Ad. Deschamps (1807-1875)*. Bruxelles, Dewit, 1911, in-8°, 549 p. — A. Bellemans, *V. Jacobs (1838-1891)*. Ibid., 1913, in-8°, XVI-763 p. — Baron du Sart de Bouland, *le Duc d'Ursel (1848-1903)*. Tournai, Casterman, 1913, in-8°, 367 p. — E. Rubbens, *Ed. Ducpetiaux (1804-1868)*. Bruxelles, Dewit, 1922, in-8°, XVIII-390 p.

3. *Leonardus Lessius*. Wetteren, De Meester, 1923, in-8°, VIII-336 p.

4. *Étude sur le prince Charles d'Arenberg, frère mineur capucin. La vie religieuse et familiale en Belgique au XVII^e^ siècle*. Rome, 1919, in-8°, XXXI-375 p.

5. *Madame de Bellem, la Pompadour des Pays-Bas*. Bruxelles, Hayez, 1923, in-8°, 292 p.

6. *Épitaphier de la famille d'Arschot*. Arlon, Brück, 1913, in-4°, XLVIII-181 p.

Digitized by Google

juridiction héraldique des Pays-Bas. Ce dernier[1] a repris la publication de l'*Annuaire de la noblesse belge*[2], précieux recueil qui abonde en détails précis et soigneusement vérifiés. A citer aussi E. GEVAERT, *Héraldique des provinces belges*[3].

Le livre attachant du baron BUFFIN[4] nous retrace la vie du premier roi des Belges avant son avènement au trône. L'auteur a pu consulter notamment les archives privées des familles souveraines de Belgique, de Bavière et de Russie, et il en a tiré une foule de détails inédits, qui éclairent d'un jour nouveau la grande figure du « Nestor des rois ».

ARCHÉOLOGIE. — CAPART[5] a réuni en un gros volume une série d'études originales sur la civilisation égyptienne. F. CUMONT[6] a réédité et considérablement développé le catalogue des musées du Cinquantenaire à Bruxelles (sculptures grecques et romaines, inscriptions grecques et latines, monuments gallo-romains). On y trouve la reproduction de nombreux monuments, accompagnée de savantes notices.

HISTOIRE DES LETTRES, DES ARTS ET DE L'ENSEIGNEMENT. — L'ouvrage de J. BIDEZ[7] sur le grand philosophe néo-platonicien Porphyre relève sans doute de la discipline philologique, mais, en écrivant la biographie du personnage, l'auteur a fait preuve d'un tel talent d'historien que nous ne pourrions sans injustice ne pas le citer ici.

A l'occasion du 150e anniversaire de sa fondation, l'Académie royale de Belgique a dressé[8] le bilan de l'activité de ses diverses classes par les soins de plusieurs spécialistes.

On trouve dans l'ancienne littérature espagnole un grand nombre d'œuvres, dont le sujet a été puisé dans l'histoire des Pays-Bas, durant la période d'un siècle qui suit l'abdication de Charles-Quint. Des maîtres de la scène ont écrit des drames qui rappellent la guerre poursuivie pendant quatre-vingts ans sur notre sol : Lope de Vega,

1. Avec la collaboration du baron de Troostenbergh.
2. Bruxelles, Dewit, 1924, 2 vol. in-8°, 400 et 200 p.
3. Ibid., Vromant, 1918, in-4°, 112 p.
4. *La Jeunesse de Léopold Ier, roi des Belges.* Bruxelles, Lamertin, 1914, in-8°, 373 p.
5. *Leçons sur l'art égyptien.* Liége, Vaillant, 1920, in-8°, XIV-551 p.
6. Bruxelles, Vromant, 1914, in-8°, XII-268 p.
7. *Vie de Porphyre.* Gand, Van Goethem, 1913, in-8°, VII-241 p.
8. Pelseneire, Stroobant, Massart, Pirenne, Thomas, Cornil, Leclère, Mahaim, Solvay, Bergmans, *l'Académie royale de Belgique depuis sa fondation (1772-1922).* Bruxelles, Lamertin, 1922, in-8°, 342 p.

Digitized by Google

Juan Perez de Montalvan, Jimenez de Enciso, etc. E. GOSSART[1] a étudié une série de ces pièces très réalistes et constate qu'elles respectent l'histoire dans une notable mesure. Les deux volumes consacrés par FIERENS-GEVAERT aux *Primitifs flamands*[2] contiennent des notices originales sur tous les peintres de quelque notoriété qui ont vécu dans nos provinces depuis les Van Eyck jusqu'à Antonio Moro.

Le système d'enseignement pratiqué par les Jésuites à leurs débuts a fait l'objet des recherches consciencieuses et d'une étude approfondie du P. J.-B. HERMAN[3].

Nous devons à J. BECKER[4] une monographie complète et bien documentée du célèbre collège de Houdain à Mons, fondé en 1545. Le livre d'A. SLUYS[5] sur l'histoire de l'enseignement dans notre pays, durant la domination française et le régime hollandais, a été composé judicieusement d'après les documents des archives. On y trouve beaucoup de faits peu ou mal connus de la période 1795-1830. On peut rattacher à cette rubrique l'étude consciencieuse de F. VAN ORTROY[6] sur le fondateur de l'école belge de géographie, Gemma Frisius (1508 † 1555).

Eugène HUBERT.

1. *Les Espagnols en Flandre.* Bruxelles, Lamertin, 1914, in-8°, 331 p.

2. Bruxelles, Van Oest, 1913, 2 vol. in-4°, 168, 326 p.

3. *La Pédagogie des Jésuites au XVI^e siècle. Ses sources et ses caractéristiques.* Louvain, Saint-Esprit, 1914, in-8°, 336 p.

4. *Un établissement d'enseignement moyen à Mons depuis 1545.* Mons, Dequesne, 1912, in-4°, 619 p.

5. *Histoire de l'enseignement aux trois degrés en Belgique sous les régimes français et hollandais, 1795-1830.* Gand, Siffer, 1914, in-8°, VIII-402 p. (en flamand).

6. *Bio-bibliographie de Gemma Frisius.* Bruxelles, Hayez, 1920, in-8°, 418 p. — A rapprocher de cette étude le mémoire du même auteur : *l'Œuvre cartographique de Gérard et de Corneille de Jode.* Gand, Van Goethem, 1915, in-8°, XXXV-231 p.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Vasilii Sinaïski. **La cité populaire, considérée au point de vue de la cité quiritaire; de l'origine de l'histoire agraire, de l'histoire du droit de la Rome ancienne et de ses institutions religieuses et guerrières.** Riga, typographie de l'État, 1924. In-4°, 114 pages, avec une carte. (Publications de l'Université latvienne, X, 1924.)

Cette seconde étude, développement et souvent répétition de la première[1], avec la même méthode, la même logique systématique, malheureusement aussi avec la même obscurité de forme et de pensée, expose sur les institutions de la cité populaire, suite de la cité quiritaire, les principes et les résultats suivants : aux *Quirites* (*Montani*, de Rome) six phases successives d'extensions, de propagations (*pagus*), trois par trois, juxtaposent le *populus* (*pagani*, *vicini*, de la campagne); des trente anciennes curies, corporations religieuses (*sodalitates*), sortent les trente tribus locales de Servius Tullius, leurs homonymes, qui, à raison de 600 hommes par tribu, fournissent, avec les douze centuries équestres, 192 centuries. En 304, Fabius Maximus remplace les quinze anciennes tribus du Forum (ville et faubourgs), formées, trois par les *Luceres*, six par les *Ramnes*, six par les *Tities*, et qui renaîtront plus tard presque exactement dans les quatorze régions d'Auguste, par les quatre tribus dites urbaines et par onze des quinze premières tribus locales; de 495 à 387 ont été fondées, par groupes de 300 colons, les cinq premières tribus à noms locaux; de 357 à 241 les dix dernières. L'armée a d'abord 180 centuries, dont 162 de fantassins et 18 de cavaliers, successeurs des énigmatiques *celeres;* elle est commandée par un *praetor maximus*, remplacé ensuite par un roi viager, et assisté de deux préteurs secondaires, prototypes des consuls, et a pris sous le premier Tarquin la forme de la phalange à seize ou dix-huit lignes. Sous Servius Tullius, créateur du régime censitaire, elle passe à 192 centuries, dont 18 de cavalerie, avec une centurie supplémentaire purement politique comprenant, après 387, les 3,000 prolétaires de réserve, *accensi*, des tribus urbaines, au cens de 11,000 as; puis, en 387, à 210 centuries, dont 30 d'*accensi;* la phalange a été remplacée par quatre légions manipulaires, d'abord de 4,200 hommes chacune (1,200 *hastati*,

1. Voyez *Rev. histor.*, t. CXLVII, p. 241-243.

Digitized by Google

1,200 *principes*, 600 *triarii*, 1,200 *rorarii*, sans les *accensi* et la cavalerie), puis de 5,250, à manipules de 60 hommes, avec 150 gradés. Après les héros légendaires Romulus et Numa, les rois historiques ont été Tullus, Ancus, le premier Tarquin, grands préteurs réélus; Servius et le second Tarquin, rois viagers. Les tribuns de la plèbe paraissent avoir été d'abord quatre, élus par les conciles plébéiens. Les 300 membres du Sénat, dont les 164 *conscripti*, se décomposent en : 200 représentants des 180 centuries avec 20 chefs, 64 représentants des 60 escadrons de cavalerie avec 4 chefs et 36 représentants des 30 centuries urbaines avec 6 chefs. La cité populaire a deux sortes de comices légaux, les comices curiates des trente anciennes tribus dont on peut reconstituer les noms et les comices centuriates militaires, ouverts par Servius aux plébéiens, et, dès lors, obligés de faire confirmer leurs décisions par les comices curiates (*auctoritas patrum*); la loi Valeria Horatia de 449 soumet aux plébiscites les magistrats du peuple par rapport à la plèbe; la loi Publilia de 339 donne aux tribuns le droit de convoquer le peuple; la loi Hortensia de 286 reconnaît pleine validité aux plébiscites. Chaque tribu-région de l'*ager romanus* a six villages, *vici*, *compita*, possédant chacun pour leurs quatre quartiers un *campus*, place communale, des *possessiones*, terre de jouissance indivise, et des *agri divisi* et *assignati*, terres réparties entres les habitants. Les trente prénoms usuels des citoyens sont les noms des trente premières tribus; les mille noms gentilices (plus exactement 1,080) sont les noms des quartiers des *compita;* la *gens* est la corporation militaire, religieuse, établie dans un quartier. Les *Argea* (*Argaea*, *Arcaea*, *arx*) sont les trente chapelles primitives des curies; les *Argei* sont des poupées d'argile, images de leurs trente héros; le jet annuel dans le Tibre, le 14 mai, des trente *Argei* de roseaux se rattache à la légende des origines grecques de Rome. Le *jus Quiritium* est le droit créé par les curies. Toute cette organisation, commune au monde gréco-romain, vient peut-être d'Égypte.

Ces ingénieuses et subtiles reconstitutions se heurtent aux mêmes objections que les précédentes, surtout pour la *gens*, la magistrature suprême, l'histoire des curies. Se concilient-elles avec les faits historiques, l'archéologie, la topographie? Elles n'en méritent pas moins une sérieuse discussion.

Ch. LÉCRIVAIN.

Hastings EELLS. **The attitude of Martin Bucer toward the bigamy of Philip of Hesse.** New-Haven, Yale University Press; Londres, Humphrey Milford, 1924. In-8°, VI-253 pages. Index. Prix : 12 sh. 6.

L'attitude embarrassée des réformateurs devant les fantaisies conjugales du landgrave de Hesse a servi de thème à la puissante dialec-

Digitized by Google

tique de Bossuet et à l'ironie de Voltaire. Mais on ne s'est pas assez précisément demandé quel avait été, en cette bizarre occurrence, le principal conseiller, disons le directeur de conscience de l'époux inassouvi de Christine de Saxe. Cela est si vrai que Baum, dans son *Capito und Butzer*, a pu conter l'histoire du réformateur de Sélestat sans même mentionner son rôle, cependant capital, en cette affaire. Ce sont seulement les publications de Mentz et Erichson, c'est surtout la correspondance du landgrave avec Bucer éditée par Lenz qui ont permis de faire la lumière.

M. Eells, à la suite de quelques érudits allemands (W. Rockwell, Brieger, Köhler et enfin Grisar), s'attaque à ce sujet. Il aboutit, par une analyse patiente des textes, aux conclusions suivantes, qui paraissent définitives : le landgrave, qui punissait de mort la bigamie dans sa constitution de 1532, découvre la théorie du second mariage en 1539, lorsqu'il veut épouser Marguerite von der Sale sans avoir à renouveler pour son compte l'aventure de Henri VIII. Il se tourne alors vers Bucer, qui venait de mener avec succès les négociations de la Concorde de Wittemberg.

Bucer n'a pas fait preuve, en cette circonstance, de la servilité qu'on lui a reprochée. Très pur du côté de l'argent, lui-même irréprochable dans sa vie conjugale, il s'est bien laissé influencer par des considérations politiques (ne pas risquer de perdre l'un des protecteurs de la Réforme), mais il ne semble pas avoir parlé contre sa conscience. Il faut, pour le juger, se souvenir de deux choses : 1° les réformateurs vivaient en plein dans l'Ancien Testament, et ne concevaient point qu'on pût imposer à la liberté des chrétiens des limites que n'avaient pas connues les patriarches; 2° par réaction contre l'immoralité cléricale, ils avaient du mariage, à la suite de saint Paul, une notion toute spéciale : c'est une profession où doivent demeurer ceux à qui fut refusé le don de chasteté; c'est un remède contre la fornication[1]. Il s'ensuit que ceux qui, en conscience, ne peuvent trouver en un seul mariage une médecine suffisante contre la sensualité ont droit à une *Nebenehe*. Le raisonnement se tient. A nos yeux modernes il peut sembler étrange de prendre une seconde femme pour éviter de commettre le péché d'adultère, mais nous sommes loin des conceptions bibliques. Bucer les exposait théoriquement dès 1531, et voyait déjà dans la bigamie un moyen d'éviter la damnation. C'est seulement dix ans après l'affaire du landgrave, dans ses cours de Cambridge, qu'il semble dire que, depuis le Christ, la polygamie a cessé d'être utile : les patriarches devaient, par tous les moyens, multiplier les enfants de Dieu; cela n'est plus nécessaire depuis la conversion des gentils.

En fait, l'influence de Bucer a été prépondérante dans la rédaction du

1. Le landgrave se livrait à la débauche (il y avait sans doute gagné la syphilis) et déclarait qu'il était incapable de faire autrement si on le laissait marié à la seule Christine.

Digitized by Google

fameux *Wittenberg Ratschlag* qui devait tranquilliser la conscience du landgrave. Les pauvres réformateurs étaient bien embarrassés. Comme le dit le critique américain J. A. Faulkner, ils donnent un « reluctant quasi-consent ». Ils comptaient bien, et Bucer parmi eux, que le landgrave aurait la sagesse de garder secrète cette concession exceptionnelle, et qui ne devait pas servir d'exemple. Le malheureux Bucer va jusqu'à supplier le prince de se contenter d'élever Marguerite au rang de concubine : le concubinat est considéré comme une médecine contre l'adultère! Mais les von der Sale voulaient que leur fille fût *Landgräfin*, et Philippe voulait poser au réformateur religieux qui restaure les libertés du peuple élu!

Pour exercer une pression sur les pasteurs, il se livre à un véritable chantage, les menaçant de tout dire à l'empereur, avec lequel il se réconcilie. En somme, Charles-Quint ne s'est pas montré plus difficile que les gens de Wittemberg. Dès lors Bucer, pour essayer d'éviter le scandale, se trouve amené à user d'artifices que nous sommes bien obligés, malgré les efforts de M. Eells (p. 125-128), d'appeler des mensonges, par exemple dans sa lettre du 15 septembre 1540 en réponse aux prêcheurs de Memmingen.

Quant au *Dialogus Neobuli*, qui devait réfuter les accusations de l'ennemi du landgrave, le duc Henri de Brunswick, on a voulu y voir l'œuvre de Bucer. La correspondance publiée par Lenz ne permet pas, comme l'a démontré Rockwell, de maintenir cette thèse. Si le *Dialogus* reproduit les opinions de Bucer, s'il a pu y mettre la main, c'est bien contre sa volonté que le landgrave a fait paraître cet écrit malencontreux. Encore une fois, la publicité ne pouvait convenir à Bucer, qui voyait dans la bigamie une exception tolérable, destinée à demeurer secrète. Il fit tout ses efforts pour obtenir la suppression de ce volume, dû probablement à Leining, pasteur à Melsungen.

Tout cela est exposé par M. Eells avec beaucoup de clarté, et je crois qu'il n'y aura plus lieu de revenir sur cette question.

Henri HAUSER.

Edgard I. FRIPP. **Master Richard Quyny, Baillif of Stratford-upon-Avon and Friend of William Shakespeare.** Londres, Humphrey Milford, 1924. 1 vol. in-8°, 215 pages. Prix : 10 sh.

Personne n'était assurément mieux qualifié pour écrire ce livre que l'éditeur des *Minutes and Accounts of the Corporation of Stratford-upon-Avon, 1553-1620*. Les Quyny et les Shakespeare furent liés pendant quatre générations au moins : Richard Quyny l'ancien était déjà en relation avec le grand-père de William Shakespeare, Richard Shakespeare de Snitterfield ; Adrien Quyny, fils de ce Richard, était le collègue et l'ami du père de Shakespeare, John ; Richard Quyny le jeune, fils d'Adrien, qui fournit le sujet de ce livre, était le con-

Digitized by Google

temporain et l'ami de l'acteur de Stratford. L'unique épave de la correspondance de ce dernier qui nous ait été conservée est justement une lettre de Richard Quyny. Enfin, le fils de ce même Richard Quyny, Thomas, épousa la plus jeune fille de Shakespeare, Judith. Pour cimenter l'union des deux familles, Thomas et Judith appelèrent leur premier enfant Shakespeare-Quyny.

Les documents que M. Fripp a su demander aux archives locales lui ont permis de reconstituer avec quelque précision la carrière du bailli de Stratford en même temps que l'ambiance de ce personnage. Il nous semble qu'on peut accepter avec confiance toutes les données qu'il apporte, principalement sur l'activité administrative de Richard Quyny, que les registres municipaux et autres documents similaires permettent de suivre d'une manière continue. Nous serons beaucoup moins affirmatif en ce qui touche les multiples hypothèses que l'auteur nous offre à propos de William Shakespeare et des œuvres qui lui sont attribuées : sonnets, poèmes et pièces de théâtre. Sur ce terrain particulier, nous nous refusons à le suivre, ne voyant dans les rapprochements qu'il présente rien qui puisse entraîner, de près ni de loin, notre conviction. Comment ne voit-on pas que ce Stratford-sur-Avon, auquel M. Fripp et ses émules se plaisent à rapporter tant de choses, n'est nulle part nommé dans les ouvrages du poète? Quelle explication nous propose-t-on à cette omission extraordinaire? Aucune, à vrai dire. On constate même avec surprise que tous les érudits orthodoxes s'accordent soigneusement à la passer sous silence. D'innombrables articles, des livres entiers se succèdent qui nous exposent par le menu les relations de William Shakespeare avec son pays natal, mais aucun d'entre eux ne consacre la plus légère allusion à cet oubli inexplicable du nom de ce Stratford tant aimé, devenu, de nos jours, le centre d'un culte aussi ingénieux qu'exubérant. Ce bourg, auquel tant de liens et de souvenirs attachaient, dit-on, le poète, est, d'un bout à l'autre, absent de son immortel théâtre, cependant si propice à d'occasionnelles évocations : voilà le fait essentiel qu'il importe de rappeler sans cesse, en face des constructions téméraires de l'érudition stratfordienne.

Au reste, un fait, entre bien d'autres, devrait provoquer, chez ces savants, des réflexions salutaires. On sait l'importance exceptionnelle accordée jusqu'à ces derniers temps, par les biographes de William Shakespeare, à ses rapports avec son compatriote Sir Thomas Lucy, de Charlecote, qu'il aurait satirisé si cruellement dans *The Merry Wives of Windsor*, après avoir eu avec ce personnage de graves difficultés pour une affaire de braconnage qui l'aurait amené à s'enfuir de Stratford. Cette histoire, rapportée pour la première fois en 1709 par Rowe, a constitué pendant longtemps un des chapitres les plus importants de la vie stratfordienne de l'acteur. Sir Sidney Lee lui donne encore, à l'heure présente, une place toute particulière. Or, voici que les plus récents et les plus avisés des critiques et biographes

Digitized by Google

de William Shakespeare se résignent à écarter cette histoire tant de fois racontée. Ils s'accordent, depuis peu, pour en constater le caractère légendaire et, pour tout dire, la fausseté. Le monument construit par la piété stratfordienne commence à s'effriter. A son tour, M. Fripp s'abstient avec prudence de faire état de l'aventure de Charlecote. Mais les rapprochements qu'il maintient ou qu'il suggère entre l'acteur de Stratford et le théâtre shakespearien ne sont pas mieux fondés que celui qu'il a sagement éliminé. Autre observation, qui touche à une question de méthode. Pourquoi M. Fripp présente-t-il partout le nom de *Shakespeare* avec cette orthographe, alors que sans doute on ne le trouve pas une seule fois orthographié ainsi dans les documents locaux? De même, sous prétexte que *Hamlet* et *Hamnet* sont équivalents, l'auteur donne constamment le premier prénom à tel personnage, comme l'enfant de l'acteur, qui se nomme uniquement *Hamnet* dans les actes (p. 99, etc.). Nous n'insisterons pas davantage sur ces réserves. A la condition de ne pas suivre l'auteur dans ses conjectures shakespeariennes, on lira avec intérêt cette biographie, véritable chronique de la petite ville de Stratford et de sa vie locale pendant les vingt dernières années de la période élisabéthaine.

Abel LEFRANC.

Wilhelm MOMMSEN. **Kardinal Richelieu. Seine Politik im Elsass und in Lothringen.** Berlin, Verlag für Politik und Wirtschaft, 1922. 1 vol. in-8°, 431 pages.

Beaucoup d'historiens se figurent que Richelieu, en redevenant en 1624 ministre principal, avait des plans nettement formés dont jamais il ne s'écarta, et jadis, au baccalauréat, à la question : « Qu'était Richelieu? » le candidat ne manquait pas de répondre : « Il avait trois plans ». Le troisième était l'abaissement de la maison d'Autriche et le recul des frontières jusqu'au Rhin. Le candidat certainement ignorait qu'il traduisait ainsi un document qu'on a appelé le testament latin du cardinal : « Hic igitur ministerii mei scopus, restituere Galliae limites quos natura praefixit, reddere Gallis regem Gallum, confundere Galliam cum Francia et ubicumque fuit antiqua Gallia, ibi restaurare novam. » Mais ce document n'émane point de Richelieu; il est l'œuvre du jésuite le P. Labbe, qui le fit paraître en 1643 et le recueillit dans un volume intitulé : *Elogia sacra... eminentia*, publié à Grenoble en 1664.

Contre la thèse généralement admise, s'élève dans ce volume M. Wilhelm Mommsen, petit-fils du grand historien. L'ouvrage, empressons-nous de le dire, est d'une belle tenue historique et digne d'un tel nom. L'auteur connaît fort bien la bibliographie de son sujet : les huit volumes du recueil d'Avenel ont été dépouillés avec le plus grand soin : à peu près aucun ouvrage français moderne, même parmi les

Digitized by Google

plus infimes, ne lui a échappé. Parlant de l'Alsace qui est devenue l'enjeu de la dernière guerre, il se garde de toute déclamation, de tout regret. Il semble ignorer la politique présente et très objectivement il se pose la question : quelles étaient les intentions de Richelieu sur les Trois-Évêchés que la France occupait depuis 1552, mais qui en 1624 n'étaient pas encore annexés au royaume, sur la Lorraine où régnait précisément depuis 1624 le frivole duc Charles IV, et sur l'Alsace qui, sous la dépendance de l'Empire, était composée d'un grand nombre d'états, seigneuries ou villes libres, catholiques ou protestants ? Pour les trois pays, il revient sur cette question en distinguant quatre périodes : depuis le début du ministère jusqu'à la paix de Cherasco (1624-1631), depuis cette paix jusqu'à la déclaration de la guerre à l'Espagne (1631-mai 1635), depuis l'entrée dans la lutte jusqu'à la mort de Bernard de Saxe-Weimar (1635-1639), les trois dernières années de Richelieu (1640-1642); il essaie de démontrer que, si en chacune de ces périodes Richelieu a désiré la réunion à la France des Trois-Évêchés et de la Lorraine, il n'a jamais songé à une annexion de l'Alsace, ou du moins il n'y a songé que tout à la fin de sa vie, après les succès de 1640 et encore de façon vague. A la thèse précédente il en oppose une autre : Richelieu n'a pas voulu l'annexion de l'Alsace, et, chose curieuse, il se rencontre tout à fait avec l'idée qu'a exprimée notre collaborateur M. L. Batiffol dans un article publié ici même (*Revue histor.*, 1921, t. CXXXVIII, p. 161-200). Mais cette thèse nous paraît aussi absolue que la précédente et nous demandons à présenter à ce sujet quelques courtes observations.

Que Richelieu ait voulu achever la réunion à la France des Trois-Évêchés, il ne saurait à ce sujet y avoir aucun doute. Il y aurait eu quelque déshonneur à restituer à l'Empire les trois villes de Metz, Toul et Verdun, où les troupes françaises étaient entrées en 1552, et les territoires des évêques sur lesquels s'était étendue peu à peu l'autorité de la France; le marquis de Pimodan nous a raconté l'histoire de cette extension pour l'évêché de Toul dans un livre qui a échappé à M. Mommsen; M. Gaston Zeller nous la racontera bientôt pour celui de Metz et nous osons espérer que M. l'abbé Aimond, poursuivant sa belle étude sur l'évêché de Verdun de 1272 à 1552, la conduira jusqu'à 1648. Richelieu indiqua du reste très nettement son intention par la création en 1633 du Parlement de Metz; ce Parlement n'avait pas seulement pour attribution de juger en dernier ressort les procès des territoires des Trois-Évêchés, mais d'étendre sur eux l'autorité du roi, d'y faire pénétrer sa volonté.

Terres du duché de Lorraine et terres des Trois-Évêchés étaient entremêlées; la France, maîtresse à Toul, à Baccarat et à Épinal, était tout naturellement tentée de revendiquer Bar-le-Duc, Nancy, Pont-à-Mousson; puis à l'est de la Champagne c'est la Lorraine qu'elle trouvait devant elle; ne devait-elle pas avant tout arrondir ses frontières au détriment du plus proche voisin? Une Alsace française au delà d'une

Digitized by Google

Lorraine indépendante n'était-ce pas un véritable paradoxe? Richelieu a donc certainement songé avant tout à une réunion de la Lorraine. Dès le début de son ministère, en 1624, il a revendiqué un certain nombre de terres lorraines, sous prétexte qu'elles faisaient autrefois partie des Trois-Évêchés, maintenant français; il en faisait dresser la liste par des commissaires du Parlement de Paris, à la tête desquels était Le Bret; il y eut comme une première ébauche de cette « chambre de réunion » que créera plus tard Louis XIV. Puis à cause de la conduite du duc Charles IV, après s'être fait livrer les places de Marsal, Clermont-en-Argonne, Stenay, Jametz, il mit en 1633 le siège devant Nancy et occupa toute la Lorraine. Avait-il l'intention de la garder, quoi qu'il arrivât? Mais dans la question de la Lorraine aussi, il n'a pas montré cette rigidité que M. Mommsen lui attribue. Le 29 mars 1641, il signa avec Charles IV la paix de Saint-Germain qui le rétablissait en ses états tant de Lorraine que du Barrois; la France devait seulement conserver Nancy jusqu'à la paix générale. Peut-être le cardinal redoutait-il à cette date une alliance du duc avec le comte de Soissons et le duc de Bouillon révoltés. Mais cela même prouverait qu'en Lorraine comme en Alsace il a dû tenir compte des circonstances et des difficultés auxquelles sa politique générale se heurtait : le contraste que Mommsen entend établir entre la conduite de Richelieu en Lorraine et sa conduite en Alsace, en des chapitres qui, à quatre reprises, se contre-balancent, est tout factice et ne répond point à la réalité.

Quoi donc! sur l'Alsace, jamais, au grand jamais Richelieu n'aurait eu de visée? Non seulement, dites-vous, il n'aurait point songé à une annexion, même avec toutes les restrictions qui seront contenues au traité de Munster, mais loin de lui aurait été la pensée de quelque établissement durable en ce pays. De sa correspondance nous tirons pour notre part une tout autre impression. Déjà le 13 janvier 1629 dans « l'avis donné au roy après la prise de La Rochelle pour le bien de ses affaires » (Avenel, t. III, p. 181), on lit : « Il fault penser à se fortifier à Metz et s'avancer jusques à Strasbourg, s'il est possible, pour acquérir une entrée dans l'Allemagne; ce qu'il faut faire avec beaucoup de temps, grande discrétion et une douce et couverte conduite. » Ce qu'il cherche en Alsace, c'est une installation lui permettant de surveiller l'Allemagne. Voilà pourquoi en 1633 et 1634, avant l'entrée dans la grande guerre, il envoie des troupes françaises à Riquewihr, à Bouxwiller, Neuwiller et Ingwiller, à Saverne et Haguenau. Les quatre premières places lui sont livrées par les régents de Montbéliard et le comte de Hanau-Lichtenberg, protestants, pour qu'elles ne tombent pas aux mains des Impériaux, les deux dernières par l'administrateur de l'évêché de Strasbourg, afin qu'elles échappent aux Suédois, hérétiques. Il est bien vrai, ce que M. Battiffol a montré, que les Français sont venus en Alsace appelés par les Alsaciens; mais ceux-ci ont répondu ainsi à un désir des Français; ils ont couru le

Digitized by Google

risque lointain d'être absorbés plus tard par la France pour échapper à un danger immédiat. Voilà aussi pourquoi, après la défaite des Suédois à Noerdlingen, cassant la convention signée le 9 octobre précédent à Strasbourg entre les deux résidents de France et de Suède, de L'Isle et Mockhel, Richelieu s'est fait livrer par le traité du 1er novembre 1634 toutes les places de l'Alsace jadis occupées par les Suédois, avec la promesse qu'on lui donnera aussi, après conquête, Brisach et les villes forestières. Sans doute en 1635 la France, à cause des vicissitudes de la guerre, a été obligée de laisser Bernard de Saxe-Weimar maître de l'Alsace; mais, Bernard mort, elle reprend ces places dont quelques-unes sont restées entre ses mains depuis 1634 : elle se fait jurer fidélité par les habitants, ainsi à Saverne, ailleurs encore. Au moment même où meurt Richelieu, la France occupe tout le pays : sans doute le cardinal a promis de ne tenir la province qu'en dépôt, de restituer les places à l'Empire au moment du rétablissement de la paix générale. Ni M. Battiffol ni M. Mommsen ne veulent douter de la parole donnée; on nous permettra d'être plus sceptique. Nous demeurons convaincu que Richelieu a voulu tout ensemble d'une façon générale la réunion à la France de la Lorraine et de l'Alsace, ou au moins un établissement de la France en ces deux pays. Mais, selon les vicissitudes de la lutte et les hasards des événements, il s'est porté davantage du côté Lorraine ou du côté Alsace : en 1642 l'œuvre était à peu près achevée du côté est des Vosges, tandis que la Lorraine, qui en 1641 avait acclamé son duc, montrait toujours une farouche opposition contre la domination française.

Les deux thèses de M. Mommsen nous paraissent donc fausses en leur symétrie; mais nous nous empressons d'ajouter que de la lecture de son livre il y a à tirer grand profit. Il a étudié en toute conscience le sujet, en connaît fort bien le détail; c'est l'un des meilleurs livres qui aient paru en Allemagne sur la question d'Alsace[1].

Chr. PFISTER.

Henri SÉE. **L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'ancien régime.** Paris, Marcel Giard, 1925. In-8°, 396 pages. Prix : 35 fr.

ID. **La France économique et sociale au XVIIIe siècle.** Paris, Armand Colin, 1925. In-16, 193 pages. Prix : 6 fr.

I. — M. Henri Sée n'a pas eu tort de penser qu'il était temps de

1. Quelques noms propres sont mal orthographiés : Mommsen écrit *Pierre Labbé* pour le Père Labbe; *Ketzinger* pour Kentzinger, l'ancien maire de Strasbourg; *St. Diziers*, p. 107, pour Saint-Dizier; *Marfée*, p. 317, pour La Marfée; *Delmont*, p. 347, pour Délémont. Mais ces petites négligences sont rares. Une table des noms propres à la fin du volume aurait rendu service.

Digitized by Google

tenter une synthèse, au moins provisoire, de l'histoire industrielle et commerciale de la France de la fin du XVe siècle à la Révolution. Les travaux de l'auteur nous garantissent à priori la qualité de cette synthèse. La lecture du volume ne nous réserve, à cet égard, aucune déception. M. Sée montre très bien comment l'action de l'autorité royale, les progrès de l'expansion commerciale, l'essor des fabrications nouvelles ont à la fois étendu et contrarié le régime corporatif, préparé les voies à l'industrie capitaliste, donné naissance au mercantilisme. Il a suivi l'évolution de la manufacture et les effets de cette forme de la production sur la condition des classes ouvrières. Ensuite apparaissent les « tendances nouvelles », la lutte contre le régime corporatif, le rôle croissant des transports, du crédit, du commerce d'outremer, les origines de la grande industrie, enfin une situation de la classe ouvrière qui n'est pas parmi les causes essentielles, mais qui est l'une des causes de la Révolution française.

Bien que le livre, par ses dimensions et par son plan, se présente comme un ouvrage de haute vulgarisation, les spécialistes ne manqueront pas de s'apercevoir qu'il repose sur une solide base d'érudition. M. Sée a lu, je crois, tout ce qui est essentiel et, à cet égard, les références qu'il donne à chacun de ses chapitres formeront pour les étudiants la plus commode des bibliographies.

Peut-être parce qu'il travaillait pour un public plus étendu, M. Sée a quelque peu atténué la raideur de certaines de ses formules. Peut-être aussi la nécessité de retracer une « évolution », et par conséquent de rechercher des « origines », l'a-t-elle amené à faire moins nette la coupure entre le XIXe siècle et tout ce qui le précède. La lecture de travaux récents, comme ceux de Ch. Ballot, l'a rendu plus indulgent pour le terme de « grande industrie » appliqué à certaines organisations du XVIIIe siècle. Et, sans dissimuler en rien l'avance considérable de l'Angleterre, il établit que la France de 1789 était bien, de toutes les nations du continent, la plus voisine d'une révolution industrielle[1].

II. — Au savant ouvrage que nous venons d'analyser, M. Sée a joint un petit livre d'excellente vulgarisation. Il ne s'est pas contenté de reprendre ici, à l'usage du public plus étendu de la « collection Armand Colin », les données de son récent volume sur *la Vie économique et les classes sociales en France au XVIIIe siècle*, il a donné un tableau complet — aussi complet qu'il était possible en si

1. On s'étonne de retrouver sous cette plume sagace (p. 41) l'erreur courante sur la date du livre de Bodin. P. 44, lisez : « mobilières », et p. 67, « deux » pour « dix ». P. 112, pas de date pour la statistique (ces chiffres sont toujours douteux) de notre commerce avec l'Espagne. Est-ce 1658, comme plus haut, ou 1715, comme p. 116? Un peu de confusion entre les p. 119 et 121 à propos des Indes occidentales. P. 128, c'est faire beaucoup d'honneur à ce médiocre phraseur de Montchrestien de dire que la théorie mercantiliste est chez lui « pour la première fois exposée avec une netteté parfaite ». Même page, lire : « la Gomberdière ».

Digitized by Google

peu de pages — de la France économique et sociale dans le siècle qui a précédé la Révolution. Régime de la propriété foncière, situation de l'agriculture et des classes paysannes, privilégiés, industrie, commerce, finances, bourgeoisie, misère et assistance, nos étudiants trouveront en ce volume, sur ces divers sujets, un *manuel* dans le meilleur sens du mot — un manuel dont les formules sont le résumé d'un travail personnel et approfondi. Par-dessus le marché, l'ouvrage se lit avec un réel agrément.

Henri HAUSER.

A. J. WHYTE. **The early Life and Letters of Cavour, 1810-1848.** Oxford, University Press, 1925. 1 vol. in-8°, XIX-384 pages.

« La jeunesse d'un grand homme d'État peut ou non être d'un vif intérêt. Mais la vie de tout homme qui s'est donné dans son adolescence une haute ambition et l'a réalisée au milieu de difficultés presque insurmontables doit toujours être instructive et digne d'attention. Telle est, en une phrase, la jeunesse de Cavour. » Ce très beau sujet, qui avait déjà tenté plusieurs historiens, M. Whyte l'a traité avec beaucoup de soin et de succès : il est au courant des principales publications données en Italie par Chiala, Berti, Bert, Mayor et surtout M. Ruffini dans ses deux excellents ouvrages sur *La Giovinezza di Cavour* et *Cavour e Mélanie Waldor;* M. Whyte a dépouillé les innombrables biographies et mémoires des contemporains, ainsi que les monographies et les collections des deux revues successives *Il Risorgimento* et la *Rassegna storica del Risorgimento;* il ne semble point, d'ailleurs, avoir donné de documents inédits ni avoir eu connaissance des travaux récemment parus en Allemagne ou en France : l'étude de ces derniers lui eût révélé quelques pièces nouvelles et lui aurait évité certaines erreurs de détail, comme de faire (p. 110) de notre bon chansonnier national Béranger le chef du *tiers parti* à la Chambre française en le confondant avec l'honorable Bérenger, député, criminaliste, conseiller à la Cour de cassation et un des *leaders* de l'opposition. Mais, en général, la documentation est très précise, étant fondée principalement sur les volumes de M. Ruffini, si vigoureusement étudiés. Et le récit est fort intéressant. Après avoir rappelé, un peu brièvement[1], les origines de la famille Cavour, M. Whyte suit son héros dans ses années d'enfance, d'études et d'armée; puis, quand, lassé du service et d'être tenu en suspect par ses chefs comme à la cour, Camille donne sa démission, viennent les années tristes, qu'éclairent seules les soirées à l'ambas-

1. M. Whyte n'a pas connu l'article donné par l'auteur de ce compte-rendu dans la *Revue historique* sur les *Origines de Cavour* (t. CXI, p. 32 et 263) et résumé dans le premier chapitre de *Cavour et l'unité italienne* (Alcan, 1922).

Digitized by Google

sade de France, et M. Whyte, avec grande raison, montre l'influence du « juste milieu » sur la formation intellectuelle de Cavour. L'auteur n'a pas oublié le « roman » avec la marquise Giustiniani, comme plus loin il relatera celui avec Mélanie Waldor; mais il ne faut pas trop exagérer l'influence des femmes sur l'esprit et la politique du grand homme; s'il les a beaucoup aimées, et finement, et délicatement, par contre, ainsi que le remarque très justement M. Mazziotti (*Cavour e l'unità italiana*, dans l'*Idea nazionale* du 5 avril 1925), Camille ne brilla jamais par sa fidélité dans ses relations amoureuses. Avec 1835 commencent, pour le jeune Italien, les années de voyage et de travaux agricoles : les différents séjours à Paris et en Angleterre (ceux-ci fort bien exposés par M. Whyte); l'installation à Léri, qui occupe une si grande importance dans la vie de Cavour; les diverses entreprises, les premières malheureuses, d'autres au contraire donnant de beaux résultats. Encore que M. Whyte ne raconte que la vie privée de Cavour, il lui est nécessaire de faire allusion à la politique sarde, chaque année plus nationale, au développement de laquelle Cavour contribue par ses articles, puis par la fondation du journal *Il Risorgimento*. Cependant, l'Italie est en rumeur et en mouvement : que fera le roi de Sardaigne? S'opposera-t-il? Suivra-t-il? Guidera-t-il? Spontanément, il promet, en octobre 1847, des réformes et, le 8 février 1848, une constitution, promesse faite avant la révolution de Paris, tenue après, car le statut est publié le 4 mars; acte solennel, auquel Charles-Albert et Victor-Emmanuel sont demeurés fidèles malgré la guerre, la défaite, les tempêtes intérieures, les tentations et les menaces; par cette loyauté, il ont groupé autour de leur trône tous les libéraux et patriotes italiens, méritant ainsi la fortune de leur maison et, lorsque Cavour, libéral jusque dans les moelles, prendra le pouvoir, il trouvera un ferme appui dans Victor-Emmanuel, et une arme puissante dans un sentiment général de confiance envers un souverain fidèle à son serment. M. Whyte a trop sobrement traité cet acte décisif du 8 février 1848, qui prépara si fortement l'œuvre de Cavour. Peu de jours après, la révolution éclate en France, la guerre survient et, en même temps, la réunion du premier Parlement sarde. M. Whyte clôt son profitable ouvrage au moment où son héros entre à la Chambre et dans la grande politique.

Paul MATTER.

Maximilian VON HAGEN. **Bismarcks Kolonialpolitik.** Stuttgart et Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1923. In-8°, 593 pages.

Il ne saurait être question en un bref compte-rendu de résumer ce livre de plus de 600 pages (avec l'introduction) sur la politique coloniale de Bismarck. A vrai dire, le sujet avait déjà été profondément

Digitized by Google

creusé. Il suffit de rappeler l'énorme littérature bismarckienne qui a paru en Allemagne et tout particulièrement la *Geschichte der deutschen Kolonialpolitik* de Zimmermann. M. von Hagen, en tête de son volume, donne d'ailleurs une précieuse bibliographie, dans laquelle figurent naturellement les livres français[1]. Outre les sources allemandes, il a consciencieusement étudié les sources anglaises, textes ou monographies, desquelles il a tiré grand profit. Malheureusement, son travail était terminé quand ont paru les six premiers volumes de la collection de textes diplomatiques, publiés sous le titre : *Die grosse Politik der Europaeischen Kabinette 1871-1914*, par le ministère allemand des Affaires étrangères[2]. Nous n'avons pas entre les mains ce recueil, mais les critiques d'outre-Rhin s'accordent à reconnaître que, si ses informations confirment les résultats du travail de M. von Hagen, elles le dépassent et le complètent. A ce point de vue, les trois dernières pages que M. von Hagen a consacrées en appendice à l'examen de cette publication sont insuffisantes[3], bien qu'elles témoignent d'une consciencieuse méthode.

Dès lors, la principale originalité du livre demeure dans la conception du sujet. M. von Hagen n'a point prétendu décrire à nouveau la politique coloniale de Bismarck, mais la relier à sa politique continentale, la réintégrer dans sa politique mondiale. L'idée est juste et intéressante : les colonies n'ont jamais été pour Bismarck — même après sa lente conversion — qu'un hors-d'œuvre, qu'un moyen d'action, qu'un atout de plus dans le jeu universel.

Voici dans ses grandes lignes le plan suivi par M. von Hagen : une introduction résume les origines du mouvement colonial allemand. Un premier livre étudie la position de Bismarck vis-à-vis de la politique coloniale en Allemagne jusqu'à son entrée dans le mouvement. Un second livre analyse les raisons de la participation de Bismarck à la politique mondiale. Un troisième décrit sa politique intérieure dans ses rapports avec la question coloniale, et tout particulièrement son attitude au Reichstag. Un quatrième est l'exposé narratif de l'acquisition des colonies allemandes.

L'étude d'ensemble est donc très complète. Elle s'attache à scruter de ce point de vue les rapports de Bismarck avec l'Angleterre, et secondairement avec la France. Certains points de détail méritent d'être relevés : p. 55, l'auteur montre qu'une des principales raisons de l'attitude retenue de Bismarck au début fut l'insuffisance à cette date de la marine allemande, et aussi qu'en pareille matière il ne se sentait

1. P. XXI, l'auteur de la *France puissance coloniale* doit être appelé Lorin, non Levin. La politique de Ferry est un peu trop exclusivement interprétée d'après le livre d'Alfred Rambaud.

2. Lepsius, Mendelssohn-Bartholdy, Thimme sont les auteurs de ce recueil : une dernière série (de 7 à 12) a paru en 1923 à Berlin.

3. Cf. *Historische Zeitschrift*, compte-rendu de Hasenclever, B. 131 H. 2, p. 307.

Digitized by Google

pas en son domaine habituel; p. 18, on notera de très curieuses pages sur Bismarck et sa conception des indigènes, comme aussi p. 219 sur sa défiance de l'émigration allemande et de ce qu'Hauser appelle « les colonies spontanées »; p. 245, un scrupuleux relevé des erreurs bismarckiennes qui ont nui au rapide développement des colonies allemandes. Le livre IV, qui est le plus abondant, est aussi celui qui apporte le moins de renseignements originaux[1]. L'auteur s'arrête à l'année 1886, c'est-à-dire à l'époque à laquelle est définitivement adoptée par Bismarck la politique coloniale, dont il voit le point de départ dans le désaccord avec l'Angleterre, suivi de l'échec final, dans la question des îles Fidji.

Camille-Georges PICAVET.

1. De-ci de-là naturellement quelques appréciations tendancieuses sur la politique française et le « besoin de revanche ». Le livre de Bourgeois et Pagès sur les *Origines de la Grande Guerre* n'est pas cité. Il est important cependant pour l'interprétation de la politique de l'Allemagne à partir de 1870.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale. — *Histoire générale des peuples*, publiée sous la direction de Maxime PETIT, fasc. 20 à 33 (Paris, Larousse, in-4°, p. 229 à 383 et XII p., avec une planche hors texte par fascicule). — Voici la fin du tome Ier de cet intéressant et luxueux ouvrage dont nous avons déjà à deux reprises entretenu les lecteurs de la *Revue* (voir t. CXLVIII, p. 274, et CXLIX, p. 259). Ce volume est tout entier consacré à l'antiquité et au moyen âge, dont les nouveaux fascicules que nous avons sous les yeux achèvent le tableau : l'Empire d'Orient de 867 à 1261, par M. DIEHL; les croisades, par M. LEDOS; la civilisation occidentale du XIe au XIIIe siècle, par le même; la France et l'Angleterre de la guerre de Cent ans, par MM. DÉPREZ, CALMETTE et BOUGIER; le rôle des Pays-Bas au moyen âge, par M. FROIDEVAUX; l'Allemagne de 1254 à 1519 et l'Italie aux XIVe et XVe siècles, par M. FARAND; la formation de l'État espagnol depuis les temps wisigothiques jusqu'en 1516, par M. Th. LEGRAND; la formation des États scandinaves, par M. SCHUCK; celle des États de l'Europe centrale, par M. GRAPPIN; les Mongols et les Turcs jusqu'au XVe siècle, par M. HUART; la chute de l'Empire d'Orient, par M. DIEHL; la civilisation occidentale aux XIVe et XVe siècles, par M. LEDOS; enfin l'Inde et l'Extrême-Orient depuis les origines jusque vers la fin du moyen âge, par MM. Sylvain LÉVI et H. CORDIER, tels sont les divers sujets qui ont été passés très rapidement en revue dans ces dernières livraisons. Il y faut ajouter un chapitre préliminaire de douze pages sur « l'homme préhistorique », par le Dr VERNEAU. — Nous reparlerons de l'ensemble lorsque l'ouvrage sera achevé. Qu'il nous suffise présentement de rappeler que le but poursuivi par M. Petit et ses collaborateurs est surtout d'évoquer brièvement, sans s'astreindre à les enchaîner d'une manière rigoureuse, les divers aspects de l'histoire du monde de tous les temps et de tous les pays au moyen à la fois d'un texte clair et concis et d'une illustration documentaire, qui vient le compléter et l'animer. Nous avons déjà dit et nous répétons volontiers que, s'il y a des réserves à faire sur certains détails du plan ou de l'exécution, l'ensemble est de bonne qualité et fait honneur à celui qui l'a conçu. L. HALPHEN.

— Mme Élise CONSTANTINESCU-BAGDAT, docteur ès lettres [de l'Université de Fribourg]. *Études d'histoire pacifiste;* I : *la « Querela Pacis » d'Érasme, 1517* (Paris, les Presses universitaires de France,

Digitized by Google

1924, in-8°, xv-218 p.; prix : 25 fr.). — La partie la plus intéressante de ce travail est le premier chapitre, où l'auteur s'efforce de rattacher la *Querela Pacis* aux événements de la diplomatie contemporaine, et de montrer Érasme d'accord, sur les questions de politique étrangère et de gouvernement intérieur, avec les États-Généraux des Pays-Bas. Encore de trop longues considérations sur les traités de Noyon, de Cambrai, et les divers intérêts des princes européens, ralentissent-elles l'exposé. On ne trouvera, dans les chapitres suivants, rien de bien neuf sur la pensée pacifique d'Érasme, étudiée d'après l'*Institutio principis christiani*, les Adages *Dulce bellum inexpertis*, *Scarabeus aquilam quaerit*, et la *Querela Pacis*, ni sur la place qu'occupe son œuvre dans le mouvement des idées en faveur de la paix universelle, humaine et chrétienne. Mais le lecteur le plus indulgent ne pourra que noter avec regret, outre une rare gaucherie d'expression et une incorrection typographique presque inouïe, certaine inexpérience. La bibliographie, confusément dressée, est très incomplète; on y chercherait en vain les livres les plus récents publiés sur Érasme; et pourtant Preserved Smith consacre au pacifisme érasmien quelques pages pénétrantes. Il est inadmissible de citer l'*Utopie* de Thomas More d'après la version de Gueudeville, dont la fantaisie, d'ailleurs aimable, a très librement amplifié, en 1730, le texte du chancelier anglais. Une traduction exacte et soignée, quoiqu'un peu lourde, de la *Querela Pacis* forme la seconde partie et la plus utile du volume.

A. RENAUDET.

— Henri PIRENNE. *Les périodes de l'histoire sociale du capitalisme* (Bruxelles, librairie du « Peuple », 1922, in-18, 24 p.; prix : 0 fr. 50). — L'intéressante thèse que M. Pirenne développe dans cet opuscule est qu'il n'y a pas, dans l'évolution du monde moderne, de classe permanente de capitalistes et qu'on y trouve autant de classes de capitalistes qu'il y a de phases essentielles dans cette histoire. Si le haut moyen âge a été dominé par l'économie agricole, il ne faut pas en conclure à l'absence totale du capitalisme, comme ç'a été la tendance de K. Bücher, interprétant trop généralement les phénomènes économiques des villes allemandes aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles : en Italie et dans les Pays-Bas, le long des rivages, commence, au X^e^ siècle, de se manifester la vie commerciale. Le *burgensis* est aussi le *mercator* installé dans l'annexe de la *civitas*, espèce de déraciné qui arrive à créer les premiers linéaments du véritable capitalisme. Les gildes, les hanses, les carités groupent les fortes individualités qui se livrent aux fructueuses et pénibles expéditions commerciales et finissent, par le mécanisme des emprunts hypothécaires et des achats fonciers, à constituer l'aristocratie urbaine. Mais une spécialisation s'affirme parmi les villes, dont les unes restent attachées à une économie strictement locale, de type antécapitaliste, dont les autres se lancent dans la fabrication ou le commerce intensifiés. Ces anciens capitalistes, devenus des patriciens fonciers, ne jouent plus de rôle actif dans cette

Digitized by Google

nouvelle économie, qui utilise la technique, inconnue d'eux, des lettres de foire et de crédit, et sont remplacés par des hommes nouveaux, dénués de scrupules comme leurs anciens prédécesseurs, nantis d'audacieuse intelligence, capables d'évoluer à travers la réglementation protectionniste des centres urbains. Les découvertes maritimes, la formation des grands États monarchiques bouleversent encore la situation de cette classe : l'exclusivisme urbain est maté par le centralisme administratif, et les capitalistes de l'âge précédent, soucieux de ne pas compromettre leurs gains dans des entreprises qu'ils ne comprennent point, séduits par les avantages brillants de la vie de cour ou du fonctionnarisme, laissent la place à des hommes plus entreprenants. Ceux-ci agissent presque dans la plénitude de leur ambition jusqu'au moment où l'économie nationale s'installe et s'affirme par le protectionnisme. Mais, à la fin du XVIII[e] siècle, apparaissent d'autres réalisateurs qui, au nom de la formule « laissez faire, laissez passer », organisent l'économie moderne, avec la concurrence mondiale et la résistance prolétarienne. La belle esquisse de M. Pirenne souligne, en un mot, l'absence de tradition du monde capitaliste et le rôle des crises dans la formation de ces *self made men*, animés, au début de leur activité, d'un esprit nettement novateur, devenant conservateurs à mesure que cette activité se régularise. G. Bn.

— Dans les n[os] 1-2, septembre-novembre 1924 des *Mededeelingen van het nederlandsche Comité tot onderzoek van de oorzaken van den wereldoorlog*, nous signalons un article de Krekel sur la politique de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie au moment où éclata la seconde guerre balkanique en juillet 1913, confrontée avec les déclarations faites par Giolitti au Parlement italien, le 5 décembre 1914; l'auteur conclut : le gouvernement allemand n'était nullement disposé à soutenir Berchtold dans son plan d'attaquer la Serbie en juillet 1913. Il redoutait, plus que le gouvernement autrichien, une mesure qui aurait conduit à une guerre générale et il croyait mieux servir ses propres intérêts en soutenant la Grèce et la Roumanie.

— Le ministère des Affaires étrangères a distribué un livre jaune intitulé : *Documents diplomatiques. Conférence de Londres* (46 pièces allant du 9 juillet au 30 août 1924).

Antiquité. — M. Chaîne. *La chronologie des temps chrétiens de l'Égypte et de l'Éthiopie* (Paris, Geuthner, 1925, grand in-8°, XVI-344 p.; prix : 130 fr.). — Il eût été sans doute plus correct et plus immédiatement intelligible d'intituler le volume, comme il est dit dans la table des matières : « Chronologie de l'Église copte-chrétienne d'Alexandrie. » Quoi qu'il en soit, il importe de savoir ce que contient cet ouvrage considérable. On y distingue quatre parties : 1° l'*Historique* du calendrier et du comput, depuis la période pré-chrétienne jusqu'à Denys le Petit; 2° l'*Exposé* du calendrier et du comput (con-

Digitized by Google

cordance avec les calendriers julien et grégorien et détermination du jour de la semaine d'une date selon le calendrier copte-égyptien; les caractéristiques annuelles, les années de la Miséricorde et de la Grâce, les cycles; détermination de la date des fêtes mobiles); 3° tableaux chronologiques et tableau de concordance des années appartenant aux calendriers julien, grégorien, copte et éthiopien, avec celles du calendrier musulman; 4° appendices où l'on trouve les listes de hauts personnages : empereurs romains d'Orient et d'Occident; sultans de Constantinople; consuls romains depuis les origines chrétiennes jusqu'à l'invasion perse en Égypte; préfets d'Égypte depuis la conquête romaine jusqu'à la conquête musulmane; gouverneurs, émirs, régents, vizirs, pachas, califes et sultans préposés au gouvernement de l'Égypte depuis le XIII^e^ siècle jusqu'à nos jours; négus qui ont régné sur l'Éthiopie depuis le XIV^e^ siècle; papes depuis saint Pierre, patriarches coptes et melkites d'Alexandrie, patriarches melkites et jacobites d'Antioche, patriarches d'Antioche, de Jérusalem, de Séleucie-Ctésiphon, Mafrianos de Tagrit, catholikos d'Etchmiadzine, métropolitains d'Éthiopie. Un index alphabétique (p. 281-344) est un guide commode à travers l'imposante masse de ces noms. Ch. B.

— Gilbert NORWOOD, M. A. formerly Fellow of St. John's College, Cambridge. *The Writers of Greece* (Oxford University Press; Londres, Humphrey Milford, 1925, in-8°, 144 p., avec 28 gravures; prix : 2 s. 6 d.). — Ce volume, d'une nouvelle collection de petits manuels d'histoire universelle, présente au grand public un très court tableau de la littérature grecque, avec des notices sommaires et exactes sur quatorze auteurs principaux, Homère, Sappho, Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Platon, Aristote, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Démosthène, Théocrite, des traductions soit en vers soit en prose de quelques morceaux et un bon choix de gravures.

Ch. LÉCRIVAIN.

— SAINT AUGUSTIN. *Confessions*, livres I-VIII; texte établi et traduit par Pierre DE LABRIOLLE (Paris, Société d'édition « les Belles-Lettres », 1925, in-8°, XXXI-201 p. doubles, pour le texte et pour la traduction; prix : 18 fr.). — On saura le plus grand gré à « l'Association Guillaume Budé » de nous donner d'une des plus célèbres œuvres de l'antiquité chrétienne un texte revu avec soin sur les meilleurs manuscrits et les éditions les plus recommandables, avec une traduction qui suit le texte de très près et s'efforce, le plus souvent avec succès, d'en conserver le mouvement, d'en montrer le développement logique. Très peu de notes; mais un « apparatus criticus » qui contient les variantes des manuscrits. Des qualités de sobriété, de précision, d'élégance recommandent la présente édition aux érudits, aux lettrés et, en général, à tous ceux qu'intéresse l'étude de l'âme humaine dans un de ses plus éminents représentants. Ch. B.

Bulgarie. — Aux deux revues d'histoire analysées dans notre pré-

Digitized by Google

cédent volume (t. CXLIX, p. 127-131), nous ajoutons aujourd'hui celle du *Bulletin archéologique de Bulgarie : Izvestiia na Bâlgarskiia Arkheologitcheski Institout*, t. I, 1921-1922, fasc. I (Sofia, 1922, gr. in-8°, 135 p. et 4 pl.). — Tous les articles de cette Revue sont terminés par un résumé en allemand ou en français.

Pour l'art antique, à signaler l'article de M. B. Filov, *Dve bronzovi statouïki na Apolona* [deux statuettes d'Apollon en bronze]. La plus intéressante de ces deux figures est une statuette de 0m50 de haut, trouvée en 1901 près de Stara Zagora. Elle paraît être une copie hellénistique d'un original de la première moitié du IVe s. av. J.-C. Cette œuvre appartient, semble-t-il, à l'école de Praxitèle et peut être rapprochée de l'Apollon Sauroctone du Louvre. Deux planches de reproductions en phototypie donnent une juste idée de la beauté du corps et surtout de la tête. — La planche IV reproduit une plaque de marbre trouvée à Sofia en 1920. M. Iv. Velkov, dans son article *Relief s tsirkovi igri v Sofia* [bas-relief de Sofia avec jeux du cirque], la décrit et la commente. Les jeux sont des combats d'ours et de taureaux. L'auteur rapporte la plaque au IVe s. ap. J.-C., à l'époque où Constantin le Grand vivait à Sardica (Sofia) et où se tenait un concile contre Arius (343-344). — Au moyen âge appartient une médaille de plomb, étudiée par M. V. N. Zlatarski : *Molivdovoul na Samouil Alousian* [médaille votive de Samuel Aloussian], p. 86-102. Au droit, la Vierge tenant l'Enfant sur ses genoux ; au revers, une inscription grecque d'invocation à la Vierge, par Samuel Aloussian, qualifié de « proèdre » et de « duc ». Aloussian, deuxième fils du tsar de Bulgarie, Ivan Vladislav, 1015-1018, pris comme otage à Constantinople en 1019, fut ensuite envoyé en Arménie, où il se maria. Il eut une fille, qui épousa l'empereur Roman IV Diogène ; un fils, qui commanda les troupes étrangères en Arménie, dans la campagne de Roman IV contre les Turcs Seldjoucides en 1068. — L'article (en russe) de M. A. Grabar, *Bolgarskiia tserkvi-grobnitsy* [les églises-sépulcres de Bulgarie], a pour but de nous montrer les influences orientales dans l'architecture bulgare. Les églises-sépulcres de Bulgarie sont d'autant plus précieuses qu'elles rappellent les premières constructions chrétiennes de ce genre qui étaient répandues de Rome à la Syrie par toute l'Afrique du Nord. = Fasc. 2, 1921-1922 (Sofia, 1924, gr. in-8°, VIII-137-269 p., avec 153 fig. et 4 pl.). — G. I. Katsarov, *Pametnitsi na religiozniia sinkretizm v stara Trakiia* [monuments de syncrétisme religieux dans la Thrace antique] ; étude, résumée en français, sur une plaque de plomb à fronton triangulaire trouvée au village de Rébro, arrondissement de Trân, où sont figurés des symboles du culte de Mithra. L'auteur s'appuie sur un article de M. Rostovtsev, paru dans les *Izvêstiia* de la Commission archéologique de Russie, fasc. 49 (Pétrograd, 1913), et regrette qu'un recueil de monuments analogues trouvés en Dacie, Pannonie et Mésie (Bulgarie septentrionale) n'ait pas encore été édité pour faciliter les comparaisons et les études de ce genre. — V. N. Zlatarski, *Kâm*

Digitized by Google

istoriiata na otkritiia v mêstnostta Patleïna star bâlgarski mônastir [contribution à l'histoire de la découverte d'un ancien couvent bulgare à Patléïna]; article résumé en français. Des fouilles, dirigées de 1909 à 1911 par la Société d'archéologie de Preslav, sur le bord de la Kamtchiia, à Patléïna, amenèrent la découverte de ruines sur un kilomètre carré. Comparant ces ruines aux données d'un ms. du XV^e^ s. à la Bibliothèque synodale de Moscou, qui reproduit un texte du moine « Toudor » [Théodore] Doksov de 907, l'auteur établit qu'un couvent avait été construit à l'embouchure de la Titcha (Kamtchiia) avec une église ornée de mosaïques appartenant à une plus ancienne église située au même endroit; la nouvelle église est due au tsar de Bulgarie Siméon (893-927). Des tombes indiquent aussi un cimetière royal. Preslav fut fondée en 821; en 864 fut fixée la frontière entre le royaume de Bulgarie et l'Empire byzantin. C'est au IX^e^ siècle et au roi Boris qu'il faut rapporter la première église et forteresse de Patléïna, nom qui rappelle celui du couvent de Saint-Pantéléïmon fondé avant 889. — N. A. MOUCHMOV, *les Monnaies d'argent d'Assên II et de Georges Terter I^er^;* article résumé en français, où l'auteur rapproche de monnaies bulgares d'argent vues par lui dans les musées ou collections particulières de Serbie, d'Autriche et de Hongrie, celles de même métal au musée archéologique de Sofia. Assên II (1218-1242) est représenté assis, tenant d'une main un étendard, de l'autre l'Évangile. Au revers, le Christ assis. Les monnaies de Georges Terter I^er^ (1279-1292) diffèrent peu. Les inscriptions sont en bulgare, mais assez mal figurées, ce qui laisse supposer soit des négligences, soit une main étrangère, les monnaies de cuivre étant bien mieux écrites. Les monnaies bulgares d'argent avaient cours à Byzance, comme à Raguse et à Venise, fait intéressant pour le commerce et qui permet de les retrouver sur les bords de l'Adriatique. — A. PROTITCH, *Sâchtnost' i razvitie na Bâlgarskata t'sârkovna arkhitektoura* [le caractère et le développement de l'architecture religieuse], p. 186-205; résumé en français. Dans ce nouveau travail (cf. *Rev. histor.*, t. CXLVII, p. 271, et t. CXLIX, p. 126), l'auteur insiste sur les conditions défavorables où se trouvent les anciens monuments religieux et surtout civils, beaucoup ayant été détruits et, tout récemment encore, par le tremblement de terre de 1913. = T. II, 1923-1924 (Sofia. 1924, in-8°, VIII-256 p., 108 fig., 14 pl. hors texte). — Ce tome est dédié au professeur de l'Université de Sofia, G. I. KATSAROV, pour sa 25^e^ année d'enseignement. Il y publie un article sur les monuments anciens de la Bulgarie, résumé en allemand. Il s'agit de fragments en marbre du musée de Stara Zagora représentant entre autres un cavalier thrace. — N. A. MOUCHMOV, *les Monnaies « surfrappées » du Musée national de Sofia.* Elles ont été trouvées en 1912 près de Karlovo. Ce sont des monnaies en bronze de Philippe, d'Alexandre de Lysimaque, de Cassandre, « surfrappées » par Seuthès III. — I. VELKOV, *Deux diplômes militaires de Vespasien récemment découverts*, l'un près de la ville de Fer-

Digitized by Google

dinand, ancienne « civitas Montanensium », en 1922, l'autre en 1923 près de Lom. Ce sont des plaques de bronze, bien conservées et très lisibles. L'une datée du 7 février 78, l'autre du 9 février 71; la première se rapporte à l'infanterie de Mésie, la seconde à un Dace de la flotte de Misène. — A. N. GRABAR, *les Fresques du couvent de Batchkovo* (en russe, avec un résumé en français). Ce couvent a été fondé vers 1083 par Grégoire Pakourian, Géorgien, grand dignitaire de Byzance. Les sujets sont empruntés au Nouveau Testament. Ils gardent un reflet de l'ordonnance antique et des types classiques. — I. TRIFONOV, *Belejki vârkhou srêdnobâlgarskiia prevod na Manasievata kronika* [notes sur la traduction de la chronique de Manassi en moyen bulgare]; résumé en français, contribution à l'histoire de la Bulgarie. La chronique byzantine en vers de Constantin Manassi a été écrite dans la seconde moitié du XII^e^ siècle, sous le règne de Manuel Comnène, pour sa fille Irène, femme du sévastocrator Andronique. Elle contient l'histoire du monde, de la création à 1081. Elle fut traduite en bulgare sous le règne d'Ivan Alexandre Assên, 1331-1371. Des trois copies qui en subsistent, l'une, de Tulcea, ne serait pas postérieure à 1340; celle de la bibliothèque du Saint-Synode à Moscou daterait de 1345 au plus tard; celle du Vatican serait la plus récente. Les gloses et les miniatures fournissent de précieuses indications sur l'époque d'Ivan Alexandre, le tsar protecteur des lettres.

Gaston CAHEN.

— A. N. GRABAR. *Boïanskata tsârkva. Arkhitektoura. Jivopis. Bâlgarski Arkheologitcheski Institout* [l'église de Boïana, Architecture. Peinture. Institut archéologique bulgare. Traduction française par Madeleine ÉTARD] (Sofia, impr. de l'État, 1924, in-4°, x-2 p. n-p.-88, 9 fig. et 41 pl. hors texte, en phototypie et en couleurs). — M. Filov, directeur de l'Institut bulgare d'archéologie, déclare dans l'avant-propos que l'Institut a entrepris d'abord la publication de documents, dont le présent volume ouvre la série. Ils illustreront la parenté des différentes manifestations artistiques dans la péninsule des Balkans (y compris la Roumanie), toutes dérivées de l'art byzantin. Le livre de M. Grabar, lecteur de russe à l'Université de Strasbourg, est dédié par l'Institut et par lui à son maître N. P. Kondakov, illustre savant, qui vient de s'éteindre à Prague (cf. *Rev. histor.*, t. CXLIX, p. 314).

Boïana est un petit village aux portes de Sofia, sur les pentes du mont Vitocha. Un château fort, dont il ne reste que des ruines insignifiantes, commandait la gorge qui mène à Sofia par le sud. L'église, comme le prouvent des portes latérales de communication, faisait partie du château. Une inscription à l'intérieur donne la date précise de 1259 et le nom du fondateur, le « sévastokrator » Kaloïan, parent du tsar bulgare de Tirnovo Constantin Assên Tikh ou le Pacifique. Les portraits de Kaloïan et de sa femme Dessislava, du tsar Constantin et de sa femme Irène figurent sur les parois de l'église au milieu

Digitized by Google

d'un ensemble de fresques qui rendent ce monument particulièrement précieux.

Intéressante par sa disposition architecturale, l'église de Boïana l'est beaucoup plus encore par l'abondance et la beauté de ses fresques. Elles se répartissent entre deux ou trois époques. Quelques fragments dans la petite église primitive semblent du XI^e siècle et offrent tous les caractères de l'art byzantin d'alors. Le groupe de 1259 se distingue du précédent par ses tons sombres et l'observation du détail naturel. Constitué par des scènes du Nouveau Testament et par la figuration de nombreux saints, entre autres le saint bulgare Ivan de la Rila, accompagné d'inscriptions non plus en grec, mais en moyen bulgare, il révèle, d'une part, les attaches directes avec Byzance — non sans quelque influence latine des croisés, alors établis à Constantinople — et, d'autre part, la parenté avec la décoration de chapelles ou d'églises de Tirnovo, la capitale des Assénides. Comme la tradition du « style iconographique » se prolonge du XIV^e au XVI^e siècle dans tous les Balkans, puis au XVI^e siècle au mont Athos et en Russie, l'art moderne lui-même n'est pas sans lien avec un passé dont Tirnovo et Boïana au XIII^e siècle montrent la brillante maîtrise. Si l'on ajoute que ces fresques parfaitement conservées n'ont subi qu'une restauration très légère et fort restreinte en 1912, l'on estimera à sa juste valeur le trésor décoratif de Boïana et l'importance tant artistique qu'historique des reproductions actuelles. G. C.

Éthiopie. — Pierre ALYPE. *Sous la couronne de Salomon : l'Empire des Négus;* préface de H. de Jouvenel (Paris, Plon, 1925, in-16, 308 p., 7 illustrations hors texte et 1 carte; prix : 12 fr.). — M. Pierre Alype fut un des deux avocats qui plaidèrent, devant M. H. de Jouvenel, l'admission de l'Éthiopie à la Société des Nations. Au lendemain de cette décision importante, obtenue non sans peine en 1923, il jugea utile de présenter sa plaidoirie à l'opinion publique, sous forme d'une brève histoire de l'Éthiopie depuis les origines. Il faut distinguer deux parties dans cette histoire. Dans la première, qui va jusqu'au règne de l'impératrice Zaoditou, M. Pierre Alype s'est rallié, avec trop de complaisance, aux légendes éthiopiennes qui ne doivent être admises que sous réserves. Mais le véritable intérêt du livre est dans l'étude du règne de Zaoditou et du régent Makonnen, dans le récit des intrigues anglaises et italiennes que l'auteur a suivies sur place et surtout dans l'exposition détaillée de la lutte qui s'engagea à l'occasion de la demande éthiopienne adressée à la Société des Nations. M. Pierre Alype parle sans indulgence de la politique des eaux du Nil qui dresse constamment l'Angleterre contre l'Éthiopie. Il croit que le Jubaland détournera les appétits italiens de l'Abyssinie. Quant à la France, il la loue de son désintéressement. On retrouve là les points de vue défendus, depuis longtemps, par le gouverneur Lagarde et l'*Afrique française*.

On pourrait sans doute ajouter bien des choses à l'exposé de

Digitized by Google

M. Pierre Alype sur les dessous de l'affaire éthiopienne. Les intérêts des nationaux français n'ont pas été sans jouer un rôle dans la politique du quai d'Orsay. Quant à la civilisation éthiopienne, l'auteur la voit avec des yeux un peu trop favorables. Il aurait dû distinguer, par exemple, entre l'opposition du délégué anglais Wood et celle de Nansen. Des membres de la Société des Nations ont pu s'inquiéter, à juste raison, des conditions du servage en Éthiopie et du trafic d'esclaves qui alimente les ports du Hedjaz (Roweïs) et de l'Asir (Mîdi). Il est juste de reconnaître que le ras Makonnen semble vouloir réagir avec vigueur contre l'esclavage, mais la tâche ne paraît pas aisée.

Ch.-André JULIEN.

France. — Joan EVANS. *Life in medieval France* (Londres, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1925, in-8°, 234 p., 48 pl. et 2 cartes). — Dans ce joli volume, illustré avec goût, l'auteur s'est simplement proposé de faire revivre quelques-uns des aspects les plus caractéristiques de la société et de la civilisation française au moyen âge, principalement au temps des Capétiens directs, et elle l'a fait souvent avec bonheur. Son texte, où abondent les citations bien choisies de notre vieille littérature, est d'une lecture agréable. On y pourrait relever de menues erreurs, des affirmations sujettes à caution, s'étonner de certains oublis (il semble, par exemple, que les foires de Champagne aient été passées entièrement sous silence); mais, dans l'ensemble, le livre est d'un esprit curieux, assez bien informé. En France même on ne le lira pas sans profit. L. HALPHEN.

— Joseph BÉDIER. *Les fabliaux. Études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge;* 4e édition (Paris, Champion, 1924, in-8°, VIII-499 p.; prix : 40 fr.). — On se réjouira de l'apparition de cette nouvelle édition. Le livre est justement célèbre; il a marqué une date dans l'histoire littéraire du moyen âge : l'auteur a tenu à lui laisser son premier aspect et ne semble pas cette fois en avoir sensiblement retouché le texte. L. H.

— *Cléomadès, roman d'aventures du XIIIe siècle renouvelé d'Adenet le Roi* par Jean MARCHAND *et décoré d'après les manuscrits et anciennes éditions* (Paris, Émile Paul, 1925, in-12, XVI-201 p.). — Voici une charmante adaptation en français moderne du roman fantastique qu'Adenet le Roi a intitulé *Cléomadès*. L'œuvre est longue, que « rima », à raison de 19,000 octosyllabes, le vieux poète de la fin du XIIIe siècle. Mais M. Marchand l'a considérablement réduit et son éditeur l'a présenté avec beaucoup de goût. L. H.

— Henri HAUSER. *Le* Parfait négociant *de Jacques Savary*, 28 p. (*Revue d'histoire économique et sociale*, année 1925, n° 1). — Le *Parfait négociant*, publié pour la première fois en 1675, et souvent réédité depuis, est une source de premier ordre pour l'histoire du commerce au XVIIe siècle. Savary est féru du « commerce de gros », qu'il

Digitized by Google

vante aux dépens du commerce de détail. « Il y a chez cet ancien mercier du bourgeois gentilhomme », remarque M. Hauser. Mais il ne faut pas oublier que les négociants commencent à constituer, en fait, une classe bien distincte des marchands; à ce point de vue encore, Savary montre un grand sens de la réalité. M. Hauser met en lumière, ce que l'on n'avait pas encore fait, les données sur le change international que contient le *Parfait négociant :* pendant tout le règne de Louis XIV, « le change français a été constamment un change déprécié », ce qui explique en partie la détresse des dernières années et la difficulté que l'on avait, en temps de disette, à se procurer du blé au dehors. H. S.

— François SIMIAND. *La formation et les fluctuations des prix du charbon en France pendant vingt-cinq ans, 1887-1912*, 46 p. (*Revue d'histoire économique et sociale*, 1925, n° 1). — Cette étude n'intéresse pas seulement la statistique et l'économie politique, mais aussi l'histoire. Servi par des documents très sûrs qu'il interprète suivant l'excellente méthode dont il s'était servi dans sa thèse sur les *Salaires des ouvriers des mines de charbon*, M. Simiand aboutit à quelques conclusions fort intéressantes pour l'histoire économique et sociale. Il démontre que les variations de salaires n'exercent pas d'influence véritable sur celles des prix du charbon, même si l'on compte dans la valeur du coût de main-d'œuvre les sacrifices que doivent faire les compagnies pour les secours, retraites, assurances contre les accidents, etc. Ce sont surtout les prix établis sur les lieux de consommation et ceux du charbon importé qui agissent directement sur les prix des lieux de production. A la lumière de ces constatations, on pourra mieux comprendre les faits du passé, pour des époques où nous possédons des documents infiniment moins satisfaisants que ceux dont nous disposons aujourd'hui. H. S.

— Gaston MARTIN. *Les Blancs à Machecoul, mars-avril 1793* (Paris, impr. Maretheux, 1925, 51 p. Extr. de la *Révolution française;* prix : 5 fr.). — Étude pénétrante, et qui projette une vive lumière sur les causes de la guerre de Vendée, dont les massacres de Machecoul ont été l'un des premiers épisodes. L'auteur a tiré bon parti de documents produits pour la première fois ou que l'on avait interprétés d'une façon défectueuse; il rectifie ainsi bien des assertions formulées par le travail de Lallié sur *Le district de Machecoul.* M. G. Martin marque d'abord le contraste existant entre la campagne de la Vendée bretonne et la petite ville de Machecoul, entre les paysans ignorants et incultes[1] et les bourgeois libéraux, possédant une chambre de lecture, à l'instar des chambres de Nantes, chambre qui se transforma

1. La dissémination de la population (dans les fermes isolées ou les hameaux) a dû exercer une grande influence sur l'état d'esprit des paysans; il eût fallu l'indiquer plus nettement.

Digitized by Google

en une société des « amis de la Constitution ». Partisans des idées nouvelles, ces bourgeois restent cependant fort attachés à la religion catholique, et c'est la Constitution civile du clergé qui a provoqué la guerre civile; elle fut allumée par le décret du 24 février 1792, qui mettait en réquisition permanente, de 18 à 40 ans, les célibataires ou veufs sans enfants, ne touchant d'ailleurs, en réalité, que 1 °/₀ de la population. M. Martin décrit ensuite, avec une grande précision, les événements de mars et d'avril, les massacres odieux, le rôle joué par le Comité blanc de Machecoul, dirigé par Souchu, un ancien procureur fiscal, et surtout par l'abbé Prioul; il évalue le nombre des victimes à cinq ou six cents. Il montre que l'initiative des procédés terroristes vint des insurgés, que les nobles ont manifesté peu d'enthousiasme pour « cette croisade paysanne ». Les vrais responsables ont été les prêtres insermentés, qui, de 1791 à 1793, n'ont cessé de fanatiser la population paysanne, sans prévoir peut-être les massacres qu'ils allaient ainsi déchaîner. H. S.

— R. Blanchard. *Les Alpes françaises* (Paris, Armand Colin, in-8°, 218 p.; prix : 6 fr.). — Dans cet excellent petit volume, M. Blanchard montre que jusque vers le milieu du XIXe siècle la difficulté des communications obligeait les paysans des régions alpestres à produire toutes sortes de cultures (céréales, chanvre, vigne) même à des altitudes où elles ne pouvaient être que médiocres. De petites industries locales (textiles et métallurgiques) devaient aussi subvenir aux besoins des habitants. Le progrès des voies de communication a fait renoncer à ces pratiques; les prairies naturelles et artificielles ont fait les plus grands progrès. Les industries rurales ont disparu, et récemment, grâce à la houille blanche, des usines modernes, parfaitement outillées, ont pu se créer. En ce qui concerne les mouvements de population, l'auteur constate une évolution analogue. Chaque hiver, au XVIIIe siècle, 100,000 personnes, n'ayant pas de travail en cette saison, émigraient. Aujourd'hui, le mouvement d'émigration s'est ralenti, car la population, depuis 1850, a diminué. Mais, par contre, le développement industriel a déterminé une immigration considérable d'étrangers, surtout de Piémontais et d'Espagnols. H. S.

— Ch.-Fr.-Ph. Masson. *La nouvelle Astrée;* nouvelle édition illustrée par les soins de Frédéric Macler (Paris, 1925, Ernest Leroux, in-4°, XVI-203 p.; prix : 25 fr.). — C'est un roman moyen-âgeux qui a pour auteur Charles-François-Philibert Masson, officier au service de la Russie dans les dernières années du règne de Catherine II, puis secrétaire général du département de Rhin-et-Moselle, à Coblence; il mourut dans cette ville en 1807, à l'âge de quarante-six ans. L'œuvre fut publiée à Metz en 1805; une seconde édition parut à Montbéliard en 1881. Comme la scène se passe dans le pays montbéliardais, comme dans le roman reviennent les noms de Blâmont, patrie de l'auteur, du vallon de Glay, d'Hérimoncourt, de Mandeure, de la chaîne du Lomont,

Digitized by Google

comme il y est question de la tante Arie, la fée bienfaisante qui apporte aux enfants les joujoux de Noël, comme y sont insérés des refrains populaires, le volume a gardé une célébrité régionale, et M. Frédéric Macler paraît s'être diverti de ses travaux d'érudition en mettant son nom sur cette troisième édition dans laquelle il a inséré de belles photographies représentant des vues de la contrée. C. Pf.

— Le tome XXXIV de la nouvelle édition des *Mémoires de Saint-Simon* (Paris, Hachette, « les Grands Écrivains de la France », 1923, in-8°, 425 p.) contient la suite de l'année 1718, de mars environ à la fin d'août. Comme le remarquent les éditeurs, MM. L. Lecestre et J. de Boislisle, ce n'est guère qu'un résumé des Mémoires de Torcy, « quand il n'en est pas la copie presque textuelle ». Il y est surtout question de la politique d'Albéroni. Lui-même Saint-Simon écrit (p. 329) : « Avant de reprendre sérieusement la suite de ces *Mémoires* où cette digression l'a interrompue... » Pour l'annotation l'on a utilisé l'*Histoire de la Régence* de Dom H. Leclercq. Suivent les *Additions au Journal de Dangeau* et des appendices; des extraits de la correspondance de Dubois (mars-septembre 1718) faits autrefois par Chéruel; une note sur les compagnies de commerce, déjà publiée en 1901 par M. Jacques Ancel, et des observations sur le même sujet, etc. H. Hr.

— Georges-R. Havens. *La théorie de la bonté naturelle de l'homme chez J.-J. Rousseau* (*Revue d'histoire littéraire*, novembre 1924, janvier et avril 1925). — Étude approfondie et bien conduite, vraiment importante pour l'histoire des idées politiques au XVIII[e] siècle. Pour Rousseau, la bonté, qualité négative, plutôt que positive, consiste à ne pas connaître la haine et à désirer faire le bien. Elle a existé dans la société primitive et n'a été altérée que par la civilisitation. Rousseau place donc son idéal dans le passé, mais, comme il pense que l'homme peut redevenir bon si on modifie le milieu social, il croit le progrès possible. C'est en ce sens qu'il est révolutionnaire; mais c'est surtout le progrès moral qu'il a en vue. Cette théorie de la bonté naturelle, ou, pour mieux dire, originelle, est donc une raison de plus de penser qu'entre le *Discours sur l'origine de l'inégalité* et le *Contrat social* il n'y a pas la contradiction radicale que l'on a souvent prétendue. H. S.

— Maxime Leroy. *Les spéculations foncières de Saint-Simon et ses querelles d'affaires avec son associé le comte de Redern*, 31 p. (*Revue d'histoire économique*, 1925). — On a souvent parlé des spéculations auxquelles Henri de Saint-Simon, le père du saint-simonisme, se serait livré sur les biens nationaux. Mais aucune précision n'avait été donnée à ce sujet. M. Maxime Leroy, à qui l'on doit une excellente *Vie d'Henri de Saint-Simon*, a comblé en partie cette lacune. A l'aide de documents inédits, tirés principalement d'archives notariales, il nous montre comment Saint-Simon s'est associé pour cette entreprise avec le baron de Redern. En 1792 et 1793, Saint-

Digitized by Google

Simon a acquis, dans le Nord, la Somme et le Pas-de-Calais, des biens du clergé, représentant une valeur de 3,220,000 francs. En 1794, ses acquisitions sont aussi très importantes. Puis, en l'an VI, il se brouille avec son associé, qui parvient à l'évincer et le ruine. Il est vrai que Saint-Simon s'était livré aussi à de folles dépenses. Tout cet exposé est fort intéressant. On regrettera cependant que l'auteur ne nous ait pas indiqué ses sources de façon précise. Puis, s'il nous renseigne sur les achats de biens, il ne nous montre pas en quoi ont consisté les spéculations auxquelles ces acquisitions ont donné lieu. Sans doute, les biens ont été revendus avec bénéfice, mais à quelle catégorie d'acquéreurs? H. S.

— Théodore REINACH. *Histoire sommaire de l'affaire Dreyfus;* nouvelle édition (Paris, Ligue des droits de l'homme, 1924, 258 p.; prix : 6 fr.). — Excellent résumé de la célèbre Affaire, pour lequel l'auteur a pu utiliser certains témoignages allemands récemment publiés. Ce n'est pas un plaidoyer qu'il a écrit; il a narré les faits aussi exactement qu'il est possible de le faire, sans passion ni préjugé. Les preuves, on les trouvera dans les six volumes que lui a consacrés Joseph Reinach. Une bibliographie et un index des noms de personnes terminent ce précieux mémento. Ch. B.

Grande-Bretagne. — *Essays in medieval history presented to Thomas Frederick Tout* (Manchester, Printed for the subscribers, 1925, in-8°, IX-432 p.). — Ce très beau volume, publié par les soins de MM. LITTLE et POWICKE, contient vingt-neuf mémoires rédigés par plusieurs collègues, amis, élèves de l'éminent professeur d'histoire à l'Université de Manchester qui prend sa retraite après trente-cinq ans d'enseignement et à l'âge de soixante-dix ans. Voici le titre des mémoires composant ce volume des « Mélanges Tout » : 1° Margaret DEANESLY. The « familia » at Christchurch, Canterbury, 597-832; 2° F. M. STENTON. The south-western element in the old English chronicle; 3° Félix LIEBERMANN. Nennius the author of the *Historia Brittonum;* 4° H. W. C. DAVIS. London lands and liberties at St.-Paul's, 1066-1135; 5° Reginald L. POOLE. The early lives of Robert Pullen and Nicholas Breakspear; 6° Charles H. HASKINS. Henry II as a patron of literature; 7° James TAIT. Liber burgus; 8° Charles PETIT-DUTAILLIS. Querimonia Normannorum; 9° F. M. POWICKE. Some observations on the baronial council, 1258-1260, and the Provisions of Westminster; 10° Charles JOHNSON. The keeper of papal bulls; 11° Henri PIRENNE. Les « Overdraghes » et les « Portes d'eau » en Flandre au XIII^e siècle, à propos d'une charte inédite provenant des archives de la ville d'Ypres; 12° Agnès SANDYS. The financial and administrative importance of the London Temple in the thirteenth century; 13° Charles BÉMONT. Le statut « de justiciis assignatis quod vocatur Rageman »; 14° Hilda JOHNSTONE. Archbishop Pecham and the council of Lambeth of 1281; 15° Sir Paul VINOGRADOFF. Ralph of

Digitized by Google

Hengham as chief justice of the common pleas; 16° J. G. EDWARDS. The personnel of the Commons in Parliament under Edward I; 17° James F. VILLARD. The Memoranda rolls and the Remembrancers, 1282-1350; 18° V. H. GAILBRAITH. The Tower as an Exchequer Record office in the reign of Edward II; 19° A. G. LITTLE. The constitution of provincial chapters in the Minorite order; 20° Charles-V. LANGLOIS. Hugo de Novo castro, frater minor; 21° Robert DUNLOP. Some notes on Barbours's Bruce, books XIV-XVI and XVIII; 22° Dorothy M. BROOME. Exchequer migrations to York in the thirteenth and fourteenth centuries; 23° Eugène DÉPREZ. La conférence d'Avignon, 1344, l'arbitrage pontifical entre la France et l'Angleterre; 24° Margaret SHARP, née TOUT. The administrative chancery of the Black Prince before 1362; 25° C. G. CRUMP. What became of Robert Rag, or some chancery blunders; 26° W. T. VAUGH. The administration of Normandy 1420-1422; 27° Florence M. G. HIGHAM, née EVANS. A note on the Pre-Tudor secretary; 28° Robert FAWTIER. Documents inédits sur l'organisation de l'artillerie royale au temps de Louis XI; 29° Mary TOUT, née JOHNSTONE. A liste of the published writings of T. F. Tout. — Un index des noms de personnes et de lieux par Dorothy M. BROOME et la liste des souscripteurs terminent ce volume qui, dans sa grande diversité, conserve une sorte d'unité, étant en partie consacré à l'histoire administrative, où M. Tout est à la fois un précurseur, un maître et un modèle. Ch. B.

— Paul DOTTIN. *La vie et les aventures étranges et surprenantes de Daniel de Foë, natif de Londres* (Paris, Librairie académique, 1925, VIII-248 p.; prix : 7 fr. 50). — L'auteur a résumé dans cet agréable volume la substance de sa volumineuse thèse, que nous avons annoncée en son temps. Pour la bibliographie et les références, c'est naturellement à la thèse qu'on devra se reporter. Ch. B.

— André PHILIP. *L'Angleterre moderne : le problème social, l'expérience travailliste* (Paris, Crès, 1925, 1 vol., 245 p.; « Enquêtes du musée social »; prix : 7 fr. 50). — Ouvrage aussi remarquable par la netteté de la pensée que par la précision des renseignements. Il traite une très grosse question : le problème ouvrier en Angleterre depuis la guerre. M. Philip montre comment la guerre a obligé l'État à régler véritablement la production dans les branches industrielles les plus importantes (transport, charbon, textile, alimentation). C'est la guerre aussi qui a conduit l'État à intervenir dans les conditions du travail, les rendant très dures pour les ouvriers. Ceux-ci ont donc modifié leur organisation, tendant à la rendre de plus en plus *nationale*. L'auteur montre aussi les progrès réalisés sur le domaine de la coopération et sur celui de l'éducation ouvrière. Un autre résultat de la guerre a été une grande concentration industrielle. Les relations entre les « trois puissances » (la classe patronale, la classe ouvrière, l'État) sont donc devenues plus étroites et plus difficiles. On a vu échouer,

Digitized by Google

en grande partie, la politique de « collaboration de classes », notamment la participation aux bénéfices; seuls, les *conseils Whitley*, qui permettent à l'ensemble des ouvriers et des patrons de discuter leurs intérêts respectifs, conservent de l'efficacité, parce qu'ils favorisent la concentration de l'organisation ouvrière. Depuis 1918, la lutte de classes est devenue plus vive que jamais. De grandes grèves ont éclaté, qui ont été d'abord favorables aux ouvriers; puis, en 1922, il y a un recul qu'expliquent en grande partie la crise économique et l'accroissement du chômage. Cette crise oblige aussi l'État à intervenir pour assurer l'aide aux chômeurs et tenter la lutte contre le chômage. Enfin, M. Philip montre que le *labour party* au pouvoir n'a rien pu réaliser de son programme socialiste. C'est que la démocratie ouvrière est obligée de tenir compte des dangers qui menacent la production nationale. H. S.

Italie. — Robert DE LA SIZERANNE. *César Borgia et le duc d'Urbino, 1502-1503* (Paris, Hachette, s. d., [1924,] série *les Masques et les visages*, in-8°, 127 p., 8 fig.; prix : 8 fr. 50). — Aimable livre sur les passionnantes aventures de Guidobaldo de Montefeltro et de ses luttes contre le terrible César. Il n'est pas sans intéresser l'histoire de France, car, pour combattre ses ennemis, le duc de Valentinois s'appuie sur Louis XII et fait appel à Chaumont d'Amboise. La mort d'Alexandre VI — cet accident que les Borgia n'avaient point prévu — ramène Montefeltro de Venise à Urbin. « Les pierres même semblaient exulter et bondir », écrit un témoin, évidemment feltrien. M. de La Sizeranne, lui aussi, est feltrien et peu tendre pour les modernes apologistes de César. S'il avoue que la plupart « des petits tyrans dépossédés par César ne valaient pas mieux que lui », il s'écrie : « Plusieurs, mais pas tous et, par exemple, pas un Guidobaldo. » Comment ne pas aimer un homme qui a fait des commandes au jeune Raphaël? « Regardons, par exemple, le petit *Saint Georges*... » En appendice, quelques lettres et fragments, notamment des détails sur le mariage « blanc » du pauvre duc d'Urbin. Pour un prince de la Renaissance, il est triste d'avoir été « nunquam... ad rem uxoriam idoneus », comme dit Bembo. Index. H. HR.

— Vittorio DI TOCCO. *Un progetto di confederazione italiana nella seconda metà del Cinquecento* (Aquila, 1924, in-8°, 37 p.; extr. de l'*Archivio storico italiano*). — Ce projet est celui de Girolamo Muzio, né à Padoue, mais d'origine istriote. Composé sans doute vers 1560, à la demande de Pie IV, il a été imprimé dans la *Selva odorifera* de Muzio (1572). Il rêve de faire de l'Italie non un État fédératif, mais une confédération d'États; l'exemple des cantons suisses a certainement agi sur sa pensée. Ce qu'il y a de plus original chez lui, c'est la conception d'une armée que l'on essaierait de soustraire aux périls du régionalisme; quant à l'autre péril, celui de mettre une force aussi redoutable sous la main d'un capitaine général, il essaie d'y

Digitized by Google

obvier par un procédé renouvelé du consulat de l'ancienne Rome : deux capitaines, alternant de semaine en semaine. Il espère libérer la péninsule de la prépondérance espagnole; mais, comme il n'ose exclure de la ligue italienne les maîtres de Naples et de Milan, il essaie d'introduire le contrepoids français; expédient peu efficace depuis la paix de Cateau-Cambrésis. « Combien belle », écrivait-il en 1574 au grand-duc de Toscane, « combien heureuse serait l'Italie si elle pouvait revenir au gouvernement d'elle-même et si elle était le bien de ses Italiens, comme la France des Français, l'Espagne des Espagnols et l'Allemagne des Allemands... » Dans ses lettres de 1574, il va plus loin qu'en 1560 : il encourage le grand-duc à délivrer Gênes, il fait miroiter à ses yeux la délivrance de Milan et, dans l'avenir, celle de Naples. M. di Tocco montre dans ces rêves de Muzio l'une des origines de la tradition révolutionnaire qui traversera le XVIIe siècle, et il signale les ressemblances entre ces idées et certaines des conceptions du *Risorgimento*. H. Hr.

— Remigio Sabbadini. *Giovanni di Ravenna*, 1343-1408 (Côme, Ostinelli, 1924, n° 1 de la collection *Studî umanistici*, in-8°, 258 p.). — C'était une figure jusqu'ici mal connue que celle de l'humaniste Giovanni da Ravenna; toutes ses œuvres sont inédites; des manuscrits qui sont conservés à Oxford, à Venise, à Paris et à Zagreb, M. Sabbadini a publié les passages les plus caractéristiques dans un important appendice. Dans ses œuvres et surtout dans son « Rationarium vitæ », M. Sabbadini a trouvé tous les éléments lui permettant d'écrire une biographie très précise et très détaillée : on aimerait même parfois le voir insister moins sur certains événements — vraiment peu importants — de la vie et nous donner plus de renseignements sur les écrits et sur l'influence exercée par l'enseignement de ce brillant humaniste. Le sujet qu'il abordait ainsi était, à vrai dire, entièrement neuf, et on comprend la complaisance avec laquelle il a étudié le détail d'une existence fertile en incidents romanesques dont le héros semblait animé de l'humeur la plus vagabonde.

J. Alazard.

— G. Prezzolini. *La culture italienne*; traduction par Georges Bourgin (Paris, Félix Alcan, 1925, Bibliothèque d'histoire contemporaine, 1 vol., 246 p.; prix : 10 fr.). — C'est une heureuse idée qu'a eue M. Bourgin de traduire, pour le public français, ce volume de M. Prezzolini, un des plus riches en faits et en idées qui aient été publiés sur l'Italie d'aujourd'hui. M. Prezzolini a été le fondateur et, pendant de longues années, le directeur de la *Voce*, dont l'importance peut se comparer, jusqu'à un certain point, aux « Cahiers de la Quinzaine » de Charles Péguy; tout écrivain italien qui compte actuellement a été un collaborateur de la *Voce*. Son volume « la Culture italienne » est un aperçu brillant sur toutes les tendances intellectuelles de la jeune Italie; il rendra les plus grands services aux Français, souvent trop

Digitized by Google

enclins à ignorer le développement contemporain d'une nation dont l magnifique passé les éblouit : les convulsions politiques de ces six ou sept dernières années ont attiré sur elle l'attention du monde; la vivacité, la diversité de son intelligence apparaissent très séduisantes au cours de ce livre probe, sérieux et sincère. J. ALAZARD.

— L. V. BERTARELLI. *Guida d'Italia. Italia centrale. Roma e dintorni* (Milan, 1925, in-16, 867 p., 8 cartes et 68 plans; distribué aux sociétaires de 1925; cotisation : 15 lires, inscription : 2 lires 10). — A l'occasion de l'année sainte, le Touring-Club italien a publié le douzième volume de sa collection des guides d'Italie. C'est un ouvrage considérable, consacré à Rome et ses environs, qui peut rendre de réels services aux historiens. Il débute par une étude sur l'histoire de Rome et les arts du professeur Giglioli, puis le professeur Giocchino Mancini étudie les antiquités chrétiennes (p. 39-53), le professeur Adolfo Venturi l'art du moyen âge et des temps modernes (p. 54-76), le professeur Ant. Muñoz les transformations de la cité (p. 77-92), le professeur Dott.-Ach.-Bertini Calosso les collections artistique et archéologiques (p. 95-113). Une chronologie détaillée des papes, empereurs et rois d'Italie (p. 114-148); des renseignements sur la cour pontificale, le gouvernement de l'Église, les mœurs, les cérémonies diverses; une note démographique et économique due au professeur Riccardo Bachi; des notices sur les bibliothèques, archives, académies, instituts de culture et d'enseignement italiens et étrangers font de ce guide un recueil très précieux. Enfin, la documentation historique, largement utilisée dans tout le cours de l'ouvrage, est soigneusement vérifiée. La cartographie est remarquable, les plans nombreux et clairs. Le guide du Touring-Club italien, tant par la modicité de son prix que par la sûreté de ses informations, attirera tous ceux qui s'intéressent à Rome. Ch. ANDRÉ-JULIEN.

Orient musulman. — L. MASSIGNON. *Annuaire du monde musulman statistique, historique, social et économique*, 1re année 1923 (Paris, Ernest Leroux, 1924, in-8°, 356 p.; prix : 30 fr.). — L'Annuaire de M. Massignon est l'aboutissant d'une documentation de vingt années recueillie par les collaborateurs de la *Revue du Monde musulman* et le titulaire de la chaire de sociologie musulmane au Collège de France. Il comprend deux parties. La première fournit la concordance de notre calendrier occidental avec le calendrier hégirien jusqu'au 1er janvier 1925 (= 1343), des indications sur les calendriers financiers maghrébin, ottoman, égyptien et persan, une table pour le comput bédouin des anwâ, les dates principales selon les pays, les grandes dates de l'Islam et un sommaire de l'an 1921-1922 où figurent les principaux événements survenus dans le monde musulman.

La deuxième partie présente un intérêt de premier ordre. On y trouve pour chacun des 153 pays où habitent des musulmans des notices où, en termes brefs mais d'une rare précision, sont présentés

Digitized by Google

tous les renseignements essentiels sur le peuplement, le gouvernement, l'administration, le travail et la production. Chaque notice est suivie d'une bibliographie. Il suffit de lire les pages consacrées aux anciennes possessions russes de l'Asie, par exemple, pour se rendre compte de la sûreté de documentation de M. Massignon. Son livre donne beaucoup plus que son titre ne promet. Il est à souhaiter que la publication des annuaires se poursuive avec régularité, car les services qu'ils sont appelés à rendre sont considérables. — Ch.-A. J.

Pays-Bas. — Z. W. SNELLER. *De Hollandsche korenhandel in het Sommegebied in de 15e eeuw* (*Bijdragen voor vaderlandsche Geschiedenis*, 1925), 18 p. — Cette petite étude, fortement documentée, nous montre que la Hollande, pauvre en céréales, venait s'approvisionner, dans les riches plaines de la Somme, des grains dont elle avait besoin pour l'alimentation de ses habitants et pour ses brasseries. Ce trafic, qui subsista pendant tout le XVe siècle, était fort important; M. Sneller calcule, d'après les rôles de taxes, qu'en 1407, 680,000 hectolitres de blé étaient transportés en Hollande. Au XVIe siècle, ce trafic fut interrompu par les guerres, et les Hollandais commencèrent à se fournir de grains dans les pays de la Baltique, origine d'un commerce qui devait être si florissant aux XVIIe et XVIIIe siècles. H. S.

— *Bijdragen en mededeelingen van het historisch Genootschap* (Société historique d'Utrecht, t. XVI. Utrecht, Kemink et fils, 1925, in-8°, LXXV-374 p.). — Le quarante-sixième volume des *Contributions et communications de la Société historique d'Utrecht* contient, comme d'ordinaire, un certain nombre de documents intéressants. A signaler particulièrement : 1° Une chronique de Hollande jusqu'en 1459, en latin, communiquée par H. OBREEN, d'après deux manuscrits de Bruxelles et d'Utrecht. 2° Des notes de P. T. Hooft concernant les « États de guerre » ou budgets de 1601-1602, communiquées par Enno VAN GELDER : on y relève le chiffre des troupes entretenues par la province de Hollande (1,737 cavaliers et 16,094 fantassins). 3° Des inventaires de bourgeois et paysans habitant Franeker vers 1550; comme le remarque A. HALLEMA, le nombre soit des meubles, soit des objets en or ou en argent, soit des animaux (chevaux, vaches, volailles) atteste l'aisance relative qui régnait alors en Frise. 4° Le journal (dagboek) d'Henri Haecxs, membre du conseil supérieur du Brésil, communiqué par L'HONORÉ NABER, d'après un manuscrit des archives de La Haye. L'auteur a été membre du conseil du Brésil d'août 1646 au 27 janvier 1654, c'est-à-dire jusqu'au jour de la reddition de Pernambuco aux Portugais; son journal donne de curieux détails sur la lutte coloniale soutenue au Brésil par les Hollandais; ces détails sont heureusement illustrés par une carte du Brésil qui fut dressée en 1648 par Corneille Goliath. A. W.

— *Mededeelingen van het nederlandsch historisch Instituut te*

Digitized by Google

Rome (La Haye, Martin Nijhoff, 1924, 4e partie, in-8°, LIX-274 p.; prix : 7 fl.). — Le quatrième volume des « Communications » de l'Institut hollandais d'histoire à Rome contient, comme les précédents, outre des comptes-rendus sur l'activité de l'Institut durant l'année écoulée, un certain nombre d'études originales sur des questions relatives à l'histoire de Rome et de l'Italie. L'histoire de l'art et des antiquités y occupe naturellement une grande place; de nombreuses illustrations représentent des monuments, des objets d'art ou des plans, faisant ainsi de l'ouvrage un recueil aussi agréable qu'utile à feuilleter. Les travaux les plus importants sont ceux de VAN HOORN sur les figurines représentant la course aux flambeaux; d'A. W. BIJVANCK sur certains monuments de Pompéi; de LÉOPOLD sur les deux époques de la construction du Colisée (sous Vespasien et Titus, au Ier siècle de notre ère et au IIIe siècle, après l'incendie de 217) et sur les fouilles de l'église Saint-Sébastien, près de la voie Appienne; de G. J. HOOGEWERFF sur la madone d'Acuto dans les Abruzzes, sur la sculpture à Rome au XIVe siècle, sur le peintre de la Renaissance Jan van Scorel; de Raimond VAN MARLE sur les principales descriptions de Rome aux XIVe, XVe et XVIe siècles; enfin de G. E. UHLENBECK sur le savant Jean Heckius ou Eckius, un des fondateurs de l'Académie des Lincei à Rome, en 1603. — A. WADDINGTON.

— P. T. HOOFT. *Memorien en adviezen*, 2e partie, publiée par Enno VAN GELDER (Société historique d'Utrecht, *Œuvres*, t. XLVIII. Utrecht, Kemink et fils, 1925, in-8°, XXXV-479 p.). — Cette publication est un complément à celle qu'avait faite en 1871 la même Société et où, sous le même titre, ne figurait qu'une très faible partie des papiers de Hooft. Le Dr van Gelder, après avoir revu tous ces papiers, actuellement à la bibliothèque de l'Université d'Amsterdam, a cherché à combler les lacunes de la première édition, analysant ou indiquant seulement les pièces déjà imprimées et publiant *in extenso* les autres (voir dans son introduction l'énumération de tous les manuscrits consultés). Il a très justement pensé que rien ne devait être négligé de ce qui pouvait expliquer la vie et rendre la pensée d'un personnage aussi intéressant.

P. T. Hooft, connu surtout d'ordinaire par ses poésies, et dont van Gelder a donné récemment une biographie détaillée (Amsterdam, 1918), a joué un grand rôle dans l'histoire politique et religieuse d'une époque agitée. Né en 1547 à Amsterdam, et préparé aux affaires publiques, tant par un voyage en Allemagne en 1574 que par la direction d'un commerce prospère, il a vu les débuts de la République des Provinces-Unies, les luttes décisives contre l'Espagne et aussi les tristes dissensions qui ont opposé Maurice de Nassau à Oldenbarnevelt. Attaché à la religion protestante, mais avec la modération d'un humaniste « arménien », et au parti aristocratique des Régents, mais sans haine acharnée contre le stathouder, Hooft a rempli à plusieurs reprises, de 1588 à 1610, les importantes fonctions de bourgmestre d'Amsterdam,

Digitized by Google

voire de premier bourgmestre; jusqu'à sa mort, en 1626, il n'a cessé de défendre la tolérance religieuse et les institutions républicaines. C'est un des grands noms du parti hollandais des États, dans la première moitié du XVII[e] siècle. La publication complète de ses œuvres permet de mieux apprécier en lui l'homme d'État, à côté de l'écrivain et du poète. A. W.

Pologne. — Le savant historien polonais M. Jan RUTKOWSKI a publié toute une série d'ouvrages fort importants sur l'histoire économique de la Pologne. Citons d'abord : *la Situation des paysans en Pologne au XVIII[e] siècle* (extr. de l'*Ekonomista*, 1914, 119 p.). S'appuyant uniquement sur des documents d'archives, il montre qu'il faut distinguer les tenures à cens et les tenures soumises à la corvée. D'ailleurs, pour l'exploitation de leurs « réserves », les seigneurs utilisent, à la fois, les corvéables et les travailleurs salariés. Les serfs ne pouvaient s'adresser à la justice de l'État; cependant, ils n'étaient pas tout à fait dépourvus de droits, car s'était formée peu à peu une *coutume*, qui fixait souvent les règles de la propriété foncière elle-même. — Dans le *Rétablissement des villages en Pologne après les guerres de 1648-1660* (extr. de *Kwartalnik historijczny*, 1917, 36 p.), l'auteur montre qu'après les terribles ravages de ces guerres, en Ruthénie, les seigneurs ont constitué surtout de petites tenures, insuffisantes pour nourrir une famille paysanne; leurs possesseurs durent donc s'employer comme journaliers agricoles sur les terres seigneuriales. — Citons ensuite : *Zarys gospodarczych dziejow Polski w czasach przedrozbiorowych* (Précis d'histoire économique de la Pologne avant les partages. Posen, 1923, 270 p.), avec une abondante bibliographie. Puis deux volumes sur l'histoire agraire : *Poddanstwo wloscian w XVIII wieku w Polsce i niektorych krajach Europy*, (Les paysans sujets en Pologne et dans quelques autres pays d'Europe. Posen, 1921, 156 p.), dans lequel il fait un large emploi de la méthode comparative. Il montre qu'en Pologne la grande propriété noble occupait un tiers des terres labourables, qui étaient cultivées par les corvées de la population servile. Le servage était donc plus dur même que dans l'Allemagne orientale; les serfs sont soumis pleinement aussi à la justice seigneuriale. Quant aux tenures paysannes, elles sont frappées de droits plus lourds que n'importe où. Par contre, l'impôt public est beaucoup moins pénible. Depuis 1764, on a tenté des réformes fiscales tendant à frapper la propriété noble, mais ces réformes, qui semblaient devoir être le prélude d'une transformation agraire, furent arrêtées par les partages. — Le problème de la réforme agraire fait l'objet d'un volume récent : *Zagadnienie reformy rolnej w Polsce XVIII wieku* (Posen, 1925, 148 p.); l'auteur y étudie particulièrement les réformes accomplies dans les villages de la ville de Poznan. Après les ravages de la guerre du Nord (1703-1710), la ville de Poznan fit venir, pour repeupler ses villages, des colons allemands, qui furent soumis au cens et non aux corvées.

Digitized by Google

Le succès de cette colonisation eut pour conséquence l'appel d'autres colons allemands de 1728 à 1747. Ainsi se développa une classe de paysans censitaires, jouissant de la liberté personnelle et d'une véritable autonomie communale. Un certain nombre de grands seigneurs tentèrent une réforme analogue sur leurs domaines. Ce furent donc les grands seigneurs qui soutinrent la cause de l'affranchissement des serfs aux diètes de 1774, 1775, 1788 et 1791. Ils eurent pour adversaires les petits seigneurs, qui ne pouvaient se passer des corvées serviles. Ils étaient soutenus, au contraire, par les disciples des physiocrates, férus d'améliorations agricoles, et par les précurseurs du capitalisme industriel, incompatible avec le servage. Ces tendances diverses se manifestent dans la littérature politique du XVIII[e] siècle. — Signalons enfin la *Statistique professionnelle de la population rurale en Pologne dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle* (Cracovie, 1918, 86 p.), d'après les terriers de 905 villages du domaine royal, dans les palatinats de Saudomir et de Ruthénie rouge, en 1564-1565[1]. — M. Rutkowski se promet de nous donner un résumé, en français, de travaux qui éclairent singulièrement l'histoire de la Pologne et l'histoire comparée du régime agraire. — H. S.

— Marcel HANDELSMAN. *Les études d'histoire polonaise et les tendances actuelles de la pensée historique en Pologne*, 29 p. (*Revue de synthèse historique*, juin 1925). — Étude très intéressante et très précise, qui décrit les tendances successives de l'historiographie polonaise et en même temps indique les titres d'un très grand nombre de travaux concernant l'histoire de la Pologne. M. Handelsman marque d'abord le grand rôle joué par les historiens galiciens à Cracovie et à Lvov, depuis l'introduction de l'autonomie en 1870. L'école galicienne s'adonna surtout à l'érudition. Après la révolution russe de 1905, la Société des sciences et des lettres de Varsovie, fondée en 1907, prend une part très vive au travail historique et s'occupe davantage des questions générales, des institutions et de l'histoire sociale. La renaissance de la nation polonaise, en 1919, a eu pour effet l'unification de l'enseignement historique et la coordination de la vie scientifique, « divisée jusqu'alors par les frontières des États copartageants ». L'auteur prévoit un sérieux effort vers la synthèse, qui se manifeste déjà par des projets de grands manuels collectifs ou par des essais d'histoire comparée. Souhaitons que, par des traductions et par des analyses précises, l'œuvre historique de nos confrères polonais puisse être mieux connue en France. H. S.

Russie. — K. WALISZEWSKI. *Le règne d'Alexandre I[er]*. T. I : *la Bastille russe et la révolution en marche, 1801-1812;* t. II : *la Guerre patriotique et l'héritage de Napoléon, 1812-1816* (Paris,

1. Voir aussi l'étude sur le domaine seigneurial de Brzozow (évêché de Przemysl au XVIII[e] siècle), Cracovie, 1910, 201 p.

Digitized by Google

Plon, 1923-1924; prix de chaque vol. : 20 fr.). — Cet ouvrage considérable, dont les deux premiers volumes seuls ont paru, s'arrête présentement au second traité de Paris (20 novembre 1815). Le tome Ier expose l'éducation du futur tsar, son avènement signalé par des velléités de réformes, la politique extérieure, les premières guerres (Austerlitz, Friedland), l'alliance française de Tilsitt à Erfurt, la rupture et le conflit, et trace le portrait de l'adversaire de Napoléon au début de la lutte. Le tome II est surtout rempli par la guerre patriotique, la campagne de France, suivie de la chute de Napoléon, le Congrès de Vienne, la seconde campagne de France, la Sainte-Alliance. Les derniers chapitres exposent les rapports avec la Pologne reconquise, l'ébranlement de l'édifice politique et social, les difficultés que suscite le problème religieux, la mise en œuvre des colonies militaires. Un dernier chapitre est un tableau de la Russie et de son souverain, au seuil d'une époque nouvelle. L'ouvrage sera le bienvenu. Alexandre, qui en est le centre, étant exposé, non plus de biais, mais directement, et non plus surtout à propos des événements qui l'ont mêlé à notre histoire ou à l'histoire générale, apparaît en pleine lumière. L'auteur a utilisé, outre la vaste littérature qui, en Russie, a été consacrée à ce règne, les sources polonaises qui échappaient, par leur nature même, à nos historiens. Il a rectifié, sur des points de détail, bien des opinions. On n'a guère à reprocher, par instants, à l'auteur, qu'un goût persistant pour les anecdotes scabreuses. Le style est plus pur et les « polonismes » sont rares. On ne peut que souhaiter l'apparition du volume suivant. E. DUCHESNE.

— *Lettres de l'impératrice Alexandra Feodorovna à l'empereur Nicolas II.* Traduction, préface et notes de J. W. BIENSTOCK (Paris, Payot, 1924, in-8°, 559 p.; prix : 20 fr.). — La préface débute par les lignes suivantes : « Après le meurtre de la famille impériale à Ékatérinenbourg, en juillet 1918, on recueillit entre autres objets lui ayant appartenu un coffret de bois noir, aux initiales N. A (Nicolas Alexandrovitch). Ce coffret contenait... les lettres (quatre cents) que l'impératrice Alexandra Feodorovna lui écrivit du 26 avril 1914 au 4 mars 1917 ». Qu'est-ce à dire? M. Bienstock a-t-il oublié que le 25 juillet 1918 l'armée de Sibérie et les Tchéco-Slovaques entraient à Ékatérinenbourg? Or, quelle apparence y a-t-il que le coffret ait fait un si long voyage — du quartier général, où les lettres ont été envoyées à Nicolas II, à Tsarskoïé-Sélo — de Tsarskoïé-Sélo à Tobolsk — et enfin de Tobolsk à Ékatérinenbourg? Le traducteur ignore-t-il ce qu'a dit expressément Nicolas Sokoloff dans son *Enquête judiciaire sur l'assassinat de la famille impériale russe*, p. 26 : à savoir que l'on avait enlevé à Nicolas II tous ses papiers? Le coffret a donc été saisi ailleurs, ce qui a été expliqué par M. Recouly dans deux articles (*Revue de France*, 1er avril 1921; *Ibid.*, 1er février 1923). Le contenu du coffret, trouvé au grand quartier général russe par les bolcheviks, fut cédé, vraisemblablement, à prix d'argent à un journa-

Digitized by Google

liste américain, correspondant du *Globe*, Isaac Don Levine, qui en donna de larges extraits dans son journal vers 1921. Les lettres furent publiées en librairie, en 1923, par la maison d'édition russe *Slovo*, à Berlin. Une question se pose : dans quelle langue? En russe ou en anglais? M. Recouly ne le dit pas : les extraits qu'il publie (1er février 1923) sont tirés du texte anglais. M. Bienstock garde le silence sur ce point; il ne nous dit point si sa traduction est tirée du texte anglais ou d'une traduction russe.

Cette correspondance, d'ailleurs certainement authentique, est d'une haute importance : elle absout l'impératrice Alexandra Feodorovna de tout soupçon de trahison, mais, « avec tout le perçant de l'évidence », prouve malheureusement que, sous l'influence prépondérante de Raspoutine — guidé par qui? (voir Nic. Sokoloff, *op. cit.*, p. 312) — elle a été le mauvais génie de son mari et l'a conduit à sa perte.

Le traducteur, en général, a éclairci les allusions du texte, donné les renseignements utiles sur les personnages cités, mais cependant un index était indispensable : il s'est dérobé à cette tâche. Il y a des lacunes dans l'annotation : pourquoi n'avoir pas dit que Mlle Schneider, plusieurs fois citée, qui fut mise à mort à Ékatérinenbourg avec la famille impériale, était la lectrice de l'impératrice?

La traduction est d'une extrême indigence de forme, quand elle n'est pas barbare ou d'une platitude affligeante. Enfin, il nous faut, une fois de plus, protester contre les illogiques ou ridicules transcriptions dont ce livre fourmille. Peut-on admettre, sans explication, les *Plastouny* de la page 78 — les *Preobrajentzy* (p. 176) — les *Alexandrovtzy* (p. 178) — les *Pavlovtzy* (p. 455), etc.? Il s'agit des soldats des régiments Preobrajenskii, Alexandrovskii, Pavlovskii. Pour qui le traducteur écrit-il? Des noms propres ou des noms de lieux sont défigurés : qu'est-ce pour un Français que *Agafangel* pour Agathangel? Qu'est-ce que *Rezhitza* (p. 316)? S'agit-il de Riéjitsa, comme nous le supposons? Nous ne citons que les cas les plus extraordinaires : la liste serait trop longue. Nous plaignons les lecteurs français à qui le traducteur inflige la tâche de résoudre de telles énigmes. E. D.

— André Salmon. *Une orgie à Saint-Pétersbourg* (Paris, éditions du Sagittaire, in-8°, 230 p.; prix : 10 fr.). — Ce livre appartient à l'histoire des mœurs. L'auteur, d'un style quelque peu tourmenté et trépidant, dépeint cette frénésie de plaisir qui s'était emparée des Russes, à Saint-Pétersbourg, dans les quinze ou vingt années qui ont précédé la guerre de 1914. La description n'omet pas cette agitation souterraine qui visait à renverser le régime tsariste. Ceux qui ont un peu connu la Russie pendant cette période ne pourront que reconnaître la vérité de cette peinture. On regrettera des transcriptions passablement fantaisistes, par exemple les mots énigmatiques *Doss' vidagne...* — *Préchett...*, où il faut voir : « Do svidania!... — Procht-chaïté... » (p. 25). Ce dernier mot, d'ailleurs, est tout à fait im-

Digitized by Google

propre, car il était réputé de mauvais augure. A *do svidania* un Russe répondait d'ordinaire par les mêmes mots. On pourrait relever d'autres fautes, *izvodchik* (p. 86); *yaguenenok* (p. 120); *pojalouïtza*! (p. 211); au lieu de *iagnionok*, *pojalouista*, *izvozchtchik*, etc. E. D.

— Ferdinand OSSENDOWSKI. *Bêtes, hommes et dieux*. Traduit de l'anglais par Robert RENARD (Paris, Plon, 1924, in-8°, 271 p.; prix : 10 fr.). — Ce livre a suscité, dès son apparition, des dénégations violentes et des polémiques passionnées. On trouvera les pièces du débat, en particulier, dans les *Nouvelles littéraires*. A la réponse de M. Lewis Stanton Palen à M. Sven-Hedin (n° du 15 novembre 1924), M. Montandon a opposé ses arguments dans une réunion contradictoire, à laquelle assistait M. Ossendowski : il a contesté que M. Ossendowski soit allé au Tibet (partie nord); son contradicteur a maintenu énergiquement son affirmation (*Nouv. litt.*, 29 nov. 1924). M. G. Saint-Yves, autrefois chargé de missions en Asie Centrale pour l'Académie des inscriptions et belles-lettres, estime que M. Ossendowski ne doit pas être jugé comme un géographe. Pour lui, « le fond phychologique est juste : il nous permet de revivre certaines de nos impressions personnelles. On peut lire en toute confiance *Bêtes, hommes et dieux* » (*Nouv. litt.*, 6 déc. 1924). Ce jugement d'un homme compétent, qui ne mêle au débat aucune passion étrangère, nous met à l'aise pour dire le plaisir, désormais sans mélange, que nous avons éprouvé à lire ce livre, dont le succès a été prodigieux. On pourra donc le consulter sur l'histoire de la lutte soutenue contre le bolchevisme pendant les années 1920-1921 et sur l'état d'esprit quelque peu inquiétant des Mongols.

On reprochera au traducteur des transcriptions peu acceptables. Le nom des Bouriates est communément accepté : pourquoi *buriat*? *Felcher* (p. 160) est un barbarisme : lire *feldcher*, déformation russe de l'allemand Feldscherer, chirurgien. *Toupsei* est absurde : corriger en Touapsé. *Tavariche* (p. 184), « camarade », s'écrit par une minuscule. Quand appellera-t-on les « Tartares » Tatars? Quand écrira-t-on *Tibet* et non Thibet? Pourquoi *swastika* et non *svastika* (p. 83)? Il n'y a pas, que nous sachions, de *w* en sanskrit. E. D.

— Ferdinand OSSENDOWSKI, en collaboration avec Lewis Stanton PALEN. *L'homme et le mystère en Asie*. Traduit de l'anglais par Robert RENARD (Paris, Plon, 1925, 303 p.; prix : 10 fr.). — Nouveau récit d'aventures extraordinaires. Cette fois, l'auteur n'est plus ce prisonnier échappé des prisons bolchéviques qui, tout en fuyant ses bourreaux à travers la Sibérie et la Mongolie, conserve assez de sang-froid pour bien observer les pays, les hommes et les coutumes; c'est le savant chargé officiellement de prospecter des régions mal connues et d'en signaler les richesses naturelles. C'est en Sibérie, dans les vallées de l'Obi et de l'Iénisséi, dans l'Ossouri, dans l' « île maudite » de Sakhaline, qu'il opère; il y recueille une nouvelle moisson d'observa-

Digitized by Google

tions sur le pays, sa faune et sa flore, sur les indigènes et surtout sur les malandrins russes, japonais et mongols qui vivent de pillages et d'assassinats. Bientôt, dans un troisième ouvrage intitulé : *De la présidence à la prison*, il nous révélera ce qu'il a vu comme président d'un comité de ravitaillement pour l'armée russe pendant la guerre avec le Japon ; témoin de fautes ou de fraudes lamentables, il ne voudra pas s'en taire, et c'est par la prison que le gouvernement tsariste châtiera l'imprudente expression de sa trop légitime indignation. M. Ossendowski recherche surtout le pittoresque, les scènes burlesques ou tragiques ; l'historien aimerait à trouver dans ses récits plus de précision chronologique. Ch. B.

— Jules Moch. *La Russie des Soviets, situation générale* (Paris, librairie de l'Ile-de-France, 1925 ; prix : 9 fr.). — Ce livre, précédé d'une préface par M. de Monzie, est, en somme, trop favorable au régime soviétiste (l'auteur lui même, p. 201, s'attend à ce reproche) pour ne pas rencontrer beaucoup de résistance auprès des lecteurs. Les aveux sont rares, généralement atténués par des prévisions délibérément optimistes (p. 95) ; les défauts, pour ne rien dire de plus, du régime sont indiqués avec indulgence. L'auteur semble relever avec complaisance ce qu'il appelle « les erreurs passées » (p. 176-177). Quoi qu'il en soit de ces remarques, le livre devra être consulté ; il contient de nombreuses illustrations, des diagrammes, etc. En appendice, plusieurs cartes exposent la situation des belligérants, en mai 1918, fin novembre 1918, le 1er mars 1919, le 7 décembre 1919 : une dernière carte représente l'état géographique actuel de l' « Union des républiques soviétiques ». Citons encore (p. 48) un très utile « Schéma des événements militaires diplomatiques en Russie de 1917 à 1921 ». — E. D.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — Annales historiques de la Révolution française. 1925, juillet-août. — Paul VIARD. De quelques incidences de l'histoire politique sur le droit privé de 1789 à 1830. — Ferdinand BRUNOT. Le culte catholique en français sous la Révolution; suite et fin. — R.-N. KERSHAW. L'esprit public dans l'Ouest, du 20 juin au 10 août 1792. — Georges MICHON. Le jacobinisme dans les débats du Parlement anglais de 1793 et 1794. — Georges JAVOGUES. L'arrestation de Claude Javogues (arrêté au Grand-Montrouge le 24 fructidor de l'an IV, porteur d'une « carte de sûreté » au nom de Dommer; il était poursuivi pour avoir pris part, contre le Directoire, à la conspiration des Égaux). — A. MATHIEZ. Danton, Delacroix et le pillage de la Belgique (il n'y a pas de doute : « Danton et Delacroix ramenèrent de Belgique, dans la déroute de Dumouriez, des fourgons trop bien garnis par les soins des commissaires des guerres et des commissaires aux saisies qui étaient leurs créatures »). — ID. Danton et les 50 millions de fonds secrets du Comité de Salut public. = C.-rendus : *Émile Gabory.* La Révolution et la Vendée (1789-1793; très bien documenté). — *J. Bainville.* Le Dix-huit brumaire (s'est contenté de résumer Vandal « sans rien lui ajouter que des erreurs »). — *Maxime Leroy.* La vie du comte de Saint-Simon, 1760-1825 (nouveau et utile).

2. — Bibliothèque de l'École des chartes. 1925, janvier-juin. — Léon LEVILLAIN. Études sur l'abbaye de Saint-Denis à l'époque mérovingienne. II. Les origines de Saint-Denis (critique très serrée du mémoire de J. Havet sur cette question; du sens des mots *abbatia* et *basilica*. La basilique mérovingienne de Saint-Denis-de-l'Estrée a été fondée vers 475 par sainte Geneviève; là reposaient les corps de saint Denis et de ses deux disciples. La règle de saint Colomban y fut introduite vers 650. Elle fut richement décorée à l'intérieur et peut-être aussi à l'extérieur par Dagobert Ier, qui n'en est pas le fondateur. Elle reçut les dépouilles mortelles de ce roi et de la reine Nantechilde « et préluda ainsi au rôle de campo santo qui fera l'illustration principale des basiliques successives de Saint-Denis à tous les âges de notre histoire »). — Paul FOURNIER. Le cardinal Guillaume de Peyre de Godin (né à Bayonne vers 1260, mort à Avignon le 4 juin 1336; il a joué un rôle important dans les affaires de l'Église sous Jean XXII). — Antoine THOMAS. Jean de Salazar et le guet-apens d'Amiens,

Digitized by Google

23 juillet 1471 (en appendice, quinze pièces justificatives et l'*Épytaphe du bon cappitaine Sallezart, faict par Pierre d'Anché*). — H. MORANVILLÉ. Origine de la maison de Ramerupt-Roucy = C.-rendus : *J. Declareuil.* Histoire générale du droit français (manuel original et intéressant). — Abbé *Émile Malbois.* Notice historique sur Valréas avant son entrée dans l'État pontifical, 1317 (bon). — *Lubor Niederle.* Manuel de l'antiquité slave; t. I : l'Histoire (excellent manuel). — *Friedrich Uhlhorn.* Die Grossbuchstaben der sogenannten gotischen Schrift (sérieuse étude sur l'histoire théorique de l'écriture latine à l'époque gothique). — *E.-M. Lévy.* Table de la Revue internationale de l'enseignement, t. I-LXXIV, et des travaux de la Société d'enseignement supérieur, 1878-1920.

3. — Bulletin de la Société d'histoire moderne. 1925, juin. — Albert GIRARD. Un Cyrano diplomate (aventurier dont on ne connaît que le nom, marqué dans deux lettres de l'archevêque d'Embrun, ambassadeur de France à Madrid, et du consul de France à Cadix, Guillaume Éon, 1662-1663). — Henri LAURENT. Le travail d'histoire moderne et contemporaine en Belgique depuis 1914 (bibliographie très détaillée). = C.-rendu : *René Girard.* L'abbé Terray et la liberté du commerce des grains, 1769-1774 (étude trés précise et bien documentée).

4. — Bulletin hispanique. 1925, juillet-septembre. — Ramón MENÉNDEZ PIDAL. Alfred Morel-Fatio (discours *in memoriam* prononcé en espagnol le 4 février 1925 dans la salle de l'Institut français de Madrid). — M. BLANCHARD. Lettres de Barcelone, 1832-1835 (envoyées par le consul français Blanchet, installé à Barcelone, au préfet des Pyrénées-Orientales; journal circonstancié de tout ce qui se passait en Catalogne). — M. BATAILLON. Encore Érasme (en 1527, Érasme envoya à Juan de Vergara copie d'une lettre de François Ier à la Faculté de théologie de Paris, lettre qui condamnait un livre antiérasmien de Noël Béda). — R. RICARD. Notes sur la biographie de Fr. Alonso de Montúfar, second archevêque de Mexico, 1551-1572 (additions au travail du P. Serrano). = C.-rendus : *P. Ricard.* Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du Nord et en Espagne (complément indispensabte du « Guide bleu » pour le Maroc). — *M. B. Maw.* Buddhist mysticism; a study based upon a comparison with the mysticism of St. Theresa and Juliana of Norwich (cherche à déterminer les caractères du mysticisme plutôt qu'à faire une étude historique). — *Jean Baruzi.* Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique; Aphorismes de saint Jean de la Croix, texte établi et traduit d'après le manuscrit autographe (deux remarquables thèses de doctorat). — Marquès *de Villa-Urrutia.* Fernando VII, rey constitucional. Historia diplomática de España de 1820 à 1823, t. I (en réalité une étude générale de la vie de Ferdinand Ier; manque de vigueur; le tome II sera consacré au congrès de Vérone).

Digitized by Google

5. — Carnet de la Sabretache. 1925, juin. — Un cavalier de la Grande Armée. Journal et lettres de campagne de Pierre DE CONSTANTIN, chevalier de l'empire, fin en juillet (campagne de Russie; la retraite et le passage de la Bérésina; campagne de 1813. La dernière lettre de Constantin à sa mère est datée de Pont-sur-Seine, le 8 février 1814). — Lettres et souvenirs du général OLIVIER, suite; fin en juillet (une expédition dans les terres chaudes de la Vera-Cruz pendant la campagne du Mexique, 1865). — Paul MARMOTTAN. La méthode d'autrefois pour les contributions de guerre (publie deux ordres de Napoléon en 1805).

6. — Journal des savants. 1925, mai-juin. — O. NAVARRE. Le théâtre grec de Syracuse (reconstitution de ce théâtre, dans les périodes classique et hellénistique, d'après les fouilles et le livre de G. E. Rizzo). — Chr. PFISTER. Les rois thaumaturges (d'après le volume de Marc Bloch, « travail très intelligent »). — B. HAUSSOULIER. Études sur l'Asie Mineure (analyse les « Anatolian studies presented to Sir William Ramsay », en signalant successivement les articles concernant les périodes préhellénique, hellénique et hellénistique, gréco-romaine et romaine, l'histoire du christianisme et Byzance). — H. F. DELABORDE. Élie Berger (nécrologie). = C.-rendus : *P. Batiffol.* Le siège apostolique, 359-451 (montre comment de bonne heure s'est posée la question de la primauté romaine). — *P. H. Lammens.* La Mecque à la veille de l'hégire (très vivant; talent remarquable d'évocation).

7. — Napoléon. 1925, juillet-août. — P. MARMOTTAN. Lucien, ministre de l'Intérieur, et les arts (ministre de l'Intérieur du 25 décembre 1799 au 6 novembre 1800, il avait les beaux-arts dans ses attributions; son œuvre racontée à l'aide de nombreux documents inédits). — J. DONTENVILLE. La catastrophe du duc d'Enghien (le duc complotait en réalité à Ettenheim, contre le premier consul et la France; mais qui, à Vincennes, a précipité le dénouement?). — J. DECHAMPS. Les souvenirs de François Garnier et le pays de Liège sous Napoléon (ces souvenirs d'un modeste jardinier ont paru en 1884, tirés à cinquante exemplaires; ce qu'ils nous apprennent sur les passages de Napoléon à Liège). = Septembre-octobre. Commandant Valère FANET. Un protecteur oublié de Bonaparte enfant : Du Rosel de Beaumanoir (qui fut en Corse le suppléant, puis le remplaçant de Marbeuf; peut-être a-t-il fait sortir chez lui, en Normandie, en 1780, le jeune Corse qui était fort délaissé par sa famille à Brienne). — Henri CARRÉ. Le brigandage dans le Haut-Poitou. La police de Fouché et les passeports, ans VIII-X. — Albert PINGAUD. Le premier royaume d'Italie. Les années 1806 et 1807. Le vice-roi, sa famille et sa cour.

8. — Polybiblion. 1925, mai-juin. — H. FROIDEVAUX. Géographie, voyages (dix-huit numéros). = *G. Hanotaux.* Histoire de la nation

Digitized by Google

française, t. XV, 2e partie : *M. Caullery.* Histoire des sciences biologiques; *R. Lote.* Histoire de la philosophie (bon). — *J. Brunhes* et *C. Vallaux.* La géographie de l'histoire (théorie intéressante, mais discutable). — *J. Przyluski.* La légende de l'empereur Açoka (savante contribution à l'histoire du bouddhisme primitif). — Dr *Ed. Christen.* Vaucresson depuis ses origines jusqu'à nos jours (bonne monographie). — *Frederick C. Dielz.* English government finance, 1485-1558 (bonne étude d'ensemble). — *J. Dedieu.* Histoire politique des protestants français, 1715-1794 (deux volumes bourrés de faits menus, mais très expressifs). — *Saint-Simon.* Mémoires, t. XXX-XXXIII, édit. *L. Lecestre* et *J. de Boislisle* (véritable modèle d'édition). — Journal de *Jean-Gabriel Eynard*, édit. par *Ed. Chapuisat;* t. II : les Cent-Jours (plein de renseignements). — *G. Goyau.* Ozanam (remarquable). — *J. Piou.* Le comte Albert de Mun (instructif et pénétrant). — *Ph. Gobillot.* Augustin Limagne (son rôle comme aumônier pendant la guerre et pendant sa captivité en Allemagne). = Juillet. Vicomte *de Noailles.* La mère du grand Condé : Charlotte-Marguerite de Montmorency, 1594-1650 (bien documenté, mais des erreurs). — *M. de Pradel de Lamase.* L'hôtel de la Marine (très intéressant). — *É. Gabory.* La Révolution et la Vendée (de 1789 à août 1793; impartial). — *J. Bainville.* Le 18 brumaire (a été écrit et se lit avec facilité). — Baron *Beyens.* Le second Empire vu par un diplomate belge (par le baron Beyens père; le volume s'arrête en 1866). — *Eug. Tavernier.* Cinquante ans de politique; l'œuvre d'irréligion (« beau livre, très étudié »). — *R. Grousset.* Le réveil de l'Asie. L'impérialisme britannique et la révolte des peuples (couronnement de l' « Histoire de l'Asie »). — *H. Sottas* et *E. Driotton.* Introduction à l'étude des hiéroglyphes (utile). = Août-septembre. MAURICEAU-BEAUPRÉ. Beaux-arts (annonce de vingt volumes). — Antoine DE TARLÉ. Économie politique et sociale (annonce vingt-six ouvrages). = C.-rendus : *Jules Maurice.* Constantin le Grand. L'origine de la civilisation chrétienne (beaucoup de faits curieux, mais pas assez de critique et trop de théories creuses). — *N. Reed West.* Contemporary french opinion on the american civil war (instructif). — Comtesse *H. de Reinach-Foussemagne.* Charlotte de Belgique impératrice du Mexique (très beau volume et où l'on apprend beaucoup de choses). — *Johannes Mattern.* Bavaria and the Reich. The conflict over the law for the protection of the Republik.

9. — La Révolution de 1848. 1925, juin. — F. DUTACQ. Notes et documents sur les complots du Sud-Est, fin (pièces justificatives). — G. VAUTHIER. Lettre de Victor Schoelcher sur l'émancipation des noirs (octobre 1843). — L. LÉVY-SCHNEIDER. Le journal d'un bourgeois de Lyon en 1848 et la question des Voraces (ce journal de Joseph Bergier, édité par les presses universitaires en 1924, a incité Lévy-Schneider à rechercher l'origine des Voraces, d'abord simple compagnonnage, puis société secrète à la fin du règne de Louis-Phi-

Digitized by Google

lippe, tenant du 17 au 20 mai 1848 à leur merci les autorités lyonnaises, retombant dans la suite au rôle de conspirateurs dans l'ombre). — Marguerite THIBERT. Une apôtre socialiste de 1848 : Pauline Roland (celle que Victor Hugo a célébrée dans les *Châtiments;* on raconte ici ses débuts, son rôle dans le saint-simonisme; son union avec Jean Aicard; on cite ses premiers ouvrages; à suivre).

10. — La Révolution française. 1925, avril-juin. — Assemblée générale annuelle (22 mars 1925 : rapport de M. Camille BLOCH sur les travaux de la Société de l'histoire de la Révolution en 1924). — A. AULARD. La dette américaine envers la France sous Louis XVI et sous la Révolution (la France fit aux Insurgents d'Amérique des dons nombreux et aussi des prêts; la dette américaine était liquidée au 1er janvier 1796). — H. BUFFENOIR. Melchior Grimm et les ennemis de J.-J. Rousseau (article virulent contre Grimm). — G. LEFEBVRE. Le commerce extérieur en l'an II (commencement d'une étude très fouillée : fermeture des frontières au début de 1793, organisation d'un commerce national à la fin). — Mme DUPUIS-DERIES. Émeutes à Saint-Lô au sujet de la cherté des grains, avril-juillet 1789. = C.-rendus : Abbé *Sevestre.* Les problèmes religieux de la Révolution et de l'Empire en Normandie, t. II (fort intéressant). — *J. Bainville.* Le 18 brumaire (superficiel, mais se lit sans ennui). — *L. Dubreuil.* François Rever, 1753-1828 (bonne biographie d'un médiocre député de l'Eure à la Législative de 1792). — *F. Baldensperger.* Le mouvement des idées dans l'émigration française (foule de choses curieuses). — *E. Driault* et *M. Lhéritier.* Histoire diplomatique de la Grèce, t. I-III, 1821-1878 (bon récit, bien ordonné). — *L. Marchadier.* Paul-Louis Courier (charmant et véridique). = Juillet-septembre. H. BUFFENOIR. Historique d'un manuscrit de la *Nouvelle Héloïse* (celui que J.-J. écrivit, copia de sa propre main pour la comtesse Sophie d'Houdetot; il est actuellement possédé par le comte E. Frémy, à Paris). — G. LEFEBVRE. Le commerce extérieur en l'an II; suite et fin. — Léon DUBREUIL. Évreux au temps du fédéralisme. — A. ALBITRECCIA. L'enlèvement du pape Pie VII en 1809 (publie des notes prises par le chef de bataillon Rossignoly qui assista à l'opération auprès du général Radet; elles complètent le récit du général). — Lettre d'un bourreau en retraite sous la Convention. — F. BRUNOT. L'unité linguistique et la Révolution (publie une lettre du 10 novembre 1792 tirée de la *Chronique de Paris*).

11. — Revue archéologique. 1925, avril-juin. — V. BARDAVIU et P. PARIS. Fouilles au Cabezo del Cuervo à Alcañiz (en Catalogne; on y a découvert des foyers néolithiques, poinçons en os et défenses de sanglier, vases de terre, tessons à décors variés). — O. TAFRALI. La cité pontique de Callatis (à l'emplacement de Mangalia, à quarante-quatre kilomètres au sud de Constantza; monuments; inscriptions inédites; ce que nous savons sur l'histoire de cette cité; des

Digitized by Google

fouilles ont mis au jour un établissement de bains de basse époque romaine). — L. KARL. Notice sur un légendier historique conservé à Rome (à la bibliothèque du Vatican, ms. lat. n° 8541, du XIVe siècle; le légendier est orné de peintures du meilleur temps de l'art bolonais; on étudie la légende du prince Henri, fils de saint Étienne de Hongrie, et celle de Ladislas de Hongrie). — Nouvelles archéologiques. = C.-rendus : *Ed. Philipon.* Les peuples primitifs de l'Europe méridionale (très riches en hypothèses, en vues personnelles et en faits précis). — *E. Cavaignac.* Chronologie (le livre sera bien accueilli). — Dr *Paul Richer.* Le nu dans l'art (de haute valeur). — *H. Lechat.* Phidias et la sculpture grecque au Ve siècle. — *A. Grenier.* Le génie romain dans la religion, la pensée et l'art (étude analytique très poussée). — *J. Declareuil.* Rome et l'organisation du droit (bon). — *Ettore Pais.* Storia dell' Italia antica, t. I et II (œuvre de haute vulgarisation). — *L. D. Caskey.* Museum of Fine Arts, Boston. Catalogue of Greek and Roman sculpture (catalogue très illustré; texte bien informé). — *M. Goguel.* Jésus de Nazareth. Mythe ou histoire (soutient, contre Couchoud, l'historicité de Jésus). — *A. Loisy.* Les Actes des apôtres. Traduction nouvelle (tous les curieux du passé devront lire ce volume, introduction et texte, avec recueillement et reconnaissance).

12. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1925, 1er juin. — En tête de cette livraison se trouvent deux articles nécrologiques sur Arthur Chuquet : l'un par M. Salomon REINACH, le second par M. Maurice CROISET. — Comte *de Falloux.* Mémoires, t. I, 1811-1848. — *Pierre Bouchardon.* La tragique histoire de l'instituteur Lesnier, 1847-1855 (histoire d'une erreur judiciaire). — *Jean Maxe.* L'anthologie des défaitistes (abondant recueil de citations assemblées sans esprit critique). — *Pierre Lasserre.* La jeunesse d'Ernest Renan; histoire de la crise religieuse au XIXe siècle (on attend le tome III). — *Jean Plattard.* L'adolescence de Rabelais en Poitou (entre 1520 et 1527; Rabelais a pris pour modèle de son abbaye de Thélème le château de Bonnivet, que l'amiral Gouffier avait fait construire dans le voisinage de Poitiers; sa « papimanie » se rattache aux études de droit canon qu'il avait faites en Poitou). = 15 juin. *Max Weber.* Gesammelte Aufsætze zur Religionsoziologie (thèses originales sur l'importance de la morale chrétienne rationnelle dans la formation du capitaliste typique, du « grand bourgeois » de l'époque moderne; combat les assertions de Werner Sombart et de Lujo Brentano). — *Henri Sottas.* Lettre à M. Dacier relative à l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques par M. Champollion le Jeune. — *Albert Houtin.* Une grande mystique : Madame Bruyère, abbesse de Solesmes (importante étude fondée sur les écrits de cette mystique délirante qui est morte en 1909 et que l'on voudrait voir canoniser). — *Alfred Loisy.* L'Évangile selon Luc (la valeur historique du troisième évangile est médiocre). = 1er juillet. Ouvrages d'histoire reli-

Digitized by Google

gieuse (articles d'Alfred Loisy sur *Th. Zielinski.* La sibylle; *H. Delafosse.* Le quatrième évangile; *Joseph de Maistre.* La franc-maçonnerie, mémoire au duc de Brunswick publié par *L. Dermenghem; A. Aulard.* Le christianisme et la Révolution française; A. Loisy discute longuement les conclusions de H. Delafosse, qui voit dans le quatrième évangile une œuvre inspirée par la doctrine de Marcion). — *Albert Houtin.* Une grande mystique : Madame Bruyère, abbesse de Solesmes, 1845-1909 (la biographie de l'abbesse est un chef-d'œuvre de finesse psychologique et littéraire). — *Domenico Fava.* La Biblioteca Estense (bonne histoire de ce riche dépôt, avec un catalogue détaillé de l'exposition permanente des manuscrits organisée par le bibliothécaire actuel). — Comte *Boulay de La Meurthe.* Histoire du rétablissement du culte en France, 1802-1805 (raconte comment Bonaparte réussit à faire accepter le Concordat, d'une part par le Tribunat et le Corps législatif, de l'autre par le pape lui-même). — *Ch. Cockenpot.* Le traité Desmichels (bonne histoire de la convention passée, en 1834, entre Abd-el-Kader et le général Desmichels). — *Jos. Brassine.* Psautier liégeois du XIII^e^ siècle (écrit entre 1255 et 1260 et orné de remarquables miniatures). — *Karl Hanquet.* Documents relatifs au grand schisme, Suppliques de Clément VII, 1378-1379 (excellente édition). — *Alphonse Verkooren.* Inventaire des archives de Belgique. 1^re^ partie : chartes originales et vidimées, t. VIII (documents compris entre le 2 janvier 1379 et le 7 décembre 1383). = 15 juillet. Les Bouches-du-Rhône, encyclopédie départementale publiée sous la direction de *Paul Masson*, t. II (important compte-rendu de Labande sur l'œuvre considérable accomplie par MM. Constans, Duprat, Busquet et Bourrilly). — *Marcel Jousse.* Études de psychologie linguistique (Alfred Loisy répond vivement aux critiques que l'auteur lui adresse à propos de ses conclusions sur l'authenticité et l'historicité de tous les livres bibliques). — *M. Goguel.* Introduction au Nouveau Testament, IV, 1 : les Épîtres pauliniennes (nombreuses objections présentées par Alfred Loisy). — *V. Pourichkévitch.* Comment j'ai tué Raspoutine (« on lira ce livre avec profit et émotion; il révèle une Russie que bien peu connaissent en France »). — *Jean Baruzi.* Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique (pénétrant et neuf). = 1^er^ août. *Olivier Guinandeau.* Jean-Gaspard Lavater; études sur sa vie et sa pensée jusqu'à 1786. — *Id.* Aus der Wertherzeit. Caroline von Palm, eine Freundin Lavaters (énorme masse de renseignements inédits sur Lavater). — *E. Fleur.* Les Français à Metz en 1552 (comment Montmorency prit possession de la ville et comment cet épisode était raconté naguère par un instituteur allemand pour fausser l'imagination des jeunes Messins). — *Godefroi d'Estrades.* Correspondance authentique de 1637 à 1660, publiée par *A. de Saint-Léger* et *L. Lemaire* (excellente édition; les faux dont fourmille cette correspondance sont l'œuvre du comte lui-même). — *H. Pernot.* Pages choisies des Évan-

Digitized by Google

giles (traduites en partie à l'aide du grec moderne; comparaison utile, mais qui modifie bien peu l'idée qu'on peut se faire du langage des Évangiles). — *Richard Grelling*. La campagne innocentiste en Allemagne, traduite par *Louis Moreau* (réfutation pressante et décisive du plaidoyer présenté par le professeur Delbruck et par le comte de Montgelas). — *P. Renouvin*. Les origines immédiates de la guerre (expose d'une façon toute critique la provocation diplomatique voulue par l'Autriche et par l'Allemagne). — Général *de Selliers de Moranville*. Du haut de la tour de Babel (explique les idées confuses que se font les Belges sur les origines de la guerre et le début des hostilités; l'auteur, inspecteur général de l'armée belge, est un témoin bien informé). — *Albert Mathiez*. Autour de Robespierre (recueil de douze études conduites avec un remarquable sens critique). = 15 août. *Bernard de Mandeville*. The fable of the bees (somptueuse édition, avec un excellent commentaire par *F. B. Kaye*, d'un pamphlet célèbre). — *Emilio Rabasa*. L'évolution historique du Mexique, traduite par *Carlos Docteur* (remarquable). — *Earle W. Dow*. Principles of a note-system for historical Studies (ingénieux). — *Albert Hyma*. The christian Renaissance; a history of the *Devotio moderna* (pénétrante étude critique sur Gérard de Groote, 1340-1384, et sur les sources de l'*Imitation*). — *Maurice Lange*. Le comte de Gobineau (bonne étude biographique).

13. — Revue de l'histoire des colonies françaises. 1925, 1er trimestre. — P. OLAGNIER. La succession Benoît Dumas (elle fut ouverte en 1777 et comprenait un certain nombre de châteaux; à la famille paraît devoir être rattaché le gouverneur des Indes Dumas; le procès n'est pas encore terminé). — P. ROUSSIER. Les origines du dépôt des papiers publics des colonies. Le dépôt de Rochefort, 1763-1790 (papiers des Français qui quittèrent le Canada en 1763; ils furent transportés en 1790 à Paris au ministère de la Marine). — P. MARTY. L'établissement des Français dans le Haut-Sénégal, 1817-1822 (à suivre). = C.-rendus : *H. P. Biggar*. The voyages of Jacques Cartier (relations des trois voyages avec celle du voyage de Roberval; traduction anglaise et notes). — *Bougainville*. Voyage autour du monde (réédition abrégée). — *V. F. Boyson*. The Falkland Islands (géographie, situation économique, colonisation). — *Ch. Cockenpol*. Le traité Desmichels (26 février 1834, éclaircit une question importante). — *G. Esquer*. La prise d'Alger (fait de main d'ouvrier). — *St. Moulin*. Joseph de Flotte, 1734-1792 (important pour l'histoire de l'Afrique occidentale française). — *J. Tramond* et *A. Reussner*. Éléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine, 1815-1914 (tout à fait excellent). — *R. Valet*. L'Afrique du Nord devant le Parlement au XIXe siècle (se réduit à l'histoire des débats parlementaires). — Revue des revues. = 2e trimestre. G. HARDY. Histoire coloniale et psychologie ethnique (nécessité de tenir compte, dans une histoire coloniale, de la psychologie

Digitized by Google

des indigènes blancs, noirs, jaunes et rouges qui mènent une vie si différente de la nôtre). — E. LAUVRIÈRE. Les jésuites en Acadie (importance de leur rôle depuis l'arrivée en Acadie des PP. Biard et Massé en 1611 jusqu'au martyre du P. Racle, le 23 août 1724). — P. MARTY. L'établissement des Français dans le Haut-Sénégal, 1817-1822, suite (nombreux renseignements inédits). — René LE CONTE. Les nouveaux Pays-Bas et la Nouvelle-Suède (les nouveaux Pays-Bas, capitale Neeuw-Amsterdam, qui devint New-York; les colons hollandais s'emparèrent de la Nouvelle-Suède, comprenant le sud de New-Jersey et le Delaware). = C.-rendus : *J.-C. Bracq.* The evolution of french Canada (bon). — *Fr. Charles-Roux.* L'Angleterre et l'expédition française en Égypte (tout à fait remarquable). — *G. Esquer.* Correspondance du général Voirol, 1833-1834 (qui fut commandant en chef en Algérie après le duc de Rovigo; riche mine de renseignements; quelques négligences). — Dr *A. Richer.* Les Touaregs du Niger (excellente contribution à l'histoire de notre colonie ouest- africaine). — *G. A. Wood.* The discovery of Australia (bon).

14. — Revue de l'histoire des religions. 1924, novembre-décembre. — G. VERDIN. Légendes hagiographiques troyennes (les biographies de martyrs tués à Troyes en Champagne au temps d'Aurélien n'ont aucune valeur historique; la vie de saint Sabinien n'est qu'un doublet de celle de saint Sidoine, abbé de Saint-Saens; et les deux biographies dérivent de celle de saint Christophore; saint Vénerand a été créé, au XIVe siècle, par un auteur qui a pris l'adjectif « *Venerandus* autem Sabinianus » pour un nom propre). — H. DELAFOSSE. Nouvel examen des épîtres pauliniennes (« l'école marcionite, aux environs de 140, a interpolé les lettres de Paul pour y loger sa doctrine. Mais l'école catholique, à partir du milieu du second siècle, s'est livrée à un travail analogue. Il a existé une école marcionite des épîtres pauliniennes à laquelle s'est substituée, par voie de correction et d'additions, l'édition catholique que nous avons aujourd'hui »). — A. CAUSSE. Quelques remarques sur les origines de la Diaspora et son rôle dans la formation du judaïsme (bien avant le transport des Juifs sur les bords de l'Euphrate en 586 av. J.-C., il y avait une dispersion juive en Mésopotamie, en Chaldée, en Égypte, à Damas; rôle qu'a joué cette diaspora). — C.-A. BERNOUILLI. La quatrième édition allemande du Manuel de Chantepie de La Saussaye (en cours de publication; on signale les parties déjà parues sur l'apparition des religions, sur celles des primitifs, des Chinois, des Japonais, des peuples indo-européens, des Perses, des Grecs). = C.-rendus : *S. Langdon.* Sumerian and semitic religions and historical texts (très importants pour l'assyriologie). — *H. Delafosse.* Le quatrième évangile (voit dans cette œuvre deux rédactions, l'une gnostique ou plus précisément marcionite, l'autre catholique, qui a utilisé l'œuvre hérétique au profit de l'orthodoxie). — *Alfred Loisy.* Les Actes des apôtres (quelques objections à la thèse; l'ouvrage abonde, d'ailleurs,

Digitized by Google

en vues pénétrantes). — *H. Windisch.* Der zweite Korintherbrief (y reconnaît des morceaux disparates; quelques réserves de M. Goguel). — *Eug. de Faye.* Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée, t. I (remarquable; Origène paraît, sous la conduite de son biographe le plus averti et le mieux disposé, inférieur à sa renommée et à son influence). — *Jean Ebersolt.* Sanctuaires de Byzance (bon). — Dr *A. Baumstark.* Geschichte der syrischen Literatur (véritable encyclopédie). = Société Ernest Renan. F. SARTIAUX. La foi et la raison dans le moyen âge occidental (trois périodes : du Ve au milieu du XIe siècle; du milieu du XIe à la fin du XIIIe; le déclin de l'Église au XIVe et début du XVe siècle; pour chaque période considère l'état général de la civilisation et des croyances, l'état des sciences, les spéculations théologico-métaphysiques qui se greffent sur les croyances et les spéculations antérieures; montre que le moyen âge n'a pas été cette période de grande foi dont on présente l'image conventionnelle).

15. — Revue des études anciennes. 1925, juillet-septembre. — *E. Cahen.* A propos du « Bosphore » chez Eschyle (pour Eschyle et son public, le Bosphore avec les épithètes qui l'accompagnent, c'est celui de Propontide, et non le Bosphore de Thrace). — G. RADET. Les négociations entre Alexandre et Darius après la bataille d'Issus (réhabilitation de Quinte-Curce; c'est lui qui nous présente sur cette question la version la plus nette, la plus homogène, la plus cohérente). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. CVII : « Cherchez la source » (ce sont les sources qui ont donné naissance aux divinités et aux villes. « Le jour où, *civitas* par *civitas*, on aura, en s'aidant des textes et de la carte géologique, fixé les sources de France, notre passé et notre histoire s'éclaireront d'un jour merveilleux »). — J. SOYER. Étude sur l'origine des toponymes « martroi » et « martres » (dénominations de lieux sanctifiés par les reliques de martyrs, de cimetières). — C. JULLIAN. Chronique gallo-romaine. — P. CLOCHÉ. Les rapports des Grecs avec l'Égypte, de la conquête de Cambyse à celle d'Alexandre, 525-331 (d'après le mémoire de P. Mallet). — O. NAVARRE. Les papyrus grecs et la critique verbale (à propos de la nouvelle édition de Sophocle par A. C. Pearson). = C.-rendus : Corpus vasorum antiquorum : Musée du Louvre, fasc. III, par *E. Pottier;* Musée de Compiègne, par Mme *Flot* (excellentes reproductions chez M. Pottier, plus médiocres chez Mme Flot). — *P. Charlesworth.* Trade-routes and commerce of the roman Empire (tableau agréable). — *E. G. Hardy.* Some problems in roman history (sur l'histoire romaine de 63 à 44; sens critique pénétrant). — *Lilian M. Wilson.* The roman toga (s'occupe de la coupe, des dimensions). — *B.-A. van Groningen.* Le gymnasiarque des métropoles de l'Égypte romaine (excellent). — *M. Goguel.* Les épîtres pauliniennes (informations abondantes et sûres).

16. — Revue des études historiques. 1925, juillet-septembre. —

Digitized by Google

Comte MARESCHAL DE BIÈVRE. Un neveu de Voltaire : le marquis de Florian (l'oncle du fabuliste; il épousa, en 1762, Mme de Fontaine, soit Élisabeth Mignot, nièce de Voltaire; amusant portrait). — Dr VERGNIAUD. Un épisode des troubles de Saint-Domingue pendant la Révolution (publie une relation d'un arrière-grand-oncle sur les troubles du Cap, capitale réelle de l'île, en août 1793, lorsque les commissaires de la Convention voulurent affranchir les noirs). — M. ROSENTHAL. L'action civilisatrice de la France en Roumanie (depuis la croisade de Nicopolis, en 1396, jusqu'en 1878). — Chanoine UZUREAU. Un prêtre de Paris déporté en Angleterre (l'abbé Louis-Noël Anest, menacé de déportation, se sauva en Angleterre en 1792; d'après les papiers Barruel). = C.-rendus : *H. de Castries*. Sources inédites de l'histoire du Maroc, t. II (1682-1686, remarquable). — *P. Peyre*. Les Carraches (belle étude posthume). — Duc *de La Force*. Le maréchal de La Force, 1558-1652, t. I, jusqu'en 1610 (bon). — *Élie Brackenhoffer*. Voyage en France, 1643-1644, publié par *H. Lehr* (impressions d'un étudiant de Strasbourg). — *Saint Vincent de Paul*. Correspondance, Entretiens, t. IX-XIII, publiés par *P. Coste* (œuvre gigantesque). — *J. Lenôtre*. Monsieur de Charette (consciencieuse monographie). — *K. Waliszewski*. Le règne d'Alexandre Ier, t. II, 1812-1816 (excellent). — Baron *Beyens*. Le second Empire vu par un diplomate belge (utile et agréable). — Chronique de la Société des études historiques.

17. — Revue des questions historiques. 1925, juillet. — Fr. ROUSSEAU. Le merveilleux en Espagne aux XVIe et XVIIIe siècles (pour le XVIe siècle, emprunte quelques traits aux ouvrages de Pedro Ciruelo; pour le XVIIIe, insiste sur « l'ensorcelement » du roi Charles II). — Ch. DE LA RONCIÈRE. Une carte de Christophe Colomb (répond aux objections de M. Isnard). — A. HADENGUE. Une équipée française en Portugal (en 1833, où le roi don Miguel était menacé par la Révolution; le maréchal de Bourmont voulut venir à son aide; utilise les papiers du maréchal, qui comptent plus de 1,300 pièces manuscrites; à suivre). — E.-G. LEDOS. Marius Sepet (nécrologie). — Adhémar D'ALÈS. Les correspondants de l'abbé Paphnuce (traduction de sept lettres à Paphnuce, trouvées dans un lot de papyrus; il s'agit sans doute de Paphnuce, moine de Scété, à la fin du IVe siècle). = C.-rendus : *L. Homo*. L'Italie primitive et les débuts de l'impérialisme romain (a mis à la portée du grand public les résultats des travaux accomplis dans ces dernières années). — *F. Rocquain*. La France et Rome pendant les guerres de religion (bel et bon livre, de modération et de bonne foi). = E.-G. LEDOS. Chronique générale. — A. ISNARD. Revue des périodiques français. — M. BESNIER. Chronique d'histoire ancienne, grecque et romaine : l'année 1924. — F. CABROL. Courrier anglais. — CIZAM. Courrier italien. = Notes bibliographiques, parmi lesquelles *E. Cavaignac*. Chronologie (sera très apprécié); *E. Rabasa*. L'évolution historique du Mexique (écrit pour les lecteurs euro-

Digitized by Google

péens); abbé *L. Cristiani*. Le bienheureux Pierre Canisius, 1521-1597 (tableau sobre, exact); *M. Aubert*. L'art religieux en Rhénanie (bon et beau livre de vulgarisation); *J. Maurice*. Constantin le Grand (conclusion complexe sur l'avenir de la chrétienté); *Ettore Pais*. Storia dell' Italia antica, 2 vol. (belle synthèse, écrite avec une verve brillante); Mémoires du *maréchal de Florange*, t. II, publiés par *R. Goubaux* et *A. Lemoisne* (excellente préface sur l'auteur); *M. Marion*. Dictionnaire des institutions de la France aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles (on signale quelques lacunes); abbé *J. Dedieu*. Histoire politique des protestants français, 1715-1794 (documentation sûre); *Geoffroy de Grandmaison*. L'Espagne et Napoléon, 1809-1811 (bon); *P. Matter*. Cavour et l'unité italienne, t. II (l'auteur loue trop la politique anticléricale de Cavour); *L'Héritier*. Tours pendant la guerre (a trop les apparences d'un panégyrique de la municipalité).

18. — Revue de synthèse historique. T. XXXIX (1925). — André D. TOLÉDANO. L'ethnologie collective (c'est la science qui étudie le caractère de groupements historiques donnés; M. Tolédano esquisse un programme de travail). — H. SÉE. Le grand commerce maritime et le système colonial (explique par eux l'évolution du capitalisme du XVI^e^ au XIX^e^ siècle). — A. PAUL. L'existence de Jésus-Christ (examine la thèse du docteur Couchoud; le Christ mythique dépasse, en tout cas, le Christ historique, si tant est qu'il a existé). — D.-O. EVANS. L'évolution du théâtre social en France de 1750 à 1850 (croit à une évolution régulière et rattache le drame social moderne à la comédie larmoyante de La Chaussée). — M. HANDELSMAN. Les études d'histoire polonaise et les tendances actuelles de la pensée historique en Pologne (études de bibliographie, de géographie historique, histoire des institutions, histoire militaire, tentatives de synthèse). = Revues critiques : *Marc Bloch*. Les rois thaumaturges (longue analyse par Louis ROUGIER); *J.-B. Pineau*. Érasme, sa pensée religieuse (n'a pas connu, en 1924, le livre magistral de M. Renaudet); *René Hubert*. Les sciences sociales dans l'Encyclopédie (observations de M. Raymond LENOIR à propos de ce livre. « Les encyclopédistes souhaitent l'intelligence du passé et ils n'ont pas un don de sympathie assez grand pour l'acquérir »). = G. ASCOLI. Revue de quelques ouvrages récents relatifs à la littérature française (Villey, G. Cohen, J. Chevalier, G. Michaut, J. Patouillet, Van Tieghem, Estève, etc.). — H. SALOMON. Les origines diplomatiques de la guerre de 1870-1871 (signale quinze volumes actuellement parus). = Notes, questions et discussions (on signale la thèse de M. *Villat* sur l'assimilation de la Corse à la France, les travaux de *Rod. Reuss* sur la constitution civile du clergé et la grande fuite en Alsace, celui du baron *Beyens* sur le second Empire vu par un diplomate belge, t. I).

19. — Revue d'histoire de l'Église de France. 1925, avril-juin. — Aug. BRUTAILS. Comment il ne faut pas rédiger une monographie

Digitized by Google

d'église. — Victor CARRIÈRE. Les épreuves de l'Église de France au XVI[e] siècle; I : le Saccagement des églises (programme et méthode à suivre pour traiter ce sujet dans chaque diocèse; exemples tirés de l'histoire de Ré en 1564 et de Chartres en 1568); II, en juillet-septembre : les Aliénations du temporel ecclésiastique. — Louis MARCEL. La mort de Diderot, d'après des documents inédits. = C.-rendus : abbé *V. Leroquais*. Les sacramentaires et les missels manuscrits des bibliothèques publiques de France (trois gros vol. in-4° où sont décrits 914 mss.). — *Marc Bloch*. Les rois thaumaturges (livre remarquable, riche d'idées et de détails pittoresques). — *G. Goyau*. Les origines religieuses du Canada (l'auteur ne s'est pas assez mis en garde contre les *Relations* des Jésuites et les écrits des missionnaires qui montrent seulement le côté beau, édifiant, des choses). — *J. Rouquette*. Cartulaire de Béziers (à défaut de l'original disparu, l'auteur a publié les 333 actes du « Livre noir » d'après une copie médiocre du XVIII[e] siècle). — *Lucien Pahin*. Le cartulaire des Cordeliers de Pontoise, 1252-1588 (publie uniquement le texte intégral des documents, même ceux de médiocre intérêt). — *G. Fleury* et *A. Dumas*. Sources de l'histoire de l'ancienne Université d'Aix (excellent répertoire). = Chronique d'histoire régionale. = Juillet-septembre. P. GLORIEUX. Prélats français contre religieux mendiants, 1281-1290 (de la bulle « Ad fructus uberes », du 13 décembre 1281, au concile de Paris, en novembre 1290). — Antoine DEGERT. Saint Vincent de Paul et les Petites Écoles. = C.-rendus : *Nicq-Doutreligne*. L'ancien Cambrai (histoire monumentale de cette ville, détruite par les Allemands à la veille de leur retraite en 1918). — Dom *Besse*. Le tombeau de saint Martin de Tours (longue histoire des discussions provoquées par la construction de la basilique actuelle et de l'intervention souvent hostile de l'État pendant un demi-siècle). = Chronique d'histoire régionale.

20. — Revue d'histoire diplomatique. 1925, juillet-septembre. — L. DE CONTENSON. Lamartine secrétaire de légation (en 1825, le baron de Damas, ministre des Affaires étrangères, imagina de faire faire entre les attachés une composition sur un sujet au choix entre huit indiqués; Lamartine, alors secrétaire à Florence, choisit ce sujet : « Que faut-il entendre, en politique, sous l'expression d'un ami ou d'un ennemi naturel? Et quels sont les États de l'Europe que la France peut ou doit considérer sous l'un ou l'autre de ces points de vue? » M. de Contenson publie le travail du poète qui fut mis dans la première classe des concurrents). — Jehan DE WITTE. Journal de l'abbé de Véri, fin (1[er] mai-6 août 1778; l'escadre de M. d'Estaing; la France et l'Espagne; la mort de Voltaire et de J.-J. Rousseau; le combat de la « Belle-Poule », le combat d'Ouessant). — P. DOYON. La mission diplomatique de Descorches en Pologne, fin (le récit se termine par le récit de la fête de la constitution à Varsovie, le 3 mai 1792). — Commandant WEIL. Une représentation à l'Opéra de Palerme en 1843 (celle de « Maria Regina d'Inghilterra » de Pacini, d'après le drame de

Digitized by Google

Victor Hugo; mésaventures du duc de Majo, lieutenant général de Sicile). = C.-rendus : *Edmond Bapst.* La vie historique de Notre-Seigneur Jésus-Christ; *F. Laudet.* Histoire populaire de Jésus (deux livres remarquables). — *B. Faÿ.* L'esprit révolutionnaire en France et aux États-Unis à la fin du XVIII[e] siècle (de premier ordre). — *Jeanne Arnaud-Bouteloup.* Le rôle politique de Marie-Antoinette (d'une lecture attachante). — *R. de Gontaut-Biron* et *L. Le Révérend.* D'Angora à Lausanne (voient à tort dans la politique française les « étapes d'une déchéance »). — *M. Iorga.* Correspondance diplomatique sous le roi Charles I[er] de Roumanie, 1866-1880 (notes prises par le professeur roumain avant que les archives roumaines aient été transportées à Pétrograd).

21. — Revue historique de droit français et étranger. 1925, avril-juin. — F. LOT. De l'étendue et de la valeur du « caput » fiscal sous le Bas-Empire, fin (après avoir relevé les nombreux renseignements que nous possédons sur l'Égypte, conclut pour la Gaule que le chiffre de 25 *aurei* par *caput*, avancé par Ammien Marcellin, n'apparaît plus comme une aberration). — F. DE VISSCHER. Les formules « in factum » (savante discussion de droit romain). — Madeleine DILLAY. Le régime de l'église privée du XI[e] au XIII[e] siècle dans l'Anjou, le Maine, la Touraine (le mouvement de restitution au XI[e] siècle; le régime de l'église privée avant et après les restitutions; l'église paroissiale : nomination du desservant, composition du fief presbytéral, répartition des charges de l'église; les chapelles qui restent privées, mais sont réservées au seul seigneur et à sa *famille*). — Ch.-V. LANGLOIS. Promotion de licenciés en décrets à l'Université de Paris, avril-mai 1780 (d'après un manuscrit de Munich). — Thérèse SCALFERT. La vie chère en Dauphiné au XV[e] siècle (gravité de la crise; remèdes proposés; essais de taxation). = C.-rendus : *H. Nottarp.* Die Bistumserrichtung im achten Jahrhundert (bien documenté). — *Sophie Bryant.* Liberty, order and law under national Irish Rule (cherche à mettre en relief la valeur éducative et moralisatrice du droit irlandais). — *Stephen Gwynn.* The history of Ireland (bon). — *Ch. Hirschauer.* Les États d'Artois, de leurs origines à l'occupation française (remarquable). — Al. LEFAS. La juridiction consulaire de Lille et le protocole d'Adrien Baillon (ce protocole porte sur « les usages de la juridiction consulaire de Lille » au XVIII[e] siècle; importance de ce document). — *H. Convain.* La chambre consulaire de Lille d'après ses registres conservés au tribunal de commerce (détails précis et abondants). — *Jean de Montenon.* Délibération du corps de ville de Poitiers, 1773-1789 (introduction à la publication qui suivra; de l'inexpérience).

22. — Le Correspondant. 1925, 10 juillet. — ***. Le Maroc et la question riffaine. — Duc DE BROGLIE. Mémoires, 1851-1860, suite (polémique avec l'*Univers;* mort de la duchesse de Broglie, 28 no-

Digitized by Google

vembre 1860). — Joseph AGEORGES. L'exposition des missions au Vatican. — François FOSCA. L'histoire de l'Académie de France à Rome (à propos de l'ouvrage récemment publié d'Henry Lapauze). = 25 juillet. Jean LEUNE. Les communistes, le Maroc et le Caucase. Un exemple à méditer (l'exemple de la France au Maroc et celui de la Russie des Soviets qui a mis le Caucase à feu et à sang parce qu'elle veut garder les pétroles de Bakou et posséder en toute propriété les gisements de manganèse de Géorgie). — L. DE JUQUET DE LA SALLE. Le Maroc espagnol et nous. — Georges LECHARTIER. Andrew Carnegie et son œuvre. — Bernard FAŸ. Jeunes filles du temps passé (d'après deux ouvrages du comte *de Luppé :* les Jeunes filles à la fin du XVIII[e] siècle et Lettres de Geneviève de Malboissière). = 10 août. ***. Les forces militaires de la Russie rouge; I : l'Œuvre de Trotsky; fin le 25 août : l'Évolution vers la milice. — Maurice TALMEYRE. Souvenirs d'avant le déluge : un début tragique (souvenirs sur le Quatre-Septembre et la Commune à Paris). — DE LANZAC DE LABORIE. La Lorraine à travers les âges (d'après l'ouvrage de *R. Parisot*). = 25 août. Charles DUPUIS. Le protocole de Genève. — Georges LECHARTIER. Revues de Grande-Bretagne. — DE LANZAC DE LABORIE. Une épopée catalane en Orient (d'après *G. Schlumberger*, l'Expédition des Almugaraves en 1302). = 10 septembre. Jean BOUCHOT. L'impérialisme soviet en Chine; son histoire, son état présent, ses tendances. = 25 septembre. Roger LABONNE. L'Islam et la révolte riffaine. — Pierre DE NOLHAC. La garde-robe de Marie-Antoinette (d'après les comptes tenus par la comtesse d'Ossun, « garde-robe des atours de la reine », pour l'année 1782 et l'état général des dépenses en 1785). — Armand PRAVIEL. Une victime de Voltaire : Lefranc de Pompignan. — Ferdinand BOYER. Chateaubriand et le cardinal Consalvi (publie deux lettres des 7 et 8 août 1803). — Charles COLLIN. Un hagiographe moderne (Mgr Laveille, biographe de Gabriel Deshayes, du bienheureux L.-M. Grignion de Montfort et de Jean-Marie de La Mennais).

23. — La Grande Revue. 1925, juin. — Pierre TISSIER. Le pacte de la Société des Nations et les mandats levantins. — Germaine ANDRÉ-HESSE. Une aïeule de M[me] de Montespan (Jeanne de Saux, qui, au XVI[e] siècle, administra le domaine de Tonnay-Charente, résidence des Rochechouart-Mortemart). — Léon BERNSTEIN. Les intellectuels russes dans la tourmente; III : Alexandre Blok (Blok, le « poète du vent », mort le 7 août 1921, après avoir refusé d'adhérer au parti communiste); fin en juillet (comment sont morts Vassily Rosanoff, Nicolas Goumileff, Georges Plekhanoff). = Juillet. R. DUTHIL. L'immigration aux États-Unis et le déclin de l'intelligence américaine (danger qu'une immigration excessive et continue fait courir aux États-Unis, du point de vue aussi bien intellectuel qu'économique et social).

24. — Mercure de France. 1925, 15 juillet. — J.-W. BIENSTOCK. Les arts et les lettres dans la Russie soviétique. — Paul DESCAMPS.

Digitized by Google

Les causes du matriarcat (bibliographie du sujet, qui est étudié ensuite dans des cas empruntés à la réalité). — VAN GENNEP. Préhistoire (parle de *Burkitt*, Prehistory; de *Sollas*, Ancient hunters and their modern representatives). = 1er août. Louis ROUGIER. Hellénisme et christianisme. — Jean MOREL. La réforme de l'enseignement en Allemagne (d'après les principes de la constitution de Weimar qui mène à l'école unique, « œuvre d'éducation civique et morale dans le sens de l'autonomie, de la responsabilité et de la dignité personnelles »). — Gabriel ARTHAUD. Les Étrusques. — Frédéric LACHÈVRE. Pierre Louys et l'histoire littéraire (sur Michel Millot l'aîné, auteur de l'*Escole des filles*, le premier livre intentionnellement obscène qui ait été écrit en français, et le procès intenté à cet auteur, 1655). — Paul LE COUR. Le « Mercure » de France (le dieu Mercure est identique à cette autre divinité celtique appelée Lug ou Lugus; variations étymologiques sur les noms des divinités celtiques). — Ch. GUIGNEBERT. Histoiredes religions. — Auguste CHEYLACK. Questions religieuses (à propos de *Maurice Pernot*, le Saint-Siège, l'Église catholique et la politique mondiale; *Claire Galichon*, l'Imitation de Jésus-Christ devant le spiritualisme moderne). = 15 août. Pierre JACCARD. L'art grec et le spiritualisme hébreu. A propos de la peinture juive (« en art, Israël n'a jamais eu le moindre génie créateur »). = 1er septembre. Gustave KAHN. Les origines de l'art décoratif en France (Chéret, Henry Cros, Gallé). — A. VAN GENNEP. Anthropologie (d'après *A. C. Haddon*, The races of man; manuel plein d'idées neuves). — Paul-Louis COUCHOUD. L'homme sur la nue (importance du livre de Daniel pour la formation de la légende d'où naquit l'homme sur la nue : « tissé dans l'étoffe des songes, il deviendra le Fils de l'homme, Jésus »). — Ernest RAYNAUD. Souvenirs de police. Sarah Bernhardt et la Duse (en 1897). = 15 septembre. Edmond BARTHÉLEMY. Histoire (parle de *Christo M. Macri*, l'Organisation urbaine dans Byzance sous la dynastie de Macédoine, 867-1057; *Ch. Bonnefon*, Histoire d'Allemagne; comtesse *H. de Reinach-Foussemagne*, Charlotte de Belgique; *Jacques Bainville*, le 18 Brumaire). — P.-L. COUCHOUD. Histoire des religions (parle de *L. de Grandmaison*, Jésus dans l'histoire et dans le mystère; *A. Loisy*, les Actes des apôtres; *L. Coulange*, la Vierge Marie; *A. Aulard*, le Christianisme et la Révolution française). = 1er octobre. Comte Louis DE VOINOVITCH. La civilisation yougoslave (son histoire depuis l'époque romaine). — M. HÉNON. L'instruction publique en Pologne (depuis la délivrance). — A. VAN GENNEP. Histoire des religions (annonce le Manuel de l'histoire des religions par *N. Söderblom*, dont il fait un grand éloge, et Living religions par *V. Bradford*, qui est un prêche sans esprit critique).

25. — La Revue de France. 1925, 15 juillet. — F.-A. OSSENDOWSKI. L'Asie qui se réveille (surtout par l'influence de la Russie soviétique et du Japon, qui semblent d'accord contre la race blanche et l'Europe). — Lettres inédites de VIRIEU et de LAMARTINE (1809-

Digitized by Google

1839). — Comte WALEWSKI. Souvenirs et correspondance; VI : la paix de Villafranca (du 6 juillet 1859 au 4 janvier 1860; ce sont pour la plupart de courts billets, sans doute parce que les affaires passaient par-dessus la tête du comte, ce dont le comte se plaint à l'Empereur dans une lettre assez longue du 22 août 1868. En fait, Walewski fut, le 4 janvier, remplacé par Thouvenel). = 1er août. Carlo PRATI. Les papes modernes dans l'intimité (la journée du pape, notamment depuis Léon XIII et sous le pape actuel). = 15 août. Raymond SCHWAB. Catherine, sœur du tsar Ivan, 1741-1807 (fille d'Antoine-Ulrich de Brunswick et d'Anne Leopoldovna, sœur d'Ivan III, qui fut déposé en 1744 et poignardé dans sa prison en 1764. Enfermée dans une île de la Dvina, parce que la grande Catherine redoutait en elle une rivale possible, elle fut déportée en Danemark en 1780; elle y trouva une nouvelle prison plus rigoureuse encore que la première). = 1er septembre. Paul CHACK. Une croisière de misère (émouvant récit de la croisière organisée par l'Amirauté britannique pour bloquer la côte maritime de l'Est africain allemand. Un cuirassé allemand, *le Königsberg*, réfugié dans un repaire longtemps inconnu fourni par le delta de la Roufidji, put y rester caché pendant huit mois; découvert à la fin par la flotte anglaise, il est détruit le 11 juillet 1915), fin le 15 septembre. = 15 septembre. Louis BARTHOU. Les « Cartellistes » de Clermont-Ferrand au lendemain du 30 prairial an VII (publie trois lettres envoyées en messidor et thermidor an VII par les administrateurs municipaux de la commune de Clermont-Ferrand; ils protestent contre les mesures que pourrait prendre le gouvernement pour empêcher le coup d'État du 30 prairial d'aboutir à ses extrêmes conséquences).

26. — La Revue de Paris. 1925, 15 juillet. — Comte DE SAINT-AULAIRE. Lamartine et la politique (tiré des mémoires du comte, qui connut de près Lamartine et qui blâme la politique agressive du poète contre Guizot à propos des affaires d'Italie). — Marquis DE SEGONZAC. En zone espagnole. De Raïssouli à Abd-el-Krim. — J. CHAPPEY. Maurice Barrès, Gœthe et l'Austrasie. Un essai de psychologie rhénane. — A. ALBERT-PETIT. Les livres d'histoire (parle de *Cavaignac*, Chronologie; *Albert Grimaud* et *Marius Balmelle*, Précis d'histoire du Gévaudan; abbé *Trelcat*, Histoire de l'abbaye de Crespin; *Kleinclausz*, Lyon, des origines à nos jours). = 1er août. CHATEAUBRIAND. Lettres à la comtesse de Castellane (1824-1825; lettres et billets d'un caractère tout familier). — Sir Sidney LEE. Guillaume II et le prince de Galles (traduction d'un chapitre de la belle biographie d'Édouard VII, dont le premier volume a paru). — AVESNES. Les magnificences du comte de Raimondis, chef d'escadre au temps du Roi-Soleil (1702. Extraits du Journal du sieur du Pinault, seigneur de Bonnefonds, huissier de la Chambre du roi, et de la Relation du comte de Raimondis « sur le séjour qu'il fit à la cour de Versailles durant l'automne de 1702 ». Raimondis commandait un des vaisseaux qui échappèrent

Digitized by Google

au désastre de Vigo; il réussit à sauver un des treize galions qui rapportaient en Espagne les dépouilles du Nouveau Monde. La note-préface est signée : Florian-Chacon, archiviste d'un département imaginaire, celui de Sarthe-et-Loir, et parle des archives « inestimables et presque inexplorées du curieux château du Vivier » qui ont péri dans l'incendie de ce château non moins imaginaire. Est-ce une mystification? Si c'est un pastiche, il est du moins agréable à lire, suite et fin le 15 août). — Guy DE MONTJOU. La guerre du Rif. = 15 août. CHATEAUBRIAND. Lettres à la comtesse de Castellane; suite : 1825-1826. — Sir Sidney LEE. Guillaume II et le prince de Galles, suite et fin (raconte une série d'avanies que Guillaume II, vaniteux, présomptueux et fourbe, fit subir à son oncle, le futur Édouard VII; témoignage considérable à la charge de l'ex-empereur). = 1er septembre. Maxime GORKI. Notes et souvenirs (se rapportant à la Révolution russe, qui n'est pas présentée sous son aspect le plus édifiant). — CHATEAUBRIAND. Lettres à la comtesse de Castellane, fin (janvier-juillet 1826; en tout, recueil intéressant de quatre-vingt-trois lettres). — Myriam HARRY. Les Druses, I (le pays, ses mœurs, avec des notations archéologiques et historiques), fin le 15 septembre. — Mariano-H. CORNEJO. L'Amérique et la paix (sa politique d'isolement, qui ne peut durer indéfiniment). = 15 septembre. J. KESSEL. La nouvelle littérature russe (celle qui a subi l'influence de la Révolution). — Augustin LÉGER. La conférence de l'opium (en 1923, avec des indications rétrospectives). — GEOFFROY DE GRANDMAISON. L'expédition française en Espagne en 1823 (récit des opérations militaires), suite et fin le 1er octobre. = 1er octobre. LAMARTINE. Lettres à Aimé Martin, avec une introduction par Louis BARTHOU, 1er art. (année 1824). — Sylvain LÉVI. Occident et Orient. Essai sur l'humanisme.

27. — Revue des Deux Mondes. 1925, 15 juillet. — Émile OLLIVIER. Journal intime; I : 1857-1858 (intéressant et vivant). — André LE BRETON. Le vrai Picpus des *Misérables* (ce couvent était situé dans le quartier Mouffetard, entre les rues des Postes, du Puits-qui-parle et Lhomond. C'est pour des raisons de prudence que V. Hugo, dans la rédaction définitive de son roman, a placé le couvent du côté de la barrière du Trône). — Alfred GUIGNARD. Auprès du général Mangin. — Pierre TROYON. L'exposition des missions au Vatican (à l'occasion de l' « anno santo »). — C. M. SAVARIT. Les académies de province au travail. = 1er août. Commandant Henri CARRÉ. Comment fut sauvé le Maroc au mois d'août 1914. — L. DE LAUNAY. Les aventures d'un géologue : Déodat de Dolomieu (chevalier de Malte, officier dans les carabiniers, membre de l'Académie des sciences, Dolomieu est admis à l'Institut du Caire lors de l'expédition d'Égypte; obligé par une tempête d'aborder à Tarente, il est retenu prisonnier par la cour de Naples comme ayant contribué à la prise de Malte par les Français révolutionnaires, 1799. Journal de sa captivité. Rendu à la liberté après Marengo, il est nommé professeur au Muséum et à l'École des

Digitized by Google

mines, mais il meurt le 16 novembre 1801, par suite des souffrances endurées pendant sa captivité). — Émile OLLIVIER. Journal intime; suite : 1859 (son hostilité à la guerre contre l'Autriche). — François MALBAULT. Le roman de Dante (ce n'est qu'un roman). = 15 août. Comte W. KOKOVTZOFF. Le septennat de la dictature bolchévique; I : l'Industrie nationalisée (cette industrie est déficitaire; le gouvernement « ne peut réaliser le renouvellement du capital et l'abaissement des prix qu'en consentant des sacrifices financiers qui rendront plus précaire encore sa situation budgétaire »). — Paul GAUTIER. Le comte d'Haussonville et Mme de Staël. — Émile OLLIVIER. Journal intime; III : 1859-1860 (document plein d'intérêt). = 1er septembre. ***. Le fascisme en Italie (causes, début et triomphe de ce mouvement social et politique). — A. AUGUSTIN-THIERRY. La princesse Belgiojoso et Augustin Thierry. Lettres inédites, I (précédées d'une biographie de la princesse depuis sa naissance en 1808; la correspondance commence en 1844); II : 15 septembre (1845-1849; intéressant échange de lettres entre « le frère » et « la sœur », comme maintenant ils s'appellent); III : 1er octobre (de 1849 à 1851). = 15 septembre. Henry BORDEAUX. L'Orient en marche. Dans la montagne des Druses, fin le 1er octobre. — Gabriel HANOTAUX. La politique intérieure sous Napoléon, du couronnement jusqu'à Tilsitt; I : l'Organisation de l'Empire; suite le 1er octobre : l'Administration impériale. = 1er octobre. ***. Le bilan de la Ruhr (l'occupation de la Ruhr mettait aux mains de la France un gage qu'elle a laissé échapper : le plan Dawes a été pour elle une mystification). — Henri BERNÈS. A propos de l'école unique. — Jacques DE COUSSANGE. Un disciple de saint François d'Assise. Les confessions de Johannès Jörgensen (qui vient d'en confier le récit en un livre en six volumes : *la Légende de ma vie*). — Général AUBIER. Un glorieux trentenaire : la prise de Tananarive, 1er octobre 1895.

28. — Annales de Bretagne. T. XXXVI, n° 4, 1925. — Ed. GALLETIER. Un Breton du XVIIe siècle à l'avant-garde de la critique (Jean Hardouin, jésuite de Quimper, qui niait l'authenticité des textes d'Horace et de Virgile; on examine ici sa théorie sur les œuvres lyriques et l'*Art poétique* d'Horace; à suivre). — R. DURAND. La population du département des Côtes-du-Nord en 1793 (document de la série L des archives départementales). — Ét. PORT. Alain Bouchard, chroniqueur breton (l'auteur des *Grandes Chroniques*, publiées en 1514; son père était receveur à Guérande; le chroniqueur fut élevé à Batz, devint notaire, se fit pirate; à suivre). — J. LE ROUX. Histoire de Pérédur, fils d'Évrank (texte breton et traduction, suite). — Chanoine PÉRENNÈS. Les hymnes de la fête des morts en Basse-Bretagne, suite. = C.-rendus : La congrégation des Petites-Sœurs des Pauvres (elle eut son berceau à Saint-Servan; intéressant pour l'histoire de Bretagne). — *E. Legouis* et *L. Cazamian*. Histoire de la littérature anglaise (on signale les passages concernant les auteurs écossais et irlandais). — *Jean Lorédan*. La machine in-

Digitized by Google

fernale de la rue Nicaise (bon). — *G. Martin.* Carrier et sa mission à Nantes; la politique nantaise des subsistances sous la Constituante et la Législative (thèses bien documentées). — *G. Goyau.* Les origines religieuses du Canada (attachant). = G. DOTTIN. L'abbé François Duine, 1870-1924 (nécrologie). = Chronique d'histoire, de géographie et de la littérature de la Bretagne.

29. — L'Anjou historique. 1925, juillet. — Les coadjuteurs des évêques d'Angers (XV^e^ et XVI^e^ siècles). — La cathédrale d'Angers pendant la Révolution (éphémérides de 1789 à 1802; cérémonies qui y sont célébrées; elle devient temple de la Raison, puis temple de l'Être supérieur). — Le représentant du peuple Hentz en Maine-et-Loire (en 1793 avec Prieur, en 1794 avec Garrau et Francastel). — Le Comité révolutionnaire d'Angers et la Convention (adresses qu'il lui envoie). — La situation politique et religieuse en Maine-et-Loire en 1796 (lettre du commissaire du Directoire exécutif près l'administration centrale du département au ministre de la Police générale, 20 juillet). — La mort de Hoche et les Angevins (célébration de la pompe funèbre en l'honneur de Hoche, 15 septembre 1797). — Le canton de Segré après le 18 fructidor. — Un prêtre angevin fusillé à Tours (Jean-Joseph Glatier, fusillé le 29 mars 1798). — Le duc d'Angoulême dans la Vendée angevine (5 et 6 juillet 1814). — Les archives départementales de Maine-et-Loire (extrait du rapport que le nouvel archiviste Paul Marchegay adressa au préfet le 14 août 1841).

30. — Bulletin de la Société de l'histoire de Paris. 50^e^ année, 1923 (paru en 1924). — H. LEMOINE. Le lieutenant-colonel Viollet-Leduc au siège de Paris, 1870-1871. — A. TRUDON DES ORMES. Notes d'état civil extraites des arrêts du Conseil d'État du roi (XVIII^e^ siècle). — André LESORT. Changement de dénomination de diverses communes de Seine-et-Oise. — G. VAUTHIER. Les Capucins de la Chaussée-d'Antin (publie un document du 9 juillet 1780 concernant l'acquisition d'un terrain pour y construire une église et « un bâtiment pour y transférer et loger commodément le même nombre de religieux capucins qui se trouve aujourd'hui dans le couvent de la rue Saint-Jacques ». Ce bâtiment est aujourd'hui le lycée Condorcet, qui doit être bientôt démoli). — J. BUCHER. La maison de Pierre Gouthière (à Paris, paroisse Saint-Gervais). — Marcel FOSSEYEUX. La maison des Cent-Filles ou de la Miséricorde au faubourg Saint-Marceau, 1623-1795. — Commandant HERLAUT. La démolition de l'abbaye de Port-Royal-des-Champs (1709-1712). — A. VIDIER. Une exposition d'art religieux à Notre-Dame de Paris en 1802. = Chronique de l'année 1922. = 51^e^ année, 1924, 1^re^ et 2^e^ livr.; voir *Rev. histor.*, t. CXLIX, p. 292. = 3^e^-6^e^ livraisons. H. LEMOINE. Les cimetières de Paris de 1760 à 1825. — Commandant HERLAUT. Un projet d'installation de l'Hôtel-Dieu aux Invalides en 1776. — G. MACON. Le contrat de mariage et le testament d'un seigneur de La Morlaye, Oise, 1489 et 1527.

Digitized by Google

— G. VAUTHIER. La fontaine Molière (histoire de sa construction aux frais de la ville de Paris; elle fut inaugurée en 1844). — A. VIDIER. Le terrier du roi à Paris, 1391-1437. — André PERRAUD-CHARMANTIER. Acquisition par Nicolas Foucquet de l'étang de Vaux-le-Vicomte et des terres avoisinantes, 1656. = Chronique des archives et bibliographie.

31. — Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France. T. XLVIII, 1925. — Mélanges publiés à l'occasion du cinquantenaire de la Société, t. I. — J. DEPOIN. Ferri de Paris, chevalier du roi Louis VII, sire de Palaiseau. — VACQUIER. L'épée de Frédéric II (elle disparut dans le brasier qui, le 30 mars 1814, détruisit par ordre les trophées faits sur les Prussiens dans la campagne de 1806-1807). — L. LAMBEAU. La « dépouille » de l'église Saint-Paul (inventaire des biens dont l'église fut dépouillée pendant la Révolution). — C. LEROUX-CESBRON. Avant que disparaissent les fortifications entre Paris et Neuilly. — Paul JARRY. Une cérémonie nuptiale rue de la Ville-l'Évêque en 1819. — Émile GALTIER. Rabelais à Saint-Maur (aucune trace de Rabelais dans les registres capitulaires de cette abbaye en 1536; mais s'il n'y fut pas chanoine, il y résida souvent). — A. L'ESPRIT. La place d'Italie (depuis 1784). — E. MAREUSE. La dédicace au roi du plan de Gomboust, 1652. — Gustave MACON. Un village de l'Oise : Montagny-Sainte-Félicité, canton de Nanteuil-le-Haudouin. — Dr V. LEBLOND. Un artiste beauvaisien au XVIe siècle : Nicolas Le Prince, verrier et tailleur d'images (d'après les comptes des marguilliers et les minutes des notaires de Beauvais). — Marcel FOSSEYEUX. L'assistance aux prisonniers à Paris sous l'Ancien régime. — François ROUSSEAU. Le Mont-Valérien avant la construction du fort; essai de critique sur les travaux antérieurs. — Adrien BLANCHET. Les « artilleurs » à Paris en 1442 (d'après un vidimus du 14 juillet de cette année). — A. PERRAULT-DABOT. Un peintre des mœurs et coutumes du vieux Paris : Étienne Jaurat, 1699-1789. — Émile DACIER. Les comptes d'une grande vente de tableaux à Paris en 1779. — M. DUMOLIN. Les « Curiosités de Paris » du Pseudo-Le Rouge (cet ouvrage, publié pour la première fois en 1716 et souvent réimprimé depuis, a pour auteur un libraire de Paris, nommé Saugrain). — Olivier MARTIN. La coutume de la prévôté et vicomté de Paris (officiellement rédigée en 1510; son histoire depuis le XIIIe siècle). — Paul ÉMARD. La discorde aux Quinze-Vingts. René Dumont, chapelain de Saint-Remy, 1497. — Jules VIARD. L'hôpital de Braque; sa fondation; Arnoul Braque, son fondateur (Braque vivait au XIVe siècle; mort vers 1354, laissant une fortune considérable. L'acte de fondation de l'hôpital, publié en appendice, est du 22 novembre 1348). — C. COUDERC. Procès-verbal d'inspection de la bibliothèque de Saint-Victor en 1684. — Ch. V. LANGLOIS. Jacques de Padoue, sorbonniste (intérêt de ses écrits pour l'histoire littéraire). — Commandant HERLAUT. L'Hôtel des Invalides pendant l'année de la grande misère, 1709. —

Digitized by Google

Marius BARROUX. Les documents du moyen âge aux archives du département de la Seine et de la ville de Paris. — G. HARTMANN. La Commission du Vieux-Paris (ses origines et son œuvre). — A. OJARDIAS. Paris, capitale héréditaire de l'Auvergne (émigration des Auvergnats à Paris depuis le moyen âge; avec une table onomastique des familles citées dans ce mémoire). — G. HENRIOT. La rue du Haut-Pavé. — J. MAUZIN. M^lle Camille, actrice de la Comédie-Italienne, 1735-1768.

32. — Revue historique de Bordeaux. 1925, janvier-février. — Camille JULLIAN. La tombe de Roland à Blaye (réimpression d'une étude publiée en 1896 dans la *Romania*). — Aug. BRUTAILS. Du rôle des chemins dans la propagation des formes architecturales au moyen âge (constate, en matière archéologique, la féconde observation de C. Jullian sur le rôle dévolu aux chemins dans la diffusion des légendes épiques). — Paul COURTEAULT. La duchesse d'Abrantès à Bordeaux (en 1805). — OUDOT DE DAINVILLE. Notes sur la confrérie des tailleurs et couturiers de Bordeaux au XVI^e siècle. — Jean BOYER. Libourne; chap. IV : De la fin de la guerre de Cent ans au XVIII^e siècle, suite.

ALLEMAGNE.

33. — Historisches Jahrbuch. T. XLV, 1925, 1^er cahier. — A. ALLGEIER. Le mystère gréco-égyptien dans l'Évangile de saint Luc (le mystère d'un Dieu, né d'une Vierge; discussion serrée sur le sens du verbe ἐπισκιάζω chez Philon). — E. EICHMANN. Le couronnement impérial dans l'Europe occidentale, suite (la topographie : l'entrée du roi à Rome, le couronnement dans la basilique de Saint-Pierre, la procession à Saint-Jean de Latran). — Elsa KLUGE. Observations critiques sur les poèmes de Publius Optatianus Porfyrius (source principale sur le règne de Constantin le Grand). — Carl WEYMAN. Analecta (diverses corrections de textes : « regula sancti Benedicti; poetae latini medii aevi », etc.). = Revue des livres. Histoire ecclésiastique : *F. Cumont.* Die Mysterien des Mithra (traduction allemande, 3^e édition); *K. Holl.* Luther, 3^e édition (de tendance apologétique); *H. Strohl.* L'épanouissement de la pensée religieuse de Luther de 1515 à 1520 (des erreurs sur la théorie des indulgences); *F. Vigener.* Ketteler. Ein deutsches Bischofsleben des 19. Jahrhunderts (remarquable); *P. Siebertz.* Karl Fürst zur Löwenstein, 1834-1921 (nombreux documents); *J. Gass.* Studien zur elsässichen Kirchengeschichte (cinq bonnes études); *A. Hessel* et *M. Krebs.* Regesten der Bischöfe von Strassburg, t. II, 1^re livraison (de 1202 à 1244). — Histoire politique : *R. W. Collins.* Catholicism and the second French Republic, 1848-1852 (bonne monographie); *K. Fritzler.* Das russische Reich eine Gründung der Franken (mauvais). — Histoire locale : *B. Bretholz.* Geschichte Böhmens und Mährens, t. II-IV (remarquable); *J.-P. Brimmeyr.* Geschichte der Stadt und der Abtei Echternach

Digitized by Google

(2 vol. non mis dans le commerce; écrits au milieu du XIXe siècle; bons). — On indique ensuite les principaux ouvrages sur l'histoire de la civilisation, l'histoire sociale et économique, l'histoire des sciences, l'histoire littéraire, l'histoire militaire, les sciences auxiliaires.

BELGIQUE.

34. — Bulletin de l'Institut historique belge de Rome. 1924, 4e fascicule. — D. Ursmer BERLIÈRE. Inventaire des « Instrumenta miscellanea » des archives Vaticanes, au point de vue de nos anciens diocèses (123 numéros, des années 1282-1732; la plupart simplement analysés; pour 1372-1373 on donne, au contraire, le texte intégral des documents, parmi lesquels se trouve une longue et minutieuse enquête faite en mai-juin 1373 sur les biens de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem à la demande de l'évêque de Cambrai sur ordre de Grégoire XI. Suit une copieuse table des noms de personnes et de lieux). — Maurice VAES. Le séjour de Van Dyck en Italie, 1621-1627 (très nombreux renseignements, dont beaucoup inédits).

35. — Revue belge de philologie et d'histoire. 1925, janvier-mars. — H. PHILIPPART. Iconographie de l'Iphigénie en Tauride d'Euripide. — A. VINCENT. Les diminutifs de noms propres de cours d'eau, particulièrement dans le domaine français. — J. NOTHOMB. La date de la Chronique rimée de Philippe Mousket (elle ne peut avoir été composée que vers 1260; elle est un utile témoin de l'état des légendes épiques à cette époque). — E. FAIRON. Les donations de forêts aux Xe et XIe siècles en Lotharingie et en Allemagne (avec une carte de la forêt de Theux en 915, au pays de Stavelot. « Avant de s'appliquer au territoire, le terme *forestis* a désigné le ban, l'interdiction dont ce territoire était frappé » pour protéger la chasse du seigneur). — G. BIGWOOD. Les financiers d'Arras, suite (annexe). — L. VANDER ESSEN. Notre nom national. Quelques textes peu remarqués des XVIe et XVIIe siècles (histoire du mot Flandre). — L. PARMENTIER. Documents hittites du XIVe siècle av. J.-C. sur des rois d'Achaïe. — Hans VAN WERVEKE. Les propriétés excentriques des églises au haut moyen âge (c'est-à-dire des territoires possédés au dehors, par exemple dans la France de l'Est et du Midi). — P. BONENFANT. La terminologie des actes officiels sous Marie-Thérèse. = C.-rendus : *Ivar-A. Heikel.* Griechische Inschriften sprachlich erklært (recueil destiné aux débutants). — *Georges Hinnisdaels.* L'*Octavius* de Minucius Félix et l'*Apologétique* de Tertullien (maintient que l'*Octavius* est antérieur à l'*Apologétique*). — *G. Krüger.* Handbuch der Kirchengeschichte für Studierende; 1er teil : Das Altertum, 2e Aufl. (excellent manuel). — *H. I. Bell.* Jews and Christians in Egypt (textes importants bien mis en lumière). — *Louis Delbez.* De la légitimation par « lettres royaux »; étude d'ancien droit français. — *Fl. Prims.* Geschiedenis van het Antwerpsche Turfdragersambachs, 1447-1863 (bonne

Digitized by Google

monographie sur la corporation des porteurs de tourbe à Anvers). — *R. Kœrperich.* Les lois sur la mainmorte dans les Pays-Bas catholiques. Étude sur l'édit du 15 septembre 1753. — *A.-L. Geyer.* Das wirtschaftliche System der Niederlændischen Ost-Indischen Kompagnie am Kap der Guten Hoffnung, 1785-1795 (rien de nouveau). — Comte *Carton de Wiart.* La candidature de Philippe d'Orléans à la souveraineté des provinces belges en 1789 et 1790 (met en bonne lumière ce fait que Louis XVI donna cette occupation à son cousin pour « détourner une ambition toujours inquiète et toujours inquiétante »). — *Anton Springer.* Handbuch der Kunstgeschichte, 12e édit., t. II-IV (édition très heureusement remaniée).

GRANDE-BRETAGNE.

36. — Bulletin of the Institute of historical Research. Vol. II, n° 7, juin 1925. — De l'accès aux archives des Affaires étrangères (rapports demandés au nom du Comité de coopération intellectuelle. On donne ici les réponses de l'Autriche et de la Pologne; ces deux rapports rédigés en français). — Rapport sur la manière d'éditer des documents d'histoire moderne. — James F. WILLARD. Guide sommaire pour la recherche des documents concernant les taxes sur les biens meubles de 1290 à 1350 (dans les archives anglaises de l'Échiquier, qui paraissent inépuisables). — H. P. BIGGAR. Les archives publiques d'Ottawa, suite (dépôts français d'archives à Paris). — E. J. D. Une élection parlementaire (à Londres en 1298). — Une biographie médiévale (ce sont plutôt de brèves notations biographiques relatives à Uhtred, moine à Durham, 1315-1396). — C. H. W. Le testament de Nicolas Stathum (du 15 juillet 1472, en anglais). = Additions et corrections au Dictionary of national biography, suite. — Migrations des manuscrits historiques.

37. — Bulletin of the John Rylands library, Manchester. Vol. IX, juillet 1925. — A. MINGANA. La diffusion du christianisme dans l'Asie centrale et l'Extrême-Orient (traduction d'une « Lettre écrite par Mar Philoxenus à Abi Afr, gouverneur militaire de Hirta de Numan, où est racontée l'histoire du maudit Nestorius ». C'est un document syriaque inédit concernant l'introduction du christianisme dans le Turkestan oriental et occidental et dans la Chine septentrionale. Commentaire très détaillé, où l'auteur étudie tous les documents syriaques et chrétiens relatifs à son sujet. Il montre que les Turcs et Tatars étaient chrétiens longtemps avant la naissance de Mahomet). — J. Rendel HARRIS. Les oiseaux d'Apollon (la fable qui montre Apollon émigrant des régions hyperboréennes à Délos a son origine dans la migration annuelle des cygnes sauvages que Socrate appelait les oiseaux d'Apollon; donc l'origine du culte apollonien doit être cherchée dans une île des mers du Nord, peut-être Heligoland. C'est dans ces mêmes régions qu'étaient situées les îles mentionnées dans

Digitized by Google

l'*Odyssée*. Quant à l'Océan que les Anciens plaçaient autour de la terre, c'est une transposition populaire du Gulf-Stream). — Jessie L. WESTON. Le mystère de la pomme dans le roman d'Arthur. — J. N. FARQUHAR. Les ascètes combattants de l'Inde. — C. H. HERFORD. Un Shakespearien russe (il s'agit de Pouchkine, qui, en 1825, s'inspira de Shakespeare en écrivant la tragédie de Boris Godounov). — R. S. CONWAY. L'architecture du poème épique (et notamment de l'*Énéide*). — Robert FAWTIER. La correspondance de la marquise d'Huxelles et du marquis de La Garde (à propos de huit volumes de ces lettres récemment acquis par la bibliothèque de J. Rylands, 1687-1708. En appendice : la Gazette de Me d'Huxelles pendant le mois de janvier 1689. Il y est fort question de Jacques II). — Henry GUPPY. William Tindale et les premiers traducteurs en anglais de la Bible (à l'occasion du quatrième centenaire de la traduction par Tindale du Nouveau Testament, publiée à Cologne vers la fin de 1525. Un portrait et plusieurs fac-similés). — Fred. J. POWICKE. Richard Baxter et la comtesse de Balcarres, 1621-1706. — W. J. RUTHERFURD. Les livres perdus de Tite-Live mentionnés dans des écrivains du XVIIe siècle (Thomas Bancroft en parle en disant qu'ils se trouvent dans la bibliothèque d'Amara, montagne d'Éthiopie; il tient ce renseignement de Purchas, qui l'avait pris dans l'*Historia de la Etiopia* du professeur Luys de Urreta, 1610; Urreta lui-même avait copié la *Biblioteca* de Sixtus Senensis).

38. — The English historical Review. 1925, juillet. — J. G. EDWARDS. Le Comité parlementaire des Dix-Huit en 1398 (Richard II établit ce Comité non pas, comme on l'a dit, pour le substituer au Parlement, mais pour bien montrer qu'il ne pouvait y avoir dans le royaume qu'un chef : le roi. C'était une manière de protester contre le Comité de 1386 qui avait voulu mettre le roi en tutelle). — Edward HUGHES. Le monopole du sel en Angleterre, 1563-1571. — Miss G. Scott THOMSON. Les évêques de Durham et la charge de lord lieutenant au XVIIe siècle. — A. DODWELL. Warren Hastings et la cession des revenus du Carnatic en 1781. — Norman H. BAYNES. La « Vita s. Danielis Stylitae » (ce qu'elle apprend de nouveau sur les règnes de Léon Ier, de Zénon et d'Anastase). — Reginald L. POOLE. Le « Mad Parliament » de 1258 (dans un ms. du « Liber de antiquis legibus » conservé au Guildhall de Londres, on lit « insane parliamentum »; mais le *a* du premier mot a été écrit au-dessus d'une lettre biffée, dont il reste encore un accent; il faut donc sans doute lire « insigne »). — R. F. TREHARNE. Un emploi abusif du grand sceau sous le gouvernement provisoire de 1259 (il fut mis, en l'absence du chancelier, au bas d'une lettre patente qui autorisait le légat du pape, Velascus, à entrer en Angleterre malgré l'opposition des barons). — Miss Helen M. CAM. Quelques enquêtes faites devant les « custodes pacis » au temps d'Édouard Ier et d'Édouard II. = C.-rendus : *F. J. Monahan*. The early history of Bengal (utile pour les institutions de la dynastie Mau-

Digitized by Google

rya). — *Robert S. Rait.* The parliaments of Scotland (important). — *A. M. Oliver.* Early deeds relating to Newcastle-upon-Tyne (d'après le « Liber cartarum », registre rédigé fin XIVe et début du XVe siècle). — *Walter G. Bell.* The Great plague in London in 1665 (c'est la première fois que le sujet est traité d'une façon scientifique). — *Frederick L. Paxson.* The history of the american frontier, 1763-1893 (excellent travail sur la zone intermédiaire entre les Indiens et les Blancs). — *Axel Linvald.* Kronprins Frederik og hans regering 1797-1807, t. I (fait d'après les sources; rendra service). — *C. K. Webster.* The foreign policy of Castlereagh, 1815-1822 (remarquable). — *J. S. Battye.* Western Australia (bon tableau chronologique de la colonisation de l'Australie occidentale). — *A. Grenfell Price.* The foundation and settlement of South Australia (histoire bien composée des seize premières années de l'Australie méridionale). — *Walter Gaston Shotwell.* The civil war in America (médiocre pour le fond comme pour la forme). — *G. I. Zolotas.* Ἱστορία τῆς Χίου, t. II (important). — *R. G. Adams.* A history of the foreign policy of the United states (bon résumé, bien informé et impartial). — *E. S. Roscoe.* History of the english prize court (résumé très précis de la juridiction et de la procédure des prises à la cour de l'Amirauté).

39. — History. 1925, juillet. — E. Thurlow LEEDS. L'invasion des Saxons de l'Ouest et la route d'Icknield (avec une liste des cimetières saxons le long de cette route allant de Wallingford à Thetford; ils sont nombreux sur les deux rives du Cam et surtout dans la vallée supérieure de la Tamise où fut fondé en 643 le premier évêché saxon à Dorchester, transporté plus tard à Winchester). — William MILLER. Les historiens grecs de la Grèce moderne (d'Aspreas à Zographos). — C. S. S. HIGHAM. Punch (intérêt historique présenté par le célèbre journal satirique). — Les procès de sorcellerie en Angleterre; l'inquisition et Jeanne d'Arc (échange d'observations entre H. G. Richardson et Mrs. Buckland). — A. Hamilton THOMPSON. Les constructeurs de cathédrales au moyen âge (les rôles des fabriques mentionnent fréquemment les architectes et maîtres maçons employés à ces œuvres; exemples fournis par ceux d'Exeter, de Lincoln, par tout ce qu'on sait de William de Wykeham). = C.-rendus : *R. B. Dixon.* The racial history of man (beaucoup de recherches; résultats incertains). — *H. Mattingly.* Coins of the roman empire in the British Museum; I : Augustus to Vitellius. — *W. R. Halliday.* Folk-lore studies, ancient and modern (traite en particulier des chansons populaires). — *Mabel H. Mills* et *H. Jenkinson.* The pipe roll for 1295. Surrey membrane (important pour faire connaître la théorie et la pratique financières de l'Échiquier. Fac-similé d'une partie de la peau de parchemin sur laquelle a été transcrit le rôle). — Registrum Johannis de Pontissara, episcopi Wyntoniensis, 1282-1304 (fait ressortir la grande importance de ce registre). — *J. Huizinga.* The waning of the middle ages (beaucoup d'érudition; mais l'impression qui se dégage de la lec-

Digitized by Google

ture est que la plupart des gens qui vécurent au XIVe et au XVe siècle étaient fous). — *R. W. Seton-Watson.* Tudor studies (volume de Mélanges publiés offerts au prof. Pollard qui a tant fait pour l'avancement des études historiques en Angleterre). — *R. Fruin.* Brieven aan Johann de Witt; 2e partie : 1660-1672, publ. p. *N. Japikse* (fin de cet important recueil qui comprend six volumes; quatre pour les lettres écrites par Jean de Witt et deux pour celles qui lui ont été adressées). — *G. P. Insh.* Scottish colonial schemes, 1620-1686 (bien documenté). — *G. H. Gutteridge.* The colonial policy of William III in America and the West Indies (beaucoup de recherches et d'inexpérience). — *J. T. Adams.* Revolutionary New England, 1691-1776 (remarquable). — *S. F. Bemis.* Jay's treaty (important pour les rapports politiques et économiques entre la Grande-Bretagne et les États-Unis de 1783 à 1794).

40. — The Quarterly Review. 1925, juillet. — Sir Ian MALCOLM. George Curzon (vivante peinture de ce personnage). — Walter STARKIE. Richard Wagner et le drame musical. — Sir Bernard PARES. Le rapport officiel de la délégation anglaise des « Trades Unions » sur la Russie en novembre-décembre 1924 (témoignage important et instructif, malgré l'évidente partialité du rapporteur).

41. — The scottish historical Review. 1925, juillet. — La pétition nationale adressée au Conseil privé d'Écosse le 18 octobre 1637 (avec les noms de nombreux signataires). — David Baird SMITH. La loi romaine et la théorie politique (au moyen âge et jusqu'au XVIIe siècle). — A. Francis STEUART. L'ancien cimetière protestant de Rome. — Sir James Balfour PAUL. Le royaume de Fife (d'après « The history of Fife », par *James Wilkie*, 1924). = C.-rendus : Royal Commission on the ancient and historical monuments of Scotland. Report with inventory of monuments and constructions in county of East Lothian. — *Hew Scott.* Fasti ecclesiae scoticanae; the succession of ministers in the Church of Scotland from the Reformation; nouv. édit., t. V : Synods of Fife and of Angus and Mearns.

42. — The Times. Literary Supplement. 1925, 11 juin. — La politique étrangère de Canning (à propos de l'ouvrage de Harold Temperley). — *J. Daniloff.* Russland im Weltkrieg, 1914-1915 (très important pour l'histoire de l'offensive russe en Prusse orientale). — *Evan Charteris.* William Augustus, duke of Cumberland, and the seven years' war (utilise les papiers du duc, conservés au château de Windsor; très bon chapitre d'histoire militaire). — *Otto Ernst.* Franz Joseph I in seinen Briefen (important recueil). — *Ildefonso Schuster.* The sacramentary; historical and liturgical notes on the roman Missal, trad. par *A. Levelis-Marke* (mine d'informations précieuses). — *C. E. Fox.* The threshold of the Pacific; an account of the social organization, magic and religion of the people of San Cristoval, in the Solomon islands (remarquable

Digitized by Google

méthode scientifique). — *Edgar Prestage* et *Pedro d'Azevedo*. Registo de frequesia da Sé; registes parochiaes de Lisboa (second volume de cette utile compilation). = 18 juin. Shakespeare et le théâtre (à propos de Shakespeare in France par *C. M. Haines*). — The royal Commission on ancient and historical monuments and constructions of Scotland (8e rapport). — *Victor W. Germains*. The truth about Kitchener (apologie raisonnée du général). — *John Beresford*. Sir George Downing, 1623-1684 (curieuse biographie d'un aigrefin, chasseur et dénicheur de situations bien rétribuées; il a laissé un nom plus célèbre que lui : Downing street). — *A. F. Scott Pearson*. Thomas Cartwright and Elizabethan puritanism 1535-1603 (important). — *Joan Parkes*. Travel in England in the XVIIth century (plein de détails divertissants). — *R. T. Gunther*. Early science in Oxford; IV : The philosophical Society (cette société fut fondée vers 1648-1649; utilise les procès-verbaux de ses séances). = 25 juin. Récits sur les croisades (parle des romans de W. Scott, qu'on peut relire encore aujourd'hui avec profit). — *J. Russell Smith*. North America (ouvrage d'une vaste érudition sur la géographie économique de toute l'Amérique du Nord). — *Malcolm L. Darling*. The Punjab peasant in prosperity and debt (bonne étude par un agent très bien informé du Civil service). — *William C. Bolland*. Yearbooks of Edward II; vol. XVII : 1314-1315. — *William Fairweather*. Jesus and the Greeks (beaucoup d'erreurs de détail). — *Hubert G. R. Reade*. Sidelights on the thirty years' war (deux mille pages sur la diplomatie espagnole, italienne, belge, hollandaise et anglaise entre 1600 et 1630). — *Oscar Montelius*. La Grèce préclassique (vaste compilation, qui contient peu de choses originales). — *J. Brondsted*. Early english ornament (bonne étude sur la forme donnée aux animaux et aux plantes dans l'art anglo-saxon soumis à l'influence scandinave). = 2 juillet. *Groos*. Der Krieg zur See, 1914-1918. Nordsee, Band 5 (important, surtout au point de vue technique). — *H. Newman*. The real Jew (recueil d'articles contre l'antisémitisme). — *Julius W. Pratt*. Expansionists of 1812 (minutieuse étude sur les combats livrés le long des frontières, celles du Canada et de la Géorgie). — *St John Ervine*. Parnell (remarquable biographie). — *J. W. N. Sullivan*. The history of mathematics in Europe from the fall of greek science to the rise of the conception of mathematical rigour (bref résumé). = 9 juillet. La vie en France au moyen âge (d'après les deux volumes de *Ch. V. Langlois*, la Vie en France au moyen âge, et celui de *Joan Evans*, Life in medieval France). — *O. Rutter*. The new Baltic states and their future (état présent de la Lithuanie, de la Lettonie et de l'Esthonie). — *Henry Dodwell*. A sketch of the history of India, 1858-1918. — *Norman Penney*. The short journal and itinerary journals of George Fox (très important). — Miss *C. G. Luard*. The Journal of Clarissa Trant, 1800-1832 (très intéressant journal tenu par la fille de Sir Nicholas Trant; née à Lisbonne, elle parcourut la France, l'Alle-

Digitized by Google

magne, la Belgique, l'Irlande et elle a noté beaucoup de souvenirs intéressants sur les prodigieux événements de son temps. Ces mémoires remplissent vingt-huit volumes. Le choix qu'on en donne est intéressant et amusant). — Sir *William St. John Hope*. The history of the London Charterhouse (contient de nombreux documents sur la fondation et les premiers temps de cette chartreuse). = 16 juillet. Colonel *René Tournès* et capitaine *Henry Berthemet*. La bataille des Flandres d'après le journal de marche et les archives de la IV^e^ armée allemande, 9-30 avril 1918. Documents secrets pris à l'ennemi (ouvrage d'une importance capitale; il montre que les opérations militaires étaient dirigées par le grand état-major allemand, lançant ses ordres par-dessus la tête des généraux commandants d'armées; il fait de Ludendorff un portrait inattendu : hésitant, parcimonieux et finalement perdant la tête). — Sir *Everard Im Thurn* et *Leonard C. Wharton*. The journal of William Lockerby, Sandalwood trader in the Fijan islands (1808-1809). — *Oliver E. Bodington*. The romance churches of France (bon manuel; l'auteur insiste sur l'influence orientale dans le développement de l'architecture). — *D. A. Wilson*. Carlyle on Cromwell and others, 1837-1847 (excellente étude sur Carlyle lorsqu'il habitait Chelsea). = 23 juillet. Un chevalier errant du XV^e^ siècle (d'après les « Andanças e viajes » d'un chevalier castillan, Pero Tafur, qui voyagea en Europe et dans le Proche-Orient dans les années 1435-1439). — *Thomas G. Frothingham*. The naval history of the world war. The stress of sea power, 1915-1916 (œuvre d'un capitaine de vaisseau américain, insuffisante quant au fond; critiques très contestables). — *Herman G. James*. Brazil after a century of independence (très instructif). — *Ephraim Douglas Adams*. Great Britain and the american civil war (important). — *F. Ossendowski*. From President to prison (chargé, lors de la guerre russo-japonaise, d'organiser les transports et le ravitaillement des troupes, l'auteur fut à même de constater les fautes commises par une administration incompétente et corrompue; il les dénonça et, pour récompense de ses services, fut mis en prison par le gouvernement tsariste). — *Hilaire Belloc*. A history of England, I (l'ouvrage sera complet en quatre volumes; c'est à la fois un exposé de faits et une thèse, à savoir que les institutions anglaises dérivent de la civilisation romaine). = 30 juillet. *Henry Broxap*. The later Non-jurors (consciencieux). = 6 août. *Edmond Gaudart*. Catalogue des manuscrits des anciennes archives de l'Inde française; II : Pondichéry, 1789-1815 (très intéressant pour l'époque révolutionnaire). — *Arnold J. Toynbee*. Survey of international affairs, 1920-1923. — *Id*. The world after the Peace conference (très important). — Miss *A. J. Robertson*. The laws of the kings of England from Edmund to Henry I (utile). — *Rufus M. Jones*. The Church's debt to heretics (n'est pas assez au courant des institutions chrétiennes). — *Aloys Schulte*. Tausend Jahre deutscher Geschichte und deutscher Kultur am Rhein (recueil d'articles par divers auteurs

Digitized by Google

sur le Rhin à travers les âges). = 13 août. *Krafft von Dellmensingen.* Die Führung des Kronprinzen Rupprecht von Bayern auf dem linken deutschen Heeresflügel bis zur Schlacht in Lothringen im August 1914 (Dellmensingen, général d'artillerie et chef d'état-major du prince Rupprecht en 1914, explique et justifie la conduite des opérations où le prince commandait en personne l'aile gauche de l'armée allemande en Lorraine, 20-22 août; les Bavarois ne méritent pas les reproches que les Prussiens ne leur ont pas ménagés à ce sujet). — *A. F. Pollard.* Factors in american history (fait beaucoup penser). — *T. R. Glover.* Paul of Tarsus (ouvrage de vulgarisation par un protestant non-conformiste qui admire son héros). — *C. T. Wood.* The life, letters and religion of saint Paul (manuel assez médiocre pour le fond comme pour la forme). — A world list of scientific periodicals published in the years 1900-1921, vol. I (enregistre 24,028 articles). — *Antonio Palace.* Manual del librero hispano-americano, t. III (comprend les lettres D-G). = 20 août. *Max Beer.* Social struggles and thought, 1750-1860 (traduction anglaise du t. IV de son Histoire du socialisme). — Freiherr *von Musulin.* Das Haus am Ballplatz (l'auteur, qui rédigea le fameux ultimatum adressé à la Serbie le 23 juillet 1914, présente, dans son autobiographie, l'apologie de sa conduite; il donne l'impression d'un esprit médiocre et dont la mémoire est infidèle). — *H. Hall.* British archives and the sources for the history of the world war. — Sir *Andrew Macphail.* Official history of the Canadian forces in the Great War, 1914-1919. The medical services. — *J. S. Fletcher.* The Reformation in the Northern England (se méfier de la manière dont l'auteur utilise les sources). — *Arthur Waley.* The year-book of oriental art and culture. — The British year-book of international law, 1925. — Capitaine *Frank Siltzer.* The story of British sporting prints, 1766-1865. = 27 août. Les idées actuelles sur l'évolution (d'après les ouvrages récents de *D. W. Cutler*, Evolution, heredity and variation; *J. Arthur Thomson*, Concerning evolution, et une œuvre collective : Evolution in the light of modern knowledge. Aucune allusion n'est faite dans cet article à l'étrange procès intenté par feu Bryan à un instituteur américain qui n'avait pas craint d'exposer à ses élèves la théorie évolutionniste). — *Allan Nevins.* The american states during and after the Revolution, 1775-1789 (très bon exposé). — *C. S. Orwin* et *W. R. Peel.* The tenure of agricultural land (petit livre qui met en lumière une époque dans l'histoire de l'agriculture). — *Ducan Warrand.* More Culloden papers; t. II : 1704-1725 (important en ce qui concerne les soulèvements jacobites). — *Kurt Heydemann.* Die Schlacht bei St. Quentin, 1914; II Theil : 28-30 August (important). — *S. E. Winbolt.* Roman Folkestone; a record of excavation of roman villas et East Wear Bay (expose l'organisation de la flotte romaine en Bretagne dès la fin du Ier siècle). — *B. Croce.* Storia del regno di Napoli (remarquable esquisse). — *A. Mawer* et *F. M. Stenton.* The place-names of Buckinghamshire

Digitized by Google

(tome II des publications de la Société pour l'étude des noms de lieu). — *Cecilia Hill.* Versailles, its life and history. — *Thomas Fr. Carter.* The invention of printing in China and its spread westward (excellent; démontre une fois de plus que l'invention de l'imprimerie en Chine date environ de l'an 700, non de l'an 593, comme l'a dit Stanislas Julien en 1847 et comme on l'a maintes fois répété depuis). = 10 septembre. *Basil Williams.* The Selborn Memorandum on the union of South Africa, 1908 (important). — *Aldo Ferrari.* L'esplosione rivoluzionaria del risorgimento (intéressant). — *Martin P. Nilsson.* A history of greek religion (remarquable). — *Harley Farnsworth Macnair.* A collection of extracts from various sources chosen to illustrate China's international relations during the past hundred years (riche recueil de documents). — Sir *Surendranath Banerjea.* A nation in making (remarquable étude sur l'histoire politique de l'Inde depuis un demi-siècle par un témoin et un acteur d'un rare mérite). — *V. Gordon Childe.* The dawn of european civilization (remarquable). — Dom *Hugh G. Bévenot,* O. S. B. Pagan and christian rule (manque d'esprit critique). — *J. W. Wickwar.* Witchcraft and the Black art (superficiel et diffus, mais intéressant). — *G. Baldwin Brown.* The arts in early England; II : Anglo-saxon architecture (nouvelle édition très augmentée). — *R. Campbell Thompson.* On the chemistry of the ancient Assyrians (traduction des textes assyriens relatifs aux substances que les Assyriens appelaient des « pierres », et notamment des formules qu'ils employaient pour fabriquer différentes espèces de verre et autres substances de nature ornementale). = 17 septembre. *Herbert L. Osgood.* The american colonies in the XVIIIth century, vol. IV (fin de cet excellent ouvrage). — *Herbert Basedow.* The Australian aboriginal (étude qui importe beaucoup pour la connaissance des civilisations primitives). — Sir *Richard Carnac Temple.* The travels of Peter Mundy in Europe and Asia, 1608-1667; vol. IV : In Europe, 1639-1647 (beaucoup de détails intéressants). — *S. Angus.* The mystery religions and christianity (insuffisant). = 24 septembre. *F. J. C. Hearnshaw.* Social and political ideas of some great thinkers of the Renaissance and Reformation (pénétrant et bien informé). — *O. G. S. Crawford.* The long barrows of the Cotswolds (précieux inventaire des menhirs et des cromlechs dans les comtés de Brecon, Gloucester et Oxford). = 1er octobre. Les mémoires de Lord Grey (qui viennent de paraître sous le titre : Twenty-five years, 1892-1916, by viscount *Grey of Fallodon.* A joindre au dossier de la Schuldfrage). — *Marc de Germiny.* Les brigandages maritimes de l'Angleterre (véhément réquisitoire qui n'entraîne pas la conviction, tant le parti pris est évident). — *Ali Abdel Razek.* Islam and the bases of government (étude fort intéressante pour l'histoire des idées religieuses. L'auteur, éminent professeur de jurisprudence religieuse à l'Université Al-Azhar et sincère croyant, a été condamné comme hérétique, par un conseil de vingt-cinq ulémas, pour des opi-

Digitized by Google

nions qui ne touchent en rien à la foi, mais qui inquiètent l'orthodoxie des vieux croyants). — *Ernest Jeauncey.* The doctrine of grace, up to the end of the Pelagian controversy (étude soignée). — *John S. Simon.* John Wesley and the advance of methodism (excellent). = 8 octobre. The life of Henry Howard Molyneux Herbert, fourth earl of Carnarvon, 1831-1890, by Sir *Arthur Hardinge*, publ. par la comtesse *Elizabeth of Carnarvon* (intéressant pour l'histoire parlementaire). — Earl of *Kerry.* The first Napoleon (d'après les archives privées de Bowood; ils se rapportent surtout à la reine Hortense, à Flahaut, à Lord Keith, etc.). — *Horace Marriott.* The sermon on the Mount (consciencieuse étude des sources).

PAYS-BAS.

43. — Tijdschrift voor Geschiedenis. (Groningue, 1924, 4e livraison.) — A côté de deux articles de P. VAN HEYNSBERGEN sur les origines et l'évolution de la procédure criminelle en Néerlande et de Th. P. LÖHNIS sur deux mémoires de Roentgen comparant l'industrie sidérurgique de l'Angleterre et des Pays-Bas du Sud en 1822-1823, il faut signaler particulièrement la communication du professeur H. BRUGMANS sur la correspondance d'Ubbo Emmius : ce personnage, né en Ost Frise en 1547, qui fut professeur à Groningue et que les lecteurs de la *Revue historique* ont déjà appris à connaître (t. CXLV, p. 55-62). = 1925, 1re livraison. Études du Dr SNIJDER sur l'histoire de l'art romain (considéré comme un art à part et original), du Dr ENKLAAR sur l'auteur anonyme d'une chronique d'Utrecht en 1481-1483 (l'auteur serait Jean d'Amerongen, échevin d'Utrecht, tandis que M. TENHAEFF continue à attribuer la chronique à un secrétaire ou commis de la ville, nommé Tylman), enfin du Dr HAJE sur Abraham de Wicquefort dans ses rapports avec le gouvernement de Louis XIV et le conseiller pensionnaire de Witt (les bulletins de nouvelles, envoyés de La Haye par Wicquefort aux ministres français depuis 1660, et conservés aux archives des Affaires étrangères, permettent d'attribuer à l'aventurier-diplomate un rôle important, non seulement comme correspondant, mais aussi comme négociateur, chargé par de Witt de défendre certains intérêts, et ami de quelques grands personnages hollandais ou français; il semble bien que Wicquefort a été plus et mieux qu'un « espion honorable », pour employer une de ses expressions). = 2e livraison. Études de MANGER sur les principes de la politique extérieure de Bismarck (surtout par rapport à l'Angleterre); de J. ZWARTS, qui dresse le plan d'une publication de documents relatifs à l'histoire des Juifs aux Pays-Bas; de TROSÉE sur un bâtard de la maison de Nassau, Godefroy, un frère de Guillaume le Taciturne (mort en 1582), et du professeur GEYL sur « les princes d'Orange et Anvers de 1646 à 1650 » : c'est une nouvelle discussion des projets de Frédéric-Henri et ensuite de son fils Guillaume II pour agrandir le domaine et le prestige des princes d'Orange, avec l'aide de la France.

Digitized by Google

M. Geyl conclut que la mort prématurée de Guillaume II fut une chance pour la République des Provinces-Unies. Cela semble judicieux et exact, mais peut-être l'épilogue l'est-il moins où Guillaume III est loué d'avoir refusé la souveraineté, ce qu'il a bien été forcé de faire, à son grand dépit.

ITALIE.

44. — Archivio della R. Società romana di storia patria. Le fasc. 1-4 de l'année 1922 contient les tables des tomes XXVI-XL (1903-1917) : 1° auteurs d'articles parus dans l' « Archivio » ; 2° auteurs et éditeurs de livres analysés ou mentionnés dans ces volumes ; 3° noms de personnes, de lieux ou de faits notables (cette table remplit les pages 22-218) ; 4° documents rangés par ordre chronologique (p. 219-310) ; 5° actes de la Société. = Vol. XLIV, fasc. 1-4, 1923. Romolo QUAZZA. L'élection d'Urbain VIII, 1623, d'après les rapports des diplomates mantouans. — Giulia DE DOMINICIS. Les théâtres de Rome au temps de Pie VI (article de près de deux cents pages). — Francesco TOMASSETTI. Notes de topographie de la campagne romaine au moyen âge (traite de localités peu connues sur la voie latine). — Raffaello MORGHEN. Le cardinal Matteo Rosso Orsini (né vers 1230, cardinal-diacre en 1262, sans être prêtre, mort à Pérouse le 4 septembre 1305, aussitôt après l'élection de Clément V, qu'il refusa de reconnaître). — Mercurio ANTONELLI. Les registres du trésorier du Patrimoine, Pierre d'Artois, 1326-1331 (Pierre d'Artois, chanoine de Périgueux, fut trésorier du Patrimoine du 7 octobre 1325 au 30 avril 1331). — R. MORGHEN. Pourquoi Giacomo Leopardi n'a pas été « scrittore » à la bibliothèque du Vatican (d'après une lettre inédite de Leopardi à Mgr A. Mai, 31 mars 1821). — Emilio RE. Les « Magistri aedificiorum et stratarum Urbis » (document inédit du 6 juin 1452). = C.-rendus : *I. Schuster*, O. S. B. L'imperiale abbazia di Farfa (analyse détaillée de cette monographie qui intéresse l'histoire du duché de Rome au moyen âge). — *G. Capocaccia, F. Macchioni.* Statuto della città di Bagnoreggio del 1373. — *Luciano Serrano.* La liga de Lepanto entre España, Venecia y la Santa Sede, 1570-1573 (défend la conduite de l'Espagne en 1572). = G.-B. BORINO. Bibliographie de l'histoire pontificale (publications parues depuis 1920. Quatre sections : 1° les papes ; 2° les cardinaux ; 3° les histoires générales ; 4° le détail de l'histoire). — Bibliographie de l'histoire d'Italie.

45. — Archivio Veneto-Tridentino. 1922, juillet-décembre. — Antonio BATTISTELLA. Un conflit maritime peu connu entre Venise et l'Espagne (1616-1617 ; d'après des documents inédits en partie ; fin dans la livraison suivante). — Giangiorgio ZORZI. L'origine véritable et la jeunesse d'Andrea Palladio (le célèbre architecte n'est pas né à Vicence ; il était sans doute de Padoue, comme son père, qui s'appelait Pierre et qui était meunier. Né le 30 novembre 1508 — et non 1518 — jour de la Saint-André, on ne le connaît d'abord que sous le nom d' « Andrea del fu Pietro » ; c'est seulement en 1552 qu'on le

Digitized by Google

trouve désigné avec le surnom de Palladio). — Paolo GUERRINI. La correspondance de Canova conservée à la bibliothèque Queriniana de Brescia (publie un choix de lettres écrites par le célèbre sculpteur à son ami l'abbé Daniel Francesconi, de 1799 à 1812; la correspondance conservée à la bibliothèque dont Francesconi eut plus tard la direction ne contient pas moins de 222 lettres, dont une quarantaine écrites entièrement par Canova et les autres signées par lui). — Carlo BATTISTI. Le « Tiralli » de Dante et « l'Alpe de serra Lamagna » (« Tiralli » est la forme en dialecte ladin et véronais du mot Tirol). — Camillo MANFRONI. Les ancêtres d'Antonio Pigafetta. = C.-rendus : *P. Molmenti*. La storia di Venezia nella vita privata (6e édit. remaniée, t. I : la Grandezza). — *Carlo Battisti*. Studî di storia linguistica e nazionale del Trentino (t. I d'un ouvrage considérable). = 1923, janvier-juin. Pia ZAMBON. Satires, invectives et discours à Venise pendant la période démocratique, 1797. — Ciro FERRARI. Les terrains en friche de Pozzo Moretto (XVIe siècle). — Augusto SERENA. Les hérétiques de Trévise (et l'inquisition du XIIIe au XVIe siècle). — Maria BENEDETTI. Un secrétaire de Cristoforo Madruzzo : Nicolò Secco (Madruzzo, prince-évêque de Trente, servit d'intermédiaire entre le pape et l'Empire, notamment lors du concile de Trente; il employa N. Secco, son secrétaire et ami, dans plusieurs de ses missions diplomatiques; leurs rapports demeurèrent vifs et affectueux jusqu'en 1560). = C.-rendu : Deux ouvrages sur Marsile de Padoue (ceux de *G. Kenneth Brampton* et de *C. W. Previté-Orton*). = Atti della R. Deputazione veneta di storia patria. Giuseppe PAVANELLO. Une ancienne lagune disparue (la laguna Eracliana; avec une carte). = Juillet-décembre. Roberto CESSI. La trêve entre Venise et Gênes dans la seconde moitié du XIIIe siècle (publie et commente un long rapport des ambassadeurs génois auprès de la cour de Rome, juin 1269, rapport qui contrôle et complète les récits des chroniqueurs. Il met en bonne lumière la diplomatie génoise). — Carlo BATTISTI. Notes sur les noms de lieux et de personnes dans l'enclave allemande des Mócheni dans le Trentin. — L. RIZZOLI. Le château du Catajo à Padoue et le testament du marquis Tommaso Degli Obizzi, 3 juin 1803. — Vittorio LAZZARINI. Le mausolée de Raffaello Fulgosio dans la basilique du Santo (Fulgosio, une des illustrations de l'Université de Padoue, le « monarque » de l'un et de l'autre droit, mort de la peste en septembre 1427. Son mausolée est un beau produit de l'art toscan à une époque de transition; il a perdu de son aspect « impérial » après avoir été déplacé en 1651). — Paolo GUERRINI. Le testament de Gentile da Leonessa (célèbre condottiere blessé mortellement au siège du château de Manerbio le 1er avril 1453). — Giuseppe CASTELLANI. Un denier impérial frappé à Venise (denier d'argent avec l'inscription *Oto imperator*, qui désigne sans doute Otton II, ami de Venise; en ce cas, cette pièce très rare aurait été frappée entre 978 et 983). — A. MICHIELI. Les académies et l'Ateneo de Trévise. = C.-rendu : *A. Marchesan*. Treviso medievale; istituzioni, usi, costumi, aneddoti, curiosità (de

Digitized by Google

nombreuses pièces d'archives ont permis à l'auteur d'éditer sur sa ville natale un ouvrage d'environ 1,000 pages). = 1924, janvier-juin. N. DI LENNA. Recherches sur l'historien G. Maria Angiolello degli Angiolelli, patricien de Venise, 1451-1525. — G. FOGOLARI. L'église de Santa Maria della carità à Venise (occupée aujourd'hui par les salles royales de l'Académie. Documents du XVe siècle). — G. ZORZI. Andrea Palladio et le Frioul (Palladio était d'origine padouanne; édifices qu'il construisit à Udine). — A. MAIN. Le cadastre d'Ezzelino (il fut commencé en 1234 par Simone Paltanieri, archiprêtre de Montelice, et s'étend sur un siècle environ). — G. MAJER. L'alliance de Venise avec la Hollande en 1620 (et la médaille qui fut frappée en cette circonstance). — Leone SANTIFALLER. Une liste des serfs du comte de Tirol en 1340 (texte en allemand d'après un manuscrit exécuté au milieu du XIVe s.). = C.-rendus : *Ad. Venturi.* L'architettura del Quattrocento, I (important). — *Jacopo Moro.* Il monte di pietà di Padova, 1469-1923 (intéressante plaquette). — *G. Colabich.* Pietro Paleocapa, uomo di stato ed economista (biographie composée il y a quarante ans par le père de l'auteur et qui aurait besoin d'être refaite). — *P. Torelli* et *A. Luzio.* L'archivio Gonzaga di Mantova (deux volumes très utiles). — *Giovanni Loranzo.* La lega italica, 1454-1455 (rapprochement avec la Société des Nations). = Atti della R. Deputazione. A. MICHIELI. L'œuvre et le portrait de Marco Polo (avec une copieuse bibliographie). = Juillet-décembre. Maria GIRARDI. Topographie de Vicence à l'époque romaine (carte détaillée, plan du théâtre et photographies de monuments antiques). — L. ALPAGO-NOVELLO. Le conclave de Grégoire XVI (d'après le « Diario dei conclavi del 1829 e del 1830-1831 », par Mgr Pietro Dardano, qui fut le conclaviste ecclésiastique du cardinal Morozzo). — Sebastiano RUMOR. Le P. Gaetano Girolamo Maccà, des Frères-Mineurs; historien du pays de Vicence, 1740-1822 (sa vie, bibliographie de ses œuvres imprimées et manuscrites). — Pietro PEDROTTI. Correspondance du conspirateur Trentin Giovacchino Prati avec Antonio Rosmini (1852-1854). = C.-rendus : Paolo Scarpi e i suoi tempi (recueil d'articles composés pour le troisième centenaire de sa mort). — Documenti finanziari della Repubblica di Venezia. La regolazione delle entrate et delle spese, sec. XIII e XIV (285 documents publiés par R. Cessi et P. Bosmin). = Notice nécrologique sur Rinaldo Fulin par Camillo Manfroni.

46. — Atti della r. Accademia nazionale dei Lincei. Anno 1921, 5e série. Notizie degli scavi di antichità. Vol. XVIII, fasc. 10-12 (Rome, 1922). — Ce fascicule, qui atteint plus de 150 pages, est un compte-rendu des fouilles récentes.

47. — Atti e Memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna. Série IV, vol. XIV, fasc. 1-3, janvier-juin 1924. — E. BARTOLOTTI. Antonio Favaro, historien des sciences mathématiques (mort en 1922; fécond historien des sciences mathématiques, de leur enseignement à l'Université de Padoue, etc.). — A. PALMIERI. Un château impérial dans le Val di Limentra : Savi-

Digitized by Google

gnano (à la suite, trois longues déclarations faites sous serment par des possesseurs de biens fonciers, 1235). — O. MONTENOVESI. Documents sur parchemin concernant Rimini et Faenza, qui sont conservés dans les Archives d'État à Rome (les pièces de Rimini vont de 1137 à 1730; celles de Faenza sont au nombre de 205, allant du XV^e^ au XVIII^e^ siècle; inventaire partiel et quelques documents publiés en entier). — G. BALLARDINI. Nouveaux aspects de la critique (appliquée à la céramique). — Commandant WEIL. Les troubles de Bologne et leur répercussion, septembre-octobre 1843 (d'après les dépêches des archives des Affaires étrangères). = Fasc. 4-6, juillet-décembre. G.-B. SALVIONI. La valeur de la livre bolognaise de 1626 à 1650. — F. FILIPPINI. Le Marco lombardo de Dante (c'est Marco da Saliceto; il appartenait à une famille du peuple, lombarde, mais domiciliée à Bologne et gibeline. Dante le place parmi les irascibles au 3^e^ cercle du purgatoire). — G. ZACCAGNINI. L'enseignement privé à Bologne et ailleurs aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles (en appendice, dix-huit documents latins inédits de 1289 à 1318).

48. — Memorie della r. Accademia nazionale dei Lincei. Classe des sciences morales, historiques et philologiques. 1920, fasc. 6. — G.-Q. GIGLIOLI. Le trône du Jupiter de Phidias à Olympie. = Fasc. 7. Ettore PAIS. Le « Liber coloniarum »; deuxième rédaction; suite et à suivre. = Fasc. 9. Siro SOLAZZI. Études sur le concours des créanciers en droit romain (1° l'édit « si pupillus heres tutorem non habebit »; 2° la « distractio ex Senatus consulto »).

49. — Rendiconti della r. Accademia nazionale dei Lincei. Classe di scienze morali, storiche e filologiche, 5^e^ série, t. XXXIII, fasc. 1-3, juin 1924. — Ettore PAIS. Les deniers de L. Mussidius Longus et leur importance pour l'histoire [et la chronologie] du triumvirat (ces deniers appartiennent aux années 41-39 av. J.-C.). — G. LUMBROSO. Impressions du IV^e^ siècle devant les merveilles de Rome (commente le passage d'Ammien Marcellin, XVI, 10, 4). — G.-R. GIGLIOLI. Une représentation nouvelle de la course aux flambeaux sur un vase attique trouvé à Bengazi et conservé au Musée du Louvre (avec reproduction photographique). = Fasc. 4-6, septembre 1924. Giovanni PINZA. Recherches sur la topographie de la Carthage punique (avec une carte). — C. CALISSE. Rapport sur le Congrès de l'Union académique internationale à Bruxelles en mai 1924.

ROUMANIE.

50. — Ephemeris Dacoromana. Annuario della Scuola romena di Roma. T. I, 1923 (Scoala romăna din Roma. Rome, libreria di scienze e lettere, gr. in-8°, 412 p.). — Vasile PÂRVAN. Introduction (brève histoire de la création de cette École roumaine à Rome; l'idée avait déjà pris corps en 1914; les événements en ajournèrent la

Digitized by Google

réalisation jusqu'en 1922. C'est l'année suivante qu'elle commença de fonctionner. Dans le présent fascicule, tous les articles sont rédigés en italien, excepté un, qui est en latin). — Paul NICORESCU. La tomba degli Scipioni (p. 1-56, avec trente et un plans ou figures). — G.-G. MATEESCU. I Traci nelle epigrafi di Rome (p. 57-290; relève toutes les mentions de Thraces qui se trouvent sur les inscriptions de Rome). — Stephanus BEZDEKI. Joannes Chrysostomus et Plato (p. 291-337). — Alexandru MARCU. Riflessi di storia rumena in opere italiane dei secoli XIV e XV (p. 338-386). — Em. PANAITESCU. Il ritratto di Decebalo (p. 327-413, d'après la colonne Trajane; commente la scène qui représente la soumission des Daces et celle où Décébale se tue pour ne pas survivre à la défaite de son peuple). = T. II, 1924 (500 p.). Sept mémoires, tous, excepté un, en italien : 1° Un ciclo di affreschi del secolo XI, par Alex. BUSUIOCEANU (p. 1-65, 30 figures). 2° La Spagna ed il Portogallo nella visione dei romantici italiani, par Al. MARCU (p. 66-222). 3° Nomi traci nel territorio scito-sarmatico, par G.-G. MATEESCU (p. 223-238). 4° Nicephori Gregorae epistulae XC, par St. BEZDEKI (p. 239-377; texte de ces lettres et, en outre, du dialogue περὶ ὑβριστῶν, avec une brève introduction en latin). 5° Scavi e scoporte a Tyras, par Paul NICORESCU (p. 378-415; Tyras, colonie milésienne fondée au VII^e siècle av. J.-C., près de l'embouchure du fleuve Tyras, en territoire scythe ; 77 figures). 6° Fidenae; studio storico-topografico, par Em. PANAITESCU (p. 416-459; 24 figures et un croquis de la Via Fidenate dans la vallée de la Cremera). 7° Alcuni documenti inediti della fine del cinquecento, par Claudio ISOPESCU (p. 460-500; publie trente et un documents en latin et en italien, relatifs à l'histoire des pays roumains).

RUSSIE.

51. — Annaly. Žurnal vseobščei istorii izdavaemyi Rossijskoj Akademiej Nauk [Annales de l'Académie des sciences de Russie]. — Cette Revue a été fondée en 1922 par la Section des sciences historiques et philologiques de l'Académie des sciences de Russie, sous la direction de F. I. Uspenskij, membre de l'Académie, et de E. V. Tarlé, membre correspondant de l'Académie des sciences. Elle s'est proposé de développer en Russie les sciences historiques et de tenir les savants russes au courant des travaux de l'Occident. — Tome I, 1922. F.-I. USPENSKIJ. Développement des études byzantines en Russie (elles ont commencé vers la fin du XVIII^e siècle, mais il faut attendre le milieu du XIX^e avant de les voir prendre leur plein essor. A l'Université de Pétersbourg, Vasil'jevski enseigne l'histoire byzantine, assisté par Lamanskij, Bestužev-Rjumin, Destunis ; les chaires se multiplient dans les autres universités. L'auteur de l'article s'est oublié lui-même; on sait cependant que le maître des études byzantines russes en Russie est l'enthousiaste professeur Uspenskij). — I. M. GREVS. Le visage et

Digitized by Google

l'âme du moyen âge (d'après les travaux d'*O. A. Dobiaš-Rožděstvenskaja*, L'Europe occidentale au moyen âge, 1920; de *L. P. Karsavin*, La culture du moyen âge, 1918; de *P. M. Bicilli*, Les éléments de la culture du moyen âge, Odessa, 1919). — N. Cems. Le problème agraire à l'époque carolingienne (expose et confronte les théories de Maurer, Inama Sternegg et Lamprecht avec celles de Karo et de Dopsch). — N. Platonova. A la veille de la Révolution française (l'auteur a retrouvé dans les archives du palais-musée de Pavlovsk dix volumes de lettres écrites par Blin de Saint-More, garde des archives des ordres de Saint-Michel et du Saint-Esprit. Blin a écrit, de 1781 à 1791, des lettres, très goûtées du futur empereur Paul Ier, sur tout ce qui passionnait la cour et la ville. Celles que lui inspirent la retraite de Necker, le Mariage de Figaro, et surtout l'affaire du Collier offrent le plus grand intérêt). — S. M. Glagoleva-Danini. Les paysans et la question agraire à l'époque de la grande Révolution (revue historique et critique des travaux parus sur cette question en France et en Russie). — F. I. Zelinskij. Une tragédie sur le soulèvement du Tirol contre Napoléon (expose, à l'occasion d'une tragédie sur Andreas Hofer, la révolte du Tirol en 1809-1810). — V. V. Struve. Articles nécrologiques sur Boris Aleksandrovič Turaev, orientaliste de valeur, à la fois historien et philologue; Vasil'jevič Lučickij et Vladimir Ivanovič Ger'je, deux professeurs d'histoire générale qui ont eu le mérite d'introduire dans les universités russes l'histoire de la Révolution française. — V. P. Buzeskul. La Russie au XVIe siècle (d'après Max Bær, dans *Historische Zeitschrift*, 1917, 3te Folge, 21 Bd. Bær a découvert, dans les Archives impériales de Hanovre, un manuscrit inédit du XVIe siècle qui contient une description de la Russie au temps d'Ivan le Terrible et un plan de campagne contre elle. L'auteur est un aventurier peu recommandable nommé Heinrich Staden, mais dont les souvenirs semblent dignes d'être consultés). = Tomes II et III, 1923. V. V. Struve et S. F. Oldenburg. Champollion et Renan. — F. I. Uspenskij. L'évolution sociale et l'établissement de la féodalité à Byzance (de nouveaux documents, notamment des actes concernant les propriétés foncières du monastère de Vazelonos, près de Trébizonde). — Id. Le rabbin espagnol Benjamin de Tudela (dans la seconde moitié du XIIe siècle ce pieux Israélite, dont l'intérêt va surtout à la vie et aux coutumes de ses coreligionnaires, quitte l'Espagne et, par la France, l'Italie du Sud, la Grèce, gagne Constantinople. Bien que son témoignage revête souvent une forme savoureuse, trop de fantaisie et d'inexactitude s'y mêlent pour laisser à son œuvre une valeur historique réelle). — D. W. Egorov. Un nouvel aperçu du développement économique et social de l'Occident au moyen âge (étude critique de *Dopsch*, Wirtschaftliche und soziale Grundlegung der europäischen Kulturentwickelung, 1918-1920). — V. A. Butenko. Le développement tardif des études d'histoire moderne en Russie (dans la seconde moitié du

Digitized by Google

XIXe siècle; passe en revue, dans l'ordre chronologique, les principaux historiens, fait connaître les œuvres essentielles; précieuse bibliographie). — A. E. PRESNJAKOV. Ivan le Terrible (signale un ouvrage de synthèse où P.-Ju. Vipper s'efforce de replacer le personnage principal dans son milieu et dans son temps). — O. E. KORNILOVIČ. L'opinion publique au XVIIIe siècle (quels sentiments éveilla en Europe la révolte de Pugačev? Pour répondre à cette question, l'auteur utilise les journaux, les rapports des ministres étrangers en Russie, la correspondance des hommes d'État, enfin la littérature pamphlétaire, dont il donne une riche bibliographie. Tout ce qui revêt un caractère officiel est pauvre d'information utile. Les ambassadeurs, à l'exception du ministre de France, étaient mal renseignés. L'historien, au contraire, ne saurait négliger les précieux témoignages que nous ont conservés les libellistes). — N. S. PLATONOVA. Un point resté obscur dans la biographie de Beaumarchais (son court passage à la prison de Saint-Lazare, d'après la correspondance de Blin de Saint-More). — S. N. GLAGOLEVA-DANINI. Les études sur la Révolution française (à propos du quarantième anniversaire de la Revue dirigée par A. Aulard). — A. E. PRESNJAKOV. L'idéologie de la Sainte-Alliance (a voulu surtout définir le mysticisme d'Alexandre Ier). — U. A. BUTENKO. Une crise dans l'histoire de la Restauration des Bourbons (l'opposition libérale, ayant compris l'inefficacité des complots, s'efforce d'émouvoir l'opinion publique; elle lutte, sur le terrain légal, contre le droit d'aînesse, le cléricalisme, les entraves apportées à la liberté de la presse, elle intéresse à sa cause la classe ouvrière. L'auteur a retrouvé un curieux manifeste, en jargon de typographe, contre le projet de loi sur la presse). — N. PLATONOVA. Nicolas Ier et le mouvement révolutionnaire en France de 1848-1851 (l'auteur a consulté, dans le manuscrit original conservé aux archives de l'ancien Conseil d'empire, les lettres à Paskevič, dont le prince Ščerbatov avait donné une édition incomplète et fautive. L'empereur n'aimait pas Louis-Philippe, il se défiait du prince Napoléon, ses préférences allaient à une république conservatrice. Sa politique de force fut en réalité hésitante et incertaine; il ne comprit pas les intérêts de la France et de l'Angleterre en Orient). — E. V. TARLÉ. La politique extérieure de l'Allemagne au cours des trois derniers siècles (trois catastrophes : les traités de Westphalie, la paix de Tilsitt et le traité de Versailles. Dans ces trois cas, l'Allemagne isolée a été vaincue. Le développement industriel du dernier siècle, rendant de plus en plus étroites les relations d'interdépendance économique des peuples, l'empêchait de se suffire à elle-même). — ID. L'Angleterre et la Turquie, les causes historiques profondes et le développement du conflit (les débuts de la Grande Guerre virent cesser l'alliance séculaire de la Turquie et de la Grande-Bretagne, politique fondée sur le contrepoids que l'Angleterre trouvait en Turquie contre la Russie. Le problème russe reste le ressort caché de l'anta-

Digitized by Google

gonisme actuel de ces deux puissances. L'auteur suit le développement du conflit de 1914 à nos jours). — Articles nécrologiques sur le professeur A. N. Savine, dont le principal ouvrage concerne l'histoire du problème agraire en Angleterre (cf. *Rev. histor.*, t. CVI, p. 140); sur V. E. Krusman, historien de l'humanisme et de la Renaissance; sur le byzantiniste P.-A. Jakobenko; et sur l'égyptologue F.-F. Gess. = C.-rendus : *N. A. Vasil'ev*, professeur à l'Université de Kazan. La chute de l'Empire romain, la disparition de la législation et de la culture antiques (Kazan, 1921, 130 p.). — *Solomon Lur'je*. L'antisémitisme dans l'ancien monde (antiquité gréco-latine; 1922, in-8°, 159 p.). = Tome IV, 1924. O. A. Dobiaš-Rožděstvenskaja. Le culte de saint Michel chez les Latins au moyen âge, du Ve au XIIIe siècle (Pétrograd, VI-410 p.). — Le premier ouvrage d'ensemble, en russe, consacré aux Slaves de l'Ouest aura été celui de M. K. Ljubavskij, Histoire des Slaves de l'Ouest (des rives de la Baltique, des Tchèques et des Polonais). La première édition avait paru en 1916, la seconde a vu le jour en 1922. Les soucis pédagogiques de l'auteur nuisent peut-être à la valeur scientifique du livre. — V. P. Buzeskul. Les travaux des savants russes qui se sont occupés de l'antiquité hellénique. — F. I. Uspenskij. L'empire de Trébizonde, du XIIe au XIVe siècle. — S. M. Danini. La politique économique du gouvernement français sous l'ancien régime (en 1915, quand la ville de Jurjev fut évacuée par les Russes, le professeur E. V. Tarlé eut le bonheur de découvrir et de sauver un manuscrit français inédit et inconnu sur l'histoire politique et économique du Dauphiné sous Colbert et ses successeurs. C'est un mémoire concernant les traites et gabelles du Dauphiné en général et de la direction de Valence en particulier. L'ouvrage se divise en trois parties : les gabelles dans la direction de Valence; les traites dans la vallée du Rhône; le tarif des traites de 1659. S. M. Danini a lui-même fait paraître à Pétrograd en 1923 une étude intitulée : L'industrie et le commerce du Dauphiné à l'époque de la grande Révolution). — M. A. Bukovecskaja. La désorganisation de l'armée royale pendant les premières années de la Révolution française. — Un des heureux résultats de la Révolution russe aura été d'ouvrir aux historiens bien des archives que le gouvernement tsariste tenait soigneusement closes : T. A. Bogdanovič. Les papiers inédits du comte Kočubej (découverts dans les archives de la ville de Poltava, ces papiers nous font connaître ce neveu du chancelier Bezborodko, ami d'Alexandre Ier, dont l'influence fut considérable au début du XIXe siècle. Il vécut à Paris en 1790-1791 et les curieuses lettres qui nous ont été conservées nous permettent de pénétrer la psychologie d'un grand seigneur russe de la fin du XVIIIe siècle. Revenu en Russie, il se montre adversaire déclaré du parti prussien. Avec Fouché, il eut, le 9-21 décembre 1808, une longue conversation qu'il nous a conservée et où les deux interlocuteurs rivalisèrent de finesse et d'habileté. Le comte Kočubej, après avoir repris du service en 1812, renonça aux affaires et revint à Paris en 1817. Une lettre

Digitized by Google

adressée à Nesselrode nous révèle son aversion pour les ultras, « ces fous enragés », et pour le comte d'Artois qu'il juge un « imbécile ». Les journées de Juillet le trouvèrent à Pétersbourg. Nicolas Ier lui exprima son avis sur la Révolution : il ne cachait pas son mépris pour Polignac et les Bourbons qu'il avait, comme Alexandre Ier, toujours détestés, et se montrait surtout préoccupé des complications internationales possibles). — V. TARLÉ. L'hégémonie de la France sur le continent dans le passé et dans le présent (cette hégémonie a tenté de s'établir sous Louis XIV, sous Napoléon et de nos jours même, après 1918 ; l'auteur dissipe les légendes de la propagande germanique d'avant guerre, trop souvent accueillies avec faveur par la Russie tsariste). = C.-rendus : *N. A. Vasil'jev.* L'histoire de Byzance. Byzance et les croisés. L'époque des Comnènes, 1081-1185, et des Anges, 1185-1204 (120 p.). — *O. A. Dobiaš-Rožděstvenskaja.* L'histoire de l'écriture au moyen âge (Pétrograd, 1923, 197 pages et 4 tableaux).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — M. André MICHEL, professeur au Collège de France et membre de l'Institut, est mort le 14 octobre 1925 à l'âge de soixante-douze ans. Jeune, il avait tracé le programme d'une *Histoire générale de l'art* qu'il a consacré la plus grande partie de sa vie à réaliser. On en connait les résultats, condensés dans sept volumes rédigés soit par lui-même, soit par une élite de collaborateurs qu'il a su animer de son esprit, guider par une érudition étendue, un sens artistique aussi délicat que varié. A son souvenir, on nous permettra d'associer la mémoire de son fils Robert, qui fut pendant un temps secrétaire de notre *Revue*. La mort devant Soissons en 1915 de son enfant qui avait déjà donné de si belles espérances, puis celle de sa belle-fille, ensevelie sous la toiture de l'église Saint-Gervais détruite par un projectile de la « grosse Bertha » le vendredi saint de l'année 1918, lui portèrent des coups dont il ne put guérir. Son œuvre du moins lui survivra, durable monument élevé par ses soins au bon renom de l'enseignement artistique en France. — Ch. B., Chr. PF.

— Le lieutenant-colonel Réginald KANN, tué le 30 septembre dernier, près de Kifane (Maroc), à l'âge de quarante-huit ans, était un de nos écrivains militaires les plus autorisés. Il avait passé par l'école de Saint-Cyr, mais, chose curieuse, ce fut sa passion exclusive pour les choses de la guerre qui l'empêcha de suivre une carrière régulière d'officier. L'horizon borné de la vie de garnison lui parut si insupportable que, dès 1899, il démissionnait pour se lancer dans les aventures du correspondant de guerre.

Enthousiaste de Kipling, dont les ouvrages exercèrent sur lui, comme sur plusieurs jeunes hommes de sa génération, une influence profonde, épris de « pays estranges », de vie libre et dangereuse, il fut désormais partout où l'on se battait et toujours au premier rang : avec les Boers, dans la guerre du Transvaal ; avec les Japonais, dans celle de Mandchourie ; au Maroc — qu'il avait exploré isolément dès 1903 dans une de ses régions les moins accessibles — pendant la campagne de la Chaouia ; puis encore en Tripolitaine avec les Italiens ; en Turquie, dans les deux guerres balkaniques ; aux Philippines et au Mexique avec les Américains. Il acquit ainsi une expérience de la guerre moderne, une sûreté de coup d'œil, une pratique du service d'état-major bien rares même chez les militaires de profession. La guerre mondiale le retrouva à son poste, cette fois comme officier de réserve : sur le front français d'abord, où il fut grièvement blessé ; puis à Salonique, enfin dans l'état-major d'un corps américain. Lorsque éclata la crise marocaine, qu'il avait prévue et annoncée, il voulut reprendre l'uniforme : on saura un jour quels services signalés il a rendus à la cause française, soit dans l'élaboration du plan de campagne, soit en s'élevant vigoureusement, dans la presse, contre toute tractation avec Abd-el-Krim.

Les correspondances militaires de R. Kann, adressées surtout au

Digitized by Google

Temps et à l'*Illustration*, ses articles de la *Revue de Paris* méritent d'être recueillis en volumes, comme l'a été déjà son *Journal d'un correspondant de guerre en Extrême-Orient* (1904). On y appréciera, outre la compétence technique, un jugement sûr, solidement motivé, nourri par l'étude de l'histoire; une sincérité absolue; un patriotisme sans phrase, image d'un caractère quelque peu fier et renfermé, mais d'une magnifique probité. Ces mêmes qualités se retrouvent dans ses trop rares écrits historiques : la plaquette publiée en pleine guerre (1915) sous le pseudonyme de « Champaubert », lumineux coup d'œil sur la *Campagne de 1914;* les études sur le *Protectorat marocain* (1921) et sur la *Guerre du Trocadéro* (1924); enfin et surtout le remarquable ouvrage intitulé : *le Plan de campagne allemand de 1914 et son exécution* (1923). T. R.

— Le 6 novembre est mort, en la maison de santé des frères Saint-Jean-de-Dieu, à la suite d'un accident — ce qui paraît presque un paradoxe — M. Félix ROCQUAIN, dans sa quatre-vingt-douzième année. Il était le doyen de l'Académie des sciences morales et politiques et peut-être aussi de l'Institut. On connaît ses travaux sur l'*Esprit révolutionnaire avant la Révolution* et sur la *Réforme de l'Église avant Luther*. Le second ouvrage l'a conduit à faire une histoire suivie de la papauté depuis Innocent III jusqu'au XVI^e^ siècle et même au delà de cette date, puisque, dans cette livraison même de la *Revue* (p. 205), nous signalons son dernier ouvrage, écrit sans doute avant la guerre, mais paru seulement en 1925 : *la France et Rome pendant les guerres de religion*. Il était né à Vitteaux (Côte-d'Or), le 3 mars 1833. C. PF.

— L'Institut de droit comparé et d'économie comparée qui s'est formé à la Faculté de droit et des sciences politiques de l'Université de Strasbourg avec le groupe strasbourgeois de la Société de législation comparée a entrepris de publier une collection intitulée : *Études de droit comparé et d'économie comparée*. Elle vient de faire paraître le premier fascicule qui porte le titre : *l'Allemagne depuis la guerre* (Paris, librairie générale, 20, rue Soufflot, et Strasbourg, librairie Istra, 1925, 102 p. in-8°; prix : 7 fr. 50). Le fascicule contient trois savantes études : J. DUQUESNE, La constitution de Weimar et le droit privé; R. CARRÉ DE MALBERG, La question du caractère étatique des pays allemands et l'article 76 de la constitution de Weimar; M. MULHEISEN, Les modifications apportées au code local de procédure civile, depuis l'armistice, dans son pays d'origine.

Allemagne. — La mort de Félix LIEBERMANN est une perte douloureuse pour l'érudition historique. Né le 20 juillet 1851 à Berlin, il débuta dans la banque, à Berlin d'abord, puis à Manchester; mais après quatre ans d'occupations contraires à ses goûts, il se tourna vers les études universitaires. A Gœttingue, il devint l'élève de Waitz et de R. Pauli. Ce dernier le prit pour collaborateur, chargé d'éditer pour les *Monumenta Germaniae* les fragments de chroniques an-

Digitized by Google

glaises des XII^e et XIII^e siècles qui remplissent les t. XXVII et XXVIII des *Scriptores* (1882-1884); désormais Liebermann prit rang parmi les érudits les mieux informés sur l'histoire de l'Angleterre médiévale. Son œuvre personnelle a consisté à refaire l'édition des lois anglo-saxonnes donnée par R. Schmid en 1858; sous les auspices de la Fondation Savigny, il éleva ce beau monument d'érudition qui a pour titre *Die Gesetze der Angelsachsen* (3 vol., 1903-1916); il y fit preuve d'une incomparable maîtrise pour la connaissance des sources, de la langue et des institutions anglo-saxonnes avec leur prolongement jusqu'au XIII^e siècle. A l'occasion du congrès international d'histoire qui s'est tenu à Londres en 1913, il publia un mémoire qui est le meilleur traité existant sur le « witenagemot » : *The national assembly in the anglo-saxon period*. Renversé par une automobile à la porte même de sa demeure à Berlin, cet admirable travailleur est mort presque aussitôt, le 7 octobre 1925. Ch. B.

Italie. — M. G. MENGOZZI a publié d'importantes « Recherches sur l'activité de l'école de Pavie dans le haut moyen âge », dans les *Studî sulle scienze giuridiche e sociali*, publiées par l' « Istituto di esercitazioni presso la Facoltà di giurisprudenza », t. VII-VIII réunis (Pavia, Tip. cooperativa. 1924, in-8°, xij-371 p.). G. BN.

— On signale l'apparition d'une revue bimensuelle d'histoire du fascisme, intitulée *l'Era nova* (Firenze, Bacci, 24 l. par an). Le premier fascicule a été publié le 28 octobre 1923.

— L' « Istituto per l'Europa orientale » de Naples a publié des *Studî bizantini* (Pubblicazioni dell' Istituto, 2^e série. Napoli, Ricciardi. 1924, in-8°, 327 p.; prix : 30 l.) on y trouve les travaux suivants : F. BRANDILEONE, Les clauses pénales dans les documents byzantins de l'Italie méridionale; R. BUONOCORE, Les Nemani du Kapnik, dynastes romans de la péninsule balkanique; G. CAMMELLI, L'hymne pour la Nativité, de Romano le Musicien; F. DE SIMON-BROUWER, La tradition byzantine dans la littérature; Ch. DIEHL, L'École française de Rome et les études byzantines; G. GABRIELLI, Les Italo-Grecs et leurs colonies; I. GUIDI, Byzance et le royaume d'Aksoum; S. MERCATI, Épigrammes sur la mort de Michel Movila, voïvode de Moldavie; Vers de Basile Cecaumène sur la mort d'Anastase Lizix; Poésies de Théophylacte de Bulgarie; Liste des écrits de byzantinologie du Dr. S. G. Mercati; A. MUNOZ, Trois manuscrits historiés de la bibliothèque du sérail à Constantinople; Études d'art byzantin en Italie; P. ORSI, Mosaïque byzantine de Sicile; B. PACE, L'art byzantin en Sicile; A. PALMIERI, La théologie byzantine et antibyzantine en Italie; Liste des études byzantines et orientales d'A. Palmieri; A. PERNICE, Impératrices byzantines; Les origines byzantines de l'art roumain; A. SOLMI, Rapports commerciaux entre Pavie et les villes byzantines de l'Italie méridionale dans le haut moyen âge; N. TURCHI, L'Italie byzantine. G. BN.

Digitized by Google

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA *REVUE*

Les volumes dont le format n'est pas indiqué sont in-8°; le nom de Paris n'est pas indiqué pour ceux qui ont paru chez des libraires de cette ville.

Barnard (*Francis Pierrepont*). Edward IV's french expedition of 1475. The leaders and their badges. Oxford, at the Clarendon Press, 1925, xv-162 p., fac-similés.

Bereketoullah Moulavie (*Mohammed*). Le khalifat. Geuthner, 1925, 103 p.; prix : 10 fr.

Bertarelli (*Achille*). Inventario della raccolta donata da Achille Bertarelli al comune di Milano. Risorgimento italiano. Bergame, Istituto italiano d'arti grafiche, 1925. 3 vol., 677, 481 et 202 p.

Birkeland (*M.*). Historiske Skrifter, III. Oslo, Grœndal et fils, 1925.

Bost (*Charles*). Histoire des protestants de France en trente-cinq leçons, pour les écoles. Neuilly-sur-Seine, édit. de « la Cause », 223 p., 20 gravures; prix : 5 fr.

Bourgin (*Georges*). Napoleon und seine Zeit. Gotha, Perthes, 1925, VIII-151 p.

Brun (*Robert*). La ville de Salon au moyen âge. Aix-en-Provence, Société d'études provençales, 1924, 385 p.

Buchanan (Sir *George*), ancien ambassadeur d'Angleterre en Russie. Mémoires, 1910-1917; trad. p. *Marcel Thiébaut*, 308 p.; prix : 15 fr.

Cappello (*Félix M.*). Tractatus canonico-moralis de Censuris juxta codicem juris canonici. Editio altera. Taurinorum Augustæ (Turin), Marietti, 1925, XVI-517 p.

Chaume (abbé *M.*). Les origines du duché de Bourgogne; 1re partie : Histoire politique. Dijon, Rebourseau, 1925, XXXIX-600 p.

Chinard (*Gilbert*). Jefferson et les Idéologues, d'après sa correspondance inédite avec Destutt de Tracy, Cabanis, J.-B. Say et Auguste Comte. Baltimore, The Johns Hopkins Press. Paris, les Presses universitaires de France, 1925, 295 p.; prix : 2 doll.

Delcourt (*Marie*). Étude sur les traductions des tragiques grecs et latins en France depuis la Renaissance. Bruxelles, Hayez, 1925, 282 p.

Dodwell (*Henry*). A sketch of the history of India, 1858-1918. Londres, Longmans, 1925, XI-326 p.; prix : 6 sh.

Duguit (*Léon*) et *Monnier* (*Henry*). Les constitutions et les principales lois politiques de la France depuis 1789; continué par *Léon Duguit*. R. Pichon et Durand-Auzias, 1925, X-CCXXXVI-335 et 68 p.; prix : 15 fr.

Fawtier (*Robert*). Handlist of charters, deeds and similar documents in the possession of the John Rylands library. Manchester, the University Press, 158 p.; prix : 1 sh. 6 d.

— La correspondance de la marquise d'Huxelles et le marquis de La Garde. Ibid., 43 p.; prix : 18 d.

Fischer (lieutenant-colonel). Comment dura la guerre. Souvenirs et réflexions sur l'entretien des armées françaises au moyen des chemins de fer de 1914 à 1918. Charles-Lavauzelle, 1925, XII-328 p., 7 croquis.

First (the) five years of the Church assembly, 1920-1925. Londres, S. P. C. K, 1925, 63 p.; prix : 1 sh.

Gagliardi (*Ernest*). Histoire de la Suisse; édition française par *Auguste Reymond*. Payot, 1925, 2 vol., 479-370 p.; prix : 20 fr. suisses les deux vol.

Gallavresi (*Giuseppe*). Da Santarosa a Cavour. Milan, Casa editrice Alpes, 1924, 127 p.; prix : 7 l.

Gaquère (abbé *François*). La vie et les œuvres de Claude Fleury, 1640-1723. J. de Gigord, 1925, IX-515 p.; prix : 20 fr.

Gattefossé (*R.-M.*). Les origines préhistoriques de l'écriture. Lyon, Anciens établissements Legendre, 39 p.

Goyau (*Georges*). Martyrs de la Nouvelle-France. Extraits des Relations et Lettres des missionnaires jésuites, par *Georges Rigault* (XVIIe s.) et *Georges Goyau* (XVIIIe s.). Éditions Spes, 1925, 283 p.; prix : 20 fr.

— Un grand missionnaire : le cardi-

Digitized by Google

nal Lavigerie. Plon. 1925, in-12, 271 p.

Grandchamp (*Pierre*). Documents relatifs aux corsaires tunisiens, 3 octobre 1777-4 mai 1824. Tunis, impr. Barlier, 1925, 87 p.

— La France en Tunisie au début du XVII[e] siècle, 1611-1620; III : Suite des documents inédits publiés sous les auspices de la Résidence générale de France à Tunis. Tunis, impr. J. Barlier, 1925, XII-503 p.

Guppy (*Henry*). William Tindale and the earlier translators of the Bible into english. Manchester, the University Press, 1925, 50 p. et 12 facsimilés; prix : 18 d.

Guttridge (*G. H.*). The colonial policy of William III in America and the West Indies. Cambridge University Press, VIII-189 p., carte; prix : 10 sh.

Hart (*James*). The ordinance making powers of the President of the United States. Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1925, XIV-339 p.; prix : 2 d. 50 c.

Hyma (*Albert*). The christian renaissance. A history of the « Devotio moderna ». New York et Londres, the Century C[o], XVIII-501 p.; prix : 4 doll.

Ibarra y Rodriguez (*Eduardo*). Historia universal moderna; t. I et II. Barcelone, Juan Gili, 1923, IX-656 et 959 p., cartes et illustr.

Jannasch (*Lilli*). Les atrocités allemandes de la Grande Guerre, d'après des documents authentiques; trad. p. *Frédéric de Marwicz*. Éditions Bossard, 1925, in-16, 152 p.; prix : 6 fr.

Lelarge (*André*). Paul-Louis Courier Parisien. Lettres et documents inédits, suivis d'un essai bibliographique. Les Presses universitaires de France, 1925, 307 p.; prix : 10 fr.

Lemasson (abbé *Auguste*). Les paroisses et le clergé du diocèse actuel de Saint-Brieuc de 1789 à 1815; 1[re] partie : Histoire du pays de Dinan; fasc. 1 et 2 : Doyenné de Saint-Sauveur. En souscription chez l'auteur, à Lancieux (Côtes-du-Nord); 20 fr. par vol. (il y en aura 5).

Leroy (*Olivier*). Essai d'introduction critique à l'étude de l'économie primitive. Les théories de K. Buecher et l'ethnologie moderne. Librairie Geuthner, 1925, XIII-137; prix : 20 fr.

Lesmaries (*A.*). Le rôle stratégique de la plaine maritime flamande aux temps gaulois et gallo-romain. Dunkerque, impr. du Nord maritime, 1925, 16 p.

Mackinnon (*James*). Luther and the Reformation; vol. I : Early life and religious development to 1517. Londres, Longmans, 1925, XIX-317 p.; prix : 16 sh.

Malo (*Henri*). Les derniers corsaires, Dunkerque. 1715-1815. Emile-Paul, 1925, X-292 p.; prix : 20 fr.

Memorie storiche Forogiuliesi. Anno 18. Udine, Regia deputazione Friulana di storia patria, 1922, 323 p.

Meyer (*Eduard*). Die ältere Chronologie Babyloniens, Assyriens und Aegyptens. Stuttgart et Berlin, Cotta, 1925, IV-70 p.; prix : 3 m.

Meyers (*E. M.*). Iuris interpretes saec. XIII, curantibus scholaribus Leidensibus, duce *E. M. Meyers*. Neapoli apud Franciscum Perrella, 1925, XXXIX-284 p.; prix : 13 fl. 50 c. Haarlem, H. D. Tjeenk Willink et fils.

Mingana (*Alphonse*). The early spread of christianity in Central Asia and the Far East; a new document. Manchester, the University Press, 1925, 80 p.; prix : 2 sh.

Morgan (*Jacques de*). La préhistoire orientale. Ouvrage posthume publié par *Louis Germain*. Geuthner, 1925, XXXV-332 p.: prix : 150 fr.

Narischkine-Witte (*Vera*). A Petrograd pendant la Révolution. Édit. Baudinière, in-18, 219 p.; prix : 10 fr.

Nicolas II. Journal intime; trad. p. *A. Pierre*. Payot, 302 p.; prix : 15 fr.

Pantaleoni (*Maffeo*). La crisi del 1905-1907. Milan, Università Bocconi editrice, 1925 (Annali di economia, t. I, n° 2).

Pastor (*Ludwig Freiherr von*). Geschichte der Pæpste im Zeitalter der Renaissance, 5[e] édit. I : Martin V, Eugen IV, Nikolaus V, Kalixtus III. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1925, LXII-887 p.; prix : 32 m.

Payne (*C. H.*). Scenes and characters from indian history, as described in the works of some old masters. Londres, Humphrey Milford, Oxford University Press, 1925, VIII-251 p.

Peaudeleu (D[r]). Aux Dardanelles, à Lemnos, sur les bords du Vardar. Souvenirs de la guerre d'Orient. Nice, impr. du patronage Saint-Pierre, 4[e] édit., 214 p.

Perrin (*Edouard*). Un agent royaliste sous le Consulat. Saint-Étienne, édit. des « Amitiés foréziennes et vellaves », 1925, 59 p.

Pirou (*Gaëtan*). Les doctrines économiques en France depuis 1870. Collection Armand Colin, 1925, in-12, 204 p.; prix : 6 fr.

Digitized by Google

Poëte (*Marcel*). Paris; t. I : L'art à Paris à travers les âges; t. II : Les thermes et les arènes, le palais et Notre-Dame, anciennes églises; t. III : Louvre et Tuileries, places et avenues, monuments divers. Édit. Nilsson, collection Armand Dayot, 1925, 134, 126 et 144 p., illustr.; prix de chaque vol. : 12 fr.

Pollard (*A. F.*). Factors in american history, VI-327 p.; prix : 8 sh. 6 d.

Risorgimento (il) italiano. Antologia storica; vol. I : La preparazione, 1, 1749-1796, par *Tommaso Casini*; 2, 1796-1831, par *Giuseppe Saladino*. Milan, Albrighi, 1924, VIII-320 et V-360 p.; prix : 6 et 8 l.

Roca (*Josef Colomines*). Prehistòria de Montserrat. Monastère de Santa Maria de Montserrat. Champion, 1925, in-4°, 131 p., pl.; prix : 15 pes.

Rombaut van Doren (dom), O. S. B. Étude sur l'influence musicale de l'abbaye de Saint-Gall, VIII[e]-XI[e] s. Louvain, Librairie universitaire, 1925, 160 p., 3 pl.

Rudler (*Gustave*). Michelet historien de Jeanne d'Arc; t. I : La méthode. Les Presses universitaires de France, 1925, 228 p.

Sarolea (*Charles*). Ce que j'ai vu en Russie soviétique; trad. p. *Oscar Grosjean*, 2[e] édit. Bruxelles, Dewit, 1925, XXI-270 p.

Savelli (*Rodolfo*). Carlo Pisacane, profilo. Florence, Vallecchi, 1925, 116 p.; prix : 7 l.

Schneider (*Édouard*). Les heures bénédictines. Bernard Grasset, XI-261 p.; prix : 7 fr. 50.

Schweyer (*Franz*). Politische Geheimverbände. Blicke in die Vergangenheit und Gegenwart des Geheimbundwesens. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1925, 229 p.

Sée (*Henri*). L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'ancien régime. Marcel Giard, 1925, 396 p.; prix : 35 fr.

Serres (*Jean*). La politique turque en Afrique du Nord sous la monarchie de Juillet. Geuthner, 1925, XXIV-392 p.; prix : 50 fr.

Steinherz (*S.*). Ein Fürstenspiegel Karls IV. Prague, 1923. Verlag der deutschen Gesellschaft der Wissenschaften und Künste für die Tschekosolowakische Republik, 1925, 65 p.

Stenton (*F. M.*). Transcripts of charters relating to Gilbertine houses. Horncastle, Morton (the Lincoln Record Society, vol. 18), 1922, XXXVIII-167 p. (les p. 1-113 sont doubles).

Tatham (*Edward H. R.*). Francesco Petrarca; his life and correspondence; vol. I : Early years and lyric poems. Londres, the Sheldon Press, 1925, XXIII-488 p.; prix : 18 d.

Taylor (*Thomas*). The life of saint Samson of Dol. Londres, S. P. C. K., 1925, in-12, XLI-82 p.

Théry (*G.*), O. P. Autour du décret de 1210; I : David de Dinant; étude sur son panthéisme matérialiste. Kain (Belgique), Le Saulchoir (Bibliothèque thomiste), 1925, 160 p.; prix : 12 fr.

Tormay (*Cécile de*). Le livre proscrit; scènes de la révolution communiste en Hongrie; traduit et adapté par *Marcelle Tinayre* et *Paul-Eugène Régnier*. Plon, 1925, in-12, XV-226 p.; prix : 7 fr. 50.

Turgeon (*Charles*). Travaux juridiques et économiques de l'Université de Rennes, t. IX. Rennes, Plihon et Hommay, 1925, 463 p.; prix : 25 fr.

Tyler (*Mason Whiting*). The european powers and the Near-East, 1875-1908. Published by the University of Minneapolis, 1925, VIII-234 p.

Usteri (*Emil*). Das öffentlich-rechtliche Schiedsgericht in der Schweizerischen Eidgenossenschaft der 13-15 Jahrhunderte. Zurich, Orell Füssli, 1925, 332 p.

Van der Essen (*Léon*). Correspondance d'Ottavio Mirto Frangipani, premier nonce de Flandre, 1596-1606; t. I : Lettres, 1596-1598, et annexes. Rome, Institut historique belge; Paris, Champion, 1924, LXXXII-452 p.; prix : 30 fr.

Vercesi (*Ernesto*). Il Vaticano, l'Italia e la guerra. Milan, Mondadori, 313 p.; prix : 18 l.

Vincent de Paul (*saint*). Correspondance, entretiens, documents; publ. p. *Pierre Coste*; t. XIV, Table générale. Gabalda, 1925, VIII-648 p.

Villate (*Robert*). Les conditions géographiques de la guerre. Étude de géographie militaire sur le front français de 1914 à 1918. Payot, 1925, 350 p., 73 illustr.; prix : 35 fr.

Volpe (*G.*). Momenti di storia italiana. Florence, Vallecchi, VIII-331 p.; prix : 17 l.

Weill (*Georges*). Histoire de l'idée laïque en France au XIX[e] siècle. Félix Alcan (Bibliothèque d'histoire

Digitized by Google

contemporaine), 1925, 376 p.; prix : 25 fr.

Will (*Robert*). Le culte; étude d'histoire et de philosophie religieuses, t. I. Strasbourg, Istra, 1925, XIII-458 p.; prix : 30 fr. (Etudes d'histoire et de philosophie religieuses publiées par la Faculté de théologie protestante.)

Wulf (*Maurice de*). Histoire de la philosophie médiévale; I : Des origines jusqu'à Thomas d'Aquin, 3e édit. française. Paris, Félix Alcan; Louvain, Institut de philosophie, 1925, VIII-395 p.; prix : 20 fr.

Young (*Robert Filzgibbon*). A Bohemian philosopher at Oxford in the XVIIth cent. George Ritschel of Deutschkahn, 1616-1683. Londres, Eyre et Spottiswoode, 24 p.; prix : 2 sh.

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

Académie royale de Belgique (l'), 1772-1922, 232.

Acta sacrae congregationis de propaganda fide res gestas Bohemicas illustrantia, t. I; publ. par *Ign. Kollmann*, 79.

Actes de l'Unité des Frères; publ. par *J. Bidlo*, 73.

Adámek (*K. V.*). Documents pour l'histoire du mouvement religieux populaire dans la Bohême orientale aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, 83.

— Mes mémoires sur l'époque de Taaffe, 1879-1893, 88.

Alazard (*Jean*). L'abbé Luigi Strozzi, correspondant artistique de Mazarin, de Colbert, de Louvois et de La Teulière, 121.

— Le portrait florentin, de Botticelli à Bronzino, 96.

Alype (*Pierre*). L'empire des Négus, 255.

Ancel (*Jacques*). Manuel historique de la question d'Orient, 114.

Andrade. The evolution of scientific instruments, 114.

Anuario de historia del derecho español, t. II, 118.

Arschot Schoonhoven (comte *d'*). Épitaphier de la famille d'Arschot, 231.

Augustin (*saint*). Confessions, I-VIII; édit. par *Pierre de Labriolle*, 251.

Aveline (*Claude*). Petite histoire de La Charité[-sur-Loire], 126.

Bacha (*E.*). Répertoire des ouvrages à consulter, 218.

— Voir *Calenberg* (comte *de*).

Backer (*de*). Voir *Calenberg* (comte *de*).

Balau (*S.*). Chroniques liégeoises, 218.

Balmelle (*Marius*). Voir *Grimaud* (*Albert*).

Bannister (*Artur Thomas*). Registres d'Adam Orleton, Thomas Spofford, Richard Beauchamp, Thomas Myllyng, Richard Mayew, évêques de Hereford, 128.

Barnes (*Harry Elmer*). The new history and the social studies, 213.

Barrère (*Joseph*). L'humanisme et la politique dans le « Discours de la servitude volontaire », 200.

Bartoš (*M.-F.*). Hus et la religion vaudoise, 70.

— Jean Népomucène, le martyr de l'obscurantisme, 81.

— Nouveaux sermonnaires de Hus, 70.

Batiffol (*Louis*). La journée des Dupes, 121.

Bauer (*W.*). Die Korrespondenz Ferdinands I, t. I, 75.

Becker (*J.*). Un établissement d'enseignement à Mons depuis 1545, 233.

Bédier (*Joseph*). Les fabliaux, 4[e] édit., 240.

Beneš. Détruisez l'Autriche-Hongrie, 88.

— Les problèmes de l'Europe nouvelle et la politique extérieure tchécoslovaque, 89.

Berlière (dom *U.*). Les évêques auxiliaires de Liège, 225.

— Recherches historiques sur la ville de Gosselies, 230.

Bertarelli (*L.-V.*). Guida d'Italia. Italia centrale, 264.

Beuque (*Étiennette*). Pour l'Irlande, 131.

Bezard (*Yvonne*). L'assistance à Versailles sous l'ancien régime et pendant la Révolution, 123.

Bibl (*V.*). Die Korrespondenz Maximilians II, 75.

Bibliotheca belgica, livr. 190-200, 217.

Bidez (*J.*). Vie de Porphyre, 232.

Bidlo (*Iaroslav*). Actes de l'Unité des Frères, 73.

Bienstock (*J.-W.*). Voir Lettres de l'impératrice.

Bigwood (*G.*). Le régime juridique et économique du commerce de l'argent dans la Belgique du moyen âge, 228.

Bijdragen en mededeelingen van het historisch Genootschap, t. XLVI, 265.

Biographie nationale de Belgique, 231.

Blanchard (*R.*). Les Alpes françaises, 258.

Borovička (*J.*). Sur la publication des sources de l'histoire de la renais-

Digitized by Google

sance de la religion catholique en Bohême, 76.
Boulanger (*André*). Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au IIe siècle de notre ère, 90.
Bourgin (*Georges*). Voir *Prezzolini* (*G.*).
Bournet (abbé *Léon*). La querelle janséniste, 211.
Brackenhoffer (*Élie*). Voyage en France, 1643-1644; trad. par *Henry Lehr*, 211.
Bráf (*Albin*). Mémoires; publ. par *J. Gruber*, 88.
Briey (comte *R. de*). Le Rhin et le problème d'Occident, 230.
Broeckx (*E.*). Le catharisme, 225.
Brouwers. Cartulaire du comté de Namur, t. IV et V, 217.
— L'administration et les finances du comté de Namur, 217.
Buffin (baron). La jeunesse de Léopold Ier, roi des Belges, 232.
Bulletin archéologique de Bulgarie, 252.

Calendar of State papers. Domestic series, of the reign of Anne, vol. II, 1703-1704; publ. par *Robert Pentland Mahaffy*, 127.
Calendar of the Close rolls, vol. V, 1392-1396, 127.
Calenberg (comte *de*). Journal; publ. par *Bacha* et *De Backer*, 219.
Callaeye (le P.). Étude sur le prince Charles d'Arenberg, frère mineur capucin, 231.
Canterbury and York Society, 128.
Capart. Leçons sur l'art égyptien, 232.
Capes (*Willtam W.*). Registres de Richard Swinfield, Guillaume de Courtenay, Jean Gilbert, Jean Trefnant, Thomas Poltone, évêques de Hereford, 128.
Carande (*Ramon*). Sevilla, fortaleza y mercado, 120.
Cartulaire de Jersey, Guernesey et les autres îles normandes, 127.
Cartulario de San Pedro de Arlanza, antiguo monasterio benedictino; publ. p. dom *Luciano Serrano*, 119.
Cauchie et *Van Hove*. Documents concernant la principauté de Liège, 1230-1532, 218.
Chaîne. La chronologie des temps chrétiens de l'Égypte et de l'Éthiopie, 250.
Chaloupecký (*V.*). Stitný et Chelčicky, 68.
Chalupny (*E.*). Havliček; portrait psychologique et sociologique, 86.
Chelčický (*Pierre*). Le filet de la foi; publ. par *E. Smetánka*, 72.
Chevalier (*Jacques*). Voir *Pascal*.
Ciccotti (*Ettore*). Disegno storico del medio evo, 107.
Claeys-Bouuaert. Un séminaire belge sous la domination francaise, 1794-1812, 227.
Colas (*Louis*). La tombe basque; recueil d'inscriptions funéraires et domestiques du pays basque français, 104.
Colle (*P.*). Les Baluba, Congo belge, 230.
Comenius. Voir *Komenský*.
Commission d'enquête sur les violations des règles du droit des gens, des lois et des coutumes de la guerre, 223.
Condé (prince *de*). Journal d'émigration; publ. par le comte *de Ribes*, 122.
Constantinescu-Bagdat (*Élise*). Études d'histoire pacifiste. I : La « Querela pacis » d'Érasme, 1517, 248.
Cumont (*Franz*). Catalogue des musées du Cinquantenaire, 232.
— Les mystères de Mithra, 225.
Curia regis rolls, 3-5 John, 127.
Cuvelier (*J.*). La Belgique et la guerre, 224.
— Les archives de l'État en Belgique et pendant la guerre, 216.
— Les origines de la fortune de la maison d'Orange, 228.

David (*F. N.*). Rotuli Roberti Grosseteste, 1235-1253, 128.
Dawson (*W. W.*). The Yearbook of the Universities of the Empire, 129.
Daye (*P.*). L'empire colonial belge, 230.
Deedes (chanoine *Cecil*). Registrum Johannis de Pontissara, 1282-1304, 128.
Delandsheere (*P.*). Voir *Gille*.
Delcommune (*A.*). Vingt années de vie africaine, 230.
Deleheye (le P. *Hippolyte*). A travers trois siècles. L'œuvre des Bollandistes, 218.
— Les origines du culte des martyrs, 225.
— Voir *Van de Vorst* (*C.*).
Dermenghem (*Émile*). Voir *Maistre* (*Joseph de*).
Des Marez (*G.*). La Place royale de Bruxelles, 230.
Destray (*Paul*). Un diplomate français au XVIe siècle : Philibert du Croc, 200.
Dieudonné (*A.*). L'œuvre numismatique d'Ernest Babelon. 1854-1924, 109.
Dieuzaide (abbé *J.-Pl.*). Histoire de Samatan, 126.
Documents diplomatiques. Conférence de Londres, 1924. Livre jaune, 250.

Digitized by Google

Dottin (*Paul*). La vie et les aventures étranges et surprenantes de Daniel de Foë, natif de Londres, 261.
Doucet (*Roger*). L'état des finances de 1523, 199.
Dürich (*Jos.*). Au service tchèque, 89.

Eells (*Hastings*). The attitude of Martin Bucer toward the bigamy of Philip of Hesse, 235.
Eisenmann (*Louis*). Le compromis austro-hongrois de 1867, 86.
Estrades (*Godefroy*, comte *d'*). Correspondance inédite; publ. par *A. de Saint-Léger* et *L. Lemaire*; t. I : 1637-1646, 212.
Étard (*Madeleine*). Voir *Grabar* (*A.-N.*).
Evans (*Joan*). Life in medieval France, 240.
Evans (*John*). Voir *Studer* (*Paul*).

Feyel (*Paul*). Jeanne d'Arc, 121.
Fierens-Gevaert. Les primitifs flamands, 233.
Fischel (*Alfred*). Der Panslavismus bis zum Weltkrieg, 85.
Flajshans. Maître Jean Hus, 68.
— Les précurseurs. Les maîtres de Hus, 68.
Florange (maréchal *de*). Mémoires, 1521-1525, t. II; publ. par *Robert Goubaux* et *P.-André Lemoisne*, 197.
Fontes rerum bohemicarum, t. VI, 73.
Fowler (*R. C.*). Registrum Radulphi Balleck, Gilberti Segrave, Ricardi Newport et Stephani Gravesend, 1304-1338, 128.
Francev (*V. A.*). Lettres écrites des pays slaves à Venceslas Hanka, 85.
Frankenberger (*O.*). Notre grande armée, 1420-1434, 71.
Fripp (*Edgar I.*). Master Richard Quyny, baillif of Stratford-upon-Avon and friend of William Shakespeare, 237.
Fris (*Victor*). Histoire de Gand, 230.

Gajda (général *R.*). Mémoires, 89.
Gaselee (*Stephen*). An anthology of medieval latin, 108.
Gebauer (*Jean*). La vie et les écrits de Thomas de Stitný, 68.
Gérardin (*Édouard*). Histoire de Lorraine, depuis les origines jusqu'à la réunion des deux duchés à la France, 124.
Gevaert (*Émile*). Héraldique des provinces belges, 232.
— L'héraldique, son esprit, son langage et ses applications, 109.
Ghellinck (le P. *de*). Le mouvement théologique au XII[e] siècle, 225.
Gilbart. Voir *Thier* (*de*).
Gille, *Ooms* et *Delandsheere* (*P.*). Cinquante mois d'occupation allemande, 224.
Glücklich (*Jul.*). Correspondance de Venceslas Budovec de Budov, 1579-1619, 77.
Goll (*Iaroslav*). Chelčický et l'Unité au XV[e] siècle, 73.
— La guerre pour les pays de la couronne de Bohême, 1740-1742, 82.
— Le partage de l'Université Charles-Ferdinand de Prague en 1882 et les débuts de l'Université uniquement tchèque, 87.
Gossart (*E.*). E. Banning et Léopold II, 222.
— Les Espagnols en Flandre, 233.
Goubaux (*Robert*). Voir *Florange* (maréchal *de*).
Grabar (*A. N.*). L'église de Boïana; architecture, peinture; trad. par *Madeleine Étard*, 254.
Grand (*Roger*). Les routiers bretons pendant la guerre de Cent ans, 121.
Grégr (*Ed.*). Journal; publ. par *Z.-V. Tobolka*, 87.
Griffiths (*R. G.*). Registre de Thomas de Cantilupe, évêque de Hereford, 1275-1282, 128.
Grimaud (*Albert*) et *Balmelle* (*Marius*). Précis de l'histoire du Gévaudan rattachée à l'histoire de France, 126.
Gruber (*J.*), voir *Bráf* (*Albin*).

Hagen (*Maximilian von*). Bismarcks Kolonialpolitik, 245.
— Briefe und Akten zur Geschichte Wallensteins, 1630-1634, 80.
Hallwich (*K.*). Fünf Bücher Geschichte Wallensteins, 80.
Handelsman (*Marcel*). Les études d'histoire polonaise et les tendances actuelles de la pensée historique en Pologne, 268.
Hanus (*J.*). Les débuts de la recherche historique critique en Bohême, 84.
— Les débuts de la Société royale bohême des sciences, 84.
— Martin Pelcl, historien et éveilleur tchèque, 84.
— Le Musée national et notre renaissance, 84.
Haskins (*Charles Homer*). Studies in the history of mediæval science, 94.
Hauner (*V. J.*). La tactique de Zižka dans l'histoire de l'art militaire, 71.
Hauser (*Henri*). Le « Parfait négociant » de Jacques Savary, 240.
Havens (*Georges R.*). La théorie de la bonté naturelle de l'homme chez J.-J. Rousseau, 259.
Heidler (*J.*). Antoine Springer et la politique tchèque, 1848-1850, 86.
— Contributions à un recueil de la correspondance de Rieger, 87.

Digitized by Google

Heidler (*J.*). La Bohême et l'Autriche dans les brochures politiques d'avant Mars, 86.
— Rieger au Reichsrat, 1789-1885, 87.
Heins. Gand, sa vie et ses institutions, 230.
Herain (*J.*). Voir *Teige* (*J.*).
Herman (le P. *J.-B.*). La pédagogie des Jésuites au XVI^e^ siècle, 233.
Hirschauer (*Charles*). La politique de saint Pie V en France, 1566-1572, 203.
Hooft (*P. C.*). Memorien en adviezen, 2^e^ partie; publ. par *Enno van Gelder*, 266.
Hoyland (*John S.*). A brief history of civilization, 107.
Hrejsa (*F.*). La confession bohême; origine, substance, histoire, 74
Hubert (*Eugène*). Correspondance des ministres de France accrédités à Bruxelles de 1780 à 1790, 219.
— Correspondance de Maximilien de Chestret, 1785-1794, 219.
— Le comte de Mercy-Argenteau et Blumendorf, 219.
Huisman (*Georges*). Pour comprendre les monuments de Paris, 123.
Hulme (*Arthur*). Voir *Unwin* (*George*).
Hus. Maître Jean Hus dans la vie et la mémoire du peuple tchèque, 70.
— Opera omnia, 68.
Hutereau (*A.*). Histoire des peuplades de l'Helé et de l'Oubangi, 230.

Isaac (*J.*). Voir *Malet* (*Albert*).

Janov (maître *Mathias*). De regulis veteris et novi Testamenti; publ. par *V. Kybal*, 68.
Jastrebov (*V.*). Chelčický et Hus; esquisse d'histoire de la pensée hussite, 72.
— Études sur Pierre Chelčický et son temps, 73.
Jecht (*R.*). Codex diplomaticus Lusatiæ superioris, 72.
— Der Oberlausitzer Hussitenkrieg und das Land der Sechsstæde unter Kaiser Sigmund, 71.
John (Rév. *C. H. W.*). Assyrian deeds and documents, 115.

Kaizl (*Joseph*). De ma vie; publ. par *Zd. V. Tobolka*, 88.
Kameničck (*Fr.*). Les diètes et congrès provinciaux de 1526 à 1628, 77.
Kareiev (*N.*). Ouvrages sur la Révolution française, 122.
Kleinclausz (*A.*). Histoire de Bourgogne, 2^e^ édit., 125.
Klik (*Jos.*). Les conditions des nationalités en Bohême, des guerres hussites à la bataille de la Montagne-Blanche, 72.
Kœrperich (*R.*). Les lois sur la mainmorte dans les Pays-Bas catholiques, 229.
Kollmann (*Ign.*). Voir Acta s. congregationis.
Komenský (*Jean Amos*, dit *Comenius*). Œuvres complètes, 80.
Krebs (*Jul.*). Acta publica. Verhandlungen und Korrespondenzen der Schlesischen Fürsten und Stænde. t. VII, 79.
Kreglinger (*R.*). Études sur l'origine et le développement de la vie religieuse, t. I et II, 225.
Krejči (*F. V.*). Jean Hus, 70.
Krekel. La politique de l'Allemagne et de l'Autriche en 1914, 250.
Kræss (*A.*). Geschichte der böhmischen Provinz der Gesellschaft Jesu, 76.
Krofta. Ant. Gindely, 87.
— La lettre de majesté de Rodolphe II, 77.
— La lutte pour le consistoire utraquiste, 1562-1575, 75.
— La Montagne-Blanche, 78.
— Les diètes de Bohême depuis 1526 jusqu'à nos jours, 76.
— Les récents travaux sur Hus et le mouvement hussite, 67.
— Une vue nouvelle de l'évolution religieuse en Bohême avant la Montagne-Blanche, 75.
Kuffner (*H.*). Voir *Teige* (*J.*).
Kurth (*G.*). La nationalité belge, 221.
— Le guet-apens prussien en Belgique, 224.
Kvačala (*J.*). Analecta Comeniana, 80.
— Archives des recherches sur la vie et les écrits de J. A. Komenský, 80.
Kybal (*Vlastimil*). Henri IV et Rodolphe II. Henri IV et l'Europe, 1609-1610, 77.
— Ernest Denis et la Montagne-Blanche, 78.
— Maître Mathias de Janov; sa vie, ses écrits, son enseignement, 67.
— Voir *Janov*.

Labriolle (*Pierre de*). Voir *Augustin* (*saint*).
Lachèvre (*Frédéric*). Le libertinage au XVII^e^ siècle : les derniers libertins, 209.
Laenen (chanoine *J.*). Histoire de l'église métropolitaine de Saint-Rombaut à Malines, 225.
— Introduction à l'histoire paroissiale du diocèse de Malines, 225.
La Force (duc *de*). Le maréchal de La Force, 1558-1652, 206.
Lahaye (*L.*). Inventaire analytique des chartes de la collégiale Saint-Jean-l'Évangéliste, 217.

Digitized by Google

Langlois (lieutenant-colonel). La découverte de l'Amérique par les Normands vers l'an 1000, 108.
Lannoy (*F. de*). Le siège d'Anvers en 1832, 222.
La Sizeranne (*Robert de*). César Borgia et le duc d'Urbino, 1502-1503, 262.
Lasturel (*Pierre*). L'affaire gréco-italienne de 1923, 130.
Laurand (*L.*). Manuel des études grecques et latines; fasc. IV : géographie, histoire, institutions romaines, 115.
Lavaud (*L.*). Saint Thomas « guide des études », 114.
Lechat (le P.). Les réfugiés anglais dans les Pays-Bas espagnols, 1558-1603, 226.
Leclère (*L.*). La question d'Occident : les pays d' « Entre-Deux » de 843 à 1921, 229.
Lefèvre (*J.*). Étude sur le commerce de la Belgique avec l'Espagne au XVIII[e] siècle, 228.
Lehr (*Henry*). Voir *Brackenhoffer*.
Lemaire (*L.*). Voir *Estrades* (comte *d'*).
Lemoine (*Henri*). Manuel d'histoire de Paris, 123.
Lemoisne (*P.-André*). Voir *Florange* (maréchal *de*).
Leroy (*Maxime*). Les spéculations financières de Saint-Simon et ses querelles d'affaires avec son associé le comte de Redern, 259.
Le Suffleur (*A. David*). Ernest Babelon, 1854-1924, 109.
Lettres de l'impératrice Alexandra Feodorovna à l'empereur Nicolas II; trad. par *J. W. Bienstock*, 269.
Liber memorialis. Centenaire de l'Université de Gand, 230.
Lichtervelde (comte *de*). Le congrès national de 1830, 222.
Ligne (princesse *de*, née *Lubomirska*). Souvenirs, 221.
Littérature tchèque du XIX[e] siècle, 85.
Locatelli (*Joseph*). Babylon Bohemiae, 1780-1790; publ. par *A. Podlaha*, 82.
Læsche (*Georges*). Die böhmischen Exulanten in Sachsen, 81.
Lonchay (*H.*). Correspondance de la cour d'Espagne. I : Précis de la correspondance de Philippe III, 1598-1621, 219.
Lukášek (*J.*). Le comte Joachim-André Slik, 77.
Lützow (comte). The life and times of master John Hus, 70.

Macháček (*Ferdinand*). La défénestration de Prague, 78.
Macler (*Frédéric*). Voir *Masson*.
Mahaffy (*Robert Pentland*). Voir Calendar of State papers.
Maistre (*Joseph de*). La franc-maçonnerie; mémoire au duc de Brunswick; publ. par *É. Dermenghem*, 111.
Maître (*Léon*). Les écoles épiscopales et monastiques en Occident, 768-1180, 108.
Majundar (*R. C.*). The early history of Bengal, 130.
Malet (*Albert*) et *Isaac* (*J.*). Histoire romaine, 116.
Marchand (*Jean*). Cléomadès, roman d'aventures du XIV[e] siècle, 240.
Margoliouth (*G. S.*). The relations between Arabs and Israelites prior to the rise of Islam, 93.
Markus (*Ant.*). Les apologies des États, 1618, 78.
Martin (*Gaston*). Les Blancs à Machecoul, mars-avril 1793, 257.
Marx (*Karl*). Œuvres complètes, t. II-VI; trad. par *J. Molitor*, 113.
Masaryk. A propos de la discussion sur le sens de l'histoire tchèque, 84.
— Déclarations et discours, 88.
— L'Europe nouvelle, 88.
Masaryk le Libérateur, 88.
Massignon (*L.*). Annuaire du monde musulman, 264.
Masson (*Ch.-Fr.-Ph.*). La nouvelle Astrée; nouv. édit. par *Frédéric Macler*, 258.
Matthieu. Voir *Villers* (*de*).
Matluš (*Charles*). Mémoires, 87.
Mayence (*F.*). Correspondance du cardinal Mercier avec le quartier général allemand, 223.
— L'armée allemande à Louvain et le « Livre blanc », 223.
Mayer (*Ernesto*). Historia de las instituciones sociales y politicas de España y Portugal durante los siglos V-XIV, t. I, 119.
Mededeelingen van het historisch Genootschap (1924), 265.
Mendl. Les conditions économiques et sociales des villes de Prague, 1378-1434, 72.
Mengozzi (*G.*). Studî sulle scienze giuridiche e sociali, 316.
Menot (*Michel*). Sermons choisis, 1508-1518; publ. par *Joseph Nève*, 194.
Meyer (*A. de*). Les premières controverses jansénistes en France, 226.
Moch (*Jules*). La Russie des Soviets; situation générale, 272.
Molitor (*J.*). Voir *Marx* (*Karl*).
Mommsen (*Wilhelm*). Kardinal Richelieu. Seine Politik im Elsass und in Lothringen, 239.
Monin (*A.*). De curia romana, 227.
Montet (*Pierre*). Les scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'ancien empire, 115.
Morin (dom *G.*). Études, textes et découvertes, 218.

Digitized by Google

Moulon (*Léo*). D'Épernon, Henri IV, Louis XIII, 208.
Muller (*J. Th.*). Geschichte der Böhmischen Brüder, 73.

Navratil (*B.*). L'évêché d'Olomuc, 1576-1578, et l'élection de Stanislas Pavlovsky, 76.
— Les Jésuites d'Olomuc pendant la Contre-Réforme, 1558-1619, 76.
Nejedlý (*Zdeněk*). Hus, réformateur du chant d'église, 70.
Nélis (*H.*). Les archives de la Chambre des comptes de Lille et les chartes du sceau de l'Audience. Les comptes en rouleaux des Chambres des comptes de Brabant et de Flandre, 217.
— L'écriture et les scribes, 218.
Neubauer (*Alphonse*). Le prêtre Procope le Rasé, 72.
Nève (*Joseph*). Voir *Menot* (*Michel*).
Newton (*A. P.*). The universities and educational systems of the British empire, 130.
Niewland (*D.*) et *Schmitz* (*J.*). Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg, 224.
Niox-Château (capitaine). Voir *Schwiedland* (*Eugen*).
Noailles (vicomte *de*). La mère du grand Condé : Charlotte-Marguerite de Montmorency, princesse de Condé, 1594-1650, 206.
Norwood (*Gilbert*). The writers of Greece, 251.
Novák (*J. B.*). Briefe des Feldmarschalls Fürsten Schwarzenberg an seine Frau, 84.
Novotný (*V.*). Comment s'est développée notre connaissance scientifique de Hus, 67.
— Correspondance de maître Jean Hus et documents relatifs à sa personne, 69.
— Le mouvement religieux tchèque des XIV^e^ et XV^e^ siècles, 67.
— Maître Jean Hus; la vie et l'œuvre, 70.
Nowé (*Henri*). Fonctionnaires flamands passés au service royal durant la guerre de Flandre, 1279-1307, 117.
— L'intervention du receveur de Flandre dans l'administration de la justice au XIV^e^ siècle, 167.

Ogg (*David*). Europe in the seventeenth century, 110.
Ooms. Voir *Gille*.
Opočensky (*H.*). La Contre-Réforme en Bohême après la bataille de la Montagne-Blanche, 78.
— La Montagne-Blanche et l'historiographie tchèque, 78.
Ordonnances de Charles-Quint, t. VI, 1550-1555, 217.
Ossendowski (*Ferdinand*). Bêtes, hommes et dieux; trad. par *Robert Renard*, 271.
— et *Lewis Stanton Palen*. L'homme et le mystère en Asie, 271.

Pajot (*Hubert*). Un rêveur de paix sous Louis XIII. Émeric de Crucé, 209.
Palacký (*Fr.*). Correspondance et notes, 85.
Palen (*L. Stanton*). Voir *Ossendowski* (*Ferdinand*).
Parry (*Joseph-Henry*). Registres de Jean de Trilleck, Louis de Charltone, Robert Mascall, Edmond de Lacy, Jean Stambury, évêques de Hereford, 128.
Pascal (*Blaise*). Pensées sur la vérité de la religion chrétienne; publ. par *Jacques Chevalier*, 210.
Pekař (*J.*). Du front tchèque, 88.
— La guerre mondiale, 88.
— La Montagne-Blanche; ses causes et ses conséquences, 78.
— La philosophie tchèque de Masaryk, 84.
— Le livre de Kost, 81.
— Les cadastres tchèques, 1654-1789, 81.
— Trois chapitres sur saint Jean Népomucène, 81.
Pergameni (*C.*). Les fêtes révolutionnaires et l'esprit public bruxellois au début du régime français, 222.
Petit (*Maxime*). Histoire générale des peuples, t. I, 248.
Philip (*André*). L'Angleterre moderne; le progrès social, l'expérience travailliste, 261.
Pillet (*Maurice*). L'aître de Saint-Maclou, ancien cimetière paroissial de Rouen, 199.
Pirenne (*Henri*). Histoire de Belgique, t. V, 221.
— Les périodes de l'histoire sociale du capitalisme, 249.
Plantin (*Christophe*). Correspondance; publ. par *Rooses*, 218.
Podlaha (*A.*). Histoire de l'archevêché de Prague, t. I, 1694-1710, 81.
— Recueil des sources de l'histoire ecclésiastique de la Bohême, XVI^e^-XVIII^e^ siècles, 79.
— Voir *Locatelli*.
Poncelet (*Ed.*). Le cartulaire de Saint-Lambert de Liège, 217.
— Inventaire analytique des chartes de la collégiale de Sainte-Croix, 217.
Power (*Eileen*). Medieval people, 107.
Prezzolini (*G.*). La culture italienne; trad. par *Georges Bourgin*, 263.

Digitized by Google

Rangel. Voir *Schwiedland.*
Rašin (*Alois*). La politique financière et économique de la Tchécoslovaquie jusqu'à la fin de 1921, 89.
Reboul (*Jacques*). M. Bainville contre l'histoire de France, 120.
Recueil des sources du mouvement religieux tchèque au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, 69.
Reinach (*Théodore*). Histoire sommaire de l'affaire Dreyfus, 260.
Renard (*Robert*). Voir *Ossendowski* (*Ferdinand*).
Rejsek (*P.*). Bohuslav Balbin, S. J.; sa vie et son œuvre, 81.
Réponse au « Livre blanc » allemand du 10 mai 1915, 223.
Révolution (la) tchécoslovaque, 89.
Rezek (*Ant.*). Trois articles sur les Illuminés en Bohême, 83.
Ribes (comte *de*). Voir *Condé* (prince *de*).
Richet (*Charles*). Initiation à l'histoire de la France et de la civilisation française, 120.
Ridder (*A. de*). Annuaire de la noblesse belge, 232.
— Histoire diplomatique des traités de 1839, 229.
— La Belgique et la guerre. Histoire diplomatique, 1914-1918, 223.
— La Belgique et la Prusse en conflit, 1834-1838, 229.
Rieger (*F.-L.*). Discours; publ. par *W. Traub*, 86.
Rocquain (*Félix*). La France et Rome pendant les guerres de religion, 205.
Romier (*Lucien*). Catholiques et huguenots à la cour de Charles IX, 202.
Ronzy (*Pierre*). Un humaniste italianisant : Papire Masson, 1544-1611, et Bibliographie critique des œuvres imprimées et manuscrites de Papire Masson, 201.
Rooses. Voir *Plantin* (*Christophe*).
Rousiers (*Paul de*). Les grandes industries modernes, 112.
Roy (*Hippolyte*). La vie, la mode et le costume au XVII^e^ siècle, 207.
Rutkowski (*Jan*). Les paysans sujets en Pologne, 267.
— Précis d'histoire économique de la Pologne, 267.
— Problème de la réforme agraire en Pologne au XVIII^e^ siècle, 267.
— Rétablissement des villages en Pologne après les guerres de 1648-1660, 267.
— Situation des paysans en Pologne au XVIII^e^ siècle, 267.
— Statistique professionnelle de la population rurale en Pologne, XVIII^e^ siècle, 268.
Sabbadini (*Remigio*). Giovanni di Ravenna, 1343-1408, 263.
Saint-Léger (*A. de*). Voir *Estrades* (comte *d'*).
Saint-Simon. Mémoires, t. XXXIV, 259.
Salmon (*André*). Une orgie à Saint-Pétersbourg, 270.
Sánchez (*Galo*). Libro de los fueros de Castiella, 119.
Schlumberger (*Gustave*). L'épopée byzantine à la fin du X^e^ siècle, 131.
Schmitz (*J.*). Voir *Niewland* (*D.*).
Schuind (*G*). Une principauté ecclésiastique de l'ancien régime : Stavelot-Malmédy, 230.
Schulz. Recueil de documents relatifs au mouvement religieux dans la population paysanne serve de la seigneurie de Litomyšl au XVIII^e^ siècle, 83.
Schulz (*Otto Th.*). Die Rechtstitel und Regierungsprogramme auf römischen Kaisermünzen, 116.
Schwiedland (*Eugène*). Économie sociologique; trad. par *Niox-Château* et *Rangel*, 112.
Šebesta (*E.*). La correspondance de J. Tadée Hubatius, 1741-1744, 82.
Sedlak (*Jean*). Études et textes relatifs à l'histoire religieuse de la Bohême, 69.
— Maître Jean Hus, 69.
Sée (*Henri*). La France économique et sociale au XVIII^e^ siècle, 242.
— L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'ancien régime, 242.
— Quelques aperçus sur la condition de la classe ouvrière en France, 1815-1848, 122.
— Quelques aperçus sur le capitalisme en France au XVII^e^ siècle, 122.
Seeholzer (D^r^ *H.*). Kardinal Mercier, 118.
Serrano (dom *Luciano*), O. S. B. Voir Cartulario de San Pedro.
Šimak (*J. V.*). Consignationes parochialiter pœnitentium, 81.
— Fontes rerum bohemicarum, t. VI, 73.
— Hus et l'époque qui le précède, 70.
Simenon (*G.*). L'organisation économique de l'abbaye de Saint-Trond, 227.
Simiand (*François*). La formation et les fluctuations des prix du charbon en France, 1887-1912, 257.
Sinaïski (*Vasilii*). La cité populaire considérée au point de vue de la cité quiritaire, 234.
Skalský (*Gust.-Ad.*). Épisodes de l'émigration tchèque du XVII^e^ siècle, 81.
Skopec (*J.*). Voir *Vavak* (*F. J.*).
Sluys (*A.*). Histoire de l'enseignement

Digitized by Google

aux trois degrés en Belgique, 1795-1830, 233.
Smetánka (*E.*). Voir *Chelčický* (*Pierre*).
Sneller (*Z. W.*). De hollandsche korenhandel in het Sommegebied in de 15e eeuw, 265.
Souček (*St.*). Études sur Stitný, 68.
Srbik (*Heinrich von*). Wallensteins Ende, 80.
Steidler (*Fr.*). Le mouvement tchécoslovaque en Russie, 89.
Stloukal (*K.*). Charles de Lichtenstein et sa participation au gouvernement de Rodolphe II, 77.
Straka (abbé *Cyrille A.*). Albert de Waldstein et son temps, 79.
Studer (*Paul*) et *Evans* (*John*). Anglo-normand lapidaries, 121.
Studi bizantini, 316.
Šusta (*Josef*). Die römische Kurie und das Konzil von Trient unter Pius IV, 76.
— Zur neueren böhmischen Agrargeschichte, 81.
Sychrava (*L.*) et *Werstadt* (*J.*). La révolte tchèque, 89.

Tasnier (colonel) et *Van Overstraeten* (major). La Belgique et la guerre, 224.
Taylor (*George*). Voir *Unwin* (*George*).
Teige (*J.*), *Kuffner* (*H.*) et *Herain* (*J.*). Sur la Montagne-Blanche, 78.
Thier (*de*) et *Gilbart*. Liège pendant la Grande Guerre, 224.
Thompson (*W. N.*). The register of John Halton, 1292-1324, 128.
Tihon (*C.*). La principauté et le diocèse de Liège, 1557-1584, 230.
Tobolka (*Zdeněk V.*). Histoire de la politique tchèque contemporaine, 86.
— La politique tchèque durant la guerre mondiale, 89.
— Voir *Grégr* (*Ed.*) et *Kaizl* (*Josef*).
Tocco (*Vittorio di*). Un progetto di confederazione italiana nella seconda metà del Cinquecento, 262.
Tomek. Mémoires de ma vie, 87.
Tout (*Thomas Frederick*). Essays in medieval history presented to Thomas F. Tout, 260.
Traub (*W.*). F. L. Rieger, 87.
— Voir *Rieger* (*F. L.*).

Ulens (*R.*). Le Condroz, 228.
— Voir *Vlieberg* (*E.*).
Unwin (*George*), *Hulme* (*Arthur*) et *Taylor* (*George*). Samuel Oldknow and the Arkwrights, 102.
Urbánek (*R.*). Zižka et l'art militaire des Hussites, 72.
Ursel (comte *H. d'*). Notes et documents concernant la famille d'Ursel, 220.

Van Cauwenberghe (*C.*). Les pèlerinages expiatoires et judiciaires dans le droit communal de la Belgique au moyen âge, 228.
Vančura. De l'influence de Masaryk sur notre conception de l'histoire, 84.
Van der Essen (*L.*). A short history of Belgium, 221.
Vanderkerken (*G.*). Les sociétés du Congo belge et les problèmes de la politique indigène, 230.
Van der Linden (*H.*). Belgium; the making of the nation. Vue générale de l'histoire de Belgique, 221.
Van der Schelden. La franc-maçonnerie belge sous le régime autrichien, 226.
Van der Smissen (*Ed.*). Léopold II et Beernaert, d'après leur correspondance inédite, 1884-1894, 220.
Van de Vorst (*C.*) et *Deleheye* (*H.*). Catalogus codicum hagiographicorum græcorum, 218.
Van Gelder (*Enno*). Voir *Hooft* (*P. C.*).
Van Houtte. Histoire économique de la Belgique à la fin de l'ancien régime, 227.
Van Hove. Voir *Cauchie*.
Van Kalken (*Fr.*). Histoire de Belgique, 221.
— Madame de Bellem, la Pompadour des Pays-Bas, 231.
Van Langenhove (*Fernand*). Le dossier diplomatique de la question belge, 223.
Van Ortroy (*F.*). Biobibliographie de Gemma Frisius, 233.
— L'œuvre cartographique de Gérard et de Corneille de Jode, 233.
Van Overstraeten (major). Voir *Tasnier* (colonel).
Van Sull (*K.*). Leonardus Lessius, 231.
Vavak (*F. J.*). Souvenirs, 1770-1816; publ. par *J. Skopec*, 83.
Verhaeghen (baron *P.*). La Belgique sous la domination française. I : la Conquête, t. II, 222.
Verhulst (*L.*). La Lorraine belge, 228.
Verkooren. Inventaire des chartes et cartulaires luxembourgeois, 217.
Verriest (*L.*). Le régime seigneurial dans le comté de Hainaut, 229.
Villers (*de*) et *Matthieu*. Les chartes du chapitre de Sainte-Waudru à Mons, 217.
Villey (*Pierre*). Marot et Rabelais, 195.
Vinogradoff (sir *Paul*). Legal standards and ideals, 113.
— The juridical nature of the State, 113.
Vlieberg (*E.*) et *Ulens* (*R.*). Het Hageland, 228.

Digitized by Google

Volf (*Joseph*). Les exilés tchèques à Freiburg, 1620-1640, 80.

Waliszewski (*K.*). Le règne d'Alexandre Ier, t. I et II, 268.
Watson (*Foster*). Richard Hakluyt, 129.
Werstadt (*Jar.*). L'histoire politique et ses représentants tchèques, 85.
— Voir *Sychrava* (*L.*).
Weymann (*Charles*). Une ville d'Alsace au moyen âge : Thann, 124.
Whyte (*A. J.*). The early life and letters of Cavour, 1810-1848, 244.
Williams (*C. H.*). England under the early Tudors, 1485-1529, 129.
Wostry (*V.*). König Albrecht II, 1437-1439, 72.
Wright (*John Kirtland*). The geographical lore of the time of the crusades, 94.

Zeithammer (*O.*). Zur Geschichte der böhmischen Ausgleichsversuche, 1865-1871, 87.
Zeitlin (*Salomon*). Megillat Taanit as a source for jewish chronology, 92.
Žižka (*Jean*). Recueil Žižka, 1424-1924, 71.
Zukal (*Josef*). Les confiscations en Silésie, 1620-1630, 79.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

Pages

BOURGIN (Georges). La Commune de Paris et le Comité central (1871) 1

DODU (Gaston). La folie de Charles VI 161

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

HAUSER (Henri). Le mot « industrie » chez Roland de La Platière 189

BULLETIN HISTORIQUE.

Histoire de Belgique, par Eugène HUBERT 216

Histoire de France. Époque moderne, 1494-1661, par Henri HAUSER 194

Histoire de Tchécoslovaquie, par Joseph ŠUSTA (*suite et fin*) 67

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

ALAZARD (Jean). Le portrait florentin, de Botticelli à Bronzino (**A. Renaudet**) 96

BOULANGER (André). Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au IIe siècle de notre ère (**Ch. Lécrivain**) 90

COLAS (Louis). La tombe basque (**Ad. Blanchet**). . . . 104

EELLS (Hastings). The attitude of Martin Bucer toward the bigamy of Philip of Hesse (**Henri Hauser**). . . 235

FRIPP (Edgar I.). Master Richard Quyny, baillif of Statford-upon-Avon and friend of Shakespeare (**Abel Lefranc**) 237

HAGEN (Maximilien VON). Bismarcks Colonialpolitik (**C. G. Picavet**) 245

HASKINS (Charles Homer). Studies in the history of mediæval science (**L. Halphen**) 94

MARGOLIOUTH (G. S.). The relations between Arabs and Israelites prior to the rise of Islam (**Th. Reinach**) . 93

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1925.]

Digitized by Google

Pages

MOMMSEN (Wilhelm). Kardinal Richelieu. Seine Politik im Elsass and in Lothringen (**Chr. Pfister**). . . . 239
SÉE (Henri). L'évolution commerciale et industrielle de la France sous l'ancien régime (**Henri Hauser**) . . 242
— La France économique et sociale au XVIIIe siècle (**Id.**) 243
SINAÏSKI (André). La cité populaire considérée au point de vue de la cité quiritaire (**Ch. Lécrivain**). . . . 234
UNWIN (George), HULME (Arthur), TAYLOR (George). Samuel Oldknow and the Arkwrights (**Henri Sée**) . 102
WHYTE (A. J.). The early life and letters of Cavour, 1810-1848 (**Paul Matter**) 244
WRIGHT (John Kirtland). The geographical lore of the time of the crusades (**L. Halphen**) 96
ZEITLIN (Salomon). Megillat Taanit as a source for jewish chronology (**Th. Reinach**) 92

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : Histoire générale (107, 248), Antiquité (115, 250), Belgique (117), Bulgarie (251), Espagne (118), Éthiopie (255), France (120, 256), Grande-Bretagne (127, 260), Grèce (130), Irlande (131), Italie (262), Orient byzantin (131), Orient musulman (264), Pays-Bas (265), Pologne (267), Russie (268).

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

Allemagne. Historisches Jahrbuch (294).

Belgique. Bulletin de l'Institut historique belge de Rome (295); Revue belge de philologie et d'histoire (295).

France. Académie des inscriptions et belles-lettres (150), des sciences morales et politiques (151); Anjou historique (292); Annales de Bretagne (291), du Midi (153); Annales historiques de la Révolution française (132, 273); Bibliothèque de l'École des chartes (273); Bulletin de la Société d'histoire de Paris (292), de la Société d'histoire moderne (132, 274), de la Société d'histoire du protestantisme français (132); Bulletin Du Cange (133); Bulletin hispanique (133, 274), philologique et historique du Comité des travaux historiques et scientifiques (134); Carnet de la Sabretache (135, 275); Correspondant (148, 286); Grande Revue (148, 287); Journal des savants (135, 275); Mémoires de la Société de l'histoire de Paris (293); Mercure de France (148, 287); Napoléon (136, 275); Polybiblion (137, 275); Recueil de la Commission des arts et monuments historiques de la Charente-Inférieure (153);

Digitized by Google

Révolution de 1848 (138, 276); Révolution française (138, 277); Revue archéologique (139, 277), critique d'histoire et de littérature (140, 278); Revue de l'histoire des colonies françaises (141, 280), de l'histoire des religions (141, 281); Revue de France (149, 288), de Paris (149, 289); Revue des Deux Mondes (150, 290), des études anciennes (142, 282), des études arméniennes (143), des études historiques (143, 282), des questions historiques (144, 283), de synthèse historique (142, 284); Revue d'histoire de l'Église de France (284), d'histoire diplomatique (146, 285); Revue historique de droit français et étranger (147, 286); Revue historique de Bordeaux (294).

Grande-Bretagne. Bulletin of the Institute of historical research (296), of the John Rylands librairy (296); English historical Review (297); History (153, 298); Quarterly Review (299); Scottish historical Review (299); Times, literary supplement (154, 299).

Pays-Bas. Tijdschrift voor Geschiedenis (304).

Italie. Archivio della r. Società romana di storia patria (305); Archivio Veneto-Tridentino (305); Atti della r. Accademia nazionale dei Lincei (307); Atti e Memorie della r. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna (307); Memorie della r. Accademia dei Lincei (308); Rendiconti della r. Accademia dei Lincei (308).

Roumanie. Ephemeris Dacoromana (308).

Russie. Annales de l'Académie des sciences de Russie (309).

CHRONIQUE. Allemagne (315), États-Unis (157), France (156, 314), Grande-Bretagne (157), Italie (316).

ERRATUM 157

LISTE DES LIVRES REÇUS AU BUREAU DE LA « REVUE » . . 158, 317

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 321

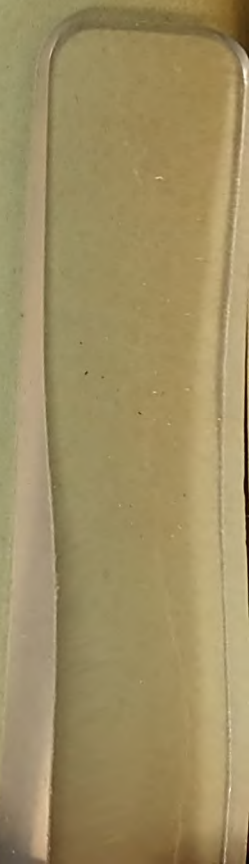
TABLE DES MATIÈRES 330

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MINNESOTA
wils,per t.150-151

Revue historique (Paris, France)
Revue historique.

3 1951 001 371 395 O

Digitized by Google